

MÉTHODE

DIRECTION SPIRITUELLE

248  
SCA

# MÉTHODE DE DIRECTION SPIRITUELLE

OU

L'art de conduire les âmes à la perfection chrétienne  
par les voies ordinaires de la grâce,

ENSEIGNÉ EN QUATRE TRAITÉS

PAR

**Le R. P. Jean-Baptiste SCARAMELLI**

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS ;

SUIVIE

DE CENT QUATRE-VINGTS PLANS DE SERMONS DONT LA MATIÈRE EST  
DÉVELOPPÉE DANS LE COURS DE L'OUVRAGE.

TRADUITE EN FRANÇAIS

**PAR M. L'ABBÉ J.-J. RUDEAU.**

---

PREMIER TRAITÉ :

DES MOYENS ET DES SECOURS NÉCESSAIRES POUR ARRIVER À LA PERFECTION  
CHRÉTIENNE.



PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE L. F. HIVERT

**J. VERMOT, SUCCESSEUR**

Quai des Augustins, 35.

—  
1854



*Tous les exemplaires seront revêtus de ma griffe.*

*J. Vermeil*

# MÉTHODE

DE

## DIRECTION SPIRITUELLE

---

### PREMIER TRAITÉ

DES MOYENS ET DES SECOURS NÉCESSAIRES POUR ARRIVER  
A LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

---

#### INTRODUCTION.

1. Ne serait-il pas bien téméraire, le pilote qui voudrait conduire ses passagers en pleine mer, sans prendre avec lui ni cordages, ni voiles, ni ancres, ni aucune chose nécessaire à la navigation? Oui assurément, car personne n'ignore que ces appareils sont les seuls moyens par lesquels on peut parvenir heureusement au port, malgré la fureur des vents et l'impétuosité de la tempête. Qui ne traiterait d'insensé le général qui, sans armes, sans aucune munition de guerre, voudrait conquérir les provinces, les royaumes, pour les soumettre à l'empire de son roi, ces préparatifs étant des secours absolument indispensables pour atteindre une telle fin? De même il me semble qu'il serait bien imprudent le directeur spirituel qui, sans recourir à la science, sans employer les moyens nécessaires, voudrait conduire les âmes sur la mer orageuse de ce monde à travers les tempêtes de tant et de si violentes passions, au milieu de tant et de si dangereuses tentations, à travers les écueils de tant, de si séduisantes occasions; et préten-

drait les faire parvenir ainsi au port de la perfection chrétienne qui nous donne entrée dans la cité de la béatitude éternelle. Puis donc que je me propose dans cet ouvrage, de donner aux directeurs une connaissance profonde de la perfection chrétienne, et de leur indiquer comment ils pourront l'imprimer dans les âmes de leurs disciples, il est nécessaire avant tout d'expliquer les moyens dont ils devront se servir ; car il nous est aussi impossible d'arriver au terme de la perfection sans le secours de ces moyens, qu'il le serait au voyageur de parvenir à son but, avant d'avoir franchi l'espace qui l'en sépare.

2. Mais parce que je dois bientôt parler plus longuement de l'ordre et de l'ensemble de cet ouvrage, le pieux lecteur me permettra sans doute de m'arrêter un instant, et d'exposer les raisons qui m'ont porté à l'entreprise d'une œuvre si importante qui dépasse évidemment les faibles forces de mon esprit. Dans le cours des saintes missions auxquelles j'ai consacré une grande partie de ma vie, j'ai souvent rencontré des âmes droites et dociles, disposées par les dons de la nature et par les impressions de la grâce, à faire de grands progrès dans la perfection chrétienne, si elles eussent trouvé un habile directeur, qui leur eût servi de guide dans cette voie non moins difficile que périlleuse. C'est pourquoi j'ai pensé travailler à la gloire de Dieu et me rendre utile au salut des âmes en publiant une méthode de direction spirituelle, où j'enseigne aux directeurs la manière de conduire leurs pénitents à la perfection par les voies ordinaires de la grâce, ce chemin étant celui où marchent la plus grande partie des serviteurs de Dieu. J'ai aussi cru qu'il était bon de faire quelques applications des principes sur lesquels repose la doctrine spéculative, afin que les directeurs ayant une connaissance pratique des voies de la perfection, puissent y conduire plus sûrement les âmes qui se présenteront à eux, exempts de toute affection au péché mortel.

3. Tandis que je m'occupais à dessiner en moi-même



le plan de ce nouvel ouvrage, et que je me proposais déjà de mettre la main à l'œuvre, après avoir réuni les matériaux nécessaires; je fus confirmé dans ma résolution par un événement imprévu. Un prêtre chargé du salut des âmes vint me demander conseil : il m'exposa d'abord l'état intérieur d'une personne qui, quoique pauvre et dépourvue des biens de la fortune, était cependant riche des dons de l'innocence et de la pureté virginale; ensuite il me pria de lui dire comment il devait cultiver cette bonne terre, pour qu'elle produisît des fruits de perfection. Il me fit aussi un aveu dont je fus très-ému; il m'assura qu'il avait consulté plusieurs livres ascétiques dont il me nomma le plus célèbre; qu'il y avait admiré de sublimes et de profitables doctrines, dont cependant il n'avait pas trouvé l'application pratique; car il ne savait ni par où commencer, ni de quelle manière continuer, ni comment appliquer ces principes avec prudence dans la direction des âmes. En un mot, il lui semblait que ces auteurs lui offraient des fils d'or et les plus riches diamants, sans cependant lui indiquer l'art d'en former ce très-précieux tissu de la perfection chrétienne, dont il voulait revêtir les âmes de ses pénitents. Après l'avoir entendu, je lui dis qu'il me faisait une question à laquelle je pourrais à peine répondre dans un ouvrage de plusieurs volumes auquel je travaillais; puisqu'en effet la direction spirituelle qui est l'art des arts, ne peut s'apprendre que par l'exposé d'une longue série de doctrines et d'enseignements pratiques. Enfin, après lui avoir indiqué brièvement la manière de bien commencer son œuvre spirituelle, je pris congé de lui.

4. Cet événement fut pour moi une preuve évidente, comme j'en étais déjà pleinement convaincu, qu'il serait fort utile d'indiquer avec ordre les voies de la perfection, d'en montrer avec méthode les principes, les progrès, l'avancement et la fin; en ajoutant toujours à la doctrine spéculative des avertissements ou des observations pratiques, qui contribuent plus que toute autre chose à rendre

sûre la direction des âmes , parce que le guide spirituel peut y voir d'un seul coup d'œil le chemin que son élève doit parcourir, et les précautions qu'il doit prendre contre les dangers dont il est menacé. J'étais intimement persuadé de tout cela, et j'avais déjà résolu de faire mon ouvrage d'après ce plan ; mais depuis le fait que je viens de rapporter, j'ai été plus confirmé que jamais dans ma résolution. Et si notre très-doux Sauveur daigne bénir mon entreprise, j'ose présumer, quoiqu'il ne puisse jaillir aucun bien véritable d'une source aussi corrompue que moi, j'espère néanmoins que mon travail sera d'un grand secours pour les directeurs spirituels dans l'exercice de leur ministère, et d'une grande utilité pour les âmes qu'ils doivent diriger.

5. Je divise cet ouvrage en quatre traités, dans lesquels je renferme toute la perfection du chrétien ; je subdivise ensuite chaque traité en divers articles, et ceux-ci en plusieurs chapitres. Je discute et je développe ordinairement dans les premiers chapitres la doctrine énoncée en tête de chaque article ; puis, comme je m'adresse à des maîtres spirituels qui doivent être vraiment et solidement experts dans l'art de la direction, je démontre ces enseignements non-seulement par la raison mais encore par l'autorité des saintes Écritures, des saints pères et surtout de saint Thomas qui les a examinées avec toute la sévérité de l'école ; quant aux citations de ce saint docteur, je les ai tirées de l'édition que j'avais sous la main lorsque j'ai fait cette œuvre.

6. J'ajoute dans le dernier chapitre de chaque article, des avertissements pratiques sur la doctrine exposée dans les chapitres précédents, afin que le directeur ne se trompe pas dans l'application des principes que j'avance. Dans les instructions, c'est-à-dire dans les chapitres qui renferment la doctrine, je m'adresse à tous, quoique mes paroles regardent quelquefois plus particulièrement les directeurs ; mais dans les avertissements, je m'adresse aux seuls directeurs, bien que ces observations puissent être utiles à tous mes lecteurs.



7. J'ai ajouté aux enseignements des événements et des faits moraux tirés de l'histoire ecclésiastique et d'auteurs dignes de foi, afin de rendre la lecture plus agréable et plus utile; car j'ai toujours profondément gravée dans l'âme cette parole de saint Grégoire, qui affirme que la plupart des hommes sont portés à aimer la vertu et les biens spirituels plutôt par l'exemple que par l'évidence des arguments. « Il y en a beaucoup que les exemples enflamment d'amour pour la patrie céleste plus que les prédications. » (1) La preuve en est évidente; car l'autorité et la raison ne démontrent la vérité que d'une manière confuse et abstraite, tandis que les histoires et les faits la rendent plus évidente à nos yeux. Par la raison et par l'autorité on prouve qu'il faut pratiquer la vertu; mais par les exemples on fait voir qu'elle est réellement mise en pratique: c'est pourquoi on les considère comme ayant une plus grande force de persuasion. Quoi qu'il en soit, tous ces moyens pris ensemble auront certainement plus d'efficacité que chacun en particulier pour exciter nos volontés à faire le bien.

8. Mais ici je prévois une objection importante qui a pu se présenter à l'esprit du pieux lecteur; et lors même qu'il la dissimulerait par modestie, je dois moi-même, à ma honte, l'exposer publiquement. Cette difficulté qui est si humiliante pour moi, consiste en ce qu'il ne convient pas que celui qui mérite à peine le nom de disciple s'érige en maître spirituel, puisqu'il ne peut pas montrer aux autres le chemin de la perfection qu'il n'a pas encore parcouru lui-même. J'avoue sincèrement que cette objection me frappe l'esprit, me pénètre le cœur; et je ne puis la résoudre qu'en y répondant, comme je l'ai fait souvent à ma conscience, que j'ai confiance dans le Seigneur notre Dieu. Il est prouvé par des raisons assez convaincantes que Jésus-Christ exige de moi cet ouvrage, quoiqu'il soit bien au-dessus de mes forces. Ainsi je dois

(1) Dial. l. 1. c. 1.



me confier en lui-même, et croire fermement que c'est ici une de ces circonstances où le Tout-Puissant choisit les instruments faibles et inhabiles, pour exécuter les grandes œuvres où sa gloire brille avec le plus d'éclat. Je puis donc dire en toute vérité à ce sujet ces paroles que saint Grégoire prononça par humilité de cœur, lorsque se disposant à commenter le Livre de Job, il sentit son courage défaillir à la vue des difficultés de cette tâche : « J'ai désespéré d'être capable d'un tel ouvrage; mais plus fort que mon désespoir, j'ai mis toute mon espérance en celui qui a délié la langue des muets, qui a rendu savante la langue des enfants et les cris grossiers de l'âne semblables à la parole humaine. Faut-il donc s'étonner s'il donne l'intelligence à l'insensé, celui qui, quand il le veut, annonce sa vérité par l'organe des bêtes de somme? Ainsi, fort de cette pensée, j'ai excité ma sécheresse à puiser dans cette source profonde. » (1)

9. Enfin je ne prétends retirer de mon travail aucun avantage, que la gloire de Dieu et l'utilité spirituelle des âmes, en les conduisant à la céleste patrie par le chemin de la perfection : si j'obtiens quelques succès sous l'un ou l'autre rapport, je dirai comme Lactance lorsqu'il se consolait dans ses œuvres : « Si j'ai pu être sage en désirant de vivre, ce n'est sans doute qu'autant que j'emploierais mon existence à faire quelque ouvrage qui soit digne de la vie, et utile à ceux qui le liront, sinon sous le rapport de l'éloquence, car j'en ai peu, du moins sous le rapport de la bonne conduite, ce qui est le plus nécessaire. Après cela je croirai avoir assez vécu et m'être acquitté de mon devoir, si mes œuvres retirent quelques hommes de l'erreur et les ramènent dans le chemin du ciel. » (2)

---

(1) De opif. Dei C. 20. — (2) In Epist. ad Leand. Episc. in Exposit. L. Job.

## ARTICLE PREMIER.

**En quoi consiste l'essence de la perfection chrétienne. —  
Moyens d'y parvenir. — Division de cet ouvrage.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

**QUE L'ESSENCE DE LA PERFECTION CONSISTE DANS L'AMOUR  
DE DIEU ET DU PROCHAIN.**

10. Une chose certaine et dont on ne saurait douter, c'est que la perfection entière et absolue ne se trouve point en ce monde ; parce que toute âme qui est encore sur cette terre de misère, loin de son Dieu, ne saurait atteindre une pureté si exquise, qu'elle ne soit souillée de quelque faute légère. C'est donc avec raison que le concile de Vienne a condamné l'erreur de ceux qui prétendaient que l'homme, même en cette vie, peut acquérir un tel degré de perfection, qu'il devienne incapable de pécher et de pratiquer la vertu. (1) Telle est aussi l'erreur des Illuminés qui furent condamnés par le tribunal de l'inquisition espagnole ; ils pensaient que l'homme peut arriver à un degré de perfection, où la grâce s'emparerait tellement des facultés de son âme, qu'il ne pourrait plus avancer ni reculer. (2) Ce sont là des rêveries d'esprits aveuglés ; l'enseignement de l'Église catholique sur ce point est que le foyer de la concupiscence ne peut pas s'éteindre entièrement en nous ; que nos passions

(1) Concil. gen. Vien. in clem. error 1. — (2) Satelles tom. II. Trib. inquis. regul. 323.

ne peuvent point être anéanties sous les coups de la grâce quelque forts qu'ils soient ; qu'enfin nous sommes toujours exposés aux mouvements désordonnés de nos appétits et aux rébellions de nos désirs empressés. D'où il suit que nous ne pouvons pas toujours éviter les péchés véniels, malgré tous nos efforts et la grâce divine qui nous assiste constamment pour dompter cette nature rebelle et la contredire en toute chose. Cette vérité a été établie par le concile de Trente qui frappe même d'anathème celui qui dirait : que l'homme peut pendant toute sa vie éviter les moindres fautes, si ce n'est par un privilège spécial de Dieu. (1) Privilège que le concile ne reconnaît en aucune créature que dans la Reine du ciel et de la terre. En un mot il n'est pas donné à l'homme pendant cette vie de ne point se souiller de quelque péché ; c'est une faveur qui n'est accordée qu'aux bienheureux qui sont déjà dans la céleste patrie. Si en effet on ne peut pas dire qu'une toile est blanche quand elle est souillée de quelques taches ; ni qu'un cristal est pur, tant qu'il renferme encore des veines bleuâtres et de petites bulles d'air ; comment pourra-t-on assurer que l'homme puisse en ce monde, devenir parfait sous tous les rapports, lui qui quelque haut qu'il se soit élevé au-dessus de ses semblables par la sainteté de sa vie, se souille encore quelquefois de péchés véniels, et ternit ainsi l'éclat de sa beauté spirituelle par le souffle de ses imperfections ?

11. En outre la charité qui, comme nous le verrons plus tard, n'est rien autre chose que la perfection de toute créature raisonnable, cette charité peut être entièrement parfaite dans le ciel, mais sur la terre il n'en saurait être ainsi, soit parce qu'ici-bas nous n'apercevons le divin soleil qu'à travers un voile et sous des images qui ne peuvent pas nous le représenter parfaitement ni tel qu'il est ; d'où il résulte qu'elles n'ont pas la force d'allumer dans

(1) Sess. 6. can. 23.



nos âmes le feu de l'amour dont s'enflamment les bienheureux qui contemplent Dieu à découvert, sans voile et face à face; soit aussi parce que les occupations viles et abjectes auxquelles nous sommes obligés de nous livrer, ne comportent aucunement la contemplation de ce divin soleil, dont les bienheureux jouissent toujours très-paisiblement. De là vient que notre charité ne peut pas être aussi parfaite que la leur. C'est aussi le sentiment de saint Thomas qui dit : « Autre est la perfection de celui qui aime Dieu parfaitement, en tant qu'il lui consacre toujours tout son amour, et cette perfection n'est pas possible sur la terre, elle le sera dans le ciel. » (1) L'Apôtre des nations nous dit la même chose, lorsque parlant de la perfection que nous pouvons atteindre en ce monde, il l'appelle une perfection enfantine, tandis qu'en parlant de la perfection des saints dans le ciel, il l'appelle adulte et même virile. Voici ses propres paroles : « Lorsque nous aurons atteint la perfection, nous laisserons ce qu'il y avait d'imparfait en nous. Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je raisonnais, je pensais comme un enfant, mais quand je fus devenu homme, j'ai abandonné ce qui était de l'enfant; » paroles que saint Thomas explique dans le sens que nous venons d'y attacher. Il observe que l'Apôtre compare l'état présent à l'enfance, et la vie future à l'âge mûr de la perfection, afin de nous montrer par là combien notre perfection est imparfaite, puisqu'elle reste, comme l'enfant, toujours dans un état de croissance, tandis que la perfection des bienheureux est accomplie, puisqu'elle est parvenue à son plus haut degré, de même que l'homme d'un âge mûr a évidemment atteint toute la hauteur de sa taille. Mais afin de faciliter encore l'intelligence de tout ce que nous avons dit et de tout ce nous dirons plus tard à ce sujet, nous devons conclure que si l'on compare la perfection de l'homme sur la terre avec celle des bienheureux, elle lui sera bien

(1) 2. 2. Q. 184. a. 2.

inférieure sous plusieurs rapports , elle ne sera qu'une perfection imparfaite. Quoique cependant si nous considérons l'état de la vie présente et le peu que nous permettent nos faibles forces , nous pouvons, nous devons même l'appeler perfection véritable ; et si elle s'accroît beaucoup nous pouvons la nommer grande perfection, perfection héroïque, éminente perfection. Nous en parlerons dans tout cet ouvrage. Voyons maintenant quelle en est l'essence.

12. Les saints pères ne sont pas d'accord sur la définition de la substance ou de l'essence de la perfection ; quelques-uns semblent la faire consister en une vertu , tandis que plusieurs , qui sont d'une opinion différente , soutiennent qu'elle consiste en une autre. Mais saint Thomas , qui traite à fond cette question , décide sans aucune hésitation que toute l'essence de la perfection chrétienne consiste dans l'amour de Dieu et du prochain , avec cette distinction cependant que la charité envers Dieu occupe le premier rang et celle du prochain le second. Voici ses propres paroles : « Considérée en elle-même et dans son essence , la perfection chrétienne consiste dans la charité d'abord et surtout envers Dieu , ensuite envers le prochain. » (1) Ce sentiment très-certain de saint Thomas est appuyé sur les paroles de saint Paul qui nous encourage à poursuivre cette précieuse charité , en nous disant qu'elle est le lien ou l'essence de notre perfection. « Ayez , nous dit-il , ayez avant tout la charité qui est le lien de la perfection. » (2) Il est encore fondé sur ces autres paroles de saint Paul : « La plénitude de la loi , c'est la charité. » (3) Ces paroles nous apprennent que l'amour de Dieu et du prochain renferme l'entière observation de la loi de Jésus-Christ , et que par conséquent c'est en cet amour que consiste la perfection de ceux qui se sont consacrés à son service. Personne n'ignore que la

(1) 2. 2 Q. 184. a. 2. in corp. — (2) Coloss. C. 3. v. 14. — (3) Rom. c. 10. v. 13.



fin de toutes les lois est de procurer la perfection' des sociétés auxquelles on les impose. C'est ainsi que les lois civiles se proposent de produire une république parfaite; les lois de la milice tendent à perfectionner l'art militaire; les lois et les règles de chaque ordre religieux n'ont pas d'autre but que de les perfectionner tous, dans la pratique des vertus qu'ils se sont proposées comme but principal de leur institut. Car en nous donnant sa loi le Seigneur notre Dieu n'a pas eu d'autre intention que de former des chrétiens parfaits, d'où il suit que toute notre perfection doit résider dans l'observation parfaite de cette loi, et comme, suivant l'expression de l'Apôtre, cette observation ou cette plénitude de la loi n'est rien autre chose que la charité, il est évident que cette même charité doit aussi être notre perfection. Saint Grégoire dit donc très-à-propos à ce sujet : « Tout ce qui est commandé, c'est-à-dire l'observation des commandements de Dieu, trouve son accomplissement dans la seule charité. » (1) Cette doctrine si solide, si conforme à la vérité, est encore appuyée sur l'autorité de saint Augustin qui, long-temps avant le docteur angélique, enseignait la même chose aux chrétiens. « Le commencement de la charité, nous dit-il, est le commencement de la justice; le progrès de la charité est le progrès de la justice; une grande charité est une grande justice; une charité parfaite est une justice parfaite. » (2) D'où l'on peut conclure que si la perfection du chrétien est semblable à sa charité, grande ou petite, plus ou moins sublime, c'est évidemment une marque qu'on ne peut pas faire de distinction entre la perfection et la charité, qu'elles ne sont toutes deux qu'une seule et même chose quant à l'essence.

13. A l'autorité il faut joindre les preuves que la raison elle-même nous donne, pour nous persuader entièrement de la vérité dont nous nous occupons. Un fait certain, c'est que la perfection de toute chose créée doit consister

(1) Homel. 27. in Evang. — (2) L. de Nat. et Gratiâ c. 70.



en ce que cette chose atteigne le but pour lequel Dieu l'a créée. Ainsi l'on dit qu'un œil est parfaitement bon quand au moyen de la lumière voulue il voit bien les objets, puisque le but ou la fin de l'œil est de voir ; l'oreille est parfaite, dit-on, quand elle entend distinctement la voix et les paroles, car la fin pour laquelle cet organe existe est d'entendre ; la lumière est parfaite quand elle jette un grand éclat sur les objets, parce que la fin de la lumière est d'éclairer ; le feu est parfait quand il a une grande activité pour enflammer, puisque sa fin est d'allumer, de consumer. Ainsi en fait d'art, un pinceau passe pour être parfait quand il sert très-bien à peindre ; on dit qu'une plume est parfaite quand elle a tout ce qu'il faut pour bien écrire, car la fin de celle-ci est l'écriture, comme le but de celui-là est la peinture. D'après cela nous pouvons dire que la perfection de l'homme consiste dans le lien qui l'unit à sa fin dernière qui est Dieu, puisque c'est pour lui-même qu'il nous a créés, qu'il nous conserve et qu'il nous gouverne pendant toute notre vie. Or qui osera mettre en doute que ce lien ne soit la charité ? puisque le disciple bien-aimé du Seigneur nous le dit clairement en ces termes : « Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui. » (1) Le même apôtre rapporte ensuite ces paroles de Jésus-Christ : « Si quelqu'un m'aime, il observera mes commandements ; mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, nous établirons notre demeure en lui. » (2) D'où saint Paul conclut que par la charité l'esprit de l'homme est uni avec celui de Dieu dans un même amour divin, tellement que de deux esprits ils n'en font plus qu'un. « Celui qui s'unit à Dieu ne fait plus qu'un esprit avec lui. » (3) De sorte qu'il ne faut pas s'étonner si le même Apôtre appelle la charité lien de perfection. « Ayez la charité qui est le lien de la perfection. » Parce qu'en effet elle seule peut rendre nos âmes parfaites en les

(1) 1. epist. Joan. c. 4. v. 16. — (2) Joan. c. 14. v. 13. — (3) 1. Cor. c. 6. v. 17.

unissant à Dieu ; elle seule peut être l'essence de notre perfection.

14. Appuyés sur ce raisonnement solide continuons à suivre saint Augustin qui , dans son explication des psaumes, s'exprime ainsi : « Jésus-Christ est notre fin et pourquoi ? Ce n'est certainement point parce qu'il consume , mais parce qu'il consomme. Consumer c'est détruire, tandis que consommer, c'est accomplir, c'est perfectionner. Notre fin est donc Jésus-Christ, car plus nous faisons d'efforts pour nous unir à lui , plus aussi nous nous perfectionnons en lui et par lui. Notre perfection est de parvenir à lui par la charité. Quand vous y parvenez , vous ne cherchez pas davantage , il est votre fin. » (1) En marchant sur les traces de saint Augustin, nous avons en même temps suivi notre guide saint Thomas qui renferme en peu de mots, tout ce que nous venons de rapporter. Voici les paroles du docteur angélique : « Nous ne pouvons dire qu'une chose est parfaite , qu'autant qu'elle est parvenue à la fin qui lui est propre , car c'est en cela que consiste la dernière perfection de toute chose : or la charité nous unit à Dieu qui est notre fin. » (2)

15. Il sentit toute la portée de ces paroles, ce jeune homme qui étant venu de loin à Paris pour étudier les sciences sacrées, se mit à suivre un cours de théologie qu'enseignait un célèbre docteur. Placé sur un banc comme les autres élèves, il écoute avec avidité dans la première leçon une explication de ces paroles de saint Matthieu : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. » La leçon terminée, le jeune homme se lève, tourne le dos à son maître et se retire dans l'intention de ne plus fréquenter désormais son école. Ce fait remplit d'étonnement les élèves, et fit une pénible impression sur le maître qui se crut méprisé de son nouvel auditeur. Eh ! comment donc ai-je pu vous offenser, lui cria-t-il, pour que, à peine entré dans mon école, vous ayez pris

(1) In psal. 56. — (2) 2. 2. Q. 184. a. 2. in corp.



la résolution de l'abandonner ? Ma doctrine vous a-t-elle inspiré du dégoût ? Ma manière d'enseigner vous paraît-elle si méprisable ? Au contraire, reprit le jeune homme, c'est précisément la sublimité de votre doctrine qui m'engage à quitter votre école. Je comprends déjà très-bien ce que je dois faire pour me perfectionner et devenir saint. A quoi bon vous écouter plus long-temps ? Je dois maintenant travailler à exécuter ce que vous venez de nous dire. Après cette réponse il se retira dans un couvent pour y renoncer à lui-même et obtenir la perfection, en s'enflammant du divin amour. (1)

16. Cette première partie étant une fois bien prouvée, il n'est point difficile de démontrer la seconde, c'est-à-dire que la charité envers le prochain fait aussi partie de l'essence de la perfection. Nous pouvons trouver la preuve de cette assertion dans saint Thomas, que nous avons cité plus haut. Ce saint docteur nous dit en effet que la charité, par laquelle nous aimons Dieu, n'est pas différente de celle qui nous fait aimer le prochain par rapport à Dieu. Voici comment il s'exprime : « La vertu de charité ne s'étend pas seulement à l'amour de Dieu, mais encore à l'amour du prochain. » (2) Il dit même plus loin que l'acte de charité envers Dieu n'est pas d'une autre espèce que celui par lequel nous aimons le prochain pour l'amour de Dieu : « Il est évident que c'est par un même acte qu'on aime Dieu et le prochain. » On pourrait même dire que l'acte, par lequel nous aimons le prochain par rapport à Dieu, renferme un acte de charité envers Dieu lui-même. Et cela ne doit pas nous surprendre, puisque la même chose arrive tous les jours dans l'ordre des actes humains et purement naturels. Une mère aime la nourrice qui allaite son enfant, et c'est pour cette raison qu'elle la comble de présents, qu'elle lui témoigne beaucoup d'affection. Mais comme c'est pour l'amour de son cher enfant qu'elle aime la nourrice, c'est aussi par ce même

(1) Joan. Junior. Dominic. in Scala cœli. — (2) 2. 2. Q. 25. a. 1 in corp.

amour qu'elle aime mieux son enfant que la nourrice. Le littérateur aime l'étude : il s'enferme seul dans sa chambre, il se fatigue à lire jusqu'à pâlir sur les livres. Cependant parce qu'il aime ce travail uniquement par amour pour la science dont il est très-avide, on doit dire que son ardeur est plutôt pour la science que pour l'étude. Le chasseur aime les peines, les incommodités, les fatigues de la chasse, c'est pourquoi il s'expose aux rayons brûlants du soleil, aux vents, à la pluie et à la neige ; d'un pied infatigable il gravit les montagnes, les collines, traverse les forêts, franchit les précipices à travers les épines et les rochers ; il refuse le sommeil à ses yeux fatigués, la nourriture à sa bouche affamée, la boisson à sa langue desséchée par la soif. Il aime ces fatigues, ces incommodités, il est vrai ; mais c'est dans l'espérance d'atteindre le gibier après lequel il soupire très-ardemment, et par conséquent il faut bien qu'il avoue que c'est la proie qu'il aime plutôt que les fatigues auxquelles il s'expose. C'est ainsi qu'en aimant le prochain par rapport à Dieu, nous aimons en même temps Dieu plus que le prochain. Puis donc qu'aimer le prochain à cause du commandement que nous en fait le Seigneur, c'est aimer Dieu lui-même ; qui ne voit que la perfection qui, comme nous l'avons déjà démontré plus haut, consiste dans l'amour de Dieu, doit aussi consister dans l'amour du prochain ?

17. Saint Ambroise raconte un combat plein de charité, qui eut lieu entre un soldat et une jeune fille d'Antioche nommée Théodora. Cette jeune personne reconnue comme chrétienne par les idolâtres, fut conduite non pas dans une prison, mais dans une maison de débauche pour y être exposée à perdre d'abord sa virginité et ensuite la foi en Jésus-Christ. Un militaire considérant le grand danger auquel cette innocente colombe allait être exposée entre les griffes de ces vautours impitoyables, se hâta d'aller la trouver avant qu'aucun homme n'ait pénétré dans son appartement, et comme la charité dont son cœur était embrasé est ingénieuse, il la pria de vouloir bien changer



d'habits avec lui. Ainsi déguisée, lui dit-il, et cachée sous ces habits militaires, vous traverserez toute la foule sans danger et moi revêtu de vos habits de femme, je resterai dans cette maison à l'abri des outrages. Tout eut un heureux succès. Cependant à peine la vierge était-elle en sûreté, qu'on annonce la sentence du tyran qui ordonnait que la jeune fille traînée sur le lieu du supplice y payât de sa tête la foi qu'elle professait. Les ministres de la justice arrivent, et trouvant le soldat habillé en femme, croient qu'il est celle que frappe la terrible sentence; ils lui lient donc les mains et le conduisent par les places publiques jusqu'au lieu de l'exécution. Déjà le bourreau brandissant son glaive menace de donner le coup cruel qui doit trancher la tête au martyr, et séparer cette belle âme de son corps; lorsque tout à coup la jeune fille excitée par un sentiment d'une ardente charité envers son libérateur, accourt avec un courage plein de générosité et s'écrie en s'adressant à l'exécuteur : « Ne frappez pas, c'est moi qui suis Théodora, c'est moi qui dois mourir. Non, reprit aussitôt le soldat, c'est moi-même, car c'est contre moi que la sentence a été portée. Il n'en sera pas ainsi, ajouta Théodora : Ministre de la justice, je vous en conjure, ne vous laissez pas tromper ! C'est moi que le juge a condamnée, tournez votre glaive contre moi, voilà ma tête, frappez. » Ce combat de charité dura longtemps. Enfin, dit le saint docteur qui en fut témoin, tous deux ont combattu et tous deux ont remporté la victoire, « l'un et l'autre prétendait à la couronne, mais comme chacun d'eux a vaincu, ils ne se la sont point partagée, ils en ont reçu chacun une, Théodora pour avoir commencé leur martyre, et le jeune soldat pour l'avoir consommé. » (1) Un auteur contemporain considérant ce fait, ajoute fort à propos : « Tous deux donnèrent leur tête pour la couronne du martyre, afin que le glaive du tyran ne séparât point ceux que l'amour de Jésus-Christ avait si bien unis. » Ne vous

(1) Lib. 2. de Virg.

semble-t-il pas, mon cher lecteur, qu'il aurait dû dire : « Afin que le glaive ne séparât point ceux qui avaient tant d'amour pour le prochain ? » Mais non, car c'est bien avec raison que cet auteur a dit : que l'amour de Jésus-Christ était le lien d'une union si précieuse. En effet l'amour par lequel on aime le prochain, est un véritable amour de Dieu. C'est pourquoi en s'aimant d'un amour fraternel, ils se sont aimés d'une charité divine, et c'est ainsi que l'amour du Seigneur les a unis par une si sainte union.

---

## CHAPITRE II.

**QUE LES VERTUS MORALES ET LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES  
SONT LES INSTRUMENTS DE LA PERFECTION. — DIVISION DE  
CET OUVRAGE.**

18. Mais si toute l'essence de la perfection chrétienne consiste dans la charité envers Dieu et envers le prochain, que dirons-nous des vertus morales et surtout de celles qu'on appelle cardinales, qui sont comme la source de toutes les autres vertus qui rendent l'âme si noble, si aimable et l'ornent si avantageusement ? Que dire des conseils évangéliques qui nous sont tant recommandés par notre très-aimable Rédempteur ? comme par exemple, de renoncer à ses richesses ; de mener une vie célibataire ; de se soumettre spontanément et volontiers aux ordres d'un autre ; de faire du bien au prochain, lors même qu'on n'y est pas obligé ; de prier souvent, quoique la nécessité ne nous y force point ; de donner une bonne partie de ses biens, quoiqu'ils ne soient pas superflus ; de jeûner même quand l'Église ne nous y contraint pas ; de se priver des choses qui ne sont pas défendues ; de mortifier son corps par différents moyens : et mille autres choses semblables



qui, quoiqu'elles ne soient point exigées de nous par un précepte rigoureux, sont cependant en elles-mêmes excellentes et très-agréables aux yeux de Dieu. Tant et de si nobles vertus, tant et de si saints conseils ne seront-ils donc pas appelés à constituer l'œuvre excellente de notre perfection ?

19. Il n'y a aucun doute que ces vertus ne doivent concourir à l'œuvre de notre perfection, non pas cependant pour en constituer la substance, mais pour en être les instruments. C'est aussi ce que dit saint Thomas qui s'exprime ainsi : « Envisagée d'une manière secondaire et par rapport aux moyens d'y parvenir, on peut dire que la perfection consiste dans les conseils. » (1) Ce grand docteur continuant à parler de la perfection, répète la même chose en ces termes : « On voit donc que les conseils sont comme les moyens de parvenir à la perfection, puisqu'il est dit : si vous voulez devenir parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et venez, suivez-moi. » (2) Ainsi saint Thomas enseigne que l'essence de la perfection chrétienne est exprimée par ces dernières paroles : « Suivez-moi, » c'est-à-dire qu'elle consiste dans l'imitation de Jésus-Christ auquel nous nous unissons par la charité ; il appuie son opinion sur l'autorité de saint Jérôme et de saint Ambroise qui expliquent ces paroles de la même manière. Tandis que l'abandon des richesses ne nous offre qu'un moyen d'acquérir cette charité, puisqu'il n'est que le sacrifice par lequel nous pouvons mériter l'amour de Jésus-Christ. C'est aussi ce que Cassien nous apprend en termes clairs et précis dans l'histoire de Moïse. « Le dépouillement et la privation de tous biens ne sont pas la perfection, mais seulement les instruments de la perfection, puisque ce n'est pas en eux qu'elle consiste, mais seulement par eux qu'on y parvient. » (3) Quand un peintre sait se préparer de bons pinceaux, d'excellentes couleurs ; on ne peut pas encore dire que cet homme soit

(1) Q. 184, a. 3. in corp. — (2) S. Math. c. 19 v. 21. — (3) Collat. 1. c. 7.

parfait dans son art, puisque ces choses ne sont que les instruments et nullement la fin de la peinture, qui consiste à représenter vivement les objets sur des tableaux. Il en est de même pour le sujet que nous traitons : la perfection de la vie chrétienne consiste dans la charité envers Dieu et envers le prochain, tandis que le renoncement aux richesses de ce monde, la vie célibataire, l'obéissance sont, il est vrai, des actes d'une grande vertu, mais ils ne constituent que les moyens d'obtenir la perfection. Cela nous paraîtra évident pour peu que nous y réfléchissions. En effet la pauvreté volontaire conduit le chrétien à la perfection, mais ce n'est pas seulement parce qu'elle le dépouille des biens fragiles et périssables de ce monde, autrement nous devrions dire, comme nous le fait remarquer saint Jérôme, « que le philosophe Cratès était parfait chrétien, ainsi que beaucoup d'autres qui ont méprisé les richesses de ce monde. » (1) C'est donc plutôt parce que la pauvreté, en dépouillant l'homme des biens terrestres, arrache de son cœur l'attachement aux richesses qui sont un grand empêchement à l'acquisition du divin amour. La chasteté est une espèce de perfection, non parce qu'elle nous retranche les plaisirs des sens, même quand ils sont permis; car alors il faudrait dire que certains idolâtres ont pratiqué la perfection, puisque l'histoire nous apprend qu'il y en a qui ont mené une vie entièrement étrangère à ces jouissances; mais la chasteté est une perfection, en tant que privant l'homme de ces vils plaisirs des sens, elle le dispose par là au très-pur amour de la charité. L'obéissance est certainement une grande perfection pour les âmes fidèles, et cependant ce n'est pas seulement parce qu'elle les dépouille de leur volonté propre, sans quoi les militaires et les serviteurs seraient parfaits chrétiens, puisqu'ils doivent se soumettre à leurs chefs et à leurs maîtres. L'obéissance n'est une perfection que parce qu'en réprimant le penchant qui porte l'homme à faire toujours sa

(1) S. Hieron, in Ev. S. Matth. l. 5. c. 19.



volonté propre, elle le dispose à faire celle de Dieu, dans laquelle se trouve le plus pur amour.

20. Les saints pères disent la même chose des vertus morales dont saint Thomas parle en ces termes : « Il faut remarquer qu'on peut dire de deux manières qu'un être est parfait : l'une qui se rapporte à la nature même de la chose : par exemple, on dit qu'un animal est parfait, quand il ne lui manque, ni dans les membres, ni dans aucune partie du corps, rien qui soit nécessaire à la vie animale ; l'autre qui ne s'applique qu'à une certaine qualité accessoire, comme à la blancheur, à la noirceur ou à quelque manière d'être semblable. Or la vie chrétienne est toute dans la charité qui unit l'âme à Dieu ; d'où l'Écriture sainte nous dit : Celui qui n'aime pas, reste sous l'empire de la mort ; (1) ce qui nous fait voir que la charité constitue proprement l'essence de la perfection chrétienne, et que les autres vertus n'en sont que les accessoires » ou les moyens ; en tant qu'elles servent à orner l'âme, à procurer et à augmenter cette même charité. (2) Saint Jérôme enseigne la même doctrine par rapport à la mortification corporelle, qui est une véritable vertu, bien qu'elle ne soit que morale. C'est ainsi qu'écrivant à Célancia, il lui fait la recommandation suivante : « Si vous commencez à jeûner ou à faire abstinence, gardez-vous bien de vous croire sainte ; car cette vertu est un moyen, mais non la perfection de la sainteté. » On peut en dire autant des autres vertus morales, puisque la même raison existe pour toutes. Le saint docteur écrit pareillement à Démétriade : « Le jeûne n'est pas une vertu parfaite », c'est-à-dire, ne nous rend point parfaits, « mais constitue la base des autres vertus... il aide ceux qui montent au sommet » de la perfection chrétienne ; « cependant il ne pourrait, s'il était seul, couronner la vierge » en la rendant sainte et parfaite. Saint Jérôme ne reconnaît donc dans les vertus morales, d'autre perfection que celle ren-

(1) 1. S. Joan. c. 3. — (2) 2. 2. Q. 184. a. 1. ad. 2.

fermée dans les accessoires, lesquels concourent comme instruments et secours propres à obtenir l'essence de la perfection.

21. Nous trouvons dans l'histoire ecclésiastique un événement bien capable de confirmer cette vérité. Un prêtre d'Antioche nommé Sapricius et un laïque nommé Nicéphore s'étaient tendrement aimés dès leur jeunesse, et semblaient même être unis pour s'aimer éternellement dans le ciel. Il arriva cependant que cette amitié fut tout à coup brisée par je ne sais quelle offense de Sapricius ; mais ce fut à un tel point que celui-ci ne pouvait plus même regarder Nicéphore quand il le rencontrait sur les places publiques. Ce dernier faisait pourtant les démarches nécessaires pour se réconcilier avec lui. Mais le cœur de Sapricius resta froid, insensible à toutes les marques de repentir et ne voulut jamais pardonner. Ce prêtre n'en continuait pas moins à remplir ses devoirs de piété, et même à instruire, à fortifier les fidèles au milieu des persécutions qu'on exerçait contre l'Église d'Antioche. Aussi un jour fut-il traîné devant le juge qui l'interrogea sur sa conduite. Alors enflammé d'un saint zèle, Sapricius dit avec assurance : « Je suis disciple de Jésus-Christ et même un de ses ministres ; j'obéis à la loi et j'excite les autres à s'y soumettre ; j'honore mon divin Maître et je m'efforce de le faire honorer. » Aussitôt que le tyran eut entendu cette réponse, il ordonna qu'on le mît à la torture. Or il arriva qu'au milieu des tourments, Sapricius toujours intrépide souffrait avec joie et allait même jusqu'à insulter son persécuteur en lui reprochant que, malgré les souffrances qu'il faisait endurer à son corps, il ne pouvait cependant rien sur son âme ; puisqu'elle restait fidèle à son Dieu dans une si cruelle épreuve. De sorte que le tyran ne croyant pas pouvoir le vaincre et ne jugeant point à propos de prolonger ses tourments, le condamna au dernier supplice, afin de terrifier les chrétiens. Déjà il était sorti de prison, marchant à la mort non point comme un criminel, mais plein de joie comme en



un jour de triomphe : déjà il était arrivé au lieu du supplice qu'il regardait comme le théâtre de ses victoires. Lorsque voici Nicéphore qui ayant appris la nouvelle de son martyre, arrive en toute hâte, traverse la foule, se jette à ses pieds et lui demande mille fois pardon de sa faute; pardon pour l'amour de ce même Dieu auquel il allait sacrifier sa vie. Mais qui le croirait ? tant de prières, tant de supplications ne parvinrent pas à toucher ce cœur de roche; le malheureux Sapricius méprisant ses humbles démarches, détourna la tête et ne voulut point l'honorer ni d'une parole ni même d'un regard. Pendant ce combat le bourreau avait tiré son épée et allait d'un seul coup donner à Sapricius la couronne du martyre. Mais il ne la méritait point, il n'était pas digne de la porter celui qui manquait de charité sans laquelle, dit saint Jérôme, les autres vertus « ne pouvaient point le couronner martyr. » Et lors même que le glaive l'eût immolé, son propre sang n'aurait pas pu effacer la faute qu'il avait commise contre l'amour du prochain. C'est aussi ce que dit fort bien saint Cyprien : « Quelle paix les ennemis de la charité peuvent-ils se promettre ? Quand même ils mourraient pour la foi, leur sang ne pourrait point laver, et leurs souffrances ne sauraient expier la faute qu'ils ont commise en excitant la discorde. » (1) A la vue du glaive tranchant qui brillait à ses yeux, Sapricius trembla, pâlit et s'écria : « Ministre de la justice, ne frappez pas, je vous en conjure, mais dites-moi plutôt : pour quelle raison voulez-vous m'arracher la vie ? Parce que, répondit celui-ci, vous adorez Jésus-Christ, vous méprisez les idoles et les ordres de l'empereur. Si vous n'avez pas d'autres motifs de me faire mourir, reprit Sapricius : eh bien ! je renie Jésus-Christ, j'obéis à l'empereur et je sacrifie à Jupiter. » Ces paroles arrachèrent les larmes des yeux de tous les fidèles qui assistaient à ce spectacle, et enflammèrent le cœur de Nicéphore d'une ferveur très-

(1) In lib. de simpl. præl.

ardente pour la foi que cet infâme apostat méprisait; c'est pourquoi s'élançant au milieu de tous : « Moi, s'écria-t-il, moi, je suis chrétien : je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ que celui-ci vient de renier, je méprise ce Jupiter qu'il vient d'adorer; frappe-moi à sa place, donne-moi la mort que ce lâche redoute et procure-moi ainsi la palme que le malheureux vient de fouler à ses pieds. » Aussitôt le bourreau frappe Nicéphore du coup qu'il avait suspendu au-dessus de la tête du renégat, et lui procure la couronne que ce misérable venait de perdre par sa haine et son ressentiment. Observons ici que les vertus morales ne manquaient certainement pas à Sapricius : c'était un prêtre d'une vie très-intègre. Quelle générosité ne montra-il point à confesser la foi devant le tribunal du tyran? Avec quelle fermeté n'insulta-t-il pas celui qui le persécutait? et cependant toutes ces vertus ne lui furent d'aucun avantage parce qu'il n'avait pas la charité. D'où nous pouvons conclure que l'essence de la perfection ne saurait consister dans les vertus morales, puisque sans la charité elles ne peuvent pas nous rendre parfaits, ni même nous sauver; de sorte qu'il faut reconnaître avec saint Thomas qu'elles ne sont que les moyens de parvenir à la perfection. Voici ce que dit Baronius à ce sujet : « C'est un exemple frappant mais bien terrible, qui avertit les fidèles que c'est en vain qu'ils font des efforts pour parvenir à la perfection; ils n'y parviendront jamais, s'ils ne se fortifient dans la pratique de la charité fraternelle. Sapricius prêtre du Seigneur avait déjà offert sa vie pour la foi, mais parce qu'il haïssait Nicéphore, au moment même où le bourreau allait frapper le coup qui devait lui donner la couronne éternelle, il renia Jésus-Christ et sacrifia aux idoles. » (1)

22. Je ne voudrais cependant pas que le lecteur tirât de ces solides enseignements une conclusion qui serait un empêchement à son avancement spirituel; de ce que les vertus morales ne constituent point l'essence de la perfec-

(1) Annal. tom. 3. an. Christ. 260. n. 32.



tion et ne sont que les moyens d'y parvenir, je ne voudrais point en conclure qu'il ne faut pas tant les estimer ni se donner tant de peine pour les mettre en pratique. Celui qui penserait ainsi, prouverait certainement qu'il n'a pas compris le véritable sens de ce que nous avons dit plus haut. Quand en effet nous disons que les vertus sont les moyens de la perfection, nous voulons faire comprendre que sans elles il nous est absolument impossible d'atteindre la perfection. Que diriez-vous d'un étudiant qui brûlerait du désir de connaître la philosophie, les mathématiques ou toute autre science, et qui cependant foulerait aux pieds et jetterait au feu ses livres, son papier et ses plumes, sous le faux prétexte que la science qu'il désire ne consiste pas dans ces objets? Vous diriez sans doute qu'il est un insensé. Il est vrai que la philosophie ne consiste pas dans les livres, mais dans la pénétration profonde de tout ce qui se rapporte à cette science; néanmoins ils sont des moyens capables d'aider l'homme à s'approprier ces connaissances qu'il ne pourra certainement pas acquérir, s'il ne veut pas se servir des moyens propres à les lui communiquer. Il faut en dire autant de la question dont nous parlons. Les conseils évangéliques, les bonnes œuvres, l'accomplissement de la loi, les vertus morales sont des moyens sans lesquels il nous est impossible, généralement parlant, de pratiquer la parfaite charité. Car quoique par sa toute-puissance Dieu puisse nous accorder le don d'une parfaite charité sans recourir à ces moyens, il ne fait cependant pas ordinairement de semblables miracles. Nous devons donc nous appliquer à l'exercice de ces bonnes œuvres et à la pratique de ces vertus avec autant de zèle, que nous pouvons en avoir pour notre perfection. Et comme cette vérité est d'une grande importance, comme c'est d'après elle que j'établis la division de mon ouvrage, il convient maintenant d'indiquer comment au moyen des vertus et des conseils l'homme arrive à l'acquisition de la charité qui est, comme nous l'avons souvent répété, l'essence de la perfection.

23. Tous les arts perfectionnent ordinairement leurs ouvrages, en retranchant ou en ajoutant quelque chose à la matière, dont ils se servent pour les faire. C'est ainsi qu'en appliquant des fils d'or ou de soie sur le drap, on forme le drap brodé ; c'est ainsi que le peintre en appliquant ses couleurs sur la toile, produit un tableau ; tandis qu'au contraire le statuaire en retranchant certaines parties d'un tronçon de bois, et le sculpteur en faisant voler des éclats du marbre qu'il taille, parviennent tous deux à produire aux yeux de tout le monde, des statues dont ils avaient conçu l'idée dans leur imagination. Quant au chrétien fervent il ne doit point se contenter de l'un ou de l'autre de ces deux moyens ; il faut qu'il les emploie tous deux s'il veut perfectionner son âme, et en faire une statue qui puisse mériter une place très-honorable dans la céleste Jérusalem. Avant tout il faut ôter les obstacles qui s'opposent à l'amour divin, c'est-à-dire éteindre les affections désordonnées, réprimer les appétits pervers, extirper les mauvaises inclinations qui sont autant d'empêchements à la charité parfaite qui, si nous les laissons subsister en nous, ne pourrait parvenir jusqu'à nous ni régner paisiblement dans nos cœurs. Or c'est ce qui se fait par la pratique des vertus et des conseils évangéliques. En effet par la pauvreté volontaire on ôte de son âme l'attachement immodéré aux biens de ce monde ; par la chasteté on réprime le désir des plaisirs défendus, et par l'obéissance on arrache l'attachement à la volonté propre. C'est pourquoi saint Paul parlant de la vie célibataire, ne la commande pas, il est vrai, mais la conseille parce qu'elle nous délivre de bien des soins qui nous empêchent de vaquer au service de Dieu, c'est-à-dire « qu'elle nous procure la facilité de prier le Seigneur sans empêchement. » (1) Par les vertus morales nous réprimons nos passions rebelles qui sont les ennemis jurés de l'amour divin, comme par exemple : la colère, l'orgueil,

(1) 1. Cor. c. 7. v. 35.



la gourmandise , la tiédeur ou toute autre passion dominante. Lorsqu'ensuite on s'aperçoit que ces empêchements à la perfection n'existent plus, du moins en si grand nombre, on doit se disposer d'une manière positive à un amour plus parfait. C'est ce qu'on pourra faire au moyen de ces mêmes vertus qui opèrent plus facilement lorsque les vices qui leur sont contraires ont disparu ; elles jettent alors de plus profondes racines dans l'âme ; elles en acquièrent la pleine et entière possession ; elles établissent entre la partie supérieure et la partie inférieure une certaine concorde, la paix, le repos, la tranquillité et la pureté qui sont les dernières dispositions nécessaires, pour recevoir de Dieu les lumières, les grâces qui allument la flamme de l'amour divin, et l'augmentent considérablement dans nos cœurs.

24. Nous pouvons observer que la nature elle-même suit cette marche dans ses productions. Le feu, par exemple, pour produire avec du bois un autre feu, commence par en ôter les qualités contraires. S'il y trouve du froid, il l'adoucit par sa chaleur ; de la dureté, il l'amollit par sa force ; s'il y a de l'humidité, il la transforme insensiblement en une vapeur subtile et la chasse entièrement. Lorsque tous les obstacles sont éloignés, il le pénètre d'une grande sécheresse et d'une chaleur très-ardente, comme étant les dispositions positives et dernières, après lesquelles on voit bientôt la flamme en sortir et le feu même commencer à briller. Par là nous voyons que la nature elle-même nous apprend ce que nous avons à faire, pour allumer dans nos cœurs le feu de l'amour divin ; c'est-à-dire que nous devons d'abord éloigner de notre cœur les empêchements des attaches désordonnées et des affections rebelles ; ensuite introduire dans nos âmes au moyen des vertus ce doux repos, cette sérénité, cette candeur qui sont des dispositions très-favorables, pour allumer les flammes les plus pures et les plus ardentes de la charité. Toute cette doctrine est tirée de Cassien qui, dans le passage que nous avons cité plus haut, s'exprime ainsi : « C'est pour obte-



nir cette vertu de charité, que nous devons faire toutes nos actions et tout entreprendre; pour elle nous devons rechercher la solitude, jeûner, veiller, travailler, supporter la pauvreté, nous appliquer à la lecture et pratiquer toutes les vertus, par lesquelles nous pourrions purifier notre cœur de toutes les mauvaises passions et le conserver pur, afin d'y laisser la charité se dilater dans toute sa perfection. »

25. Cependant, afin que nous ayons une idée plus claire et plus complète de la perfection, il est bon de faire ici, avec le docteur angélique, une distinction qui nous facilitera beaucoup l'intelligence du sujet que nous traitons. Le saint nous dit que la perfection qui consiste dans la charité se compose de différentes parties et n'est point du tout indivisible, puisqu'on peut en effet distinguer trois degrés de perfection : la suprême perfection, l'inférieure et celle qui occupe le milieu entre elles. « Il y a dans la charité divine, un degré bien inférieur qui consiste à aimer Dieu plus que toute chose, et quiconque descend de ce degré, manque contre le commandement qui nous ordonne d'aimer Dieu, se rend coupable d'une grave injure envers lui, commet un péché mortel et perd la grâce sanctifiante. » (1) Quoique ce degré appartienne, comme le dit ce saint docteur, à l'essence même de la perfection, nous ne nous en occuperons cependant pas, puisqu'il se trouve dans tous les plus grands pécheurs, dès qu'ils se convertissent et rentrent en grâce avec Dieu. « Il y a, continue le même saint, un autre degré de la charité parfaite, et celui-là est le plus élevé, on ne peut l'atteindre en ce monde, comme je l'ai dit; quiconque ne le possède point ne pèche évidemment pas contre le commandement. » En effet ce suprême degré de charité consiste dans un continuel acte d'amour, par lequel notre âme brûle constamment de la charité, perfection qui ne peut avoir lieu en cette vie, puisque nous ne pouvons pas à cause de nos occupations nous tourner sans cesse vers Dieu pour le contem-

(1) 2. 2. Q. 184. a. 3. ad. 2.

pler. Le degré qui occupe le milieu entre les deux dont nous venons de parler, consiste en ce que l'âme, après avoir éloigné les empêchements, produit des actes de charité avec ferveur et facilité. Comme ce degré est adapté à notre vie sur la terre, nous sommes obligés d'y tendre ; il sera le sujet de cet ouvrage. Saint Thomas nous en parle dans les termes suivants : « De même celui-là ne transgresse pas le précepte, qui n'observe pas toujours ce qui est du second degré, pourvu cependant qu'il parvienne au dernier. » Pour bien comprendre le sens de ces paroles, il serait nécessaire de lire dans saint Thomas le troisième article, que nous venons de citer et celui qui le précède ; mais ce que nous en avons rapporté suffit pour savoir qu'il y a trois degrés de charité.

26. De là je conclus avec le père Suarèze que, généralement parlant, quant à son essence, à ses moyens et à la manière dont nous devons la pratiquer, la perfection chrétienne consiste dans une habitude de charité, par laquelle nous faisons promptement et facilement, avec l'abondance et avec la ferveur voulues, des actes de cette vertu envers Dieu et envers le prochain. Par cette facilité et cette volonté prompte à faire de tels actes, il faut entendre les moyens de la perfection : car cette promptitude ne s'acquiert qu'en éloignant les empêchements, et en se mettant dans les dispositions prochaines par la pratique des vertus morales ainsi que des conseils. Ensuite, par cette habitude de la charité, déjà portée et disposée à produire facilement les actes qui lui sont propres, le père Suarèze désigne l'essence de la perfection ; voici ses propres paroles : « La perfection chrétienne requiert la pureté du cœur et une certaine facilité dans la pratique de la charité, soit par rapport aux actes, soit par rapport aux désirs ; elle demande une égale promptitude et dextérité à éviter tout ce qui est contraire au divin amour ; mais on ne saurait parvenir à ce degré de perfection sans le secours des autres vertus, telles que la modération des passions, le renoncement aux choses de la terre, etc. ; donc elles sont



toutes absolument nécessaires pour l'acquisition de la perfection chrétienne. » (1) Or, si nous pesons bien ces paroles, nous verrons qu'elles n'indiquent rien autre chose que le second degré de charité, dont nous avons parlé plus haut.

27. Malgré tout ce que nous venons de dire sur les moyens de la perfection, nous devons encore faire connaître ce qui doit nous en faciliter l'emploi ; car éloigner de nous tant d'empêchements du divin amour, nous mettre dans les dispositions qui le fassent entrer plus facilement dans nos cœurs, pratiquer tant de vertus, sont des choses difficiles et laborieuses auxquelles on ne peut guère s'astreindre sans le secours de la méditation, de la prière, des sacrements, des examens de conscience et d'autres exercices de piété. On ne peut jamais atteindre la fin sans en prendre les moyens. Il nous est impossible d'arriver à un but quelconque avant d'avoir franchi l'espace qui nous en sépare. Or, si cela est vrai pour des fins ordinaires et qui n'offrent pas de grandes difficultés, à plus forte raison pourrions-nous le dire d'une fin aussi sublime et aussi importante que celle de la perfection chrétienne, qu'accompagnent ordinairement des choses si ardues et si pénibles. Afin donc d'acquérir une habile, prompte et facile habitude de la charité, pour exercer envers Dieu et envers le prochain avec ferveur et avec abondance des actes de cette vertu, dans lesquels nous avons dit que consiste toute l'essence de la perfection chrétienne, il est sans doute nécessaire d'employer des moyens convenables.

28. D'après tout ce qui précède, il est facile d'établir la division de cet ouvrage. Il se divise en quatre traités. Dans le premier nous parlerons des moyens à l'aide desquels on doit tendre à la perfection ; dans le second, des empêchements qu'il faut éloigner ; dans le troisième, des dispositions positives et suffisantes qu'il faut apporter ; dans le quatrième, de la charité qui constitue

(1) De Relig. tom. 3. l. 1. c. 4.



l'essence de la perfection. Les moyens dont nous parlerons d'abord serviront à ôter les obstacles, à nous mettre dans les dispositions requises, et enfin à exercer la charité. Les empêchements dont nous traiterons en second lieu sont tous les obstacles qui s'opposent à la charité. Les dispositions qui feront la matière du troisième traité, sont les vertus morales et la pratique des conseils évangéliques. Enfin, dans le dernier traité nous considérerons, dans ses différents degrés de perfection, la charité qui a Dieu et le prochain pour objet. Mais parce que la foi et l'espérance sont jointes à la charité comme vertus théologiques, nous en parlerons aussi dans ce traité. De cette manière le directeur aura sous les yeux tout le plan de la perfection chrétienne, il verra les voies par lesquelles il doit conduire ses pénitents; puis au moyen des avertissements que je lui donnerai souvent, il observera les dangers et les erreurs qu'il faut éviter dans la direction. Aussi j'espère qu'il conduira très-heureusement un bon nombre d'âmes au port de l'éternelle béatitude.

---

### CHAPITRE III.

QUE LA PERFECTION CHRÉTIENNE SE DIVISE EN TROIS DEGRÉS,  
QUI CONSTITUENT TROIS ÉTATS DE PERFECTION.

29. Avant de commencer ce chapitre, il est nécessaire de faire une remarque très-importante, que le directeur doit constamment avoir sous les yeux dans tout cet ouvrage. Bien que dans les traités qui vont suivre nous parlions séparément d'abord des moyens ensuite des empêchements puis des dispositions, et enfin de la charité qui est la splendeur de la perfection; ces différentes parties ne doivent cependant pas être considérées isolément mais toutes ensemble; afin que dans les

applications qu'il en fera, l'homme spirituel puisse porter un jugement plus sûr. Car lorsqu'on emploie les moyens de la perfection, on détruit en même temps les appétits désordonnés, on ôte les empêchements, on pratique les vertus qui sont les dispositions prochaines, enfin on exerce la charité qui est le but qu'on se propose ; et plus on emploie de moyens, plus on pratique de vertus, plus le feu de l'amour divin embrase le cœur. Dans l'œuvre de notre perfection les choses ne suivent pas le même ordre que dans la construction d'un palais, où l'on ne pose certainement pas la toiture en même temps que les fondements, ni le second étage dans le même moment que le premier. Ici au contraire, dès lors qu'on pose les bases de la vie spirituelle, c'est-à-dire aussitôt qu'on éloigne les empêchements, on commence par là même à construire le toit de la divine charité ; et lorsqu'on place les premières pierres des saintes vertus et des dispositions prochaines, on peut déjà voir l'œuvre de la perfection qui commence à paraître. Cependant le bon ordre demande que nous traitions séparément chacune de ces parties, afin que le lecteur les comprenne mieux, et qu'il puisse voir plus clairement ce qu'il devra faire pour travailler à sa perfection.

30. Or les saints pères considérant la perfection chrétienne quant à son essence et aux moyens d'y parvenir, distinguent trois degrés qui forment comme trois états différents, où se trouvent les personnes qui s'adonnent aux œuvres parfaites. Saint Thomas établit trois degrés d'accroissement dans la charité : il appelle le premier, charité « commençante » ; le second, charité « croissante » ; et le troisième, charité « parfaite » (1) ; d'où il résulte que toutes les personnes qui tendent à la perfection peuvent elles-mêmes se diviser en trois catégories : les commençants, ceux qui avancent et enfin ceux qui sont parfaits. Le saint docteur appuie sa manière de voir sur la doctrine de saint



Augustin, qui nous dit en parlant de cette vertu : « Pour que notre charité soit parfaite, il faut d'abord qu'elle naisse ; quand elle est née, on la nourrit ; lorsqu'elle est nourrie, elle se fortifie ; quand elle est fortifiée, elle se perfectionne. » (1) La charité qui ne fait que naître constitue l'état de ceux qui commencent ; celle qui se fortifie forme le degré de ceux qui avancent ; enfin celle qui est parfaite constitue l'état des âmes qui sont arrivées à la perfection. Ce que nous disons de la charité peut aussi s'appliquer aux autres vertus, puisque chacune d'elles a sa naissance, son accroissement et enfin sa perfection particulière. D'où il suit que chaque vertu peut admettre ces trois degrés. « Toute vertu, nous dit saint Grégoire, s'augmente comme par degrés, car elle est autre dans son commencement, autre dans son avancement, autre enfin dans sa perfection. » (2) C'est ce qu'il répète dans son livre de morale : « Il y a trois états de conversion : le commencement, le milieu et la perfection. » (3) Le docteur angélique après avoir appliqué à la charité cette distinction des trois degrés, l'étend aussi à toute la vie spirituelle, et même à toute étude propre à la vie humaine. « Dans toute espèce d'étude, écrit-il, nous pouvons trouver un commencement, un milieu et une fin. L'état de servitude et de liberté spirituelle se divise donc en trois parties : le principe qui a rapport aux commençants, le milieu qu'occupent ceux qui avancent, et la fin où se trouvent ceux qui sont parfaits. » (4) C'est aussi ce que disent saint Bernard (5), Hugues de Saint-Victor (6), Richard de Saint-Victor (7), et en général tous les docteurs de l'Église.

34. Mais avant de montrer en quoi chacun de ces degrés diffère des autres, il est nécessaire d'observer que le chemin de la perfection nous conduit à la patrie céleste par trois voies différentes que les théologiens nomment, la première, purgative ; la seconde, illuminative et la troi-

(1) Tract. 5. in 1. Ep. S. Joan. — (2) Homel. 5. in Ezech. — (3) L. 24. c. 7. — (4) 2. 2. Q. 183. a. 4. incorp. — (5) De Vita solit. ad frat. de monte Dei. — (6) Sermo 1. — (7) De gradibus charit.



sième, unitive ; distinction très-juste et très-convenable, admise par tous les auteurs sacrés et qu'on ne saurait rejeter sans une grande témérité ; en effet le pape Innocent XI réprima l'audace de Michel Molinos qui avait osé la mépriser par cette proposition impie : « Ces trois voies purgative, illuminative et unitive sont la plus grande absurdité qu'on ait jamais dite dans la théologie mystique ; » (1) proposition téméraire qui fut justement condamnée par le souverain pontife. Or à ces trois voies correspondent les trois états dont nous avons parlé ; car on ne peut trouver une personne spirituelle qui ne soit dans une d'entre elles : si elle commence, elle est dans la voie purgative ; si elle a déjà fait des progrès, elle est dans l'illuminative ; enfin si elle est parfaite, elle se trouve dans la voie unitive, c'est ce que nous verrons bientôt plus clairement.

32. L'état des commençants convient donc à ceux qui vivent dans la grâce de Dieu, mais qui éprouvent encore en eux des affections mauvaises et très-vives qu'ils doivent combattre, afin de conserver la charité malgré les attaques et les fréquents assauts que lui livrent toujours les passions rebelles. Il est vrai que déjà ils éprouvent une certaine facilité à pratiquer la vertu, mais ils s'y exercent encore avec beaucoup de répugnance. A cet état correspond la vie purgative qui tend à purifier l'âme des péchés qu'elle a commis, des mauvaises habitudes qu'elle a contractées et des penchants très-violents qui l'entraînent encore vers le mal. L'état d'accroissement est celui des personnes qui ont déjà brisé l'orgueil de leurs propres passions, qui s'abstiennent facilement de toute faute mortelle, s'appliquent avec courage à la pratique des vertus théologales et morales ; quoique cependant à cause de leurs passions et de leurs appétits qui ne sont pas encore assez domptés ni soumis, elles ne puissent pas toujours éviter les péchés véniels. On doit faire correspondre à cet état la vie illumi-

(1) Molin. int. dam. ab. Inn. XI.

native, qui s'occupe entièrement à détruire les inclinations perverses et s'exerce autant que possible aux vertus solides. L'état de perfection est celui où se trouvent ceux qui, ayant maîtrisé entièrement leurs passions, s'abstiennent facilement de tout péché, soit mortel, soit véniel, et font avec joie des actes de charité. Cet état n'est rien autre chose que la vie unitive qui nous donne la paix avec le bonheur d'aimer Dieu d'un amour facile et généreux. Cette doctrine est puisée dans saint Thomas qui dit à ce sujet : « D'abord on doit résister au péché et aux attraites de la concupiscence qui sont contraires à la charité ; c'est le devoir de ceux qui commencent et dans lesquels il faut avoir grand soin d'entretenir la charité, de peur qu'elle ne vienne à défaillir. L'étude qui vient ensuite consiste à faire des progrès dans le bien, c'est ce que font ceux qui avancent et dont le soin consiste à augmenter en eux-mêmes la vertu de charité. Le troisième état dans lequel on s'efforce surtout de s'unir à Dieu, est celui des âmes parfaites qui désirent de quitter cette vie pour être avec Jésus-Christ. » (1)

33. Le saint docteur nous parle encore de ces progrès de notre âme dans la vertu, en les comparant à l'accroissement que nous remarquons dans le corps humain. L'homme naît enfant et dans un âge si tendre il ne jouit point encore de la raison ni même de ses membres, dont il ne peut se servir pour ses propres besoins ; c'est pourquoi on le met tout entier dans le maillot. Cependant il croît insensiblement, il devient un jeune homme capable d'user de sa raison, de ses membres et de ses sens ; quoiqu'alors il soit encore bien imparfait dans l'usage qu'il en fait. Enfin il devient un homme parfait quant aux membres de son corps et aux puissances de son âme ; arrivé à cet état il peut produire des actes parfaits. Or, nous dit ce saint docteur, ces progrès qui se font remarquer dans l'accroissement de notre corps ont aussi lieu

(1) 2. 2. Q. 24. a. 9. in corp.



dans le perfectionnement de notre âme, comme nous l'avons dit plus haut. « L'accroissement spirituel de la charité peut être considéré comme quelque chose de semblable à l'accroissement corporel de l'homme. »

34. Mais voyons par le fait même la pratique de tout ceci et l'expérience de ces observations. Saint Ignace avait reçu dans sa compagnie en qualité de frère coadjuteur un jeune homme, qui apporta dans la maison du noviciat un Christ aux pieds duquel se trouvait une petite statue de la sainte Vierge. C'était un ouvrage très-bien fait et d'un grand prix, aussi l'affectionnait-il beaucoup. Le saint voyait évidemment qu'un crucifix si précieux ne convenait certainement pas à un religieux, surtout à un novice qui ne devait aucunement se distinguer des autres dans des objets d'un usage ordinaire ; il se tut cependant et ne lui en fit aucun reproche ; mais plus tard s'étant aperçu que ce religieux était bien enraciné dans la pratique des vertus, il proféra ces mémorables paroles : « Maintenant que notre frère porte le crucifix dans son cœur, il est temps de le lui ôter des mains ; » (1) ce qu'il fit avec tant de succès, que le bon frère n'en fut pas plus troublé que si le Christ ne lui eût jamais appartenu. Nous pouvons ici observer combien est grande la variété des états par lesquels passe un homme qui tend à la perfection, et la diversité des forces spirituelles dont il jouit dans chacun de ces états. Au commencement, c'est-à-dire quand ce jeune homme sortait tout récemment du monde, le saint n'osa point lui enlever son Christ qu'il aimait si passionnément, parce qu'il voyait bien que dans cet état il n'avait pas encore assez de vertu pour s'en détacher. Mais lorsqu'il le vit mépriser le monde et s'exercer lui-même à la perfection, quand il aperçut dans son cœur une étincelle d'amour divin, alors seulement il jugea qu'on pouvait lui enlever son crucifix sans la moindre difficulté ; car sa vertu étant plus véritable et plus solide pou-

(1) Virg. Nolarci in Vita. S. Ign.



vait mieux résister aux tentations et supporter les épreuves.

35. J'ai pensé qu'à ce sujet je pourrais faire observer à mes lecteurs combien ce grand saint s'est conduit d'une manière différente à l'égard du père Ribadeneira, lorsqu'il était encore jeune, à peine entré en religion; et quand il fut avancé en âge, consommé en vertus. Ce bon père, au commencement de son noviciat, ne se conformait aucunement à la règle et ce qui était pis encore, c'est que par ses légèretés d'enfant il empêchait les autres de remplir leurs devoirs; de sorte que les pères s'en plaignirent, le jugèrent digne de sévères châtiments et même d'être chassé du couvent, parce qu'il était à charge aux autres novices. Saint Ignace ne put jamais se résoudre à l'abandonner entièrement, ni même à le punir sévèrement, comme il semblait le mériter par ses transgressions continuelles qu'il regardait comme des effets de la jeunesse. Mais lorsqu'il fut arrivé à un certain âge, comme il se trouvait alors non-seulement comblé d'années, mais encore mûr en toute sorte de vertus, le même saint le traita tout autrement : il lui imposait de très-rudes pénitences pour de petites fautes dont il n'était probablement pas coupable aux yeux de Dieu. C'est ainsi qu'un jour qu'il était revenu trop tard à la maison, parce qu'il avait reconduit hors de la ville deux évêques qui partaient pour l'Éthiopie, saint Ignace lui imposa la pénitence de jeûner au pain et à l'eau, en punition de la faute qu'il avait commise pour faire cet acte de charité. Mais pourquoi agit-il envers la même personne d'abord avec douceur et ensuite avec tant de rigueur? C'est parce qu'il savait très-bien distinguer la force spirituelle dont nous jouissons au commencement, d'avec celle que nous donne la perfection, lorsque nous l'avons acquise. Aussi, quand il punissait ses religieux, faisait-il toujours plus attention à leur degré de perfection qu'aux fautes qu'ils avaient commises. Que les pères spirituels apprennent donc à faire le discernement des âmes, s'ils veulent éviter une foule d'erreurs qu'ils commettront à moins qu'ils ne profitent de cet exemple.

36. Avant de terminer ce chapitre, je crois devoir faire certaines observations qui serviront beaucoup au directeur dans l'usage qu'il fera de cet ouvrage. Le premier traité, dans lequel nous parlerons des moyens, regarde toute espèce de personne, dans quelque état qu'elle se trouve; car tous ont besoin, pour avancer, de s'aider par la prière, la méditation, les sacrements, la présence de Dieu et autres moyens de ce genre. Le second traité est surtout pour les commençants, puisque c'est à eux surtout qu'il convient de détruire par une mortification continuelle les empêchements de la charité qui sont les péchés, les mauvaises habitudes, les affections rebelles et désordonnées. Saint Thomas s'exprime ainsi à ce sujet : « Pour ceux qui commencent, quoiqu'ils avancent déjà, leur principal soin doit être de résister aux tentations qui les inquiètent par leurs attaques. » (1) Le troisième traité s'adresse particulièrement à ceux qui, après avoir dompté en partie leurs passions, s'occupent des vertus morales et se disposent à recevoir le divin amour. C'est aussi ce que le saint docteur dit en ces termes : « Parce qu'ils ne sentent plus si violemment ce combat, ils peuvent travailler avec plus d'assurance à leur avancement. » Le quatrième convient à ceux qui sont parfaits et qui ayant écarté les obstacles des commençants et acquis les vertus de ceux qui avancent, sont enfin unis à Dieu par les liens du divin amour. C'est pourquoi saint Thomas dit en parlant d'eux : « Ceux qui sont parfaits avancent aussi, mais le progrès n'est pas leur but principal; ils s'attachent surtout à s'unir plus intimement avec le souverain bien qui est Dieu. » (2) On voit par toute cette division, que le but de cet ouvrage est de conduire les âmes, par les voies ordinaires de la grâce, jusqu'au plus haut degré de la perfection chrétienne.

(1) 2. 2. Q. 24. a. 9. ad. 2. — (2) Eodem loco ad 3.

---

## CHAPITRE IV.

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR LES CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

37. *Premier avertissement.* Dans l'article présent il y a seulement quelques observations à faire sur les trois états des commençants, de ceux qui avancent et de ceux qui sont parfaits. Nous avons dit que pour les commençants le premier soin est de dompter les passions toujours rebelles et qu'ils n'éprouvent encore ni la facilité ni la joie de pratiquer la vertu. Cependant le directeur rencontrera, au commencement, des âmes si ferventes dans leurs prières, si avides de mortifications corporelles, si promptes à obéir et à se vaincre, que leurs vices lui sembleront détruits et leurs passions éteintes. Il ne faut cependant pas s'y fier, ni concevoir une bien haute idée de ces âmes, parce que tout ce qui brille n'est pas d'or. Cette promptitude qu'elles ont à faire toute sorte de bonnes œuvres, n'est qu'une belle apparence de vertu et non pas une vertu véritable ; car tout le bien qu'elles font provient d'une grâce sensible, de consolations spirituelles qui endorment leurs passions et les portent à la vertu. Or ce n'est pas là une grande perfection, mais seulement un effet doux et agréable de la grâce qui les excite et les anime intérieurement. La véritable vertu est une facilité de produire des actes bons, acquise par un exercice continuuel de ces mêmes actes et tellement inhérente à notre âme, qu'elle ne l'abandonne jamais et qu'elle agit aussi bien dans les aridités de la sécheresse que dans les consolations de l'esprit. On voit par là qu'il est impossible de trouver cette vertu solide dans ceux qui commencent, puisqu'ils n'ont pas encore subi de fortes épreuves. Tous les jours dans les noviciats des ordres religieux, on voit de jeunes novices fervents dans leurs oraisons, heureux d'observer la règle et



prompts à s'acquitter de tout acte de soumission, de mortification et de charité. Cependant à peine leur temps d'épreuve est-il passé, qu'on les voit après quelques années, tièdes dans leurs exercices de piété, négligents dans leurs autres devoirs, et languissants dans la pratique de toutes les vertus religieuses. Ce qui nous prouve manifestement que tout ce zèle qui les animait au commencement n'était point une véritable vertu, mais seulement l'effet de la grâce sensible. Le directeur doit donc bien faire attention avant de juger ceux qui commencent, et ne pas trop se fier à leur première ferveur.

38. *Second avertissement*: Nous avons déjà dit de ceux qui avancent, qu'ils ont en grande partie vaincu leurs mauvaises inclinations et qu'ils s'appliquent de toutes leurs forces à la pratique des vertus. Cependant le directeur rencontrera des âmes qui, quoique déjà bien avancées, doivent néanmoins combattre beaucoup plus qu'au commencement; il observera qu'elles ont une très-grande difficulté et une souveraine répugnance pour l'exercice de la vertu; mais cela ne devra point l'inquiéter, car ce conflit qui n'arrive pas ordinairement, n'a point son principe dans les dispositions naturelles de ces âmes, il n'est que l'effet des assauts du démon qui est jaloux de leurs progrès : ces tentations extraordinaires n'arrivent que par une permission toute particulière de Dieu, qui désire la plus grande perfection de ceux qu'il soumet à de pareilles épreuves. Il doit alors se souvenir qu'il y a des âmes pieuses et très-fidèles, que le Seigneur place dans un état de souffrance, qu'on appelle purgation passive; afin de les exercer davantage dans la pratique de la vertu. Il permet au démon de les vexer par d'horribles tentations, que les autres fidèles n'éprouvent pas ordinairement, et laisse aux passions une indépendance, une liberté effrayante; afin que ces âmes combattent plus courageusement au milieu de si rudes épreuves, et s'enrichissent de grandes vertus qui les élèveront à une haute perfection, peut-être même jusqu'à la contemplation des beautés divines. Qu'on lisè

dans la vie de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, ce qu'elle a souffert dans le lac des lions, où le Seigneur l'avait placée; et l'on verra dans cette âme d'abord si bien disposée, comblée de si grandes faveurs, de visions, d'extases et de ravissements si sublimes; on verra une tempête si furieuse, des passions, des assauts, des tentations si horribles, que la seule lecture de ces souffrances excite une tendre compassion pour celle qui les endurait. Or ce tumulte des passions n'est point naturel ni ordinaire dans ces âmes; il n'est qu'accidentel et provient d'une cause extérieure. En effet, lorsque la lutte cesse avec le démon, ces âmes reviennent à leur état naturel, et leurs passions étant calmées, elles goûtent les douceurs de la paix. Le directeur doit donc bien se garder d'en concevoir alors une opinion défavorable; il les estimera au contraire comme il le faisait avant la tempête, et les regardera même comme étant devenues plus précieuses aux yeux de Dieu, parce qu'elles tirent ordinairement un grand profit spirituel de toutes ces afflictions.

39. *Troisième avertissement.* Nous avons dit de ceux qui sont parfaits, qu'ils ont déjà soumis toutes leurs passions, qu'ils ne commettent plus souvent de fautes même légères, qu'ils pratiquent facilement la charité et qu'ils sont unis à Dieu. Cela doit cependant s'entendre dans son véritable sens : nous avons fait dans les numéros précédents deux remarques indispensables : premièrement, nous avons observé que dans cette misérable vie, personne ne peut devenir tellement parfait, qu'il n'éprouve plus de passions désordonnées, ni la rébellion de ses appétits; secondement, qu'aucune personne spirituelle ne peut atteindre un tel degré de pureté, qu'elle ne se souille encore quelquefois de petits péchés véniels. Il s'ensuit donc que la plus grande perfection des saints se réduit à ce que leurs passions étant soumises, ne se meuvent que très-doucement, sont facilement surmontées, et que les péchés véniels qu'ils commettent n'étant pas pleinement délibérés, sont aussitôt effacés par leurs saintes habitudes et



leurs bonnes œuvres. C'est ainsi que l'entend le père Suarez (1) et que l'enseigne saint Augustin. « Il n'est pas absurde de dire qu'il est sans tache, celui qui court d'une manière irréprochable à la perfection, évitant les crimes condamnables, » tels que ceux qu'on commet avec pleine délibération, « et qui sait effacer par ses aumônes les péchés véniels dont il se rend coupable. » (2)

40. L'état actuel de notre perfection n'exige pas, nous dit saint Thomas, que nous soyons unis à Dieu par un continuel acte d'amour ; cette perfection convient aux bienheureux de la céleste patrie et non aux saints qui habitent encore cette terre de corruption. « Il y a une perfection qui atteint la totalité absolue de l'amour, en ce qu'elle dirige continuellement les élans du cœur vers Dieu ; cette perfection n'est pas possible ici-bas, elle le sera dans le ciel. » (3) Pour qu'on puisse nous appeler parfaits, pour que nous le soyons en effet, il suffit que nous nous unissions facilement à Dieu et avec joie, autant que l'accomplissement de nos devoirs nous le permet.

41. Cependant notre perfection ne peut être restreinte par aucune limite infranchissable, puisque tout chrétien peut évidemment et doit même toujours croître dans la perfection ; s'il est déjà parfait, il est tenu d'aspirer avec plus d'ardeur à le devenir davantage ; c'est ce que la perfection demande dans quelque état qu'on puisse être. Saint Bernard est de cette opinion : « Une étude continuelle de la perfection, nous dit-il, et les efforts que l'on fait pour y parvenir, sont déjà la perfection. » (4) Afin donc de résumer le tout en quelques mots, nous dirons : Que la perfection qui est propre à la vie présente, consiste en ce que les mouvements de nos passions soient lents, calmes, rares, et se laissent facilement surmonter. Dans cet état, l'âme commet les péchés véniels sans une entière délibération et s'unit d'autant plus facilement à son Dieu, qu'elle fait de plus grands efforts pour arriver à cette union.

(1) Tom. 3. de Relig. c. 13. n. 32. — (2) L. 6. de Perf. just. — (3) 2. 2. Q. 184. a. 2. in corp. — (4) Epist. 253.



**42. Quatrième avertissement.** Si le directeur désire que toutes ses observations soient utiles aux âmes qu'il dirige, il doit s'efforcer de les perfectionner dans l'état où elles se trouvent; qu'il sache supporter leurs défauts, qu'il se souvienne toujours que nous ne pouvons pas exiger des âmes ce qui surpasse leurs forces. C'est ce que nous enseigne saint Bernard. « Il faut exiger la perfection de tout le monde, mais non pas au même degré. Si vous commencez maintenant, commencez parfaitement; si vous êtes en voie de progrès, continuez à marcher parfaitement; si vous avez déjà atteint la perfection, mesurez vos efforts d'après votre vertu; dites avec l'Apôtre : Je ne prétends pas être parfait, je suis cependant mon divin Maître, afin qu'un jour je puisse posséder celui qui possède tout. » (1) Paroles vraiment dignes d'être écrites en lettres d'or. J'ai fait la distribution de ces trois états, j'ai montré en quoi ils diffèrent l'un de l'autre, afin que le directeur sache les reconnaître dans ses pénitents et conduire avec prudence, selon leurs forces respectives, les âmes qui lui sont confiées.

(1) De Vit. solit.



## ARTICLE II.

**Que le premier moyen de la perfection consiste à la désirer. —  
Manières d'exciter et d'augmenter les saints désirs.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

**QUE LES SAINTS DÉSIRS SONT UN MOYEN ABSOLUMENT NÉCESSAIRE POUR OBTENIR LA PERFECTION.**

43. C'est bien avec raison que saint Augustin disait : « Toute la vie d'un chrétien fervent n'est qu'un saint désir. » (1) S'il n'entretient point dans son cœur les désirs de sainteté, il sera chrétien, il est vrai, mais non un chrétien fervent. Les bons désirs, en effet, nous dit le docteur angélique, excitent nos âmes et les disposent à recevoir le bien qui leur convient. « Le désir nous rend en quelque sorte aptes à recevoir le bien que nous demandons. » (2) De même donc que personne n'atteint la perfection d'un art quelconque, s'il ne l'a d'abord ardemment désirée, ainsi jamais on ne verra un chrétien arriver à la sainteté, avant d'avoir désiré de faire tous les efforts nécessaires pour y atteindre.

44. Afin de nous convaincre entièrement d'une vérité si importante, nous allons en examiner les raisons. Les désirs des biens spirituels, nous dit saint Thomas, ont leur source dans la partie supérieure de l'homme et dans la partie inférieure où ils découlent, comme par surabondance, en y occasionnant une ardeur si grande, que le

(1) Tract. 4. in 1. Ep. Joan. — (2) 1. p. Q. 12 a. 6. in corp.

corps lui-même, de concert avec l'esprit, se joint à lui pour travailler à leur plus grand avancement dans la perfection. « Le désir de la sagesse, continue le même docteur, se nomme quelquefois concupiscence, soit à cause d'une certaine ressemblance, soit à cause de son intensité; d'où il résulte que cette surabondance rejaillissant sur la partie inférieure, le corps tend aussi à sa manière vers le bien spirituel, suit la partie supérieure pour lui obéir et servir ainsi l'esprit. » (1) Quand les saints désirs restent dans la partie supérieure et raisonnable, ils ne sont rien autre chose que des mouvements et des affections de la volonté vers le bien spirituel que l'on ne possède pas encore, mais qu'on espère pouvoir obtenir. Je prie le lecteur de faire bien attention à ce qui suit, s'il veut avoir une analyse exacte de ces désirs. J'ai dit que le désir tend vers un bien que nous ne possédons pas encore, parce que les biens présents que nous avons déjà obtenus n'excitent plus en nous aucun désir, mais plutôt de la joie, de la satiété et du bonheur. Ainsi l'ambitieux qui a obtenu les dignités qu'il convoitait, ne les désire plus; il s'en félicite et s'en réjouit. J'ai dit ensuite que le désir se porte vers des biens qu'on peut obtenir et posséder; parce qu'un bien qu'on ne peut avoir, n'excite pas le désir, mais le désespoir. Ainsi un voyageur qui veut ardemment atteindre le sol de sa patrie, désire des pieds agiles et non des ailes; parce que la première chose est possible, tandis que l'autre ne l'est pas.

45. Arrêtons-nous un instant à considérer attentivement cette doctrine, afin de démontrer encore avec plus d'évidence la vérité dont nous parlons. J'ai avancé que le désir est un mouvement de notre âme vers le bien qui lui convient et qu'elle peut acquérir. Si donc le chrétien ne désire pas la perfection, il est évident que sa volonté ne se portera point vers elle ni pour la poursuivre, ni pour l'obtenir, mais qu'elle restera paresseuse et immobile.

(1) 1. 2. Q. 30. a. 1. ad. 1.



Comment pourra-t-il se faire alors qu'elle y parvienne? Un courrier peut-il arriver à son but s'il ne se meut de sa place? Comment donc la volonté pourra-t-elle nous conduire à la perfection, si elle ne se dirige vers elle par ses actes? Tout cela est vrai et nous prouve encore une fois que la perfection est difficile à obtenir, que nous ne pouvons l'acquérir qu'en employant des moyens pénibles dont notre volonté seule doit faire le choix. Or si cette même volonté dépourvue du désir de la perfection ne veut faire aucun effort pour l'obtenir, comment pourra-t-elle surmonter ces difficultés? Comment pourra-t-elle se décider courageusement à faire usage de moyens si pénibles?

46. Ensuite lorsque les désirs refluent de la partie supérieure sur la partie inférieure, ils y produisent de saintes et ardentes affections pour le bien, vers lequel la volonté se porte déjà par ses actes. Or on ne peut s'imaginer combien ces saintes ardeurs font avancer rapidement dans la perfection; elles développent la sensibilité, stimulent, fortifient la volonté; et comme si elles pénétraient jusque dans le sein de l'âme, elles la rendent capable des plus grandes œuvres. Saint Augustin nous fait comprendre ces opérations par une comparaison très-juste. « C'est en désirant que vous deviendrez capables de contenir ce que vous demandez. Quand on veut remplir une mesure quelconque, on examine d'abord le volume de la chose qu'on y mettra; ensuite on étend la mesure pour en connaître la capacité; puis si elle est trop étroite, on l'élargit. Ainsi fait le Seigneur : en différant de nous exaucer, il augmente nos désirs; en augmentant nos désirs, il élargit pour ainsi dire notre âme, et en l'agrandissant il la rend capable de contenir ce qu'il veut nous donner. Désirons donc, mes frères, parce qu'alors il nous comblera de ses bienfaits. Voyez l'exemple de saint Paul qui étend les bras pour recevoir ce qu'il attend de la bonté divine. Je ne pense pas, dit-il, que j'aie déjà reçu quelque chose, ni que je sois parfait. Eh! que faites-vous

donc en cette vie, grand Apôtre des nations, si vous n'êtes pas encore parvenu à la perfection? — Ce que je fais? Une seule chose : c'est qu'ayant oublié le passé, je m'étends par de saints désirs vers ce qui me reste encore à obtenir, je m'efforce de mériter une plus brillante couronne que celle qui m'est déjà destinée. » (1) Telles sont les paroles de saint Paul, citées par saint Augustin, d'où ce saint docteur conclut qu'avec l'aide des saints désirs, la vie d'un chrétien fervent est un continuel exercice des vertus. « Voilà, dit-il, notre vie à nous, mes frères, c'est que nos bons désirs soient mis à l'épreuve et qu'ainsi nous travaillions sans cesse à nous perfectionner. » S'il en est ainsi, quel progrès faut-il attendre de celui qui ne désire pas la perfection; puisque la partie supérieure de son âme ne le porte pas vers elle, et que la partie inférieure n'éprouve aucune impression favorable qui puisse l'y exciter? Sa volonté est paresseuse, sa sensibilité est restreinte, engourdie; en un mot il s'inquiète fort peu de la perfection, il n'a pour elle aucune estime, il n'y pense même jamais. Évidemment il est aussi impossible que celui-là fasse un seul progrès dans la perfection, qu'il le serait à quelqu'un d'arriver à son but, s'il ne s'achemine vers lui. Le directeur doit donc toujours se souvenir que les saints désirs sont la pierre fondamentale qu'il faut poser dans une âme, où l'on veut élever l'édifice spirituel de la perfection chrétienne; qu'ils sont la semence de l'arbre qui produit les fruits de toutes les vertus, et surtout la pomme d'or de la divine charité. Avoir la prétention d'obtenir ces heureux résultats, sans cette pierre angulaire, sans cette semence féconde, ce serait une véritable folie.

47. Comme preuve de ce que j'avance, je rapporterai l'exemple de ce jeune homme qui, lancé dans le monde, fut un jour touché de la grâce divine, et commença dès lors à éprouver un si grand désir de son salut et de sa

(1) Tract. 4. in 1. Ep. Joan.



perfection, qu'il résolut bientôt de se consacrer au Seigneur dans un de ces monastères dont la réputation de sainteté se répandait au loin. Les plus grands obstacles qui s'opposèrent au bon dessein qu'il avait formé ne furent point les richesses, les honneurs, les plaisirs ni les vanités de ce monde; car fortifié par ses saints desirs, il les avait tous foulés à ses pieds; ce fut sa mère qui par ses caresses et ses prières y apporta le plus grand empêchement. Elle commença par ses larmes qu'elle accompagna de ses paroles entrecoupées de sanglots et de gémissements: « C'en est donc fait, mon cher fils, vous avez résolu de m'abandonner dans ma vieillesse! Vous voulez que je meure toute désolée. — Non, répondit le jeune homme, je ne veux pas vous délaisser ni vous faire mourir de chagrin, je veux seulement sauver mon âme. — Eh quoi! reprit-elle, ne pourriez-vous pas aussi bien la sauver dans le monde? Ne pourriez-vous pas vivre chrétiennement dans votre maison? — Sans doute, répliqua-t-il, mais je veux me sauver d'une manière certaine, et pour cela je dois me retirer dans la solitude du désert afin d'y mener une vie sainte et parfaite. — Ainsi donc, s'écriait cette pauvre mère en gémissant, tous ces travaux auxquels je me suis livrée pour vous faire parvenir à cet âge, à cet état; toutes ces peines, cette sollicitude, ces douleurs, ces soins que je me suis imposés, tout cela sera perdu, et je resterai seule pour déplorer mon infortune! — Je n'ai rien à vous répondre, répétait toujours le jeune homme, sinon que je veux sauver mon âme. Je vous en conjure, ma mère, accordez-moi votre consentement; j'éprouve un si grand désir de ma perfection, que je suis obligé de m'y livrer tout entier. » Avec ce seul principe, il sut vaincre la sensibilité du cœur maternel, et fortifié par la grâce, il se retira dans un des couvents du désert. A peine y fut-il arrivé qu'il s'appliqua très-ardemment à la mortification extérieure et intérieure, à l'oraison et à la pratique de toutes les vertus religieuses. Mais avec le temps, les ar dentes affections de son cœur commencèrent, je ne sais



comment, à perdre un peu de leur ferveur, ensuite à s'attédir, et enfin à se refroidir entièrement. De sorte que celui qui avec les ailes des saints désirs s'était élevé jusqu'aux portes du ciel, s'étant laissé aller à cette tiédeur accablante, était descendu jusqu'aux portes de l'enfer où il allait se précipiter, si sa bonne mère ne fût venue du ciel pour rallumer dans son cœur le feu de l'amour divin. Ce religieux étant tombé dangereusement malade fut transporté en esprit devant le tribunal de Dieu où, parmi les personnes qui devaient être jugées, il aperçut aussi sa mère qui lui dit en le regardant sévèrement : « Qu'est-ce que cela, mon fils ? Et vous aussi vous vous trouvez dans ce lieu de damnation ? Où sont donc ces paroles que vous m'adressiez : Je veux sauver mon âme, et je veux la sauver au milieu des austérités de la religion ? » (1) Ce reproche fit sur son cœur une telle impression, qu'ayant recouvré la santé il s'enferma dans une étroite cellule, où il passa le reste de sa vie, occupé à déplorer les fautes qu'il avait commises. Nous pouvons remarquer dans cet exemple combien les désirs ont de force, non-seulement pour nous arracher aux délices du monde, mais encore pour nous élever au sommet de la perfection : nous pouvons voir en même temps le peu de progrès que l'on fait dans la vertu quand on les a laissés s'éteindre. La mère de ce pauvre religieux qui se perdait n'eut pas d'autres moyens de le rétablir dans la voie de la perfection, que de lui rappeler le souvenir de ses ardents désirs d'autrefois. Le directeur dirigera donc les âmes confiées à ses soins d'après cette maxime de saint Augustin : « Toute notre vie consiste en ceci : que nos désirs soient mis à l'épreuve, et que nous nous exercions à la pratique de la vertu. »

---

(1) In lib. doct. P. P. I. de Comp. n. 5.

## CHAPITRE II.

**QUE LE PREMIER MOYEN D'EXCITER EN NOUS LE DÉSIR ARDENT  
DE LA PERFECTION CONSISTE A CONSIDÉRER L'OBLIGATION  
OU NOUS SOMMES D'Y TENDRE.**

48. Il y a beaucoup de chrétiens qui se contentent d'éviter les péchés mortels, sans s'inquiéter d'améliorer leur conduite. Or, pour les faire sortir de leur tiédeur, le directeur ne peut pas employer de moyen plus efficace que de leur représenter l'obligation où nous sommes de tendre à la perfection. Notre Seigneur Jésus-Christ en parle assez clairement en s'adressant à tous : il nous ordonne d'être parfaits, et nous propose comme modèle de notre perfection la sainteté de son Père céleste : « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (1) Saint Jacques veut que nous soyons entièrement parfaits, et que nous ne manquions d'aucune vertu : « La patience, écrit-il, a une œuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits, intègres, ne manquant en aucune chose. » (2) Saint Paul exige aussi que nous soyons toujours armés contre les attaques de nos ennemis et parfaits en tout : « Recevez la force de Dieu, afin que vous puissiez résister dans les jours mauvais et demeurer toujours parfaits. » (3) Ce grand Apôtre veut même que nous soyons parfaits, non-seulement par rapport à la volonté, mais encore dans notre intelligence, en nous conformant aux opinions des autres et en fuyant la diversité des opinions : « Je vous en conjure au nom de Jésus-Christ, dites tous la même chose, et qu'il n'y ait point de schisme parmi vous ; soyez parfaits dans les mêmes sentiments et dans la même manière de voir. » (4) Tel est le témoignage des saintes Écritures, par lequel nous

(1) S. Matth. c. 5. v. 48. — (2) Ep. c. 1. v. 4. — (3) Eph. c. 6. v. 13.  
— (4) 1. Cor. c. 1. v. 19.

pouvons nous convaincre que nous sommes tous obligés de tendre à la perfection.

49. Mais comme il arrivera sans doute que des personnes de différentes conditions se présenteront pour se faire conduire dans les voies de la perfection, le directeur saura distinguer avec prudence, parmi ses pénitents, les personnes consacrées à Dieu, des séculiers qui jouissent encore de leur liberté; afin de ne point surcharger les uns et de ne pas trop ménager les autres. Si le pénitent est un religieux ou une religieuse, il aura soin de lui rappeler souvent le sentiment du docteur angélique et des autres théologiens qui l'obligent, sous peine de péché mortel, de tendre à la perfection. quoique cependant il ne soit point obligé d'être parfait dès le premier jour de sa profession. Il lui dira qu'après s'être consacré à la religion par les vœux qu'il a faits, il doit se considérer comme un jeune homme qui vient d'entrer dans l'atelier d'un artisan pour apprendre son art. Quoiqu'en effet ce jeune homme ne soit pas d'abord obligé de travailler parfaitement le fer ou le bois, il doit cependant dès le commencement faire tous ses efforts pour se perfectionner dans son état et, bien qu'il ne soit point digne de châtimement pour toutes les fautes qu'il commet, il faudrait néanmoins le reprendre et le punir s'il négligeait de se perfectionner tous les jours. C'est ainsi que le religieux n'est pas coupable aux yeux de Dieu s'il n'est point parfait, parce que la religion qu'il professe n'est pas une réunion de personnes parfaites, mais une école de perfection. Il serait cependant digne de châtimement s'il ne tendait point à la perfection à laquelle il s'est astreint, et s'il ne s'efforçait point de corriger, de perfectionner sa vie par les moyens qui lui sont prescrits. Voici les propres paroles du docteur angélique : « L'état religieux est une discipline, un exercice qui conduit les âmes à la perfection vers laquelle on tend par différents moyens, comme en médecine on se sert de remèdes différents pour rendre la santé aux malades. Or il est évident que pour celui qui se propose d'arriver à un but quelcon-



que, il n'est pas nécessaire qu'il y soit déjà parvenu, mais qu'il y tende de toutes ses forces. Ainsi pour celui qui entre en religion, il n'est pas obligé d'avoir la charité parfaite, mais il doit la désirer et faire tous ses efforts pour l'obtenir. » (1) Cette doctrine s'accorde bien avec les paroles graves et sérieuses que saint Jérôme écrivait à Héliodore, qui ayant renoncé à l'état militaire, était entré dans un couvent pour s'y consacrer à Dieu par les vœux sacrés de la religion : « Vous avez promis, lui écrit-il, de devenir parfait, car lorsque vous avez abandonné votre glorieuse carrière pour gagner le royaume des cieux, n'avez-vous point fait un acte parfait ? Or un parfait serviteur de Jésus-Christ ne possède rien que Jésus-Christ lui-même ; s'il a autre chose, il n'est point parfait ; et s'il n'est point parfait, comme il a promis à Dieu de le devenir, il a donc menti, et la bouche qui ment tue l'âme. » (2) Cependant il faut observer ici que saint Jérôme, comme le fait remarquer Suarèze, ne prétend pas qu'Héliodore soit obligé de posséder cette perfection sublime dont il lui parle, mais qu'il est tenu d'y tendre par ses désirs et par ses efforts. Après tout, ces paroles sentencieuses sont bien capables de porter l'épouvante et la crainte dans les âmes qui négligent le service de Dieu.

50. Nous pouvons conclure de ce qui précède que tout religieux est obligé, sous peine de péché mortel, d'observer les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance qu'il a promis d'accomplir, comme autant de conseils que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a donnés pour nous aider à obtenir la perfection de sa doctrine : « Si vous voulez devenir parfaits, nous dit ce divin Maître, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi. » En second lieu, il est évident d'après ce que nous avons dit, que le religieux est encore obligé, sous peine de péché mortel, d'observer ses règles, parce qu'elles sont les moyens les plus propres à lui faire atteindre la perfection,

(1) 2. 2. Q. 186. a. 2. in corp. — (2) Epist. ad Heliod.

et qu'il a promis de s'en servir pour y arriver. C'est aussi ce que nous enseigne saint Thomas : « Il n'est pas obligé de suivre tous les exercices qui conduisent à la perfection, mais seulement ceux qui lui sont imposés par la règle qu'il a professée. » (1)

51. Ici le directeur doit s'attendre à une objection dont un grand nombre prend occasion de se relâcher : on lui dira que la règle n'oblige pas sous peine de péché. Il répondra donc, avec saint Thomas, qu'à la vérité le religieux, entraîné par sa passion et par l'amour-propre toujours avide de liberté, ne commet point une faute grave en transgressant, dans un moment d'insubordination, une règle qui n'est point de précepte mais seulement de conseil. Je dis qu'il ne commet pas de faute grave, parce qu'on ne peut guère l'excuser de péché véniel, à cause des raisons futiles et peu sincères pour lesquelles il néglige l'observation de la règle ; et même il peut arriver qu'il se rende coupable d'un péché mortel si ces transgressions viennent du mépris qu'il fait de la règle. C'est ce que nous dit expressément le docteur angélique : « Quant aux choses qui ne sont point de précepte, la règle n'oblige pas sous peine de péché mortel, à moins qu'on ne la transgresse par mépris ; » (2) parce que, dit Cajétan, le mépris des règles renferme un certain mépris de Dieu, qui les a inspirées aux fondateurs des ordres religieux. Ce mépris, dit saint Thomas, consiste en ce que le religieux refuse fièrement de se soumettre à la règle, et se propose de toujours la transgresser. Écoutons le saint docteur parler lui-même : « On transgresse la règle par mépris, quand on refuse de s'y soumettre, et qu'on se raidit ainsi contre la loi ; lorsqu'au contraire la volonté est portée par un autre motif que le mépris, tel que la concupiscence, l'indignation ou quelque passion de ce genre, à faire quelque chose contre la règle, elle ne pèche point par mépris, lors même qu'il lui arriverait souvent de commettre cette

(1) 2. 2. Q. 186. a. 2. in corp. — (2) 2. 2. Q. 186. a. 9 in corp.



faute ou toute autre semblable. » (1) Saint Bonaventure est aussi de cette opinion, (2) ainsi que saint Bernard. (3) Mais il faut surtout remarquer ce que dit ici saint Thomas ; car après avoir décidé que toutes ces transgressions de règles qui n'obligent point sous peine de péché ne peuvent pas être regardées comme fautes graves, quand elles ne proviennent pas du mépris, il ajoute cependant que si ces négligences arrivent souvent, elles exposent le religieux à mépriser sa règle et à se perdre éternellement. Le saint docteur s'exprime en ces termes : « Comme saint Augustin le dit dans son livre de la Nature et de la Grâce, tous les péchés ne se commettent point par le mépris qui vient de l'orgueil, mais l'habitude du péché conduit au mépris, selon cette parole des Proverbes : Lorsque l'impie est parvenu au comble de ses iniquités, il méprise tout. » De plus nous devons bien observer que si le religieux ne commet point de fautes graves en satisfaisant ses passions par l'infraction de la règle, il est cependant obligé, quoique cette violation ne soit pas un mépris formel, de se corriger au plus tôt et de faire tous ses efforts pour obéir parfaitement. Car lorsqu'il a promis, en faisant ses vœux, de tendre à la perfection religieuse, il s'est en même temps astreint à se servir des moyens nécessaires pour y parvenir. Or ces moyens sont certainement les règles dont nous venons de parler. Ainsi le directeur aura soin de rappeler souvent à ses pénitents religieux ou religieuses l'obligation où ils sont de se perfectionner par l'observation de la règle. En effet, s'il leur reste encore quelque crainte de Dieu, ce seul motif suffira pour exciter dans leurs cœurs les désirs de la perfection et pour leur inspirer la généreuse résolution de tout entreprendre afin de l'acquérir : c'est ce qu'il faut faire avant tout, s'ils sont tièdes, lâches et languissants dans le service de Dieu.

52. Mais si le pénitent est un séculier, quelle obligation faudra-t-il lui imposer ? Le directeur spirituel doit s'at-

(1) In loco cit. in resp. ad. 3. — (2) In Pharet. l. 2. c. 44. — (3) In libro de Præcep. et Disp. et in Constit.



tendre à rencontrer ici beaucoup plus de difficultés pour faire sortir ses pénitents de cet état léthargique de la tiédeur. Car les séculiers s'imaginent faussement que la perfection n'est bonne que pour les religieux ; que pour eux, ils n'y sont point obligés ; qu'il leur suffit d'observer en général les commandements de Dieu et de l'Église. Il y en a même qui vont jusqu'à railler, comme on le sait, les chrétiens pieux qui fréquentent les sacrements, qui se livrent à l'oraison, qui s'exercent aux œuvres de charité et se plaisent dans la solitude ; ils leur donnent les épithètes d'hypocrites, de faux dévots et d'autres noms indignes d'une bouche qui professe et respecte la religion. Ils ont donc besoin d'être éclairés et délivrés d'une erreur si pernicieuse. A cette fin, le directeur leur demandera ce qu'ils entendent par ces paroles : perfection chrétienne. S'ils répondent qu'ils entendent par là une perfection sublime et très-difficile, qui consiste dans les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; ils ont soin de s'en excuser ; puisque Dieu ne les a point appelés à la vie religieuse, ils ne sont point obligés, disent-ils, de renoncer à leurs richesses, au mariage ni à leur volonté pour se soumettre aux ordres d'un supérieur. Mais s'ils entendent par ce mot de perfection les conseils évangéliques, tels que par exemple ceux de ne point s'attacher aux choses de la terre ni aux richesses ; d'en faire un bon usage par des aumônes ; de fuir les plaisirs défendus et les occasions du péché, non-seulement les occasions prochaines, mais encore celles qui ne sont pas très-éloignées ; de se conduire dans la conversation avec réserve, modestie et circonspection ; de s'en rapporter à un père spirituel pour ce qui regarde les affaires de conscience ; de mépriser les vanités, les pompes, l'orgueil, le faste du monde et, si notre condition exige un extérieur plus brillant, de conserver même au milieu de cette splendeur l'esprit d'humilité et le mépris de soi-même, qui convient si bien à un disciple de Jésus-Christ ; de supporter avec patience les injures, les tribulations ; d'aimer ses ennemis ; de s'abstenir

non-seulement de tout acte intérieur d'indignation, mais encore de toute marque extérieure d'inimitié; de mortifier ses propres passions, de ne jamais leur lâcher trop le frein; de fuir les péchés véniels, surtout ceux qu'on appelle délibérés; de fréquenter les sacrements, de prier souvent, de méditer sur les principes de la foi qui ont tant de force pour nous conserver sains et saufs au milieu des dangers que nous courons dans le monde; enfin d'observer mille autres pratiques de dévotion dont la transgression n'est point une faute grave, et qui nous sont seulement recommandées comme étant très-capables de nous aider à vivre selon la morale de l'Évangile; si, dis-je, par ces mots : perfection chrétienne, ils entendent tout cela et prétendent ensuite qu'ils ne sont point obligés d'y conformer leur conduite, parce qu'ils sont séculiers et qu'ils vivent au milieu du monde : ils se trompent grandement, car tous ceux qui portent le nom de chrétien sont obligés de parvenir à cette perfection. Qu'ils apprennent ce que saint Thomas dit sur ce point, après l'avoir examiné avec toute la sévérité de l'école : « Tous, religieux et séculiers, ont une obligation quelconque de faire tout le bien qu'ils peuvent; puisqu'il est dit pour tous : faites instamment tout ce que peut votre main. (1) Il y a néanmoins une manière d'accomplir ce précepte : c'est que chacun fasse ce qu'il peut selon sa condition et son état, pourvu cependant qu'il n'y ait point dans cette modération un certain mépris pour ceux qui font plus de bien, et que l'esprit ne s'aveugle pas au désavantage de son propre avancement. » (2) Je prie les séculiers de bien remarquer dans ce texte les expressions dont se sert saint Thomas et ensuite, s'ils l'osent, qu'ils disent que la perfection n'est obligatoire que pour les religieux.

53. Il n'était cependant pas nécessaire, je l'avoue, de recourir à l'autorité d'un si grand docteur, puisque les saintes Écritures décident clairement cette question.

(1) Eccli. c. 9. — (2) 2. 2. Q. 186. a. 2. ad. 2.



Quand en effet saint Jacques et l'Apôtre des nations recommandaient avec tant d'instances l'étude et la pratique de la perfection chrétienne; à qui s'adressaient-ils? Est-ce seulement aux religieux ou à tout le monde chrétien? Quand Jésus-Christ s'écrie avec tant d'énergie : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait; » lorsqu'il veut qu'on se renonce soi-même et qu'on porte sa croix; quand il ordonne aux hommes d'être doux et humbles de cœur, comme il l'était lui-même; à qui parlait-il alors? Est-ce seulement aux religieux, aux vierges cloîtrées? N'est-ce pas aussi à toute l'assemblée des fidèles? C'est à tous, répond saint Augustin, c'est à tous que Jésus-Christ parlait. « Il ne faut pas, dit ce grand saint, nous imaginer que les paroles de Jésus-Christ doivent être recueillies seulement par les vierges et non par les personnes mariées; par les veuves et non par celles qui ont encore leurs époux; par les religieux et non par ceux qui ont famille; par les ecclésiastiques et non par les laïques. L'Église tout entière doit suivre Jésus-Christ accompagnée de tous ses membres qui, à l'exemple de leur divin Maître, doivent aussi porter la croix et pratiquer ses enseignements. » Saint Jean Chrysostome, considérant ces admirables leçons par lesquelles Notre-Seigneur nous exhorte à mener une vie parfaite, remarque très à propos que Jésus-Christ n'a point fait de distinction entre les religieux et les séculiers; qu'il n'a pas dit : ceci est pour les religieux, cela pour les laïques, mais qu'il a parlé à tous et pour tous sans exception. « Il n'a pas même employé les noms de religieux et de séculier. Il est évident, ajoute ce saint docteur, que ce qui a gâté le monde, c'est l'erreur où nous sommes tombés, en nous imaginant que les religieux doivent seuls faire de grands efforts pour mener une vie parfaite, tandis qu'il serait permis aux séculiers de négliger l'œuvre de leur perfection. Non certainement, il n'en est pas ainsi; on doit attendre de tous une même ferveur, et je soutiendrai fortement cette opinion, ou plutôt ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ lui-



même qui la défendra. » Enfin après avoir prouvé cette vérité importante, le saint docteur termine en ces termes : « Après tout ce que je viens de dire , j'ose espérer qu'il n'y aura personne, quelqu'imprudent et rebelle qu'il puisse être, qui prétende que le séculier n'est pas obligé comme le religieux, en beaucoup de circonstances, de faire tous ses efforts pour parvenir à la perfection par l'accomplissement des lois divines. » (1) Ces paroles sont d'un grand poids et l'on ne saurait les rejeter, sans se rendre coupable d'une grande témérité. Le directeur spirituel les fera donc connaître aux séculiers qui s'endorment dans leur paresse léthargique, afin d'allumer en eux les désirs de la perfection chrétienne à laquelle ils sont obligés de travailler selon le témoignage des saints pères et de l'Écriture sainte. Il arrachera de leur esprit cette erreur si nuisible, que la perfection n'oblige que les religieux et les religieuses, qu'eux seuls sont tenus de mener une vie exemplaire et parfaite; qu'il est permis aux séculiers de mener une vie molle, libre et relâchée, pourvu seulement qu'ils ne se rendent pas coupables de péchés mortels. Il leur crierà souvent aux oreilles, si cela est nécessaire, que ce principe est faux et trompeur. On exige la perfection de tous les chrétiens parce que dans les livres saints, elle est imposée à tous. Ces vérités exciteront dans le cœur des personnes, qui pensent encore à leur salut, des désirs très-ardents et une ferme résolution de mener une vie plus conforme aux maximes de l'Évangile.

54. Mais après avoir prouvé que tous les chrétiens sont obligés de tendre à la perfection, je prévois et je veux satisfaire le désir de ceux qui voudraient savoir quelle espèce de péché commet un séculier qui, sans vouloir commettre de fautes graves, ne tient cependant aucun compte des fautes vénielles, et n'a aucune intention de se livrer aux œuvres de charité; en un mot, un séculier

(1) Advers. vituper. Vitæ. monast. l. 3.

qui néglige entièrement la perfection. Je réponds, que s'il agit ainsi par mépris de la perfection, il commet le péché qu'il ne voudrait pas, c'est-à-dire, qu'il se rend coupable d'un péché mortel; mais s'il ne le fait point par mépris, le sentiment de Cajétan est que ce chrétien négligent commet une faute vénielle. « C'est un péché que de rester dans l'intention de ne point se perfectionner dans la pratique des vertus, et de se contenter d'observer en général les commandements de Dieu; parce qu'en endurcissant son cœur, au grand préjudice de son avancement spirituel, on résiste directement à l'Esprit-Saint. » (1) Le père Réguera prétend même dans sa Théologie mystique que ce chrétien qui néglige sa propre perfection, n'est pas exempt de péché mortel : il est vrai que ce père limite son assertion et la restreint de différentes manières. Mais quoi qu'il en soit de cette opinion, comme des auteurs d'une grande autorité ne procèdent pas avec autant de rigueur, je dis, et je le démontrerai dans le chapitre suivant, que quand même les séculiers, qui ne veulent pas entendre parler de perfection, ne pécheraient aucunement par leur mauvaise volonté et leurs détestables dispositions; ils tomberont cependant en beaucoup de péchés graves de différentes espèces, qu'ils mèneront toujours une vie tiède et mettront en grand danger leur salut éternel.

(1) In textu supra cit. D. Thomæ.

---

### CHAPITRE III.

**QUE LE SECOND MOYEN D'EXCITER EN NOUS LES DÉSIRS DE LA PERFECTION CONSISTE A OBSERVER, QUE LES EFFORTS QU'ON FAIT AFIN D'Y PARVENIR SONT ÉGALEMENT NÉCESSAIRES POUR LE SALUT.**

55. La raison pour laquelle un bon nombre de chrétiens, religieux ou non, négligent d'acquérir une perfection convenable à leur état, c'est bien certainement la persuasion où ils sont qu'en évitant les péchés mortels ils vivront dans la grâce de Dieu, et que par là ils pourront se sauver, sans s'imposer de si grands sacrifices. Mais ils ont grand tort de s'appuyer sur cette conviction mensongère ; car lors même que le précepte de tendre à la perfection n'obligerait point sous peine de péché mortel, ceux qui le transgressent commettent cependant d'autres fautes graves qui occasionnent leur perte éternelle. Personne n'ignore qu'on doit toujours viser plus haut que le but qu'on veut atteindre, et nous devons bien nous convaincre qu'il nous sera toujours impossible d'observer fidèlement les commandements de Dieu, si nous ne nous efforçons d'éviter autant que possible les péchés véniels et les plus légères imperfections, si nous n'accomplissons toutes les bonnes œuvres que le Seigneur ne nous impose pas, il est vrai, mais qu'il nous demande par manière de conseil, parce qu'elles sont très-utiles pour nous et très-agréables à ses yeux. Tout le monde aimera sans doute de voir comment cette doctrine est conforme à la vérité. Je vais d'abord parler de la pratique des conseils.

56. Gerson avance sans hésiter qu'on voit rarement un chrétien observer exactement les commandements de Dieu, sans y ajouter des exercices de piété qui ne sont commandés par aucune loi, soit en vaquant à l'oraison, en visitant les églises, soit en mortifiant son corps par des



jeûnes et d'autres austérités; ou bien en faisant quelque acte de charité envers le prochain, en s'adonnant à des exercices de piété envers les saints et surtout envers la sainte Vierge Marie, ou enfin en s'appliquant à d'autres exercices semblables qui, s'ils ne nous sont pas commandés, nous sont du moins conseillés d'une manière bien insinuante par Jésus-Christ : « Il arrive rarement que les chrétiens observent les commandements de Dieu, sans y ajouter quelques œuvres surérogatoires qui ne sont que de conseil. » (1) Le père Suarèze examinant cette doctrine avec l'œil scrutateur de l'école, s'exprime de cette manière : « Il est moralement impossible que quelqu'un conserve toujours le ferme propos de ne jamais pécher mortellement, sans faire des œuvres de surérogation et sans avoir conçu ou même formé la résolution de s'y appliquer toujours. » (2) Il le démontre par une comparaison tirée des substances naturelles, qui ne peuvent se conserver et périssent nécessairement quand elles sont séparées de leurs accidents. Ainsi le feu, sans la chaleur, s'éteint; la neige, sans le froid, se fond; l'eau et l'air, sans le mouvement, se corrompent; les fruits et toutes les autres substances, privées de leurs qualités accessoires, se gâtent et périssent. C'est ainsi, nous dit-il, que périt et meurt en nous la divine charité, lorsqu'elle est dépourvue de bonnes œuvres qui la fortifient et l'augmentent; de sorte que cette pauvre âme, qui par lâcheté néglige de faire le bien, perd d'abord la grâce et se jette ensuite dans l'immense danger de sa damnation éternelle.

57. C'est ce que Notre Seigneur dit lui-même au bienheureux Henri Suzon dans la célèbre vision des neuf rochers, qui lui fut représentée afin qu'il la fit connaître au monde entier. Ce serviteur de Dieu, ravi en extase, aperçut une montagne dont le sommet semblait atteindre le ciel. Neuf rochers qui s'appuyaient les uns sur les autres contre le flanc de cette montagne, étaient peuplés d'habi-

(1) Part 2. Alph. 68. lit. H. — (2) Tom. 4. de Relig. l. 1. c. 4. n. 12.

tants plus ou moins nombreux. Ils signifiaient les neuf degrés de perfection que l'homme peut monter pendant le cours de sa vie mortelle. Tandis que le saint considérait avec étonnement la hauteur de cette montagne et des rochers, il se vit tout-à-coup placé sur le sommet du premier, d'où il put voir d'un seul coup d'œil tout ce bas monde couvert comme d'un immense filet. Effrayé de cette vision, il pria le Seigneur de vouloir bien lui indiquer ce que signifiaient ces pièges qui couvraient la surface de la terre, sans cependant pouvoir atteindre jusqu'aux rochers de la montagne. Jésus-Christ lui répondit que c'était le filet au moyen duquel le démon fait tomber les hommes dans le péché et enchaîne le monde presque tout entier ; mais qu'il ne pouvait couvrir les rochers, parce que là se trouvent seulement les chrétiens qui sont exempts de péchés mortels. Après cette réponse le bienheureux toujours ravi en extase demanda quelles étaient les personnes qui se trouvaient autour de lui sur le premier rocher. A cette seconde question, Notre Seigneur répondit ainsi : « Ce sont les âmes tièdes, lentes, froides et négligentes qui ne s'appliquent nullement aux grandes choses dans le service de Dieu ; ce sont les âmes auxquelles il suffit de conserver le ferme propos de ne commettre aucun péché mortel, et qui se contentent de vivre ainsi jusqu'à la mort. » (1) Il faut bien remarquer que ces chrétiens sont ceux dont nous parlons dans ce chapitre. Le serviteur de Dieu voyant ces personnes si près du filet, demanda si elles seraient sauvées ou damnées. Jésus-Christ lui répondit en ces termes : « Si elles meurent sans avoir la conscience chargée d'un péché grave, elles seront sauvées ; mais elles courent un grand danger, parce qu'elles se persuadent qu'on peut servir en même temps Dieu et le monde, ce qui est très-difficile et à peine possible. » Au même instant le saint aperçut plusieurs de ces personnes qui étant tombées du premier rocher fu-

(1) B. Henr. Suzo. de nov. rup. c. 12.



rent aussitôt prises et enveloppées dans le filet. Il demanda ce que signifiait cette chute : « Ce rocher, répondit Jésus-Christ, ne peut supporter ceux qui commettent un seul péché mortel, et parce que les âmes qui s'y trouvent sont tièdes, elles tombent facilement et retournent ainsi aux pièges du vice. » Toute cette vision n'a pas besoin d'explication : Notre Seigneur y dit en termes très-clairs que ces chrétiens tièdes qui se contentent d'éviter le péché mortel, tombent néanmoins dans des fautes graves et s'exposent ainsi à un grand danger de perdre leur salut éternel. Si le directeur sait représenter cette vérité sous de vives couleurs aux pénitents peu fervents qui viendront se jeter à ses pieds, elle suffira pour fondre la glace de leur cœur et y allumer un désir plus ou moins grand de la perfection.

58. En outre il est moralement impossible d'accomplir les préceptes divins quand on néglige les lois de la perfection ; car celui qui voudrait négliger entièrement son avancement spirituel, commettrait certainement une foule innombrable de péchés véniels qui l'entraîneraient à se rendre coupable de péchés mortels. C'est ce que l'Écclésiastique nous affirme en ces termes : « Celui qui méprise les petites choses tombera insensiblement. » (1) D'où saint Thomas raisonne ainsi : « Celui qui pèche véniellement paraît mépriser les petites choses : donc il s'expose à tomber dans le péché mortel. » (2) Il prouve son assertion par la raison suivante : « Celui qui commet souvent des péchés véniels enfreint une certaine loi, et parce qu'il habitue sa volonté à la transgresser dans les petites choses, il se dispose à la transgression de celles qui concernent sa fin dernière en commettant le péché mortel. » On pourrait confirmer cette vérité par mille exemples ; mais ceux qui se présentent dans ce moment à notre esprit nous suffiront. Une jeune fille commençait à se parer d'ornements superflus, soit pour ne point paraître difforme, soit pour

(1) Eccl. c. 19. v. 1. — (2) 1. 2. Q. 88 a. 3.



ajouter à sa beauté. Du vain luxe des vêtements elle se laissa bientôt aller à la curiosité ; cette licence qu'elle accordait à ses yeux excita dans son cœur une affection qui n'était pas d'abord mauvaise, quoique trop tendre et déjà dangereuse ; cette amitié se corrompit insensiblement, les tentations de l'enfer la sollicitèrent ensuite, et enfin elle alla jusqu'à fouler à ses pieds le beau lys de sa virginité. Voilà comment, par des fautes vénielles, on est entraîné à commettre les péchés les plus graves. C'est aussi ce que saint Ambroise veut nous faire comprendre quand il dit : « Les incendies du vice viennent de ce que les personnes du sexe, craignant de déplaire aux hommes, se peignent le visage et avec leur belle apparence elles perdent la beauté de leur vertu. » (1) De même, une personne portée à la haine et à la vengeance commence à parler librement des défauts de ses semblables, ensuite à les interpréter d'une manière désavantageuse, puis à les censurer ; cédant à une détestable envie de médire, elle dévoile une faute grave du prochain dont elle déchire la réputation par cette médisance. Voilà toujours comment, par de petits péchés, on parvient insensiblement à commettre les plus grandes fautes.

59. L'Exode nous en fournit un exemple bien digne d'être rapporté. Moïse monte sur le Sinaï à travers les nuages mystérieux qui couvraient le sommet de la montagne, il y reste occupé à s'entretenir très-suavement avec son Dieu qui lui communique des secrets divins. Mais que fait pendant ce temps le peuple qui reste au bas de la montagne ? L'Écriture sainte nous dit : « Qu'il s'assit d'abord pour manger et pour boire, qu'ensuite ils se levèrent tous pour jouer. » (2) « Il s'assit .... » Voilà des gens oisifs qui se reposent et qui mollement étendus sur la pelouse attendent le retour du grand prophète. Jusque-là, rien de mal, sinon un repos inutile et du temps perdu. Ensuite comme ils n'avaient rien à faire, ils commencè-

(1) L. de Virg. — (2) Exod. c. 32, v. 6.

rent à s'inviter les uns les autres à différents repas : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire... » Les parents invitent leurs parents, les amis invitent leurs amis; tous se livrent à une joie extraordinaire au milieu de leurs festins bruyants. Ils n'observent point les règles de la modération dans le boire ni dans le manger. Mais quel mal y a-t-il en cela? C'est un peu d'excès dans la boisson, une légère intempérance. Après leur repas ils se sentent portés à la joie, ils s'y abandonnent sans retenue. « Le peuple s'assit donc d'abord pour manger et pour boire, ensuite ils se levèrent pour jouer. » Les hommes et les femmes, les jeunes gens et les jeunes filles, tous forment un cercle et se mettent à danser en chantant. L'un joue, l'autre rit, un troisième tressaille de joie, cependant sans une mauvaise intention. Mais qu'y a-t-il de mal en cela? Des manières un peu déréglées, une légère immodestie et un péché véniel plus grossier que les précédents. Poursuivons donc, car jusqu'à présent il n'y a pas encore grand péché. Les Hébreux aveuglés par le vin, excités jusqu'à la témérité par l'ivresse de la joie, commencèrent à parler de leurs affaires et de leur position. Qui sait, disaient-ils, quand Moïse descendra du haut de la montagne? Qui peut nous dire combien de temps nous resterons encore dans cette vallée? Pourquoi rester ainsi dans l'incertitude? Formons-nous un Dieu visible comme c'est la coutume en Égypte. Aaron! voilà toutes nos boucles d'oreilles et nos anneaux d'or, formez-nous avec cela une belle idole qui mérite d'être placée sur un autel. Aaron accède à leur désir, il coule un veau d'or qu'il propose à leur vénération. Aussitôt ils lui offrent tous de l'encens et des sacrifices abominables. Voyez-vous maintenant ce qui peut résulter d'un petit moment d'oisiveté, d'un léger excès dans la boisson et d'entretiens un peu trop libres? Tels sont pourtant les pas qui ont conduit les malheureux Israélites jusqu'aux pieds du veau d'or. Cette manière de juger leur conduite ne vient pas de moi, elle est tirée tout entière de saint Grégoire. « Le peuple s'assit pour manger et pour

boire, ensuite ils se levèrent pour jouer; car le manger et le boire portent au jeu, et le jeu porte à l'idolâtrie. Si donc nous ne nous empressons de purger notre âme des plus légers défauts, elle sera bientôt en proie à l'iniquité. Selon cette parole de Salomon : Celui qui méprise les petits péchés tombe insensiblement dans les grands. En négligeant les devoirs les moins importants de notre état, nous nous exposons à négliger bientôt les plus rigoureux et les plus indispensables. » (1) Qu'on se flatte ensuite de pouvoir sauver son âme sans accomplir parfaitement les commandements de Dieu, l'expérience prouvera bientôt par de lourdes chutes combien cette idée est fausse : plaise à Dieu que notre damnation éternelle ne soit pas une leçon de plus pour le prochain.

---

#### CHAPITRE IV.

POUR QUE LES DÉSIRS DE LA PERFECTION NOUS RENDENT PARFAITS CHRÉTIENS, ILS DOIVENT ÊTRE CONSTANTS ET DEVENIR TOUJOURS PLUS ARDENTS.

60. Nous avons déjà dit que la pierre fondamentale, sur laquelle repose notre édifice spirituel, n'est rien autre chose que le désir de la perfection; nous avons indiqué aussi la manière d'exciter ce désir dans les âmes. Il nous faut maintenant démontrer que cette pierre fondamentale ne saurait supporter l'édifice de la perfection, si elle n'est point stable, ferme et inébranlable dans le cœur de l'homme, ou, pour parler plus clairement, nos désirs de la perfection ne doivent jamais s'arrêter, mais au contraire

(1) Moral. l. 10. c. 9.



s'augmenter toujours de plus en plus, afin qu'après nous avoir fait monter un degré, ils nous enlèvent pour ainsi dire, et nous aident à monter le suivant. S'il n'en est pas ainsi, tout notre travail précédent s'écroulera bientôt et nous retomberons dans notre état d'imperfection.

61. Avant de prouver cette vérité par l'autorité, je me propose de la démontrer par la raison, afin que les paroles des saints pères et de l'Écriture ne semblent pas exagérées. La perfection de l'homme n'est circonscrite par aucune limite infranchissable. Les arts et métiers ont à la vérité de pareilles limites; le menuisier, l'architecte, le peintre qui savent faire et perfectionner leurs ouvrages selon les règles de l'art, pourront à peine ajouter quelque chose à la perfection où ils sont parvenus. Il n'en est pas ainsi de la perfection chrétienne, elle n'a pas de bornes; en effet, comme elle consiste dans la charité, elle peut croître indéfiniment en s'agrandissant proportionnellement à son objet qui est Dieu lui-même. C'est ainsi que l'enseigne le docteur angélique : « La charité peut toujours s'augmenter, de sorte que son accroissement n'a pas de bornes en cette vie. » (1) Et par la même raison notre perfection n'a point de limites. C'est aussi ce qu'on peut dire des autres vertus qui sont les moyens d'arriver à la perfection. D'abord quant à celles qui ont pour but de détruire les empêchements de la charité parfaite, on comprend aisément qu'elles ne peuvent souffrir de limites : puisque nos mauvaises inclinations, qu'elles doivent mortifier, ne peuvent être entièrement éteintes en cette vie. Ensuite pour celles qui augmentent en nous la charité, il est aussi évident qu'on ne peut leur assigner un terme, puisqu'elles sont les compagnes fidèles de la charité et qu'elles doivent toujours la précéder. Si donc notre perfection n'a pas de bornes, elle doit nécessairement s'accroître sans cesse par la pratique des vertus morales et surtout par la charité qui en est l'essence. Ainsi

(1) 2. 2. Q. 4. a. 7. in corp.

celui qui, après avoir monté le premier degré de la charité, veut s'y reposer sans monter plus haut, n'est certainement pas digne de porter le glorieux nom de chrétien, que porte avec honneur le disciple fidèle qui, après avoir écarté les empêchements de la perfection, désire d'avancer toujours davantage et de brûler d'un plus grand amour pour son Dieu. Je puis donc maintenant dire avec assurance que les désirs de la perfection ne doivent jamais languir, mais au contraire toujours se dilater et devenir de plus en plus ardents. Puisqu'en effet la perfection à laquelle nous aspirons n'a pas de limites, les désirs qui nous y conduisent ne sauraient non plus en avoir.

62. Salomon inspiré par l'Esprit-Saint nous apprend aussi que la voie des justes croît continuellement en splendeur de vertu, jusqu'au jour qui luira pour nous dans la céleste patrie. « La voie des justes, semblable à une brillante lumière, croît jusqu'au jour parfait. » (1) De même le roi prophète appelle bienheureux et digne d'abondantes bénédiction celui qui, dans cette vallée de larmes, s'efforce toujours de s'unir plus intimement à son Dieu. Voici ses propres paroles : « Heureux, Seigneur, celui que vous protégez : il a formé de généreuses résolutions dans son cœur, dans cette vallée de larmes : le législateur lui donnera sa bénédiction ; il marchera de vertus en vertus ; il verra son Dieu dans la céleste Jérusalem. » (2) Il faut remarquer dans ce texte que le mot heureux signifie parfait, parce que la perfection nous obtient non-seulement l'éternelle félicité, mais encore celle de ce monde. A ces témoignages nous pouvons ajouter ce que dit Jésus-Christ lui-même : « Celui qui est juste, se justifiera encore, et celui qui est saint se sanctifiera toujours davantage. » (3) Tant il est vrai que la perfection ne saurait avoir de limite, et que celui qui mérite d'être considéré comme le plus parfait, ne peut être que celui qui aspire à la perfection la plus sublime.

(1) Prov. c. 4. v. 18. — (2) Psal. 83. v. 6. etc. — (3) Apoc. c. 23. v. 11.

63. Voyons maintenant, d'après le témoignage de saint Paul, combien tout ce que nous venons de dire est conforme à la vérité. Personne n'a jamais osé révoquer en doute que cet Apôtre ne soit un très-grand saint, qui brille comme une des plus belles étoiles dans le firmament de l'Église. Que de vertus n'a-t-il point pratiquées ! Que d'angoisses ; que de tribulations n'a-t-il pas endurées pour l'amour de Jésus-Christ ! Quelle fervente charité, quel zèle ardent, quelles flammes d'amour divin ne l'ont-ils point embrasé ! Que de révélations, que de visions, que d'extases, que de ravissements n'admirons-nous point dans sa vie ! Et cependant ce saint Apôtre, quoique brillant d'une splendeur si sublime des vertus, quoique doué de dons si excellents, ne se croit aucunement parfait et prétend tout le contraire. « Je ne pense pas, dit-il, que j'aie reçu la grâce de la sainteté, ni que je sois parfait. » (1) Il conserve cette opinion qu'il a de lui-même, malgré tout ce qu'il a souffert pour Jésus-Christ. (2) « Trois fois j'ai été frappé de verges, une fois lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage ; le jour, la nuit, j'ai été au fond de la mer ; » il avoue qu'il s'est fatigué par « beaucoup de veilles, qu'il a souffert la faim, la soif, qu'il s'est imposé beaucoup de jeûnes, qu'il a enduré le froid et la pauvreté. » Il nous raconte ensuite lui-même ses ravissements : « J'ai été ravi jusqu'au troisième ciel, j'y ai entendu des paroles célestes que l'homme ne peut prononcer. » Enfin il ajoute : « Je vis, non ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Et malgré toutes ces vertus, toutes ces grâces extraordinaires, il nous dit : « Je ne pense pas avoir reçu la sainteté, ni que je sois parfait. » Mais, ô docteur des nations ! si tout cela ne vous semble pas la perfection, dites-moi donc en quoi la faites-vous consister ? Quel sera, selon vous, le comble de la perfection ? Le voici : « Je suis mon divin Maître, nous répond-il, pour atteindre le degré sublime de la

(1) Philipp. c. 3. v. 12. — (2) 2. cor. c. 9. v. 23.



perfection. Dans cette voie de sainteté j'avance aussi loin qu'il m'est possible, j'aspire par mes désirs et par mes actions, à une perfection plus élevée. » En effet, la glose interprétant ce passage de saint Paul, fait cette observation : « Qu'aucun fidèle, lors même qu'il aurait fait beaucoup de progrès, ne dise, c'est assez : car celui qui dit cela, sort de la voie avant d'être arrivé à la fin. »

64. Saint Augustin ne pense pas autrement sur cette matière : il ne regarde point comme parfaits ceux qui s'arrêtent lorsqu'ils ont atteint un certain degré de perfection. Voici comme il s'exprime : « L'homme est très-bon, lorsque pendant toute sa vie mortelle il tend à la perfection et s'y attache de tout son cœur. » (1) Saint Bernard parle encore plus clairement : « Un désir infatigable d'avancer et de grands efforts pour atteindre la perfection peuvent être regardés comme la perfection elle-même. Or si tendre à la perfection est déjà un acte parfait, sans doute que ne pas vouloir avancer c'est reculer. Qu'ils soient donc couverts de confusion, ceux qui disent : cela nous suffit, nous ne voulons pas devenir meilleurs que nos pères. » (2)

65. Mais ici le lecteur pourra peut-être m'accuser de mettre de la confusion dans ma doctrine, puisque dans le premier article j'ai fait consister la perfection dans la charité, tandis que maintenant je semble la faire consister dans un continuel progrès de la vertu, dans un désir infatigable de la pratiquer. Je me permettrai d'observer qu'on pourrait se tromper en pensant ainsi, car ce que j'ai dit plus haut ne diffère en rien de ce que je dis maintenant. Il est toujours vrai que l'essence de la perfection consiste dans la charité, et que les moyens de l'acquérir sont les vertus morales ainsi que les conseils. Cependant il faut aussi ajouter une condition sans laquelle la perfection ne peut subsister : c'est que cette charité doit aller toujours en augmentant, ainsi que les vertus qui nous la

(1) In l. de doct. Christ. — (2) Epist. 253. ad abbat Garrivum.

font obtenir ; car autrement la perfection chrétienne qui ne peut jamais rester dans le même état finirait par s'écrouler et s'anéantir. A cette raison je puis encore en ajouter une autre qui jettera un grand jour sur cet ouvrage. J'ai montré plus haut que les désirs de la perfection doivent toujours aller en augmentant , parce que la perfection elle-même n'a pas de limite ; maintenant je vais démontrer que non - seulement elle n'a point de bornes , mais qu'il lui est même impossible de s'arrêter. Je dirai et je prouverai que pour périr entièrement, il suffit qu'elle n'avance plus.

66. Qui de nous peut ignorer, qui même ne connaît par son expérience cette cruelle guerre qui nous fatigue tous dans notre propre cœur ? Tant d'ennemis intérieurs qui se révoltent contre nous, tant de passions qui s'élèvent dans nos âmes pour nous entraîner à commettre le péché, et nous précipiter dans un abyme éternel ! Il n'est même pas facile de décider quelles sont les plus violentes, quelles sont les plus dangereuses, si c'est la luxure ou l'avarice, l'amour ou la haine, la présomption ou le désespoir, l'ambition ou l'envie. Mais ce dont personne ne saurait douter, c'est que si nous nous laissons dominer par une seule de ces passions pernicieuses, elle nous détournera de la perfection et nous fera tomber dans un malheur infini. Nos ennemis extérieurs ne sont pas moins puissants : tant de démons qui nous environnent de toutes parts, qui nous accablent de tentations et nous dressent si souvent des embûches ! Tellement que c'est pour nous une nécessité de combattre sans cesse par les armes de la mortification, de la vertu et surtout d'une ardente charité, soit pour réprimer les révoltes de nos ennemis intérieurs, soit pour repousser les attaques de nos ennemis extérieurs. Si donc il arrivait à quelqu'un de vouloir se reposer sur le degré où il est déjà parvenu, qui ne voit que cet homme, accablé par le nombre de ses ennemis, serait bientôt précipité du haut de sa perfection dans l'affreux malheur du péché ? Quand une armée qui veut assiéger une ville



vient à rencontrer l'ennemi, peut-elle s'arrêter sans avancer ou reculer? Non, car ce sont ceux qui attaquent et ceux qui défendent la ville qui se rencontrent. Elle devra donc nécessairement vaincre la résistance, et alors s'avancer avec un grand courage, ou bien reculer devant l'ennemi et chercher son salut dans une fuite honteuse. C'est ainsi que celui qui tend à la perfection ne peut rester en chemin, parce qu'il est environné de tous côtés par des ennemis qui le poursuivent continuellement. Il est absolument nécessaire qu'il avance, animé par l'ardeur de ses désirs, ou qu'il cède lâchement la palme de la victoire.

67. C'est donc avec raison que saint Bernard disait : « Ne pas avancer, c'est reculer. Que personne ne dise : C'est assez, je veux rester ainsi et il me suffit d'être aujourd'hui comme hier. » (1) Pour nous prouver ce qu'il vient de dire, ce saint père rapporte l'apparition de l'échelle de Jacob comme symbole de la perfection chrétienne ; car de tous les anges qui étaient sur cette échelle aucun ne restait à la même place : ceux qui ne montaient pas descendaient. D'où il conclut que celui qui voudrait rester sur le même degré de cette échelle mystique de la perfection voudrait une chose impossible, et qu'il devrait nécessairement descendre. « Celui, continue-t-il, qui ne veut plus avancer, reste en chemin, immobile sur l'échelle où le patriarche Jacob n'a cependant vu personne rester à la même place. Je lui rappellerai donc ces paroles : Que celui qui prétend rester debout prenne garde de tomber. » Puis il ajoute, dans une lettre qu'il écrit à un religieux peu fervent : « Mon frère, voulez-vous avancer? — Non. — Voulez-vous reculer? — Pas du tout. — Que voulez-vous donc faire? — Je veux vivre toujours ainsi, et rester où je suis parvenu ; je ne consentirai jamais à décroître en perfection, comme aussi je ne désire pas devenir meilleur. — Vous voulez donc une chose

(1) Epist. 341.



impossible ? Citez-moi un seul être qui ne se meuve en ce monde, et n'est-ce pas de l'homme qu'il est dit tout particulièrement : qu'il fuit comme une ombre et qu'il ne reste jamais dans le même état ? » (1) Ailleurs encore ce saint docteur adresse des reproches bien vifs aux âmes tièdes : il leur rappelle l'exemple des ambitieux, afin de les stimuler à la vertu, en leur montrant comment ceux-ci ne se lassent jamais de désirer les biens de ce monde, lors même qu'ils en sont abondamment pourvus. « Quand avons-nous vu un ambitieux se contenter des dignités qu'il a obtenues et ne pas aspirer à d'autres plus élevées ? Qui parmi les avarés, les voluptueux et ceux qui courent après les vaines louanges des hommes, n'accuse notre négligence et notre tiédeur ? Nous devrions rougir de ne pas avoir la même ardeur pour les biens spirituels. » (2) Que le directeur recoure à ces justes reproches, afin d'exciter, de conserver en lui-même et dans les autres des désirs toujours ardents pour la perfection. Car s'ils se refroidissent, impossible à nous de pratiquer la vertu ; nous n'avancerons pas, nous resterons en chemin, et en nous arrêtant nous reculerons jusqu'à ce qu'enfin nous tombions dans un abyme de péchés.

68. Je vous avouerai, mon cher lecteur, que j'ai toujours éprouvé un sentiment d'admiration en considérant les moyens ingénieux dont le Seigneur s'est servi pour exciter, dans le cœur de saint Paphnuce, les désirs toujours croissants par lesquels il l'a conduit à une perfection très-élevée. (3) Ce saint religieux qui vivait dans le désert de la Thébaïde n'était inférieur en sainteté à aucun des anachorètes de son temps, si même il ne les surpassait point par l'austérité de sa vie, son assiduité à l'oraison, sa pureté de conscience et la pratique de toutes les vertus. Comme le Seigneur ne voyait dans cette solitude personne qui, par ses exemples, pût le porter à une plus haute perfection, il se servit d'autres moyens capables de remplir

(1) Epist. 233. ad abbat. Garrivum. — (2) Ep. 341. — (3) Vitæ P. P. vita 16. S. Paphnutii.

ses desseins : il lui inspira le désir de connaître celui de tous les hommes qui lui était égal en vertus ; et comme le saint pria beaucoup pour le savoir, un ange envoyé du ciel vint lui dire : « Allez dans la ville voisine et en y entrant vous verrez un musicien qui, par ses mérites et la sainteté de sa vie, est parvenu au même degré que vous. » Le saint fut étonné d'entendre un pareil langage ; tout stupéfait, il prit son bâton de voyage et alla aussitôt à la recherche de cet homme. Lorsqu'il l'eut trouvé sur une place publique, entouré d'un cercle de curieux, il le fit venir et lui demanda quel était son genre de vie. Moi, répondit le musicien, je suis un grand pécheur ; j'ai exercé autrefois le métier de brigand et de voleur ; mais maintenant j'ai recours à la musique afin de pourvoir honnêtement à ma subsistance, en divertissant le peuple. Cependant le saint, ayant fait un examen plus sérieux et plus complet de sa vie, trouva que ce musicien avait fait plusieurs actes héroïques de vertu. Car un jour ses compagnons ayant enlevé une jeune fille consacrée à Dieu s'apprêtaient à lui arracher le trésor de sa virginité, lorsqu'il s'élança au milieu d'eux et l'arracha de leurs mains pour la reconduire dans sa demeure. Une autre fois ayant lui-même rencontré dans un lieu désert une belle et charmante femme qui se lamentait et pleurait amèrement dans cette solitude, il s'approcha d'elle pour lui demander la cause de sa douleur. Et comme elle répondit que le désespoir s'emparait de son âme, parce que son mari ainsi que ses enfants étaient en prison, et que de son côté elle n'avait rien pour se tirer de la profonde misère où elle se trouvait, non-seulement il ne fit aucune injure à sa vertu, mais il la conduisit encore dans sa caverne, lui présenta de la nourriture pour se rafraîchir, et trois cents scutis avec lesquels il lui fut possible de rendre la liberté à son mari et à toute sa famille. On ne saurait dire combien cet événement excita les désirs de la perfection dans le cœur de saint Paphnuce. Il fut couvert de confusion en voyant qu'après tant d'années passées dans la solitude, il n'avait



pas encore atteint le degré de perfection où se trouvait ce pauvre homme. Il se proposa donc un exercice plus difficile, mais aussi plus parfait, des vertus ; il multiplia ses jeûnes, prolongea ses veilles afin de pratiquer plus parfaitement que jamais la mortification, la pureté de conscience, et d'avancer ainsi plus loin dans la perfection chrétienne. Après plusieurs années passées dans ce nouveau genre de vie, le Seigneur éveilla de nouveau le désir qu'il avait déjà éprouvé de savoir qui lui était semblable en vertu. Il se mit donc à prier dans cette intention. Cette fois encore son divin Maître lui fit connaître, par une voix intérieure, que dans la ville voisine il y avait un homme marié dont la sainteté était semblable et même égale à la sienne. Pour s'assurer du fait, il s'y rendit et apprit que ce fervent chrétien, d'un consentement réciproque avec son épouse, observait la chasteté déjà depuis trente ans, et que par ses œuvres de charité envers les pauvres il s'était acquis un grand nombre de mérites aux yeux de Dieu. Paphnuce, frappé d'un si bel exemple de perfection, s'enflamma de plus grands désirs, « s'imposa des exercices plus parfaits, regardant comme petits et légers ceux qu'il avait faits jusqu'alors, puisqu'on pouvait les comparer à ce qu'un homme du monde faisait pour le ciel. » Après un certain nombre d'années il pria de nouveau, et reçut pour réponse qu'il était égal en vertu à un négociant qui venait le voir dans sa cellule. Depuis cette nouvelle humiliation, ce furent de nouveaux désirs plus fervents que les précédents et des progrès plus grands dans la perfection, jusqu'à ce qu'enfin consommé en toute espèce de vertus, il fut transporté dans la céleste patrie par les anges et les esprits bienheureux qui le placèrent sur un trône de gloire proportionné à sa haute sainteté. En un mot, le Seigneur qui se proposait d'élever Paphnuce à un très-haut degré de perfection s'est servi de ce moyen extraordinaire et par conséquent plus efficace, pour exciter dans son cœur des désirs toujours nouveaux et plus ardents. Lors donc que le directeur rencontre des pénitents bien



disposés, il doit leur rappeler souvent l'avertissement que saint Antoine donnait fréquemment à ses religieux : « Je vous recommande surtout de ne pas ralentir votre zèle pour le bien que vous avez commencé, je vous conjure même de l'augmenter, afin que vous puissiez faire toujours de nouveaux progrès. » Mais parce que les moyens dont Dieu s'est servi à l'égard de saint Paphnuce sont si extraordinaires, et que nous ne pouvons pas y recourir, sans une inspiration particulière, nous ne saurions demander ce qui lui a été accordé; c'est pourquoi nous allons donner quelques moyens ordinaires propres à conserver les désirs de la perfection dans toute leur ferveur et même à les augmenter.

---

## CHAPITRE V.

### DES MOYENS QU'IL FAUT EMPLOYER POUR CONSERVER ET AUGMENTER LA FERVEUR DES DÉSIRS.

69. Le premier moyen est de faire souvent oraison. « C'est pendant l'oraison, dit le Psalmiste, que le feu de l'amour divin s'est allumé dans mon cœur, et que je me suis senti porté à la vertu. » En effet pendant la méditation les saintes ardeurs des désirs s'enflamment dans nos cœurs, et nous embrasent d'un amour extraordinaire pour notre avancement spirituel. Nous reconnaissons dans ce saint exercice combien le Seigneur est digne de notre amour à cause de ses perfections infinies. Le souvenir des bienfaits dont il nous a comblés force nos cœurs à lui témoigner un amour réciproque; et alors bien persuadés de l'obligation où nous sommes d'imiter Jésus-Christ,

nous tendons à une perfection toujours plus élevée. Dans la méditation notre âme voyant d'un côté la beauté de la vertu s'enflamme d'amour pour elle, et apercevant de l'autre côté la malice du péché avec la laideur du vice elle n'éprouve pour ces monstres que du dégoût et même de l'horreur. Nous voyons aussi dans ce saint exercice la grandeur de la félicité qui nous attend dans le ciel et l'abyme de maux que Dieu a préparés en enfer pour nous effrayer ; la crainte des supplices et le désir du bonheur éternel excitent en nous l'amour de la vertu. La méditation est cette fournaise de l'amour divin où le cœur de l'homme perd sa dureté, s'attendrit, s'échauffe et s'enflamme des plus saints désirs. Je ne m'étendrai pas maintenant sur ce sujet : je rapporterai seulement un exemple que je choisis entre mille pour prouver ce que je viens de dire. Comme Grégoire Rossignoli le rapporte, (1) il y avait dans les prisons du royaume de Castel un chrétien qui s'était rendu infâme par le crime de l'apostasie, par la profanation des sacrements et des choses saintes, en un mot, un homme coupable de mille crimes et digne de mille châtiments. Cependant la miséricorde divine n'avait pas dédaigné de frapper à la porte d'un cœur si impie ; elle y frappa même si violemment, que ce pauvre pécheur s'éveilla de sa profonde léthargie et s'aperçut du danger qu'il courait de se perdre éternellement. Il fit venir un père de notre société auquel il découvrit le malheureux état de son âme, et demanda des conseils, des remèdes et des secours pour en sortir. Ce père considérant la multitude et l'énormité de ses crimes jugea que, pour le ramener dans la voie du salut et de la perfection, il n'y avait pas de moyen plus efficace que la méditation des premières vérités de la foi, et afin de les rendre encore plus efficaces pour combattre et vaincre ses mauvaises passions, il lui proposa de suivre la méthode si célèbre que saint Ignace nous a laissée dans son livre des Exercices

(1) Not. mem. Exerc. c. 5. §. 1. Pat. Greg. Rossignoli.

spirituels. Il ne fut point trompé dans son espérance, car à peine ce pécheur eut-il fait les premières méditations, qu'il se sentit porté à faire les pénitences les plus rigoureuses. Il commença par jeûner trois fois la semaine au pain et à l'eau, il ceignit ses reins d'un horrible cilice et se mit une rude corde au cou ; toutes les nuits il déchirait sa chair par une violente discipline pendant une demi-heure. Dans l'aveu qu'il fit ensuite de tous ses péchés, il convint lui-même que le genre de mort qui lui serait infligé, quelque pénible qu'il fût, ne pourrait jamais être proportionné à la méchanceté de sa vie. C'est ce qui lui faisait dire souvent qu'il ne pouvait pas éviter la peine de mort. Mais comme en continuant à méditer, sa ferveur augmentait tous les jours, il ne se contenta pas d'amender sa propre conduite, il se chargea aussi d'instruire et d'exhorter ceux qui étaient en prison avec lui. Et quoiqu'au commencement il fût exposé à beaucoup de mépris, il fit tant par ses paroles et par sa charité qu'il en convertit un grand nombre, en détournant les uns de leurs mauvaises habitudes et en conduisant les autres jusqu'à un certain degré de perfection par l'usage de la méditation, la fréquentation des sacrements et la mortification du corps. De sorte que les prisons qui, auparavant ressemblaient à une caverne de bêtes féroces, furent bientôt changées en une retraite de pénitents et qu'au lieu de blasphèmes, de paroles obscènes, on n'y entendait plus que des cantiques spirituels et des prières récitées à haute voix, telles que le chapelet et les litanies. Le bruit de cette admirable conversion se répandit bientôt et parvint à la connaissance des juges qui résolurent de remettre la peine de mort à ce pauvre pécheur, lors même qu'il l'aurait mille fois méritée. Mais ce véritable pénitent fit autant d'instance pour être condamné à mort et conduit sur le lieu de l'exécution, que tout autre aurait pu en faire pour être rendu à la liberté. Alors les juges, tempérant la miséricorde par la justice, le condamnèrent aux galères, dans l'espoir qu'il ressusciterait la piété dans les



ports et sur les vaisseaux, comme il l'avait fait dans les prisons. Cette sentence n'eut cependant pas son effet, car quelque temps après, atteint d'une fièvre violente, il fut bientôt réduit à l'extrémité et mourut très-doucement au milieu des plus tendres sentiments de componction, et animé d'une grande confiance en la miséricorde de son Dieu. D'après ce fait prodigieux, nous pouvons faire ce raisonnement : Si la méditation des vérités éternelles a eu tant de force sur le cœur le plus dépravé du monde, qu'elle a pu le ramener du chemin de la perdition dans les voies de la perfection, ne sera-t-elle pas capable de conserver l'ardeur, l'émulation et l'élan d'un cœur déjà bien disposé, qui est avide de la perfection et s'y exerce déjà par la pratique des vertus ? Pour moi, il m'est impossible d'en douter, pourvu cependant qu'on veuille s'y appliquer constamment. Ainsi le directeur regardera l'usage fréquent de la méditation comme le principal moyen de conserver, et d'augmenter les désirs de la perfection dans le cœur de ses pénitents.

70. Le second moyen consiste à renouveler sans cesse le bon propos de tendre à la perfection, comme si l'on ne faisait que commencer. Cette résolution et ce renouvellement tiennent notre âme éveillée et l'empêchent de s'endormir ou de se lasser dans le chemin de la perfection. C'est le conseil que donnait autrefois l'Apôtre des nations aux premiers chrétiens qui venaient de se convertir du culte des idoles à la vraie foi en Jésus-Christ : « Renouvelez-vous, dans le bon esprit de votre âme. » (1) Mais on me demandera peut-être, comment notre âme peut-elle renouveler cet esprit ? Le voici : vous y parviendrez en renouvelant tous les jours le dessein que vous avez de tendre à la perfection, en pratiquant les vertus et les mortifications que vous jugerez nécessaires à votre avancement spirituel ; surtout en formant souvent la résolution de vous exercer courageusement à vous les rendre

(1) Ad Eph. c. 4. v 23.

habituelles. C'est ainsi que faisait David , comme il le dit lui-même : « Et j'ai dit : c'est maintenant que je commence. » (1) Quoique ce saint prophète fût déjà parvenu au sommet de la perfection , il se considérait comme n'ayant encore fait que la première épreuve; il se disait souvent à lui-même : c'est aujourd'hui que je vais commencer à servir Dieu , aujourd'hui je me consacre tout entier à son service : « J'ai dit : c'est maintenant que je commence. » Tel fut le dernier conseil que saint Antoine donna sur son lit de mort à ses religieux qui étaient réunis autour de lui. Ses paroles nous sont rapportées par saint Athanase : « Mes chers fils , j'entre , selon le langage de l'Écriture , dans la voie de nos pères. Déjà le Seigneur m'y invite et je désire d'aller au ciel. Mais ô vous que j'aime de tout mon cœur ! je vous recommande bien de ne pas perdre tant de peines que je me suis imposées , pour vous rendre fervents dans le service de Dieu. Renouvelez et fortifiez votre ferveur comme si vous commenciez , depuis aujourd'hui seulement , l'œuvre de votre perfection. » (2) Que le directeur s'applique à lui-même cet avertissement d'un si grand saint , qu'il le répète souvent à ses pénitents , s'il souhaite de les voir avancer rapidement et surtout , comme le disait ce saint à ses religieux , s'il ne veut pas qu'ils perdent , en fort peu de temps , le fruit de leurs efforts.

71. Le troisième moyen consiste à ne pas penser au bien qu'on a déjà fait , mais à celui qui reste encore à faire et aux vertus qu'on n'a pas encore acquises. L'Apôtre des nations nous propose ce moyen , et nous excite par son exemple à l'employer aussi : « Mes frères , nous dit-il , je ne pense pas avoir atteint le terme de ma perfection. J'oublie le bien que j'ai pu faire , pour n'aspirer qu'aux vertus qui me restent à obtenir ; je me propose fermement d'atteindre le comble de la perfection , afin d'accomplir la sublime vocation à laquelle Jésus-Christ a bien voulu

(1) Psalm. 76. v. 11. — (2) Vita S. Antonii.



m'appeler. » Ensuite il ajoute ces mémorables paroles : « Si donc nous sommes parfaits, que ce soit là notre manière de penser. » (1) Saint Jean Chrysostome explique ces paroles d'une manière divine qui convient merveilleusement à notre sujet; il dit que la pensée du bien qu'on a fait engendre surtout deux maux. En nous procurant une vaine jouissance, elle nous rend d'abord orgueilleux et arrogants; ensuite paresseux et négligents à remplir nos devoirs : car si nous considérons avec complaisance le bien que nous avons fait, nous sommes contents de nous-mêmes, nos désirs sont satisfaits et nous n'aspirons pas à un plus grand bien. Voici ses propres paroles : « Cette pensée engendre deux maux, elle nous rend paresseux et arrogants. » (2) D'où il conclut : « Si saint Paul a craint ces redoutables effets pour lui, à plus forte raison devons-nous les craindre pour nous-mêmes... Nous devons donc oublier le bien que nous avons fait et le laisser loin derrière nous. »

72. Après avoir ainsi jeté le voile de l'oubli sur nos bonnes œuvres passées, il faut, ajoute le même docteur, à l'exemple de saint Paul, porter nos regards vers celles qui nous restent à faire; c'est ce qu'il nous explique par la comparaison d'un homme qui court. « Celui qui court ne pense pas à l'espace qu'il a déjà franchi, mais à ce qui lui reste à parcourir. De même ne pensons pas aux vertus que nous avons déjà, mais à celles qui nous manquent. Car à quoi nous servira ce que nous avons, si nous n'obtenons point ce que nous ne possédons pas encore ? »

73. Non content d'expliquer si convenablement ces paroles de saint Paul, saint Jean Chrysostome fait encore quelques réflexions, pour graver plus profondément dans nos esprits ce principe qui concourt avec tant d'efficacité à notre avancement spirituel. Il nous fait remarquer que saint Paul ne parle point, ne conserve pas même la mémoire de ses mérites et qu'il les oublie entièrement; car

(1) Philip. c. 3. v. 13 et 14. — (2) Homel. 12. in Ep. ad Philip.



nous devenons attentifs, diligents à remplir nos devoirs avec joie et promptitude, lorsque nous oublions le bien que nous avons déjà fait. Le même saint, considérant ensuite ces paroles de l'Apôtre : « Je m'étends moi-même, » dit qu'elles expriment les efforts que saint Paul faisait pour arriver au sommet de la plus sublime, de la plus éminente perfection; qu'elles signifient qu'il dilatait son cœur et le portait à une sainteté toujours plus élevée. Voici comment il les explique : « L'Apôtre nous dit qu'il s'étend pour atteindre ce qu'il veut obtenir; car quiconque désire ardemment une chose, qu'il recherche, s'élance en courant vers cet objet, étend les mains pour le saisir, s'il était possible, avant même d'être arrivé à proximité. Mais c'est là le fait d'un esprit généreux et fervent. C'est ainsi qu'il faut courir avec beaucoup d'ardeur et non se laisser aller à la paresse. » Remarquons en outre que cet oubli des mérites acquis et cette ardeur de notre esprit, pour le bien que nous voulons obtenir, ne sont pas seulement un moyen de perfection, mais la perfection elle-même; puisque l'Apôtre dit que quiconque est parfait oublie les vertus qu'il possède et désire d'en acquérir de nouvelles ou de plus parfaites. C'est aussi dans ce sens que saint Bernard comprend ces dernières paroles : « D'après ce que dit saint Paul, il est évident que l'oubli parfait des vertus acquises et un élan généreux vers le bien, qui nous reste à faire, sont toute la perfection d'un homme juste sur la terre. » (1) Ainsi quiconque aspire à la dignité de parfait chrétien doit oublier entièrement tout le bien qu'il a fait auparavant, diriger ses regards avec toute l'affection de son cœur vers la perfection qu'il n'a pas encore et s'y appliquer continuellement.

74. Quatrième moyen. Il faut en outre considérer souvent ses défauts et ses péchés passés. J'ai dit dans le numéro précédent que pour conserver les désirs de la perfection il ne faut jamais penser au bien qu'on a déjà fait;

(1) L. de Vit. Solit.

je dis maintenant qu'au contraire il faut souvent penser au mal qu'on a commis et que l'on commet encore tous les jours, ainsi qu'aux vertus dont on n'a pas encore l'habitude. Car ces pensées nous couvrent d'une confusion salutaire, excitent en nous le désir des vertus, nous font prendre la ferme résolution de nous corriger et de travailler avec ardeur à l'œuvre de notre perfection. Écoutons ce qu'écrit saint Augustin à ce sujet : « Mes frères, avancez, examinez votre conscience sans vous faire illusion, sans vous flatter, sans vous épargner. Il y a en vous quelqu'un devant qui vous ne devez pas rougir et ne pouvez point vous louer. Il est là, celui à qui plaît l'humilité..... Que ce que vous êtes maintenant vous déplaie toujours si vous voulez devenir ce que vous n'êtes pas encore. » (1) C'est-à-dire si vous voulez avoir la perfection que vous n'avez pas, il faut que vous ne soyez jamais contents de vous-mêmes, que vous considériez toujours vos défauts, vos péchés, vos erreurs, votre peu de vertus et vos passions rebelles, de sorte que vous ayez pour vous-mêmes un certain mépris qui ne doit cependant pas vous empêcher d'être toujours calmes, paisibles et pleins de confiance dans la divine miséricorde. En agissant ainsi, vous conserverez dans votre cœur le désir de vous corriger et de pratiquer la vertu. C'est le conseil de ce grand saint : « Que ce que vous êtes vous déplaie, si vous voulez devenir ce que vous n'êtes pas encore. » A ces paroles il ajoute : « Car vous êtes restés là où vous avez eu de la vaine gloire de vos vertus. » Si dans quelque chose que ce soit, faute de vous connaître, vous êtes contents de vous-mêmes, il est certain que vous en resterez là, sans éprouver le désir d'avancer plus loin dans la perfection. « Si vous dites : cela suffit ; c'en est fait de vous. » Et pourquoi cela ? Parce qu'il est impossible de rester toujours sur le même degré de la perfection ; bon gré, mal gré, vous serez obligés de rétrograder et vous vous perdrez

(1) De verbis Apost. Serm. 15

insensiblement sans vous en apercevoir. « Ajoutez donc toujours : marchez , avancez toujours , ne restez pas en chemin , ne reculez jamais , ne vous écartez pas de la bonne voie. » Or on ne suivra jamais ce conseil si l'on n'y est poussé par les plus vifs désirs de la perfection , si l'on n'a pas employé tous les moyens de les conserver et de les augmenter.

---

## CHAPITRE VI.

AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR LE PREMIER , LE SECOND ET LE TROISIÈME CHAPITRE DE CET ARTICLE.

75. *Premier avertissement.* Que le directeur dirige les âmes avec beaucoup de prudence , d'habileté et d'ordre , autrement il ne pourra pas obtenir la fin qu'il se propose. Nous avons dit plus haut que , s'il veut conduire les âmes à la perfection , il doit exciter en elles le désir d'y tendre de toutes leurs forces , parce que ce désir est la base sur laquelle reposera tout l'édifice spirituel de leur perfection. Il faut cependant observer que tous ne sont pas susceptibles de cette direction. Si le pénitent se trouve chargé de péchés mortels , rempli d'affections perverses , s'il s'expose lui-même à de grands dangers ; il ne convient certainement pas de lui parler de perfection , car il n'est point dans les dispositions requises pour cela. Son âme a de profondes blessures que le péché lui a faites ; il faut d'abord la guérir , lui rendre de nouveau la vie de la grâce , puis la fortifier insensiblement jusqu'à ce qu'elle soit rétablie en parfaite santé ; précisément comme font les médecins qui , après avoir guéri les maladies mortelles , en détruisent les restes et rétablissent ensuite les forces du malade.



Le directeur imitera Notre Seigneur Jésus-Christ qui, comme nous le dit saint Ambroise, semblable à un bon et prudent médecin, guérit d'abord les plaies de notre âme en la délivrant du vice de l'impureté, en dissipant les ténèbres de ses iniquités, pour la conduire insensiblement au sommet de la perfection. Voici les paroles du saint : « On doit d'abord purifier son âme des péchés mortels et monter ensuite par les degrés des vertus jusqu'au comble de la perfection. C'est pourquoi Notre Seigneur descend au fond de nos misères pour nous délivrer de nos péchés et dissiper nos ténèbres ; il s'abaisse jusqu'à nous , afin que participant à sa nature divine nous soyons un jour avec lui dans le royaume des cieux. » (1) Mais si le pénitent a toujours vécu dans l'innocence ou s'il a déploré sincèrement les péchés graves qu'il a commis , le directeur le conduira plus haut et lui indiquera des moyens convenables à son état.

76. *Second avertissement.* Lorsqu'un pénitent qui est coupable de péchés mortels prétend cependant s'appliquer à la pratique des vertus , il faut examiner si sa résolution est ferme , si elle est capable , non-seulement de lui faire éviter le péché mortel , mais encore de le conduire à la perfection. Si le directeur observe en lui un certain mouvement du Saint-Esprit qui par ses inspirations l'excite à faire le bien , il s'efforcera , par des conseils sages et prudents , d'allumer en lui de saints désirs qui , comme il arrive ordinairement , produisent les flammes de la charité. Mais si son âme est languissante , si ses désirs se bornent à éviter le péché mortel , alors il lui prescrira un remède capable de donner à sa vie une nouvelle vigueur et de l'animer par le désir d'un plus grand bien ; car si le Seigneur n'a pas jugé à propos d'agir lui-même pour exciter ce désir dans le cœur du pénitent , c'est qu'il a voulu se servir pour cela du ministère d'un directeur. Une confession générale de toute la vie passée , faite avec

(1) Homel. in c. 6. Lucæ l. 5.

un ferme propos de se corriger et une grande douleur de leurs péchés, a été pour beaucoup le commencement d'une grande perfection. La bienheureuse Angèle assure qu'elle s'est entièrement consacrée à Dieu après une semblable confession ; de sorte qu'on ne saurait douter que cette sainte action n'ait été le principe de la haute sainteté à laquelle cette âme pénitente est ensuite parvenue. Je connais moi-même plusieurs personnes qui, après avoir vécu d'une manière peu fervente, furent tellement changées après leur confession générale, qu'elles parvinrent non-seulement à la perfection mais encore à un haut degré de contemplation. Pour d'autres le commencement de la sainteté a été la lecture des exercices spirituels, comme cela est arrivé à saint Charles Borromée et à saint François de Borgia. La lecture des livres spirituels a également inspiré le désir de la perfection à saint Ignace de Loyola, à saint Jean Colombino, comme la lecture de l'Écriture sainte le fit pour saint Nicolas Tolentino. Le Seigneur en a appelé d'autres à la vie parfaite au moyen de corrections faites par un confesseur brûlant de zèle pour la gloire de Dieu. C'est ce qui est arrivé à la bienheureuse Hyacinthe Marescota qui, à cause d'une correction charitable et prudente que lui fit son directeur, de religieuse vaine et imparfaite qu'elle était, devint bientôt fervente et parfaite. C'est aussi de cette manière que se convertit la princesse Sancia Carriglia dame d'honneur de l'impératrice Isabelle. Lorsqu'un jour elle s'était revêtue de ses habits les plus précieux et parfumée des odeurs les plus agréables, elle en fut reprise par saint Jean d'Avila : cet homme apostolique lui dit que ses odeurs répandaient une puanteur infernale, et que ses ornements étaient comme autant de filets par lesquels le démon entraînait les âmes en enfer. Ces paroles firent sur elle une telle impression, qu'elle s'adonna aux plus rigoureuses pénitences et devint un modèle de perfection. Cependant le moyen le plus ordinaire est celui dont nous avons dit quelques mots dans le chapitre précédent, c'est-à-dire le fréquent usage de la



méditation ; la raison en est évidente : les désirs de la perfection sont un don de Dieu et quoique le directeur doive employer toute sorte de moyens pour les exciter dans le cœur de ses pénitents , néanmoins il n'appartient qu'à Dieu de les y faire croître , en éclairant nos âmes et en échauffant nos cœurs. Or quel moyen plus naturel et plus sûr d'obtenir ces lumières célestes et ce mouvement intérieur qui nous portent à nous adonner aux œuvres parfaites ? Qui pourrait ignorer que ce soit surtout la méditation des vérités de la foi ? Parce que l'âme étant ainsi recueillie avec Dieu seul et réfléchissant sérieusement à ces vérités commence à comprendre la grandeur des biens célestes et la vanité des choses de ce monde ; là elle apprend combien l'affaire de notre salut est importante ; elle voit la gravité du péché , elle connaît la dignité du Dieu qui nous commande amour et obéissance. Après ces lumières naît naturellement en nous la volonté d'y conformer notre conduite , c'est-à-dire que nous concevons alors le désir de notre perfection. Il ne faut donc jamais oublier la méditation parmi les moyens qu'on emploie pour amender la conduite des pénitents ; car s'ils s'appliquent à cet exercice et y persévèrent , on les verra faire tous les jours de nouveaux progrès dans la perfection chrétienne.

77. *Troisième avertissement.* S'il se présente un laïque qui ait des dispositions pour la vie spirituelle , je ne serais pas d'avis qu'on lui parlât de suite de la perfection , car on a coutume , dans le monde , de s'effrayer en entendant parler de pareilles propositions , soit parce qu'on ne pense pas y être obligé , soit parce qu'on se la représente comme une chose difficile , triste , fastidieuse et insupportable. Ainsi en abordant directement la question , le directeur n'obtiendrait rien ; il se ferait passer pour un imprudent et se verrait bientôt abandonné de ses pénitents ; il vaudrait mieux qu'il les conduisît réellement à la perfection sans leur en parler ; et pour cela il fera bien de leur persuader adroitement d'employer un des moyens que j'ai in-



diqués dans le numéro précédent. Puis lorsqu'il s'apercevra que le Seigneur les anime de bonnes pensées et de saints désirs, alors seulement il pourra procéder ouvertement, leur représenter l'obligation où ils sont de tendre à la perfection et d'exciter, d'entretenir dans leurs propres cœurs une ardente volonté d'y parvenir. Pour bien se convaincre de la justesse d'un tel avertissement, le directeur spirituel peut lire ce que dit saint Grégoire : « Mes frères, il y a cette différence entre les délices du corps et celles de l'âme, que nous désirons naturellement les satisfactions corporelles lorsque nous en sommes privés, et qu'elles nous causent du dégoût quand nous en sommes rassasiés; tandis qu'au contraire nous éprouvons de la répugnance pour les délices spirituelles, tant que nous ne les avons pas encore goûtées et que plus nous en jouissons, plus nous les désirons. » (1) Ce grand saint nous dit donc que celui qui ne s'applique pas aux choses spirituelles ne saurait les désirer ni les aimer, parce que n'en ayant pas encore fait l'expérience il ne peut savoir combien le plaisir, qu'elles nous procurent, est au-dessus de toutes les jouissances corporelles. Il sera donc bon d'attendre que les pénitents commencent à s'apercevoir que le joug du Seigneur est doux, que la vertu est aimable; puis, quand ils désireront d'eux-mêmes la perfection, le directeur pourra les y encourager et leur indiquer les moyens convenables dont ils devront se servir.

78. *Quatrième avertissement.* Il faut bien remarquer que la perfection n'étant pas absolument la même pour tous les chrétiens, on ne peut les conduire tous par la même voie ni de la même manière. La perfection qui convient très-bien à des personnes du monde est différente de celle à laquelle doivent tendre des religieux. La perfection d'une jeune fille qui ne doit s'occuper que d'elle-même, diffère nécessairement de celle d'une mère de famille qui doit faire attention à ses enfants et satisfaire son

(1) In homel. 36. in Ev.

mari. Les religieux eux-mêmes ne tendent pas tous à la perfection par les mêmes moyens. Ainsi le chartreux qui voudrait travailler à la conversion des pécheurs par la prédication n'agirait pas selon la perfection de sa religion, qui lui prescrit une vie entièrement contemplative. Si au contraire un prêtre de notre société voulait toujours rester solitaire dans sa cellule sans voir personne, il n'agirait pas selon la perfection de son institut qui exige de lui une vie à la fois contemplative et active. On doit donc veiller avec attention à ce que tous choisissent un genre de perfection convenable à leur état, de peur que s'étant trompés ils ne viennent bientôt à sortir de la voie. Il faut d'autant plus éviter cet inconvénient, que les erreurs qui se sont glissées dès le commencement dans notre esprit y jettent de si profondes racines, qu'on ne peut plus ensuite que très-difficilement les rectifier. C'est aussi au commencement qu'il faut retrancher les désirs inutiles et infructueux, lors même qu'ils ont rapport à de saintes entreprises, comme par exemple : désirer la conversion de toutes les nations infidèles ou toute autre chose semblable qu'il ne convient pas de vouloir, parce qu'elle est impossible à l'homme. Ces désirs en effet occupent tout notre cœur et tiennent la place de ceux qui seraient nécessaires pour notre avancement dans la voie où nous nous trouvons actuellement. Écoutons ce que saint François de Sales dit à ce sujet : « Je n'approuverais pas une personne qui, étant obligée de s'occuper des obligations de son état et de sa vocation, voudrait mener un genre de vie contraire à sa condition, ou qui désirerait de vaquer à des exercices incompatibles avec les devoirs de son état ; car c'est ainsi que le cœur disperse sa force et se rend incapable de suivre les exercices indispensables. » (1) Tout cela doit cependant s'entendre des désirs qui durent longtemps, car pour ceux qui ne font que passer, ils ne sauraient nuire à notre âme.

(1) *Intr. ad vit. dev.* p. 3. c. 37.



79. Lorsque les désirs de la perfection commencent à naître dans le cœur du pénitent, le directeur doit bien prendre garde de trop exiger de lui, comme s'il voulait le conduire à la sainteté en un jour ; car en demandant trop il s'expose à tout perdre. A cette fin, qu'il se persuade bien que pour atteindre la perfection convenable à chaque état, il n'est pas nécessaire d'employer tous les moyens, mais qu'il suffit d'en appliquer quelques-uns. C'est la manière de voir du père Suarèze qui appuie sa doctrine sur saint Thomas. « Il n'est pas nécessaire que nous suivions tous les conseils pour obtenir la perfection de notre âme ; quelques-uns suffisent. » (1) Il prouve cette vérité par l'exemple des apôtres qui ne refusèrent pas tous les aumônes que les églises leur offraient pour leur entretien, puisque saint Paul fut le seul qui ne les eût pas acceptées. Il la démontre encore par la raison : en effet les mêmes conseils ne conviennent pas à tous les états ; ainsi par exemple : la pauvreté volontaire qui est propre aux religieux et ne convient pas aux séculiers qui sont seulement obligés de faire un bon usage de leurs richesses ; le vœu de chasteté que font les religieuses cloîtrées ne conviendrait point à des personnes mariées. D'après cette observation, il devient évident que tous les moyens qui ne nous sont pas imposés par les commandements de Dieu, doivent nécessairement varier selon les différents états des commençants, des personnes qui avancent et de celles qui sont parfaites, car il faut toujours proportionner les moyens aux forces de chacun : quand elles sont supérieures, on peut en attendre de considérables et d'heureux effets. Le directeur spirituel pourra aussi observer que ses conseils, quoique prudents, ne seront pas toujours exactement mis en pratique, surtout au commencement, parce qu'ordinairement la perfection croît insensiblement dans les âmes. Nous croissons en vertu, comme pour le corps, c'est-à-dire d'une manière presque imperceptible ; comme

(1) Tom. 3. de Relig. l. 1. c. 5. n. 2. S. Thom. in opus c. 19. 2.



les plantes qui se développent invisiblement et cependant sous les yeux de tout le monde, parce que l'accroissement en est tellement insensible, que ce n'est qu'après un long espace de temps qu'on peut le remarquer. Il faudra donc user d'une grande prudence au commencement, de peur d'éteindre les premières étincelles de l'amour divin en voulant de suite produire un grand incendie.

80. Sainte Thérèse dit d'elle-même qu'aussitôt que le Seigneur la favorisa de grâces extraordinaires, elle désira et obtint le bonheur d'ouvrir son cœur à un directeur très expérimenté dans les voies de la vie spirituelle. Cependant, quoiqu'il fût un saint prêtre, comme il ne la dirigeait pas avec toute la modération nécessaire et qu'il ne proportionnait pas à ses forces les conseils qu'il lui donnait, il arriva que la sainte ne fit aucun progrès et qu'elle n'en eût jamais fait si elle avait continué à se faire diriger par lui : son excessive exigence ne produisait en elle qu'un grand sentiment d'abjection. Voici comment elle s'exprime à ce sujet : « Enfin je m'aperçus moi-même que les moyens qu'il me prescrivait ne pouvaient pas m'aider, parce qu'ils étaient bien au-dessus de mes forces ; et si je n'avais pu parler des affaires de ma conscience à un autre directeur, je crois bien que jamais je n'eusse fait aucun progrès dans la vie spirituelle. La peine de ne pouvoir pas faire ce qu'il me disait était si grande, qu'elle aurait pu me décourager entièrement et m'ôter l'espérance d'accomplir mes bons desseins. » (1) Si donc le directeur spirituel ne veut pas donner dans bien des erreurs, qu'il n'exige jamais de ses pénitents plus que leurs forces ne peuvent supporter ; car de même qu'il ne sert à rien de surcharger un cheval, sinon à l'écraser sous le fardeau, ainsi imposer aux pénitents un travail et des mortifications qui surpassent les forces qu'ils ont reçues de la grâce, c'est les abattre et les empêcher d'avancer.

(1) Vita Sanctæ c. 13.

---

## CHAPITRE VII.

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES SUR LE QUATRIÈME ET LE CINQUIÈME CHAPITRE DE CET ARTICLE.

81. *Premier avertissement.* D'après ce que nous avons dit dans le quatrième chapitre, le directeur peut voir que tout son zèle pour l'avancement de ses pénitents doit tendre à ne jamais laisser se refroidir en eux le désir de la perfection, à le conserver dans toute sa ferveur et même à l'augmenter continuellement, puisque sans ce désir ils retournent insensiblement à leur premier état. Afin donc qu'il puisse remédier à un si grand malheur, s'il arrivait à quelques-uns de se relâcher, je vais indiquer certaines marques auxquelles il pourra facilement reconnaître, si telle personne fervente autrefois s'est depuis attiédie en se laissant aller à son amour-propre. Je n'en signalerai que quelques-unes, car pour les donner toutes il faudrait faire un long traité.

82. *Première marque.* Un signe certain et manifeste de la tiédeur d'un pénitent, c'est le dégoût des choses spirituelles. Car si sa volonté commence à languir, il omettra bientôt la méditation, la prière, la lecture des livres de piété, etc. ; ou bien il s'en dispensera pour de vaines raisons ; ou s'il remplit ses devoirs, ce sera sans application, avec dégoût ou par quelque motif humain plutôt que pour sa propre utilité. Il négligera son examen de conscience qu'il faisait autrefois avec tant de componction ; et si quelquefois il s'examine, ce sera très-légèrement et sans amendement dans sa conduite. Il s'approchera des sacrements malgré lui, moins souvent et sans fruit. Il se rendra insensible aux remords de sa conscience et aux inspirations divines, remettant à une autre époque la réforme de sa conduite et les bonnes œuvres qu'il pourrait faire.



83. Le directeur saura cependant distinguer cette tiédeur des chrétiens lâches et paresseux d'avec l'état de sécheresse, où le Seigneur place souvent les personnes spirituelles pour les éprouver et les purifier davantage. Il est vrai que dans la sécheresse còme dans la tiédeur on perd le goût des choses spirituelles et les consolations sensibles ; il y a cependant cette différence que dans la sécheresse, bien que la douceur des affections disparaisse, la volonté s'acquitte néanmoins aussi bien et même mieux de son devoir ; tandis que dans la tiédeur ce ne sont pas seulement les consolations, mais encore la bonne volonté qui manquent, puisqu'alors elle est négligente, paresseuse même pour l'exercice des vertus. Ainsi l'âme qui est éprouvée par l'aridité marche cependant sans chanceler dans le chemin de la perfection ; tandis que celle qui est tiède fourmille d'une multitude de fautes vénielles et d'imperfections. Nous pouvons facilement constater la vérité de cette remarque, par exemple, dans l'exercice de la méditation ou de la prière. Il est certain que pour les personnes qui sont dans l'état de sécheresse, comme pour celles qui sont relâchées, la méditation ne présente plus cette lumière agréable à l'esprit, cette douce affection du cœur ; dans l'un et l'autre état, l'âme reste à jeun et dépourvue de toute consolation sensible. Cependant si elle n'est que dans un état d'épreuve et de sécheresse, elle n'abandonne pas pour cela l'habitude de la méditation, elle ne perd pas un seul instant de ce saint exercice, ne se laisse point aller aux distractions, occupe sans cesse son esprit des choses de Dieu et si son cœur ne peut lui fournir des affections sensibles, sa volonté du moins s'efforce de produire les mêmes actes, quoique dépouillés de toute sensibilité. Tandis qu'au contraire l'âme qui est tombée dans la tiédeur, ne trouvant plus de saveur dans ses oraisons, les omet ou les abrège, s'attache aux distractions ou leur résiste avec langueur et comparait ainsi devant son Dieu, sans bonne volonté et sans cœur.

84. La seconde marque se trouve dans la conduite



extérieure. Si en effet le directeur a remarqué que son pénitent aimait autrefois la solitude, il le verra bientôt s'en éloigner. Il l'apercevra se répandre en dehors pour chercher dans l'oisiveté et dans les nouvelles qui piquent sa curiosité la consolation qu'il ne trouve plus dans ses exercices spirituels. Si autrefois il s'adonnait à la mortification du corps et des sens, on remarquera bientôt avec déplaisir qu'il s'entretient facilement de choses inutiles, qu'il critique la conduite des autres et regarde curieusement tout ce qui l'environne; on verra qu'il prend trop de nourriture, trop de repos, et se livre aux plaisirs des sens; qu'il se dispense de ses mortifications sous le faux prétexte qu'un seul jour de jeûne le rendrait phthisique et qu'une seule discipline lui donnerait la mort. En un mot, on pourra se convaincre pleinement que de spirituel qu'il était il est devenu tout charnel.

85. La troisième marque se manifeste chaque fois que le directeur parle à son pénitent; car il ne trouvera plus en lui cette sincérité avec laquelle il lui découvrait tous ses sentiments bons et mauvais; il ne remarquera plus cet esprit soumis qui recevait si facilement les corrections, ni cette obéissance qu'il poussait jusqu'à exécuter les conseils qu'on lui donnait. Il découvrira dans son intérieur une certaine confusion de sentiments, non pas tumultueuse ni violente, mais cependant volontaire, parce qu'il y a malheureusement donné occasion. Il apercevra une certaine estime de soi-même et quelque secrète vanité, source de son relâchement. Peut-être même remarquera-t-on qu'il commence à regarder avec délices et à convoiter avec affection les jouissances, les biens terrestres qu'il avait autrefois méprisés avec tant de générosité.

86. *Second avertissement.* Si le directeur reconnaît dans quelqu'un de ses pénitents toutes ces marques de tiédeur ou du moins quelques-unes, il peut être certain que le désir de la perfection s'est refroidi dans ce disciple. Il travaillera donc à le faire sortir de cette tiédeur et lui four-

nira des moyens capables de rallumer dans son cœur ses anciens désirs de la perfection. Le premier moyen dont il pourra se servir est celui que j'ai indiqué plus haut, et qui consiste à lui représenter sérieusement que s'il continue à vivre dans cet état, il ira toujours en arrière dans la voie spirituelle et la pratique des vertus, jusqu'à ce qu'il perde en un moment tous les mérites qu'il s'était acquis avec tant de peines. Il pourra le convaincre de cette vérité en lui rapportant la comparaison que fait saint Grégoire et qui convient si bien à ce sujet. Le saint compare notre âme à une nacelle placée au milieu d'un fleuve rapide : si l'on ne s'efforce de la faire avancer contre le cours de l'eau, elle ne pourra pas rester immobile et devra reculer emportée par la violence du courant. De même, si l'âme ne fait tout son possible pour résister à l'impétuosité de ses mauvaises inclinations et des tentations du démon, elle ne pourra pas rester sur le degré de perfection où elle se trouve ; elle reculera et perdra inévitablement tout le bien spirituel qu'elle s'était acquis jusqu'alors ; voici les paroles du saint docteur : « Si une âme qui tend à la perfection cesse d'avancer et de faire des progrès dans la vertu, elle perdra bientôt les mérites qu'elle s'est acquis. Car l'homme se trouve en ce monde comme un vaisseau qui lutte contre le cours rapide des flots ; il ne peut rester immobile, il descendra s'il ne s'efforce de monter. » (1)

87. Le directeur spirituel pourra recourir à un second moyen, en représentant à son pénitent que s'il ne se retire de cette léthargie mortelle et ne fait tous ses efforts pour enflammer de nouveau dans son cœur le désir de son avancement spirituel, il perdra non-seulement les mérites et le fruit de toutes ses peines, mais encore son salut éternel, à cause des grands et innombrables péchés dans lesquels il tombera insensiblement. En effet, nous dit Cassien, quand on voit des serviteurs de Dieu

(1) *Pastoral.* p. 8. c. 35.



donner dans des écarts déplorables, il ne faut pas tant en attribuer la faute aux causes qui leur ont donné la dernière impulsion, qu'à la négligence avec laquelle ils ont laissé s'éteindre la ferveur de leur dévotion, et se sont rendus incapables de résister à la violence de leurs passions. Voici comment s'exprime cet auteur ascétique : « Il ne faut point croire que quelqu'un puisse tomber subitement, mais qu'il a préparé lui-même sa chute, en se faisant d'abord illusion, ou en se laissant aller à une négligence coupable qui a considérablement affaibli les forces de son âme et augmenté celles de ses ennemis. Car avant de porter des coups on lance des injures et avant la mauvaise action vient toujours la mauvaise pensée. » (1) Le malheureux Euprépian dont saint Théodore rapporte l'histoire nous prouve par sa propre expérience combien tout cela est vrai. (2) Il avait été pendant plusieurs années pour tous les monastères un modèle accompli de toutes les vertus religieuses : fervent dans l'oraison, infatigable pour la mortification, prompt à obéir, exact à la règle. Deux fois il avait été chargé de liens, jeté en prison, et avait souffert pour l'amour de Jésus-Christ une horrible, une sanglante flagellation. Qui n'aurait assuré la persévérance à une vertu si héroïque et si constante ? Qui ne lui aurait promis l'auréole d'une sainteté éminente ? « Et cependant il est tombé en dormant ; » Euprépian est tombé ignominieusement. Mais qui donc a pu renverser cette colonne que la fureur des persécutions n'avait pas même ébranlée ? « Il est tombé en dormant. » Le désir de la perfection a commencé à s'assoupir en lui ; il s'est alors relâché dans l'exercice de l'oraison et la pratique des vertus ; en un mot, il a commencé par reculer et rétrograder insensiblement, jusqu'à ce qu'enfin commît des fautes mortelles qui lui ont attiré une mort très-malheureuse. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque la ruine d'immenses édifices peut être occasionnée par la

(1) Collat. 6. c. 17. — (2) Serm. cath.



chale d'une multitude innombrable de gouttes d'eau, qui en détruisent insensiblement les fondements. Ainsi le relâchement et l'affaiblissement de l'esprit, le manque de courage et les péchés véniels renversent les colosses les plus éminents de la perfection. Que celui donc « qui se tient debout prenne garde de tomber. » Si le pénitent n'est point encore dans la tiédeur, le directeur s'empres- sera de l'en éloigner, en lui représentant le grand danger qu'il court, et en rallumant dans son cœur le désir de la perfection.

88. Un troisième moyen qui est le plus efficace de tous, c'est la considération suivante : que l'âme une fois déchue de la perfection où elle était parvenue ne pourra se relever qu'avec beaucoup de peine. Saint Paul nous assure que l'amendement de ces âmes relâchées est moralement impossible. « Car il est impossible, écrit-il, que ceux qui sont tombés après avoir été éclairés et goûté le don céleste qui les a rendus participants du Saint-Esprit, il est impossible qu'ils fassent de nouveau pénitence. » (1) Cassien prétend qu'il est plus facile à un grand pécheur de devenir juste et même d'atteindre au sommet de la perfection, qu'à un religieux ou à tout autre qui, après quelque temps de ferveur, s'est entièrement relâché dans le service de Dieu. « Un homme du monde se convertira et se perfectionnera plus facilement qu'un religieux qui, après avoir fait profession, cesse de tendre à la perfection et perd tous les jours de sa ferveur. » (2) Ce sont là ses propres paroles, ensuite il nous donne les raisons sur lesquelles il appuie sa manière de voir. En effet le pécheur qui reconnaît ses égarements en conçoit plus facilement de la douleur et du repentir ; il acquiesce plus volontiers aux conseils des autres à cause de la connaissance qu'il a de sa propre faiblesse et parvient ainsi, sans grande difficulté, à s'amender et à faire des progrès dans la vie spirituelle ; tandis qu'au contraire celui qui est tombé de la perfection dans

(1) Ad Hebr. c. 6. v. 4 et 6. — (2) Collat. 4. c. 19.

la tiédeur, ne pourra jamais se persuader qu'il est misérable, aveugle et qu'il a besoin de direction; parce qu'il se croit assez fort et assez prudent pour se conduire lui-même. Il lui sera donc très-difficile d'atteindre de nouveau le degré de sainteté auquel il était parvenu. Il s'est rendu plus misérable qu'un mondain, précisément parce qu'il ne veut pas se croire pauvre, borné et obligé de recourir aux conseils d'un sage directeur. Pour achever de nous convaincre Cassien en appelle à l'expérience. « Mais qu'est-il besoin, s'écrie-t-il, de nous arrêter à toutes ces preuves, puisque l'expérience elle-même nous le prouve par des faits nombreux? Nous voyons assez souvent des pécheurs renoncer à leurs désordres pour vivre ensuite dans une grande ferveur d'esprit, tandis que nous ne voyons nullement de pareils exemples parmi ceux qui sont tièdes. » Ces paroles s'accordent bien avec celles que le Seigneur adresse à l'évêque de Laodicée par la bouche de l'apôtre saint Jean. « Plaise à Dieu que tu sois froid ou chaud, mais parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni chaud, je commencerai à te vomir de ma bouche. » (1) D'après l'interprétation des saints, ces paroles expriment l'abandon par lequel Dieu éloigne de lui les âmes tièdes qui n'ont plus le désir de la perfection; et par conséquent de même que nous ne reprenons plus la nourriture que notre estomac n'a pas pu digérer, ainsi le Seigneur ne reprendra plus à son service ces âmes relâchées qu'il a chassées de son cœur. Saint Ignace apparaissant un jour à un de ses dévots, lui dit que si les saints dans le ciel étaient accessibles à la douleur, ils se revêtiraient d'habits de deuil et que, semblables à des ombres pâles, lugubres, ils se présenteraient devant les hommes avec un visage triste, afin de leur faire comprendre la douleur qu'ils éprouvent, quand ils voient quelqu'un perdre la ferveur dans le service de Dieu pour se laisser aller à la tiédeur. (2) Cette affection de toute la cour céleste serait

(1) Apoc. c. 3. v. 15 et 16. — (2) Teste Nolarcio in vita. c. 19.



sans doute occasionnée par la vue du danger imminent, auquel s'expose le chrétien relâché, de se voir abandonné de Dieu et de se perdre ainsi éternellement. Si le directeur s'aperçoit que le pénitent touché de repentir commence à s'affliger de son relâchement et se propose de revenir à sa première ferveur, il devra exciter en lui les désirs de la perfection et lui remettre sous les yeux les moyens d'y parvenir.

89. *Troisième avertissement.* Un charbon éteint se rallume par le même feu qui l'avait embrasé ; c'est ainsi que les saints désirs et la ferveur nécessaire pour arriver à la perfection chrétienne se renouvelleront par les mêmes moyens qui les avaient d'abord excités. Que le pénitent tiède et relâché recoure donc à l'exercice de l'oraison, qu'il fréquente les sacrements et reprenne ses lectures spirituelles, ses examens de conscience ; que de nouveau il veille sur ses sens et mortifie ses appétits déréglés, qu'il ait surtout recours à la méditation des vérités éternelles. Il doit s'appliquer à tous ces exercices non avec négligence ni par coutume, mais avec un véritable esprit intérieur, avec un désir bien prononcé de son avancement spirituel. Il priera souvent et conjurera le Seigneur de l'éclairer et de le fortifier dans les voies de la perfection chrétienne. De son côté, le directeur s'efforcera de lui inspirer du courage en lui proposant les moyens indiqués plus haut. Ici cependant on fera bien d'observer que ces remèdes excitatifs ne doivent être appliqués qu'à ceux qui voudraient croupir dans le relâchement, et non aux âmes qui, après s'être un peu refroidies, reviennent avec fidélité et amour se consacrer au service de Dieu. Quant à ces dernières, le directeur les recevra comme d'anciens amis que le Seigneur admettra bientôt à sa cour. Mais pour ceux qui veulent rester tièdes, il leur adressera les mémorables paroles de saint Bernard : « Renouvelons-nous, je vous en conjure, nous tous qui sommes tièdes ; guérissons notre âme qui est malade, recueillons notre esprit qui est dissipé, délivrons-nous de cette tiédeur qui nous



est si pernicieuse. » (1) Il leur représentera aussi avec le même saint que s'ils ne veulent pas se corriger à cause des pertes considérables qu'ils font et des grands dangers auxquels ils s'exposent, ils doivent du moins le faire pour se délivrer de tant d'inquiétudes, d'angoisses et de remords inséparables de cet état. Si nous ne changeons point de conduite parce que celle que nous tenons est dangereuse pour nous et n'inspire que du dégoût au Seigneur, que du moins nous nous corrigions de notre tiédeur, parce qu'elle nous est à charge à nous-mêmes, qu'elle est remplie de misères et nous mène aux portes de la damnation éternelle. Si toutes ces salutaires leçons ne peuvent rien sur le cœur du pénitent, il ne restera pour ainsi dire plus aucun moyen de le sauver que d'implorer en sa faveur le secours tout-puissant de la divine miséricorde.

90. *Quatrième avertissement.* Le directeur rencontrera aussi certaines âmes qui ne négligent aucunement leur perfection et s'efforcent toujours de faire plus de progrès, mais qui cependant ne sont jamais contentes d'elles-mêmes ; il leur semble qu'elles n'avancent pas, qu'elles reculent au contraire et qu'elles sont remplies de défauts. Pour ne pas se laisser tromper par ces fausses apparences qui se présentent souvent, il faut agir avec beaucoup de prudence et bien étudier les circonstances environnantes. Si ces personnes retirent de cette intime persuasion une humilité sincère, c'est-à-dire intérieure, tranquille, paisible et un esprit soumis, modeste, animé d'un certain mépris de soi-même ; si elles ne perdent pas la confiance en Dieu, mais au contraire la sentent s'augmenter tous les jours dans leurs cœurs, alors on peut être sûr qu'elles sont en très-bon état. De même en effet que la vaine complaisance et l'orgueil occasionnent ordinairement du retard dans la pratique des vertus, ainsi le déplaisir, tel que nous venons de le dépeindre, porte toujours les âmes avec plus d'ardeur à la perfection dont elles se voient dé-

(1) Serm. 6. de Ascens.

pourvues. C'est dans ce sens que saint Bernard a dit : « La divine charité dispose les choses de telle sorte que plus une âme avance dans la perfection, moins elle pense avoir fait de progrès. » (1)

91. Si au contraire, par cette fausse connaissance qu'elle a d'elle-même, l'âme conçoit de la défiance, éprouve des angoisses, une tristesse profonde et un grand abattement d'esprit, c'est un signe qu'elle est en mauvais état, que si elle y reste, elle ne pourra certainement pas faire de progrès, car cette consternation est un obstacle qui empêche d'avancer, un lien qui rend l'esprit captif, le retient et le retarde. Il faudra donc autant que possible faire de sorte que cette connaissance de ses défauts et de ses misères n'occasionne pas en elle ce resserrement du cœur et cet accablement de l'esprit, mais plutôt une modestie vraie et une humilité pleine de confiance en Dieu. Qu'elle reconnaisse son néant, qu'elle accuse ses négligences et les confesse avec une pudeur calme, mais qu'elle proportionne toujours sa confiance au nombre de ses fautes et que, plus convaincue de sa propre faiblesse, elle s'abandonne entièrement en la divine miséricorde; qu'elle fasse tout le bien qui lui est possible avec la grâce de Dieu et que ce secours lui donne l'espérance d'en obtenir bientôt un plus grand, comme le dit fort bien saint Grégoire : « Il résulte de la bonté du Créateur que les bienfaits dont il nous a comblés nous en font espérer de plus grands et de plus nombreux. » (2)

(1) De 4. modis orandi. — (2) Dial. l. 1. c. 9. in fine.

---

## ARTICLE III.

**Que le second moyen d'arriver à la perfection chrétienne est  
le choix d'un bon directeur.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

**ON DÉMONTRE PAR L'ÉCRITURE SAINTE ET PAR LES SAINTS  
PÈRES LA NÉCESSITÉ D'UN DIRECTEUR SPIRITUEL POUR  
PARVENIR EN TOUTE SÉCURITÉ A LA PERFECTION.**

92. Après avoir résisté aux premiers assauts du démon, et conçu le bon propos de servir Dieu parfaitement, cherchez, dit saint Basile, cherchez avec beaucoup de soin et d'attention un père spirituel qui vous soit en tout un guide sûr et fidèle. Voici les propres paroles du saint docteur : « Lorsque vous aurez vaincu les premières difficultés, choisissez avec la plus grande prudence, et après le plus rigoureux examen, un homme que vous puissiez suivre comme votre guide dans le genre de vie que vous avez embrassé. » (1) Ainsi selon le sentiment de saint Basile, quand on a le désir de la perfection et la bonne volonté d'y tendre, la première chose à faire pour avancer rapidement, c'est le choix d'un bon directeur. Voyons donc d'après l'Écriture sainte et les pères de l'Église, combien est grande cette nécessité et jusqu'où elle s'étend.

93. L'abbé Honorat, dit saint Grégoire, était de basse

(1) De renunt. sive Abdic.



extraction, mais d'une sainteté éminente. Il fonda un couvent de deux cents religieux qu'il édifia constamment par ses exemples et par ses sages conseils. Or pour faire tout ce bien, il n'eut pas d'autre directeur que Dieu lui-même. « Je n'ai pas entendu dire, écrit le saint docteur, qu'il fût le disciple de quelqu'un. Mais le don du Saint-Esprit n'est point contraint par la loi. » (1) A ces paroles saint Grégoire ajoute que Dieu instruit lui-même intérieurement, pour les conduire à la perfection, certaines personnes qui se trouvent privées d'un sage directeur. Voici comment il s'exprime : « Cependant il en est plusieurs que le Saint-Esprit dirige tellement par ses inspirations, qu'ils ne manquent pas des avertissements de ce maître intérieur, quoiqu'ils ne les reçoivent point par l'organe d'un homme éclairé. » Il prouve ensuite son assertion par les exemples suivants : « C'est ainsi, écrit-il, qu'on ne lit point que saint Jean-Baptiste ait eu un maître... C'est ainsi que, dans la solitude du désert, Moïse reçut d'un ange l'ordre qu'il ne connut point par l'organe de l'homme. » Saint Augustin nous dit également qu'il y a eu des saints qui n'étaient dirigés par aucun mortel, mais par Dieu lui-même. Voici ses propres paroles : « Le plus haut des cieux est au Seigneur qui sait élever à une telle sublimité les âmes de certains saints, qu'ils ne dépendent plus d'aucun homme, mais de Dieu lui-même. » De sorte qu'on ne peut douter qu'il n'y ait certaines âmes privilégiées dont le Seigneur veut bien se faire lui-même le directeur, en remplissant envers elles l'office de maître spirituel.

94. Saint Grégoire nous recommande cependant de ne pas trop nous préoccuper de ces exemples qui sont très-rares : « Cette liberté des véritables enfants de Dieu ne doit point tenter les chrétiens, car tout en se croyant éclairés des lumières du Saint-Esprit, ils pourraient bien devenir les apôtres de l'erreur. » (2) Qu'ils se contentent d'admirer

(1) Dial. 1. 1. c. 1. — (2) Eodem capite.

de pareils exemples, sans vouloir les imiter, car la bienséance exige que celui qui n'a pas encore su se soumettre ne prétende pas présider, et que celui qui ne sait point obéir ne s'arroge pas le commandement.

95. Comme cette question est très-obscurc et que si elle n'est pas bien comprise, elle peut conduire à de graves erreurs, je m'arrêterai ici assez longtemps pour expliquer en quelle circonstance on peut espérer de Dieu une direction privilégiée, et quand on ne saurait y prétendre sans témérité, sans encourir la honte de falloir ensuite avoir recours à la direction d'un homme sage et prudent. On peut distinguer plusieurs circonstances où se trouvent ordinairement les personnes qui veulent se faire diriger. Si elles habitent des lieux où il n'y ait point de directeur qui puisse leur indiquer le chemin de la perfection ni leur donner des conseils sur la manière de se conduire, il ne faut pas douter que le Seigneur ne devienne lui-même leur maître spirituel, et qu'il ne leur indique par ses lumières la voie qui conduit à la sainteté, pourvu cependant qu'elles demandent constamment ces secours qui leur sont si nécessaires. Saint Grégoire vient de nous en citer plusieurs exemples : celui de saint Jean-Baptiste qui, retiré dans la solitude, n'eut pas la faveur d'entendre les prédications du Rédempteur pour éclairer et fortifier son âme; celui de Moïse qui, occupé à garder son troupeau, menait une vie solitaire dans le désert; enfin l'exemple de l'abbé Honorat qui, né à la campagne, élevé parmi des hommes grossiers, n'avait point de maître spirituel capable de lui donner les premières leçons de la perfection. Mais si les personnes qui s'adonnent à la piété se sont établies dans un lieu où se trouvent des prêtres, des directeurs, des savants, des maîtres spirituels qui puissent leur donner des conseils et leur indiquer la manière de les mettre en pratique; alors je dis qu'elles seraient bien imprudentes si elles refusaient de se soumettre à la direction des ministres du Seigneur, si surtout elles prétendaient que Dieu lui-même devînt leur directeur. De plus,



par ce seul acte de témérité elles mériteraient que Dieu, en punition de leur présomption, les laissât tomber dans de funestes erreurs, comme il est arrivé à un grand nombre dont nous rapporterons quelques exemples à la fin de cet article.

96. Nous pouvons encore jeter un plus grand jour sur cette question en citant plusieurs faits qui sont rapportés dans les saintes Écritures. Dieu parle à Moïse du milieu d'un buisson ardent ; il l'appelle par son propre nom : Moïse ! Moïse ! Il se fait connaître à lui sous le nom de ce grand Dieu, tel qu'il l'est en effet : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu de Jacob. » (1) Il adresse aussi la parole à Samuël, mais c'est pendant le silence et dans l'obscurité de la nuit, lorsqu'il était plongé dans le plus profond sommeil, il l'appelle par trois fois : Samuël, Samuël, Samuël ! mais il ne se montre point et ne se fait pas même connaître. D'où vient donc que Dieu procède d'une manière si différente envers ces deux prophètes ? En parlant au premier, il s'annonce comme étant le Dieu d'Israël ; en s'adressant au second, il ne se manifeste aucunement ; de sorte que Samuël entend bien une voix, sans savoir cependant qui l'appelle ni qui l'arrache ainsi à son sommeil. Il est facile d'en trouver la raison. Moïse était dans le désert, où il n'y avait personne pour le diriger ; il fallait donc que Dieu suppléât à ce défaut en se manifestant lui-même. Samuël, au contraire, habitait le temple, où se trouvait le grand prêtre Héli qui pouvait très-bien lui donner un conseil sage et prudent : il convenait donc qu'il allât le consulter et apprît de lui quelle était cette voix qui avait interrompu son sommeil. En effet il comprit d'après la réponse d'Héli que c'était le Seigneur qui lui parlait et, de plus, il reçut le conseil de répondre si on l'appelait de nouveau et de dire : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. » (2) De là on peut conclure ce que j'ai déjà dit plus haut, qu'à défaut

(1) Exod. c. 3. v. 4 et 6. — (2) I. Reg. c. 3. v. 9.



de prêtre le Seigneur nous éclaire et nous dirige lui-même. Cependant lorsque ses ministres sont à notre proximité, il veut que nous nous adressions à eux pour nous conduire d'après leurs conseils. Cassien fait la même réflexion à ce sujet : « Le Seigneur ne voulut pas lui-même instruire le jeune Samuël, et l'obligea de recourir au vieillard qu'il avait avec lui, afin d'éprouver l'humilité de celui qu'il appelait à son ministère, et de donner un exemple de soumission aux jeunes élèves du sanctuaire. » (1)

97. Nous trouvons dans les Actes des apôtres un fait non moins frappant que celui-là, c'est l'exemple du docteur des nations. (2) Tandis qu'il approche des portes de Damas plein de fureur, ne respirant que menaces de prisons, de liens, de chaînes, de blessures, de sang et de carnage contre les disciples du Seigneur, voilà que tout à coup Jésus-Christ lui apparaît, l'éblouit par l'éclat de sa majesté, le renverse par la foudre de sa voix, le prosterne, le terrasse et le remplit de crainte et de stupeur. Saint Paul se soumet aussitôt : à cet assaut formidable il se rend et, de lion furieux qu'il était, devient un agneau plein de mansuétude ; il se jette tout entier dans les bras de celui contre lequel il a sévi jusqu'alors avec tant de cruauté ; il s'écrie qu'il est prêt à exécuter sur-le-champ toutes ses volontés : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Cependant, quoique Dieu le vît si bien disposé, il ne lui dit point quelle est sa volonté. Et pourquoi ? C'est parce qu'il y avait à Damas un prêtre nommé Ananie auquel il pouvait s'adresser. Aussi la voix céleste lui répondit-elle : Allez trouver Ananie, c'est lui qui vous dira ce que vous devez faire. Mais, se demande Cassien, Jésus-Christ ne pouvait-il pas lui-même instruire saint Paul, puisqu'il avait pu le vaincre par la force de sa grâce ? Il l'aurait pu assurément, mais il ne le voulut point, afin de nous donner par là une preuve et un exemple de la vérité

(1) Collat. 11. c. 14. — (2) Act. Apost. c. 9. v. 6.

que j'ai avancée. Il l'envoya donc vers ce prêtre et préféra lui faire connaître ses volontés par le ministère d'Ananie que par lui-même, de peur que ce qu'il aurait fait pour saint Paul ne devînt un objet de scandale pour ceux qui devaient venir après lui. Chacun en effet se persuaderait volontiers qu'il doit s'éclairer sous la direction immédiate du Seigneur, qu'il peut par conséquent se passer de tous les conseils d'un sage et prudent directeur. Afin de rendre ma doctrine encore plus évidente et de montrer le zèle que nous devons avoir pour notre propre direction spirituelle, je ferai une observation qui surprendra peut-être, mais qui est très-juste. Le docteur des nations comprend par une lumière infuse toute la doctrine de l'Évangile qu'il enseigne aux gentils avec tant de charité ; cependant il interrompt le cours de ses prédications et va trouver saint Pierre pour la soumettre au jugement du chef de l'Église. Mais que pouvait-il donc craindre, puisqu'il avait puisé ses enseignements à la source première de toutes lumières, puisqu'ils lui avaient été révélés par Dieu lui-même qui est incapable de tromper et d'être trompé ? Une inquiétude troublait sa conscience : il vivait du temps des apôtres qui pouvaient porter un jugement sur ces révélations ; or il ne les leur avait pas encore soumises. Cette inquiétude ne cessa pas de le poursuivre, ne lui laissa aucun repos jusqu'à ce qu'il fût revenu à Jérusalem, où il conféra sur sa doctrine avec saint Pierre et la soumit à son approbation. Il fit donc cette démarche, « de peur, » comme il l'écrit aux Galates, « de courir ou d'avoir couru en vain. » (1) Tellement il est vrai que Dieu exige que nous dépendions de ses ministres, que nous soyons d'une grande ouverture de cœur envers eux et que nous leur obéissions parfaitement en tout ce qu'ils peuvent nous commander.

98. Quoique cette vérité soit bien démontrée, cependant comme il y a toujours certaines personnes spirituelles

(1) Ad Galat. c. 2. v. 2.



qui ne s'y conforment pas , je vais encore la rendre plus évidente par un fait que Cassien rapporte. (1) Deux solitaires de la Thébaïde quittèrent un jour leurs cellules et, sans prendre aucune provision de voyage , s'avancèrent fort loin dans le désert, avec la ferme résolution de ne rien manger tant que le Seigneur ne viendrait pas lui-même leur apporter quelque nourriture. Tandis qu'ils erraient ainsi au milieu de cette immense solitude , ils rencontrèrent un homme qui, les voyant si pâles, exténués et mourants, leur offrit quelques pains pour réparer leurs forces épuisées. L'un d'eux les accepta et se conserva la vie ; mais l'autre eut la témérité de les refuser, espérant toujours recevoir sa nourriture de la main de Dieu lui-même. De sorte que la provision qu'il attendait vainement du ciel ne lui arrivant pas , il dépérit insensiblement et mourut de faim, dans un état de misère d'autant plus déplorable qu'il était volontaire de sa part. Or je me demande à moi-même pourquoi le Seigneur qui , pendant plusieurs années, envoya tous les jours un corbeau à saint Paul l'ermite pour lui apporter un demi-pain , pourquoi ce même Dieu, qui a procuré par le ministère de ses anges une semblable faveur à plusieurs de ses saints, abandonna-t-il ce pauvre religieux, privé de tout secours , dans l'extrême misère où il se trouvait ? La raison en est évidente : saint Paul, ce patriarche de la vie érémitique, poussé par une inspiration toute particulière du Saint-Esprit, se retira dans une solitude si profonde, qu'il se trouvait hors de toute communication avec les hommes ; il convenait donc bien que Dieu le secourût d'une manière extraordinaire , et lui fit parvenir par un miracle continuel la nourriture qu'il ne pouvait pas se procurer lui-même. Tandis qu'au contraire les aliments ne manquaient pas à ce religieux dans sa cellule dont il est sorti si témérairement. Il aurait pu ensuite accepter quelques pains de cet homme qui les lui offrait. Aussi est-ce bien avec raison

(1) Collat. 2. c. 3.



que le Seigneur permit sa mort, parce qu'il prétendait recevoir du ciel ce qu'il aurait pu accepter de la main des hommes. Appliquons maintenant à la nourriture spirituelle, qui fortifie l'âme, ce que nous venons de dire par rapport à la nourriture matérielle qui fortifie le corps ; car la parité marche d'un pas égal dans l'une et l'autre supposition. Si une âme appelée à la perfection chrétienne se trouvait dans de telles circonstances qu'il lui fût impossible de se faire diriger par un maître spirituel, le Seigneur viendrait certainement à son secours ou par lui-même ou par le ministère de ses anges. Mais si au contraire pouvant se faire conduire par l'arbitre de sa conscience, elle refuse de recourir à ses bons offices, parce qu'elle éprouve de la répugnance à lui découvrir les secrets de son cœur ou pour toute autre raison ; le Seigneur permettra sans doute qu'elle décroisse dans la perfection et peut-être même qu'elle meure entièrement à la grâce : comme il a permis que ce pauvre religieux finît par mourir d'inanition. Nous pouvons donc conclure avec Cassien : que le Seigneur ne conduira point à la perfection ceux qui pouvant consulter un directeur négligent de le faire ou méprisent ses instructions.

99. C'est pour cette raison que saint Jérôme recommandait souvent aux personnes qu'il instruisait par lettres de choisir un père spirituel, qui les conduisît dans le chemin de la perfection. Il conseillait à Rustique de vivre dans la société et sous la direction d'hommes capables de le diriger, de peur qu'il ne prétendît s'instruire lui-même et marcher sans guide dans un chemin qu'il ne connaissait pas. « Il me plaît que vous fréquentiez la compagnie de saints qui puissent vous instruire et vous conduire dans un chemin que vous n'avez pas encore parcouru. » Ce saint docteur, écrivant à Démétriadé, lui dit aussi que la volonté propre ou la présomption est le plus misérable de tous les maîtres. « Il nous est bon d'obéir aux supérieurs et aux saints ; car ils sont après l'Écriture les premiers guides de notre conduite. Gardons-nous donc bien de nous laisser

aller à notre présomption qui est le guide le plus dangereux que nous puissions avoir. » Cette manière de voir s'accorde parfaitement avec celle de saint Bernard qui s'exprime ainsi : « Celui qui veut être son maître devient le disciple d'un fou , puisqu'en agissant avec si peu de prudence il montre bien qu'il n'est qu'un insensé. » (1) Mais ce que saint Vincent Ferrier nous dit est encore plus capable de stimuler une âme fervente qui désire sa perfection : « Jésus-Christ sans lequel nous ne pouvons rien, n'accordera jamais sa grâce à une âme qui pouvant se faire diriger ne le fait pas. L'obéissance est le chemin royal qui conduit les hommes au sommet de la perfection où le Seigneur nous attend. » (2) C'est ainsi que les saintes Écritures et les saints Pères nous parlent de la nécessité où nous sommes de nous choisir un directeur spirituel, si nous voulons faire quelques progrès dans la perfection. Et afin que le lecteur soit intimement convaincu de cette nécessité, je vais encore la démontrer par les preuves que nous donne la raison elle-même.

---

## CHAPITRE II.

### RAISONS QUI PROUVENT LA NÉCESSITÉ D'UN DIRECTEUR POUR MARCHER SUREMENT DANS LES VOIES DE LA PERFECTION.

100. La première raison qui nous fait voir cette nécessité, c'est l'usage universel où sont tous les hommes de n'apprendre aucun art , aucune science sans le secours d'un maître. Je ne parlerai pas ici des sciences les plus

(1) Epist. 87. — (2) In tract. de vita spirit.



élevées, telles que les mathématiques, la philosophie, la théologie que personne ne peut comprendre sans les explications d'un bon professeur. Je ne parlerai pas non plus des arts les plus nobles tels que la peinture, la sculpture, l'architecture qu'aucun élève ne prétend apprendre sans la direction d'un maître habile. Je veux seulement parler de l'art de cultiver la terre, de construire des murs, de travailler le bois, le fer, l'airain et les autres métaux; car quoique ces arts et métiers soient de peu d'importance, cependant on ne parvient à les posséder qu'à l'aide d'enseignements et d'instructions. Or s'il y a une si grande nécessité d'un maître pour apprendre ces différents arts dont on peut voir et toucher les produits, puisqu'ils sont matériels; combien à plus forte raison faudra-t-il recourir à un maître spirituel pour apprendre l'art de la perfection qui est si élevée, si sublime, si pénible, si difficile à obtenir; cette perfection qu'on ne peut voir de ses yeux ni toucher de ses mains, qu'on ne peut comprendre qu'avec l'esprit; encore n'est-elle accessible qu'aux âmes qui sont douées d'une grande pureté et des lumières abondantes de la grâce; cette perfection dont dépend une œuvre si importante, un si grand bien ou un si grand mal, dont peut même dépendre une éternelle félicité ou un malheur infini? La comparaison est fort convenable et l'argument qui en ressort est très-concluante; j'y ajouterai toute la force de l'autorité en disant qu'il ne vient pas de moi, mais de Cassien qui dit : « Quand nous observons que toutes les sciences et tous les arts qui ont été inventés par le génie de l'homme, qui n'ont pas d'autre fin que les avantages de cette vie, dont on peut voir et toucher les produits; lorsque nous voyons qu'ils ne peuvent cependant pas s'apprendre parfaitement sans l'aide d'un maître expérimenté; combien il est ridicule de prétendre que l'art de la perfection soit le seul que nous puissions apprendre sans le secours d'aucun maître; cet art qui s'exerce d'une manière invisible et cachée, qui ne peut s'étudier qu'avec le cœur le plus pur

et dont l'inexpérience occasionne , non pas un dommage temporel facile à réparer , mais la perte irréparable de l'âme et la damnation éternelle ? » (1)

101. Saint Jérôme va même jusqu'à dire que ce ne sont pas seulement les hommes qui n'apprennent aucun art sans l'aide de l'enseignement , mais encore les animaux eux-mêmes qui quoique privés de la raison et de la parole ne travaillent et n'agissent cependant que sous la direction d'un maître , puisqu'en effet ils ont leurs chefs dont ils exécutent les ordres et leurs guides dont ils suivent les traces. C'est ce que le saint prouve par l'exemple des brebis , des abeilles et des grues : « Aucun art , écrit-il , ne s'apprend sans maître. Les animaux qui sont dépourvus de la parole , les troupeaux de bêtes fauves suivent leurs conducteurs. Parmi les abeilles , il y en a qui sont reines , et parmi les grues , quand elles volent , il y en a toujours une que suivent toutes les autres en formant une lettre de l'alphabet. » (2) Saint Jérôme termine cet exemple en excitant Rustique à ne pas se conduire d'après sa manière de voir , mais à se retirer dans un couvent non pas tant pour renoncer au monde et à ses dangereux avantages , que pour se mettre dans la possibilité d'être dirigé par un supérieur prudent qui règle sa conduite extérieure et intérieure. « Tout ce que je viens de vous dire , ajoute-t-il , tend à vous faire comprendre qu'il ne faut pas vous conduire d'après votre volonté propre et que vous devez entrer dans un monastère , pour y vivre sous la conduite d'un directeur spirituel... Ne faites pas ce que vous voulez , mangez ce qu'on vous donne , revêtez-vous des habits qu'on vous apporte , achevez votre tâche , soumettez-vous à celui que vous n'aimez pas , n'allez vous reposer que quand vous serez tellement fatigué que vous dormiez en y allant. Vous n'aurez pas encore pris tout votre repos qu'il faudra vous lever ; chantez les psaumes de telle manière que vous fassiez plutôt attention à la dévotion du cœur qu'à la douceur de votre voix. »

(1) Collat. 2. c. 2. — (2) Epist. ad Rustic.



102. Saint Paul le simple comprenait bien toute l'importance qu'on doit attacher à la direction spirituelle ; car à peine eut-il formé le dessein de se consacrer tout entier au service de Dieu , qu'il se retira dans la solitude et alla se prosterner aux pieds de saint Antoine abbé, le priant de vouloir bien le diriger dans toute sa conduite. Le saint voulant éprouver sa bonne volonté lui commanda aussitôt de se retirer et de prier à la porte de sa cellule, jusqu'à ce que lui-même en sortît. A cet ordre le nouveau disciple se jette à genoux et commence son oraison qu'il continue pendant tout le jour et toute la nuit malgré les rayons du soleil et l'intempérie de l'air. Saint Antoine satisfait de cette première épreuve le reçut comme une mère reçoit son enfant dans ses bras, de sorte qu'il ne lui laissait rien faire qui ne fût conforme à ses ordres ou à ses conseils. Il lui bâtit une petite habitation à trois milles de la sienne, lui donna un règlement de vie très-sévère pour les exercices du corps, et d'un goût exquis pour les actes de la vie intérieure. Or en le voyant si docile et si exact à faire tout ce qu'il lui commandait il tressaillait de joie. « Il le visitait souvent et le félicitait de ce qu'il était si attentif et si plein de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs. » Non content de ces succès il voulut avoir de plus grandes preuves de sa docilité et lui commanda plusieurs fois des choses diamétralement opposées à la raison. Il lui ordonnait, par exemple, de faire des habits et quand ils étaient faits il lui disait de les découdre ; il lui enjoignait d'aller puiser de l'eau et de la répandre inutilement à terre. Paul accomplissait tous ces ordres avec une grande simplicité, obéissant aveuglément comme un enfant qui se laisse porter par sa mère partout où elle veut. Je ne puis passer sous silence ce qui arriva un jour dans une conférence que saint Antoine faisait à ses religieux. Comme ses confrères proposaient des doutes dignes de la discussion, Paul le simple voulut aussi en proposer un, mais qui ne signifiait absolument rien. Il demanda si Jésus-Christ avait vécu avant les prophètes ? A cette question le saint abbé rou-



gissant lui dit avec douceur de se taire et même de sortir. Paul se retira aussitôt et garda depuis un si profond silence que pendant un long espace de temps il ne proféra pas la moindre parole. En un mot par sa pleine et entière soumission au directeur qu'il s'était choisi dès le commencement, il parvint à un si haut degré de sainteté, qu'il faisait des miracles beaucoup plus étonnants et plus nombreux que saint Antoine lui-même, quelque célèbre que fût ce grand patriarche par la gloire de ses prodiges. Ce saint abbé le citait comme un modèle de perfection, en disant que le chemin le plus sûr et le plus court pour y parvenir est l'obéissance, le renoncement entier de sa volonté entre les mains des directeurs. « Par l'exemple de Paul le simple saint Antoine démontrait aux autres religieux que pour arriver promptement à la perfection, il ne faut pas vouloir être le maître de ses actions ni faire sa propre volonté, lors même qu'elle semble bonne. » (1)

103. Une seconde raison qui nous prouve la nécessité de la direction, c'est qu'elle nous préserve des tromperies et des pièges infernaux qu'on ne peut éviter, quand on marche sans guide dans le chemin de la perfection. Cassien nous dit que « le démon ne fait jamais si facilement tomber un religieux et ne l'entraîne jamais si sûrement en enfer, que lorsqu'il est parvenu à lui persuader de mépriser les conseils des anciens et de se fier à son propre jugement. » (2) Il rapporte ensuite des exemples bien tristes de personnes qui étaient déjà parvenues à une haute perfection et qui, ayant tenté de se conduire elles-mêmes, ont fait une chute si terrible qu'elles n'ont jamais pu se relever. C'est ce qui arriva au moine Héron qui après avoir pratiqué de grandes austérités dans la solitude du désert pendant cinquante ans, se laissa tromper par l'esprit malin qui le fit tomber du sommet de la perfection dans la plus profonde misère : « Parce qu'il avait contracté l'habitude de se diriger lui-même et de mépri-

(1) In vitis patrum, de Paulo simplici (2) Collat. 2. c. 11.

ser les avis des autres. En effet, cet ennemi du salut lui ayant persuadé que s'il se précipitait dans un puits très-profond il en sortirait sain et sauf par la protection divine, il se mit aussitôt en devoir de suivre ce conseil téméraire. Cependant le Seigneur, peut-être par égard pour la sainteté extérieure de sa vie passée, disposa les choses de telle sorte qu'il fut retiré, sinon sain et sauf, du moins encore vivant; afin qu'il eût le temps de se repentir d'une si grande faute. Mais les courts instants qui lui étaient accordés ne servirent qu'à l'endurcir davantage; car il avait coutume de ne s'en rapporter au jugement de personne. Pendant l'espace de trois jours qu'il survécut à cet accident, on ne put jamais lui faire reconnaître la ruse du démon, ni l'énormité de sa propre faute; de sorte que sa malheureuse âme quitta ce monde sans espoir ou du moins avec une très-faible espérance de son salut éternel. Cassien rapporte encore qu'un autre moine se laissa persuader par le démon que s'il immolait son propre fils qui habitait avec lui, il deviendrait égal en sainteté au patriarche Abraham. Ainsi sans demander conseil, puisqu'il ne le faisait jamais, il aiguisa un couteau et prépara des cordes pour consommer cet horrible sacrifice : il aurait assurément accompli son malheureux dessein, si son fils plus prudent que lui ne se fût soustrait à la mort par la fuite et n'eût exempté son père d'un crime si atroce. (1) Après avoir rapporté ces exemples et plusieurs autres de ce genre, le même auteur nous indique un moyen particulièrement recommandé par l'abbé Moïse pour éviter les pièges innombrables que l'ennemi de notre salut nous tend tous les jours. Ce moyen n'est rien autre chose que la direction spirituelle, dans laquelle on découvre avec sincérité à son supérieur tous les sentiments les plus secrets de son cœur, pour les conformer ensuite à son jugement et à sa volonté. Elle suppose donc de notre part « une véritable humilité qui soumette à l'examen des plus

(1) Collat, 2. c. 7.



anciens non-seulement nos actions mais encore nos pensées ; afin que renonçant à notre manière de voir nous nous en rapportions à la leur , et que nous apprenions d'eux le jugement qu'il faut porter sur toute chose bonne ou mauvaise. » (1)

104. Ici vient très à propos ce que dit saint Ignace pour nous expliquer la ruse que le démon emploie afin de précipiter les téméraires dans ses pièges. « Notre ennemi fait avec nous précisément comme un jeune homme qui veut corrompre la fille de parents honnêtes ou l'épouse d'un homme probe. Il a grand soin que ses paroles et ses conseils restent cachés ; il ne redoute rien tant que de voir cette jeune personne les découvrir à son père ou cette femme les faire connaître à son mari ; car il sait fort bien qu'alors tous ses efforts seraient inutiles. Ainsi fait le démon , il s'efforce d'empêcher l'âme qu'il veut perdre de révéler ses suggestions mensongères et il s'irrite, il souffre d'horribles tourments , quand elle découvre ses machinations au confesseur ou à son directeur, parce qu'il sait très-bien que dès lors il doit désespérer de la victoire. » (2) Nous saurons donc bien désormais que pour ne pas tomber dans les pièges du démon , nous n'avons pas de moyen plus sûr que de suivre les sages conseils de notre directeur.

105. Il y a encore une troisième raison qui nous fait comprendre la nécessité de la direction spirituelle , c'est la grande difficulté que nous avons de reconnaître ce qu'il faut faire dans telle ou telle circonstance pour agir selon la perfection. La véritable vertu se trouve entre deux extrémités, pour peu qu'elle s'approche de l'une ou de l'autre, elle devient un vice. Mais hélas ! cette voie intermédiaire est bien difficile à trouver, soit à cause de notre amour-propre qui nous trompe si souvent, soit parce que nos passions aveuglent notre esprit et l'emportent dans bien des écarts. Nous avons donc besoin d'un guide fidèle qui considère tout d'un œil sûr, et nous indique la voie droite

(1) Collat. 2. c. 10. — (2) In exer. spirit. reg. 3. de disc. spir.

en nous aidant à y marcher malgré nos passions. D'autant plus que si nous sommes privés d'un directeur habile, nos exercices de piété peuvent eux-mêmes nous jeter dans un grand danger de nous perdre. Combien n'y en a-t-il pas qui se sont perdus par une ferveur imprudente? Combien d'autres qui dans des temps d'aridité se sont découragés et ont fait une malheureuse mort? Pour combien de grands saints même les consolations et les dons du Seigneur n'ont-ils pas été une occasion de chute? Pour combien les jeûnes excessifs, les veilles trop prolongées, les mortifications corporelles exercées sans le conseil de la discrétion, n'ont-ils pas été un grand obstacle à la perfection qu'ils s'efforçaient d'atteindre par la pratique de ces austérités? Saint Jérôme répond à ces questions dans les termes suivants : « J'ai moi-même connu des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui par une trop grande abstinence se sont tellement affaibli la tête, surtout celles qui habitaient des cellules froides et humides, qu'elles ne savaient plus où aller, ni ce qu'elles devaient dire ou taire, ni ce qu'elles devaient faire ou omettre. » (2) C'est ainsi qu'ayant perdu l'usage de la raison elles se sont rendues inutiles à Dieu et aux hommes. Aussi ce saint docteur recommandait-il à Rustique de se faire diriger par un maître spirituel, de peur qu'entrant dans une voie inconnue « il ne vînt à donner dans des erreurs, » en faisant plus ou moins qu'il ne fallait; « et que courant trop vite il ne se fatiguât, ou que s'endormant en chemin, il ne se mît en retard. » Ce saint docteur résume ici en quelques mots tous les avertissements que nous avons donnés à ceux qui s'aventurent sans guide dans les voies de la vie spirituelle. Ainsi nous pouvons conclure d'après le témoignage de l'Ecriture sainte, des saints pères et de la raison, que pour arriver à la perfection, nous devons d'abord choisir un directeur qui nous y conduise.

(1) Epist. ad Demetr.



### CHAPITRE III.

#### DES QUALITÉS QU'ON DOIT SURTOUT CONSIDÉRER DANS LE CHOIX D'UN DIRECTEUR SPIRITUEL.

106. Le directeur croira peut-être que ce chapitre comme tout le reste de l'article présent ne le regarde nullement et ne doit s'appliquer qu'à ses pénitents. Mais il n'en est pas ainsi, car les directeurs eux-mêmes ont besoin de direction, et s'ils sont les maîtres spirituels des âmes qu'ils dirigent, il faut qu'ils deviennent à leur tour les disciples d'un prêtre éclairé qui gouverne toute leur conduite; en effet, de même que personne ne peut être juge dans sa propre cause, ainsi l'on ne saurait se diriger soi-même. De plus en voyant les qualités qu'ils doivent exiger de ceux auxquels ils veulent se confier, les directeurs comprendront en même temps celles qu'ils doivent avoir eux-mêmes pour exercer un ministère si important. Par là il devient évident que loin de leur être inutile ce chapitre leur profitera doublement.

107. Si donc quelqu'un cherche un directeur et désire lui confier le soin de son âme, qu'il tâche d'en trouver un qui paraisse doué de trois qualités indispensables à la bonne direction spirituelle. Il faut d'abord qu'il soit instruit, ensuite qu'il pratique la vertu, enfin qu'il ait l'expérience jointe à l'exercice des choses qui ont rapport à l'esprit. En effet, il est nécessaire qu'il connaisse les voies du Seigneur, qu'il ne pense pas conduire tout le monde par le même chemin ni avec la même rapidité, qu'il sache découvrir les erreurs dans lesquelles les âmes peuvent tomber, qu'il connaisse l'origine et la source des mouvements du cœur, en un mot qu'il puisse conduire chacun avec habileté. Il faut aussi qu'il aime et pratique la vertu, afin que brûlant d'une sainte ardeur il s'efforce de procu-

rer l'avancement spirituel de ses pénitents ; parce qu'il est impossible que celui qui ne pense pas à sa propre perfection travaille avec ferveur à celle des autres. L'expérience lui est aussi nécessaire , car quelqu'instruit qu'il soit dans toutes les sciences spéculatives , elle seule peut lui apprendre comment il faut appliquer les principes généraux aux faits particuliers. Il en est beaucoup qui connaissent les principes de la vie spirituelle mais qui ne savent pas les appliquer. C'est le manque d'expérience qui les induit en erreur , comme un médecin qui connaîtrait fort bien toutes les différentes maladies et les remèdes propres à les guérir , mais qui ne saurait point indiquer à chaque malade la médecine qui lui faut.

108. Cette expérience s'acquiert de deux manières : en menant soi-même une vie spirituelle et en dirigeant les autres. Si le directeur s'occupe sérieusement de sa perfection , s'il réfléchit et cherche à comprendre comment le Seigneur conduit les âmes ; il connaîtra bientôt ce qu'elles doivent faire ou éviter , les fautes qu'elles commettent , les dangers qu'elles courent , les tentations qu'elles ont à vaincre ; il trouvera de suite les remèdes qu'il doit prescrire , les précautions qu'il faut prendre dans chaque circonstance. L'usage lui apprendra aussi à discerner les inclinations de la nature , les ruses du démon d'avec les impulsions de la grâce. D'où il résulte qu'il saura modérer les unes , parce qu'elles sont dangereuses , rejeter les autres , puisqu'elles sont mauvaises , enfin recevoir et favoriser les dernières , parce qu'elles viennent de Dieu et qu'elles concourent à notre avancement spirituel.

109. Ce sont bien là les trois qualités auxquelles saint Basile veut qu'on fasse attention quand il s'agit de choisir un bon directeur , car aussitôt après nous avoir exhortés à prendre un guide sûr , il nous dit dans les termes suivants les qualités qu'il doit avoir : « Qu'il soit orné des vertus , que toutes ses actions puissent lui servir de témoignage , qu'il ait l'amour de Dieu et la science des



saintes Écritures. » Voilà sa qualité de savant bien exprimée par ces dernières paroles. « Qu'il soit intègre, ennemi de la dissipation, de l'avarice; qu'il ne s'occupe pas volontiers des affaires du monde, qu'il soit paisible, qu'il aime Dieu et les pauvres, qu'il ne soit point irascible. » Voilà l'idée des vertus qu'il doit pratiquer. « Qu'il ne se souvienne jamais des injures qu'il a reçues, qu'il soit naturellement porté à instruire ceux qui viennent le consulter, que la vaine gloire ne puisse l'enfler ni l'orgueil l'élever, que les adulations ne le fléchissent point, qu'il soit mortifié et constant, enfin qu'il n'y ait rien de plus important à ses yeux que la gloire du Seigneur. » (1) Le directeur doit posséder autant que possible toutes ces vertus qui sont le fruit de l'expérience qu'on obtient en se perfectionnant soi-même et en instruisant les autres.

110. La mère séraphique sainte Thérèse nous dit encore plus clairement combien il importe d'avoir un directeur doué de ces trois qualités. Voici comment elle s'exprime au sujet de la science qu'il doit avoir : « Consultez toujours des personnes éclairées et vous recevrez des conseils prudents, qui vous conduiront par le chemin de la vérité jusqu'à la perfection. Dieu vous préserve de vous faire diriger par un homme ignorant quelque bon qu'il vous paraisse, quelque vertueux qu'il puisse être. » (2) Cependant quoique la sainte prît la science en si haute considération, elle était loin de croire qu'elle pût suffire pour la direction, si elle n'était accompagnée d'une conduite exemplaire. « Si les directeurs, écrit-elle, ne sont pas des hommes d'oraison, la science leur servira peu; (3) beaucoup se trompent quand ils prétendent connaître l'esprit sans l'avoir. » (4) Enfin elle veut qu'à la science et à la vertu il joigne l'expérience que nous devons tous respecter et suivre comme le guide et la modératrice de toutes nos actions. « Il est aussi nécessaire, dit cette grande

(1) De Renunt. et Abdic. — (2) In via perf. c. 37 et in vita c. 13. —

(3) In l. de fund. c. 3. — (4) Vitæ c. 13.

sainte, que le directeur soit un homme d'expérience, sinon il donnera dans des erreurs considérables : il conduira les âmes sans les connaître, sans les comprendre, sans même souffrir qu'elles se connaissent elles-mêmes. » (1) Celui donc qui veut avancer rapidement dans la perfection doit faire toutes les démarches possibles pour trouver un directeur qui ait ces trois qualités; s'il le trouve, qu'il soit en paix et se félicite de son bonheur comme d'une grande fortune. C'est ce que nous dit saint Basile : « Si vous vous faites diriger par un homme de grandes vertus, vous hériterez de tout ce qu'il y a de bon en lui, vous serez heureux devant Dieu et devant les hommes. » (2)

111. Il me souvient d'avoir lu à ce sujet, que du temps du père Louis du Pont il y avait en Espagne un prêtre qui, avant de chasser le démon d'une femme que cet esprit malin obsédait, lui demanda ce qui déplaisait le plus au prince des ténèbres et ce qui arrachait le plus d'âmes à son empire tyrannique. Comme celui-ci résistait et refusait de répondre, l'exorciste l'interrogea et le pressa par ses questions pour vaincre son obstination : Est-ce la prédication ? lui demanda-t-il. A cette question le démon éclata de rire en se moquant de la manière vaine et inutile dont on prêchait à cette époque. Le prêtre l'interrogea de nouveau et lui demanda si c'était la confession ? L'esprit infernal fit encore quelques signes de mépris en disant que plusieurs ne purifiaient pas bien leurs consciences, ou que du moins ils se souillaient bientôt après des mêmes fautes qu'ils avaient accusées. Enfin forcé par la puissance des exorcismes d'avouer ce dont il avait le plus d'horreur : Ah ! s'écria-t-il, quand une âme s'abandonne entièrement entre les mains de ce vieillard sage et éclairé, elle est perdue pour moi. Or le vieillard dont il parlait, était le bienheureux Louis du Pont excellent directeur qui possédait les trois qualités que nous avons indiquées

(1) *In via perf. c. 5.* — (2) *De Renun. et Abdic.*



plus haut : la science ne lui manquait certainement pas , on peut le voir dans les ouvrages si célèbres qu'il a composés : il avait aussi beaucoup de vertu, puisque l'histoire de sa vie nous dit qu'il la pratiqua jusqu'à l'héroïsme ; il a également dû avoir bien de l'expérience pour conduire tant d'âmes à la perfection , un seul exemple suffit pour nous en convaincre, c'est celui de Marie Diaz sa pénitente qu'il éleva au plus haut degré de la perfection chrétienne, comme on peut le voir dans la vie de cette sainte personne écrite par le bienheureux Louis du Pont lui-même. C'est précisément parce qu'il était si bon directeur que le démon a été forcé d'avouer que quand une âme s'abandonnait entre ses mains, elle était gagnée pour Dieu et perdue pour l'enfer. Heureux donc, répéterai-je avec saint Basile, heureux est celui qui rencontre un pareil directeur, car il parviendra sous sa conduite à découvrir et à posséder le trésor de la perfection.

112. Mais que devrait-on faire si l'on ne trouvait pas un homme doué de toutes ces qualités éminentes ? Il faut ici distinguer : quand le Seigneur conduit une âme par les voies extraordinaires de la grâce , c'est-à-dire par la contemplation des choses divines, la première qualité à laquelle on doit surtout faire attention dans le choix d'un directeur, est la science ; car il n'est pas donné à tout le monde de comprendre certains degrés très-élevés de l'oraison, ni de connaître les sentiers étroits et dangereux par lesquels il faut passer avant d'arriver à la hauteur de cette perfection. Sainte Thérèse dit « qu'une personne d'oraison qui traite avec des hommes éclairés ne sera jamais trompée par le démon , à moins qu'elle ne veuille se tromper elle-même. » (1) Si au contraire cette âme tend à la perfection par les voies ordinaires de la grâce, il n'est pas nécessaire de posséder des connaissances si sublimes, une science ordinaire et commune suffit pour la diriger. Toutefois le directeur doit toujours être un homme probe,

(1) Cast. int. mans. 4. c. 1.

de beaucoup d'expérience et d'un grand zèle; qu'il ait à cœur l'avancement spirituel de ses disciples et qu'il montre toujours une sollicitude pleine de charité pour leur faire pratiquer la vertu. C'est aussi le sentiment de sainte Thérèse : « Il importe beaucoup, écrit-elle, que le père spirituel soit un homme circonspect, d'une grande intelligence et de beaucoup d'expérience; si avec cela il possède une haute science, elle l'aidera merveilleusement. Cependant si l'on ne peut avoir ces trois qualités, il faut préférer les deux premières. »

113. Voilà bien tout ce qu'on doit faire pour choisir un bon directeur, mais ce qu'il y a de déplorable, c'est que la plupart des hommes ne s'inquiètent pas de ces qualités quand il s'agit d'un tel choix. On observe uniquement si le père spirituel traite ses pénitents avec douceur, s'il sympathise avec leurs inclinations naturelles. Et ceux qui pour recouvrer la santé du corps se garderaient bien de faire venir un médecin ignorant, inexpérimenté ou intempérant, ceux-là même ne craignent pas de demander un médecin si incapable de guérir les maladies de leur âme. Or, je vous le demande ici avec saint Basile, à quoi vous sert-il d'avoir renoncé aux vaines pompes du siècle, si vous choisissez un guide aveugle qui vous conduise et vous précipite avec lui dans le même abyme ? « Si pour traiter plus doucement votre corps vous prenez un maître qui ait les mêmes vices, ou pour dire plus vrai, qui se jette dans le même malheur que vous ? C'est en vain que vous avez renoncé au monde, vous vous êtes attaché à un aveugle qui vous fera tomber avec lui. » (1)

(1) De Renun. et Abdic.

---



## CHAPITRE IV.

### COMBIEN LE PÉNITENT DOIT AVOIR D'OUVERTURE DE CŒUR ENVERS SON PÈRE SPIRITUEL.

114. Pour que la science, la piété et l'expérience du directeur soient utiles aux âmes qu'il dirige, il faut qu'elles profitent de ses précieuses qualités en lui découvrant leur intérieur et en suivant fidèlement tous ses sages conseils. Car si elles agissaient autrement, ces qualités ne leur serviraient pas plus que la science d'un excellent maître à des élèves paresseux et négligents.

115. Il est bon de remarquer ici que les personnes pieuses, qui désirent d'avancer dans la pratique de la vertu, ne doivent pas se borner à dire au directeur les fautes et les péchés qu'elles ont commis. Il faut aussi qu'elles lui fassent connaître leurs désirs, leurs penchants, leurs mauvaises pensées et affections : afin qu'il puisse leur indiquer les moyens qu'elles doivent employer pour réprimer les mouvements des passions rebelles. Car de même que le malade n'indique pas seulement au médecin ses plus grandes souffrances, mais encore les effets et les causes du mal, tous les maux qu'il éprouve dans l'usage de la nourriture, de la boisson et des médecines qui lui sont prescrites ; ainsi celui qui désire de recouvrer la santé parfaite de son âme, doit découvrir à son médecin spirituel toutes ses pensées perverses et tous ses mauvais désirs. Cassien rapporte que cette excellente coutume existait déjà parmi les religieux des premiers temps. « Ils s'appliquent, écrit-il, à ne tenir cachée dans leurs cœurs aucune mauvaise pensée et dès qu'ils en aperçoivent ils les découvrent aussitôt à leur directeur. » (1) Ce

(1) Instit. renun. l. 4. c. 9.

même auteur ajoute que le saint abbé Moïse 'conseillait également d'agir ainsi : « Nous devons suivre avec beaucoup d'attention les traces des anciens , et leur dire tout ce qui se passe dans nos cœurs. » (1) L'abbé Isaïe ajoute que Dieu protégera d'une manière toute particulière celui qui ne cachera au supérieur aucune agitation de son âme. « Découvrez vos pensées à votre père spirituel et la grâce de Dieu vous protégera. » C'est aussi ce que nous recommandent saint Basile, (2) saint Benoît et beaucoup d'autres fondateurs d'ordres religieux. Saint Théodose faisait de pieuses lectures et se livrait à de saintes contemplations pendant la nuit , mais de jour il s'occupait à diriger ses disciples. « Chaque jour , dit l'historien de sa vie , ses enfants spirituels venaient le trouver et lui adressaient chacun en particulier des questions sur les pensées qui les tourmentaient. » (3) De là nous pouvons conclure que le conseil de faire connaître à son directeur tous les mouvements de l'esprit et du cœur , est une règle très-importante de la vie spirituelle ; puisque les saints pères nous la recommandent et que les chrétiens des premiers siècles de l'Église l'ont toujours observée.

116. Il faut remarquer en second lieu que pour marcher droit et sans détour dans les voies de la perfection chrétienne , nous devons encore découvrir à notre directeur spirituel toutes nos tentations, quelque honteuses, impies et horribles qu'elles soient ; cela est nécessaire pour arracher à notre ennemi les armes dont il pourrait se servir contre nous, pour anéantir toute sa puissance et remporter sur lui une victoire certaine, en découvrant tous les pièges qu'il nous tend. Car le démon étant un vrai voleur qui convoite les richesses spirituelles de nos âmes, il n'est pas étonnant qu'il ait aussi les mœurs des voleurs qui prennent la fuite aussitôt qu'ils sont découverts. En effet

(1) Collat. 2. c. 11. — (2) In regula 26. — (3) Metaphrastes in vitâ S. Theod. Cœnob.



l'expérience des personnes pieuses prouve tous les jours que quand on fait connaître ses tentations à son directeur, elles se dissipent entièrement ou du moins elles se calment beaucoup. Saint Dorothee rapporte qu'un jour saint Macaire aperçut un démon qui tournait autour de ses religieux et leur présentait à boire dans un calice ; tous le repoussèrent avec dégoût et même avec indignation, à l'exception d'un seul qui tendit la main vers ce vase empoisonné, l'approcha de sa bouche et but la liqueur infernale. Le saint abbé comprit par là que ce religieux cachait à son directeur les secrets de sa conscience, qu'il voulait se diriger lui-même et que c'était pour cette raison qu'il avait accepté cette boisson perniciense. « Car qui-conque, dit saint Dorothee, manifeste ses intentions à son père spirituel, reçoit de puissants secours et l'ennemi du salut ne peut rien contre lui. Le démon n'a trouvé que ce malheureux qui voulût s'instruire et se diriger lui-même. » (1)

117. Ici se présente fort à propos à mon esprit le fait qui est arrivé à saint Astion et à son père spirituel saint Épictite. (2) Comme ce saint jeune homme allait puiser de l'eau, le démon se présenta devant lui sous la forme d'un brigand, le tenta contre la pureté et lui inspira tant de honte de le dire à son directeur, qu'il ne put vaincre la répugnance qu'il avait d'en parler. Cependant il se contentait des efforts qu'il faisait pour combattre et repousser ces imaginations impures. Mais voyant après trois jours de combats qu'il n'était pas en son pouvoir de vaincre cette tentation, il se livra dès lors à une tristesse profonde. Or saint Epictite le voyant plus triste qu'à l'ordinaire baisser honteusement la tête, lui adressa ces tendres paroles : « Qu'avez-vous donc, mon fils ? La sérénité qui régnait sur votre visage a disparu. » Alors saint Astion se jetant à genoux lui découvrit humblement la tentation du démon. Et chose admirable ! aussitôt après cette con-

(1) Doctrina 8. — (2) Spec. exemp. distin. 8. exemp. 21.

fession il vit lui-même sortir de sa poitrine un petit Éthiopien qui portait à la main une torche enflammée, symbole de la tentation impure ; puis il l'entendit s'écrier en s'agitant : Astion, cet aveu m'a ôté beaucoup de puissance.

118. Ce fait est entièrement semblable à ce que Cassien dit d'après le témoignage de l'abbé Moïse être arrivé à l'abbé Sérapion, qui avait contracté dans sa jeunesse l'habitude d'enlever un pain qu'il mangeait à l'insu de tout le monde. Il n'eut pas d'abord la force de découvrir cette tentation à son père spirituel ; aussi était-il non-seulement tenté mais encore vaincu tous les jours par le démon. Or il arriva, comme on faisait la lecture spirituelle dans la cellule du père abbé, que le sujet vint à tomber sur le grand danger que court celui qui cache ses tentations à son directeur ; Sérapion pressé par les remords de sa conscience, se jeta spontanément à genoux et devant toute la communauté des religieux qui le regardaient, accusa son péché en versant d'abondantes larmes : puis tirant de son sein le pain qu'il avait dérobé comme de coutume, il l'exposa aux regards de tous ses confrères. Alors l'abbé Théonas son directeur lui dit : « Ayez confiance, mon fils, votre aveu vous a délivré de la tentation avant même que je vous réponde. Vous avez remporté aujourd'hui sur votre ennemi un triomphe bien plus grand que toutes les défaites que vous avez essuyées quand vous gardiez le silence..... Désormais cet esprit malin ne vous tourmentera plus. » Ce saint vieillard n'avait pas encore cessé de parler, qu'on vit sortir de la poitrine du jeune religieux une flamme de soufre qui, par son odeur infecte, signifiait que le démon vaincu et couvert de confusion était forcé de prendre la fuite. En effet le jeune homme ne sentit jamais plus les importunités de cette tentation. J'ai rapporté ces faits merveilleux, afin que le lecteur comprenne bien que pour repousser, combattre et vaincre le démon, il n'y a pas de moyens plus faciles et plus efficaces que de tout découvrir avec sincérité à son directeur. Il n'y a rien de plus insolent qu'un



voleur tant qu'il reste caché, rien de plus timide que lui quand il vient à être découvert : tel est absolument le démon.

119. Mais il ne suffit pas de découvrir à notre père spirituel toutes nos tentations, il faut encore lui parler de la manière dont nous faisons nos oraisons, lui dire les inspirations, les lumières que nous y recevons, les mortifications, les travaux par lesquels nous réduisons notre corps en servitude; lui faire connaître les bienfaits, les dons et les grâces que la bonté divine répand dans nos âmes: il faut les lui manifester afin que quand nous nous écarterons de la voie droite, il puisse nous y ramener promptement. D'après le témoignage de saint Grégoire, « il y a beaucoup de vices qui paraissent être des vertus; » (1) or c'est au père spirituel à distinguer celles-ci de ceux-là et à dire ce qu'il convient de faire, le temps où il faut et la manière dont on doit l'exécuter. « Ce qu'on appelle avec raison sagesse de la direction provient, dit le saint docteur, de ce que le supérieur doit toujours discerner avec perspicacité le bien et le mal en réfléchissant mûrement aux choses, aux personnes, au temps et à la manière qui conviennent. » Or si vous ne voulez pas lui faire connaître toutes vos actions quelque honnêtes, saintes et parfaites qu'elles soient, comment pourra-t-il les juger et les conduire prudemment? « Car, nous dit saint Augustin, ni votre père ni votre frère ne peuvent entrer dans votre conscience pour la connaître comme le Seigneur lui-même. » (2)

120. Ce qui doit encore nous inspirer plus de crainte, c'est que le démon a coutume de nous tenter non-seulement en nous portant au mal, mais encore en nous poussant à faire le bien, sans cesser jamais de conjurer notre perte. « Satan se transforme en ange de lumière, » nous dit saint Paul. (3) Il éclaire l'esprit de quelques personnes

(1) Pastoral. p. 2. c. 9. — (2) Tract. de Ovib. c. 9. — (3) 2. Cor. c. 11. v. 14.

pieuses et leur inspire de belles pensées, des affections très-ardentes pendant l'oraison, afin de les tromper par ses lumières qui ne sont point celles du Saint-Esprit. Il en porte d'autres à faire des excès de mortification extérieure afin de détruire leur santé, de sorte qu'arrivés au dernier degré ils se barrent eux-mêmes le passage et le chemin de la perfection en se le rendant trop pénible. Il en anime beaucoup d'un grand zèle pour le salut du prochain, afin d'exciter la discorde parmi eux ; il allume dans leur cœur le feu d'une charité imprudente et désordonnée pour les détourner de leur vocation. Enfin il se sert de mille autres moyens semblables qu'il ne convient pas d'énumérer maintenant. Si donc une âme pieuse ne soumet pas au jugement de son directeur tout le bien qu'elle fait ordinairement, par quel moyen pourra-t-elle découvrir les pièges que l'ennemi de son salut lui tend à chaque pas ? Afin de rendre encore mon pieux lecteur plus vigilant sur ce point, je vais rapporter le malheur qui est arrivé à un moine imprudent. Pour avoir voulu se diriger lui-même, il fut trompé par le démon qui transformé en ange de lumière parvint à l'induire en erreur. (1) Dès sa jeunesse il s'était consacré au Seigneur dans un de ces célèbres monastères des anciens pères, où il avait toujours parfaitement observé la règle, pratiqué toutes les vertus religieuses et mené une vie si austère qu'il ne prenait qu'une fois de la nourriture par semaine et paraissait plutôt vivre de la grâce divine que de cette modique nourriture. De sorte que ce saint jeune homme servait d'exemple non-seulement aux autres religieux, mais encore au père abbé qui rempli d'admiration ne cessait d'adresser à Dieu des actions de grâces, pour toutes les faveurs dont il comblait tous les jours son disciple. Cependant le démon jaloux des immenses progrès qu'il faisait dans la vertu, lui suscita des tentations qu'il eut soin de cacher sous le faux prétexte d'un plus grand bien. Il excita

(1) In l. doct. P. P. de Patient. et Fortit. n. 39 et 30.



dans son cœur un extrême désir de se retirer dans un ermitage, pour y vivre d'une vie plus angélique qu'humaine. Ce religieux imprudent fit donc connaître son intention au supérieur et quoique celui-ci l'en dissuadât, lui faisant observer que dans la solitude il serait privé d'un directeur qui pût l'aider à surmonter les attaques de ses ennemis, il voulut néanmoins accomplir son malheureux dessein. Il sortit donc de son couvent, se retira dans un désert où il bâtit une petite cellule et se livra tout entier à la contemplation, à la lecture des livres spirituels, aux jeûnes et aux plus austères mortifications du corps. Après plusieurs années de cette vie solitaire il vit paraître sur le seuil de sa porte un père abbé, le visage pâle, maigre et vénérable par sa longue barbe ; or c'était le démon qui se cachait sous cette apparence de sainteté. Frappé de crainte à cet aspect il s'agenouilla et eut recours à la prière. Lorsqu'il voulut se relever, le prétendu abbé lui dit : Allons, courage ! prions encore ensemble et faisons au ciel une sainte violence. Après leur prière l'esprit malin lui demanda combien il y avait de temps qu'il habitait cet ermitage ? Il y a six ans, répondit le jeune religieux. Six ans ! reprit avec admiration le faux moine, et cependant en voilà onze que j'habite ces lieux déserts sans avoir entendu parler de vous ; il y a quatre jours seulement qu'un moine qui ne demeure pas loin d'ici m'a donné de vos nouvelles. Aussitôt je suis venu vous voir, afin d'abord de satisfaire aux devoirs de la charité et ensuite pour vous demander un conseil sur un doute qui m'inquiète. Nous autres solitaires nous restons renfermés dans nos cellules pendant toute l'année, nous ne fréquentons pas les églises, nous ne pouvons point nourrir nos âmes du corps adorable du divin Rédempteur. Cette considération a toujours excité en moi quelques scrupules et c'est pourquoi, puisque nous pouvons nous accompagner mutuellement, j'aimerais d'aller à l'église avec vous tous les dimanches. Ce conseil plut au jeune solitaire qui partit le dimanche suivant avec son dangereux visiteur. Après

avoir bien marché ils parvinrent enfin à une église où ils entrèrent pour y prier. Son oraison terminée, le jeune religieux cherche de tout côté mais ne revoit plus son compagnon qui auparavant était près de lui ; il sort de l'église et ne le trouve nulle part ; il interroge les moines du lieu et finit par comprendre d'après leurs réponses que son compagnon n'était aucunement religieux du monastère voisin. Alors il reconnut que le démon s'était caché sous l'apparence de cet abbé si pieux et si austère, pour l'arracher à la solitude sous le prétexte de le conduire à l'église. Cependant il ne s'en troubla pas trop, car il se consolait en disant : Il ne m'a pas emmené dans des maisons de débauches ni au bal ni au spectacle ; il m'a seulement conduit à l'église ; et qu'y a-t-il de mal à cela ? Aussi s'en retourna-t-il tout joyeux dans sa solitude. Mais après un court espace de temps le démon revint déguisé en séculier pour le tromper une seconde fois. Arrivé à la porte de sa cellule il s'arrête devant lui, le regarde fixement, le considère attentivement des pieds à la tête et prononce ces quelques paroles : En vérité c'est bien lui ; quoique les mortifications l'aient un peu défiguré, ses traits ne sont cependant pas encore entièrement effacés. Assurément c'est bien lui. Le moine rempli d'admiration à cette visite inattendue lui demande pourquoi il le regardait si attentivement ? ce qu'il voulait, ce qu'il était lui-même ? Le démon répondit alors : Je suis un jeune homme qui habite la maison voisine de celle où demeure votre père ; mais vous, n'avez-vous pas quitté la maison paternelle et le monde il y a tant d'années ? Monsieur votre père ne se nomme-t-il pas ainsi ? N'est-ce point là le nom de votre mère ? Vous voyez que j'ai une entière connaissance de vous et de tous vos parents ; or pour vous expliquer la cause de ma démarche, il faut vous dire qu'en voyageant pour mes affaires, j'ai entendu parler de vous dans ces environs et je me suis décidé aussitôt à venir vous voir pour vous annoncer de bien tristes nouvelles. Je dois vous dire que madame votre mère est morte, que



votre sœur l'a suivie de près dans la tombe et qu'enfin votre pauvre père vient aussi de passer à une meilleure vie. Comme il était à l'article de la mort et qu'il n'avait personne qu'il pût constituer héritier de ses biens, il a disposé de toute sa fortune en votre faveur, dans l'intention que vous l'emploieriez à faire des aumônes et d'autres bonnes œuvres pour le repos de son âme et de la vôtre. A ces paroles le moine répondit : Pour moi j'ai quitté le monde et je ne veux plus m'occuper de ses affaires. Ah ! faites-y attention , reprit l'étranger , pensez que vous n'aurez pas un petit compte à rendre devant le tribunal de la justice divine, si par votre faute l'héritage du pauvre et de l'Église vient à tomber entre les mains d'hommes adonnés au jeu , au luxe , à la boisson et à la débauche. En outre qui vous empêcherait de rentrer dans votre solitude, après avoir disposé des biens de votre père selon son intention ? Le moine crédule se laissant tromper par cette considération, résolut d'aller prendre possession de cet héritage en faveur des pauvres, et de revenir ensuite vivre comme auparavant ; il se mit donc en marche vers sa patrie. Mais voilà qu'en s'approchant de la maison paternelle, il voit venir à sa rencontre son propre père qui lui demande pourquoi il avait quitté sa solitude. Le pauvre religieux n'eut pas la force de lui avouer qu'il l'avait cru mort et qu'il revenait pour recevoir son héritage ; il lui dit donc que le démon, pour l'engager à rentrer dans le monde, s'était servi de la tendre affection qu'il avait toujours éprouvée pour ses parents. Son père eut cette réponse pour agréable, l'embrassa, le couvrit de baisers et le reçut avec une grande affection. Dès lors l'amour de la chair et du sang reprit une nouvelle vie dans le cœur de ce malheureux jeune homme qui, ayant renoué ses anciennes amitiés, s'adonna tellement aux plaisirs du siècle qu'il commit bientôt d'innombrables péchés mortels dont il ne fit point pénitence, puisqu'il continua de vivre ainsi au milieu du monde, sans jamais plus songer à retourner dans sa cellule où il jouissait autrefois d'un doux com-

merce avec Dieu. Il est facile de reconnaître ici l'image de Satan se transformant en ange de lumière pour tromper les hommes et les conduire au mal sous prétexte de mieux faire. Le démon porte ce moine à sortir de son couvent par le désir et l'espérance de parvenir à une perfection plus sublime, il l'arrache ensuite à la solitude pour le conduire à l'église, enfin il le ramène à la maison paternelle, en lui proposant une grande entreprise d'aumônes et de bonnes œuvres, qu'il ne peut faire qu'en rentrant dans le monde. Or ce que cet ennemi de notre salut a fait alors en prenant une forme visible, il tente de le faire tous les jours à notre égard mais d'une manière invisible. Il cherche à implanter dans nos âmes et dans nos cœurs la fausse piété qu'il a inspirée à ce pauvre moine. Celui donc qui veut marcher à pied ferme dans le chemin de la perfection doit faire connaître à son directeur non-seulement tous ses désirs, toutes les tentations du démon, mais encore tout ce qu'il fait, tout ce qu'il pense faire et en général toutes ses bonnes œuvres ; afin de se laisser conduire par lui dans toutes les actions de sa vie.

---

## CHAPITRE V.

AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR LA MANIÈRE DE PROCÉDER ENVERS LES AMES QUI SE SOUMETTENT A LA DIRECTION.

121. *Premier avertissement.* Je n'ai pas l'intention de donner dans ce chapitre les règles d'après lesquelles on doit faire le discernement des esprits ; ce sujet ne saurait être traité en quelques pages, il faudrait pour cela tout un volume. Je veux seulement indiquer au directeur



comment il faut procéder dans la direction des âmes pour la faire avec fruit. Qu'il se souvienne toujours que pour s'attirer la confiance de ses pénitents et gagner les âmes à Jésus-Christ, il doit avoir des entrailles de miséricorde. « Revêlez-vous des entrailles de la miséricorde ; » dit l'apôtre saint Paul. (1) Qu'il réfléchisse à cette première parole que prononce le pénitent en se jetant à ses pieds : Mon père, comme s'il voulait le prier par là de ne point le traiter avec la sévérité d'un juge inexorable mais avec toute la tendresse d'un bon père. Qu'il grave bien profondément dans son âme cette vérité : que le cœur de l'homme ne se laisse point gagner par le fiel ni par le vinaigre de la rigueur, mais plutôt par le miel de la douceur et de la charité qui dompte les bêtes féroces et qui enchaîne les cœurs des hommes. Qu'il procède donc avec douceur envers ses pénitents, afin qu'ils viennent lui avouer sans grande difficulté les secrets les plus cachés de leurs consciences, et qu'ils soient non-seulement disposés à recevoir mais encore dociles à mettre en pratique tous ses conseils. C'est le sentiment de saint Grégoire : « Ceux qui sont chargés de diriger les autres doivent se montrer tellement doux que leurs pénitents n'aient pas honte de leur découvrir ce qu'ils ont de plus secret, afin que ceux qui sont encore faibles recourent à leur directeur dans les moments de tentation, comme des enfants qui se jettent dans le sein de leur mère et que l'amertume de la faute qui les humilie soit tempérée par la douceur de ses paroles, par les larmes de ses prières. » (2) Il est vrai qu'il faut employer une certaine fermeté pour vaincre la dureté de ceux qui ne se laissent pas gagner par la douceur, et pour exercer la vertu de ceux qui peuvent supporter les épreuves ; mais ordinairement il doit les traiter avec douceur, car l'expérience prouve que cette vertu est d'une grande utilité.

122. *Second avertissement.* Que le directeur prenne bien

(1) Ad Coloss. c. 3. v. 12. — (2) Past. I. 2 c. 5.

garde de donner aucun signe d'horreur lorsque les pénitents lui découvrent leurs tentations quelque honteuses, impies et horribles qu'elles puissent être, soit parce qu'ordinairement ils ne sont en cela coupables d'aucune faute, soit parce qu'en agissant autrement il leur ôterait toute confiance et leur fermerait la bouche, de sorte qu'ils n'auraient jamais plus le courage d'avouer de semblables choses. Nous lisons dans la vie de saint Bernard, qu'il n'était guère tolérant pour certaines misères involontaires auxquelles notre corps est sujet et dont ne sont pas même exempts les solitaires les plus austères : cette sévérité occasionna parmi les moines une grande tristesse et une profonde consternation. Cependant le saint, s'en étant aperçu lui-même, commença dès lors à les traiter avec miséricorde et à les consoler avec cette douceur dont son cœur était rempli. Si le directeur est tombé dans un tel défaut, qu'il se hâte de s'en corriger au plus tôt, s'il ne veut pas se rendre inutile et même désagréable à ses pénitents.

123. Je ne puis passer sous silence un fait que Cassien rapporte ; (1) car il est très-propre à faire rentrer en soi-même quiconque serait enclin à une sévérité outrée. Un jeune religieux, qui éprouvait des tentations violentes contre la pureté et qui s'en affligeait beaucoup, prit la résolution d'aller les découvrir à un vieux moine, dans l'espérance d'en recevoir du soulagement et des remèdes. Celui-ci l'entendit, mais au lieu de le consoler et de l'encourager à combattre, il se mit à élever la voix « en l'appelant misérable, indigne de porter le nom de religieux et en lui disant qu'il devait plutôt être rangé parmi ceux qui se laissent aller à un tel vice, à une telle passion. » De sorte que ce pauvre jeune homme entièrement découragé et réduit au plus horrible désespoir prit la résolution d'abandonner son couvent et de retourner dans le monde ; car il se faisait ce raisonnement : Si je ne mérite

(1) Collat 2. c. 13.



pas d'être religieux, il faut donc que je mène une vie profane comme autrefois : et repassant cette pensée dans son esprit il se dirigeait vers la ville. Heureusement il rencontra le digne et très-pieux abbé Appollon qui, en le voyant triste et mélancolique, comprit facilement que la tentation agitaient violemment son cœur. Il lui demanda donc quelle était la cause de son affliction, mais comme la violence de sa peine l'empêchait de répondre il insista davantage en l'interrogeant avec douceur, jusqu'à ce qu'enfin il lui racontât tout et lui manifestât même le dessein qu'il avait eu de rentrer dans le monde. Alors ce bon père plein de prudence et de charité l'encouragea, et lui dit de ne rien craindre, puisque lui-même quoique d'un âge très-avancé éprouvait encore tous les jours de semblables tentations ; il lui recommanda aussi de mettre toute sa confiance en Dieu qui ne le laisserait jamais succomber et le délivrerait même de toute espèce de misère. Enfin il l'engagea instamment à demeurer au moins un jour avec lui dans sa cellule, espérant que pendant ce temps la tentation se dissiperait et que le calme reviendrait dans son âme. Ensuite le saint abbé se rendit dans la demeure de cet imprudent vieillard et, avant d'arriver à la porte de sa cellule, il pria le Seigneur de faire sentir à ce vieux moine les aiguillons de la chair qui affligeaient le jeune religieux, afin de lui apprendre par sa propre expérience qu'il ne faut point lancer des imprécations contre ceux qui éprouvent de telles misères, mais qu'on doit au contraire les plaindre et les secourir. A peine avait-il terminé sa prière, qu'il aperçut un petit Éthiopien qui lançait des traits de feu au vieillard. Alors il vit ce malheureux, le visage enflammé et semblable à un fou, courir de tous côtés, quitter sa chambre, y rentrer et enfin vaincu par la tentation se diriger vers la ville pour y satisfaire la soif de sa passion. Mais le saint courut à sa rencontre et lui dit : Retournez, mon frère, retournez dans votre cellule et sachez que si le démon ne vous a pas encore tenté, c'est parce qu'il ne savait pas que vous fus-

siez en ce monde, ou qu'il vous méprisait, ne vous regardant point comme un de ces héros qu'il se fait une gloire de combattre, puisqu'en effet vous succombez à la première tentation. « Apprenez par votre propre expérience à compatir aux peines des âmes qui souffrent, à ne pas jeter dans le désespoir ceux qui sont en danger de périr, en leur faisant des reproches trop sévères et en les accablant de réprimandes. Efforcez-vous désormais de les encourager en les consolant doucement; suivez ce conseil du sage Salomon : Arrachez à la mort ceux qu'elle va frapper, et rachetez ceux qu'on immole : à l'exemple de notre divin Sauveur, ne brisez point un roseau à moitié rompu, n'éteignez point un flambeau qui fume encore. » Cet événement n'a sans doute pas besoin d'explication, car il fait voir assez évidemment à quel danger le directeur expose son pénitent, quand il ne s'efforce pas de le consoler, de l'encourager et qu'il montre de l'indignation lorsqu'il entend l'aveu de ses tentations, quelles qu'elles soient d'ailleurs.

124. *Troisième avertissement.* Si ensuite le pénitent est non-seulement affligé de tentations, mais encore tombé dans des fautes considérables et même dans le péché mortel, comme cela peut arriver à des âmes qui tendent réellement à la perfection; le directeur doit soigneusement éviter de faire paraître quelque marque d'étonnement et de se laisser aller à des reproches qui ne peuvent provenir que d'un zèle imprudent; car ces consciences délicates éprouvent ordinairement après ces chutes un grand abattement et une grande faiblesse d'âme. Il faut donc ranimer leur esprit abattu en les portant à l'espérance. Mais si malheureusement ces personnes viennent à tomber entre les mains d'un prêtre qui leur refuse cette charité, elles seront bientôt en proie à une plus grande crainte et à des angoisses plus déchirantes, elles courront un grand danger d'abandonner entièrement le chemin de la perfection. Le directeur doit suivre alors le conseil de saint Paul : qu'il jette les yeux sur son propre état, qu'il pense qu'un jour



il pourrait lui-même se rendre coupable de ces fautes : et il reprendra ses pénitents avec douceur, il leur représentera la grièveté de leurs fautes afin leur apprendre à les détester, à se méfier d'eux-mêmes et à se confier en Dieu. Enfin il leur donnera les moyens d'éviter de pareils égarements. « Mes frères, écrit saint Paul, si quelqu'un de vous est tombé dans le péché, c'est à vous qui êtes spirituels de les reprendre dans un esprit de douceur, sans oublier votre propre misère, de peur que vous ne soyez tentés vous-mêmes. » (1) Saint Augustin commentant ce texte, ajoute une réflexion que je voudrais voir gravée dans tous les cœurs des confesseurs, des directeurs et surtout dans le mien : « Il n'y a rien qui fasse si bien connaître un homme spirituel que la manière dont il traite les pécheurs, pensant plutôt à les délivrer qu'à les insulter ; leur portant des secours sans se laisser corrompre par eux et les accueillant avec toute la bienveillance possible. » (2)

125. Saint Jean l'évangéliste nous fournit un bien beau modèle de douceur dans cet acte héroïque de charité, qu'il fit à l'égard d'une âme tombée de l'état de perfection dans le plus profond abyme de misères. Eusèbe rapporte (3) que ce saint apôtre voyageant dans l'Asie-Mineure, pour y jeter les fondements de nouvelles églises, rencontra un jeune homme qu'il prit en affection à cause de la vivacité de son esprit et de l'énergie de son caractère. Comme il remarquait en lui d'heureuses dispositions pour faire de grands progrès dans la vertu, il le recommanda instamment à l'évêque de la ville où il se trouvait, afin qu'il en prît un soin tout particulier. Pour mieux exécuter l'ordre qu'il en avait reçu, l'évêque le logea chez lui, le baptisa et le nourrit du lait d'une véritable piété, tellement que le néophyte parut bientôt aux yeux de tout le monde un chrétien parfait et que l'évêque lui-même plein de con-

(1) Ad Galat. c. 6. — (2) In verba S. Pauli. — (3) Hist. eccl. 1, 3. c. 33.

fiance en lui le chargea de quelque emploi dans sa maison. Mais, ô Dieu ! que la vertu des jeunes gens est faible et fragile ! Se voyant presque abandonné à sa propre volonté, semblable à un cheval fougueux, le jeune disciple dépassant insensiblement les bornes de la modestie et de la probité commit d'abord un péché, puis un second ; tomba d'un plus petit dans un plus grand, et finit par devenir semblable aux voleurs, aux assassins et aux hommes les plus corrompus. Il se fit même chef d'une bande de brigands avec lesquels il s'en alla sur la montagne voisine pour attaquer et dépouiller les pauvres voyageurs. Voilà donc l'abyme où se précipitent ceux qui se laissent tomber du sommet de la perfection ! Cependant le disciple bien-aimé du Seigneur de retour dans cette ville pour les nécessités de son église, demanda aussitôt à l'évêque des nouvelles du jeune homme qu'il lui avait confié. Celui-ci poussant un profond soupir de sa poitrine lui dit qu'il était mort. « Mort ! lui dit saint Jean, et comment ? est-ce de la mort du corps ou de l'âme ? — De la mort de l'âme, répondit l'évêque, et d'une mort vraiment irréparable ; car ce malheureux s'est fait chef de voleurs et dévaste la montagne voisine. » A ces paroles l'apôtre saisi de douleur déchire ses vêtements et s'écrie : « De suite qu'on me prépare un cheval, qu'on m'amène un guide. » Cela fait, il part et court après la brebis égarée. Mais à peine était-il parvenu au pied de la montagne qu'il fut arrêté et chargé de liens. « C'est précisément ce que je demande, dit le saint à ces brigands, ce n'est point par erreur mais à dessein que je suis venu ici ; conduisez-moi à votre chef, car il faut que je devienne sa proie ou lui la mienne. » Alors cet imprudent jeune homme se présenta lui-même tout armé, avec un front qu'animaient la fureur et l'audace ; mais lorsqu'il reconnut le visage de l'apôtre, il n'eut pas le courage de supporter sa honte, il lui tourna le dos et s'enfuit. A cette vue saint Jean presse son cheval, lui lâche les brides et poursuit à l'exemple de son divin Maître cette brebis perdue qui s'enfuyait à travers la forêt. Ou-



bliant lui-même son caractère et son âge, il lui crie à haute voix : Arrêtez, mon fils ! arrêtez ! Pourquoi me fuyez-vous ? qui craignez-vous ? votre père ? un vieillard sans armes ? Voyez que je n'ai rien qui puisse vous blesser, rien que la charité ; ayez pitié de moi, mon fils ! Ne craignez rien ! Il y a encore espoir de salut pour vous. Je me charge de vos péchés, j'en répondrai moi-même à Jésus-Christ. Je ferai pénitence de vos crimes, je les laverai avec mes larmes, je donnerai même, s'il le faut, mon sang et ma vie. Arrêtez, mon fils ! arrêtez ! Enfin atteint et profondément blessé par ces traits enflammés qui portaient du cœur le plus tendre, ce malheureux fugitif s'arrête, il regarde celui qui le poursuit et le supplie avec tant de charité, puis baissant humblement les yeux il rejette loin de lui les armes qu'il porte, oublie la férocité de son cœur, va se prosterner aux pieds du saint vieillard et, par ses soupirs, ses gémissements et une pluie abondante de larmes, lui exprime la douleur qu'il ne pouvait point manifester par ses paroles. Cependant il cache encore dans sa poitrine cette main droite avec laquelle il a versé le sang innocent et donné la mort à tant de victimes. Le saint apôtre le voyant ainsi crucifié par la douleur descend aussitôt de cheval, court au-devant de lui et l'embrassant étroitement mêle ses larmes aux siennes, ses gémissements à ses soupirs et ses sanglots à ses plaintes. Ne craignez rien, mon fils, je vous promets par un serment solennel d'obtenir votre pardon de mon aimable Jésus. Puis dans un excès de charité il arrache de son sein cette main criminelle et la baise plusieurs fois de sa bouche sacrée. Ensuite il le conduisit à l'église où il obtint par ses prières et par ses larmes la rémission de ses péchés ; il corrigea également la férocité de son caractère par la douceur de ses avertissements et le rétablit dans la voie des vertus chrétiennes ; il le fit même parvenir à un tel degré de perfection, que plus tard il put le consacrer évêque de cette ville. Dans cet exemple admirable le directeur remarquera les moyens qu'il faut prendre pour

ramener les âmes à leur première ferveur, quand elles sont tombées de l'état de perfection dans la fange du péché mortel.

126. *Quatrième avertissement.* Mais si malgré toutes les ressources qu'emploie le père spirituel, son pénitent reste toujours incorrigible; que faut-il faire? Ne doit-il pas désespérer de son salut et de sa perfection? Non, répond saint Augustin, (1) » car le démon et ses anges sont les seuls qui d'après les saintes Écritures soient irrévocablement destinés au feu éternel. Il faut désespérer de leur conversion » et non pas de celle des hommes pécheurs, puisque nous ne savons pas et nous ne pouvons point savoir d'une manière certaine, s'ils persévéreront à commettre l'iniquité. Il peut très-bien se faire que le Seigneur brise la dureté de leur cœur par l'efficacité de sa grâce. « Quand quelqu'un d'entre eux est méchant, ajoute le même saint, nous ne pouvons savoir s'il persévérera dans sa méchanceté. » (2) De là saint Jean Chrysostome conclut que nous ne devons jamais cesser de donner aux pécheurs des marques d'affection, et que nous sommes obligés de les aider par nos conseils en leur montrant toujours le désir de les voir se corriger. Il dit même que semblables à une mère pleine de tendresse nous devons essayer de les fléchir par nos soupirs et par nos larmes. « Ne voyez-vous pas comment les parents assistent leurs enfants même quand ils désespèrent de les guérir, comment ils les arrosent de leurs larmes, les couvrent de baisers, et emploient tous les remèdes possibles, jusqu'au dernier soupir? Cependant ils ne peuvent par leurs larmes chasser la maladie ni arrêter la mort qui les menace; tandis que par vos démarches vous pouvez souvent sauver ceux dont la perte serait inévitable sans votre secours. Vous avez donné un conseil, mais vous n'avez pas persuadé, pleurez donc et pleurez souvent, faites entendre vos gémissements à celui que vous reprenez, afin de le forcer à rougir de sa conduite et à se convertir. » (3)

(1) In psal. 54. — (2) Conc. 1. de Lazaro. — (3) *Ibidem.*



Voilà ce que disent les entrailles d'un père spirituel. Mais avant il faut recourir à l'oraison, parce que l'amendement d'une âme n'est pas à proprement parler l'effet de nos efforts : c'est la grâce qui dirige les paroles du directeur ; c'est elle qui éclaire l'esprit du pénitent pour qu'il se pénétre bien de ses conseils. C'est encore la grâce qui les lui fera mettre en pratique. Or cette grâce divine ne peut s'obtenir que par une prière fervente et souvent réitérée.

127. Enfin le directeur fera bien d'observer qu'à cette douceur du cœur il faut encore ajouter une grande patience à supporter les ennuis et les fatigues, que les pénitents occasionnent ordinairement à leur père spirituel. A ses pieds viendront s'agenouiller des personnes mélancoliques, timides, découragées, inquiètes, grossières, troublées, ennuyeuses et trop longues dans leurs récits. Alors il se souviendra de ce que dit saint Paul en s'adressant aux directeurs qui, en leur qualité de prêtres, doivent avoir plus de capacités et de fermeté que les autres chrétiens : « Nous qui sommes forts supportons les infirmités des faibles. » (1)

128. Saint Bernard dit que toute la peine d'un directeur consiste à supporter les défauts de ses pénitents, car diriger des personnes d'une rare vertu, de talents remarquables et de beaucoup d'esprit, ce n'est point une charge, mais un soulagement, ce n'est point un travail, mais plutôt un repos. Cependant cette tolérance est en grande partie le remède à ces maladies. « C'est en cela, nous dit le saint, que consiste la charge des âmes infirmes, car pour celles qui sont fortes, elles n'ont pas besoin d'être portées. Chaque fois donc que parmi les vôtres vous en verrez qui sont tristes, pusillanimes et murmurateurs, souvenez-vous que vous êtes leur père, sachez que c'est de ceux-là surtout que vous êtes le supérieur. Remplissez votre devoir en les consolant, en les exhortant et en les corri-

(1) Ad Rom. c. 15, v. 1.

geant ; portez ce fardeau , car en le portant vous faites le salut de ceux que vous avez promis et que vous vous êtes chargé de sauver. » (1)

129. Mais j'ai peu exigé en disant que le directeur doit être un père : j'aurais dû prétendre avec le docteur si connu par sa douceur qu'il doit même se regarder comme la mère de ses enfants spirituels. C'est pourquoi mettant de côté toute sévérité , toute rigueur et dureté il faut nous revêtir des entrailles maternelles et traiter nos enfants spirituels avec une tendresse extraordinaire. « Apprenez, nous dit ce saint docteur, que vous devez être les mères de vos pénitents et non pas les maîtres ; tâchez de vous faire aimer plutôt que craindre. Et si de temps en temps il est nécessaire d'employer la sévérité, qu'elle soit paternelle et non tyrannique. Montrez-vous mères en caressant et pères en corrigeant. Adoucissez-vous, cessez de vous irriter, suspendez la verge, étendez les bras, afin que vos enfants ne soient plus tremblants, mais qu'ils viennent se consoler dans votre sein. Pourquoi appesantir votre joug sur ceux que vous devriez porter ? Pourquoi l'enfant mordu par le serpent du péché fuit-il la présence du prêtre vers lequel il devrait accourir comme vers le sein de sa mère ? Si vous êtes spirituels, instruisez-vous les uns les autres, dans un esprit de douceur, vous considérant vous-mêmes, de peur que vous ne soyez aussi accablés des mêmes tentations. » (2) Paroles bien remarquables, dignes d'être lues avec attention et méditées avec réflexion.

130. Cependant je ferai observer ici que quand le directeur traite avec des personnes du sexe, il ne doit pas laisser apercevoir cette affection spirituelle, mais au contraire la tenir cachée dans son cœur, de peur de donner occasion à trop d'effusion. Il suffira de leur témoigner la mansuétude voulue, de même que les mères prudentes ne montrent pas à leurs enfants toute la tendresse de leur cœur, afin que ceux-ci n'en prennent pas occasion de se conduire avec insolence à leur égard.

(1) Epist. 73. — (2) In Cantic. serm. 23.



## ARTICLE IV.

**Troisième moyen d'acquérir la perfection : la lecture spirituelle.**

### CHAPITRE PREMIER.

**ON PROUVE PAR L'AUTORITÉ DES SAINTS PÈRES COMBIEN LA LECTURE SPIRITUELLE PROCURE NOTRE AVANCEMENT DANS LA PERFECTION.**

131. Dans son Échelle religieuse ou Manière de prier, saint Bernard établit quatre degrés par lesquels on s'élève jusqu'à Dieu, et l'on acquiert la perfection dont l'essence consiste dans l'union de notre âme avec lui comme avec notre fin dernière. Il nous fait voir que ces quatre degrés sont la lecture spirituelle, la méditation, l'oraison et la contemplation. Voici comme il s'exprime à ce sujet : « Notre Sauveur nous dit : Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Cherchez en lisant et vous trouverez en méditant, frappez par vos prières et l'on vous ouvrira dans la contemplation. » C'est-à-dire qu'il nous est donné de voir les beautés et les perfections divines dans la lecture, la méditation, la prière et la contemplation. Ensuite le saint continue ainsi : « La lecture est l'étude attentive et sérieuse des saintes Écritures, la méditation est l'application de notre esprit cherchant à connaître la vérité au moyen de la raison, la prière est une élévation de notre âme vers Dieu pour obtenir le bien, pour éviter le mal ; la contemplation est un ravissement de notre âme qui goûte alors les joies du bonheur éternel. Dans la lecture spiri-

tuelle, notre âme trouve une nourriture solide qu'elle mange et savoure dans la méditation et dans la prière, afin d'en goûter la douceur et d'en recevoir la force par la contemplation. La lecture spirituelle nous livre le fruit avec l'écorce, la méditation nous montre la nourriture que celle-ci renferme, la prière que nous adressons à Dieu nous l'obtient et enfin nous jouissons de sa douceur dans la contemplation. »

132. De ces quatre degrés, par lesquels nous arrivons à la perfection en nous élevant jusqu'à Dieu lui-même, nous laisserons le quatrième pour ne parler que des trois premiers : soit parce que la contemplation quoique très-utile en elle-même ne peut cependant pas être regardée comme un moyen nécessaire pour parvenir à la perfection chrétienne ; soit parce qu'elle sort des voies ordinaires dont je me suis proposé de traiter dans cet ouvrage. Ainsi en suivant les traces et la doctrine de saint Bernard j'indiquerai aux âmes chrétiennes trois moyens de perfection : la lecture spirituelle, la méditation et la prière. Je parlerai de la lecture dans l'article présent et des deux autres moyens dans les articles suivants. Dans le chapitre que nous avons sous les yeux je démontrerai par l'autorité des saints pères combien la lecture des livres sacrés procure notre avancement spirituel.

133. On peut à peine s'imaginer combien saint Jérôme estimait la lecture spirituelle, et avec quel zèle il en inspirait le fréquent usage à ceux qu'il s'était chargé de conduire à la perfection. C'est ainsi qu'il écrit à Salvina : « Ayez toujours en mains un livre divin dont vous puissiez vous servir comme d'un bouclier, pour repousser les flèches empoisonnées de ces mauvaises pensées qui nous accablent ordinairement. » Et c'est avec raison ; car les bonnes pensées dont nous remplissons nos âmes dans la lecture spirituelle, chassent de notre esprit les pensées inutiles, vaines ou mauvaises dont notre nature corrompue est malheureusement si féconde. Il recommande la même chose à saint Paulin : « Ayez toujours avec vous un livre



spirituel, » afin que vous puissiez donner à votre esprit la nourriture qui lui convient. Dans une autre lettre il conseille à la veuve Furia de s'appliquer à la lecture des pages sacrées; puis il ajoute : « Mais après l'Écriture sainte lisez aussi les ouvrages d'hommes instruits, de ceux surtout dont la science est renommée, car il ne faut point chercher la lumière de la vérité dans des ouvrages obscurs. » Le saint tient le même langage à Démétriadé : « Aimez les saintes Écritures et la sagesse vous aimera : chérissez-la et elle vous sauvera : honorez-la et elle vous embrassera. Que mes conseils restent gravés dans votre cœur et dans votre esprit. » Qu'on lise donc les épîtres de ce saint docteur et l'on verra qu'il regardait la lecture spirituelle comme un des premiers moyens de parvenir à la perfection.

134. Saint Bernard s'exprime d'une manière non équivoque sur cette question : « La lecture spirituelle nous est très-nécessaire, par elle nous apprenons ce que nous devons faire ou éviter et de quel côté il faut nous diriger. C'est pourquoi il est écrit : Votre parole est un flambeau pour mes pas et une lumière sur mes voies,... en la lisant notre esprit et notre âme sont éclairés. La lecture en effet nous apprend à prier et à travailler, elle nous forme à la vie active et à la vie contemplative. » (1) Puis le saint, entrant dans plus de détails, nous montre que cet exercice est le principe de tout bien spirituel : « La lecture et l'oraison sont les armes par lesquelles le démon est vaincu. Elles sont les moyens qui nous procurent la béatitude éternelle. Par la prière et par la lecture spirituelle nous arrachons les vices de notre âme, nous y entretenons les vertus. La lecture nous découvre l'erreur de notre conduite et nous soustrait à la vanité du monde. » Or ce sont là certainement des moyens par lesquels nous arrivons en toute sécurité au bonheur éternel. On ne saurait assurément en dire plus pour nous recommander l'exercice d'une lecture pieuse.

(1) Sermo 30. de modo bene vivendi.

135. Saint Grégoire affirme la même chose en comparant la lecture à un miroir : « L'Écriture sainte, nous dit-il, est comme un miroir dans lequel nous voyons l'aspect intérieur de notre âme. Si en effet de même que les femmes mondaines se regardent dans un miroir pour effacer les taches de leur visage, ranger les boucles de leurs cheveux et se parer de mille manières, si nous contractons l'habitude de lire les livres saints; nous y verrons comme dans un miroir les souillures de notre âme, la beauté de nos vertus, les progrès que nous avons faits ou notre peu d'avancement dans la perfection. » (1)

136. Saint Augustin se sert d'une comparaison non moins capable d'exciter en nous le goût de la lecture spirituelle. Il nous dit que les livres sacrés sont des lettres que nous envoient du ciel le Seigneur notre Dieu très-aimant et les saints qui, comme des amis tout dévoués, nous indiquent les dangers que nous courons dans ce misérable lieu d'exil, et nous y montrent pour ainsi dire du doigt les voies secrètes où se cachent nos ennemis, les pièges qu'ils nous tendent pour nous enlever la vie de l'âme et nous arracher l'inestimable trésor de la grâce divine. Ils nous enseignent les vertus dont nous avons besoin pour ne pas défaillir en chemin, ils nous encouragent à supporter les travaux, les incommodités, les tribulations de la vie présente et nous découvrent la voie sûre par laquelle nous pourrions arriver au but que tant de saintes âmes ont déjà si heureusement atteint. Ainsi quiconque désire d'entrer dans cette bienheureuse patrie et y obtenir une place distinguée, doit avoir souvent en mains ces lettres qu'il a reçues du ciel et les lire fréquemment.

137. A toutes les raisons par lesquelles les saints pères nous prouvent la nécessité de la lecture spirituelle, pour arriver à la perfection chrétienne ils ajoutent encore des exemples bien capables d'exciter dans nos cœurs le désir de nous livrer à ce pieux exercice. J'en citerai seulement

(1) Moral. l. 2. c. 1.



un que rapporte saint Grégoire. (1) Il y avait à Rome un mendiant nommé Servulus qui se tenait ordinairement sous le portique par lequel on passait pour aller à l'église de saint Clément : or ce pauvre malheureux était tellement atteint de paralysie, qu'il lui était impossible de se tourner d'un côté ou d'un autre, qu'il ne pouvait pas même porter à sa bouche les aliments nécessaires et qu'il pouvait encore moins se tenir sur ses jambes. Il employait pour son entretien une partie des aumônes qu'il recevait et distribuait l'autre aux pauvres étrangers qu'il aidait ainsi de ses faibles ressources; cependant comme il était très-avide de lecture spirituelle, il parvint par ses économies à se procurer un bon nombre de livres au moyen desquels il nourrissait son âme de saintes pensées. En outre comme il ne savait pas lire il priait les personnes qui l'entouraient de vouloir bien lui faire la lecture. Or au moyen de cette lecture assidue quoique faite par un autre il acquit une si grande connaissance des choses divines et des saintes Écritures, qu'il en parlait très-bien et à l'admiration de tous ceux qui l'entendaient. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'il obtint une si grande patience, qu'au milieu des douleurs les plus aiguës il rendait constamment à Dieu des actions de grâces et chantait des hymnes en sa louange. Lorsqu'il se vit près de mourir il fit venir quelques-uns de ses amis et les pria de réciter des psaumes avec lui : mais tandis qu'ils se livraient à ce pieux exercice, il s'arrêta tout à coup et leur dit : n'entendez-vous pas le son des chants et des harmonies célestes ? A peine eut-il proféré ces dernières paroles qu'il rendit paisiblement son âme à Dieu. Après sa mort il se répandit dans sa chambre une odeur si agréable qu'elle remplit de douceur et de consolation tous ceux qui l'entouraient. Saint Grégoire termina ce récit en ajoutant ces paroles : « Un de nos religieux qui vit encore a eu le bonheur d'assister à cette heureuse mort, il

(1) L. 4. Dialogorum c. 14. ac iterum.

a coutume de la rapporter en versant une grande abondance de larmes : parce que l'odeur qui s'exhalait de son corps se fit sentir jusqu'à ce qu'ils lui rendirent les honneurs de la sépulture. » Observons ici la grande avidité de ce saint paralytique pour la lecture des livres sacrés, les fruits remarquables qu'il en recueillit, mais surtout la précieuse mort qu'il fit; et nous serons persuadés que le goût de la lecture spirituelle est un excellent moyen pour parvenir à la perfection.

---

## CHAPITRE II.

COMBIEN LA LECTURE SPIRITUELLE AIDE LES PERSONNES DU MONDE A ENTRER DANS LES VOIES DE LA PERFECTION, ET LES AMES PIEUSES A Y FAIRE DES PROGRÈS PLUS RAPIDES.

138. Saint Bernard nous dit « qu'au banquet de la doctrine catholique on offre à chacun les mets qui lui conviennent selon la mesure de son intelligence. » (1) Les pécheurs y trouvent une nourriture capable de les rappeler à la vie de la grâce; les justes, des aliments qui leur conviennent, parce qu'ils donnent la force de croître et de se perfectionner. Les personnes dont l'esprit n'a point été cultivé et qui ne savent pas méditer peuvent également y choisir une nourriture, qui a été préparée pour leur esprit simple et modeste. Enfin les âmes plus éclairées, qui puisent déjà dans l'oraison des ressources si abondantes, pourront encore trouver dans la lecture spirituelle un profit considérable pour leur plus grand avancement dans

(1) Sermo 84. ex Brev.



la perfection. C'est même à ces âmes déjà bien avancées que la lecture est le plus utile, parce qu'elles en recueillent une nourriture substantielle qu'elles digèrent plus facilement dans la méditation. Les aliments de cette table céleste, changeant pour ainsi dire la nature des mondains, les convertit en véritables serviteurs de Jésus-Christ; et rend saints ceux qui s'appliquaient déjà aux œuvres de la vie spirituelle. En un mot ce banquet est préparé pour donner à tous la vie, les forces et la fermeté de l'esprit.

139. Si nous considérons un instant la conversion de saint Augustin, nous verrons facilement combien la lecture des livres saints est efficace, pour retirer les pécheurs des voies de perdition et les introduire dans le chemin de la perfection. Personne n'ignore combien ce saint éprouva de répugnance, lorsqu'il dut abandonner les plaisirs des sens et s'appliquer de tout son cœur à l'imitation de Jésus-Christ. Quelle guerre atroce, quels cruels combats son pauvre cœur n'a-t-il pas soutenus ! La seule lecture de la description qu'il nous en a faite suffit pour nous porter à partager ses angoisses. Il dit de lui-même : « Je gémissais non sous le poids de mes liens mais enchaîné par ma volonté de fer : l'ennemi du salut s'était tellement emparé de cette faculté, qu'il s'en servait comme d'une chaîne pour me retenir captif et me forcer à faire tout ce qu'il exigeait... Je redoutais comme la mort de renoncer à mes habitudes et je préférais rester dans la mort du péché... Des choses de néant, des vanités, mes anciennes amitiés me retenaient; elles secouaient en frémissant mon enveloppe mortelle et murmuraient contre moi en me disant : « Tu nous abandonnes ? Dès ce moment nous ne serons plus avec toi pour toute une éternité ? Que d'abominations, que de choses honteuses ne me suggéraient-elles pas ? » (1) Mais enfin après ce combat intérieur, par quel moyen le cœur aussi dur que méchant d'Augustin

(1) Confess. l. 8. c. 4. 6. 7. 8. 12.

fut-il vaincu ? Qui soumit à Dieu ce puissant ennemi ? Sa mère avec toutes ses larmes, saint Ambroise avec son éloquence divine ne peuvent se glorifier de cette victoire ; car elle est due à la lecture d'un livre sacré : c'est à elle que Dieu a réservé l'honneur de donner à son église un docteur si célèbre qui l'a illustrée par la sublimité de son esprit et sa doctrine toute céleste. Le saint évêque Ambroise et la mère d'Augustin ont bien pu combattre et même ébranler son grand cœur ; mais la gloire de l'avoir vaincu reste à la lecture spirituelle. Comme en effet il se sentait agité par ses passions rebelles, il entendit qu'on lui criait : « Prenez et lisez. » Il obéit et tandis qu'il lisait un chapitre de saint Paul ; « voici, comme il le dit lui-même, qu'une lumière divine s'étant répandue dans son âme, toutes les ténèbres du doute se dissipèrent. » Cette dureté de son cœur ne se fit plus sentir et son esprit goûta bientôt le repos de la paix, il lutta si constamment contre ses mauvaises habitudes qu'il rompit les liens, qu'il brisa les chaînes de sa perversité pour se consacrer tout entier au Seigneur ; c'est ainsi qu'il parvint à une sainteté si éminente, que le monde entier l'admire autant qu'il le vénère sur les autels érigés en son honneur. La lecture des livres sacrés est donc douée d'une telle puissance, qu'elle triomphe des cœurs les plus durs et sait de terrestres qu'ils sont les rendre spirituels et célestes.

140. Je pourrais aussi rapporter l'exemple de saint Ignace qui fut converti par le moyen d'une lecture spirituelle, à laquelle il ne s'appliquait cependant point par un motif de piété, mais seulement pour se distraire de l'ennui d'une infirmité ; de général d'un roi de la terre il devint le porte étendard du roi éternel, sous les enseignes du quel il réunit ensuite une nombreuse légion. Je ne parlerai pas non plus de la conversion de saint Jean Colombino qui, en lisant quoiqu'à regret un livre de piété que son épouse lui avait présenté, sentit dans son cœur un changement si subit et si grand, qu'il renonça aussitôt au monde pour se consacrer entièrement à Dieu et



devint un modèle d'édification pour un grand nombre de personnes religieuses, qui se réunirent avec lui aux pieds de Jésus-Christ. Je ne m'arrêterai point à raconter ces faits, mais puisque j'ai commencé par l'exemple et les paroles de saint Augustin, je veux aussi continuer en m'appuyant toujours sur son autorité. Dans le livre où ce saint rapporte sa conversion, il raconte aussi le retour de deux courtisans, d'une vie profane à une vie parfaite, également arrivée à la suite d'une lecture spirituelle. (1) Tandis que l'empereur Théodose assistait à des jeux publics, deux de ses ministres s'étaient retirés à la campagne et dans les forêts, pour y jouir d'un air plus pur et pour y prendre un peu de repos. Comme ils erraient ainsi tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ils arrivèrent par hasard à la demeure de quelques saints religieux et y étant entrés ils la parcoururent longtemps, étonnés de voir la pauvreté, la simplicité et la tranquillité de ce paisible séjour; ils ne pouvaient surtout pas assez admirer la joie sincère qu'ils lisaient sur le visage de ses habitants. Cependant un des deux voyageurs ayant pénétré dans une cellule y trouva la vie de saint Antoine qu'il se mit à parcourir par curiosité, mais tout en lisant rapidement « il ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'admiration et se sentit pressé d'embrasser un pareil genre de vie, en renonçant au monde pour servir Dieu. » Je prie le lecteur de vouloir bien remarquer ici les effets que la lecture spirituelle a coutume de produire dans les âmes : ce courtisan commença d'abord par admirer les actions du pieux solitaire, ensuite il se sentit porté à l'imiter, puis il pensa au moyen qu'il pourrait prendre pour accomplir ce dessein et enfin il résolut de quitter le monde pour servir Dieu et s'attacher à lui. « Alors, continue saint Augustin, rempli de l'amour divin, couvert d'une salubre confusion et irrité contre lui-même, il se tourna vers son ami et lui dit : Dites-moi, je vous prie, quelle récompense prétendons-nous pour tous

(1) Confess. l. 8, c. 6.

nos travaux ? Que cherchons-nous ? Pourquoi courons-nous les dangers de la guerre ? Pouvons-nous espérer davantage que d'être un jour les amis de l'empereur ? Et cette faveur, n'est-elle pas bien fragile et même périlleuse ? Par combien de dangers n'arrive-t-on pas à un danger encore plus grand ? Et combien ce dernier durera-t-il ? Tandis que si je veux être l'ami de Dieu, voici que je le deviens aussitôt. » Après avoir prononcé ces paroles, il reporta ses regards sur son livre et en continuant à lire il se sentit tellement changé qu'il résolut de renoncer au monde et aux vanités du siècle. Il dit donc à son ami en tirant un profond soupir de sa poitrine : « Je me suis enfin délivré de cette vaine espérance » qui comme une chaîne me retenait lié à la cour du prince « et j'ai pris la résolution de servir Dieu ; » mais afin que vous n'en doutiez plus, « je veux accomplir ce dessein dès ce moment et dans ce lieu. Pour vous, si vous ne voulez point m'imiter, du moins ne vous opposez pas à ma résolution. » Aussitôt son ami qui était aussi dans les mêmes dispositions résolut promptement de suivre un si bel exemple ; c'est ainsi que tous deux sans différer se consacrèrent à Dieu dans ce lieu saint. Cependant l'un et l'autre étaient fiancés à des dames de haute condition et quoique leur affection pour elles fût bien grande, elle n'eut point la force de retarder l'exécution de leur généreux dessein. Que dis-je ? cet exemple produisit sur ces personnes un effet si heureux, qu'elles se consacrèrent elles-mêmes à Dieu par un vœu perpétuel de virginité. Que d'âmes retirées de la vie profane et conduites dans le chemin de la perfection par la lecture d'un seul livre spirituel !

141. Mais si cet exercice a déjà tant de puissance pour ramener les personnes mondaines dans le chemin de la perfection ; combien n'en aura-t-il pas pour aider celles qui marchent déjà dans cette voie, à parvenir au comble de toutes les vertus avec une grande fermeté d'esprit, sans se lasser et sans s'arrêter ? Saint Augustin s'adressant aux personnes qui désirent vivre selon les règles de la per-



fection et dans une continuelle union avec Dieu leur dit : « Celui qui veut toujours être avec son Dieu doit souvent prier et lire. Car quand nous prions, nous parlons nous-mêmes à Dieu ; mais quand nous lisons, c'est Dieu qui nous parle. » (1) Saint Ambroise recommande la même chose aux ecclésiastiques consacrés au culte divin, lorsqu'il dit : « Pourquoi n'employez-vous pas à la lecture le temps qui vous reste ? Pourquoi ne visitez-vous pas Jésus-Christ ? Pourquoi ne lui parlez-vous point, ne l'écoutez-vous pas ? Nous lui parlons quand nous prions : nous l'écoutons lorsque nous lisons ses oracles divins. » (2) Si donc, comme le disent les saints et comme nous le démontrerons dans les articles suivants, la prière est nécessaire pour notre avancement spirituel, on ne saurait dire que la lecture le soit moins ; car nos progrès dans la perfection ne sont pas plus grands, quand c'est nous qui parlons à Dieu, que quand c'est Dieu lui-même qui nous parle et qui nous excite à la pratique des vertus par la voix de ses inspirations.

142. Pour prouver le pouvoir que la lecture a de convertir les hommes profanes et de les rendre spirituels, je me suis servi de l'exemple d'un docteur de la sainte Église ; et maintenant que je me propose de démontrer combien elle a de force pour élever les âmes spirituelles à une plus haute perfection, je citerai encore un exemple d'un docteur de l'Église, celui de saint Jérôme. Ce saint rapporte de lui-même qu'ayant abandonné la magnificence de Rome il se retira dans les lieux saints de la Palestine pour y mener une vie solitaire. Là il passait les jours et les nuits à veiller, à prier, à pleurer, à jeûner et à s'imposer les plus rudes mortifications corporelles. Cependant malgré les rigueurs d'une vie si fervente et si austère, il conservait encore un défaut qui pouvait être très-pernicieux à son avancement spirituel ; c'était une trop grande affection pour la lecture des livres profanes et un certain

(1) Serm. 12. de Tempore. — (2) Offic. c. 20.

dégoût qui l'empêchait de lire les livres sacrés, parce que le style lui en paraissait peu châtié ; c'est ce qu'il avoue lui-même humblement. « Si parfois, dit-il, revenu à moi-même, je me mettais à lire les prophètes, leurs discours me paraissaient grossiers et parce qu'avec mes yeux aveugles je ne voyais pas la lumière, je ne m'en attribuais point la faute, mais la rejetais sur le soleil. » (1) Cependant comme Dieu prévoyait que sans la lecture spirituelle il ne parviendrait jamais au degré de sainteté auquel il voulait l'élever, il résolut d'employer un moyen aussi dur qu'efficace pour le retirer de cette erreur et le ramener à son devoir ; il l'affligea d'une maladie grave dont la violence le conduisit bientôt aux portes de la mort ; dans cet état son âme se dégageant de son corps parut devant le tribunal de Dieu et là comme le souverain juge lui demandait qui il était, il répondit aussitôt : je suis chrétien, je ne professe aucune autre foi que la vôtre, Seigneur, mon juge ! « Mais celui qui présidait lui dit : vous mentez, vous êtes un disciple de Cicéron et non un disciple de Jésus-Christ ; car là où est votre trésor, là aussi se trouve votre cœur ; » puis il ordonna qu'on lui infligeât une rude flagellation. Aux coups si cruels qu'on lui donnait le serviteur de Dieu ne répondait qu'en demandant pardon, miséricorde et en répétant à haute voix : ayez pitié de moi ; Seigneur ! ayez pitié de moi ! Cependant ceux qui entouraient le trône de ce juge sévère s'étant prosternés à genoux devant lui commencèrent à intercéder en sa faveur, le priant d'épargner son jeune âge et lui promettant en son nom qu'il se corrigerait. Alors saint Jérôme vaincu par la douleur que lui causaient des coups si violents, et tout disposé à promettre les choses les plus difficiles se mit à jurer, avec toute la sincérité de son cœur, que jamais plus il ne lirait de livres profanes et qu'il s'appliquerait désormais à la lecture des livres sacrés. En prononçant ces paroles il recouvra l'usage de ses sens, au

(1) Epist ad Eustoch.



grand étonnement de ceux qui assistaient à son supplice et qui le croyaient déjà mort. Afin qu'on ne regarde pas ce fait comme un songe trompeur ou comme une fausse vision nocturne, le saint après l'avoir lui-même rapporté, ajoute encore ces paroles : « Cette apparition ne fut pas un songe ni une de ces illusions nocturnes qui nous trompent si souvent. Non, j'en atteste le tribunal devant lequel j'ai comparu, ce redoutable jugement que j'ai craint; ah! qu'il ne m'arrive jamais d'avoir à subir une telle question. Je l'avoue j'ai eu les épaules déchirées, j'en ai senti les plaies. » Il termine en disant : « il est certain qu'après cet événement je me suis vu tout changé, et que je me suis adonné à la lecture des livres divins avec autant de zèle que j'en avais mis à lire les écrits des mortels. » C'est ainsi que Dieu obtint qu'il se donnât tout entier à la lecture spirituelle qui était si nécessaire à ses progrès dans la vertu, et qui devait être si favorable au salut du monde chrétien.

143. Je prie le pieux lecteur de bien observer ici que quand ce fait est arrivé saint Jérôme n'avait pas, comme certaines personnes du monde tellement oublié le soin de sa perfection, qu'il eût besoin d'une bonne lecture assidue pour exciter en lui le désir de son avancement spirituel. Il menait même à cette époque une vie très-austère et très-fervente, comme je l'ai dit plus haut; d'ailleurs écoutons-le parler lui-même : « Après des veilles longuement prolongées dans la nuit, après avoir versé d'abondantes larmes que le souvenir de mes péchés passés arrachait du plus profond de mes entrailles, je lisais Plaute et cela, dans aucun autre but que de remettre un peu mon esprit fatigué de longues oraisons et brisé de douleur. » Cependant malgré toutes ses pénitences il n'aurait jamais pu faire un véritable progrès dans la perfection, si à l'austérité de la vie et à ses fréquentes prières il n'avait joint la lecture des livres saints. Nous pouvons donc conclure avec raison que la lecture spirituelle est un moyen indispensable non-seulement aux personnes du

monde pour commencer l'œuvre de leur perfection, mais encore aux personnes spirituelles pour le terminer promptement.

---

### CHAPITRE III.

AVERTISSEMENTS PRATIQUES SUR LA MANIÈRE DONT ON DOIT  
FAIRE LA LECTURE SPIRITUELLE, AFIN D'EN PROFITER POUR  
SA PERFECTION.

144. *Premier avertissement* : Le directeur observera soigneusement que l'étude des livres spirituels diffère beaucoup de la lecture spirituelle des livres sacrés. Celui qui se livre à l'étude ne se propose aucune autre fin que l'intelligence des choses qu'il lit : mais celui qui lit spirituellement désire d'éprouver de l'affection pour les vérités qu'il lit et s'efforce de les graver profondément dans son esprit, afin de pouvoir y conformer sa conduite. Le but de l'étude c'est l'érudition; mais la fin d'une lecture spirituelle est la perfection de la volonté qu'elle se propose de conformer aux pieuses affections qui l'accompagnent ordinairement. D'où saint Augustin nous dit : « Nourrissez votre âme par la lecture des livres divins, car vous devez vous préparer une nourriture spirituelle. » (1) Saint Bonaventure nous suggère le même conseil en ces termes : « Notre âme doit être nourrie par une lecture divine; » (2) afin qu'elle devienne forte et puissante dans l'exercice des vertus. Pour bien comprendre ce que ces saints docteurs veulent nous dire, il faut remarquer ici que celui qui assistant à un banquet se

(1) L. de opere monast. — (2) In Speculo p. 1, c. 81.



contenterait d'observer parmi les mets de la table ceux qui sont salutaires, nuisibles, agréables ou désagréables. au palais, sans y toucher, ne serait aucunement rassasié et n'en recevrait aucune nourriture. Afin que les aliments qui sont servis puissent profiter aux convives, ceux-ci doivent les approcher de leur bouche, les broyer sous leurs dents, en goûter la saveur, les faire passer dans l'estomac et les transformer par la vertu digestive en leur propre substance. C'est précisément ce que disent les saints pères en parlant de la lecture spirituelle; afin que les paroles sacrées qui nous y sont présentées comme sur une table abondamment servie nourrissent et fortifient notre esprit, il ne suffit pas que par la force de l'intelligence nous puissions discourir sur ces vérités et porter un jugement sur le style, l'ordre, la méthode, la science et la clarté de ceux qui les ont écrites; il faut encore que notre volonté s'y applique et se transforme en elles, que nous en goûtions la saveur et que nous nous excitions à y conformer notre conduite. C'est ce qui a porté saint Bernard à dire : « Si quelqu'un s'applique à la lecture ; qu'il cherche moins à connaître qu'à savourer la vérité. » (1) D'où nous voyons évidemment pourquoi un si grand nombre de personnes qui, après avoir assisté au banquet sacré d'une pieuse lecture pendant une heure ou une demi-heure, s'en retirent cependant arides, sans affections, privées de bons désirs, dépourvues de tout bien spirituel et sans avoir reçu aucune nourriture; comme nous le dit saint Grégoire : « Beaucoup lisent et se retirent à jeun après leur lecture. » (2) En effet, comment se fait-il que tant d'hommes instruits qui ont constamment sous les yeux les livres divins et les œuvres des saints pères, ne montrent cependant pas plus de piété et de religion que les simples fidèles? C'est parce qu'en lisant l'Écriture sainte ils recherchent bien la science mais non la sagesse; ils s'attachent aux feuilles et non au fruit : quoique dans

(1) In Specul. monach. — (2) Homel. 10. in Ezech.

cette nourriture céleste ils trouvent un aliment pour leur intelligence, ils n'en retirent néanmoins aucun profit pour leur volonté.

145. *Second avertissement.* Afin donc que toute personne pieuse trouve dans la lecture spirituelle cette véritable nourriture de son esprit, elle doit d'abord élever son âme vers Dieu et protester devant lui que ce n'est point par un sentiment de curiosité, mais par le désir sincère de son avancement spirituel, qu'elle va se livrer à ce saint exercice. Ensuite parce que les lumières et les impulsions de la grâce nous sont nécessaires pour avancer dans la vertu, elle les demandera instamment en disant avec le prophète : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute. » Ce livre, mon Dieu, contient votre divine parole, c'est une lettre qui m'est envoyée du ciel pour m'apprendre votre sainte volonté. Parlez à mon intelligence en y répandant vos lumières; parlez à mon cœur en lui communiquant vos saintes inspirations; mais aidez-moi surtout à faire toujours ce qui vous est le plus agréable.

146. Il est dit dans la vie du glorieux patriarche saint Dominique que tandis qu'il s'occupait à jeter les fondements de son ordre, il puisa dans un livre intitulé *Conférence des Pères*, une exquise pureté de cœur, une profonde humilité, un sincère mépris de soi-même, un respect tout particulier pour le prochain et une très-grande aptitude pour la contemplation ainsi que pour la perfection de toutes les vertus. Mais pourquoi retira-t-il tant d'avantages de la lecture d'un seul livre? L'auteur de sa vie nous en donne la raison en disant : « Qu'il s'appliquait à le lire attentivement, qu'il faisait tous ses efforts pour le bien comprendre et en savourer toutes les vérités, afin d'y conformer toute sa conduite. » (9) Ainsi celui qui désire de recueillir les mêmes fruits doit apporter le même amour et la même pureté d'intention.

(1) Theodoricus de Appoldia l. 1. vitæ ejus c. 4.



147. *Troisième avertissement.* Le directeur dira donc à ses disciples qu'il ne faut point parcourir rapidement les livres saints, mais les lire attentivement, lentement, avec modération et réflexion, afin que l'âme puisse en retirer du fruit. Le baume ne répand son agréable odeur que quand on le comprime avec les doigts; de même la lecture spirituelle doit être mûrement réfléchie par notre esprit pour faire sentir et donner à notre volonté le goût de la vertu chrétienne.

148. C'est pourquoi saint Éphrem nous adresse l'exhortation suivante : « Quand vous lisez, ne vous contentez pas de tourner les feuillets d'un livre, mais revoyez deux fois, trois fois et plus souvent encore le même passage, afin d'en bien comprendre toute la portée. » (1) Ces dernières paroles doivent surtout s'entendre des pensées les plus frappantes et qui font une forte impression sur l'esprit du lecteur; quant aux premières paroles, elles s'adressent à ceux qui, ayant un livre en mains, ne le lisent pas mais semblent plutôt le dévorer et consacrent à peine une heure pour le parcourir jusqu'à la fin. Une lecture si rapide est semblable à une pluie d'orage qui tombe avec violence, s'écoule sans laisser à la terre le temps de s'humecter et lui devient entièrement inutile ou du moins peu profitable. La lecture spirituelle doit plutôt imiter ces pluies douces qui, en tombant lentement, pénètrent jusqu'au fond de la terre et en fécondent le sol. Il importe fort peu de lire beaucoup de livres, si on ne les lit pas bien et avec fruit.

149. Théodore médecin de Constantinople avait envoyé à saint Grégoire le Grand une forte somme d'argent, pour qu'il l'employât au rachat des captifs qui gémissaient dans les fers. Ce grand saint lui répondit pour le remercier des bienfaits dont il venait de combler ces pauvres malheureux et le féliciter de la tendre pitié qu'il montrait à leur égard : ensuite il le reprit de ce qu'en lisant les

(1) L. de Patien. et Consum.

saintes Écritures sans goût et sans affection il les parcourait d'un œil rapide et négligent : entre autres reproches il lui adressa celui-ci : « Le Roi du ciel, le Seigneur des anges a daigné vous envoyer des lettres de salut et vous négligez de les lire avec amour ? Qu'est-ce en effet que les saintes Écritures, sinon une lettre du Tout-Puissant à sa créature ? » (1) Le directeur peut remarquer ici combien il importe de lire les livres saints posément et avec une pieuse attention ; soit à cause du respect qui est dû à la parole divine, soit pour le fruit qu'on doit en retirer.

150. *Quatrième avertissement.* Saint Bernard dit qu'en faisant la lecture spirituelle nous devons choisir une pieuse sentence et la graver dans notre mémoire, afin que nous puissions nous en souvenir pendant le jour et retenir notre esprit uni à Dieu. (2) C'est ainsi que quand on va se promener dans un jardin délicieux, on aime à se composer un bouquet des plus belles fleurs, pour en respirer de temps en temps l'agréable odeur. Saint Éphrem nous donne le même conseil et nous le propose d'une manière plus ingénieuse encore, en se servant de la comparaison des abeilles : de même en effet que celles-ci volent tantôt sur une fleur, tantôt sur une autre pour en extraire le suc avec le quel elles forment le miel ; ainsi nous devons tirer des pieuses sentences, dont les livres saints sont remplis, le baume salutaire qui doit adoucir les maux de notre âme. « Lorsque vous faites une lecture, nous dit ce saint père, à l'exemple de la sage abeille qui forme son miel avec le suc des fleurs, vous devez recueillir précieusement le fruit de tout ce que vous lisez pour guérir et fortifier votre âme. » (3) Ainsi le directeur recommandera bien à ses disciples de terminer leur lecture spirituelle, en rendant d'abord à Dieu des actions de grâces pour les lumières et les pieuses affections qu'il leur

(1) L. Epist. 31. — (2) Ad Fratres de monte Dei. — (3) De recta vivendi rat. c. 36.



a communiquées et en se choisissant ensuite la pensée qui les a le plus fortement frappés; afin de la considérer plus attentivement, de la rappeler de temps en temps à leur esprit et de s'en pénétrer plus profondément pendant le saint exercice de la méditation.

151. *Cinquième avertissement.* Le directeur spirituel doit aussi veiller à ce que ses pénitents lisent des livres utiles et proportionnés à leurs besoins. J'ai dit utiles, parce que certains livres quoique d'un volume immense renferment peu de substance et que d'autres sont plus aptes à nourrir l'intelligence qu'à exciter la volonté. J'ai dit de plus que ces livres doivent être proportionnés aux dispositions du lecteur : car il y en a qui conviennent aux commençants; d'autres, à ceux qui ont déjà fait quelques progrès et enfin il en est qu'on ne saurait remettre qu'entre les mains de ceux qui volent pour ainsi dire au sommet de la perfection. Tel livre pourra faire du bien à celui qui se laisse dominer par une affection, tel autre sera salubre à celui qui succombe toujours à ses passions. Les histoires frappent un grand nombre de lecteurs qui profitent des exemples qu'elles rapportent; d'autres aiment mieux les ouvrages scientifiques et en retirent plus de fruits. Mais en général après avoir donné à chacun le livre qui lui convient, il faut surtout avoir soin que la lecture spirituelle se fasse non seulement avec piété et attention, mais encore avec un grand désir d'avancer dans le chemin de la perfection, comme l'exige saint Jean Chrysostome : « Lisons donc les livres divins avec beaucoup de piété et d'attention, afin que le Saint-Esprit daigne éclairer notre âme et répandre dans nos âmes les fruits abondants de sa grâce. » (1)

(1) Homel. 35. in Genes.

et de la part de la population, on se trouve en face d'un problème de répartition des richesses. Ce problème se pose d'ailleurs dans tous les pays, mais il se pose avec une acuité particulière dans les pays en développement.

La répartition des richesses est un problème complexe, car elle dépend de nombreux facteurs : la structure économique, le niveau de développement, les traditions, etc. Dans les pays en développement, la répartition des richesses est souvent très inégale, ce qui entraîne de graves conséquences sociales et économiques. Il est donc essentiel de trouver des solutions pour améliorer la répartition des richesses dans ces pays.

Une des solutions possibles est de promouvoir le développement économique, ce qui permettra de créer plus d'emplois et d'augmenter les revenus. Une autre solution est de mettre en place des politiques de redistribution des richesses, comme l'impôt sur le revenu ou les cotisations sociales.

En conclusion, la répartition des richesses est un problème complexe qui nécessite des solutions adaptées à chaque pays. Il est essentiel de promouvoir le développement économique et de mettre en place des politiques de redistribution des richesses.



## ARTICLE V.

**Quatrième moyen de perfection : la méditation des vérités de la foi.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

**QUE LA MÉDITATION NOUS EST UTILE POUR OBSERVER LA LOI DE DIEU EN GÉNÉRAL ET NÉCESSAIRE POUR L'ACCOMPLIR PARFAITEMENT.**

152. Nous avons vu au commencement de l'article précédent que la lecture spirituelle est le premier degré de l'échelle que saint Bernard nous propose comme un moyen d'arriver à la perfection : le second degré est la méditation des vérités de la foi ; car la lecture nous dispose insensiblement à la méditation , comme le premier degré d'une échelle nous conduit au second. En lisant nous apprenons les vérités de la foi ; en les méditant nous nous en pénétrons davantage et nous nous élevons à une perfection plus élevée. Après avoir lu nous nous sentons naturellement portés à la réflexion et à la méditation, qui nous procurent une connaissance plus approfondie des maximes de l'Évangile et produisent dans nos cœurs des affections plus ferventes suivies de résolutions plus fermes. Puis donc que nous avons monté le premier degré , nous nous arrêterons au second dans tout cet article, afin de démontrer non-seulement combien la méditation est nécessaire, mais encore comment nous devons nous en servir pour parvenir à la perfection que nous désirons.

153. Avant d'aller plus loin, nous observerons que l'oraison intérieure se divise en méditation et contem-

plation. La méditation consiste à faire des réflexions qui excitent en nous de pieuses affections; la contemplation est une simple intuition des vérités célestes qui remplissent notre âme d'un sentiment d'amour et d'admiration; nous n'en parlerons pas dans cet ouvrage parce qu'elle rentre dans le domaine de la théologie mystique, nous nous bornerons à traiter de la méditation pratique. Je fais encore cette distinction parce que, comme le disent les théologiens, on peut méditer d'une manière spéculative et d'une manière pratique sur toute espèce de vérité. On médite spéculativement quand on considère les vérités de la foi, sans aucun autre but que de découvrir la vérité, comme le font les théologiens spéculatifs qui en méditant sur l'essence et les attributs de Dieu, sur l'incarnation du Verbe, la nature de la grâce et d'autres sujets semblables, ne se proposent rien autre chose que la science. Nous ne dirons rien de cette manière de méditer, parce qu'elle n'entre point dans le plan que nous nous sommes tracé. Mais on médite d'une manière pratique, lorsqu'on réfléchit sur les principes de la foi dans la pieuse intention d'y conformer sa conduite; c'est de cette espèce de méditation que nous allons parler, parce qu'elle est un moyen très-puissant pour conduire les âmes à la perfection chrétienne. Pour exciter mon lecteur à suivre ce saint exercice, je démontrerai dans ce premier chapitre que la méditation pratique, qui produit de pieuses affections dans nos cœurs, nous aide considérablement à observer la loi de Dieu, qu'elle nous est même d'un secours indispensable pour l'accomplir toute entière et parfaitement.

154. On entend souvent dire dans le monde que la loi de Dieu est généralement violée par la licence intolérable d'un grand nombre de chrétiens, parce qu'ils n'ont plus de foi; que partout l'amour-propre veut régner, l'ambition domine, la luxure dépasse toutes les bornes de l'honnêteté et foule aux pieds le lys de l'innocence, parce que les fidèles ne croient plus. Cependant je ne puis me persuader que ce soit bien là l'origine d'un si grand mal,



puisque les principaux articles de la foi sont encore universellement reconnus et que les chrétiens, quelque dissolus qu'ils soient, croiront toujours les principes de la foi, même les plus difficiles à comprendre. Toute la désolation que nous déplorons dans le monde catholique ne vient point du manque de foi, mais de ce qu'on ne réfléchit pas sur les vérités de la foi. Les impies ne nient pas ces vérités, mais parce qu'ils n'y pensent pas ils vivent comme s'ils ne les croyaient point : soit en effet que nous négligions de penser aux vérités éternelles, soit que nous ne les croyions aucunement, notre volonté se portera toujours très-lentement à faire le bien et promptement à faire le mal ; parce que dans l'un et l'autre cas elle reste privée de la force dont elle a besoin pour éviter le péché et pratiquer la vertu.

155. Mais examinons à fond la vérité qui nous occupe, afin que le pieux lecteur puisse la voir plus clairement et la comprendre plus facilement. La volonté, nous disent les philosophes, est une puissance aveugle qui ne peut se mouvoir par ses affections que quand l'intelligence l'éclaire de ses lumières. Ainsi le criminel qui est déjà condamné à mort ne s'attriste pas, ne s'épouvante point, ne pousse aucun soupir, aucun gémissement avant d'avoir appris la terrible nouvelle de sa peine ; parce qu'alors son esprit ne peut pas encore lui représenter le grand et immense malheur qui l'attend. On peut dire la même chose de celui qui nommé à une haute dignité n'éprouve aucune joie avant d'en être informé ; parce qu'il ne peut pas encore se représenter la pensée de son bonheur. D'ailleurs lorsque les affections commencent à naître dans la volonté, elles sont ordinairement analogues aux idées que l'esprit lui donne des objets qui l'environnent. S'il lui représente telle chose comme agréable, elle s'y porte aussitôt avec affection ; si au contraire il la lui dépeint comme odieuse, elle la rejette avec horreur. Quand on la menace d'un malheur qui est encore éloigné, elle le craint ; si ce malheur est présent, elle s'afflige. Lorsque l'intelligence lui

propose une chose agréable à la nature , elle forme aussitôt la résolution de s'en emparer ; si au contraire elle lui offre quelque objet désagréable et nuisible , elle fait tous ses efforts pour le repousser ; de sorte que les affections de notre volonté sont généralement conformes au jugement que notre esprit porte sur les différents objets qui ont fixé son attention. Ce principe étant une fois bien établi , je me demande : à quoi sert au chrétien d'avoir dans les vérités de la foi une force qui pourrait l'arracher au vice et l'éloigner du péché mortel ; à quoi lui sert cette force , s'il ne veut pas se l'approprier en méditant souvent dans son cœur ces vérités de la foi , afin d'en communiquer la puissance à sa volonté ? Assurément , tant qu'il les laissera dans l'oubli , elles ne pourront pas retirer sa volonté de l'abyme d'iniquités , bien qu'elles en aient le pouvoir. Le feu a certainement la vertu d'allumer le bois sec , si cependant on ne l'en approche pas , il ne pourra jamais l'enflammer. De même les plus terribles comme les plus aimables vérités de la religion catholique ont certainement assez de force pour détacher notre volonté du péché , quoique d'elle-même cette faculté de notre âme soit portée au mal ; mais si nous ne réfléchissons pas à ces vérités , elles n'agiront point sur notre volonté , elles ne produiront sur nous aucun heureux résultat. Il y a un enfer , personne ne saurait en douter ; cependant si l'on n'y pense point , il n'inspirera pas plus de crainte que s'il n'existait pas. La mort est inévitable et tout chrétien attend sans en douter le coup fatal qu'elle doit lui porter ; cependant s'il ne réfléchit point à cette vérité , elle ne le détachera pas plus des biens passagers de cette terre , que si la mort ne devait jamais venir. Le péché mortel est certainement le monstre le plus horrible qui ait paru sur la scène de ce monde ; mais si nous n'avons pas soin de nous le représenter tel qu'il est , il ne nous inspirera pas plus d'horreur que s'il n'était point difforme. D'où je conclus que toute la ruine du peuple chrétien ne provient pas de ce qu'il n'y a plus de foi , mais de ce qu'on ne ré-



fléchit point et qu'on ne médite pas sur les vérités que l'on croit. C'est ce que disait autrefois le prophète Jérémie : « Toute la terre a été plongée dans la désolation , parce qu'il n'est personne qui réfléchisse dans son cœur. » Comme s'il disait : les fleurs des vertus sont arrachées et nous ne voyons rien pulluler de tous côtés que les chardons du péché et les épines de l'iniquité. Mais quelle est l'origine d'un si grand mal ? Est-ce parce que la foi a été bannie de ce monde ? Non , c'est parce que les hommes ont négligé la considération et la méditation des vérités éternelles. Car ils sont très-rares ceux qui jugent des choses de ce monde d'après les lumières de la foi et se conforment eux-mêmes en tout au jugement de Dieu.

156. Les chrétiens seraient-ils jamais assez téméraires pour oser commettre un péché mortel, s'ils pensaient tous les jours au compte sévère qu'ils auront à rendre, ou aux joies éternelles dont ils se privent, ou même aux supplices atroces auxquels ils s'exposent par une seule transgression de la loi ? Quel est le mortel qui oserait se rendre coupable d'une faute grave, s'il se représentait la majesté et l'amabilité infinies du Dieu qu'il offense, ou s'il pensait aux opprobres, aux humiliations, aux travaux, aux douleurs, aux angoisses et à la mort ignominieuse que le Seigneur Dieu tout-puissant a voulu s'imposer en expiation d'une telle faute ? J'en dis autant de mille autres raisons que la foi nous suggère et qui nous sont d'un grand secours pour maintenir notre volonté dans les limites du devoir, pour l'empêcher de violer les préceptes divins. Ainsi donc tous les maux de ce monde proviennent de ce qu'on ne médite pas ces vérités que l'on connaît très-bien et que l'on croit sans aucune hésitation. Cela est tellement vrai qu'une seule méditation suffit souvent pour ramener dans la bonne voie une âme qui s'en était écartée. Je choisis un exemple entre mille pour prouver cette vérité et confirmer la doctrine que j'ai exposée plus haut.

157. La sœur Marie Bonaventure (1) avait été douée par le Seigneur de tous les dons qui peuvent rendre une femme plutôt illustre que pieuse ; il avait ajouté à la noblesse de la naissance les grâces de la beauté, la vigueur de l'esprit, l'affabilité des mœurs, la vivacité du génie et le goût des beaux-arts. Mais comme elle n'aimait pas la solitude ni la religion ni la piété ni l'observance régulière ; tous ses précieux avantages restaient comme méprisés et abandonnés sans ornements. Cependant un jour au moment où ses compagnes se retiraient en silence pour méditer sur les principales vérités de la foi qui sont exposées dans les exercices spirituels de saint Ignace ; la sœur Bonaventure toujours ennemie de ces dévotions se mit à les railler en leur disant : Allez seulement dans la solitude et retirez-vous dans les déserts. Pour moi, il me suffit d'être religieuse, je ne veux pas devenir anachorète ; soyez saintes autant que vous voudrez ; ayez des extases vous autres qui n'êtes pour ainsi dire plus que des esprits ; pour moi, qui suis composée de chair et d'os, je dois rester sur cette terre et m'y appliquer à mes occupations ordinaires. Cependant malgré toutes ces dérisions, entraînée par une inspiration divine, elle fit la première méditation dont le sujet était la fin dernière de l'homme et considéra cette vérité avec toute l'attention de son esprit. Or cette seule méditation fit une telle impression sur son cœur, qu'elle alla aussitôt se jeter aux pieds de son directeur et lui dit ces paroles dignes d'être rapportées : Mon père ! je comprends qu'il ne faut plus jouer avec Dieu ; je sais maintenant ce qu'il déteste en moi et ce qu'il me demande. Je veux devenir sainte ; je dis peu, je veux devenir une grande sainte et je veux l'être bientôt. Elle allait encore parler, mais les sanglots et les larmes étouffèrent sa voix. Ses œuvres achèvent de nous dire sa conversion ; car s'étant retirée dans sa cellule, elle déposa aux pieds du crucifix l'offrande qu'elle fit à Dieu d'elle-même

(1) Cœnobii Turris Speculorum.



et de tout ce qu'elle possédait ; dès lors elle rejeta loin d'elle tout ce qui sentait la vanité du monde ; elle retrancha de sa cellule tout ce qui était superflu et se consacrant désormais à une vie solitaire, pieuse, pénitente, exacte et austère elle continua jusqu'à son dernier soupir à marcher dans les voies de la perfection. (1) Qu'il me soit permis ici de faire quelques observations. Avant que cette religieuse eût fait la méditation dont nous avons parlé, ne savait-elle pas que l'homme n'est créé que pour servir Dieu ? Qui oserait en douter ? Car les petites filles qui ont à peine atteint l'âge de raison pourraient nous le dire. Pourquoi donc cette vérité si célèbre n'eut-elle pas la force, pendant tant d'années, de délivrer son âme d'une tiédeur si pernicieuse pour lui rendre la vie de l'esprit ? La raison en est évidente : c'est parce qu'elle n'y avait jamais réfléchi dans une méditation faite avec attention et recueillement : de même nous pouvons assurer que si les hommes du monde réfléchissaient chaque jour sur les vérités de la foi, une si grande corruption de mœurs n'offusquerait certainement pas nos yeux. C'est pourquoi nous pouvons dire en toute vérité que la désolation qui ravage le monde provient de ce que personne ne réfléchit dans son cœur.

158. Mais si la méditation est d'une si grande utilité pour l'observation des préceptes divins, elle est absolument nécessaire pour l'accomplissement parfait de la loi et la pratique des conseils évangéliques, qui demandent de nous des sacrifices plus grands et des efforts plus généreux. Or afin de procéder d'une manière sûre dans une question si importante, il nous faut avant tout établir cette vérité : que la perfection chrétienne consiste dans la dévotion envers Dieu ; en donnant toutefois à cette expression non pas le sens qu'on lui attribue ordinairement, mais celui que le docteur angélique nous indique dans la définition qu'il en a donnée. On croit généralement que la dévotion consiste dans ces sentiments agréables et ces

(1) Lancicius opusc. 6. c. 7.

tendres affections, que l'âme spirituelle éprouve pendant l'oraison. Mais on se trompe, soit parce que ces douces impressions peuvent être l'effet d'un naturel tendre et enclin à les recevoir, soit parce que ces sentiments agréables, quoique provenant quelquefois de la grâce, ne peuvent jamais constituer l'essence de la dévotion et n'en sont que les accessoires. Saint Thomas nous dit au contraire que la véritable dévotion consiste dans une volonté prompte à faire tout ce qui regarde le service de Dieu ; et cette promptitude de la volonté, lors même qu'elle est dépourvue de toute affection sensible, n'en constitue pas moins l'essence de la vraie dévotion. Cette définition ne détruit pas ce que nous avons dit au commencement de ce traité, où nous avons prouvé que la perfection consiste dans la charité ; car il est impossible de trouver une parfaite charité qui ne soit unie à la dévotion, prompte à faire la volonté de Dieu, prête à lui payer tribut et heureuse de lui rendre le culte d'une amoureuse servitude.

159. Ce principe étant posé, je dis avec saint Thomas que la méditation est un moyen nécessaire pour acquérir la dévotion qui rend la charité parfaite et nous procure par conséquent la perfection elle-même. Voici les propres paroles du saint docteur : « La méditation est la cause nécessaire de la dévotion, parce que dans la méditation l'homme voit les motifs qu'il a de se consacrer au service de Dieu, vers lequel il se sent surtout entraîné par deux considérations : l'une qui est tirée de la bonté divine et de ses bienfaits, selon ce qui est écrit dans le psaume LXII<sup>e</sup> : Il m'est avantageux de m'attacher à Dieu et de mettre mon espérance dans le Seigneur ; cette première considération excite l'affection qui est la cause prochaine de la dévotion. L'autre considération est tirée des défauts de l'homme qui, reconnaissant sa propre faiblesse, se voit obligé de recourir à Dieu, selon le texte du psaume CXX<sup>e</sup> : J'ai élevé mes regards vers les montagnes d'où me viendra le secours ; ma force est en Dieu qui a fait le ciel et la terre. Cette seconde considération détruit en nous la



présomption qui nous empêche de nous soumettre au Seigneur, en nous portant à la vaine complaisance dans nos vertus. » (1) Ainsi d'après ce saint docteur la méditation est la cause éloignée de la dévotion, comme la charité prompte et habile en est la cause prochaine. Cette doctrine de saint Thomas s'accorde parfaitement avec celle de saint Augustin, ou d'un autre auteur qu'on cite sous son nom : « La méditation produit la science, la science excite la componction, la componction engendre la dévotion qui est le fruit et la perfection de l'oraison.... La dévotion est un sentiment humble et pieux que nous éprouvons envers Dieu ; humble par la connaissance de notre propre infirmité, pieux par la considération de la bonté divine. » (2) Or ce sentiment affectueux nous rend prompts et habiles dans le service de Dieu. D'où nous pouvons conclure que l'exercice des saintes méditations est un moyen absolument nécessaire à l'homme pour s'affermir dans une humble connaissance de lui-même, pour s'embraser d'un amour fervent envers Dieu et se disposer ainsi à pratiquer les vertus solides : en un mot pour acquérir la véritable dévotion, qui est la plénitude de la charité parfaite et le complément de toutes les vertus.

160. Cela est tellement vrai que Cajétan réfléchissant sur les paroles de saint Thomas regarde comme indigne d'être appelée spirituelle toute personne, qui néglige de s'appliquer chaque jour pendant un certain espace de temps à la méditation de quelque vérité de la foi. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « C'est dans les méditations qui doivent se faire tous les jours et en silence que la dévotion et les autres vertus naissent dans le cœur des fidèles ; et l'on ne peut pas dire que quelqu'un soit religieux ou spirituel, s'il ne s'applique au moins une fois par jour à ces saints exercices. Car de même qu'il est impossible de produire un effet sans cause, d'obtenir une fin quelconque sans en prendre les moyens et d'arriver à une

(1) 2. 2. Q. 82. a. 3. in corp. — (2) In lib. de Spirit. et Anim. c. 30.

ile sans navigation ; ainsi l'on ne pratiquera jamais la religion, si l'on ne recourt souvent aux causes, aux moyens et aux sources » qui la font naître et croître dans les âmes.

161. Mais afin que cette opinion de ce grand docteur ne paraisse pas exagérée, je me hâte de dire que c'est la doctrine de tous les saints pères, qui prétendent que toute personne pieuse doit nécessairement consacrer une heure tous les jours à l'exercice de la méditation. Dans sa lettre à Célancia saint Jérôme lui dit ce qu'il en pense dans les termes suivants : « Modérez tellement la sollicitude dont vous êtes animée pour les affaires de votre maison, qu'il vous reste encore quelques moments pour vaquer aux besoins spirituels de votre âme. Choisissez-vous un lieu convenable et assez éloigné du tumulte de votre famille, où vous pourrez vous tenir comme dans un port à l'abri de la tempête qu'excite la multitude de vos occupations, et où il vous sera facile dans le silence de la solitude d'apaiser les flots agités de vos pensées. Là vous exciterez dans votre cœur un si grand amour de la loi divine, vous graverez si profondément dans votre esprit les saintes pensées de la vie éternelle, que ce seul instant de repos suffira pour réparer vos forces spirituelles affaiblies par le grand nombre de vos affaires temporelles. Je ne vous donne pas ce conseil pour vous éloigner de vos parents, mais au contraire pour apprendre comment vous devez vous conduire à leur égard. »

162. Outre tout ce que nous venons de dire, le lecteur peut observer deux choses. La première est que Notre Seigneur Jésus-Christ se retirait souvent sur le sommet des montagnes, pour y vaquer pendant la nuit à la contemplation des choses célestes : « il se retira seul pour prier sur la montagne, nous dit saint Matthieu ; » (1) « il s'en alla sur la montagne et y passa la nuit en prière. » (2) Cependant quelle nécessité y avait-il pour lui de se retirer dans le

(1) C. 14. v. 23. — (2) C. 6. v. 12.



silence de la solitude, puisque même en tant qu'homme il jouissait de la vision béatifique de Dieu et qu'il contemplait d'un seul regard toutes les vérités éternelles ainsi que les attributs divins? Certes il n'était pas nécessaire qu'il le fît pour lui, mais pour nous; afin que nous comprenions par son exemple la nécessité où nous sommes de nous retirer, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, dans quelque lieu solitaire, pour y méditer sur les vérités éternelles que nous ne pouvons comprendre qu'à l'aide de la méditation. La seconde chose qu'il faut bien remarquer, c'est que tous les saints se sont toujours appliqués à l'exercice de la méditation; tellement qu'il serait plus facile de citer un soldat qui ne sût pas manier les armes, que de rencontrer un confesseur de la foi qui ne fût point habitué à méditer, à contempler les choses célestes et divines. C'est ce que nous voyons dans la vie de saint Bernardin de Sienne, « qui consacrait tous les jours une heure à sa dévotion et pendant ce temps il ne recevait personne ni prince ni roi : tous devaient attendre. » (1) De sorte que pour ce moment il semblait vraiment n'être plus de ce monde. Mais ce qui excite encore plus mon admiration, c'est la haute estime que le très-docte Suarez avait conçue de l'oraison; ce père avait coutume de dire qu'il préférerait sacrifier toute sa science, quoiqu'il l'eût acquise avec beaucoup de peine, que de perdre une seule des heures qu'il consacrait ordinairement à la méditation. Ces grands serviteurs de Dieu comprenaient donc bien toute l'importance de cette doctrine de saint Thomas : que la méditation est la source de la dévotion, qui nous rend prompts à servir notre très-aimable Sauveur et à lui plaire en toutes choses. C'est pourquoi ils étaient aussi attentifs à la bien faire, qu'ils se montraient exacts à ne jamais l'omettre. Ainsi quiconque ne veut pas employer un moyen si nécessaire doit désespérer de faire aucun véritable progrès dans la perfection.

163. Cependant quand appuyé sur l'autorité du docteur

(1) Surius in vita c. 31.

angélique je dis que la méditation est un moyen nécessaire pour acquérir la perfection ; je ne prétends pas que cette nécessité soit la même pour tous, ni comme disent les scolastiques qu'elle soit physique ou métaphysique : car je pense que pour les personnes dont l'esprit est borné et incapable de suivre un long raisonnement le Seigneur y supplée au moyen de la lecture spirituelle, si elles peuvent la faire, ou tout simplement par des prières vocales récitées très-lentement ; et que dans cet exercice il leur communique d'abondantes grâces, qui comme des ailes les portent à faire promptement tout ce qui concerne le service de Dieu. Je veux dire seulement que la méditation est nécessaire d'une nécessité morale, et pour ceux-là seuls qui sont capables de la bien faire. Car il est certain que la perfection leur serait très-difficile et moralement impossible, sans le fréquent usage de la méditation.

---

## CHAPITRE V.

### COMMENT IL FAUT SE PRÉPARER A LA MÉDITATION.

164. On distingue deux espèces de préparation à la méditation. L'une qu'on appelle éloignée et qui consiste dans la modération des affections, dans la pureté du cœur et le recueillement de l'esprit au milieu des occupations extérieures qui pourraient le distraire. Mais nous n'en parlerons pas maintenant, parce que dans le cours de cet ouvrage elle nous fournira la matière de plusieurs articles. La seconde préparation qu'on nomme prochaine consiste dans les actes par lesquels l'âme se dispose, au commencement de la méditation, à bien remplir cet exercice de piété. Si en effet les lois de la prudence veulent que nous



nous préparions avec soin aux choses importantes que nous devons entreprendre, ne serait-il pas bien inconvenant d'oser, avant de s'y être préparé d'avance, commencer un acte aussi important que la méditation où l'on s'entretient familièrement avec Dieu? Et si tout sujet qui est appelé à paraître devant son roi a bien soin de se laver, de s'approprier et de s'orner de mille manières; afin de pouvoir se présenter convenablement aux yeux du prince; combien à plus forte raison l'âme qui se propose de s'entretenir intimement avec le roi du ciel et de la terre ne devra-t-elle point s'y préparer par différents actes de piété, afin de trouver grâce devant lui? Surtout si l'on observe qu'en se présentant devant Dieu sans une préparation convenable, elle ne peut espérer de lui les secours nécessaires pour faire une bonne méditation; que même, comme le dit l'Ecclésiastique, elle semble tenter le Seigneur et se rend coupable de témérité. « Avant l'oraison, préparez votre âme et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu. » (1) Je parlerai dans ce chapitre de cette préparation prochaine qui doit toujours précéder immédiatement la méditation; j'exposerai les trois actes dont elle se compose, ce sont : premièrement la présence de Dieu; secondement la demande du secours divin et troisièmement la composition d'un lieu convenable aux mystères que l'on va méditer. Commençons par le premier.

165. La présence de Dieu consiste dans un acte de foi par lequel nous croyons que Dieu nous est présent, qu'il nous voit et qu'il observe non-seulement les actions extérieures de notre corps, mais encore tous les mouvements de notre âme et de notre cœur. Or cet acte de foi sur la présence de Dieu se fait non-seulement par un effet sensible de l'imagination qui nous le représente vivement, mais encore d'une manière indépendante de toute espèce d'image. C'est ce qui arrive lorsqu'une personne qui se met en la présence de Dieu se le représente non sous une figure et

(1) Eccli. c. 18. v. 23.

une forme corporelle, mais d'une manière vague et générale ; en tant qu'il est le souverain bien, la souveraine bonté, la toute-puissance, la souveraine beauté, la majesté infinie dont elle est environnée à l'extérieur et pénétrée à l'intérieur ; précisément comme une éponge jetée au milieu de la mer est environnée de tous côtés par l'eau qui la pénètre dans tous les sens. Cette manière de considérer Dieu présent partout est la plus parfaite, la plus sûre, parce qu'elle provient plutôt de l'intelligence que de l'imagination et qu'elle repose entièrement sur la foi. C'est pourquoi elle convient surtout aux âmes qui ont déjà fait quelques progrès dans l'exercice de la méditation. J'ai dit qu'elle est la plus parfaite et la plus sûre parce qu'elle provient plutôt de l'intelligence que de l'imagination ; en effet, quoique cette représentation de Dieu soit bien générale et dégagée de toute matière, elle n'est cependant pas entièrement purifiée des traces qu'y laisse l'imagination, car tant que notre esprit reste uni à ce misérable corps, il ne peut pas produire ses actes sans le concours de cette faculté ; j'en excepte cependant ces contemplations très-sublimes qui ne trouvent pas leur place ici et dont il ne faut pas parler maintenant. Quoi qu'il en soit, les images qui se mêlent à cette conception de la présence divine sont très-subtiles et moins opposées à l'objet divin qu'elles représentent.

166. La première manière de se mettre en la présence de Dieu consiste en ce que l'âme, qui s'applique à l'oraison, se le représente sous l'image d'une chose matérielle et corporelle : lorsque, par exemple, elle s'imagine le voir semblable à cette lumière très-pure qui, en répandant ses rayons sur l'univers entier, donne à toute chose la splendeur, la force et la vigueur. Ou bien lorsqu'il lui semble le voir assis sur un trône brillant de gloire et environné de ses anges ; ou sous toute autre figure semblable. Cette manière de se représenter Dieu au moyen de l'imagination est très-propre à inspirer aux âmes un profond respect, une grande circonspection et un humble recueillement.



Si en effet l'homme, cette chétive créature, habitué à ramper sur la terre comme un vil insecte se trouve tout à coup transporté devant le trône de la divine majesté environné des anges et des esprits bienheureux ; il se sentira bientôt rempli de crainte et d'un profond respect qui le rendront attentif pendant tout le cours de la méditation.

167. Cette présence divine qui est produite par la sensibilité de l'imagination, quoique très-utile et profitable, n'est cependant pas aussi parfaite que l'autre, qui est produite tout entière par la foi ; soit parce qu'elle rentre moins dans le domaine de l'intelligence, soit parce que cette manière de se représenter les choses s'éloigne plus de la vérité et induit plus souvent en erreur. Cependant comme ceux qui commencent et qui sont encore imparfaits ne peuvent pas ordinairement se former une idée de l'essence spirituelle de Dieu et qu'au contraire ils s'émeuvent facilement à la vue de la beauté des choses matérielles ; saint Augustin ne voit pas d'inconvénient à ce qu'ils se représentent Dieu sous une forme corporelle. Voici les propres paroles du saint : « Il convient et il importe beaucoup que parmi les chrétiens on se fasse une juste idée de Dieu : ainsi ceux qui admirent les beautés de la nature, sans pouvoir contempler la beauté divine, doivent cependant savoir qu'il faut toujours préférer le ciel à la terre ; quant à ceux qui se représentent Dieu sous une image corporelle et qui nonobstant le croient plutôt dans le ciel que sur la terre, je supporte plus volontiers leur opinion. » (1) Si donc le directeur s'aperçoit que cette manière de se rappeler la présence de Dieu produit dans son disciple l'obéissance, le respect et le recueillement de l'esprit, il pourra la lui conseiller, surtout s'il est du nombre de ceux qui commencent seulement l'œuvre de leur perfection.

168. Cependant lorsque ces images auront produit l'heureux résultat qu'elles peuvent produire, il faudra persuader au pénitent de les supprimer, en lui faisant comprendre

(1) De serm. Dom. in monte 1, 2, c. 3.

que Dieu est une majesté, une beauté, une grandeur infiniment supérieure à celle qu'il s'était représentée. Cette conduite est fondée sur deux raisons : d'abord parce qu'il agrandira et perfectionnera ainsi non-seulement l'idée qu'il s'était formée de la majesté divine, mais encore le sentiment de respect et de componction qu'il éprouvait. Ensuite parce qu'il évitera de cette manière l'erreur des anthropomorphites, dans laquelle plusieurs moines sont tombés et où tombent encore aujourd'hui certaines personnes, qui sont assez simples pour croire que Dieu a une forme et un visage. Ce qui est absolument contraire à l'essence très-pure de Dieu, comme le remarque Cassien en blâmant ces moines, qui s'étaient créé une image de la majesté incompréhensible et ineffable du Dieu qu'ils voulaient adorer ; croyant qu'ils avaient tout perdu, quand ils ne voyaient plus cette image qu'ils suppliaient à genoux et vers laquelle ils reportaient sans cesse et leurs regards et leurs pensées. »

169. Il ne faut point ici passer sous silence le fait que cet auteur dit être arrivé au moine Sérapion, qui brillait par l'éclat de ses vertus et jouissait d'une grande réputation parmi les anciens pères ; parce que son exemple déterminera sans doute le directeur à ne rien décider en cette matière, sans y avoir mûrement réfléchi. (1) Ce grand serviteur de Dieu croyait que la divinité pouvait être circonscrite sous les enveloppes d'une certaine forme, dont il s'était créé une image qu'il conservait toujours profondément gravée dans son esprit. Ni les lettres de l'évêque d'Alexandrie, ni les remontrances de saint Paphnuce, ne purent arracher de son esprit cette erreur qui s'était déjà répandue dans tous les couvents de l'Égypte. Cependant la vie très-austère que Sérapion avait menée jusqu'alors dans cette solitude et la splendeur des vertus, qu'il pratiquait depuis cinquante années, lui attirèrent les regards bienveillants du Seigneur, qui touché de mi-

(1) Collat. eadem d. 2.



séricorde le disposa par le ministère du moine Phosin à reconnaître son erreur et à la rétracter en présence de tous les autres religieux. Or, tandis que ceux-ci prosternés à genoux rendaient à Dieu des actions de grâces de ce qu'un homme d'une si grande ferveur revenait enfin à la vérité et détestait sincèrement son erreur; Sérapion voulut aussi unir sa prière à la leur, mais comme il ne trouvait point son Dieu dans cette oraison dépouillée des images corporelles, auxquelles il recourait pour se le représenter, il gémit amèrement, poussa de profonds soupirs et se mit à crier à haute voix : « Hélas ! malheureux que je suis ! Ils m'ont ravi Dieu et maintenant je n'en ai plus que je puisse retenir ; je n'en vois plus que je puisse adorer et supplier ! » Ces dernières paroles nous prouvent évidemment que ce serviteur de Dieu s'était attaché, non-seulement à ces images trompeuses, mais encore à la dévotion sensible qu'elles produisaient dans son cœur. D'après tout ce que nous venons de dire, le directeur spirituel pourra regarder comme une doctrine sûre, celle qui enseigne que la meilleure manière de se mettre en la présence de Dieu provient de la foi, que si au commencement il est nécessaire de recourir à quelque effet de l'imagination pour aider l'intelligence, ou pour exciter dans le cœur des sentiments de respect envers Dieu ; il faut ensuite avoir soin de les supprimer, comme nous l'avons dit plus haut. Après s'être mise ainsi en la présence de Dieu, l'âme doit se prosterner devant lui par un acte d'une profonde adoration, et même elle ferait bien, elle agirait sagement, si elle y ajoutait un acte de contrition ; afin que purifiée de toutes ses fautes, elle paraisse plus agréable aux yeux du Seigneur.

170. Après avoir fait ces actes, toute personne pieuse doit adresser à Dieu d'humbles et ferventes prières, lui demander les grâces dont elle a besoin pour se pénétrer vivement des vérités dont elle va faire le sujet de sa méditation ; qu'elle lui adresse en gémissant ces paroles du prophète : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous

écoute. » (1) Ou bien celles du Psalmiste : « Seigneur, mon âme est comme une terre aride devant vous, exaucez-moi promptement. » (2) Ou encore avec la sainte Église : « Venez Esprit-Saint et du haut du ciel répandez votre lumière dans mon âme. » Il ne faut jamais omettre ces prières, parce qu'elles sont nécessaires pour l'heureux résultat de l'oraison ; car bien que la méditation se fasse à l'aide de réflexions et de raisonnements, cependant les effets qu'elle produit dépendent entièrement de la grâce divine qui éclaire nos âmes et embrase nos cœurs. L'expérience prouve qu'une personne simple fait quelquefois une bien meilleure méditation qu'un savant qui est doué d'une haute intelligence, uniquement parce que la grâce agit plus puissamment en elle. Or nous n'avons pas d'autre moyen d'obtenir cette grâce que de la demander avec une foi ferme et une grande humilité d'esprit : Dieu aime à se laisser vaincre par ces prières humbles et pleines de confiance, auxquelles il répond par la profusion de ses dons.

171. Enfin on termine la préparation par la composition du lieu. Si le mystère qu'on se propose de méditer se rapporte à des choses corporelles, telles que la vie, la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ, le jugement, l'enfer, l'éternité et autres semblables : il faut au moyen de l'imagination se les représenter comme présentes, se figurer que l'on converse avec elles, qu'on les voit de ses propres yeux comme elles ont eu lieu, ou comme elles ont coutume d'arriver. Saint Bonaventure prétend qu'une grande partie des fruits qu'on retire de la méditation dépend de cette manière de se représenter les mystères. « Si, nous dit ce saint père, vous voulez profiter des choses que Jésus-Christ a dites et faites, figurez-vous qu'elles sont en votre présence, que vous les entendez de vos propres oreilles, que vous les voyez de vos propres yeux ; les considérant avec toute l'affection de votre cœur et vous y arrêtant avec plai-

(1) 1. Reg. 3. 9. — (2) Psalm. 142. v. 6. et 7.



sir, sans vous laisser préoccuper par tout autre soin. » (1) Dans un autre passage le même docteur va jusqu'à dire, que la composition du lieu produit à elle seule presque tout le fruit de la méditation. Il s'exprime ainsi : « Lorsque vous méditez sur une action ou sur une parole de Notre Seigneur Jésus-Christ, entretenez-vous familièrement avec ce divin Sauveur; car de ces entretiens vous retirerez une plus grande douceur, une dévotion plus véritable et pour ainsi dire tout le fruit de votre oraison. » (2) Cependant il faut remarquer que les commençants doivent plus s'arrêter à ces représentations que ceux qui sont déjà bien avancés dans la perfection; car leur intelligence moins développée a besoin du secours de l'imagination pour éclairer leur âme et l'aider à produire de saintes affections. Tandis que par une méthode meilleure et plus expéditive, ceux qui ont l'habitude de l'oraison s'élèvent à des pensées plus sublimes après avoir fait une courte composition du lieu et produisent dans leurs cœurs des affections plus parfaites, plus spirituelles.

172. Mais si le sujet de la méditation est une vérité abstraite comme la beauté, la grandeur, la bonté de Dieu, ou l'excellence et l'amabilité de la vertu; il ne faut point suivre cette méthode qui ne convient pas à de pareils sujets; on fera mieux alors de recourir aux lumières de l'intelligence et de la foi; cependant j'excepte encore ici les commençants qui dans les choses spirituelles ont toujours besoin de quelque image sensible, vers laquelle ils puissent reporter leurs pensées. Quant à ces âmes qui pendant la méditation se sentent profondément recueillies, saint Grégoire exige même qu'elles rejettent toute espèce d'images, de peur qu'elles nuisent aux opérations de l'intelligence et du pur amour. Voici ses propres paroles : « Le vif sentiment de componction, qui s'empare ordinairement des âmes parfaites, éloigne de leurs yeux toute espèce d'images corporelles et fixe leurs regards sur la splendeur de la lu-

(1) In Prolog. medit. vitæ Christi. — (2) Idem in c. 18. medit.

mière éternelle. Ces imaginations sensibles ne sont à la vérité qu'un effet de notre infirmité corporelle, aussi les âmes les plus parfaites ont-elles soin de les éloigner, de peur qu'en cherchant la vérité elles ne soient trompées par la fausse lumière que ces imaginations produisent. » (1)

---

### CHAPITRE III.

#### EN QUOI CONSISTE L'EXERCICE DE LA MÉDITATION QUI SUIT IMMÉDIATEMENT LA PRÉPARATION.

173. Après les trois actes préparatoires, il faut commencer la méditation en lisant attentivement le sujet qu'on se propose de méditer et qui doit autant que possible être distribué en différents points. Cette méditation n'est rien autre chose que l'application de l'intelligence et de la volonté sur un mystère ou une vérité quelconque. Ainsi après s'être représenté un mystère ou un principe de notre foi, comme nous l'avons dit plus haut, celui qui médite doit bien réfléchir sur une des vérités catholiques qu'il renferme. A cet effet il emploiera le raisonnement, les considérations sérieuses et réfléchies qu'il appuiera de comparaison et d'exemples, jusqu'à ce qu'il voie clairement cette vérité et qu'il en soit entièrement persuadé. Car selon le témoignage de saint Augustin : « La méditation est la recherche studieuse d'une vérité cachée. » (2) Cependant il faut observer que les réflexions ne doivent pas être sèches ni spéculatives ni faites dans l'unique but de connaître la vérité ; il faut aussi qu'elles soient pratiques,

(1) Moral. l. 23, c. 13. — (2) L. de Spir. et anima c. 32.



c'est-à-dire capables d'émouvoir la volonté et de la porter à aimer Dieu. Autrement ce serait une étude et non une méditation ; l'âme parviendrait bien à la connaissance des vérités de la foi , mais n'y conformerait point ses actions ; elle serait remplie de l'idée d'un Dieu , mais non de sa crainte et de son amour. En un mot, les raisonnements et les considérations, qu'on fait dans la méditation, doivent porter la volonté à des actions saintes et l'embraser d'amour pour la pratique des vertus. Comme le dit saint Augustin : « L'esprit de l'homme s'élève vers Dieu par la méditation et la contemplation ; mais Dieu par ses inspirations et ses révélations descend vers lui, » pour l'enflammer de sa charité. C'est de cette manière que le prophète David méditait , puisqu'il a pu dire de lui-même : « Le feu s'allumera pendant mon oraison. » (1)

174. Lorsque l'intelligence aura saisi et pénétré vivement la vérité qu'elle poursuivait, la volonté se sentira bientôt émue et attentive, alors il sera temps de produire ces pieuses affections qui sont tout le fruit de la méditation. Mais ces affections doivent varier selon les différentes matières que l'on considère ; elles peuvent être des sentiments de pénitence, de douleur, de haine, de confusion, de connaissance et de mépris de soi-même ; de crainte, d'amour, de désir, de joie, de bonheur, de commisération, de bon propos, de supplications, d'actions de grâces et d'autres semblables. Cependant les actes que nous ne devons jamais omettre sont ceux qui , plus que tous les autres, procurent l'amendement et la réforme de notre conduite ; tels que le souvenir de nos péchés passés, la honte et la douleur de les avoir commis, le ferme propos de n'y plus retomber et les prières qui doivent nous obtenir la grâce d'être fidèles à nos bonnes résolutions.

175. Afin de jeter encore plus de lumière sur tout ce que nous venons de dire, supposons par exemple que quelqu'un se propose de méditer sur la flagellation de Jésus-

(1) Psalm. 38, v. 4.

Christ et désire d'obtenir, comme fruit de cette méditation, la patience dans les souffrances et la douceur au milieu des humiliations. Après s'être mis en la présence de Dieu, il implorera son secours, puis il se représentera la scène où le supplice de la flagellation a eu lieu : il s'imaginera voir ce divin Rédempteur dépouillé de ses vêtements en présence de tout le peuple et couvert d'une sainte confusion ; il verra autour de lui ses bourreaux qui l'attendent armés de verges cruelles, le front hérissé de colère, ne respirant que l'indignation et la fureur. Il entendra le sifflement des verges, le bruit des coups qui retentissent dans tout le prétoire. La composition du lieu étant ainsi terminée, il considérera les différentes raisons et les circonstances qui font comprendre l'atrocité des douleurs, que le divin Sauveur a souffertes dans ce tourment et la patience admirable avec laquelle il les a supportées pour l'amour de nous. Il pensera aux verges terribles, à la férocité des bourreaux qui s'en servaient pour le flageller, à la délicatesse de ses membres et au grand nombre de coups dont ces barbares l'accablèrent sans pitié. Alors il comprendra combien fut cruel le supplice de son corps, combien fut grande la douleur de son âme. Puis il considérera comment ce divin Rédempteur, semblable à un doux agneau, reste paisible sous cette grêle de coups, sans se répandre en plaintes amères, sans même pousser un soupir, ni aucun gémissement. A cette vue il se demandera : Quel est donc celui qui endure des peines si atroces, qui supporte de si grandes injures ? Il se rappellera la majesté infinie, la grandeur, la toute-puissance de celui qui d'une seule parole pourrait anéantir toutes ces tortures et qui cependant, non-seulement n'en tire aucune vengeance, mais accepte tous les tourments et les offre à son Père céleste pour le salut de ceux qui les lui infligent. Il admirera la douceur de ce cœur divin qui se consumait d'amour pour ses bourreaux dans le moment même où ceux-ci lui témoignaient tant de haine, et qui était rempli d'une si grande tendresse pour les pécheurs plus cruels



encore que ces barbares, puisque par leurs crimes ils osent renouveler tant de fois une mort si sanglante. Après ces considérations il faut abandonner sa volonté à des sentiments de pitié pour tant de douleurs, d'amour pour une si grande bonté et d'actions de grâces pour un si grand bienfait; il faut surtout s'arrêter aux trois actes que j'ai recommandés plus haut, comme étant les plus utiles; car celui qui médite doit s'examiner sur sa vie passée, afin de voir comment il s'est conduit dans les souffrances, les adversités, les persécutions, les injures et les mépris: si alors il se trouve tout différent de son divin maître, la douleur, la confusion et la honte l'accableront de tout leur poids. C'est dans ce moment qu'il prendra la résolution de ne plus se venger, de réprimer sa colère, d'offrir à Dieu toutes ses afflictions et même, à l'exemple du Sauveur, d'aimer ses ennemis, de faire du bien à ceux qui le persécutent. Enfin reconnaissant la faiblesse de ses forces et l'inconstance de sa volonté, il demandera par de ferventes prières les secours dont il a besoin, pour accomplir ses bons desseins.

176. Comme les résolutions sont les actes les plus importants, il est bon d'observer qu'il ne suffit pas de les formuler d'une manière générale et abstraite. Il faut au contraire en faire des applications aux cas particuliers qui ont déjà eu lieu ou qui peuvent arriver et les fortifier en les renouvelant souvent; car ces résolutions générales: je ne me vengerai plus d'aucune offense; je ne me mettrai plus en colère... ne seront guère plus utiles que si on ne les avait jamais prises. Cassien parlant de la patience avec laquelle on doit supporter les injures et les adversités dit que dans nos oraisons « nous devons nous représenter toutes sortes d'injures, comme si elles nous étaient faites par un autre, afin de nous habituer à supporter avec une parfaite humilité tout ce que la méchanceté d'autrui peut nous faire souffrir. Il veut que chacun, en se faisant à soi-même les reproches les plus pénibles et les plus intolérables, apprenne à puiser dans une véritable contri-

tion la douceur avec laquelle il doit les entendre.» (1) Le frère Jean Ximène religieux de notre société avait contracté cette sainte habitude : lorsque vers le soir il revenait au couvent après avoir travaillé pendant tout le jour à la campagne, il prévoyait tout ce qui pouvait lui arriver de désagréable et s'y résignait promptement. Que ferais-tu, se demandait-il, si à peine arrivé à la maison pour t'y reposer de tes fatigues, le supérieur te commandait tel ou tel ouvrage ? Ton supérieur, reprenait aussitôt l'amour-propre, te voyant si fatigué, ne t'imposera certainement pas un ordre si rigide et si imprudent. Mais, répliquait le frère, si néanmoins il te l'imposait, que ferais-tu ? Ce que je ferais ? Pour l'amour de vous, ô mon Seigneur ! je l'embrasserais promptement et de mes deux mains. Faites cela, mon Dieu ! Faites que l'on me commande cet ouvrage, afin que je puisse vous donner une marque de ma fidélité et de mon amour. C'est ce qui fut cause que dans toutes les circonstances difficiles et désagréables à la nature il se conduisit en parfait religieux, parce qu'il avait soin de s'y préparer. (2)

177. Ce qu'on rapporte dans l'histoire de saint François d'Assise est encore plus remarquable. Ce grand patriarche, se sentant animé d'un saint transport, se disposait à recevoir avec une douceur et une patience héroïque toute espèce d'injure et de mépris, c'est-à-dire qu'il se préparait à les supporter non-seulement avec un esprit calme et patient mais encore avec joie et bonheur, car c'est précisément en cela que consiste la vertu héroïque. Il s'adresse au frère Léon et lui dit dans une grande ferveur d'esprit : Écoutez bien frère Léon ! Je suppose que fatigués d'une longue marche, tout mouillés par la pluie, tremblants de froid, souillés de boue et mourants de faim, nous arrivons au couvent de Sainte-Marie des Anges. Le portier éveillé par les coups que nous frappons à la porte vient nous demander : Qui êtes-vous ? Nous lui disons que nous sommes

(1) Collat. 19. c. 14. — (2) In vita Balth. Alvarez. c. 48.



des frères-mineurs ; mais il ne le croit pas , et nous dit : Vous n'êtes point des nôtres, vous me paraissez plutôt être des hommes vagabonds et méchants qui parcourez le monde pour voler le pain des pauvres ; après quoi il ferme la porte et nous laisse privés de tout secours , exposés aux intempéries d'un air froid et humide. Si alors pour l'amour de Dieu nous supportions avec bonheur toutes ces souffrances et ces humiliations, je dis, notez-le bien frère Léon, que ce serait là une joie parfaite. Par cette supposition saint François voulait faire comprendre que la douceur héroïque consiste à se réjouir au milieu des injures. Puis s'imaginant un mépris plus outrageant il continue ainsi : Supposons en outre que contraints par la nécessité nous frappons une seconde fois et que le portier indigné nous adresse des paroles désagréables en nous disant : Retirez-vous, allez dans un hôtel, car nous ne voulons point vous accorder l'hospitalité. Si pleins de joie nous supportions ses nouvelles injures en lui pardonnant de tout notre cœur ; croyez-moi, mon frère, ce serait là une joie encore plus parfaite. Mais supposons enfin que succombant à la fatigue et que nous voyant ainsi abandonnés pendant la nuit nous tentions de frapper une dernière fois, suppliant le portier de vouloir bien nous donner un asile pour l'amour de Dieu et que celui-ci furieux sorte avec un bâton, nous accable de coups, nous traîne même dans la boue. Si nous supportions de nouveau avec une sainte allégresse ces mauvais traitements ; ah ! n'en doutez pas mon frère Léon, ce serait là une joie immense et très-parfaite.

178. Il faut remarquer ici que saint François, en se préparant à pratiquer les vertus héroïques, ne prend pas des résolutions générales ; comme celle-ci, par exemple : Je veux souffrir avec amour toutes les peines et les humiliations qui se présenteront. Il descend aussi dans les plus minutieux détails des accidents qui peuvent lui arriver ; car c'est par ce moyen que les bons désirs et les saintes résolutions peuvent produire leur effet. Nous devons donc imiter

son exemple dans nos méditations et nous habituer avec le secours de la grâce à vaincre une douleur imaginaire, afin de nous préparer à souffrir en paix les maux réels qui nous arriveront. En effet nous trouverons toujours dans les circonstances les plus difficiles les motifs, les moyens et la manière de nous vaincre, si nous y avons réfléchi auparavant. Et gladiateurs spirituels nous serons habiles dans les véritables combats, si nous avons soin de bien nous exercer par des luttes simulées et imaginaires. Cependant le directeur observera que pour les âmes faibles qui ne peuvent pas maîtriser leur imagination, il ne faut pas employer un moyen si dangereux ; il suffit qu'elles se proposent de faire tous leurs efforts pour correspondre à la grâce et pratiquer la vertu quand l'occasion s'en présentera.

179. Enfin on terminera la méditation par des actes très-fervents et convenables au sujet qu'on aura médité. On adressera au Seigneur des prières ou demandes et des supplications très-humbles, très-ferventes et pleines de confiance, afin d'obtenir les secours nécessaires pour l'exécution des bonnes résolutions qu'on a prises. De même que Jacob, après cette lutte célèbre qu'il eut avec Dieu, s'écria : « Je ne vous laisserai point aller, avant que vous ne m'ayez béni ; » (1) ainsi, après avoir traité avec Dieu pendant toute la méditation, nous ne devons point nous retirer avant d'avoir obtenu de lui une grande abondance de grâces et de bénédictions.

(1) Gen. c. 32. v. 26.

---



## CHAPITRE IV.

### SOLUTION DE CERTAINES DIFFICULTÉS QUI EMPÊCHENT DE COMMENCER OU DE CONTINUER L'EXERCICE DE LA MÉDITATION.

180. Beaucoup de personnes négligent la méditation, parce qu'elles s'imaginent que ce saint exercice ne convient qu'aux religieux et aux hommes instruits qui sont doués d'une haute intelligence; cette fausse opinion est diamétralement opposée à la raison et à l'expérience. La méditation requiert le concours de trois facultés, de la mémoire, de l'intelligence et de la volonté; ainsi quiconque jouit de ces trois puissances de l'âme peut s'y appliquer avec succès. Or est-il une personne tellement simple qu'elle ne puisse faire usage de ces facultés, pour traiter des affaires temporelles qui se présentent pendant la journée? Quel est celui qui dans l'espoir de faire quelque gain ne sache alléguer ses raisons et faire des raisonnements, qu'il a soin d'appuyer de comparaisons et d'exemples, afin de les rendre plus croyables? Pourquoi donc ne pourrait-il pas faire la même chose pour ses intérêts spirituels? Il est vrai que tout ce qui rentre dans le domaine de l'esprit est bien éloigné de nos sens; mais il est vrai aussi que Dieu, éclairant notre intelligence de ses lumières célestes, la rend capable de faire des considérations très-utiles et très-profitables. Quant à la volonté, elle peut aussi vaquer à cette sainte occupation, puisqu'elle se porte également à des actes, lorsqu'elle y est excitée par des affections intérieures. Mais dites-moi, quelle fut la science de sainte Catherine de Sienne, de sainte Thérèse de Jésus, de sainte Rose de Lima, de sainte Marie-Madeleine de Pazzi et de mille autres vierges qui pendant tout le cours de leur vie ne s'appliquèrent pas à d'autre étude qu'à celle de manier

l'aiguille et le fuseau? La renommée a-t-elle proclamé hautement la science d'un saint François de Paul, d'un saint François le Séraphique et de tant d'autres, qui reçurent à peine les premières notions des connaissances humaines et qui néanmoins, par leur haut degré d'oraison, surpassèrent les savants les plus célèbres? Bien plus, ces saints franchissant les limites ordinaires de la méditation se sont élevés aux plus sublimes degrés de la contemplation divine; parce que le fruit de la méditation dépend de la grâce divine que nous obtenons par une bonne volonté plutôt que par les efforts du génie et qui, comme le dit sainte Thérèse, n'exige point les forces du corps mais le seul amour. (1) Les fidèles ne doivent donc jamais s'exempter d'un exercice si pieux et si salutaire, sous prétexte qu'ils n'ont point les dispositions requises. Qu'ils se présentent devant Dieu avec une entière confiance en lui, et bientôt ils recevront du ciel la grâce de faire ce que leur ignorance et leur faiblesse n'auraient pas osé entreprendre. J'excepte cependant les personnes qui sont absolument bornées, car le Seigneur leur communique ordinairement des grâces plus abondantes dans la prière vocale.

181. Il n'est pas rare non plus de rencontrer certaines personnes qui entreprennent de méditer tous les jours sur les fins de l'homme, ou sur la passion de Jésus-Christ, ou sur tout autre vérité de la foi; mais si pendant l'oraison elles s'aperçoivent des distractions fréquentes et de l'inconstance de leur esprit, elles se découragent aussitôt et abandonnent entièrement un exercice qu'elles estiment trop au-dessus de leurs forces. Pour les retirer de cette erreur, il suffit de leur montrer la fausseté de cette opinion. Or pour cela il faut distinguer deux espèces de distractions qui peuvent arriver pendant la méditation : les unes sont volontaires et coupables, les autres sont involontaires et innocentes. Si les distractions proviennent

(1) Fund. c. 14.



uniquement de l'imagination ou de l'envie du démon, il n'y a pas lieu de se décourager ; car selon saint Thomas : « Celui-là prie, en esprit et en vérité, qui s'applique avec amour à l'oraison, bien qu'il ait encore des distractions involontaires. » (1) Saint Augustin dit même qu'alors la méditation n'en porte pas moins de fruit : « Lorsque vous priez Dieu, en lui chantant des psaumes et des hymnes, il verse dans votre cœur ce que vous demandez par vos prières ; les distractions involontaires n'empêchent pas le fruit de l'oraison. » (2) Cassien console ces âmes affligées par la considération suivante : « Quel est celui qui peut se tenir dans une telle ferveur d'esprit, que jamais il ne se laisse aller à quelque pensée mondaine, en tombant du haut du ciel sur la terre ? » (3) Saint Augustin ajoute que David lui-même, quoiqu'élevé à un haut degré d'oraison, n'était point exempt de ces imaginations importunes : « Chacun se plaindrait d'avoir des distractions, croyant que les saints n'en n'ont point, si les saintes Écritures ne nous représentaient pas David disant à Dieu : Seigneur, j'ai trouvé mon cœur pour vous prier ; il dit qu'il a trouvé son cœur, comme si celui-ci avait coutume de le fuir tandis qu'il le poursuit, sans pouvoir l'atteindre et en s'écriant : Seigneur, mon cœur m'a délaissé. » (4) Si donc ces divagations de l'esprit que l'âme subit dans la méditation ne sont pas volontaires, pourquoi se décourager et renoncer à un si utile exercice ? Ces pensées ne déplaisent pas à Dieu, elles n'enlèvent point le mérite ni le fruit de l'oraison et les personnes les plus saintes n'en sont pas exemptes.

182. Cependant s'il arrivait qu'on les recherchât pour dissiper l'ennui, ou qu'on les accueillît quand elles se présentent, de sorte qu'elles devinssent volontaires et coupables ; il ne faudrait pas encore pour cette raison abandonner la pratique de la méditation, mais travailler

(2) 2. 2. Q. 85. a. 13. ad 1. — (2) In 3. Regula. — (3) Collat. 24. c. 7.  
(4) In Psal. 85.

à se corriger de ce défaut. Car de même que celui qui se laisse aller à l'intempérance dans ses repas n'est pas obligé de se retrancher toute nourriture, et qu'il doit seulement se corriger de ce vice, en ne prenant que les aliments qui lui sont nécessaires; ainsi celui qui s'arrête toujours volontairement aux distractions dont il occupe son esprit ne doit aucunement omettre ses méditations, mais plutôt réprimer ces imaginations et s'appliquer plus attentivement à la considération des vérités éternelles.

183. On rapporte dans la vie des pères (1), que le Seigneur pour notre instruction fit connaître à l'abbé Macaire comment ont lieu ces divagations de l'esprit. Le démon caché sous l'apparence d'un moine se présente un jour devant la cellule de ce grand serviteur de Dieu et frappant à la porte il lui criait : levez-vous et allez à l'église, car les autres religieux s'y rendent déjà pour y faire oraison. Le saint éclairé d'une lumière divine reconnut bientôt que le démon était caché sous les habits de ce faux moine. C'est pourquoi élevant la voix il s'écria : O trompeur et menteur que tu es ! Quel rapport y a-t-il entre toi et l'oraison ? Quelle communication peux-tu avoir avec les serviteurs de Dieu ? Le démon lui répondit : Et vous aussi, vous ignorez que les religieux ne font aucune prière sans moi ? Mais si vous ne le savez pas, vous le verrez bientôt de vos propres yeux. Le saint abbé s'en alla donc à l'église, car il était l'heure où tous les moines avaient coutume de s'y réunir pour psalmodier et se livrer à la contemplation. Aussitôt qu'il fut arrivé, il se mit à prier Dieu de lui faire connaître si ce que le démon lui avait dit, touchant l'oraison des religieux, était bien conforme à la vérité. Et voilà que tout à coup le temple lui apparut plein de petits démons, qui couraient tantôt d'un côté tantôt d'un autre. A peine le chant fut-il entonné, qu'il aperçut quelques-uns de ces esprits malins qui, introduisant leurs doigts dans la bouche des religieux, les empêchaient de chanter;

(1) Ex lib. Sententiarum P. P. §. 39.



tandis que d'autres plaçant leurs mains sur les yeux d'un grand nombre parvenaient à les endormir. Il y en avait même qui adressaient des injures à ces moines, afin de les troubler et de les forcer à interrompre leur chant. Après ce premier exercice tous se disposèrent à l'oraison intérieure. Alors saint Macaire vit ces êtres hideux prendre d'autres formes : les uns se présentaient sous l'apparence de femmes et affectaient une posture capable d'exciter l'amour impur dans ceux qui les regardaient; les autres travestis en maçons s'occupaient à bâtir des maisons; ceux-là semblables à des voyageurs faisaient leurs préparatifs de voyage; ceux-ci apparaissaient sous un extérieur capable d'exciter l'admiration. Après s'être ainsi métamorphosés, ils se présentèrent devant ceux qui méditaient pour attirer leur attention. Cependant le saint observa que ces démons, après avoir tenté vainement de distraire quelques religieux, furent bientôt mis en fuite et frappés d'une telle frayeur, qu'il n'osèrent plus s'en approcher ni même passer près d'eux. Tandis qu'ayant essayé les mêmes représentations sous les yeux des autres, ils s'arrêtaient plus longtemps devant eux, s'y rangeaient en cercles et se livraient à toutes sortes de bouffonneries. Après l'oraison saint Macaire fit venir tous ses religieux et leur demanda ce qui leur était arrivé pendant la méditation; il découvrit que tout ce qu'il avait vu à l'extérieur, les démons l'avaient exécuté intérieurement dans l'âme de chacun d'eux; il reconnut aussi que ces esprits malins s'étaient réellement enfuis devant ceux qui avaient repoussé promptement leurs vaines illusions; tandis qu'ils avaient retenu captifs et accablé de leurs insultes ceux qui s'étaient arrêtés avec complaisance à leurs éclatantes et bruyantes représentations.

184. On comprendra facilement par cet exemple combien Cassien pensait juste, lorsqu'il disait : « Que notre esprit ne soit point assailli de ces pensées, c'est une chose impossible; mais il est en notre pouvoir de les accueillir ou de les rejeter. De même donc qu'il n'est pas absolu-

ment en notre pouvoir de les faire naître, ainsi nous sommes toujours libres de les mépriser et de les éloigner. » (1) C'est pourquoi nous ne devons jamais nous décourager, ni omettre nos méditations, quelque fréquentes que soient ces divagations de l'esprit; puisqu'il est reconnu qu'elles ne peuvent pas nous enlever le fruit d'un si saint exercice, pourvu que nous ayons la bonne volonté de veiller attentivement sur nous.

185. Un acte de foi vive, fait sur la présence de Dieu, peut nous être d'un grand secours pour rendre notre esprit attentif : « Si en effet, nous dit saint Basile, ceux qui sont en présence de leur prince et qui s'entretiennent avec lui ne portent ordinairement pas leurs regards sur d'autres objets; ne devons-nous pas croire à plus forte raison que celui qui prie Dieu se tiendra recueilli devant le Seigneur, qui scrute les cœurs et les pensées? » (2) Mais pour cela il faut se le représenter avec une foi vive.

186. Si cependant malgré tous nos efforts le démon tente encore de troubler notre âme par ses imaginations, il faudra de nouveau recourir au Seigneur, nous humilier devant lui de cette irrévérence quoiqu'involontaire et, à l'exemple de David, ramener ainsi à ses pieds notre cœur inconstant et fugitif. « Car, nous dit saint Grégoire, des pensées importunes viennent souvent pour enlever ou pour souiller le sacrifice de prières, que nous offrons à Dieu dans des sentiments de componction. De même donc que le patriarche Abraham avait soin de frapper et de chasser les oiseaux qui venaient pour enlever l'offrande de ses sacrifices; ainsi, quand nous offrons un holocauste à Dieu sur l'autel de notre cœur, nous devons le mettre à l'abri de la voracité de ces vautours, de peur que les esprits malins et les mauvaises pensées ne nous dérobent le fruit de cette bonne action. » (3) Et si ces distractions se représentaient cent fois dans la même méditation, cent fois il faudrait se remettre en la présence de Dieu et re-

(1) Collat. 1. c. 17. — (2) In Reg. brev. — (3) Moral. I. 16. c. 19.



prendre ce saint exercice; c'est ainsi que quelles que soient les divagations de notre esprit, nous pourrons toujours faire une oraison très-agréable à Dieu et très-utile pour nous.

---

## CHAPITRE V.

### RÉFUTATION DES AUTRES DIFFICULTÉS QUI EMPÊCHENT DE CONTINUER L'EXERCICE DE LA MÉDITATION.

187. Il y a des personnes tellement faibles d'esprit que, tant qu'elles goûtent une douce et agréable affection dans leurs oraisons, elles les font exactement, les prolongent même et ne voudraient jamais omettre ces considérations qui excitent dans leurs cœurs le sentiment d'une si délectable piété. Mais si Dieu en les privant de ces consolations sensibles les laisse dans les ténèbres, l'obscurité et l'aridité du cœur; elles perdent bientôt toute estime et affection pour l'oraison qui ainsi dépouillée de cette faveur leur paraît incapable de les faire avancer dans la perfection et inutile aux yeux du Seigneur : elles vont même jusqu'à croire que méditer dans l'aridité c'est perdre un temps, qu'elles pourraient employer plus utilement en se livrant à d'autres occupations. Alors trompées par cette fausse persuasion, elles omettent et abrègent, ou suivent très-négligemment ce saint exercice. Ces personnes doivent cependant se souvenir que, comme nous l'avons dit d'après saint Thomas, l'essence de la vraie dévotion ne consiste pas dans cette espèce de sensibilité, mais dans une volonté prompte à faire tout ce qui concerne le service et la gloire de Dieu; les affections sensibles qui naissent ensuite de cette générosité de la volonté, et qui répandent leurs délices dans la partie inférieure de l'âme, ne sont

que des accessoires inutiles à la vertu solide. La prière de Jésus-Christ dans le jardin de Gethsémani fut on ne peut pas plus sèche et aride, remplie même de dégoûts, de tristesse et d'une langueur mortelle : néanmoins, elle a été de toutes les prières la plus pieuse et la plus méritoire : puisqu'en effet, quoique le Rédempteur priant en la présence de son Père céleste n'éprouvât aucune consolation sensible, il se conforma cependant à la volonté divine et s'offrit généreusement à souffrir le supplice de la mort pour le salut du genre humain. Ainsi l'âme qui se sent plus sèche dans ses oraisons doit se conformer à la volonté de Dieu, se confondre devant lui, persévérer avec une grande constance et produire même dans l'aridité les actes qu'elle avait coutume de faire quand elle était comblée de douceurs et de consolations ; alors elle sera remplie d'une piété substantielle, quoiqu'elle paraisse en être entièrement dépourvue. Ses méditations auront même plus de mérite que celles qui abondent d'affections et de dévotion sensible. Car en se conformant à la volonté divine, en priant et en s'humiliant, afin de vaincre la répugnance de sa nature aride et désolée, l'âme doit faire une grande violence à la volonté qui produit alors des actes plus fermes, plus intenses et plus dignes de récompense. Si donc dans ces méditations arides le corps se consume, l'âme s'engraisse ; si la partie animale languit, l'esprit au contraire se fortifie et acquiert une nouvelle vigueur.

188. Comme preuve de ce que je viens de dire, je rapporterai les paroles que le Seigneur adressa autrefois à sainte Gertrude : (1) « Je voudrais persuader à mes élus que leurs bonnes œuvres me sont plus agréables, quand ils les font à leurs propres dépens. Or ceux-là me servent à leurs propres dépens qui quoique privés de toutes consolations persévèrent cependant autant que possible dans l'oraison et les autres exercices spirituels. » Ensuite ce divin Sauveur ajoute : « Si j'accordais toujours des douceurs et

(1) Ludovicus Blosius Monit. spir. c. 3. §. 3.



des consolations intérieures, elles seraient nuisibles au salut d'un grand nombre, ou diminueraient considérablement leurs mérites. » L'expérience prouve tous les jours la vérité de ces paroles : combien en effet ne voyons-nous pas de personnes qui se servent des consolations de Dieu, pour contenter leur amour propre en s'y attachant ; ou pour entretenir une vaine complaisance d'elles-mêmes, en s'attribuant des vertus qui ne sont point le résultat de leurs efforts, mais celui des impulsions de la grâce sensible ; ou enfin pour flatter leur orgueil, en se préférant à ceux qui ne jouissent point de pareilles faveurs. Ainsi ces sentiments de piété, quoique déposés dans leurs cœurs par la grâce divine, deviennent par leur propre faute des causes de damnation. Il ne faut donc pas mépriser ces méditations sèches et arides, ni les regarder comme infructueuses, puisqu'elles sont souvent les plus utiles, les plus sûres et les plus méritoires.

189. En outre il est d'autres personnes qui de l'aridité de leurs oraisons concluent à tort que Dieu les a entièrement abandonnées et, parce qu'elles ne le sentent plus dans leurs cœurs, elles se persuadent qu'il leur a tourné le dos, qu'il s'est éloigné d'elles. C'est pourquoi elles omettent facilement leurs méditations, si même sous ce faux prétexte elles ne se précipitent point dans un abyme de désespoir. Cette erreur est d'autant plus grande, que les aridités, les afflictions, les obscurités et les ténèbres sont au contraire la marque d'un amour tout particulier que Dieu éprouve pour les âmes, qu'il veut élever à une plus haute perfection et même au degré d'oraison le plus sublime, le plus abondant en faveurs célestes. Afin de bien comprendre comment cela se fait, il faut observer que Dieu a coutume de conduire les âmes de la manière suivante. Au commencement de la vie spirituelle il les comble de beaucoup de consolations ; afin que, les arrachant par cette douceur aux voluptés du monde, il les puisse attirer à son service, à l'oraison et à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, comme le fit l'Apôtre à l'égard des Corin-

thiens auxquels il écrivit : « Parce que vous ne faites que de naître à la foi en Jésus-Christ, je vous ai donné du lait pour boisson et non une nourriture solide, car vous ne pourriez pas la digérer; et maintenant même vous ne le pourriez pas, puisque vous êtes encore charnels. » (1) Mais lorsque le Seigneur voit qu'une âme est bien affermie dans la résolution de le servir et qu'elle ne retournera plus si facilement aux vils oignons de l'Égypte; il lui retire les consolations qu'elle goûtait ordinairement dans ses exercices: afin que, comme elle a renoncé aux désirs de la chair, elle apprenne aussi à se priver des douceurs de l'esprit et qu'elle commence à faire de bonnes œuvres, non pour contenter sa sensualité spirituelle, mais dans l'intention de pratiquer la vertu solide. Il lui retranche ces douces affections, afin qu'elle se perfectionne toujours davantage dans l'oraison, en quittant le plaisir spirituel pour s'élever à de plus nobles pensées. C'est ce que le prophète Isaïe nous dit en ces termes : « A qui le Seigneur donnera-t-il la science? A qui fera-t-il comprendre sa parole? C'est à ceux qu'il aura éloignés des mamelles et privés du lait des consolations. » (2) En effet, nous trouvons difficilement une sainte âme qui n'ait passé par les angoisses d'une longue aridité, et qui ne doive à cette épreuve la solidité de ses vertus ainsi que le sublime degré de son oraison.

190. Afin de rendre cette vérité encore plus évidente, je vais rapporter un fait assez remarquable et digne de notre attention. (3) Une dame célèbre par la sainteté de sa vie, assistant un jour au saint sacrifice de la messe, aperçut l'enfant Jésus qui apparaissait tout brillant de splendeur sur l'autel. Ensuite elle le vit descendre et s'avancer vers trois personnes pieuses qui faisaient oraison. Lorsqu'il fut assez près d'elles, il embrassa la première, en la pressant sur son cœur et lui prodiguant toutes les caresses de l'amour divin. Mais il se contenta de paraître devant la seconde et

(1) 1. Cor. c. 3. v. 2. — (2) C. 2. v. 9. — (3) Spec. Exemp. dist. 9. Exemp. 202.



de la faire jouir de ses aimables regards. Quant à la troisième, l'ayant saisie d'une main, il la souffleta de l'autre et lui donna même des coups de pieds. Après cela le divin enfant retourna vers l'autel où il disparut et avec lui toute la vision. Cette dame surprise de tout ce qui s'était passé sous ses yeux désirait vivement de savoir ce que signifiaient les différentes manières dont Jésus-Christ avait traité ces trois personnes. Le Seigneur répondant à son pieux désir lui dit intérieurement et d'une voix bien distincte : Que la première était une âme faible et inconstante, qu'il l'avait comblée de consolations pendant son oraison, de peur qu'abandonnant son service elle ne courût après les plaisirs du monde. Que l'autre était moins faible et que pour l'engager à persévérer, il lui suffisait de répandre dans son âme les lumières de la grâce jointes à quelques pieuses affections. Mais que la dernière était son épouse chérie, parce qu'elle était toujours fidèle à son amour dans les plus grandes afflictions et dans les travaux les plus pénibles.

191. N'aurait-on pas pu croire que cette personne, qui a été comblée de si grandes faveurs par le divin Enfant, était sans doute une âme de prédilection, que la seconde qui a reçu aussi des marques d'amitié se trouvait au sommet de la perfection et que la troisième qui a été traitée avec tant de sévérité était certainement une âme réprouvée, désagréable aux yeux du Rédempteur ? Cependant la vérité éternelle de Dieu ne la jugeait pas ainsi, elle traitait avec douceur les moins parfaites et accablait de mauvais traitements celle qui était élevée au plus haut degré de sainteté. Cela est tellement vrai, que les aridités de l'oraison sont ordinairement une preuve de l'amour de Dieu et non de son mépris, comme le pensent quelques-uns ; car par ces remèdes amers et désagréables le Seigneur désire d'élever les âmes à la perfection et même au plus sublime degré de contemplation. Ainsi donc personne ne doit désespérer ni omettre ses méditations habituelles à cause des aridités ; dans ces temps d'épreuves il faut au contraire agir

avec égalité d'esprit et se tenir constamment en paix, espérant que ces oraisons produiront d'immenses avantages.

192. Une autre difficulté qui empêche plusieurs personnes de se livrer à l'exercice de la méditation, c'est celle que leur suscitent les tentations. Il n'y a rien qui déplaie tant au démon qu'une âme qui fait oraison : car il sait qu'elle en recueille beaucoup de fruit et que si elle y persévère il doit désespérer de la faire tomber dans ses embûches. C'est pourquoi il lui inspire toutes sortes de mauvaises pensées, il emploie mille moyens pour la détourner d'un exercice si pieux et si utile. Il attaque tous ceux qui veulent méditer : il représente aux uns des imaginations impures, il tente les autres contre la foi, il excite ceux-ci à blasphémer, il tourmente ceux-là par des scrupules, des inquiétudes et des tentations de toute espèce. Saint Basile nous encourage à surmonter toutes les difficultés, en nous disant : « Si une violente tempête de pensées tumultueuses s'élève dans votre esprit, il ne faut pas vous désespérer, ni abandonner le combat, quand vos ennemis sont à demi vaincus ; attendez jusqu'à ce que Dieu, voyant votre constance, vous envoie la paix du Saint-Esprit » (1) qui par un seul rayon de sa lumière dissipera les ténèbres de votre âme et toutes les tentations du démon.

193. La sainte Vierge apparut un jour à sainte Brigitte, qui était accablée de nombreuses tentations pendant son oraison et la consola en lui disant : « Le démon envieux circule partout et cherche constamment à troubler la prière des justes. Pour vous, ma fille, par quelques tentations que vous soyez assaillie pendant l'oraison, persévérez toujours autant qu'il vous sera possible dans votre désir et vos saints efforts ; car cette bonne volonté vous tiendra lieu de tout autre effet de la méditation. Et lors même que vous ne pourriez pas rejeter ces mauvaises pensées qui se présentent à votre esprit, vous recevrez néanmoins dans

(1) In constit. Monast. c. 18.



le ciel la récompense de vos efforts ; ainsi ces importunités vous seront avantageuses, pourvu que vous ne succombiez pas à la tentation et que vous ayez horreur du mal. » (1) Paroles bien consolantes et très-salutaires pour quiconque éprouve des tentations pendant l'oraison, car si nous suivons les conseils que la bienheureuse Vierge donne à sainte Brigitte, nous resterons toujours fidèles à Dieu au milieu de toutes les tempêtes, que le scuffle des passions et de l'enfer peut exciter dans notre âme.

194. Mais le démon ne se borne pas à vexer les âmes pieuses par des tentations intérieures, il s'efforce encore de les effrayer par des bruits extérieurs et des visions terribles, afin que frappées de crainte elles interrompent le cours de leurs ferventes considérations et perdent ainsi le fruit de la méditation. Ceux qui sont ainsi molestés, ne doivent point s'effrayer de ces vaines menaces, ni céder la victoire à leur ennemi en abandonnant l'oraison ; car fier de ses succès, il renouvellerait plus souvent de pareils assauts. Qu'ils apprennent à prier comme les saints qui, assaillis de mille horribles manières par l'ennemi du salut, ont continué leurs oraisons avec une invincible constance et ont forcé le démon à s'enfuir tout couvert de confusion. On rapporte dans la vie de saint Dominique que le démon indigné de voir le saint faire sa méditation précipita du haut de l'église un immense quartier de rocher, qui fit résonner tout l'édifice et passa tellement près du serviteur de Dieu, qu'il toucha légèrement ses cheveux. (2) Mais celui-ci ne s'émut aucunement de cette chute et ce fut comme si un rocher était venu tomber près d'un autre rocher ; aussi le démon vaincu par une si grande constance s'enfuit-il en poussant des cris de rage. Saint Bonaventure raconte de saint François d'Assise que, pour le distraire de ses contemplations, les démons occasionnaient un bruit effrayant sur le toit de l'église où le saint était en prière,

(1) *Blosius : Monit. spirit. c. 3. §. 4.* — (2) *Theod. de Apold. in vita c. 13.*

qu'ils faisaient entendre à ses oreilles les mugissements du taureau, les rugissements du lion et de l'ours, les hurlements des loups. Mais saint François leur disait sans crainte : Venez, venez seulement me déchirer et me dévorer cruellement, si cela vous est permis ! (1) Un fait encore plus admirable est celui que saint Nil dit être arrivé à un moine qui, lancé en l'air comme une balle à jouer, n'interrompit cependant pas son oraison avant qu'elle ne fût entièrement terminée. (2) On peut aussi rapporter à ce sujet l'histoire d'un religieux de notre Société, nommé Bernard, qui ne sortit jamais de son profond recueillement, quoique le démon sous la forme d'un horrible serpent se glissât sous ses habits jusqu'au cou et l'entourât de ses anneaux sur la chair nue. (3) Mais si je voulais énumérer les formes horribles sous lesquelles le démon s'est présenté aux serviteurs de Dieu absorbés dans l'oraison, je n'en trouverais pas la fin, puisque toute l'histoire des saints est remplis de ces faits surprenants. C'est pourquoi je me contenterai d'un seul que saint Jérôme raconte dans la vie de saint Hilarion : « Quand il priait, les hurlements d'un loup, le sifflement du serpent se faisaient entendre : lorsqu'il psalmodiait, un combat de gladiateurs se montrait en spectacle à ses yeux et l'un d'eux frappé d'un coup mortel venait expirer à ses pieds en lui demandant la sépulture. Cependant le serviteur de Dieu priait la tête penchée vers la terre et aussi bien que le permet la faiblesse humaine ; lorsque tout à coup son esprit distrait de l'oraison, réfléchit à je ne sais quelle autre chose. Alors ce gladiateur saute lestement sur son dos et déchirant ses côtés à coups d'éperons, frappant sa tête avec une verge : Allons donc, lui disait-il, pourquoi dors-tu ? Puis riant aux éclats, il lui demandait s'il voulait de l'avoine. »

195. J'ai cité ces faits dans l'intention de faire comprendre avec quelle constance nous devons persévérer.

(1) *In vita c. 5.* — (2) *De Orat. c. 103.* — (3) *Hist. Societ. Jesus. part. 2. l. 1. n° 139.*



dans l'oraison, lorsque le démon nous attaque à l'intérieur par de mauvaises pensées, ou à l'extérieur par des prodiges terrifiants. Je termine ce chapitre en rapportant les paroles de saint Cyprien : « Qu'on ferme la porte à l'ennemi du salut, qu'on l'ouvre à Dieu seul et qu'on ne laisse jamais le démon s'approcher pendant l'oraison. Car il s'insinue fréquemment et pénètre dans l'âme pour détourner l'encens de ses prières. » (1)

---

## CHAPITRE VI.

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR LE PREMIER, LE SECOND ET LE TROISIÈME CHAPITRES DE CET ARTICLE :

196. *Premier avertissement.* Le directeur comprendra facilement, d'après tout ce que nous avons dit, que pour conduire les âmes à la perfection, il faut nécessairement les porter à consacrer tous les jours un certain temps au pieux exercice de la méditation des vérités de la foi. En effet, il pourra bien par ses pieuses exhortations corriger ses pénitents de leurs défauts et de leurs mauvaises habitudes; mais il ne pourra nullement par ses paroles leur inspirer la pratique constante des vertus et de la mortification, qui est si nécessaire pour l'amour de notre perfection : car ce goût pour les choses spirituelles ne peut provenir que de la crainte et de l'amour de Dieu qui, comme le dit le docteur angélique et le démontre la raison elle-même, prennent difficilement racine dans notre cœur sans le secours de saintes méditations. Je ne prétends pas qu'il faille conseiller ce saint exercice aux personnes qui

(1) De Orat. domin. serm. 6.

sont continuellement empêchées par leurs occupations et qui n'ont pas le temps de s'y appliquer. Je dis seulement qu'on fera bien d'y porter celles qui peuvent consacrer quelque temps à la dévotion, surtout si elles ont conservé leur innocence et se conduisent bien; parce que le Seigneur fait avancer rapidement ces âmes dans la vertu, à cause des bonnes dispositions qu'il trouve en elles. On peut aussi insinuer cette sainte pratique à ceux qui dans un temps de mission, après avoir entendu un sermon ou fait une confession générale, ont senti plus vivement la douleur de leurs péchés, et ont pris une résolution plus ferme de se convertir. Car la grâce divine nourrie et fortifiée par la méditation perfectionnera plus facilement son œuvre dans leurs cœurs. Les religieux surtout et les ecclésiastiques ne peuvent pas s'en dispenser, parce que consacrés au service divin ils sont obligés de travailler avec plus de zèle à l'œuvre de leur perfection, et doivent par conséquent recourir à l'oraison qui, comme le dit saint Jean Chrysostome, « est la base, la racine et la tête de toute vertu. » (1)

197. Le père Fabre homme d'une grande sainteté fut le premier des neuf religieux que saint Ignace s'associa pour fonder notre Société; on dit que pendant le séjour qu'il fit à Mantoue un noble de la cour vint le consulter et lui demander une règle de salut à laquelle il désirait de conformer sa vie, pour sauver son âme. Ce père se disposait à lui proposer l'exercice de la méditation, comme étant, aux yeux de toute âme raisonnable et fidèle, le moyen le plus sûr du salut et de la perfection; mais considérant le luxe de sa toilette et sentant les odeurs dont il s'était parfumé, il craignit que ce mot de méditation ne parût trop sauvage à un homme habitué aux délices et aux splendeurs de la cour. Néanmoins il trouva le moyen de lui conseiller cet exercice salutaire, sans lui en dire le nom. Faites ainsi, lui dit-il, réfléchissez souvent sur ces paroles : Jésus-

(1) *De Orando Deum*, l. 1. et 2.



Christ vivait dans la plus grande pauvreté et moi je vis dans l'abondance : Jésus-Christ avait faim et soif, mais moi je prends les meilleurs repas : Jésus enfant était nu sur la paille et moi je suis vêtu de précieux habits : Jésus-Christ dans les douleurs et moi dans les délices. Il n'ajouta rien à ce conseil et l'homme de la cour, après l'avoir remercié, se retira murmurant en son cœur de ce qu'un si grand maître de la vie spirituelle ne lui avait donné qu'un avertissement si simple que lui-même, à peine son élève, aurait pu en donner un semblable et même un meilleur. Cependant il répétait quelquefois ces paroles, plutôt pour se moquer de la simplicité du père Fabre que pour se reprocher la mollesse de sa propre vie. Or il arriva qu'un jour, au milieu des vins les plus exquis et des mets les plus recherchés, il se mit à réfléchir sérieusement sur ces paroles, posant dans une juste balance combien cette opposition était vive et inconvenante ; puis, comme il continuait à considérer cette vérité, il éprouva une telle émotion qu'il se prit à pleurer et à pousser de profonds gémissements ; de sorte qu'il fut obligé de se retirer pour donner un libre cours à ses larmes, qui jaillissaient de son cœur comme d'une source abondante. Il se rendit aussitôt près de son père spirituel pour lui raconter tout ce qu'il venait d'éprouver. Celui-ci le trouvant déjà mieux disposé lui dit ouvertement de faire tous les jours une méditation sur les vérités de la foi et lui indiqua les règles qu'il devait suivre pour méditer avec fruit. C'est ainsi qu'il le ramena dans la voie d'une vie meilleure et plus régulière. (1) Ici le directeur pourra se faire le raisonnement suivant : si une seule considération des vérités éternelles, faite par cet homme mondain, sans l'intention de méditer, a eu la force de briser la dureté de son cœur ; quelle puissance n'exercera point sur les âmes, une méditation quotidienne faite sur les fins dernières de l'homme, sur la vie et sur la mort de Jésus-Christ ou sur toute autre vérité ?

(1) Barthol. Grandezze di Christo, c. 10.

Ensuite il prendra la ferme résolution de faire tous ses efforts pour porter à ce saint exercice ceux de ses pénitents qui sont doués des dispositions requises.

198. *Second avertissement.* Il faut aussi veiller attentivement à ce que les personnes pieuses n'abandonnent pas la pratique de l'oraison, sous quelque vain prétexte, mais surtout pas, comme nous l'avons dit plus haut, à cause des distractions, des ennuis, des aridités et des tentations qui se présentent, pendant cet entretien qu'elles ont avec Dieu; car si elles se laissent vaincre une fois ou deux par le démon, elles s'exposent à un grand danger d'abandonner entièrement le service divin. Saint Edmond avait contracté l'habitude de méditer tous les jours sur la douloureuse mort de Jésus-Christ. (1) Cependant il l'omit une fois, parce qu'il s'était trop occupé de ses études et d'autres affaires. Or comme il allait prendre son repos de la nuit, voilà que tout à coup le démon se présenta devant lui, sous une apparence terrible et menaçante. Aussitôt il voulut s'armer du signe de la croix, mais son ennemi lui saisit promptement la main droite, afin qu'il ne pût lui opposer une arme aussi formidable. Alors il essaya de se signer du moins de la main gauche; ce fut en vain, car son adversaire s'en emparant aussi le tint entièrement immobile. Le serviteur de Dieu se voyant ainsi dépouillé de ses armes extérieures recourut à des prières intérieures pour combattre le démon qui, ne pouvant résister à la force de ses oraisons jaculatoires, fut bientôt vaincu et tomba épuisé entre le lit et la muraille. Edmond se voyant vainqueur, se fit lui-même l'agresseur de son ennemi, le saisit par la gorge et lui dit : Je te somme par le sang de Jésus-Christ de me dire quelles sont les armes que tu redoutes le plus et par lesquelles je puis plus facilement te vaincre : C'est, reprit l'esprit de ténèbres, ce même sang que tu viens de nommer. Et certes le perfide lui avait bien montré que sa réponse était vraie; car le

(1) Vincen. Belvacen. spec. hist. l. 31. c. 77.



jour même où le saint avait négligé de méditer sur le sang que le Rédempteur a versé dans sa passion, il s'était armé de tant d'ardeur, de force et de puissance, qu'il avait osé tenter cette terrible attaque. Si le directeur veut y faire attention, il remarquera que quand ses pénitents négligent leur méditation, le démon les fait tomber dans quelque faute considérable et même, si cette négligence leur arrive souvent, il aura bientôt la douleur de les voir abandonner tous leurs exercices de piété. Il faut donc veiller à ce qu'un si grand malheur ne vienne point les surprendre et les accabler.

199. *Troisième avertissement.* La matière des méditations doit être proportionnée aux besoins de chacun. Pour les commençants qui sont dans la voie purgative, il faut des sujets qui inspirent la crainte de Dieu et la douleur des péchés; tels que la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité, la honte du péché et autres semblables. Les méditations sur la vie et la mort du Rédempteur conviennent bien à ceux qui sont dans la voie illuminative, parce qu'elles portent les âmes à la pratique de la vertu; enfin ceux qui sont parfaits et qui marchent dans la voie unitive pourront faire leurs oraisons sur les perfections et les attributs de Dieu, parce que ce sont des sujets très-capables d'augmenter en eux la flamme de l'amour divin. Cependant il ne faut pas que cette distribution générale nous empêche de vaquer à des méditations qui se rapportent à autre état que le nôtre, surtout il ne faut jamais omettre les considérations sur la vie et la mort de Jésus-Christ; car c'est bien avec raison que saint Augustin nous dit : « Jésus-Christ qui dans le sein de son Père est toujours la vérité, la vie éternelle, s'est fait notre voie en revêtant la nature humaine. Suivez les traces de son humanité et vous parviendrez jusqu'à Dieu. C'est par lui comme c'est vers lui que vous allez. Ne cherchez pas d'autre chemin que lui-même pour arriver à ce divin Sauveur. Car s'il n'avait pas voulu être notre voie, nous serions toujours errants. Il est venu vous montrer le chemin par lequel

vous pouvez aller à lui. Ainsi je ne vous dis pas, cherchez la voie : puisqu'elle est venue elle-même vers vous. Mais levez-vous et marchez. Avancez non par les pas de vos pieds, mais par la pratique des vertus. » (1)

200. Louis de Blois nous rapporte que « Notre Seigneur Jésus-Christ a souvent révélé à sainte Brigitte, à sainte Gertrude, à sainte Mechtilde et à sainte Catherine, ses épouses bien-aimées, combien nous sommes agréables à Dieu et utiles à nous-mêmes, lorsque nous méditons sur sa passion avec une attention pieuse, humble et sincère, c'est-à-dire avec dévotion. C'est ce que ces âmes très-dévotées ont eu soin d'observer, en y conformant leur conduite. Elles se sont même appliquées à méditer la passion de Jésus-Christ avec tant d'ardeur et une si grande affection, que le souvenir de ses souffrances leur était aussi agréable que le miel à la bouche, la musique à l'oreille et la joie au cœur ; en effet, la passion du Sauveur quoique très-amère et très-cruelle est cependant pleine de douceur et de charité. » (2) Ainsi à quelque sublime degré de contemplation qu'on soit parvenu, il ne faut jamais omettre l'oraison sur les douleurs de notre divin Rédempteur ; soit parce qu'il est lui-même la voie sûre dont il n'est pas permis de s'éloigner ; soit parce que c'est par cette voie qu'ont marché tous les saints, dans lesquels l'Église de Dieu admire les dons de la plus sublime contemplation.

201. *Quatrième avertissement.* Lorsqu'il s'agit de déterminer le temps de la méditation, le directeur doit faire attention à deux choses ; il observera d'abord quelles sont les occupations de son pénitent, ensuite quelles sont les qualités de son esprit. Si nous jetons les yeux sur l'exemple que les saints nous donnent à ce sujet, nous verrons qu'ils étaient continuellement appliqués à l'oraison intérieure. Saint Bernard se tenait constamment debout pendant le jour et la nuit, pour considérer et contempler les vérités éternelles, tellement que ses jambes s'étant enflées

(1) *Serm.* 55. de Verb. Dom. — (2) *Monit. spir.* c. 2. §. 6.



à cause de cette constance dans la même position, il ne pouvait plus marcher. S'il faut en croire ce que dit l'abbé Jean qui atteste avoir vu le fait de ses propres yeux : il y avait dans le couvent dont l'abbé Apollon était supérieur un vieillard qui était tellement adonné à la contemplation des choses célestes, que la place où il s'agenouillait ordinairement était enfoncée au moins de quatre doigts. (1) Saint Grégoire nous dit de Tarsilla, « que quand on eut dépouillé son corps pour le laver, comme c'est l'usage de le faire aux défunts, on vit que par l'usage continuel de l'oraison la peau de ses coudes et de ses genoux était devenu semblable à celle du chameau; et après sa mort, sa chair disait encore ce que l'esprit avait fait pendant sa vie. » (2) Saint Jérôme dit dans la vie de saint Paul, premier anachorète, que même après sa mort son cadavre semblait absorbé dans la contemplation des choses célestes; car saint Antoine l'ayant trouvé les mains et les yeux élevés vers le ciel ne le crut pas d'abord privé de la vie, mais seulement ravi en extase ou absorbé dans une profonde méditation. Cependant il comprit ensuite « ce que la posture suppliante de son corps demandait au Dieu tout-puissant qui connaît le langage de toutes ses créatures. » De ces exemples et de mille autres semblables, dont l'histoire ecclésiastique est remplie, nous pouvons conclure que les saints consacraient un temps illimité à l'exercice de l'oraison; et ils étaient d'autant plus louables en cela, qu'ils remplissaient toujours bien les devoirs de leur état, en même temps qu'ils entretenaient avec tant de succès la dévotion de leur cœur.

202. Mais pour parler en général, chacun doit se régler d'après l'espace de temps qui lui aura été indiqué, afin d'éviter le trop ou le trop peu. La quantité du temps consacré à la méditation doit être proportionné d'abord aux occupations du pénitent; afin qu'elle ne nuise point à l'accomplissement de ses devoirs, ni à sa santé en affaiblissant

(1) Apud Sophronium prat. spir. c. 184. — (2) Dialog. l. 4. c. 5.

considérablement ses forces corporelles. Ensuite il faut la proportionner à la vigueur de l'esprit, c'est-à-dire qu'on doit prolonger l'oraison aussi longtemps que dure la ferveur, et l'interrompre lorsqu'on ne pourrait plus la continuer sans éprouver de l'ennui. C'est la doctrine de saint Thomas qui nous dit : « La quantité de chaque chose doit être proportionnée à sa fin, comme une médecine, à la santé qu'elle doit rétablir. De même il convient que l'oraison dure aussi longtemps qu'il est nécessaire, pour exciter la ferveur des désirs. Lorsqu'elle dépasse cette mesure et occasionne de l'ennui, on ne doit pas la prolonger plus longtemps. » (1) Cependant il pourrait se faire que quelques-uns, trompés par la tiédeur, s'imaginent qu'ils n'ont plus la force de continuer leur méditation, tandis qu'ils pourraient encore la prolonger avec fruit ; et que d'autres emportés par un trop grand zèle la poursuivent plus loin que leurs forces et leurs devoirs ne leur permettent ; il est donc très-utile d'ajouter ici une règle particulière, qui réduit à une heure ou au moins à une demi-heure le temps, que chacun doit consacrer à l'oraison ; quoiqu'on puisse la prolonger davantage, lorsque le zéphir de la grâce divine souffle plus favorablement. Saint Bernardin de Sienne avait contracté cette louable habitude, comme beaucoup d'autres saints qui consacraient tous les jours une heure à la méditation. Le directeur pourra cependant être moins réservé à l'égard des personnes contemplatives, et leur accorder plus de temps pour vaquer à l'oraison ou à d'autres exercices spirituels qui leur conviennent.

203. *Cinquième avertissement.* Il y a trois moments qui sont surtout favorables à la méditation des vérités éternelles : le matin, le soir et le milieu de la nuit. Le prophète David nous en parle dans ses psaumes : « Je me levais au milieu de la nuit, pour chanter vos louanges. » (2) « Dès le matin vous étiez l'objet de mes méditations. » (3)

(1) 2. 2. Q. 83. a. 14. in corp. — (2) Psal. 118. v. 62. — (3) Psal. 62. v. 7.



« Et le soir je vous offrais un sacrifice de prières, en élevant mes mains vers vous. » (1) Si l'on ne peut prier qu'une fois par jour, le meilleur moment est celui du matin ; soit parce qu'après le repos d'un sommeil bienfaisant nous sommes plus capables de nous livrer aux opérations de l'esprit ; soit parce qu'alors notre âme, ne s'étant pas encore occupée de choses temporelles, est moins exposée aux distractions qu'elles occasionnent ordinairement ; soit enfin parce qu'en commençant la journée par la méditation des vérités éternelles nous nous préparons à combattre toutes tentations qui viendront nous assaillir. « Nous avons besoin d'armes, nous dit saint Jean Chrysostôme, or l'oraison est un grand arsenal. Nous avons besoin d'un vent favorable, nous devons être bien prudents, pour éviter toujours les naufrages et les blessures. Nous rencontrons souvent des écueils, notre nacelle se brise alors et s'engloutit sous les eaux. Recourons donc souvent à l'oraison, surtout le matin et le soir. » (2) Saint Jean Climaque nous recommande aussi la méditation du matin : « Donnez au Seigneur les prémices du jour, car il appartiendra tout entier à celui qui l'aura occupé le premier. » (3) Puis il ajoute qu'une personne d'un esprit distingué avait coutume de dire : « Dès le matin, je prévois tout le reste de la journée. » Mais si quelqu'un voulait faire deux méditations par jour, le soir serait le moment le plus favorable pour la seconde méditation ; à moins cependant qu'on ait le courage d'interrompre son sommeil et de se relever pendant la nuit. Saint Cyprien nous dit à ce sujet : « Lorsqu'en se retirant le soleil termine le cours de la journée, il faut nécessairement s'appliquer de nouveau à l'oraison. » (4)

---

(1) Psal. 140. v. 2. — (2) Homel. 41. ad pop. Antioch. — (3) Gradu 26.  
(4) De Orat. dom. serm. 6.

## CHAPITRE VII:

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR LE QUATRIÈME ET LE CINQUIÈME CHAPITRES. — DES ARIDITÉS ET DES CONSOLATIONS DE L'ÂME DANS L'ORAISON.

204. Lorsque le pénitent commence à recevoir des consolations spirituelles, il faut savoir bien le conduire, de peur que ces pieux sentiments, au lieu de lui être utiles, ne lui soient une occasion de se perdre. Dieu n'accorde aux âmes des faveurs extraordinaires que pour les porter par ses douceurs à la pratique des vertus solides. Cependant beaucoup abusent de ces grâces et changent, comme on dit, la médecine en poison : elles s'attachent à cette dévotion sensible et s'appliquent à l'oraison, non dans l'intention de plaire à Dieu, mais pour goûter les consolations qu'elles y éprouvent ordinairement. D'où il résulte qu'elles restent accablées d'inquiétudes, de tristesses et d'une honteuse consternation, quand elles ne retrouvent plus cette saveur dans leurs exercices spirituels. Il n'est pas rare de rencontrer certaines personnes qui font consister toute l'essence de la dévotion dans ces douces affections, tellement qu'elles pensent avoir fait beaucoup de progrès dans la perfection, quand ces consolations leur arrivent en grande abondance; et qu'elles se croient entièrement perdues, lorsqu'elles en sont privées. Le directeur s'efforcera donc de détruire une erreur si nuisible à leurs véritables progrès. Quand il s'apercevra que son disciple éprouve des consolations spirituelles, il lui dira souvent cette vérité : que la perfection ne consiste pas dans ces faveurs, mais dans la mortification, dans la pratique des vertus solides; et que s'il néglige de s'y appliquer, il sera d'autant plus coupable devant Dieu, qu'il en a reçu des grâces plus abondantes. Il lui dira que ces douceurs



sont des preuves de sa faiblesse, que Dieu ne les accorde aux commençants, que parce qu'ils sont comme des enfants dans la vie spirituelle. Il l'avertira aussi qu'elles ne dureront pas toujours, que bientôt elles se changeront en ténèbres, en aridités ; afin que, prévoyant cette épreuve, il puisse s'y préparer et ne se laisse point aller à la tristesse, quand elle lui arrivera. Saint Bernard nous dit à ce sujet : « Jouissez de la grâce divine avec modération : ne vous imaginez pas que vous la possédez par un droit héréditaire et que vous ne pouvez jamais la perdre ; afin que quand le Seigneur vous la retirera, vous ne vous laissiez pas trop aller à la tristesse et au découragement. » (1) Quand nous sommes dans les consolations spirituelles, nous devons surtout prier Dieu de nous assister dans les aridités qui doivent leur succéder, en lui promettant de ne jamais omettre l'oraison, et de nous appliquer toujours avec la même promptitude à la pratique des vertus solides. C'est ce à quoi nous exhorte ce saint docteur : « Si vous goûtez le conseil du sage : Dans les mauvais jours vous vous souviendrez des bons ; et dans les bons, vous vous souviendrez des mauvais. Ainsi au jour de votre vertu, ne soyez pas en sécurité, mais adressez-vous à Dieu et dites-lui avec le prophète : Seigneur quand ma vertu m'aura délaissé, ne m'abandonnez pas. » (2)

275. En outre, le directeur exigera que, dans ces temps de consolations, l'âme fervente se présente toujours devant le Seigneur avec une grande modestie et un profond respect. Je fais cette recommandation, parce que la dévotion sensible engendre ordinairement une imprudente confiance et rend les âmes trop familières dans les entretiens qu'elles ont avec Dieu. Qu'il veille aussi à ce qu'entraînées par une trop grande ardeur ces personnes ne s'adonnent pas immodérément à l'oraison, aux veilles, aux jeûnes et aux autres exercices de pénitence ; car si elles ne se laissent pas diriger par une main habile et prudente,

(1) Serm. 21. in Cantica. — (2) *Ibidem*.

elles s'épuiseront bientôt la tête ou la poitrine, au grand préjudice de leur santé et non sans danger pour leur salut ; comme il est arrivé à beaucoup qui sont tombées, parce qu'elles n'ont pas pu continuer leur course avec la même rapidité. C'est pourquoi il exigera de ses enfants spirituels une grande ouverture de cœur et un entier abandon de leur volonté.

206. Quand le pénitent se trouve dans les aridités, le directeur doit en rechercher l'origine. Cassien nous dit qu'elles peuvent provenir de trois causes : « La stérilité de l'esprit peut être attribuée à notre négligence, ou bien aux tentations du démon, ou enfin aux épreuves que Dieu nous envoie. » (1) Quant à la première de ces causes, le directeur doit voir si cet état de sécheresse ne provient pas des fautes et des défauts, auxquels l'âme se laisse aller avec trop de négligence ; ou s'il n'est point l'effet d'une dissipation extraordinaire de l'esprit, de la suffisance et surtout de l'orgueil qui, comme le dit saint Bernard, force très-souvent le Seigneur à nous retirer ses grâces sensibles. « L'orgueil s'est trouvé en moi, et le Seigneur irrité s'est éloigné de son serviteur. Je ne puis plus verser de larmes de componction : tant est grande la dureté de mon cœur ; je ne trouve plus de saveur dans les psaumes, ni de plaisir dans la lecture, ni de délices dans l'oraison. Où est donc cet enivrement de l'esprit ? Que sont devenues la sécurité de mon âme, la joie et la paix du Saint-Esprit ? » (2)

207. Si donc le directeur découvre dans son pénitent des imperfections trop grossières qui l'empêchent de voir le Seigneur, il doit faire tous ses efforts pour l'en corriger. Mais s'il observe que la vanité et l'orgueil sont la cause de son abandon, il lui indiquera, pour matière de ses méditations, des sujets capables de faire naître dans son cœur des sentiments d'humilité, il lui recommandera de continuer à les méditer, jusqu'à ce qu'il ait une humble opi-

(1) Collat. 4. c. 3. — (2) Serm. 54. in Cant.



nion de lui-même et un véritable esprit de soumission. A cette fin, il pourra lui conseiller les méditations écrites par le père Pinamonti dans le livre d'or intitulé : *Miroir véritable de l'âme*; car c'est bien avec raison que saint Bernard nous dit : « J'ai reconnu qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour mériter, conserver et recouvrer la grâce, que de se tenir humble et timide devant Dieu : heureux l'homme qui craint toujours. Craignez donc lorsque la grâce vous sourit, craignez quand elle vous abandonne, craignez encore lorsqu'elle revient à vous : c'est-à-dire, que vous devez toujours craindre. » (1)

208. En second lieu les sécheresses et les aridités doivent être attribuées au démon, lorsque le pénitent est accablé de craintes vaines, tourmenté de scrupules, opprimé par la méfiance, combattu par des appréhensions mal fondées, empêché par des tentations impures et troublé par toute sorte d'agitations intérieures : car l'ennemi du salut répand des ténèbres dans notre âme et bouleverse notre cœur, pour nous empêcher de recevoir les douces et paisibles impressions de la grâce divine. Alors il faut recourir aux moyens qu'on emploie ordinairement avec succès contre les tentations de l'enfer.

209. Mais si le directeur n'aperçoit point dans le cœur de son disciple le coupable orgueil, ni le démon perturbateur, il pourra croire que Dieu lui-même est la cause de ces aridités. Et il ne faut pas nous en étonner, puisque l'âme placée dans cette obscurité de l'esprit et privée des douces affections du cœur s'habitue à servir le Seigneur, non pour le plaisir de goûter sa félicité, mais par le pur amour de Dieu; en un mot, elle apprend à l'aimer, à le servir pour lui-même et c'est en cela que consiste le véritable amour. De plus, lorsqu'elle reste fidèle dans ce temps d'épreuve, elle acquiert en même temps les vertus solides. Car alors elle produit des actes de patience, de mortification, d'humilité et d'obéissance, non par le mouvement

(1) *Ibidem.*

d'une affection sensible que la grâce produit dans le cœur, mais par la seule impulsion d'une véritable vertu. C'est ainsi qu'elle contracte de bonnes habitudes, qui s'attachent à elle par les actes, comme par des racines et qui l'aident à pratiquer la vertu, dans l'adversité comme dans la prospérité.

210. C'est pourquoi le directeur doit veiller à ce que le pénitent découragé dans les temps d'aridité n'omette point ses méditations habituelles. Il l'engagera donc à s'humilier sous la main puissante du Seigneur, en considérant sans trouble, en avouant sincèrement sa propre misère; il lui recommandera de se conformer à la volonté divine qui dispose tout pour son plus grand bien; et l'engagera même à désirer de souffrir ainsi pendant toute la vie, si cela était nécessaire pour la gloire de Dieu et pour son salut éternel. Enfin il déposera dans son âme cette consolante pensée : que Dieu ne l'abandonnera jamais à moins qu'il ne l'abandonne lui-même le premier; que ce bon Père continue toujours à l'assister, à le défendre, à le protéger et à le regarder avec bienveillance. Il faut observer ici qu'on doit aussi produire ces mêmes actes dans les aridités qui sont occasionnées par les deux autres causes; car lors même que l'état de sécheresse provient de nos défauts, ou des tentations du démon, Dieu le permet toujours pour nous punir ou pour nous purifier davantage. Ainsi nous avons également besoin d'humilité, de confiance et de conformité à sa très-sainte volonté.

211. Le directeur entendra souvent ces personnes affligées se plaindre de ce que, semblables à des statues de pierre, elles restent sans affection pendant tout le temps de l'oraison, sans pouvoir offrir à Dieu une prière qui lui soit agréable; puisqu'à peine agenouillées, elles ne font que regarder les murs. Mais il leur répondra qu'elles doivent se réjouir de ce qu'elles peuvent tenir la place de statues en la présence du Seigneur et lui plaire sous cette forme; car c'est encore un grand bonheur pour elles, que d'être pour ainsi dire transformées en rochers, puis-



qu'elles savent que cette dureté de leur cœur est très-agréable aux yeux de Dieu, dès lors qu'il la trouve conforme à sa sainte volonté. Qu'elles persévèrent seulement à regarder le mur, semblables à des gardes qui veillent en la présence de leur prince ; pourvu cependant qu'elles n'oublient jamais que Dieu lui-même les regarde et qu'elles s'efforcent de lui plaire en produisant des actes d'amour, quoiqu'ils soient alors bien secs, arrachés par violence et sans aucune valeur à leurs yeux. Je dis, à leurs yeux, car les actes secs et arides, que la volonté produit dans les instants d'épreuve, sont plus agréables à Dieu que les douces et ferventes affections qu'on ressent dans les temps de consolation.

212. Pallade évêque de Cappadoce rapporte dans la vie de saint Macaire d'Alexandrie que, se sentant un jour tout découragé et consterné, il alla trouver ce pieux solitaire et lui dit : Vénérable abbé ! que faut-il faire ? quand des pensées importunes viennent me troubler et me répètent sans cesse : Pourquoi restez-vous dans cette cellule ? Vous perdez ici un temps bien précieux ; sortez et allez vivre comme tout le monde dans la société. Saint Macaire répondit ainsi à cette question : « Dites à vos pensées : c'est pour l'amour de Jésus-Christ que je garde les murailles de cette cellule. » (1) C'est ainsi que le directeur spirituel doit répondre à ses disciples, lorsqu'ils viennent lui dire que dans les temps d'aridités ils ne retirent aucun fruit de leurs méditations, qu'ils regardent les murs et qu'ils perdent un temps précieux, dont ils pourraient profiter pour se livrer à d'autres occupations plus utiles. A toutes ces pensées, suggérées par l'amour propre et par le démon, il faut opposer ces paroles : pour l'amour de Jésus-Christ je regarde ces murailles ; puis élever son âme vers Dieu, se soumettre à sa volonté et lui adresser quelques prières, car on peut toujours en réciter, même dans les aridités et les sécheresse de l'oraison.

(1) Apud Surium tom. I.





## ARTICLE VI.

Cinquième moyen de perfection : la prière intérieure et extérieure.

---

### CHAPITRE PREMIER.

QUÉ LA PÉFÉCTION ET LE SALUT ÉTERNEL NE PEUVENT  
S'OBTENIR SANS LE SECOURS DE LA PRIÈRE.

213. Nous avons déjà monté deux degrés de l'échelle spirituelle que saint Bernard a dressée, pour nous aider à élever nos âmes vers Dieu ; je veux dire que nous avons traité de la lecture spirituelle et de la méditation. Il nous reste donc à parler du troisième degré que le saint docteur fait consister dans la prière, c'est-à-dire, selon saint Jean Damascène, dans la demande que nous adressons au Seigneur pour obtenir les grâces dont nous avons besoin. « La méditation nous apprend ce qui nous manque, l'oraison nous l'obtient, afin que nous n'en soyons pas toujours privés. Celle-là nous montre la voie, celle-ci nous y conduit ; par la méditation nous connaissons les dangers qui nous menacent, par l'oraison nous les évitons. » (1) Ainsi la méditation est nécessaire parce qu'en nous révélant les choses dont nous avons besoin elle nous porte à les désirer et à les demander. Puis donc que dans l'article précédent nous avons traité de l'oraison intérieure et de la méditation, il convient de parler maintenant de la prière. Mais parce

(1) Serm. 1. in festo S. Andreæ.

qu'elle peut se faire, ou intérieurement sans prononcer aucun mot, ou extérieurement au moyen des organes de la parole, comme c'est l'usage parmi les fidèles; nous parlerons en même temps de l'une et de l'autre manière de prier et de demander à Dieu les grâces nécessaires. Nous allons d'abord voir, dans ce premier chapitre, que sans la prière nous ne pouvons pas obtenir le salut ni, à plus forte raison, la perfection de notre âme.

214. La doctrine que je vais exposer est tirée toute entière de saint Thomas qui nous dit en termes très-clairs : « Après le baptême, la prière nous est nécessaire pour obtenir le ciel. Car quoique nos péchés soient effacés par ce sacrement, le foyer de la concupiscence subsiste toujours et nous combat à l'intérieur, comme le monde et les démons nous combattent à l'extérieur. C'est pourquoi saint Luc nous fait remarquer que Jésus ayant prié après son baptême, le ciel fut ouvert; (1) ainsi la prière est nécessaire aux fidèles après le baptême, » (2) pour ouvrir la porte du ciel et leur obtenir l'entrée dans la bienheureuse patrie. Le docteur angélique répète la même chose dans un autre passage : « Quand quelqu'un a été justifié par la grâce, il doit encore demander le don de la persévérance, afin d'éviter le mal jusqu'à son dernier soupir. » (3)

215. Pour bien comprendre toute la force de cette doctrine, il faut en découvrir la base et en examiner la solidité. Deux vérités non moins certaines que nécessaires à savoir en sont les soutiens inébranlables. La première est que sans un secours particulier de Dieu nous ne pouvons pas rester longtemps exempts de péché mortel : nos passions nous portent si violemment au mal, les choses extérieures nous tendent des embûches si dangereuses, l'enfer nous livre de si terribles combats, que nous ne pourrions pas résister à tant d'efforts. ni préserver notre âme de toute faute mortelle, si le Tout-Puissant lui-même ne pre-

(1) S. Lucæ. c. 3. — (2) 3. parte Q. 39. a. 5. in corp. — (3) 1. 2. Q. 109. a. 18. in corp.



nait notre défense. En outre, pour conserver l'amitié de Dieu, il faut faire beaucoup de bonnes œuvres qui nous sont commandées par la loi divine; et si nous ne voulons pas tomber dans la détestable erreur des Pélagiens, nous devons avouer sincèrement que sans la grâce il nous serait impossible de les accomplir. N'avez-vous pas encore observé une nacelle voguant sur un fleuve rapide? Quelle vigueur de bras les rameurs ne doivent-ils pas employer, pour la faire arriver à son terme? Pour qu'emportée par la violence du courant elle fasse un triste naufrage, il suffit que les nautonniers cessent de ramer. De même, quelle abondance de grâces et de vertus ne devons-nous pas avoir, pour arriver au port de la vie éternelle et bienheureuse malgré la violence de nos passions, les pièges du monde et les assauts de l'enfer? Tandis que pour tomber dans le péché et la damnation éternelle, il suffit que la grâce nous abandonne à la fragilité de notre nature. Le saint concile de Trente regarde ces vérités comme étant de foi catholique, en ce sens qu'il affirme que nous avons besoin d'un secours particulier de Dieu, pour obtenir la grâce de la justification, c'est-à-dire son amitié et la persévérance dans son service. (1)

216. La seconde vérité dont il faut bien se persuader, c'est que la grâce et les secours qui nous sont si nécessaires pour le salut ne s'obtiennent ordinairement que par la prière; tel est le sentiment de saint Augustin qui s'exprime ainsi : « Nous croyons que personne ne peut se sauver sans être appelé de Dieu; qu'aucun de ceux qui sont appelés ne peut faire son salut sans le secours de la grâce; et que ce secours ne s'obtient que par la prière. » (2)

217. D'où les théologiens concluent que nous sommes obligés de prier, même sous peine de péché mortel; surtout lorsque nous éprouvons des tentations plus violentes et quand nous courons de plus grands dangers. Ils ajou-

(1) Sessi. 6. de Justifi. c. 1. 2. et 22. — (2) L. de Eccle. dogm. c. 37.

tent ensuite que cette obligation nous est imposée non-seulement par la loi divine mais encore par la loi naturelle ; en effet, la raison éclairée par la foi nous dit elle-même que nous devons employer les moyens nécessaires pour éviter la damnation éternelle. Or qui ne voit que la prière est le premier de tous ces moyens ?

218. Saint Thomas surtout nous propose le précepte de la prière comme une loi certaine et dont on ne saurait douter. « Tout homme est obligé de prier, par cela même qu'il doit rechercher les biens spirituels que Dieu seul peut nous accorder : d'où il résulte qu'il ne peut se les procurer qu'en les lui demandant. » (1) Ensuite ce saint docteur ajoute : « La prière est nécessaire, elle devient même un précepte, lorsqu'il s'agit d'obtenir la grâce de faire ce qui nous est commandé par la loi de Dieu. » (2)

219. Saint Jean-Chrysostome nous fait comprendre, par une comparaison très-juste, la nécessité où nous sommes de demander continuellement à Dieu les secours dont nous avons besoin : « En cessant de prier, vous faites comme si vous sortiez un poisson hors de l'eau : car de même que l'eau fait la vie du poisson, ainsi la prière doit être la vie du chrétien. » (3) De même donc qu'un poisson se sent porté, par l'instinct de sa conservation, à ne pas sortir de l'eau qui lui conserve la vie ; ainsi le chrétien ne peut jamais, sans commettre une faute grave, renoncer à la prière qui lui obtient les grâces dont il a besoin, pour mériter la vie éternelle.

220. A l'autorité et aux raisons des saints pères, j'ajouterai le témoignage de l'Écriture sainte qui, en nous recommandant souvent l'usage de la prière, nous en démontre évidemment la nécessité et nous l'impose en termes exprès, comme un précepte formel. Le divin Rédempteur nous dit lui-même dans le saint Évangile : « Il faut toujours prier ; » (4) et saint Jean-Chrysostome pesant tout le

(1) In 4. Sent. dist. 15. art. 1. Q. 3. — (2) In 4. Sent. dist. 15. art. 1. Q. 3. ad 3. — (3) L. de orando Deum. — (4) S. Lucæ, c. 18. v. 1.



poids de ces paroles, nous assure que quand Jésus-Christ dit « qu'il faut » toujours prier, il indique la nécessité de la prière. » (1) Notre Seigneur recommande encore le même précepte, lorsqu'il dit en saint Luc : « Veillez en priant toujours; » (2) et en saint Matthieu : « Veillez et priez, afin que vous ne soyez pas tentés. » (3) L'Apôtre des nations parle dans le même sens : « Priez, nous dit-il, priez sans cesse, et rendez de continuelles actions de grâces; car c'est la volonté de Dieu. » (4) Puis il ajoute : « Armez-vous de la cuirasse du salut et du glaive de la parole divine, en persévérant dans un esprit de prières et de supplications. » (5) « Priez et insistez. » (6) Saint Pierre nous dit également : « Soyez prudents et veillez en priant. » (7) Enfin l'Ecclésiastique s'adressant à tout chrétien lui recommande : « de prier toujours et de travailler à sa justification, jusqu'au dernier soupir; » (8) voulant nous dire par ces paroles, qu'il faut recourir à la prière, pour persévérer dans la grâce de Dieu.

221. Eh qui donc maintenant ne serait pas encore entièrement persuadé que cette obligation nous est imposée comme un précepte rigoureux; lorsqu'elle nous est recommandée si souvent, de tant de manières et avec tant d'instances par le Saint-Esprit? Qui oserait révoquer en doute la nécessité absolue d'un moyen, que le Seigneur nous a ordonné d'employer continuellement pour notre salut! C'est bien avec raison que saint Jean Chrysostôme disait : « Qu'on donne une preuve évidente de folie, quand on refuse de participer à cet honneur insigne, lorsqu'on n'aime point l'exercice de la prière et qu'on ne veut pas se persuader que l'éloignement de Dieu donne la mort à l'âme. » (9)

222. D'après cela il est facile de voir pourquoi le démon a une souveraine horreur de la prière et emploie tout son

(1) Tom. 1. serm. de Moyse. — (2) S. Lucæ. c. 23. v. 36 — (3) S. Matthæi. c. 26. v. 41. — (4) 1. Thessal. c. 3. v. 17. — (5) Ad Ephes. c. 5. v. 18. — (6) Ad Colos. c. 4. v. 2. — (7) 1. Petr. c. 4. v. 7. — (8) Eccli. c. 48. v. 22. — (9) L. 1. de orando Deum.

art pour en éloigner les fidèles, soit en leur faisant éprouver de l'ennui, ou en les affligeant de scrupules et de vaines frayeurs. Car cet ennemi de notre salut sait très-bien que la prière est le remède par excellence contre tous les maux spirituels; il sait que c'est en elle qu'est fondée l'assurance de notre félicité éternelle. Et de même que les âmes qui s'appliquent constamment à ce pieux exercice sont moralement certaines de leur salut, ainsi tout homme qui les néglige entièrement porte sur son front le signe de la réprobation. C'est pourquoi cet esprit infernal invente toute sorte de stratagèmes pour l'abolir; il n'y a pas de moyens qu'il n'emploie pour le rendre infâme, odieux, ennuyeux et insupportable. Saint Grégoire rapporte qu'il y avait, dans un couvent fondé par saint Benoît, un religieux qui ne pouvait pas s'appliquer à l'oraison, et qui à peine agenouillé avec ses confrères pour vaquer à ce saint exercice se levait aussitôt, sortait de l'église pour aller curieusement regarder ce qui se passait à l'extérieur. Ce moine fut accusé de ses fautes par son supérieur en présence de saint Benoît, qui lui fit de sévères mais d'inutiles reproches; car deux jours après ayant quitté de nouveau l'oratoire il errait déjà, semblable à une brebis égarée, loin du pâturage sacré des pieuses prières. Alors le saint ne doutant plus de son inconstance vint lui-même y porter remède et après le chant des psaumes, lorsque les autres religieux commençaient leurs prières, il aperçut un démon qui, prenant le pauvre religieux par ses habits, l'entraînait avec violence hors du chœur. Et vous ne voyez pas, s'écria-t-il alors à l'abbé et à Maureson cher disciple, vous ne voyez pas celui qui arrache notre malheureux frère à l'oraison? Non, répondirent-ils, nous ne voyons rien; mais ayant adressé à Dieu de ferventes prières, Maureson aperçut aussi le démon qui sous un aspect terrible s'acharnait à la tunique du pauvre moine. Saint Benoît ayant rencontré ensuite ce religieux hors du chœur et pendant le temps de l'oraison, le châtia sévèrement et le frappa de verges. A ces coups le tentateur s'en-



fuit et cessa de le tourmenter. « Ainsi, dit saint Grégoire, l'ennemi du salut fut obligé de fuir les prières, comme s'il avait voulu éviter des coups de verges. » (1) Le Seigneur a voulu par ce fait que son serviteur vît de ses propres yeux ce que le démon fait continuellement dans les cœurs des fidèles, lorsqu'il les éloigne de la prière par mille astuces et mille violences intérieures.

223. Mais un fait plus admirable encore, c'est celui que Césaire rapporte, pour nous montrer combien l'ennemi du genre humain redoute la prière et par quelles ruses il s'efforce continuellement de les empêcher. (2) Le démon apparut un jour à un officier, sous la forme d'un élégant jeune homme, pour lui offrir ses services : admis dans la maison de ce dernier, il s'acquitta de sa charge avec tant de soins, de fidélité, de promptitude et de joie, que son maître content de lui, le considérait quelquefois avec admiration. Un jour ce militaire ayant rencontré un grand nombre de ses ennemis, dans un lieu qui lui rendait la fuite impossible, son habile serviteur lui traça un chemin à travers le lit d'un fleuve très-profond et le rendit ainsi à la liberté. Plus tard son épouse étant tombée malade, les médecins désespéraient de sa vie ; lorsque le rusé compagnon, se présentant devant son maître, lui dit : Moi, je vous procurerai une médecine qui guérira certainement votre dame. Aussitôt il partit pour accomplir sa promesse et revint une heure après, apportant un vase rempli du lait qu'il avait tiré des mamelles d'une lionne. L'officier rempli d'admiration lui demanda comment il avait pu en si peu de temps se procurer ce précieux breuvage. Le serviteur lui répondit : Je me suis transporté sur les montagnes de l'Arabie que ces animaux habitent, et m'étant approché d'une de ces bêtes fauves, j'ai extrait ce lait de ses mamelles. A ce récit son maître conçut de graves soupçons et lui dit : Je veux savoir de toi, qui tu es. Le démon tergiversait, répondant d'une manière ambiguë et craignant

(1) Dial. 1. 2. c. 3. — (2) Mirac. 1. 5. c. 36.

d'être reconnu pour ce qu'il était. Mais pressé par des interrogations multipliées, il répondit enfin qu'il était un de ces esprits malheureux, qui ont été précipités du ciel avec Lucifer. Saisi d'horreur, à ce discours, le militaire lui dit : Retire-toi de moi et de ma maison, car si tes services me sont utiles, tu ne saurais cependant pas être bon pour moi. Je me retirerais, reprit alors l'esprit malin, mais je vous ai servi bien longtemps ; pour toute récompense, je vous demande seulement cinq pièces de monnaie. Le maître les lui remit aussitôt, car ce n'était assurément pas une somme proportionnée aux services qu'il en avait reçus. Le démon ayant accepté ces pièces de monnaie, les employa aussitôt à l'achat d'une petite cloche qu'il se proposait de faire placer sur le toit d'une église rurale, afin qu'aux jours de fête on pût indiquer aux fidèles le moment de la sainte messe et des autres offices divins. Ici je vois mon lecteur surpris d'étonnement, et ne pouvant comprendre que le désir de la gloire de Dieu puisse naître dans le cœur de son plus irréconciliable ennemi. Cependant qu'il cesse de s'étonner, car ce n'est point par le désir de procurer la gloire de Dieu, mais à cause de sa haine implacable pour l'oraison qu'il faisait cette démarche si louable en apparence. En effet, avant que cette cloche ne fût placée au sommet de l'édifice, le peuple craignant d'arriver trop tard et d'être privé du saint sacrifice avait coutume de se réunir plus tôt et de prier en attendant l'heure de la messe ; tandis que dans la suite il ne partit plus avant le signal de la cloche, pour se rendre à l'église. Et le démon crut avoir bien employé tant d'années de servitude, de travaux et de services, en les consacrant à retrancher ces instants de prière, que les fidèles ajoutaient ordinairement au temps des offices divins. Si donc l'esprit de ténèbres recourt à tant d'industrie pour abolir l'usage de la prière, c'est une preuve qu'il en comprend bien la nécessité absolue et que si l'on néglige ce saint exercice on court à sa perte éternelle.

224. Mais il n'est pas nécessaire de m'étendre plus



longuement, car il me semble qu'il est déjà bien évident que, comme je l'ai avancé au commencement de ce chapitre, la perfection bien moins encore que le salut ne peut s'obtenir sans le secours de la prière. Parce qu'en effet pour y parvenir, il faut non-seulement observer les commandements de Dieu, mais encore suivre les conseils évangéliques; non-seulement fuir le péché mortel, mais encore éviter les moindres fautes; et surtout parce que la perfection exige l'extirpation de tous les vices, la modération des passions, l'acquisition des vertus morales et de la charité. Obligations qui sont beaucoup plus difficiles et plus pénibles à remplir, qui réclament des secours plus abondants et qui exigent par conséquent que nous demandions ces grâces si nécessaires par des oraisons, des prières et des supplications continuelles. On verra dans le passage suivant combien sont expresses les paroles de saint Jean Chrysostome sur cette question : « Je pense, nous dit ce saint père, que tous sont bien convaincus qu'il est impossible d'être vertueux pendant toute sa vie sans le secours de la prière. Car qui pourrait donner à quelqu'un la force de pratiquer la vertu, s'il ne va pas souvent se prosterner à genoux devant celui qui donne et dispense largement toute vertu aux hommes. » (1)

225. Le même saint docteur prouve encore que cela est impossible par une comparaison, qu'il tire de la construction du corps humain et qu'il nous présente en ces termes : « Si quelqu'un dit que la prière est comme les nerfs de l'âme, à mon avis, il a raison. De même en effet que par les nerfs le corps forme un tout complet, court, vit, se tient de bout et reste compacte; tellement que si vous coupez ces nerfs, vous en dissolvez toute l'harmonie, » et ne laissez plus qu'une masse de chair hideuse à voir, inhabile à toutes sortes d'opérations; « ainsi c'est par le moyen des saintes prières que les âmes se soutiennent et poursuivent facilement leur course; » (2) mais si

(1) L. de orando Deum. — (2) L. 2. de orando Deum.

vous les retranchez, non-seulement la vertu, mais encore l'âme elle-même se dissout et devient incapable de toute bonne œuvre. C'est donc en vain qu'on espérerait obtenir le salut et la perfection de son âme si l'on ne veut pas recourir à un moyen si important et si nécessaire.

---

## CHAPITRE II.

### DES CHOSES QU'ON DOIT DEMANDER DANS LA PRIÈRE.

226. Saint Thomas dit que nos prières doivent surtout avoir pour but les biens spirituels ; car ils sont les seuls véritables biens qui nous rendent bons et nous conduisent au souverain bien de la félicité éternelle ; c'est pourquoi nous devons diriger principalement vers eux nos désirs et nos demandes. (1) Lorsque saint Bernard parle des choses qu'il faut demander en tout temps, continuellement, de toutes ses forces et avec toute l'ardeur possible ; en un mot, quand il veut nous indiquer l'objet principal de nos prières ; il ne fait mention que des biens célestes et divins, tels que ceux de vivre dans la grâce de Dieu, de se réjouir de sa gloire, de lui plaire, de vivre et de mourir saintement. Ce sont là les demandes que le père de Tobie recommandait à son fils chéri et qu'il lui apprit à diriger vers Dieu : « Bénissez toujours le Seigneur, demandez-lui qu'il dirige vos voies et que vos conseils ne s'écartent jamais de sa sagesse. » (2) C'est à ces mêmes biens que doit aspirer toute âme chrétienne, surtout si elle tend à la perfection dont tous les progrès dépendent d'une prière fervente et continuelle. Elle les demandera donc dans toutes

(1) 2. 2. Q. 83. a. 6. in corp. — (2) Tob. c. 4. v. 20.



ses oraisons, dans toutes ses difficultés, dans ses angoisses et ses nécessités ; elle les demandera sans conditions et sans limites, parce que ce sont des biens dont l'abondance ne nuit jamais ; comme le dit saint Thomas : « Il y a cependant des biens dont l'homme ne peut pas mal user ; c'est-à-dire qui ne peuvent pas produire un mauvais effet. Ce sont ceux qui nous rendent bienheureux en nous procurant la béatitude éternelle et que les saints demandent avant tout. » (1)

227. Les biens temporels peuvent aussi être le but de nos prières mais, comme le dit encore ce saint docteur, ils ne sauraient être qu'un but secondaire ; puisque Jésus-Christ nous ordonne de demander d'abord le royaume des cieux ainsi que tout ce qui peut nous aider à l'obtenir, et de solliciter ensuite les autres faveurs qui ne sont que les accessoires du souverain bien. « Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste vous sera donné, comme surcroît. » (2) Saint Grégoire commente ainsi ces paroles : « Celui qui a dit que toutes les autres choses nous seront non pas données mais ajoutées veut sans doute nous faire comprendre, qu'on nous donnera d'abord le principal et qu'ensuite on y ajoutera l'accessoire. Car lorsque nous demandons la félicité pour toute l'éternité, nous en avons aussi besoin pour le temps et Dieu, en nous accordant la première, y ajoute la seconde comme surabondance de bonheur. » (3) Saint Augustin explique ces paroles presque de la même manière : « Lorsque Jésus-Christ dit que nous devons chercher d'abord « le royaume des cieux, » il veut nous faire comprendre que nous devons demander les biens de ce monde en second lieu, non par rapport au temps, mais par rapport à l'importance : le royaume des cieux, comme étant notre bonheur ; et les biens de ce monde, « non pas qu'ils soient notre bonheur, mais « parce qu'ils nous sont néces-

(1) 2. 2. Q. 83. c. in corp. — (2) S. Matth. c. 6. v. 33. — (3) Moral. 15. c. 27.

saïres pour l'obtenir. » (1) Ainsi nous pouvons désirer les choses temporelles et périssables de ce monde, mais seulement comme bonheur secondaire, accessoire et nécessaire pour acquérir les biens spirituels qui ont rapport à la béatitude éternelle ; comme le fit Isaac en priant Dieu pour son épouse. « Isaac pria le Seigneur pour Rébecca son épouse qui était stérile, sa prière fut exaucée et Rébecca conçut. » (2) De même Anne épouse d'Elcan supplia le Tout-Puissant et obtint de lui le bonheur d'être mère, comme elle le dit elle-même : « J'ai prié pour cet enfant et Dieu a bien voulu exaucer ma prière, en me l'accordant. » (3) Ainsi le roi Ezéchias étant tombé malade pria et obtint le rétablissement de sa santé : « Le Seigneur Dieu de David ton père dit : J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes et voilà que je t'ai guéri. » (4) Nous pourrions encore citer beaucoup d'autres faits semblables et rapporter l'exemple de ceux qui, comme l'attestent les livres saints, ayant demandé à Dieu les biens de ce monde, les ont obtenus de sa bonté.

228. Quant aux choses qui sont contraires à notre salut et à l'honneur du Tout-Puissant, il est évident qu'elles ne peuvent être l'objet de nos prières, puisqu'en les lui demandant, loin de nous attirer sa bienveillance, nous ne ferions que l'irriter contre nous. Ce qui fait dire à saint Augustin que Dieu offensé par la témérité de ces demandes nous accorde quelquefois, dans sa colère, des choses que sa miséricorde nous aurait refusées, parce qu'elles nous sont nuisibles. « Il est à craindre, dit ce saint père, que ce qu'il nous aurait refusé, favorable ; il nous l'accorde, irrité. » (5) Nous lisons dans la vie de saint Thomas archevêque de Cantorbéry, qu'une jeune fille désirant d'avoir de plus beaux yeux, afin de paraître plus agréable, fit le vœu d'aller pieds nus, prier sur le tombeau de ce saint, pour obtenir cette vaine faveur. Elle s'y

(1) De serm. Dom. in monte c. 16. — (2) Gen. c. 23. v. 21. — (3) 1. Rég. c. 1. v. 27. — (4) 4. Rég. c. 20. v. 5. — (5) Tract. 73. in Joan.



rendit donc et prosternée devant les dépouilles sacrées elle fit sa demande ; mais s'étant relevée après cette folle prière, elle fut tout à coup privée de la vue ; et dut supplier le Seigneur bien longtemps avant de pouvoir s'en retourner comme elle était venue. (1) Châtiment bien digne de sa téméraire vanité.

229. Ainsi puisque nous ne pouvons pas savoir si les faveurs temporelles que nous désirons nous seront utiles ou nuisibles, avantageuses ou non à l'honneur de Dieu ; il convient de ne les jamais demander qu'à condition qu'elles procureront la gloire du Seigneur et le salut de notre âme. C'est la doctrine de saint Thomas qui dit : « Nous demandons les biens temporels à condition que Dieu ne nous les accordera qu'autant qu'ils seront favorables à notre salut. » (2) Car le Seigneur est le médecin de nos âmes ; or il appartient aux médecins et non aux malades de discerner ce qui est bon pour la santé ; ainsi nous devons croire que Dieu se montre toujours également miséricordieux envers nous, soit qu'il exauce, soit qu'il rejette nos prières. Afin donc d'éviter toute erreur, il faut soumettre nos demandes à sa très-aimable volonté, pour qu'il en dispose librement et les lui présenter, sans y mettre la même ferveur et le même empressement que quand il s'agit des biens spirituels ; comme si nous estimions les faveurs temporelles plus que les biens éternels. C'est ce que saint Fulgence martyr faisait toujours, lorsqu'il priait pour les malades : « Il commençait ordinairement sa prière par ces paroles : Seigneur, vous savez ce qui est utile au salut de nos âmes. » (3)

230. Nous allons maintenant examiner si les nécessités du prochain peuvent aussi être l'objet de nos prières, c'est-à-dire si nous devons prier non-seulement pour nous mais encore pour les autres. A cette question je réponds : que tout chrétien doit certainement prier le Sei-

(1) Jacob Génien. in vita. — (2) 2. 2. Q. 83. a. 6. ad 4. — (3) Sicut tom. 1. die 1. mens. Januar.

gneur pour ses frères et concourir à leur salut par ses prières ; puisque l'apôtre saint Jacques nous le dit en termes formels : « Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés. » (1) Saint Jean Chrysostôme dit même que nos prières sont plus agréables à Dieu, lorsque nous lui demandons ses faveurs pour le prochain, que quand nous les sollicitons pour nous-mêmes. « La nécessité nous force de prier pour nous-mêmes, la charité nous porte à prier pour nos frères : or la prière la plus agréable à Dieu n'est point celle que lui adresse la nécessité, mais celle que la charité lui recommande. » (2)

231. Ici se présente une difficulté qui pourrait ralentir la ferveur de nos prières et qui provient de ce qu'en priant pour les autres nous ne sommes pas sûrs d'obtenir ce que nous demandons, comme quand nous prions pour nous-mêmes ; puisqu'en effet, nous ne pouvons pas savoir, si ceux pour lesquels nous prions ne mettront pas d'obstacles à la grâce que nous leur aurons obtenue. Saint Thomas nous avertit de cette difficulté quand il dit : « Prier pour soi, c'est une condition nécessaire à la prière, non pas pour mériter, mais pour obtenir ce qu'elle demande. Car il arrive quelquefois qu'une prière faite pour un autre, quoique pieuse, persévérante et utile au salut, ne produit cependant pas son effet, à cause des empêchements qui proviennent de celui pour lequel on prie. » (3) Mais il ne faut pas pour cette raison omettre les demandes que nous adressons à Dieu en faveur du prochain, ni étouffer les flammes de notre charité. Premièrement, parce que quand même ceux auxquels nous nous intéressons ne profiteraient point de nos prières, à cause de leur manque de dispositions et des obstacles qu'ils opposent, nos oraisons n'en auront pas moins de mérite et nous ne serons pas privés de la récompense promise à l'acte de charité, qui nous a portés à intercéder pour eux. C'est ce que saint

(1) Jacob. c. 5. v. 16. — (2) Homel. 14. in Matth. — (3) 2. 2. Q. 33. a. 7. ad 2.



Thomas dit dans le passage que nous avons cité plus haut et qu'il répète ailleurs en termes plus claires : « Ma prière s'est retournée vers moi : c'est-à-dire, si elle n'a pas obtenu son effet, je ne suis cependant pas privé de ma récompense. » (1)

232. Secondement, parce qu'en persévérant à prier pour le prochain nous enlevons les obstacles qu'il opposait à l'efficacité de nos prières, et qu'en le disposant ainsi à recevoir la grâce divine, nous atteignons parfaitement le but que nous nous étions proposé. Nous pourrions citer un nombre infini de faits à l'appui de cette vérité ; mais parmi tous ceux qui se présentent nous en choisissons seulement deux, qui nous paraissent plus authentiques et plus convenables au sujet que nous traitons. Césaire rapporte (2) que Henri frère du roi de France se rendit un jour dans un couvent dont saint Bernard était supérieur, pour y terminer une affaire temporelle qu'il avait à traiter avec ce serviteur de Dieu. A peine eût-il franchi le seuil du monastère que, remarquant la tranquillité de cette solitude, considérant la joie sincère qui brillait sur le visage de ces religieux, goûtant la douceur des paroles de saint Bernard et de ses compagnons, il se sentit si profondément ému, qu'il renonça aussitôt à la pompe royale de la cour et demanda le saint habit qui lui fut accordé. Ce changement non moins admirable qu'imprévu excita beaucoup de trouble parmi les personnes du monde, qui manifestèrent leur douleur par des larmes et des lamentations, comme si ce prince eût été enlevé par une mort subite ; et réellement il venait de mourir au monde. Parmi ces personnes, il y avait surtout un parisien nommé André qui, se laissant aller à la violence de sa douleur et semblable à un furieux, ne cessait d'appeler son maître fou et insensé, en l'accablant de toutes sortes de malédictions. Henri le voyant agité plus que tout autre pria saint Bernard d'obtenir pour lui la grâce d'une sincère conversion. N'en

(1) In Psal. 34. v. 13. — (2) L. 1. c. 19.

doutez pas, reprit le saint, il sera bientôt des nôtres, et comme il répétait plusieurs fois ces paroles en présence d'André, celui-ci frémissant de rage et rempli de haine contre le saint abbé se disait en lui-même : Je vois maintenant que tu n'es pas un prophète, mais plutôt un imposteur, car je suis très-certain que jamais je ne prendrai cet habit de moine. Il ne se retira qu'après avoir lancé des souhaits de destruction à tout le couvent et de mort à tous les religieux. Or, je le demande à mon pieux lecteur : Est-il possible de trouver une âme moins disposée à recevoir la grâce de la vocation religieuse que celle de ce pécheur endurci ? Non sans doute. Voyons donc maintenant la force d'une prière faite, non pour soi, mais dans l'intérêt d'un autre. Saint Bernard pria pendant toute la nuit pour cette âme aveuglée et tous les moines prièrent avec lui. Mais tandis qu'ils priaient, les ténèbres dans lesquelles ce courtisan était enseveli commencèrent à se dissiper et la dureté de son cœur à s'amollir ; de sorte que lui-même se prit à aimer ce qu'il avait haï et à désirer ce qu'il avait détesté : puis, comme il ne pouvait résister à la violence de la grâce qu'il sentait dans son cœur, il se hâta dès l'aurore d'aller trouver saint Bernard et, prosterné à genoux, il demanda au grand étonnement de tous d'être admis dans la communauté des religieux ; faveur qu'il obtint avec autant de succès qu'il avait mis d'humilité à la solliciter. Voilà ! comment les prières, qu'on adresse à Dieu pour ceux même qui ne sont pas bien disposés, renversent les obstacles qu'ils opposaient à la grâce et obtiennent le résultat qu'on désirait.

233. Le second fait est celui que saint Grégoire rapporte dans ses Dialogues et dit être arrivé à un jeune homme appelé Théodore qui avait été placé dans un monastère, pour y recevoir une pieuse éducation, mais qui en avait si peu profité, qu'il ne donnait aucun signe de piété et la tournait même en dérision. Atteint à la fleur de l'âge d'une maladie pestilentielle, qui sévissait à Rome, il se vit bientôt sur les bords du tombeau. Les religieux s'étant



réunis autour de son lit, pour lui prodiguer leurs soins jusqu'à son dernier soupir ; il s'écria tout à coup : Retirez-vous tous, sortez au plus tôt d'ici : hélas ! je suis livré au dragon infernal qui doit me dévorer. Ah ! déjà ma tête est engloutie dans son effroyable gueule. Retirez-vous sans retard : laissez-le achever ce qu'il a commencé ; afin que je ne sois pas plus longtemps torturé dans son gosier brûlant. A ces paroles, les religieux répondirent : Que dites-vous ? frère ! que dites-vous ? Munissez-vous du signe de la croix contre cet ennemi. Je ne le saurais, reprit ce pauvre jeune homme, car le dragon m'opprime tellement que je ne puis me mouvoir. Alors les religieux prosternés à genoux recoururent à la prière qu'ils accompagnèrent de soupirs, de larmes et des coups qu'ils se frappaient dans la poitrine, en suppliant le Seigneur d'épargner ce malheureux. A peine ces prières étaient-elles commencées, que Théodore, le front serein et plein de joie, s'écria : Dieu soit loué, le dragon infernal effrayé de vos oraisons a pris la fuite. Je veux sincèrement me convertir et renoncer aux plaisirs du monde, pour mener désormais une vie sainte et parfaite. Ce qu'il dit alors, il l'exécuta fidèlement ; car, comme le dit saint Grégoire : « Ayant recouvré la santé, il se consacra au service de Dieu de tout son cœur et après avoir donné toutes les preuves d'une sincère conversion, en supportant les tribulations de la vie religieuse, il fit une heureuse mort. » (1) Remarquons encore ici qu'on ne saurait trouver une âme moins disposée à recevoir la grâce du salut éternel. En effet, ce misérable non-seulement s'était laissé aller au désespoir, mais voulait encore rester au pouvoir du démon qui le dévorait. Et cependant par la force de la prière tous ces empêchements furent enlevés : son ennemi s'enfuit, la dureté de son cœur fut amollie et lui-même revenu à de meilleurs sentiments obtint le bonheur de la vie éternelle.

234. Ainsi nous devons toujours prier les uns pour les

(1) 4. c. 38.

autres, sans craindre les obstacles que ceux pour lesquels nous intercédons peuvent opposer à nos oraisons; car il est impossible que les prières d'un grand nombre de fidèles ne soient exaucées; comme nous l'enseigne saint Ambroise, en expliquant ces paroles de l'apôtre : « Aidez-moi par le secours de vos prières. » (1) « Beaucoup de faibles, nous dit ce saint, deviennent forts lorsqu'ils sont réunis; il est impossible que la prière d'un grand nombre ne soit exaucée. » (2)

235. Après avoir parlé de l'objet de la prière, qu'il me soit permis de dire quelques mots de son sujet, c'est-à-dire de celui qui s'applique à l'oraison. Pour bien prier, il doit être en état de grâce, ami de Dieu et agréable à ses yeux; car cet heureux état le rend plus capable d'obtenir les bienfaits de la main libérale du Seigneur. Mais s'il avait eu le malheur immense de tomber dans le péché mortel, il ne devrait pas pour cette raison se dispenser de prier et même de prier souvent. Car si les choses qu'il demande ont rapport au salut éternel et s'il les demande d'une manière convenable, il peut être certain que ses prières seront exaucées, non par la justice mais par la miséricorde de Dieu, comme nous le dit saint Thomas : « Dieu exauce la prière du pécheur, lorsqu'elle vient d'un bon désir; il l'exauce non par justice, puisqu'un pécheur ne mérite pas d'être exaucé, mais par pure miséricorde. » (3) Ensuite le saint docteur nous donne la raison de ce qu'il vient d'avancer : « Parce que l'oraison, pour obtenir ce qu'elle demande, ne s'appuie pas sur nos mérites mais sur la seule miséricorde de Dieu. » (4) Ainsi, lors même que celui qui prie ne mériterait pas d'être exaucé, sa prière ne serait cependant pas dépourvue de la force d'obtenir ce qu'il demande, pourvu qu'il la fasse convenablement et pour des choses qui ont rapport au salut. D'où nous pouvons conclure qu'il ne faut éloigner de la prière aucun homme,

(1) Rom. c. 15. v. 30.— (2) In comment. ad dict. c. 15. Ep. ad Rom.  
— (3) 2. 2. Q. 82. a. 16. in corp. — (4) 2. 2. Q. 7. a. 5.



qu'il soit pécheur ou juste, qu'il ait déjà fait de grands progrès dans la perfection ou qu'il n'en ait encore fait aucun ; parce que la prière est un remède nécessaire aux besoins de tous.

---

### CHAPITRE III.

#### DE L'EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE POUR OBTENIR DE DIEU CE QU'ON DÉSIRE.

236. Quand saint Jean Climaque nous dit : « La prière fait violence à Dieu ; » nous ne devons pas regarder ses paroles comme exagérées ; puisque le Seigneur lui-même avoue qu'il ne peut résister à nos supplications. C'est ainsi que pressé par les ferventes prières de Moïse, il désira être délivré de la violence qu'il lui faisait et s'écria : « Laisse-moi, afin que ma colère s'allume contre eux et que je les détruise. » (1) De même, connaissant toute la puissance que l'oraison de Jérémie avait pour émouvoir les entrailles de sa miséricorde, il supplie ce grand prophète en lui disant : « Ne prie pas pour ce peuple et ne recours plus à la louange ni à l'oraison pour me résister. » (2) Saint Jérôme, interprétant ces deux passages de l'Écriture, dit que les prières ont tant d'efficacité qu'elles peuvent résister à la colère de Dieu et le forcer à nous accorder la paix avec le pardon : « Quand le Seigneur dit à Jérémie : Ne me résiste pas, il nous fait voir que les prières des saints peuvent apaiser sa colère ; c'est pourquoi il dit aussi à Moïse : Laisse-moi. »

237. Si le lecteur désire de savoir qui a donné à l'oraison une telle force, qu'elle oppose de la résistance à l'indigna-

(1) Exod. c. 32. v. 10. — (2) Jerem. c. 7.

tion divine prête à éclater, et oblige le Très-Haut à nous accorder toute faveur juste et convenable; je lui dirai que c'est le Seigneur lui-même, puisqu'il nous a promis de nous dispenser toutes les grâces que nous lui demanderons. Je passe sous silence toutes les promesses qu'il nous a faites dans l'Ancien Testament, je veux seulement citer celles par lesquelles Jésus-Christ le Verbe incarné s'est engagé, dans la loi nouvelle, à exaucer nos prières. « Demandez, nous dit-il, et l'on vous donnera : cherchez et vous trouverez : frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit : celui qui cherche trouve : et l'on ouvrira à celui qui frappe. » (1) On ne peut certainement pas faire une promesse plus claire et plus expresse. Il la réitère, en disant : « Toutes les choses que vous demandez dans vos prières, croyez certainement que vous les recevrez et qu'elles vous arriveront. » (2) Il est évident qu'il ne pouvait pas s'obliger d'une manière plus universelle. Enfin il la rend le plus solennelle possible dans les paroles suivantes : « En vérité, je vous le dis : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » (3) Ici Jésus-Christ, non content d'avoir engagé sa propre parole, s'oblige encore dans la personne de son Père.

238. Après avoir promis de nous combler des grâces que nous lui demanderons, ce très-aimable Rédempteur veut bien nous indiquer les raisons qui le forcent à exaucer nos prières. Personne n'ignore combien sont grandes la miséricorde, la libéralité, la bonté, la bienfaisance de notre Dieu et l'inclination qu'il a de répandre sur ses chères créatures les immenses bienfaits qu'il renferme en lui-même, comme dans la source de tout bien. Saint Augustin, parlant de cette propension, nous dit qu'elle est si grande, qu'elle surpasse tous nos désirs et toute notre attente : « Puisqu'il veut nous donner plus que nous ne

(1) S. Lucæ. c. 11. v. 9 et 10. — (2) S. Marci. c. 11. v. 24. — (3) S. Joan. c. 16. v. 23.



voulons accepter et nous faire miséricorde plus que nous ne désirons d'être délivrés de la misère. » (1) C'est sur cette même inclination que Jésus-Christ fonde toute la puissance avec laquelle nos prières font violence à son cœur divin. Se trouve-t-il parmi vous, nous dit cet aimable Sauveur, un père tellement inhumain qu'il présente une pierre dure à son fils, lorsque celui-ci lui demande du pain? En est-il un assez cruel, pour donner un serpent venimeux à son enfant qui lui demande un poisson? Certainement non. « Si donc, continue-t-il, vous qui êtes méchants » et imparfaits, ne pouvez pas résister à l'amour paternel, et « savez faire de bons présents à vos enfants ; combien à plus forte raison votre Père céleste » qui est infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment libéral, infiniment bienfaisant et infiniment porté à répandre ses faveurs, ne pourra-t-il point résister à vos prières « et vous accordera-t-il toutes les grâces que vous lui demanderez. » (2) Preuve évidente, très-capable de convaincre les hommes même les plus aveugles qu'il n'est pas possible que les prières, qui concernent le salut et la perfection des âmes, ne soient exaucées, si elles ne laissent rien à désirer dans la manière dont elles sont présentées à Dieu.

239. Or, Jésus-Christ mentira-t-il? Ne tiendra-t-il pas sa parole? Pourrait-il manquer de fidélité à ses promesses? Nullement nous dit l'Esprit-Saint : « Dieu n'est pas comme l'homme, capable de mentir : ni comme les enfants des hommes, sujet au changement. Ne fera-t-il donc pas ce qu'il a dit? Ne tiendra-t-il pas sa promesse? » (3) Ainsi celui qui prie d'une manière convenable sera certainement exaucé et recevra les grâces qu'il demande pour son salut ; comme il est vrai que le Verbe incarné ne saurait manquer de fidélité, ni à sa parole ni à la foi qu'il a jurée ; ou, ce qui est la même chose : celui qui prie bien est cer-

(1) Serm. 29. de Verb. Dom. — (2) S. Matth. c. 7. v. 11. — (3) Num. c. 23. v. 19.

tain, de la certitude de la foi, que ses prières seront exaucées. Appuyé sur ce principe incontestable saint Jean Chrysostôme nous dit : « Il est impossible qu'il pèche jamais, celui qui prie Dieu d'une manière convenable et qui le supplie continuellement. » (1) De même, l'excellent père Surius, examinant cette vérité avec toute la rigueur d'un théologien sévère, ne craint pas d'émettre cette opinion : « Je dis que si quelqu'un persévère à prier, en demandant persévérance dans la grâce, il l'obtiendra infailliblement. Et même si le juste la demande d'une manière convenable, par d'instantes et de continues prières, il l'obtiendra infailliblement pour tous les jours jusqu'à sa mort. » (2) Il ne faut point nous en étonner, puisque par la prière l'homme peut obtenir tous les biens spirituels et par conséquent aussi le don de la persévérance; il n'y a ici aucun danger d'être trompé, car il s'agit d'une promesse faite par celui qui est la vérité même. Comme le remarque saint Augustin : « Demandez et vous recevrez; vous l'avez promis, Seigneur et qui peut craindre d'être trompé, quand c'est la Vérité elle-même qui promet? » (3)

240. Il fit l'expérience de cette efficacité de la prière, cet empereur apostat, le perfide Julien, persécuteur de l'Église. Comme il faisait la guerre aux Perses, il désirait de savoir promptement ce qui se passait en Occident, afin de pouvoir au moyen de ces renseignements terminer plus facilement son expédition. A cette fin il envoya dans ces contrées lointaines un des démons avec lesquels il entretenait un commerce infernal, lui enjoignant d'accélérer sa marche, d'observer et d'empêcher toutes les trames qui pouvaient attenter à sa majesté impériale. Celui-ci partit aussitôt avec un grand empressement. Mais arrivé à un certain lieu qu'habitait un saint religieux nommé Publius, il fut tellement empêché par les ferventes et pieuses prières du serviteur de Dieu, qu'il ne put aller plus loin. Il employa

(1) Hom. contra concurs. ad theatra. etc. — (2) Tom. 3. de Gratia l. 12. c. 88. n. 16. — (3) L. 12. de Civit. Dei c. 8.



pendant dix jours entiers toute la force de sa puissance, pour renverser l'obstacle que ce religieux, en continuant de prier, opposait à la rapidité de sa course; mais voyant tous ses efforts inutiles il s'en retourna tout couvert de confusion vers Julien l'Apostat qui, ayant appris pourquoi les nouvelles qu'il désirait avaient si longtemps tardé, malgré la sollicitude de son messenger, et comprenant que celui-ci avait été retenu par les prières de ce moine, en fut tellement irrité qu'il jura de se venger d'une injure si outrageante pour lui. Mais il subit lui-même la vengeance divine, car pendant cette même expédition saint Martial le frappa d'un coup de lance qui lui arracha la vie. Un courtisan de l'empereur, témoin de ce fait et entendant le démon lui-même faire l'éloge de l'efficacité de la prière, distribua aussitôt ses biens aux pauvres et se retira dans la solitude, pour y passer le reste de sa vie en pieuses prières, près de Publius, sous la direction duquel il devint un grand serviteur de Dieu. (1)

241. Je ne suis pas étonné de voir que la prière ait la puissance de vaincre, de dompter, de fouler aux pieds les démons et de les chasser vigoureusement; puisque, comme je l'ai démontré plus haut, elle fait même à Dieu une agréable violence, lui arrache des mains la verge qu'il levait déjà pour punir nos crimes et lui enlève par force, pour nous les donner, toutes les grâces qu'il aurait dû nous refuser à cause de nos péchés. C'est ce que le Seigneur a bien voulu révéler à saint Macaire, pendant que ce pieux solitaire priait avec deux saints religieux. (2) Ceux-ci ayant quitté le monde se présentèrent au serviteur de Dieu pour devenir ses compagnons, et membres de son saint institut; mais le vénérable abbé, remarquant qu'ils étaient encore bien jeunes et d'un tempérament délicat, jugea qu'ils n'étaient pas capables de supporter un si lourd fardeau. Cependant, de peur de les offenser, ou de se mon-

(1) Ex l. doct P. P. l. de Sign. et Mirac. n. 9. et ex Baronio ad. annum 969. — (2) Ex l. doct. P. P. l. de sign. et Mirac. n. 3.

trer malhonnête envers eux, il leur procura les moyens de se construire une petite habitation dans le voisinage et leur donna les règles qu'ils devaient suivre dans cette solitude ; puis il se retira dans sa propre cellule. Ces nouveaux religieux, se dirigeant d'après la règle de conduite qu'ils avaient reçue de saint Macaire et suivant les inspirations du Saint-Esprit qui les gouvernait intérieurement, demeurèrent dans ce lieu pendant l'espace de trois années, sans voir aucun homme. Tellement que le saint abbé résolut d'aller les voir lui-même dans leurs cellules, pour s'informer de leur conduite. Mais avant de faire cette démarche, il s'adonna pendant toute une semaine au jeûne et à la prière, afin de mériter d'apprendre par une lumière céleste quel était leur genre de vie. Ensuite il alla leur rendre sa visite : après avoir réparé avec eux les forces de son corps par un léger repas et un court instant de sommeil ; il vit, pendant que les deux religieux priaient, le toit de leur cellule s'entr'ouvrir et une grande lumière semblable à la splendeur du soleil descendre du ciel pour se répandre sur eux ; puis, tandis qu'ils étaient tous trois occupés à chanter des psaumes, il observa qu'il sortait de la bouche du premier une flamme semblable à l'éclair qui pénètre les nues et de la bouche du second un lien de feu qui, plus brillant que les rayons du soleil, s'élevait jusqu'au ciel. De cette vision le saint conclut que ces âmes étaient agréables à Dieu et apprit en même temps la violence que font au Très-Haut les prières ferventes ; puisque comme une chaîne ardente elles lient les mains du Tout-Puissant, afin qu'il ne puisse pas lancer sa foudre contre nous ; ou que, semblables à des traits de feu, elles blessent son cœur et le forcent à satisfaire nos désirs.

**242.** Si donc nous sommes encore fragiles dans l'observation de la loi divine, si nous marchons lentement et avec tiédeur dans la voie de la perfection, si nous commettons des péchés mortels ou véniels, c'est parce que nous n'avons pas assez souvent le bon esprit de prier, de supplier le Seigneur et de nous recommander à lui. En effet, si nous de-



mandions souvent du secours pour notre avancement spirituel et si nous le sollicitons de la manière que Dieu le veut, nos désirs seraient très-certainement satisfaits, car la promesse divine ne peut faillir. Supposons qu'un roi d'une bienfaisance et d'une bonté remarquables, touché de pitié pour les pauvres habitants des vastes provinces de son royaume, veuille pourvoir à ses propres dépens aux nécessités de chacun; et qu'à cette fin il ordonne à tous ses gouverneurs d'employer les revenus du trésor royal pour leur procurer à tous une maison, des vêtements et la nourriture nécessaire; supposons en outre que, pour être plus sûr qu'aucun indigent ne sera privé de ses bienfaits, ce généreux monarque recommande d'annoncer et de publier partout sa promesse libérale. Si alors vous rencontriez un pauvre couvert de haillons, tremblant de froid et mourant de faim; si interrogé pourquoi il ne veut pas profiter de la munificence de son roi, ce misérable vous répondrait : Je n'en use point parce qu'il m'est trop pénible de demander les choses nécessaires; que penseriez-vous de cet homme? Vous lui diriez sans doute : Tu mérites bien les peines que tu endures; si tu meurs de faim et de froid, c'est ta coupable insouciance qui en est la cause. Je vous fais la même observation. Le Seigneur roi du ciel et de la terre a promis de nous pourvoir des biens spirituels, qui concernent le salut et la perfection de notre âme, il nous a fait connaître sa promesse par la divulgation de son Évangile; vous êtes vous-même ce pauvre que je vous ai représenté, vous êtes dépourvu des vêtements de la vertu, froid dans le service de Dieu, faible, languissant et prêt à tomber dans le péché, pour la seule raison qu'il vous paraît trop pénible d'implorer le secours divin par une prière fervente et continue. C'est pourquoi vous méritez bien la peine que vous souffrez et si vous ne faites aucun progrès dans la perfection, si même vous reculez, non sans danger pour votre salut, c'est vous qui en êtes la cause.

243. Priez donc continuellement, priez dans vos oraisons, priez dans toutes vos tentations, priez dans toutes

vos perplexités, priez même dans le trouble de votre cœur, vous souvenant de ce que dit saint Augustin en interprétant ces paroles de David : « Dieu soit béni, de ce qu'il n'a pas rejeté ma prière, ni retiré sa miséricorde loin de moi. » (1) Ce saint docteur fait ici parler le Seigneur lui-même en ces termes : « Tant que vous conservez l'esprit de prière, soyez en paix, car ma miséricorde ne s'est pas retirée de vous. » (2)

---

## CHAPITRE IV.

### DES QUALITÉS QUE DOIT AVOIR LA PRIÈRE POUR CONSERVER TOUTE SON EFFICACITÉ.

244. J'ai démontré que nous sommes très-certains d'obtenir ce que nous demandons à Dieu dans nos prières, que cette certitude est fondée sur la puissance et sur la fidélité de Dieu, qui peut et veut remplir la promesse qu'il nous a faite lui-même. Mais ici mon pieux lecteur m'objectera sans doute que ma doctrine est contraire à l'expérience, que lui-même a déjà demandé au Seigneur beaucoup de grâces, qu'il n'a cependant pas obtenues de sa divine bonté. A cette objection je réponds : Il est vrai que j'ai attribué aux prières un effet infaillible, mais je ne l'ai point fait sans ajouter une condition. J'ai dit que les prières nous obtiennent très-certainement les grâces que nous demandons, cependant j'ai toujours ajouté : si elles sont faites d'une manière convenable et par là j'ai voulu faire comprendre, qu'elles doivent avoir certaines qualités que Dieu exige. L'apôtre saint Jacques nous dit lui-même la raison pour laquelle nos oraisons ne sont pas toujours

(1) Psal. 63. v. 20. — (2) In cit. Psalm.



exaucées : « Vous demandez et vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal. » (1) C'est donc maintenant qu'il faut indiquer les qualités que doit avoir la prière. Je vous prie de prêter attention, car je vais vous donner la clef qui vous ouvrira le trésor inépuisable de la divine bonté et qui vous mettra sous la main tous les biens dont vous avez besoin.

245. Saint Thomas parlant des conditions de la prière s'exprime en ces termes : « Quatre conditions sont posées, avec le concours desquelles on obtient toujours ce qu'on demande ; ces conditions sont : qu'on demande pour soi, des choses nécessaires au salut, avec piété et persévérance. » (2) La première est donc de demander pour soi, la seconde est de demander des choses nécessaires au salut éternel, la troisième est de demander avec piété, c'est-à-dire avec une foi ferme, et la quatrième, de demander avec persévérance. Le même saint docteur indique encore ailleurs l'humilité, comme condition indispensable pour obtenir les faveurs qu'on désire. Voici ses paroles : « La foi nous est nécessaire par rapport à Dieu que nous prions, pour croire que nous pouvons obtenir de lui ce que nous demandons ; mais l'humilité est aussi nécessaire à celui qui demande, pour reconnaître son indigence. » (3) De sorte que le nombre des conditions requises pour l'efficacité certaine de l'oraison se réduit à cinq ; c'est-à-dire qu'il faut demander pour soi et demander des choses nécessaires au salut, les demander avec confiance, les demander humblement et enfin les demander avec persévérance. Quant aux deux premières conditions : qu'il faut demander des choses nécessaires au salut et les demander pour soi, nous en avons traité suffisamment dans le second chapitre, où nous avons dit ce qu'il faut en penser. Ainsi nous n'avons plus à traiter que des trois autres, qui sont les plus importantes et dont l'absence occasionne ordinai-

(1) Jacob. c. 4. v. 3. — (2) 2. 2. Q. 83. a. 15. a. 2. — (3) Eod. art. in corp.

rement l'inefficacité de nos prières. Nous allons donc maintenant traiter de la foi, de l'humilité et de la persévérance qui doivent accompagner nos oraisons, pour que celles-ci soient efficaces.

246. Saint Thomas parle de la foi en ces termes : « On doit dire que l'oraison s'appuie surtout sur la foi, non afin d'être sûre de mériter, car pour cela elle s'appuie principalement sur la charité, mais afin d'être sûre d'obtenir. » (1) En effet, Jésus-Christ a promis de nous accorder toutes les grâces que nous lui demanderons, à condition cependant que nous les lui demanderons avec foi. « Vous obtiendrez tout ce que vous demanderez en priant avec foi. » (2) « Quelques choses que vous demandiez dans vos prières, croyez que vous les obtiendrez. » (3) « Tout est possible à celui qui croit. » (4) Ainsi d'après la doctrine de Jésus-Christ, il n'y a pas de chose, quelque difficile qu'elle soit, qu'un homme animé d'une foi vive ne puisse obtenir; lors même qu'il s'agirait de transporter des montagnes et de les précipiter dans la mer. L'apôtre saint Jacques, formé à l'école du Rédempteur, explique en termes encore plus clairs la doctrine de son divin maître en disant : Que celui qui désire des grâces les demande : « Mais qu'il les demande avec foi, sans hésiter; car celui qui hésite est semblable au flot de la mer, qui est soulevé et emporté par le vent. » (5) Le saint apôtre ne pouvait certainement pas s'exprimer plus clairement.

247. Cependant, afin de ne pas nous tromper sur une question si importante, il faut dire ce qu'on entend par cette foi, ou plutôt par cette confiance sans laquelle Dieu nous déclare qu'il ne nous dispensera pas ses grâces. C'est pourquoi je dirai brièvement que cette vertu a son siège partie dans l'intelligence et partie dans la volonté : elle siège dans l'intelligence en ce que l'homme croit que Dieu, pressé par sa bonté infinie et par ses nombreuses

(1) Q. 83. a. 13. ad. 3. — (2) S. Matth. c. 21. — (3) S. Marci c. 11 v. 24. — (4) S. Marci c. 9. v. 22. — (5) S. Jacob. c. 1. v. 6.



promesses, lui accordera les grâces qu'il demande. Elle réside dans la volonté en tant que cette faculté, s'appuyant sur le solide fondement de la foi, espère fermement qu'elle obtiendra les faveurs célestes et continue à les demander avec ferveur. Or plus cette espérance fortifiée par la foi prendra d'accroissement, plus aussi l'homme sera certain de voir le Tout-Puissant exaucer les prières qu'il adresse à sa souveraine bonté. Saint Bernard nous enseigne cette doctrine dans l'explication qu'il donne de ces paroles du Deutéronome : « Tout lieu que votre pied aura foulé vous appartiendra. » (1) « Votre pied, dit ce saint docteur, c'est votre espérance ; elle obtiendra des grâces en proportion de ses progrès ; pourvu cependant qu'elle se repose en Dieu, qu'elle soit ferme et qu'elle ne chancelle point. » Le Seigneur lui-même adressa un jour à sainte Mechtild les paroles suivantes : « Plus on a de foi en moi et de confiance en ma bonté, plus aussi et infiniment plus on recevra de grâces. Car il est impossible que l'homme ne reçoive pas ce qu'il a cru et espéré saintement, c'est-à-dire avec une foi vive. (2) Saint Augustin avait bien raison de dire : « Si la foi manque, la prière périt. » (3) Car alors elle est dépourvue de vigueur, de vertu et d'efficacité.

248. Ce même saint docteur nous fait voir par le récit d'un fait prodigieux et admirable combien l'oraison a de force pour obtenir la grâce, lorsqu'elle supplie la clémence divine avec une grande confiance. (4) Innocent, l'hôte très-aimable du saint, se trouvait à Carthage, accablé de douleurs atroces que lui occasionnaient plusieurs ulcères. La violence du mal le contraignit à subir une opération, qui cependant ne fut point assez heureuse, car un des ulcères échappa aux yeux et au fer des chirurgiens ; de sorte que les premières incisions étaient à peine guéries, qu'on dut lui en faire une plus douloureuse en-

(1) Deut. c. 11, v. 24. — (2) Blos. Monit. spir. c. 11. §. 6. — (3) Sermon. 36. — (4) L. 22. de Civit. Dei c. 8.

core. A la nouvelle d'une seconde opération, le patient craignit beaucoup, pâlit même de frayeur; et comme le saint évêque Aurélien ainsi que saint Augustin accompagné de plusieurs ecclésiastiques lui rendaient une visite, il le pria de venir le lendemain assister plutôt à sa mort qu'à son tourment, car il croyait bien mourir entre les mains des médecins. Une si grande affliction toucha de pitié les assistants qui, après lui avoir recommandé de prendre patience et de se conformer à la volonté de Dieu, se prosternèrent à genoux pour implorer en sa faveur le secours du Très-Haut. Saint Augustin dit que l'évêque Aurélien commença son oraison avec une foi si vive et répandit une si grande abondance de larmes, qu'on ne saurait l'exprimer, ensuite il ajoute. « Je ne saurais dire si les autres priaient ou avaient l'intention de le faire; quant à moi, cela m'était entièrement impossible. Seulement je disais brièvement dans mon cœur: Seigneur, quelles prières exaucerez-vous donc, si vous n'exaucez point celles-ci. » Cependant les chirurgiens se présentèrent le lendemain, comme il était convenu, et firent les préparatifs nécessaires pour cette pénible opération; puis, s'étant approchés, ils se mirent à examiner attentivement et à palper la partie malade. Mais ils furent bien étonnés de trouver Innocent complètement guéri. A la vue d'un prodige si éclatant ils tressaillaient tous de joie, en rendant des actions de grâces au Tout-Puissant; surtout saint Augustin qui voyait l'accomplissement de ce qu'il avait prévu, en se disant intérieurement: que les prières de l'évêque Aurélien, faites avec une foi si vive, devaient nécessairement être exaucées. Ainsi, que celui qui désire d'obtenir des grâces les demande à Dieu avec une ferme confiance. Qu'il pense à sa souveraine bonté infiniment portée à nous combler de bienfaits; qu'il se souvienne de la certitude des promesses que Jésus-Christ nous a tant de fois réitérées; afin qu'animé d'une confiance ferme et très-certaine il adresse au Seigneur de fréquentes prières, sans se lasser ni se décourager, car il sera infailliblement exaucé.



249. La seconde condition qui rend nos prières efficaces devant Dieu, c'est l'humilité et la soumission d'esprit. Lorsque nous prions nous devons jeter nos regards d'abord sur nous-mêmes et sur nos misères, pour réprimer notre orgueil, nous confondre intérieurement et nous reconnaître indigne de toute faveur. Il faut ensuite les reporter vers la miséricorde, la bienfaisance et les promesses de notre divin Sauveur, afin de dilater notre cœur par la ferme espérance d'obtenir ses bienfaits. Ces deux actes d'humilité et de confiance sont non-seulement des ailes par lesquelles l'oraison s'élève vers Dieu, mais encore des mains qui lui arrachent, comme par violence, toutes sortes de faveurs. C'est ainsi que priait le prophète Daniel : « Seigneur, s'écriait-il, inclinez votre oreille et daignez nous exaucer; ouvrez les yeux, voyez notre désolation et la ville sur laquelle votre nom est invoqué : car ce n'est point sur votre justice que nous appuyons nos prières, pour vous les adresser, mais sur votre grande miséricorde. » (1) Nous voyons ici la défiance de soi-même et la confiance en Dieu, aussi le Seigneur, cédant aux humbles instances de son serviteur, envoya-t-il l'archange Gabriel pour le consoler; comme le prophète le dit lui-même : « Je priais encore, lorsque l'ange Gabriel, que j'avais déjà vu, vint bientôt me toucher pendant le sacrifice du soir et m'éclaira par ses discours. »

250. Il est vrai, comme le dit saint Thomas, que la prière s'appuie principalement sur la confiance, mais cette confiance ne plaît elle-même au Seigneur, qu'autant qu'elle est accompagnée d'une sincère humilité et ne peut sans cette vertu fléchir le cœur de Dieu. Car il nous dit lui-même dans Isaïe qu'il ne jettera des regards de miséricorde et de bienveillance que sur les pauvres d'esprit et sur les humbles de cœur. « A qui serai-je favorable, si ce n'est au pauvre d'un cœur contrit et tremblant à ma parole? (2) Pour que la mer couvre et inonde le rivage de ses

(1) Daniel. c. 9. v. 18. — (2) Isaïe c. 6. v. 2.

eaux, il faut que celui-ci s'incline devant elle. Ainsi afin que le Seigneur puisse combler une âme de ses bienfaits; il suffit qu'elle s'incline profondément devant lui et le supplie avec humilité. Souvenez-vous de l'histoire du Pharisien et du Publicain. Celui-là priait avec orgueil se confiant dans les mérites de ses jeûnes et de ses aumônes. Celui-ci humble de cœur suppliait le Très-Haut, en pensant à ses péchés, en frappant sa poitrine et n'osant pas même lever les yeux vers le ciel. Personne n'ignore combien furent différents les effets produits par leurs prières. Celles du premier furent rejetées, celles du second au contraire furent exaucées. Celui-là fut réprouvé à cause de son orgueil, celui-ci mérita par son humble soumission de rentrer en grâce avec Dieu. C'est pourquoi saint Bernard dit avec raison : « Quand on prie pour la vie éternelle, on doit le faire en toute humilité, se confiant uniquement dans la miséricorde divine, comme il convient ; » mais en se défiant entièrement de soi-même. (1)

251. La troisième condition que l'oraison doit remplir, pour vaincre le cœur de Dieu, consiste à demander avec persévérance; elle est si importante que saint Hilaire lui attribue toute la force d'obtenir la grâce : « La seule persévérance peut obtenir. » (2) Car, en promettant de nous accorder les grâces qui ont rapport au salut, le Seigneur ne s'est aucunement engagé à nous les départir de suite et au gré de celui qui les sollicite. Il nous exauce quelquefois après nos premières supplications; d'autres fois il attend des semaines, des mois et des années entières. Aux uns il accorde aussitôt et tout à la fois ce qu'ils demandent; aux autres il ne dispense ses faveurs que peu à peu et insensiblement. Mais il agit toujours d'après le conseil très-profond et impénétrable de sa providence, qu'il ne nous convient pas de scruter. Il doit nous suffire de savoir que Dieu, en distribuant ses dons d'une manière si différente, ne se propose pas d'autre but que sa gloire et notre plus

(1) Serm. 5. in Quadr. — (2) Can. 6. in Matth.



grand avancement spirituel. De sorte que nous sommes toujours sûrs que, ne manquant jamais à ses promesses, il nous accordera très-certainement tout ce qui n'est point contraire à notre salut, pourvu que nous ne cessions pas de prier.

252. C'est pourquoi saint Grégoire nous fait cette observation : « Les lois de la persévérance exigent que, si vous n'êtes pas d'abord exaucés, vous n'abandonniez point l'oraison et même que vous insistiez en priant et en criant vers le Seigneur. Car il veut être supplié, forcé et vaincu par une sainte importunité. » (1) Saint Jérôme cite à ce sujet l'exemple de l'aveugle-né qui, implorant la miséricorde de Jésus-Christ, quoique le peuple lui imposât silence, ne cessa pas, jusqu'à ce qu'il fût exaucé, de s'écrier : « Ayez pitié de moi, fils de David ! » De même, dit ce saint père, « celui qui veut parvenir au but qu'il s'est proposé ne doit point abandonner l'exercice de la prière, mais persévérer dans la même intention.... Ainsi nous lisons dans l'Évangile que l'aveugle, qui avait entendu Jésus-Christ passer dans Jéricho, le suppliait d'avoir pitié de son malheur; et lorsque les passants lui disaient de se taire, il criait encore plus haut : Ayez pitié de moi, fils de David ! » (2)

253. Les paroles de saint Jean-Chrysostome ont encore plus de force, pour nous stimuler à la persévérance. Ce saint père tire des saintes Écritures et nous met sous les yeux l'exemple du paralytique qui, semblable à un roseau tremblant sur la rive d'un fleuve, passa trente-huit ans sur le bord de la piscine sacrée; puis enflammé d'une sainte ardeur il s'écrie : « Rougissons, mes très-chers frères, rougissons et déplorons notre incroyable lâcheté. Le paralytique avait attendu trente-huit années près de la piscine, il attendait toujours et son désir n'avait pas encore été satisfait; s'il n'était pas guéri, ce n'était point à cause de sa négligence, mais parce que les autres infirmes le prévenaient : et cependant il ne désespéra point. Mais

(1) In Psalm. 6. pœnit. v. 1. — (2) In Jerem. Lament. c. 3.

nous, si après dix jours consacrés à la prière, nous ne sommes pas exaucés, nous devenons tièdes dans l'oraison. » (1) Ainsi puisque l'inconstance de nos prières les rend ordinairement inefficaces et infructueuses, faisons-nous ce raisonnement, afin de pas nous y laisser aller : le Seigneur ne peut pas me refuser la grâce que je lui demande, puisque comme je n'en doute aucunement elle peut procurer le salut de mon âme : « Car le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Jésus-Christ ne périront point » et ne peuvent pas périr. (2) C'est pourquoi je prierai toujours avec une grande constance, sans me décourager ; car si je continue à demander les grâces qui me sont nécessaires, je suis sûr de les obtenir tôt ou tard, peu à peu ou toutes à la fois : « Dieu, dit l'Apôtre, ne peut se méconnaître lui-même, » ni se contredire. (3)

254. La Cananéenne nous donne un très-noble exemple de la foi, de l'humilité et de la persévérance avec lesquelles nous devons prier. Cette bonne mère implorait la miséricorde du Rédempteur en faveur de sa fille, que le démon tourmentait et vexait cruellement. Mais Jésus-Christ détournant ses regards ne daigna pas même lui adresser une parole. Sans se laisser décourager par cette froide réception, elle se mit à élever la voix, à importuner le Sauveur et à étourdir par ses cris les oreilles des apôtres, qui « suppliaient leur divin Maître en lui disant : Renvoyez-la parce qu'elle crie après nous. » Jésus leur dit : « Je ne suis venu sauver que les brebis d'Israël qui ont péri. » A ces paroles cette femme éplorée, se voyant séparée de ceux que le Seigneur était venu combler de ses bienfaits, ne désespéra point ; au contraire plus confiante que jamais dans sa bonté elle s'approcha de lui et se prosternant à ses pieds, « elle l'adora en disant : Seigneur secourez-moi. » Cependant Jésus-Christ, ne se mon-

(1) Hom. 38. in Joan. c. 5. — (2) S. Matth. c. 24. v. 35. — (3) 2. ad Timoth. c. 2. v. 13.



trant aucunement touché des marques de respect qu'elle lui donnait, y répondit en ces termes : « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » Qui le croirait ? La Cananéenne entendant cette réponse ignominieuse n'en fut aucunement troublée et s'écria aussitôt : C'est vrai Seigneur ! Mais si les petits chiens ne se rassasient pas du pain des enfants, « ils mangent néanmoins les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus répondant, lui dit : O femme votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous voulez. » Grande en effet fut la foi de sa prière ! puisqu'après tant de refus elle ne perdit pas l'espérance. Grande fut son humilité ! Car apostrophée du nom outrageant de chien, elle ne s'en plaignit point, mais demanda au Rédempteur d'être traitée en conséquence. Grande aussi fut sa persévérance ! Puisque malgré tant d'oppositions, soit de la part des apôtres qui la renvoyaient, soit de la part de Jésus-Christ qui la repoussait, elle ne cessa pas de le supplier. C'est avec la même foi, la même humilité et la même persévérance, que nous devons demander à Dieu les grâces que nous désirons. Si ensuite il semble ne pas nous entendre, parce qu'il veut éprouver notre foi et notre constance, comme il le fit à l'égard de la Cananéenne ; nous élèverons aussi notre voix, nous insisterons par nos prières, nous nous prosternerons devant lui avec une plus grande ferveur ; car nous savons qu'il peut bien différer, mais non refuser les grâces que nous lui demandons, de la manière prescrite et que nous venons d'indiquer.

---

## CHAPITRE V.

DE LA PRIÈRE VOCALE. — DU PRÉCEPTÉ QUI NOUS Y OBLIGE.  
— MANIÈRE DE S'EN ACQUITTER AVEC FRUIT.

255. Jusqu'à présent nous avons parlé des prières et des oraisons, que nous faisons intérieurement dans notre cœur. Nous allons maintenant parler de la prière, en tant qu'elle est exprimée par la parole, c'est-à-dire, de la prière **vocale**. Pour décider si elle nous est imposée comme un précepte, il faut distinguer deux espèces de prières : l'une qu'on appelle commune ou publique; l'autre qui est particulière ou privée. Nous appelons publique celle qu'offrent à Dieu les ministres de l'Église, lorsqu'ils représentent tout le peuple chrétien; comme par exemple, les prières ordinaires des prêtres dans le saint sacrifice de la messe; et ces oraisons doivent, dit saint Thomas, être prononcées d'une voix assez élevée pour que le peuple puisse les entendre. « Il faut qu'une telle prière soit entendue de tout le peuple pour lequel on la fait; ce qui ne pourrait avoir lieu, si elle n'était pas vocale. » (1) Le saint docteur ajoute même que c'est l'intention de l'Église, qu'on prononce les prières à haute voix, afin que comme elles sont communes à tous, elles soient intelligibles et manifestes pour tous. « Mais l'oraison privée est celle que fait une personne particulière, quelle qu'elle soit, qui prie pour elle-même ou pour les autres; il n'est pas nécessaire que cette oraison soit vocale. » (2)

256. Quelques théologiens prétendent qu'il y a un précepte de prier vocalement, et prouvent leur assertion, soit par l'usage et la pratique de l'Église qui s'est appliquée à

(1) 2. 2. Q. 83. a. 12. in corp. — (2) Eodem loco.



l'oraison extérieure dès les premiers siècles, soit par l'exemple de Jésus-Christ et des saints qui ont suivi cette pieuse coutume, soit enfin parce que le Rédempteur, interrogé par ses apôtres qui lui disaient : « Seigneur, apprenez-nous à prier, » leur répondit : « Lorsque vous priez, dites : Notre Père qui êtes aux cieux, etc. » (1) Saint Augustin paraît avoir été de cette opinion, car en interprétant ces paroles de saint Jean : « Jésus ayant levé les yeux au ciel, dit : Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, » ce saint docteur raisonne de la manière suivante : « Notre Seigneur fils unique et coéternel de Dieu, né avec la forme et de la forme d'esclave, pouvait prier en silence : mais il a voulu prier ainsi son Père, afin de nous rappeler qu'il est notre Docteur. En outre, il nous a fait connaître l'oraison qu'il lui adressait pour nous : parce que les disciples d'un si grand Maître peuvent s'édifier non-seulement par ses prédications, mais encore par les prières qu'il adresse pour eux à son Père. » (2)

257. Quoi qu'il en soit de cette question, il est certain que l'oraison extérieure nous est très-utile pour trois raisons, comme nous le dit le docteur angélique, et que nous ne devons jamais l'omettre. Premièrement, parce qu'elle excite de pieux sentiments dans notre cœur, et qu'elle aide considérablement notre esprit à s'élever vers Dieu. Tant que notre âme reste unie à ce corps, elle dépend des sens extérieurs dans toutes les opérations de l'esprit; ainsi la voix et les gestes pieux peuvent exciter en nous les flammes des saints désirs. Saint Augustin dit à ce sujet : « Nous adressons à Dieu des prières vocales, afin d'éveiller notre attention par le son des mots... et d'exciter plus efficacement en nous les saints désirs. » (3) Ce saint docteur dit de lui-même qu'au commencement de sa conversion il était tellement ému, en entendant les hymnes, les cantiques et les pieuses oraisons de l'office divin, qu'il

(1) S. Luc. c. 11. v. 2. — (2) In c. 17. Joan. tr. 104. — (3) Epist. 121. ad Probam. c. 9.

versait souvent d'abondantes larmes. Secondement, parce que nous devons honorer Dieu, non-seulement par les puissances intérieures de notre âme, telles que l'intelligence et la volonté, mais encore par celles de notre corps et conséquemment aussi par notre langue, car nous avons reçu de sa main libérale celles-ci aussi bien que celles-là. C'est pourquoi le prophète Osée nous recommande d'offrir au Seigneur un sacrifice de nos lèvres, ce qui ne paraît pouvoir se faire que par la prière vocale. Voici ses paroles : « Retranchez toute iniquité, recevez ce qui est bon et nous vous offrirons un holocauste de nos lèvres. » (1) Troisièmement, parce que l'oraison vocale ouvre une voie plus large aux pieuses affections de notre cœur, et nourrit mieux le feu du divin amour, en laissant ses flammes s'élancer vers le ciel. C'est pourquoi le prophète royal, sentant son cœur surabonder de joie, se répandit en paroles d'allégresse : « Mon cœur s'est réjoui et une langue a tressailli. » (2)

256. Nous n'avons pas besoin de nous arrêter à démontrer la nécessité, ou la grande utilité de la prière vocale, puisqu'on trouve assez difficilement un chrétien qui, quelque insouciant qu'il soit pour son salut éternel, la néglige entièrement et ne récite plusieurs fois par jour la plus belle des prières vocales, qui a été composée par la Sagesse elle-même, je veux dire l'oraison dominicale. Cependant il convient d'inculquer toujours davantage, qu'on ne doit pas réciter la prière vocale seulement du bout des lèvres, comme on le fait ordinairement, mais avec toute l'attention de l'esprit et toute la dévotion du cœur; car autrement elle ne saurait être agréable à Dieu qui l'entend, ni utile à celui qui la lui adresse, ni capable d'obtenir aucune faveur de la bonté divine. Saint Paul nous en avertit lui-même, en disant : « Si je prie seulement avec ma langue, mon esprit restera sans fruit » et dépourvu de tout mérite. (3) Le Seigneur tournera même en déri-

(1) Osee c. 14. v. 3. — (2) Psalm. 15. v. 9. — (3) 1. Cor. c. 14 v. 4.



sion une telle prière, comme il le fit à l'égard des Israélites dissipés et distraits dans leurs oraisons : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (1) Afin donc que la prière vocale d'une personne spirituelle soit agréable à Dieu; il faut que non-seulement sa langue, mais encore son âme, son cœur et son esprit concourent à la bien faire: l'Apôtre nous en donne un exemple lorsqu'il dit : « Je prierai en esprit, je prierai avec mon âme; je psalmodierai en esprit, je psalmodierai avec mon âme. » (2) A cette fin il faut, avant de commencer la récitation de l'office divin, du chapelet, de l'oraison dominicale, de la salutation angélique et des autres prières, se mettre en la présence de Dieu et le prier intérieurement, pendant que les lèvres et la langue prononcent les paroles; c'est ce que faisait l'épouse d'Elcan, la célèbre Anne dont l'Écriture sainte nous dit : « Anne parlait à Dieu dans son cœur, ses lèvres se remuaient à peine et l'on n'entendait point sa voix. » (3). En un mot, je voudrais imprimer profondément dans le cœur de mon pieux lecteur les paroles que saint Grégoire nous adresse, afin de nous faire comprendre combien l'attention est nécessaire, pour que les prières vocales ne soient pas infructueuses et inutiles. « La véritable oraison ne consiste pas seulement dans les paroles, mais dans les sentiments du cœur. Car ce ne sont pas les paroles mais les désirs qui font parvenir plus fortement notre voix jusqu'aux oreilles sacrées du Seigneur. Et si nous demandons la vie éternelle seulement avec notre bouche, sans la désirer dans notre cœur, tout en criant nous nous laissons. » (4)

259. Martin de Rio rapporte que le saint abbé Robert vit, pendant que les religieux étaient occupés à la prière, le démon entrer dans le chœur de l'église, sous la forme d'un paysan, une hotte au dos et une fourche à la main. (5)

(1) Isaïe c. 19. v. 13. — (2) 1. Cor. c. 14. v. 15. — (3) 1. Reg. c. 1. v. 13. — (4) Moral. l. 22. c. 13. — (5) Disquis. Magic. tom. 1. l. 2. Quæst. 28. sect. 3.

Aussitôt qu'il se fut introduit dans le lieu sacré, cet ennemi du salut, allongeant son cou, se mit à parcourir d'un œil attentif les stalles des moines, pour découvrir les fautes qu'ils commettaient en priant et en psalmodiant. Lorsqu'il en rencontrait un qui sommeillait, il s'en moquait et riait aux éclats. S'il en voyait un autre s'arrêter aux distractions, il accourait près de lui et tressaillait de joie. Enfin il trouva dans cette sainte famille un novice qui, se laissant aller à de mauvaises pensées, méditait le projet de s'évader du couvent. Tout joyeux, il le prit avec sa fourche, le mit dans sa hotte et s'enfuit, content d'une si bonne capture. Dans le fait, ce misérable novice partit réellement du couvent pendant la nuit et fit ensuite une malheureuse mort, après avoir mené une vie criminelle. D'où nous pouvons conclure que les chants spirituels et les autres exercices de piété, suivis avec insouciance et distraction, sont plus agréables au démon qu'à Dieu lui-même; et que loin de nous procurer une couronne dans le ciel, ils nous préparent une place dans le purgatoire, ou des charbons ardents pour nous brûler éternellement dans l'enfer, comme il est arrivé à ce pauvre jeune homme. Saint Cyprien avait donc bien raison de s'écrier : « Quelle n'est point votre insouciance, lorsqu'en priant le Seigneur vous vous laissez aller à des pensées vaines et profanes, comme s'il y avait quelque chose qui doive vous occuper plus que le bonheur de parler avec Dieu?... C'est bien là ne pas prendre garde à l'ennemi : c'est bien là, quand vous priez, loin de lui plaire, offenser le Très-Haut par la négligence de votre oraison. » (1) Veillons donc à ce que l'attention ne manque jamais à nos prières, nous souvenant toujours qu'elle est l'âme de l'oraison; et que comme le corps séparé de l'âme n'est plus à nos yeux qu'un cadavre hideux, ainsi les prières dépourvues de toute attention ne sont, aux yeux du Seigneur, que d'odieux cadavres d'oraison.

(1) De Orat. Dom.



## CHAPITRE VI.

### DE LA TRIPLE ATTENTION QU'ON PEUT AVOIR PENDANT LA PRIÈRE VOCALE.

260. D'après la doctrine de saint Thomas : « On doit dire qu'une triple attention peut avoir lieu dans l'oraison vocale : l'une qui s'attache aux mots, afin qu'on ne se trompe pas » en les lisant et en les prononçant. (1) Mais pour que cette attention soit de quelque valeur, et même pour qu'elle suffise, il faut qu'avant de commencer, on se mette en la présence de Dieu, et qu'on forme l'intention de l'honorer par la récitation de ses prières. « La seconde attention est celle qui s'applique à comprendre le sens des paroles : » comme le font ceux qui, en récitant les psaumes de David, l'oraison dominicale, la salutation angélique, ou d'autres oraisons abondantes en sens pieux, remarquent la signification des paroles et produisent de saintes affections. Si quelque personne spirituelle voulait réciter ses prières non d'une manière continue, comme le fait celui qui récite les heures canoniales, mais en s'arrêtant à chaque verset, pour s'éclairer par ses pieuses réflexions et se nourrir de différentes affections : cette prière ainsi entremêlée de méditations serait plus qu'une oraison vocale et devrait, d'après l'expression de saint Ignace, être considérée comme une seconde manière de prier. « Enfin la troisième attention est celle qui s'étend non-seulement aux paroles et à ce qu'elles expriment, mais encore à la fin de l'oraison, c'est-à-dire à Dieu et à la chose qu'on demande. » C'est ce qui a lieu lorsque quelqu'un, en récitant une prière vocale avec un esprit recueilli, adore Dieu, l'aime, lui rend des actions de grâces, ou lui de-

(1) 2. 2. Q. 83. a. 3. in corp.

mande des faveurs dont il se reconnaît indigne. La première de ces attentions suffit ; la seconde est bonne et peut rapporter beaucoup de fruits ; mais la troisième qui est encore meilleure que les deux premières peut être très-utile à celui qui s'y applique sérieusement. Saint Thomas nous fait observer ici que cette dernière attention est surtout nécessaire aux personnes, qui ne comprennent pas le latin et qui ne peuvent pas pénétrer le sens des psaumes ou des autres prières approuvées par l'Église. « Elle est très-nécessaire et les personnes les plus simples en sont aussi capables. » Ainsi, lorsqu'elles récitent des prières dont elles ne comprennent pas le sens, elles ne doivent pas laisser errer leurs pensées, mais s'entretenir de pieux et d'utiles sentiments.

261. Nous lisons dans les annales de l'ordre de Cîteaux que saint Bernard eut une vision remarquable, pendant que ses religieux psalmodiaient au chœur. Il vit que chaque moine avait à son côté un ange qui, muni d'une carte et d'une plume, prenait note des psaumes, des versets que ses religieux chantaient, et de toutes les paroles qu'ils prononçaient ; avec cette différence cependant que quelques-uns écrivaient en lettres d'or, d'autres en lettres d'argent, un bon nombre avec de l'encre et plusieurs avec de l'eau ; il y en avait même qui n'écrivaient rien. Tandis que le saint considérait attentivement ce qui se passait sous ses yeux, le Seigneur l'éclaira d'un rayon de sa lumière et lui donna la signification de cette vision : il comprit que les oraisons qui étaient inscrites en lettres d'or indiquaient la ferveur d'esprit et la charité intérieure de ceux qui les récitaient. Les prières notées en caractères d'argent signifiaient une piété sincère, mais moins fervente. Celles qui étaient consignées en lettres noires annonçaient un grand soin de bien prononcer les paroles des psaumes avec un faible sentiment de piété. Celles qui étaient écrites avec de l'eau dénotaient la négligence de ceux qui, se laissant aller au sommeil, à la paresse et aux distractions, n'appliquaient pas toute leur attention aux



paroles qu'ils prononçaient. Enfin les anges qui ne prenaient aucune note révélèrent la lâcheté et la malice des moines, qui se livraient volontairement au sommeil et s'occupaient de toute autre chose inutile. Chacun peut conclure de là que ses oraisons seront écrites par son ange gardien en caractères proportionnés à l'attention, à l'affection et à la piété avec lesquelles il s'en acquittera.

262. Mais ici le lecteur désirera sans doute de savoir, si les prières vocales qui ne sont pas inscrites par les anges, seront notées par quelque autre, ou si elles resteront sans mérite et condamnées à un éternel oubli. A cette question je réponds, en m'appuyant sur une autre révélation, qu'elles sont consignées en lettres funestes par les démons dans le livre des peines éternelles. Jean le jeune rapporte qu'un prêtre, après avoir offert le saint sacrifice de la messe pour le peuple, aperçut à côté de l'autel un démon qui écrivait rapidement avec une plume noire, sur une grande feuille de parchemin. (1) Sans éprouver la moindre crainte, le serviteur de Dieu lui ordonna au nom de Jésus-Christ d'avouer ce qu'il notait avec tant de sollicitude sur cette feuille. Le démon lui répondit : J'inscris tous les péchés que le peuple a commis pendant qu'il assistait à ce redoutable sacrifice. Alors le prêtre animé d'un courage intrépide et digne de son caractère, lui arracha le parchemin et lut, en présence de toute l'assemblée des fidèles, les fautes que chacun avait commises. Plusieurs personnes, entendant énumérer les immodesties et les irrévérences dont elles s'étaient rendues coupables dans le lieu saint, pendant l'oraison et la sainte messe, s'empressèrent de purifier leur âme en se confessant avec un sincère repentir de leurs péchés. Et lorsqu'elles eurent accusé leurs fautes aux pieds de Jésus-Christ, les caractères infernaux furent effacés : preuve évidente qu'elles avaient obtenu leur pardon. Ainsi avant de commencer la récitation de l'office, du chapelet ou des autres prières,

(1) In l. Scala cœli.

représentons-nous d'un côté notre ange gardien qui nous assiste, et se prépare à inscrire nos oraisons dans le livre de vie, s'il les trouve dignes de récompense ; et de l'autre, le démon qui, tournant autour de nous, s'apprête à les consigner dans le livre de mort, si elles méritent un châtimement. Afin que nos oraisons accroissent nos mérites, sans augmenter nos châtiments, nous ferons donc bien de méditer ces paroles que nous adresse saint Cyprien : « Mes très-chers frères, quand nous faisons oraison, nous devons veiller et nous appliquer de tout notre cœur à la prière. Loin de nous toute pensée mondaine et charnelle, que notre âme ne pense alors qu'à ce qu'elle demande... Aussi le prêtre avant l'oraison, au moment de la préface, prépare-t-il l'esprit des fidèles, en disant : *Sursum corda* ; afin que quand le peuple répond : *Habemus ad Dominum*, ils soient avertis de ne penser à rien autre chose qu'au Seigneur. » (1)

263. Il faut cependant observer qu'on ne doit appliquer tout ce qui précède qu'aux distractions volontaires, qu'on recherche soi-même dans la prière pour se désennuyer, ou qu'on accueille volontiers lorsqu'elles sont suggérées par l'instabilité de l'esprit ou par l'ennemi envieux de tout bien. C'est de ces distractions que saint Thomas dit : « Si quelqu'un se distrait volontairement pendant l'oraison, c'est un péché qui en empêche le fruit. » (2) Je n'ai pas voulu parler de ces aberrations de l'esprit qu'éprouve toute personne pieuse lorsque, prosternée en la présence du Seigneur pour s'appliquer à l'oraison et demander le secours céleste, elle en est distraite par des pensées importunes ; pourvu qu'elle s'efforce de les éloigner et de se recueillir de nouveau en Dieu. D'après la doctrine du docteur angélique, ces divagations de l'esprit, lors même qu'elles se présenteraient cent fois, ne peuvent pas nous empêcher de prier en esprit et en vérité. Voici ses paroles : « Il faut dire que celui-là prie, en esprit et en vérité, qui s'applique

(1) De Orat. Domin. serm. 6. — (2) Art. supra cit. ad 3.



la prière avec un goût spirituel; lors même que son esprit divague ensuite par infirmité. » (1) Ensuite pour la consolation des âmes timorées le saint ajoute que les esprits, même les plus sublimes, tombent quelquefois par fragilité du sommet de la contemplation dans une aberration involontaire. « L'esprit humain, à cause de l'infirmité de la nature, ne peut pas longtemps se tenir dans les hauteurs. Car l'âme est entraînée par le poids de la faiblesse humaine. D'où il arrive que quand l'esprit de celui qui prie s'élève vers Dieu par la contemplation, il s'affaisse bientôt par infirmité. » (2) C'est pourquoi les personnes spirituelles doivent veiller sur leur esprit ainsi que sur leur cœur pendant l'oraison; et si elles n'accueillent pas volontairement les pensées contraires au but de l'oraison, elles n'ont pas lieu de craindre, que leurs prières ne soient très-agréables aux yeux de Dieu et très-utiles à leurs âmes.

---

## CHAPITRE VII.

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR L'ARTICLE PRÉSENT.

264. *Premier avertissement.* D'après ce que nous avons dit dans les chapitres précédents, le directeur a compris facilement que c'est dans la prière qu'on trouve le remède à tous les maux spirituels, et tous les secours nécessaires pour pratiquer la vertu. La grâce seule peut nous aider à éviter le péché et à dompter les passions rebelles de notre nature corrompue. Or le Seigneur n'accorde ordinairement cette grâce si nécessaire qu'à celui qui la demande

(1) Eod. Art. ad 1. — (2) Eod. art. ad 2.

en suppliant. Si donc le pénitent est fragile, s'il retombe souvent dans les mêmes péchés, le directeur lui enjoindra de se recommander à Dieu. S'il est tourmenté de tentations ou s'il se laisse emporter par la violence de ses appétits; il lui conseillera d'implorer le secours divin, dès qu'il sentira les premières atteintes de la tentation ou de ses mauvais penchants. S'il marche lentement dans la pratique de l'une ou de l'autre vertu, il lui recommandera de demander au Tout-Puissant la force et la vigueur. S'il est affligé de doutes, de perplexités, il l'obligera de recourir à l'oraison. Si au contraire il éprouve des consolations, il lui dira également de prier vocalement et mentalement le matin et le soir. En un mot, il faut que le pénitent se recommande sans cesse à Dieu. Car les prières continuelles sont le principal et le plus sûr secours de la vie spirituelle; elles nous procurent toujours plus sûrement ou plus tôt ce que nous désirons.

265. *Second avertissement.* Le directeur rencontrera sans doute certaines personnes d'un caractère faible qui, après avoir demandé pendant quelque temps la grâce de se corriger d'un certain vice ou de pratiquer une telle vertu, se découragent bientôt et se plaignent de ce que leurs prières ne sont pas entendues de Dieu ni des saints. Cependant, comme elles craignent de faire ainsi une sensible injure à la bonté divine, elles ajoutent aussitôt qu'il ne faut pas en attribuer la faute au Seigneur, mais à leurs propres péchés et à leurs iniquités qui les rendent indignes d'être exaucées. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elles regardent ces viles angoisses de leur cœur comme des marques d'une sincère humilité. Il faut ouvrir les yeux à ces pauvres aveugles et leur démontrer clairement que cette bassesse n'est pas la vertu d'humilité, mais une affection sensuelle que le démon a glissée dans leur âme, pour les détourner de l'oraison, ou du moins pour ôter à leurs prières toute efficacité et la force de vaincre le cœur de Dieu. Car le propre de la véritable humilité infuse dans nos âmes par le Tout-Puissant est de nous porter d'autant plus à la con-



fiance en Dieu, par le souvenir de sa bonté infinie, qu'elle nous a plus profondément abaissés par la connaissance de nos propres misères. C'est pourquoi les sentiments qui détruisent l'espérance ne sont aucunement des marques d'humilité, mais des preuves d'un esprit déflant et abject qui énerve les prières et les rend infructueuses. Il est donc nécessaire que le directeur enseigne d'abord cette vérité à ses pénitents; ensuite il fortifiera leur foi en leur exposant la doctrine de saint Thomas, c'est-à-dire, en leur disant que Dieu est porté par sa bonté, sa miséricorde et sa fidélité, à nous combler de ses bienfaits, lors même que nous ne les méritons pas; et que nos péchés ne peuvent épuiser la source de ses grâces divines, si nous les lui demandons avec une foi ferme et inébranlable. C'est aussi ce que saint Bernard nous enseigne : « La seule espérance, Seigneur, trouve en vous la commisération; et vous ne versez l'huile de votre miséricorde qu'à dans le vase de la confiance, » c'est-à-dire, dans l'âme qui espère en votre bonté. (1)

266. *Troisième avertissement.* Quant aux prières vocales, le directeur observera qu'il faut en concéder plus à celui qui ne peut pas se recueillir au moyen de l'oraison mentale et moins à celui qui, par les considérations qu'il fait intérieurement, peut facilement fixer son esprit en Dieu; car, nous dit saint Thomas, les prières vocales sont prononcées afin d'élever nos âmes vers le Seigneur. « On prononce la prière vocale, non pour manifester à Dieu une chose qu'il ne connaît pas, mais afin d'élever vers lui l'âme de celui qui prie ou qui entend prier. (2) Les âmes dissipées ont surtout besoin de ce secours, afin de se recueillir plus facilement, lorsqu'elles veulent élever leur âme vers Dieu par leurs propres considérations. C'est encore l'opinion du docteur angélique : « Les paroles qui signifient quelque chose qui ait rapport à la dévotion aident les âmes, surtout les moins dévotes. » (3) Il faudra donc

(1) Serm. 3. de Annun. — (2) 2. 2. 83. a. 12. ad 1. — (3) In Eod. art. ad 2.

accorder un plus grand nombre de prières vocales à celui qui n'a pas l'usage de la méditation, ni d'aptitude pour cet exercice ; et plus d'oraisons mentales à celui qui en méditant trouve la nourriture nécessaire pour entretenir sa piété. C'est ainsi que le directeur se conformera aux capacités, aux inclinations et à l'avancement de ses pénitents.

267. *Quatrième avertissement.* Certaines personnes récitent une grande quantité de prières vocales, mais avec peu d'attention et avec encore moins d'affection. Elles parlent beaucoup à Dieu et prient cependant peu ; de sorte que c'est à elles que semble s'adresser cet avertissement du Sauveur : « Ne parlez pas beaucoup en priant. » (1) Car, nous dit saint Augustin, une longue oraison ne consiste pas en beaucoup de paroles, mais dans une grande affection. « Prier longtemps, ce n'est pas prononcer beaucoup de paroles. Un long entretien n'est pas la même chose qu'une grande affection... Évitez les nombreuses paroles dans la prière, mais n'oubliez pas les fréquentes demandes. Car parler beaucoup en priant, c'est envelopper de paroles superflues une chose qui n'est pas nécessaire ; mais prier beaucoup, c'est frapper, par un grand nombre de pieux désirs, au cœur de celui que nous prions. Le plus souvent la prière se fait plutôt par les gémissements que par les discours, plus par les larmes que par les paroles. » (2) Cassien dit des moines de l'Égypte : « Ils se délectent non dans la multitude mais dans l'intelligence des versets, faisant tous leurs efforts pour accomplir cette parole : Je psalmodierai en esprit et avec mon âme. C'est pourquoi il leur semble plus utile de chanter dix versets avec une modération raisonnable, que de réciter tout le pseautier avec la confusion qu'engendre ordinairement la précipitation. » (3) Ainsi lorsqu'il s'agit de diriger des personnes qui se sont surchargées de prières vocales, et qui ensuite se hâtent de les réciter sans attention et sans dévotion,

(1) S. Matth. c. 6. v. 7. — (2) Ad Probam Epist. 121. c. 10. — (3) De Institut. l. 2. c. 11.



plutôt pour s'acquitter du nombre qu'elles se sont imposé, que pour embraser leur cœur; le directeur doit modérer cet excès et réduire leurs oraisons au tiers, au quart ou même à la cinquième partie, comme il le jugera convenable. Mais il leur recommandera de compenser le grand nombre par l'attention et de réciter désormais leurs prières avec application, avec modération et avec goût, comme si elles ne les prononçaient qu'après les avoir faites dans leur cœur.

268. Le directeur doit ensuite veiller à ce qu'on n'omette pas sans un juste motif les prières qu'il a prudemment prescrites; car la constance et la fidélité dans les devoirs qu'on leur rend, plaisent surtout à Dieu, à la sainte Vierge et aux Saints. Rappelons-nous l'histoire de Thomas à Kempis et ce qui lui est arrivé dans sa jeunesse, lorsqu'il fréquentait encore les écoles pour apprendre les sciences humaines et divines. (1) Il commençait à négliger les oraisons qu'il faisait tous les jours, pour honorer la mère de Dieu; le démon lui persuada bientôt de les omettre toutes. La sainte Vierge qui l'aimait beaucoup à cause de son innocence, voulant l'avertir de son erreur, lui envoya pendant son sommeil un songe dans lequel il crut être en classe avec ses condisciples. Puis, apparaissant elle-même au milieu d'une lumière resplendissante, avec cette majesté et cette amabilité qui ravissent d'admiration et d'amour toute la cour céleste, elle se mit à faire le tour de la salle, en prodiguant aux élèves les plus tendres caresses. Cependant Thomas quoique inquiet attendait aussi un doux baiser de sa mère ou du moins quelque marque d'affection; mais son espoir fut bien trompé; car lorsqu'elle se présenta devant lui, elle prit un air sérieux et lui dit : C'est en vain que tu espères mes embrassements, toi qui t'es rendu coupable d'infidélité envers moi. Où sont les prières que tu me récitais avec tant de dévotion? Où sont les devoirs que tu me rendais avec tant d'amour? Déjà

(1) Specul. Exemp. dist. 10. Exemp. 7.

ta piété envers moi s'est attiédie ! Comment ta ferveur dans mon service a-t-elle pu se refroidir si promptement ? A ces mots, elle disparut, le laissant en proie à un incroyable chagrin. Cet exemple doit porter les pénitents à persévérer dans la prière dont une dévotion sage et prudente leur a fait contracter l'habitude.

269. *Cinquième avertissement.* Outre l'attention, l'affection intérieure et la constance qui sont les compagnes de l'oraison vocale, le directeur doit encore exiger la décence extérieure. Il recommandera donc aux personnes qu'il dirige de réciter leurs prières à genoux ou dans une posture convenable, et d'éviter toute indécence qui pourrait déplaire à la majesté infinie de celui auquel ils parlent. Tandis que deux personnes religieuses récitaient matines au lit et dans une posture peu convenable, le démon apparut tout à coup dans leur chambre et y répandit une puanteur insupportable, en disant : « Pour une semblable oraison, il faut un tel encens. » (1) On doit aussi reprendre les pénitents qui s'occupent de quelque ouvrage extérieur pendant l'oraison vocale, car il faut considérer toute autre action comme inconvenante à ceux qui s'entretiennent avec Dieu. Nous lisons dans la vie de saint Léger que cet évêque voyageant avec plusieurs ecclésiastiques de son clergé, et s'étant mis près du feu pour réciter avec eux les heures canoniales, un de ces prêtres ayant remarqué que la fumée en s'échappant du foyer se dirigeait vers le saint évêque et l'incommodait, s'empessa de rapprocher les tisons et de rallumer le feu. Leurs prières terminées, le saint évêque prit à part cet ecclésiastique et lui reprocha vivement de s'être abaissé pendant une si sainte action, pour s'occuper du foyer, puis il lui imposa une pénitence de plusieurs jours en punition d'une telle faute. Tous les saints ont montré la même attention à éviter, pendant l'oraison, toute occupation capable d'empêcher le recueillement de l'esprit.

(1) Jordan. de Saxonia in vitis F. F. Eremit. l. 2, c. 11.



270. Cependant il convient de remarquer ici que nous pouvons réciter les prières vocales, de deux manières différentes. D'abord en nous y appliquant comme à l'unique but de notre attention et au seul motif de notre action ; c'est ainsi qu'on doit réciter les heures canoniales, le chapelet ou toute autre prière de ce genre. Mais nous prions de la seconde manière lorsque, occupés d'ouvrages matériels ou d'autres affaires, nous recourons aux prières vocales pour conserver le recueillement d'esprit ; comme c'était la coutume chez les moines de l'antiquité qui, tout en faisant des corbeilles avec des feuilles de palmier, chantaient des psaumes et des hymnes, afin que leur esprit ne fût pas distrait par ces occupations extérieures. Or tout ce que nous avons dit des œuvres manuelles qu'il faut éviter pendant les oraisons vocales doit s'appliquer à la première manière de prier. Le directeur réprimandera surtout les pénitents qui sont paresseux, tardifs, nonchalants dans leurs oraisons et qui diffèrent trop longtemps leurs prières du soir, ce qui est cause qu'ils les récitent pour ainsi dire en dormant. Ces oraisons ne sauraient plaire à Dieu, mais elles sont très-agréables au démon qui s'efforce de porter les chrétiens au sommeil, pour leur enlever tout le mérite de leurs prières. Un jour, un serviteur de Dieu vit un noir et horrible serpent se glisser sur les épaules d'un moine, qui avait coutume de s'endormir au chœur ; il comprit en même temps que le démon, qui se cachait sous cette forme, dominait ce malheureux par le sommeil. Le directeur emploiera donc des moyens capables de rendre les pénitents diligents, éveillés et fervents pendant l'oraison.

271. *Sixième avertissement.* Lorsque les personnes que Dieu a douées du don d'oraison et qui se recueillent facilement par la méditation s'aperçoivent que les prières vocales, loin de favoriser, empêchent leur recueillement ; elles peuvent omettre l'oraison extérieure, à moins qu'elle ne leur soit commandée ; parce que, dit saint Thomas, la fin des prières vocales étant d'élever l'âme et le cœur vers Dieu, il ne faut plus les continuer, lorsqu'il est reconnu

qu'elles n'obtiennent pas ce résultat, et qu'elles produisent même l'effet contraire. « Quand on prie en particulier, il ne faut recourir aux paroles et aux signes extérieurs qu'autant qu'ils peuvent exciter l'esprit intérieur. Mais si par ces moyens l'âme est distraite ou empêchée de quelque manière, on doit y renoncer. » (1)

(1) 2. 2. Q. 83. a. 12. in corp.

---



## ARTICLE VII.

De la présence de Dieu.

---

### CHAPITRE PREMIER.

QUE LA PRÉSENCE DE DIEU EST UN MOYEN TRÈS-EFFICACE  
POUR ATTEINDRE PROMPTEMENT LA PERFECTION. — PREU-  
VES GÉNÉRALES DE CETTE VÉRITÉ.

272. L'exercice de la présence de Dieu , au milieu des occupations extérieures , a tant de rapport avec la méditation et les prières dont nous avons parlé dans les deux articles précédents , qu'on peut dire qu'une âme médite , quand par la seule force de son esprit elle se représente Dieu présent partout ; et qu'elle prie , lorsque recueillie en Dieu elle lui adresse de ferventes demandes. Je dis même qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour nous disposer à faire une bonne méditation , quand abandonnant toute autre occupation nous allons aux heures accoutumées faire notre oraison. Car de même que le bois sec , aride et déjà échauffé s'enflamme aussitôt qu'on l'approche du feu ; ainsi dès qu'il s'applique à l'oraison , l'homme spirituel devient aussitôt fervent et s'embrace des flammes de la charité , s'il a su pendant tout le jour conserver par la présence de Dieu la douce chaleur de la piété. C'est donc en faisant suite aux matières précédemment traitées , que je vais maintenant parler de la présence divine qu'on doit conserver au milieu des occupations , qui en elles-mêmes sont indifférentes et qui dissipent l'esprit. Cet exercice est

certainement un des moyens les plus puissants et les plus efficaces pour atteindre promptement la perfection, comme je vais le prouver par l'Écriture sainte ainsi que par des raisons générales dans ce chapitre, et par des raisons particulières dans les chapitres suivants.

273. Dieu nous est toujours présent; car il est en toute chose, non moins par son essence et par sa présence que par sa puissance, mais nous ne sommes pas présents à Dieu en esprit, lorsqu'oubliant sa majesté divine nous dirigeons nos pensées et nos cœurs vers les choses vaines et périssables de ce monde. A ce sujet saint Bernard écrit avec beaucoup de sagesse au pape Eugène : « Observez attentivement, je vous prie, que nos considérations s'égareront chaque fois que des choses divines elles descendent aux inférieures et visibles, » et qu'ainsi nous oublions notre Créateur. (1) La présence divine dont nous parlons maintenant n'est donc rien autre chose que la pensée et le souvenir qui nous rappellent Dieu en tout temps, en tout lieu et dans toutes nos occupations, pour diriger vers lui les affections de notre cœur.

274. Cette divine présence est un moyen si efficace pour sanctifier l'homme que, d'après les paroles et les faits rapportés dans les saintes Écritures, elle semble pouvoir toute seule le conduire au plus sublime degré de la perfection. Dieu dit au patriarche Abraham : « Je suis le Seigneur tout-puissant, marchez en ma présence et soyez parfait. » (2) Comme s'il disait : Ayez-moi toujours présent à l'esprit dans vos actions et vous serez parfait; car je suis tout-puissant : et si vous m'êtes uni, c'est-à-dire si vous restez en ma présence, moi aussi je serai près de vous pour renverser par ma puissance tous les obstacles qui s'opposeront à votre perfection. Et en effet, qu'exige-t-on pour la perfection convenable à l'état de chaque homme, sinon qu'il conforme toutes ses actions aux lois de la vertu? Or le Sage vous dit que vous obtiendrez cette

(1) De Consid. — (2) Gen. c. 17. v. 1.



grâce si vous avez toujours Dieu devant vous. « Dans toutes vos voies pensez à lui et il dirigera vos pas, » (1) afin que vous ne vous écartiez point de la vertu. C'est pourquoi David dit que nous devons chercher la face du Seigneur, si nous voulons être fermes, stables et constants dans la vertu : « Cherchez le Seigneur et vous serez affermis : cherchez toujours sa face. » (2) D'après saint Augustin, par la face du Seigneur il ne faut entendre rien autre chose que la présence de Dieu. « Qu'est-ce que la face du Seigneur, si ce n'est la présence de Dieu ? De même pour la face du vent, la face du feu : comme une paille en face du vent : comme la cire coule en face du feu, et beaucoup d'autres expressions semblables que l'Écriture emploie pour nous faire comprendre la présence des choses dont elle nomme la face. » En un mot, le Seigneur nous dit lui-même en termes exprès que la bonté et la perfection de l'homme dépendent de la présence de Dieu : « Je vous indiquerai, ô hommes, ce qui est bon et ce que le Tout-Puissant demande de vous : pratiquez la justice, aimez la miséricorde et marchez attentivement en la présence de Dieu. » (3) Parmi ces paroles il faut bien remarquer ce mot : attentivement, parce qu'il signifie que nous devons nous appliquer avec sollicitude et avec amour à la présence divine, comme à la source et à l'origine de tout notre avancement et de notre perfection.

275. Si le lecteur veut se persuader encore davantage d'une vérité si importante, il peut observer dans l'Ancien Testament que, quand il est fait mention des insignes serviteurs de Dieu, il est dit qu'ils ont passé leur vie en présence du Seigneur. Nous avons déjà vu que le Tout-Puissant plaça lui-même Abraham dans la voie de la présence divine, pour le conduire à la perfection. On ne peut pas non plus douter qu'Isaac, suivant les traces de son vertueux père, n'ait vécu en la présence de Dieu ; car le texte sacré nous l'assure : « Que le Dieu, en présence duquel

(1) Prov. c. 3. v. 6. — (2) Psalm. 104. v. 4. — (3) Michæe c. 6. v. 8.

nos pères Abraham et Isaac ont marché, bénisse ces enfants, etc... » (1) L'historien Joseph nous dit de l'innocent Abel : « Qu'il pratiquait la justice et que, pénétré de la présence de Dieu dans toutes ses actions, il s'appliquait à la vertu. » (2) L'Esprit-Saint fait ainsi l'éloge de Noë : « Homme juste et parfait dans toutes ses actions, il marcha devant Dieu. » (3) De tous les conseils, que Tobie eut soin de suggérer à son fils chéri, le premier fut celui-ci : « Pensez à Dieu tous les jours de votre vie. » (4) Or s'il a donné à son fils un conseil si salutaire et si, afin de le graver plus profondément dans son cœur, il le lui a recommandé comme le plus important; nous pouvons en conclure qu'il l'a certainement suivi lui-même pendant toute sa vie. Le saint roi Ezéchias, voulant fléchir par ses prières le cœur de Dieu, pour obtenir de lui le rétablissement de sa santé, choisit parmi ses mérites celui qu'il croyait le plus grand et le lui offrit en disant : « Je vous en supplie, Seigneur, daignez vous rappeler comment j'ai progressé dans la vertu en votre présence. » (5) Celui qui douterait que David ait vécu dans un continuel exercice de la présence de Dieu s'exposerait à passer pour un insensé; puisque ce prophète nous l'assure lui-même tant de fois dans ses psaumes : « Je voyais toujours le Seigneur en ma présence. » (6) Et : « Mes regards se portaient vers lui. » (7) On peut donc conclure avec raison que si Dieu n'a pas ouvert d'autre voie de perfection que sa sainte présence, nous devons y tendre par cette même voie; car tous les saints de l'Ancien Testament ont suivi ce chemin, ceux surtout que le Seigneur a placés dans le monde, afin qu'ils soient pour tout le genre humain des maîtres, des guides et des exemples de perfection.

276. La raison nous démontre aussi d'une manière très-certaine que la présence de Dieu procure à nos âmes tou-

(1) Gen. c. 48. v. 15. — (2) L. 1. Antiquit. c. 3. — (3) Gen. c. 6. v. 9.  
— (4) Tob. c. 4. v. 6. — (5) Isaïæ c. 38. v. 4. — (6) Psalm. c. 15. v. 8.  
— (7) Psalm. 25. v. 16.



les sortes de biens spirituels. Chaque chose est d'autant plus parfaite qu'elle est plus proche de son principe. Ainsi l'eau la plus limpide est celle qui se trouve plus près de la source qui la fournit : la chaleur la plus intense est celle qui s'éloigne le moins du feu qui la produit : le rayon le plus lumineux est celui qui se rapproche le plus du soleil qui l'engendre. Mais au contraire l'eau devient plus trouble à mesure qu'elle s'éloigne de sa source ; la chaleur plus tiède quand elle se répand plus loin du feu , et le rayon plus obscur lorsqu'il est plus distant du soleil. De même , plus nous nous approchons de Dieu , premier principe et première origine de toute perfection , plus nous nous approchons de lui non pas physiquement mais moralement , en tant que nous le rendons présent à notre esprit et à notre cœur par de pieuses pensées et par de saintes affections ; plus aussi nous nous élevons dans la perfection. Mais plus nous nous éloignons de lui par la dissipation de notre esprit et de notre cœur , plus aussi nous nous enfonçons dans l'abyme du péché et de la misère. Pour qu'un rameau produise des fruits , il faut qu'il soit uni à la tige : afin que le corps remplisse ses fonctions vitales , il est nécessaire qu'il soit uni à l'âme ; parce que le principe et la cause de la vie sont , pour le rameau , la tige et l'âme pour le corps. De même , afin que l'homme produise des actes de perfection et des fruits de la vie éternelle , il faut qu'il soit uni à Dieu en esprit et qu'il se tienne , par ses pensées , en présence de son Créateur ; parce que Dieu est lui-même la cause première et principale de tout notre avancement spirituel. Toutes ces similitudes et toutes ces raisons sont tirées de saint Grégoire qui s'exprime ainsi : « De même que le corps doit être uni à l'âme , les branches à la tige et les rayons au soleil , pour en recevoir leur vertu ; ainsi nous devons être unis à Dieu par l'esprit. Approchez-vous de lui , dit le prophète , et vous serez éclairés , vos visages ne seront point couverts de confusion. » (1) Appuyé sur

(1) In Orat. de cura paup. præstanda.

ces solides raisonnements le saint docteur n'a pas craint de dire : « Nous devons penser à Dieu plus souvent qu'à chaque respiration. » Enfin il conclut en disant que quand on se tient toujours en la présence de Dieu, on est parfait, l'œuvre entière de la perfection étant pour ainsi dire consommée : « Si toutefois on peut croire qu'il y ait autre chose à faire. » (1)

277. Le premier avertissement, que saint Dosithée reçut de saint Dorothee son directeur, fut celui-ci : « Que Dieu ne sorte jamais de votre cœur ; pensez toujours à sa divine présence et tenez-vous devant lui. » (2) Saint Dosithée suivit ce conseil, de sorte qu'en tout temps, soit qu'il marchât, soit qu'il mangeât, soit qu'il fût occupé d'ouvrages manuels, il se tenait toujours en la présence de de Dieu, et ne voulut jamais abandonner ce saint exercice, même au milieu des graves maladies dont il fut affligé pendant sa vie religieuse. C'est par ce moyen, nous dit saint Dorothee, que pendant l'espace de cinq ans il put non-seulement se dépouiller de ses vices en réformant le soldat dissolu, effréné, rempli de défauts, et le jeune homme qui soupirait après les plaisirs du siècle, mais encore se revêtir de la perfection religieuse. Tellement qu'après sa mort il apparut tout resplendissant de gloire, assis sur un trône au milieu des anachorètes les plus célèbres. Tant est vraie cette parole de saint Grégoire : « Si toutefois on peut dire qu'il y ait autre chose à faire ; » puisque ce seul exercice nous procure la perfection et la sainteté, pourvu que nous nous y appliquions assidûment et constamment.

(1) Idem in Orat. 1. de Theol. — (2) In vita S. Dosithei.

---



## CHAPITRE II.

RAISONS PARTICULIÈRES QUI DÉMONTRENT COMBIEN LA PRÉSENCE DE DIEU EST UN SECOURS SI EFFICACE POUR LA PERFECTION.

278. Il y a plusieurs raisons particulières qui prouvent aux âmes avides de la perfection, que la présence divine est très-capable de les y conduire; mais la première est celle qui, appuyée sur l'expérience, leur montre que celui qui se tient en la présence de Dieu ne commet jamais de péchés volontaires. C'est pourquoi le prophète royal restait continuellement fixe et immobile devant Dieu : « Mes regards sont toujours dirigés vers le Seigneur : parce qu'il m'éloignera du piège; » (1) et ne permettra point que je sois accablé d'iniquités. Recherchant ensuite la raison pour laquelle le pécheur marche dans les voies du crime, il en donne celle-ci : Parce que « Dieu n'est pas en sa présence; ses voies sont toujours souillées. » (2) Saint Basile se demande aussi pourquoi quelques-uns se mettent si facilement en colère; pourquoi plusieurs courent après les honneurs de ce monde; pourquoi d'autres vivent dans l'oisiveté; pourquoi les uns s'acquittent de leurs exercices spirituels avec négligence et paresse; pourquoi enfin les autres se laissent aller à tant de distractions dans leurs oraisons; à toutes ces questions il lui suffit d'une seule réponse : c'est parce qu'ils ne considèrent pas que Dieu, étant présent partout, observe toutes leurs actions : « Car le seul souvenir de la présence divine, s'il était continu, serait un remède suffisant pour détruire tous ces vices. » (3)

(1) Psal. 24. v. 15. — (2) Ps. 9. v. 27. — (3) In Quæst. fuse explic. Q. 30.

279. Ce n'est pas sans raison que le saint docteur parle ainsi : de même en effet qu'il n'y a pas de sujet assez impudent pour transgresser la loi sous les yeux de son prince, ni assez téméraire pour commettre le crime en présence de son juge ; ainsi vous ne trouverez pas un seul chrétien tellement immoral qu'il ose violer la loi en présence de Dieu son prince, son roi et son juge. Comme saint Ephrem nous l'assure : « Il n'y a rien de plus déplorable et de plus grave que l'oubli du Seigneur. Car les honteuses passions de l'âme reculent devant la pensée continuelle de Dieu, de même que les méchants à l'approche du juge : c'est ainsi que la demeure du Saint-Esprit devient pure. Mais là où le souvenir du Seigneur est banni, là dominent les ténèbres avec le crime et toutes sortes d'iniquités. » (1)

280. Le saint confirme sa doctrine par un fait mémorable que je ne veux pas omettre, quoiqu'il soit très-connu, parce que je le juge plus capable que tout autre de nous persuader une vérité si importante. (2) A l'époque où saint Ephrem résidait à Edesse, il y avait dans cette ville une fille publique qui, après avoir perdu sa réputation, tendait des embûches à l'honneur des autres ; elle ne rougit pas même d'attaquer la pureté héroïque du saint. A une demande si infâme celui-ci, cachant le trouble de son âme, répondit sans hésitation qu'il ferait tout ce qu'elle désirait, si elle voulait le conduire au lieu qu'il lui indiquerait pour commettre le crime : cette femme lui promit d'aller partout où il lui plairait. C'est bien, reprit le saint ; or je veux que nous allions au milieu de la ville, et que nous fassions cette action dans l'endroit où se trouve le plus grand concours du peuple. Effrayée d'une pareille proposition cette malheureuse s'y refusait, en disant qu'il serait trop honteux pour elle de se livrer à tant d'excès en présence de la multitude. Alors enflammé d'une sainte ardeur le serviteur de Dieu s'écria : Mais combien n'est-il pas plus honteux de se rendre coupable des mêmes excès, en pré-

(1) De virtut. tom. 2. c. 10. — (2) Metaphrast. in vita S. Ephrem.



sence de la majesté infinie du Tout-Puissant qui est présent en tout lieu, et qui voit toutes nos actions ! Ces paroles, semblables à un trait acéré, firent une profonde blessure au cœur de cette pauvre pécheresse qui, les yeux baissés, se mit à verser d'abondantes larmes et à sangloter. Prosternée à ses pieds, en proie à la honte et à la douleur de ses péchés, elle lui demanda pardon de sa témérité, le suppliant de vouloir bien la remettre dans la voie du salut, dont elle s'était si honteusement égarée. Le saint comblé de joie d'avoir sauvé celle qui voulait le perdre, la conduisit dans un couvent de pieuses dames, où elle passa le reste de sa vie à pleurer les crimes qu'elle avait commis. Tant est grande la force que la présence de Dieu nous inspire, pour nous arracher au vice !

281. Sabellicus rapporte de Thaïse, qui de grande pécheresse devint une célèbre pénitente, un fait semblable au précédent, avec cette différence cependant qu'elle n'attaqua point la pudeur du grand saint qui la convertit, puisqu'elle fut elle-même, pour son bonheur, provoquée par lui au combat. (1) L'abbé Paphnuce se rendit en effet chez cette femme infâme, dans l'intention de briser la dureté de son cœur sous le poids de la présence divine. La pudeur sur le front et tremblant de tous ses membres, le saint lui demanda d'une voix émue si, en péchant dans ce lieu, ils ne seraient vus de personne. Pour arracher toute crainte de son cœur et la confusion de son visage, cette malheureuse lui répondit avec assurance : Ne craignez rien, personne ne nous verra, si ce n'est Dieu qui sans doute voit et connaît toutes choses. Alors Paphnuce changeant sa feinte appréhension en une sainte et véritable ardeur, s'écria : « Vous croyez que rien ne peut se dérober aux yeux de Dieu, et vous ne rougissez pas de pécher devant lui ? A l'éclair de la présence divine qui brilla dans ce moment aux yeux de son âme, au tonnerre de cette voix formidable, Thaïse resta comme frappée de la foudre.

(1) L. 5. Exemp. c. 2.

Elle ne répondit rien, car les sanglots et les larmes étouffaient sa voix ; mais si sa langue se tut, ses actions parlèrent assez haut. En effet elle réunit en monceau tout ce qu'elle avait gagné par ce honteux commerce : ses objets de luxe, ses tapis, ses toiles fines, ses bracelets, ses anneaux d'or et ses pompeux habits ; puis elle brûla sur la place publique cet amas de choses précieuses, jugeant avec raison dignes d'être jetés au feu tous ces vains ornements qui étaient le prix de tant d'impureté. Ensuite elle se retira dans un couvent où, suivant le conseil de Paphnuce, elle demeura cachée et enfermée dans une cellule pendant trois années entières, ne vivant que de pain et d'eau : pendant tout ce temps elle n'adressa au ciel aucune autre prière que ces paroles, qu'elle répétait d'une voix larmoyante et avec un cœur contrit : « O vous, qui m'avez créée, ayez pitié de moi. » Cependant Paul disciple de saint Antoine aperçut, dans une vision de la cour céleste, un trône très-splendide, semblable à un lit magnifiquement orné de tentures d'or et de pierres précieuses. A cette vue le saint ravi d'admiration demanda, si un siège d'une telle gloire et d'une telle splendeur était pour Antoine. Une voix céleste lui répondit que ce n'était pas pour Antoine, mais pour la pécheresse Thaïse. La suite réalisa cette vision, car à peine cette héroïque pénitente était-elle sortie de la cellule, où elle avait été enfermée pendant trois ans, que son âme bienheureuse s'envola de ce monde et alla se reposer sur le trône de gloire, qu'elle s'était préparé par ses œuvres de pénitence.

282. Si donc un simple coup d'œil, que ces malheureuses créatures ont jeté sur la présence de Dieu, a eu la force non-seulement de les retirer du fond des iniquités où elles étaient ensevelies, mais encore de rompre d'un seul coup les liens de tant d'amours criminelles et de tant de voluptés, qui les retenaient captives ; est-il croyable que des hommes déjà bien disposés et portés d'ailleurs à la vertu ne trouvent pas, dans l'exercice continuel de la présence divine, la force d'éviter tout péché mortel et même



toute faute vénielle? Pour moi, je n'en doute nullement, et saint Jean Chrisostome n'en doutait pas non plus, lorsqu'il disait : « Si nous considérons que Dieu est présent partout, qu'il entend tout, qu'il voit tout, non-seulement les actions et les paroles, mais encore tout ce qui est dans le cœur et dans le fond de l'âme, car il est le juge des pensées et des désirs; nous ne ferons rien de mauvais, nous ne dirons rien de mauvais, nous ne penserons rien de mauvais. » (1) Le saint docteur continue ainsi : « Dites-moi, si vous deviez toujours rester près du prince, y resteriez-vous sans craindre? Lorsque vous mangez, pensez que Dieu est présent, car il l'est. Quand vous dormez, lorsque vous vous fâchez, quand vous vous réjouissez, ou lorsque vous faites toute autre chose, pensez à la présence du Seigneur, et vous ne vous livrerez pas trop à la joie, vous n'entrerez jamais en colère. »

283. Un païen même, le philosophe Sénèque reconnut combien c'est un moyen efficace pour éviter le péché, que de se représenter continuellement, comme témoin de ses actions, un homme d'une grande autorité. Mais parce qu'il était privé des lumières de la foi, et pénétré seulement du faible sentiment que la nature nous inspire; il ne put donner à son ami Lucilius, que le conseil suivant : « Il faut nous choisir un homme de bien, et nous le représenter toujours devant les yeux; afin de vivre et de tout faire en sa présence, comme s'il nous voyait. Mon cher Lucilius, Epicure nous recommande de choisir un guide, un maître, et ce n'est pas sans raison; car la présence d'un témoin nous empêche de commettre un grand nombre de péchés. » (2) Or si la feinte représentation d'un homme, qui n'est pas réellement présent, a paru suffisante pour faire éviter la plupart des péchés; qui osera révoquer en doute que la présence de Dieu, c'est-à-dire de la Grandeur infinie et de la Majesté suprême, ne soit un moyen assez puissant, non-seulement pour empêcher

(1) Homel. 8. ad Philip. 2. — (2) Epist. 11.

toute faute mortelle ou vénielle, mais encore pour conserver le cœur parfaitement pur et sans tache? On sait que le seul aspect de saint Romuald, quoiqu'il eût le visage doux et serein, suffit pour réprimer l'orgueil de Roger Marchioni de Florence, tellement que changeant tout à coup de couleur il perdit toute présence d'esprit et ne put, en présence du saint, proférer aucune parole pour sa propre défense. (1) Combien à plus forte raison la vue d'un Dieu infiniment plus juste, infiniment plus saint, infiniment plus pur, sera-t-elle capable de dompter notre cupidité, et de réprimer nos affections désordonnées, pour les renfermer et les maintenir dans les étroites limites de l'honnêteté et du bien.

284. Cette vérité nous paraîtra bien plus évidente, si nous observons que ce Dieu si saint, si juste est non-seulement le témoin mais encore le juge de notre conduite; que non-seulement il observe toutes nos actions, toutes nos paroles et toutes nos pensées, mais qu'il doit encore un jour nous en demander un compte très-sévère, et tirer une juste vengeance de nos plus petites infidélités. C'est pourquoi il est impossible que, regardant attentivement cet œil très-limpide qui veille continuellement sur notre conduite, nous fassions en même temps quelque chose qui puisse déplaire à ses regards très-purs, et fournir à son incorruptible justice des motifs d'indignation, de vengeance contre nous. Saint Pierre Damien rapporte qu'une personne, très-adonnée d'ailleurs aux œuvres de charité, ayant été portée par l'instigation du démon à commettre un grave larcin, Jésus-Christ lui apparut peu de temps après sous la forme d'un pauvre, les cheveux longs et en désordre. (2) A la vue de la chevelure négligée de ce pauvre, cette personne n'écoutant que la voix de la miséricorde le fit entrer dans sa propre demeure, et se mit à lui couper les cheveux. Mais tandis qu'elle s'appliquait à cet acte de charité, elle aperçut au milieu des cheveux qu'elle

(1) In vita S. Romualdi, Surius tom. 3. — (2) Epist. 8. c. 8.



démêlait deux yeux très-lumineux : à cet aspect effrayant, elle laissa tomber ses ciseaux et fut saisie d'une si grande crainte, qu'elle tremblait de tous ses membres : alors elle entendit une voix qui lui dit : Je suis Jésus-Christ qui voit tout, et c'est avec ces mêmes yeux que j'ai vu le vol que vous avez commis. Après ces paroles le pauvre disparut. Que le pieux lecteur considère donc toujours les yeux de Dieu fixés sur lui, et il sera sûr de ne jamais commettre aucune faute ni volontaire ni considérable.

---

### CHAPITRE III.

AUTRES RAISONS QUI PROUVENT L'EFFICACITÉ DE LA PRÉSENCE DIVINE, POUR ÉLEVER LES ÂMES A LA PERFECTION.

283. Il nous paraît tout aussi difficile de rester toujours en la présence de Dieu, sans se fortifier par la pratique des vertus solides et de la charité, qu'il le serait de se tenir continuellement près du feu sans en recevoir la chaleur. Car l'âme qui se tient toujours, ou qui se met fréquemment en la présence divine, reçoit d'abondantes lumières qui lui font reconnaître l'amabilité des vertus chrétiennes, qu'elle poursuit avec amour en s'efforçant de les pratiquer promptement ; à la vue de cette beauté ineffable vers laquelle les regards de son esprit se dirigent souvent, elle se sent aussitôt éprise d'amour et embrasée par l'ardeur d'une sainte charité. Les planètes n'ont point en elles-mêmes et n'envoient pas de leurs propres centres, mais reçoivent du soleil, la lumière qu'elles répandent sur notre globe. Si donc elles fuyaient la présence de cet astre, si elles se dérobaient à la splendeur de sa face lu-

mineuse, elles seraient aussitôt enveloppées d'obscurités et de ténèbres plus épaisses que celles dans lesquelles la nuit ensevelit la terre. Ainsi tous les serviteurs de Dieu, qui brillent plus que les autres mortels par l'éminence de leurs vertus dans le firmament de l'Eglise notre mère, reçoivent du divin soleil, qu'ils contemplent sans cesse, toute la lumière et la ferveur qui les portent à pratiquer la vertu. C'est lui qui embrase leur cœur du feu de la divine charité : car de même que pour nous chauffer nous devons nous exposer aux rayons du soleil, ou nous approcher du feu ; ainsi pour nous enflammer de l'amour divin, il faut toujours autant que possible nous mettre en face du soleil de la beauté suprême, et près du feu de la charité infinie : « Dieu et Charité. » C'est pourquoi saint Laurent Justinien dit avec raison : « Je suis persuadé que pour obtenir la pureté du cœur, pour pratiquer toutes les vertus et vaincre les tentations de la chair, qui sont toujours en guerre avec l'esprit, il n'y a pas de moyen aussi efficace que celui de penser, qu'on est toujours sous les yeux du juge qui voit tout. » (1) Saint Basile voit dans la présence divine, qui nous porte à la perfection, une espèce de cause réagissante sur elle-même. Puisque d'un côté cette présence de Dieu excite dans nos âmes des sentiments de charité et d'amour, qui nous portent à observer les préceptes divins. Tandis que de l'autre côté ces commandements exactement observés nourrissent, augmentent, affermissent et perpétuent cette même charité dans nos âmes. Le saint docteur nous adresse l'exhortation suivante : « Conservons la pieuse pensée de Dieu imprimée dans nos âmes, comme un caractère ineffaçable. Car c'est par cette oraison que s'acquiert ordinairement la charité qui, en nous portant à observer les commandements de Dieu, demeure toujours stable moyennant cette même observation de la loi divine. » (2) Mais si le souvenir continuel du Seigneur est un très-puissant secours, pour

(1) L. de Grad. perfect. c. 6. — (2) In Reg. fusiùs disp. Quæst. 5.



avancer rapidement dans la pratique des vertus et surtout dans l'exercice de la charité, qui les illustre et les ennoblit toutes ; qui ne voit que ce souvenir est aussi un moyen très-efficace, pour obtenir promptement la perfection.

286. Observons de plus que pour nous fortifier contre les occasions dangereuses, les attaques de nos ennemis et les assauts du démon, il n'y a pas de secours plus puissant que la présence continuelle de Dieu. Dites-moi, je vous prie, qui a fortifié Suzanne contre les caresses et les menaces des juges impudiques ? Qui l'a conservée innocente et inébranlable dans un si grand danger ? Il ne faut pas en douter, ce fut la présence divine. On la suppliait par des paroles pleines d'astuce : « Les portes du verger sont fermées, et personne ne nous voit. » (1) A ces paroles Suzanne répondit en gémissant et dit : « Il m'est plus avantageux d'être persécutée par vous, que de pécher en la présence du Seigneur. » Qui a rendu les frères Machabées invincibles, malgré les efforts de leurs ennemis ? Qui leur a inspiré un courage supérieur aux forces de la nature humaine ? Rien autre chose que la présence de Dieu. L'Écriture sainte nous le dit expressément : « Judas et ceux qui étaient avec lui, ayant invoqué le nom du Seigneur dans leurs prières, se rassemblèrent tous : combattant avec leurs mains, mais priant Dieu dans leurs cœurs, ils ne tuèrent pas moins de trente-cinq mille hommes, et se réjouirent beaucoup de la présence de Dieu. » (2) Que nos ennemis viennent donc ; qu'ils nous poursuivent, qu'ils nous combattent, qu'ils nous calomnient, qu'ils nous accablent d'injures, de mépris et d'humiliations, si nous conservons le souvenir de la présence du Seigneur, nous remporterons toujours sur eux une victoire certaine ; car le Tout-Puissant nous donnera le bouclier de la patience, la cuirasse de la douceur et le casque de la force, avec lesquels nous pourrons recevoir

(1) Daniel. c. 13. v. 20. — (2) 2. Machab. c. 15. v. 26.

leurs coups sans nous troubler, les supporter en paix et les empêcher de pénétrer jusqu'au cœur. Nous concevons même une grande joie de ces adversités, parce que le Seigneur nous fortifiera tellement par sa grâce et son secours, que nous pourrons passer à travers les oppositions de nos ennemis, comme les Machabées, en nous réjouissant beaucoup de la présence de Dieu.

287. Si nous nous exerçons constamment à la présence divine, elle nous communiquera une force invincible et un courage insurmontable, contre toutes les tentations et tous les efforts de l'enfer. Le saint homme Job, qui est devenu un héros de vertu dans la lutte qu'il eût à soutenir contre le démon, priait ainsi le Seigneur : « Placez-moi près de vous, et que la main de chacun combatte contre moi. » (1) Comme s'il disait : Mon Dieu, faites-moi sentir votre présence, comme vous m'environnez par votre essence divine; et je ne craindrai pas, je ne tremblerai point, lors même que tout l'enfer se déchaînerait contre moi avec toute sa fureur. C'est bien avec raison que cet homme très-fort montrait tant de courage; si en effet il n'y a pas de soldat, quelque peureux ou lâche qu'il soit, qui ne se sente porté, par la présence de son général ou de son prince, à combattre avec un généreux courage; « et cela pour obtenir une couronne périssable; » (2) combien à plus forte raison, le chrétien avide de la gloire éternelle ne se montrera-t-il pas intrépide contre toutes les attaques de l'enfer, si avec les yeux de l'âme il regarde le Tout-Puissant qu'il sait être présent, non-seulement comme son témoin mais encore comme son aide et son défenseur. Saint Antoine abbé, au rapport de saint Athanase, eut souvent de cruels combats à soutenir contre les démons; (3) un jour ces ennemis très-méchants l'accablèrent de coups d'une manière si atroce, et le frappèrent avec tant de fureur, qu'il resta expirant sur la place. Cependant la plus grande peine qui affligeât le saint au mi-

(1) Job. c. 17 v. 3. — (2) Cor. c. 9. — (3) In vita S. Antonii.



lieu de ses tourments, c'était la crainte qu'abandonné de Dieu il ne fût livré à ses ennemis. Lorsque tout à coup une lumière descendant du ciel vient dissiper les épaisses ténèbres de la nuit, et les changer en un plein jour de la céleste patrie : alors le serviteur de Dieu aperçut, au milieu de cette splendeur, la majesté infinie de son très-aimable Sauveur auquel il adressa aussitôt ces paroles : « Où étiez-vous donc, ô bon Jésus, où étiez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu au commencement de cette scène cruelle, pour guérir mes blessures et m'assister ? » Mais Jésus-Christ lui répondit : « Antoine, j'étais près de vous, j'assistais à ce combat ; c'est moi qui, quoiqu'invisible, vous ai donné le courage de résister aux attaques de vos ennemis et la force de supporter leurs insultes : votre constance m'a été agréable. » La présence du Seigneur mit en fuite les démons, comme le soleil dissipe les ombres de la nuit : les blessures du saint abbé disparurent, et son cœur fut non-seulement délivré de toute crainte mais encore animé d'une telle ardeur, d'une telle joie, qu'il n'aurait pas craint de l'exposer à des douleurs plus atroces. Heureux donc celui qui conserve toujours le souvenir de la présence divine, car l'assurance qu'elle inspire lui donnera toujours le courage de combattre et de repousser vigoureusement les attaques du démon, quelque imprévues qu'elles puissent être. Il pourra dire avec le prophète royal : « Je ne craindrai pas les maux, de quelque côté qu'ils viennent m'accabler, parce que vous êtes avec moi. » (1)

---

(1) Psalm. 22, v. 4.

## CHAPITRE IV.

### PIEUSES ET UTILES MANIÈRES DE SE TENIR EN LA PRÉSENCE DE DIEU.

288. La première manière de se mettre en la présence de Dieu pendant les occupations extérieures, se fait au moyen de l'imagination. Cependant comme cette faculté ne peut pas nous dépeindre le Tout-Puissant tel qu'il est, car la divinité n'a pas de corps ni de forme ni de visage que l'imagination puisse représenter, il faut que celui qui veut recourir à cette puissance considère Dieu en tant qu'homme : il s'imaginera donc voir notre très-aimable Rédempteur sous la forme, dans la posture qui excitent les plus saintes affections du cœur et le plus profond recueillement de l'esprit. Quelques-uns se sentent très-émus à la vue du divin enfant Jésus; d'autres sont plus impressionnés par les douleurs de Jésus-Christ souffrant; plusieurs enfin sont très-excités par la contemplation de sa gloire immortelle. Ainsi les premiers peuvent avantageusement tenir en esprit l'enfant Jésus dans leurs bras, ou l'adorer reposant sur le sein de sa divine Mère. Les seconds feront très-bien de considérer leur Dieu attaché à la croix, le corps tout déchiré et sanglant. Enfin les derniers se le représenteront au milieu de la splendeur, couronné de rayons et environné d'une grande lumière. Tous s'entretiendront avec lui, en produisant différents actes d'amour, d'offrande, de demande, de commisération, de joie et d'autres que la piété particulière dont ils se sont enivrés leur inspirera. Thomas à Kempis nous recommande en ces termes l'exercice de la présence de Dieu : « O hommes, sachez rapporter toutes vos actions à l'amour du Seigneur, et les faire concourir à sa gloire : appliquez-vous à considérer Jésus-Christ présent en tout lieu et en



tout temps..... A le faire habiter dans votre cœur par la foi et par la charité, à ne jamais détourner de son image les regards de votre esprit, à faire toujours son bon plaisir et à préférer son amour aux autres biens : quoique vous entendiez ou que vous lisiez ou que vous fassiez de bon, attribuez-le tout entier à Jésus-Christ et rapportez-le-lui comme à sa fin dernière. » (1)

289. Sainte Thérèse loue beaucoup dans ses ouvrages ce pieux et utile exercice ; elle recommande instamment aux âmes d'oraison l'usage de cette très-aimable société, comme étant un moyen très-efficace pour conserver la pureté de conscience, et même pour parvenir à une haute contemplation. Cependant il faut observer que l'âme en se représentant Jésus-Christ ne doit pas s'appliquer à considérer toute la forme de son corps, les traits et la couleur de son visage, ses mouvements et autre chose semblable, car les images trop détaillées lui fatigueraient la tête. Mais après s'être figuré le divin Sauveur d'une manière assez confuse, après avoir arrêté un instant ses regards sur sa divinité, elle commencera de suite à produire des actes, qu'elle doit toujours faire avec douceur et sans fatiguer les organes. Une autre observation à faire, c'est que cette manière de se mettre en la présence de Dieu, au moyen de l'imagination, convient mieux aux âmes qui ont déjà reçu le don d'oraison qu'à celles qui en sont encore dépourvues. En effet, avec le secours des lumières supérieures dont elles abondent, les premières peuvent facilement exciter des images et produire des actes ; elles se tiennent aisément en présence du Rédempteur, sans se fatiguer l'esprit ; tandis que les autres ne sauraient suivre le même exercice sans faire de grands efforts. Il y aurait donc danger qu'avec le temps la tête ne vînt à se fatiguer, au préjudice de l'esprit et du corps. Ainsi l'on doit persuader à ces personnes de recourir à la foi, pour se rendre Dieu présent, comme nous allons le dire.

(1) L. de discipl. Claust. c. 13.

290. La seconde manière de rester en la présence de Dieu se fait par la foi, sans aucun effort particulier de l'imagination, en croyant fermement que Dieu nous environne, qu'il nous entoure de toute part et que d'un œil très-clairvoyant il observe toutes nos actions. De même que l'oiseau en volant est tout entier entouré d'air ; comme l'atome agité dans l'espace est exposé aux rayons du soleil ; ou de même que le poisson qui nage dans le sein de la mer est environné d'eau. Ainsi partout où nous allons, partout où nous restons, nous sommes toujours comme plongés dans l'immensité de Dieu. Si nous marchons à droite, nous trouvons le Seigneur ; si à gauche, il y accourt ; si nous nous élevons, il est en haut ; si nous descendons, il s'abaisse avec nous ce Dieu qui étant présent partout voit toute chose d'un œil très-attentif. « Vous voyez mes pas, lui dit saint Augustin, vous considérez mes voies ; nuit et jour vous veillez à ma garde, témoin perpétuel, vous notez toutes mes démarches ; comme si oubliant toute autre créature du ciel et de la terre vous ne faisiez attention qu'à moi, sans vous inquiéter de tout autre soin. Car la connaissance immuable, que vous avez de chaque objet, ne s'augmente pas lorsque vous concentrez vos regards sur un seul ; comme elle ne diminue point, quand vous les répandez sur plusieurs de différentes espèces... Vous savez tout ce que je pense, tout ce qui me réjouit, vos oreilles l'entendent, vos yeux le voient et le considèrent : vous remarquez, vous écoutez, vous notez, vous inscrivez dans votre livre ce qui est bien et ce qui est mal, afin d'accorder ensuite des récompenses pour le bien, et d'infliger des peines pour le mal. » (1) Cette manière de se rendre Dieu présent ne fatigue ni l'esprit ni les organes de la tête ; puisqu'elle n'exige que le souvenir de l'immensité du Tout-Puissant avec le consentement de la volonté pour produire des actes. D'un autre côté cependant elle est très-utile et très-profitable : car elle

(1) Soliloq. c. 14.



conserve l'âme dans la crainte, la rend prudente, prompte, circonspecte dans l'amour divin, et attentive dans toutes ses actions, de peur d'offenser les yeux du Très-Haut qui la considère si constamment, qu'il n'en détourne pas même un instant ses regards.

291. A cette manière d'envisager la présence divine se rapporte aussi l'exercice spirituel, que font avec fruit certaines personnes pieuses qui, tout en se livrant aux occupations extérieures considèrent Dieu présent dans les créatures. Elles le voient dans les fleurs, dans les herbes, dans les plantes, dans les étoiles, dans les planètes, dans les qualités des animaux, dans les opérations de l'homme, dans les événements heureux ou malheureux : elles admirent en tout sa puissance, sa beauté, sa grandeur, sa providence, sa bonté ; et par ces pieuses pensées elles entretiennent dans leurs cœurs la flamme du divin amour. C'est ainsi qu'en se promenant à la campagne Simon Salus élevait son âme vers Dieu, à la vue des prairies verdoyantes et des collines agréables : il frappait de son bâton les plantes et les fleurs en leur disant : Taisez-vous ! taisez-vous ! J'entends que vous me dites d'aimer le Dieu qui est l'auteur de votre beauté et de votre splendeur. Ah ! taisez-vous maintenant, car mon cœur vous comprend et brûle déjà d'amour pour lui. Saint Augustin contemplant le ciel, la terre et tous les êtres dont le Créateur les a si splendidement ornés, semble avoir entendu la même voix puisqu'il dit en s'adressant à Dieu : « Seigneur, le ciel et la terre me crient que je dois vous aimer. »

292. La troisième manière de se mettre en la présence de Dieu consiste à se le représenter intérieurement. L'Apôtre des nations nous dit à ce sujet : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que son esprit demeure en vous ? » (1) Quoique les rois habitent tout le pays qu'ils gouvernent, ils se choisissent cependant pour résidence

(1) 1. Cor. c. 3. v. 16.

particulière un palais où, assis sur un trône magnifique, ils admettent leurs sujets à des entretiens particuliers, entendent leurs prières, et leurs donnent des marques de leur libéralité ou des preuves de leur autorité suprême. Ainsi quoique le Seigneur soit présent en tout lieu, il s'érige cependant un trône dans nos âmes, pour y être honoré d'une manière particulière, comme dans son temple : là il écoute nos prières, il entend nos entretiens, favorise nos affections, nous communique son Esprit ; là surtout il se montre libéral et nous comble de ses faveurs. Pourquoi donc aller chercher Dieu hors de nous et dans un lieu éloigné, si nous le trouvons en nous-mêmes, au fond de nos âmes, au milieu de notre cœur et avec plus d'avantages que partout ailleurs ? C'est ce qui fait dire à saint Basile : « Il convient à tous ceux qui cherchent le bonheur, et principalement aux épouses de Jésus-Christ, de rapporter à la vie intérieure les actions extérieures qui se font au moyen des sens, et de s'unir intérieurement par une perpétuelle charité au Verbe de Dieu qui est l'époux de leurs âmes ; il leur convient de s'entretenir avec lui, de méditer sa loi jour et nuit. » (1)

293. Sainte Catherine de Sienne mit en pratique d'une manière admirable cette doctrine de saint Basile, et il ne faut pas nous en étonner, car elle eut pour maître spirituel Jésus-Christ lui-même. (2) Voyant que ses parents l'empêchaient de se retirer dans le lieu solitaire, où elle avait coutume d'aller se recueillir devant Dieu par de pieuses prières, elle se fit une cellule dans son propre cœur où, pendant les travaux extérieurs, elle avait de tendres entretiens avec son Dieu. D'où il arriva que ni les soins domestiques ni les embûches du démon ne nuisirent aucunement à son esprit, mais qu'au contraire ils la firent avancer rapidement dans la vertu. Puisqu'auparavant elle était obligée de quitter sa première cellule pour vaquer aux affaires domestiques, tandis qu'au contraire elle ne fut

(1) De Virginit. — (2) Surius in vita B. Cath. Sen.



plus désormais forcée d'abandonner celle qu'elle s'était construite dans l'intérieur de son âme, où elle se tenait continuellement unie à son Dieu. Et comme le dit le bienheureux Raymond son confesseur, elle recueillit tant de fruits de cette récollection intérieure, qu'elle engagea ce directeur de sa conscience à se construire aussi une demeure dans l'intérieur de son âme, où il pût pendant ses occupations se retirer avec Dieu.

294. Sainte Thérèse comble d'éloges cet exercice de la présence de Dieu dans nos cœurs, elle dit qu'il dispose merveilleusement l'âme à la récollection infuse, qui tient un rang parmi les degrés de la contemplation. Voici ses propres paroles : « Ceux qui peuvent se renfermer dans le ciel étroit de leur âme où réside le Créateur, et qui ordinairement ne font pas attention, ne s'attachent point aux choses qui dissipent le cœur, peuvent se persuader qu'ils sont dans une excellente voie, qu'un jour ils pourront boire à la source même l'eau de la contemplation, parce qu'en peu de temps ils font beaucoup de chemin, semblables à celui qui placé sur un vaisseau atteint promptement le terme de son voyage. » (1) Que le pieux lecteur s'applique donc à ce troisième moyen de se mettre en la présence de Dieu, comme au plus avantageux et au plus utile de tous ; qu'il se retire dans le secret de son cœur pendant ses autres occupations, qu'il s'y entretienne avec Dieu en faisant des actes de demande, de désirs, d'offrande, d'actions de grâces ou de louange, selon que le Saint-Esprit les lui inspirera. « Le royaume de Dieu est en vous, » dit Jésus-Christ. (2) Pourquoi donc le chercher ailleurs ?

---

(1) In Viæ perf c. 28. — (2) Lucæ, c. 17. v. 21.

## CHAPITRE V.

### DIFFÉRENTES MANIÈRES DE FACILITER L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU, AU MILIEU DES OCCUPATIONS EXTÉRIEURES.

295. Se tenir continuellement devant Dieu et avoir son esprit toujours fixé sur lui, c'est un bonheur dont nous jouirons dans le ciel, mais que nous ne pouvons pas posséder sur la terre. Les affaires auxquelles nous devons nous appliquer nous ravissent à Dieu ; les choses extérieures qui tombent sous les sens nous attirent, nous trompent par leurs caresses et nous éloignent de lui : les inclinations, les affections de notre nature elles-mêmes nous entraînent vers les plaisirs des sens, et nous éloignent ainsi du souverain bien. De sorte que, moralement parlant, il n'est pas possible de conserver cette présence continue et non interrompue. Ce qu'on peut faire, et ce à quoi tout candidat de la perfection doit s'appliquer avec ardeur, consiste en ce que la présence de Dieu soit continue autant que possible, selon la mesure des forces que fournissent à chacun la nature et la grâce. Mais parce qu'en s'appliquant à cet exercice aussi utile que pieux on doit éviter toute sollicitude trop inquiétante et tout effort excessif de l'esprit ; puisqu'il faut le suivre avec douceur et avec paix, je vais indiquer trois manières de s'en acquitter facilement et promptement.

296. Le premier moyen de se mettre facilement en la présence divine consiste à faire souvent de ferventes oraisons jaculatoires, qui élèvent le cœur vers Dieu. Ces aspirations ne sont rien autre chose que de courtes et ardentes affections, qui, comme autant de flèches, vont blesser le cœur du Très-Haut, et embrasent d'amour celui qui les envoie. Saint Augustin écrivant à Proba, pieuse et reli-



gieuse dame, lui conseille d'imiter l'exemple des saints anachorètes, qui avaient coutume d'élever souvent leurs âmes vers le Seigneur par des actes fervents. « On dit que les frères de l'Égypte font des oraisons fréquentes, mais très-courtes et lancées pour ainsi dire à la dérobée, afin qu'éveillée par cette vigilance l'intention, qui est si nécessaire à celui qui prie, ne s'énervé pas et ne s'évanouisse point, à cause des intervalles trop prolongés. » (1) Quiconque est avide de la perfection chrétienne peut facilement produire ces actes en tout temps et en tout lieu : lorsqu'il passe sur les places publiques, quand il traite de ses affaires avec le prochain, soit qu'il s'occupe des travaux manuels, soit qu'il répare les forces de son corps par la nourriture, en s'éveillant ou en travaillant. Pourquoi toute personne pieuse ne pourrait-elle pas, dans ces différentes circonstances, élever son âme vers Dieu pour implorer son secours par cette excellente prière de David, si familière aux moines de l'antiquité ? « Seigneur, soyez attentif à me secourir, hâtez-vous de venir à mon aide. » (2) Ou pour lui demander la pureté du cœur par ces courtes paroles : « Seigneur créez en moi un cœur pur, renouvelez un esprit droit dans mes entrailles. » (3) Ou pour lui montrer un désir ardent de le posséder, en lui disant : « De même qu'un cerf altéré court aux sources d'eau vive, ainsi mon âme s'élance vers vous, ô mon Dieu. » (4) Ou en s'offrant ainsi : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a fait ? » (5) Ou en lui demandant pardon de ses péchés, par cette courte prière : « Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde. » (6) Ou enfin pour s'abandonner à la volonté du Seigneur par ce bel acte de soumission : « Apprenez-moi à faire votre volonté ; parce que vous êtes mon Dieu. Que votre volonté soit faite et non la mienne. Non comme je veux, mais comme vous vou-

(1) Epist. ad Prob. c. 10. — (2) Psalm. 69. v. 2. — (3) Psalm. 50. v. 12. — (4) Psal. 41. v. 2. — (5) Ps. 115. v. 12. — (6) Psal. 50. v. 1.

lez. » (1) Or qui ne voit que toute personne spirituelle peut facilement faire ces petites oraisons jaculatoires, pourvu qu'elle soit avide de son avancement dans la perfection, et que le désir de s'entretenir avec Dieu la porte à veiller sur elle-même ?

297. De plus cette manière de s'unir à Dieu de temps en temps est très-prudente, ou comme on dit, discrète et profitable. Elle est très-discrète, car par ces actes interrompus et renouvelés souvent l'homme spirituel se tient en la présence de Dieu, sans se fatiguer la tête et sans préjudice pour les organes du cerveau. Elle est profitable parce que ces actes entretiennent le cœur dans une douce chaleur spirituelle, qui le rend actif et généreux pour le bien, lent et réservé pour le mal ; mais surtout parce que, comme nous le dit saint Jean Chrysostome, elle ferme la porte au démon qui, nous voyant si proches de Dieu et si éloignés de consentir à ses tentations, n'ose pas nous attaquer. « Si vous vous embrasez d'amour par des oraisons fréquentes, vous ne donnerez aucune occasion au démon, ni aucune entrée à ses pensées. » (2)

298. Le saint emploie une heureuse comparaison, pour nous montrer les effets salutaires que ces aspirations fréquentes produisent dans les âmes. Pour que l'eau reste chaude il ne suffit pas de la placer une fois sur le feu, il faut encore l'en approcher très-souvent. Car autrement elle deviendrait tiède et retournerait bientôt à son état de froideur : de même pour être fervent et spirituel, il ne suffit pas de s'enflammer par de saintes affections pendant une longue et attentive méditation, il faut encore s'approcher souvent du feu de la charité qui est Dieu, par des oraisons jaculatoires pleines d'affections ; afin que le feu sacré allumé le matin ne s'éteigne pas insensiblement, et qu'on ne revienne point à son premier état de froideur. Voici les paroles du saint docteur : « De même que dans

(1) Psal. 142. v. 9. — S. Lucæ c. 22. v. 42. — S. Math. c. 26. v. 39.

— (2) Hom. 4. de fide Annæ.



le service d'un dîné on a soin de placer l'eau sur le feu chaque fois qu'il faut préparer des boissons chaudes, ainsi nous devons appliquer notre bouche aux oraisons jaculatoires, comme à des brasiers ardents, afin de rallumer notre piété.

299. La seconde manière de se tenir en la présence divine, au milieu des occupations extérieures, consiste à s'y appliquer dans l'intention de se conformer et de plaire à la très-sainte volonté de Dieu. Au commencement de chaque action, toute personne pieuse doit élever son âme vers Dieu, et protester sincèrement devant lui qu'en s'appliquant à cet ouvrage, à ce travail, à cette étude ou à cette affaire, elle ne se propose ni sa propre utilité, ni son plaisir, ni son honneur, ni aucun autre avantage que le bonheur d'accomplir sa sainte volonté, et de lui être agréable. Si l'on agit ainsi, les actions les plus ordinaires, telles que manger, dormir, travailler, seront converties par cette intention, comme par une alchimie céleste, en un or pur d'œuvres saintes et méritoires, parce qu'elles seront faites dans une fin, plus noble que toutes les autres, qui leur méritera des biens éternels et une récompense immortelle. De plus elles seront des actes et un exercice continuels du pur amour de Dieu, en même temps qu'elles présenteront un moyen facile de se tenir en la présence divine ; parce que la résolution continuelle et souvent renouvelée de plaire au Seigneur par ses actions, n'est rien autre chose qu'un amoureux souvenir du Tout-Puissant et par conséquent un véritable, un parfait exercice de sa présence. Saint Basile se sert de la comparaison d'un artisan ou de tout autre ouvrier pour nous faire comprendre et confirmer cette vérité : « Car de même qu'un artisan qui travaille une barre de fer, se souvient toujours de celui qui a commandé cet ouvrage, pense souvent à la forme, à la grandeur qu'il doit lui donner, et perfectionne son œuvre d'après la volonté de celui qui le dirige... Ainsi le chrétien qui sait conformer à la volonté divine toutes ses actions grandes et petites les fait cer-

tainement bien et conserve en même temps le souvenir de Dieu, qui les lui a commandées : il pourra dire en toute vérité : Je voyais toujours le Seigneur devant moi, car il est à ma droite, de peur que je ne sois ébranlé. » (1)

300. Enfin nous nous mettons en la présence divine, de la troisième manière, en nous retirant dans quelque lieu solitaire, pendant les instants que nos occupations nous laissent libres. Ceux qui habitent les couvents, jouissent à cet égard d'une singulière prérogative; car éloignés des tumultes du siècle, non moins exempts des affections que séparés des affaires de ce monde, ils peuvent se retirer dans leurs cellules et s'entretenir aisément avec Dieu, tout en s'occupant de travaux manuels. Cependant les personnes qui vivent dans le monde, et surtout les personnes pieuses, trouveront toujours dans leurs maisons quelque petite solitude, où elles pourront au milieu des soins domestiques élever leurs âmes vers Dieu et s'entretenir facilement avec lui. Car le Seigneur a promis de se communiquer à nos cœurs, quand il nous trouvera seuls : « Je la conduirai dans la solitude, et je parlerai à son cœur. » (2) Pour nous engager à contracter cette sainte habitude, saint Euchère nous rapporte le fait suivant : Quelqu'un désirant de parvenir à une sublime perfection alla trouver un célèbre serviteur de Dieu, et le pria de lui indiquer un lieu où il pourrait trouver le Seigneur. A cette proposition l'homme de Dieu lui répondit : Venez avec moi et le prenant par la main il le conduisit dans un lieu solitaire, où personne n'habitait. Arrivé en cet endroit il lui dit : Voici le lieu où l'on trouve le Seigneur; puis il se retira, le laissant dans cette solitude. Si donc on désire de converser de temps en temps avec Dieu, on saura maintenant où le chercher et où l'on peut sûrement le trouver.

301. Mais si nous sommes forcés, par les obligations de

(1) In Regul. fusius expl. Quæst. 5. — (2) Osee c. 2. v. 14. — (3) In Epist. ad S. Hilarium.



notre charge, à nous occuper continuellement des soins domestiques, ou à vivre en public au milieu des bruits de la foule, la bonté divine ne manquera pas de se communiquer intérieurement à nous; pourvu cependant que dans toutes nos actions et même en présence des autres, nous la regardions des yeux simples de la pure intention, et que nous dirigions fréquemment notre cœur vers elle, par de ferventes oraisons jaculatoires. J'ai moi-même connu un négociant, qui était considérablement distrait par les nombreuses affaires de son commerce. Son magasin était toujours rempli d'acheteurs, et quoiqu'il fût lui-même constamment occupé à vendre ses marchandises, à satisfaire tout le monde, il se conservait toujours dans une douce, amoureuse et paisible présence de Dieu. D'où l'on voit évidemment qu'il est toujours possible de trouver le Seigneur, même au milieu du tumulte des hommes, quand on ne peut le chercher dans le silence de la solitude.

302. L'histoire rapporte qu'après avoir pieusement visité les saints lieux de la Palestine, saint Grégoire évêque se retira dans un couvent pendant tout le temps du carême. Le saint remarqua beaucoup de choses admirables, dans la vie des moines qui l'habitaient: quelques-uns étaient ravis en extases pendant l'oraison, d'autres répandaient des larmes aussi douces qu'abondantes; ceux-ci consumés par leurs rigoureuses pénitences paraissaient presque entièrement épuisés, ceux-là menaient une vie si exacte qu'il paraissaient être, non pas des hommes, mais plutôt des anges revêtus d'une enveloppe mortelle. De sorte qu'une grande tristesse s'empara de lui, parce que son humilité lui faisait croire, que le genre de vie qu'il menait était bien inférieur à celui de ces saints religieux. L'abbé remarquant cette affliction, et l'attribuant à l'éloignement de ses amis ou de ses parents, lui dit: Prenez patience, mon fils, confiez-vous en Dieu, car bientôt vous reverrez vos proches. Ah! mon père, reprit le saint évêque, leur absence n'est aucunement la cause de ma tris-

tesse : car la seule présence de Dieu me suffit pour que partout je vive content, et que mon cœur exempt de toute peine goûte la plus douce paix. Le seul regret que j'éprouve est celui de me voir si éloigné de la perfection, où sont parvenus ces bons cénobites. Alors l'abbé comprit qu'il n'avait pas besoin de consolations, et qu'il pouvait plutôt en donner aux autres, parce qu'au moyen de la présence divine il était parvenu à une parfaite quiétude d'esprit, qu'aucun événement ne saurait troubler, et qu'on peut regarder comme le comble de la perfection chrétienne. C'est pourquoi, encouragés par l'exemple de ce grand saint, recourons aux moyens faciles que je viens d'indiquer ; et en marchant dans la même voie que lui, nous parviendrons promptement à une haute perfection.

---

## CHAPITRE VI.

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR L'ARTICLE PRÉSENT.

303. *Premier avertissement.* Le directeur ne doit pas seulement concevoir une haute estime pour l'exercice de la présence divine, et le recommander souvent aux pénitents avides de leur avancement, il faut encore qu'il veille à ce qu'ils y fassent de continuels progrès. Car il n'est pas moins nécessaire que la méditation, dont nous avons suffisamment reconnu plus haut la grande importance ; il est même dans un certain sens plus nécessaire que la méditation qui peut et doit s'omettre quelquefois ; comme par exemple lorsque des maladies graves ou des affaires très-urgentes ne permettent pas de s'y appliquer. Tandis qu'au contraire on ne doit jamais omettre



l'exercice de la présence divine, mais le continuer toujours, soit par des oraisons jaculatoires pendant le travail, soit en offrant à Dieu ses propres incommodités et ses afflictions; soit en renouvelant de temps en temps la bonne intention. Il faut même réitérer cet exercice plus souvent dans les maladies et dans les affaires très-importantes, pour suppléer au défaut de la méditation que ces obstacles rendent impossible. Pallade nous dit qu'il eut un entretien avec un religieux nommé Dioclès qui, entre autres sentences spirituelles, lui cita celle-ci : Une personne pieuse qui abandonne l'exercice de la présence divine, devient ou une brute ou un démon. (1) Elle devient une brute si abandonnant son Dieu elle se livre aux inclinations déréglées des sens; un démon, si elle se complaît dans des pensées vaines, orgueilleuses et arrogantes qui sont les vices propres aux esprits malins, précipités dans l'abyme des enfers à cause de leur orgueil. C'est ce qui doit faire comprendre au directeur, qu'il est aussi nécessaire d'affermir les âmes dans la présence de Dieu, que de les exciter à la perfection.

304. Cela est tellement vrai, que les anciens Pères estimaient plus ces aspirations fréquentes que les longues oraisons : car, disaient-ils, par ces actes fréquents et souvent réitérés l'âme est plus intimement unie à Dieu, pour deux raisons : d'abord parce qu'ils sont exempts des divagations de l'esprit, dont les méditations prolongées sont remplies; ensuite parce qu'ils ne sont pas exposés aux embûches, que l'ennemi du salut a le temps de nous dresser pendant les oraisons de longue durée. Cassien dit de ces religieux : « Ils pensent qu'il est plus utile de faire des oraisons courtes et très-fréquentes, afin qu'en priant plus souvent le Seigneur nous puissions nous unir plus fortement à lui, et que par la brièveté de nos prières nous évitions les traits, que le démon insidieux cherche surtout à nous lancer pendant l'oraison. » (2) Saint Jean Chrysos-

(1) In Hist. Lausi. c. 98. — (2) Instit. Monast. l. 2. c. 10.

tome était du même avis, comme le directeur pourra le voir par les paroles suivantes: « Notre Seigneur Jésus-Christ et saint Paul nous ont recommandé de faire souvent de courtes et fréquentes oraisons. Car si vous les prolongez, vous tomberez souvent dans la négligence, et vous fournirez ainsi au démon l'occasion de s'insinuer dans notre âme, de la supplanter et de lui arracher la pensée des choses que vous dites. Tandis que si vous faites souvent de courtes prières, si vous les renouvelez en tout temps, vous pourrez éviter l'ennui et vos oraisons vous seront plus utiles. » (1) Il ne s'en suit cependant pas qu'on puisse omettre l'exercice de la méditation pendant lequel l'âme s'attache à la présence de Dieu, en considérant longtemps et d'une manière convenable les vérités éternelles; car on ne saurait aucunement douter de sa nécessité. On peut seulement en conclure que la présence divine conservée par ces oraisons jaculatoires n'est pas moins nécessaire que la méditation, pour parvenir à la perfection. Ainsi les directeurs veilleront, avec beaucoup de sollicitude, à ce que pendant leur travail les pénitents élèvent et dirigent souvent leur esprit et leur cœur vers Dieu.

305. *Second avertissement.* Quant à la manière de se mettre en la présence du Seigneur, le directeur doit montrer beaucoup de prudence lorsqu'il s'agit d'indiquer à chacun de ses pénitents celle dont il doit se servir, afin de ne pas exiger de lui une attention trop continuelle et trop intense, qui pourrait surpasser en lui les forces de la nature et de la grâce. Il examinera d'abord comment il fait son oraison, car c'est d'après celle-ci qu'il doit fixer son choix. Si le pénitent est doué du don de contemplation, il pourra exiger de lui qu'il se tienne toujours, moralement parlant, en la présence du Seigneur; car les âmes ainsi privilégiées sont ordinairement éclairées d'une lumière particulière, qui leur rend la puissance divine non-

(1) Homil. de fide Annæ.



seulement facile mais encore douce et agréable ; c'est pourquoi elles peuvent y persévérer sans danger pour leur santé. Nous lisons, dans la vie de saint Bernard, que « pendant le temps du travail il priait intérieurement sans interrompre son ouvrage, et qu'il travaillait extérieurement sans perdre ses délices intérieures. » (1) Mais si le pénitent dépourvu de ce don précieux fait au contraire son oraison avec beaucoup de difficulté, si surtout son esprit est affligé d'aridités ; il ne pourrait certainement pas s'attacher continuellement à la présence de Dieu, sans faire de grands efforts qui lui fatigueraient trop le cerveau, et le rendraient lui-même incapable de s'appliquer aux exercices spirituels. Il ne faudra donc lui imposer qu'un certain nombre d'actes à faire de temps en temps, pour éveiller son esprit et le diriger vers Dieu. Cependant personne ne peut se dispenser d'offrir ses actions extérieures, puisque chacun doit les commencer dans l'intention de plaire à Dieu et d'accomplir sa sainte volonté ; personne ne peut s'autoriser à négliger les aspirations et les oraisons jaculatoires, puisqu'elles ne sauraient nuire aux infirmes, même lorsqu'ils sont accablés de graves maladies. C'est ce que saint Jean Chrysostome voulait faire comprendre lorsque, prêchant au peuple, il disait : « Que personne ne me dise qu'un séculier attaché au barreau ne peut pas prier pendant tout le jour. Car il le peut et très-facilement. Partout où vous êtes, vous pouvez construire votre autel. Quoique vous ne soyez point à genoux et que vous n'éleviez point vos mains vers le ciel, si vous offrez à Dieu une âme fervente, vous consommez la perfection de l'oraison. Lors même que vous êtes dans le bain, priez ; dans quelque lieu que vous soyez, priez. Vous êtes le temple, ne cherchez pas d'autre lieu. Le Seigneur est toujours près de vous. » (2) Il n'est pas vraisemblable que le saint docteur ait voulu imposer aux marchands, aux ouvriers, aux jurisconsultes et aux dames délicates qui l'écoutaient l'o-

(1) L. 1. c. 4. — (2) Homel. ad popul. Antioch.

bligation de prier continuellement, de faire des actes intérieurs, et de se tenir fermement unis à Dieu depuis le matin jusqu'au soir : il ne pouvait pas attendre cet effort prodigieux d'un peuple imparfait, occupé de mille affaires qui dissipaient son esprit en tout sens. Il n'a pas prétendu autre chose que ce que j'ai dit plus haut : c'est-à-dire que dans les moments de travail comme dans les instants de repos nous devons, par un acte pieux et surtout par des prières jaculatoires, élever notre âme vers Dieu et lui offrir toutes nos actions ; ce qui est une véritable présence divine, que tout homme doit conserver dans quelque état, dans quelque lieu ou dans quelque disposition intérieure qu'il puisse se trouver. Cependant il ne serait pas avantageux aux personnes qui ont la tête faible, et surtout aux femmes, de se mettre en la présence de Dieu au moyen de l'imagination ; soit parce que cette faculté peut facilement s'altérer par une telle application, soit parce que si ces personnes s'occupent trop d'images sensibles, elles s'exposent à être trompées par de fausses visions.

306. *Troisième avertissement.* Si le pénitent est sujet aux divagations de l'esprit et perd facilement le souvenir de Dieu ; le directeur aura recours à plusieurs moyens, pour le ramener à un exercice qui est si profitable. Il lui recommandera d'élever son âme vers le Seigneur, par un pieux soupir ou par une courte prière, chaque fois qu'il entendra sonner l'horloge ; de ne jamais commencer un ouvrage quelconque avant de l'avoir offert à Dieu, en formant l'intention de lui plaire ; d'exposer dans les lieux où ses affaires et ses travaux le retiennent une pieuse image de Jésus crucifié ou de la bienheureuse Vierge Marie, afin de se rappeler le souvenir de Dieu en la regardant. Ce moyen était familier à saint Edmond archevêque de Cantorbéry, comme nous le rapporte Surius dans la vie de ce pieux prélat. Il avait toujours avec lui une petite statue d'ivoire, autour de laquelle étaient représentés les mystères de la vie, et de la mort de Jésus-Christ, afin de pouvoir en conserver un vif souvenir, au milieu de ses nom-



breuses occupations. Dieu lui-même employa ce moyen à l'égard des Hébreux, pour conserver dans leurs cœurs un vif souvenir de ses commandements, c'est ainsi qu'il dit à Moïse : « Parlez aux enfants d'Israël, et dites-leur qu'ils mettent aux coins de leurs manteaux des franges avec des bandes de couleur d'hyacinthe; afin que les voyant ils se souviennent de tous les commandements du Seigneur. » (1) Ainsi ces moyens spirituels doivent assurément être excellents, puisque le Seigneur, la sagesse infinie et le directeur des directeurs, les a prescrits.

307. *Quatrième avertissement.* Mais si malgré tout son zèle le père spirituel ne peut obtenir de son pénitent qu'il élève son âme vers Dieu, au milieu des occupations qui dissipent l'esprit; cela lui sera un signe évident, que pas même une étincelle de l'amour divin, qu'aucun désir de son avancement spirituel, n'existe dans son cœur; car le propre de ceux qui aiment est de penser souvent à l'objet aimé, la marque d'un véritable désir, c'est l'emploi des moyens qui peuvent procurer la fin. Que ne font pas les marchands pour obtenir le bénéfice qu'ils désirent avec tant d'avidité! Ils ne pensent à rien autre chose pendant tout le jour, ils en rêvent même la nuit. Que de peines les hommes de lettres ne se donnent-ils pas pour acquérir la science qu'ils souhaitent avec tant d'ardeur? Ils se condamnent à la prison perpétuelle de leur chambre et là, non-seulement ils épuisent leur santé, mais ils abrègent encore leur existence, en se plongeant immodérément dans leurs recherches littéraires. Le peu de succès que le directeur a obtenu jusqu'alors lui sera de plus une preuve certaine, que son pénitent ne recherche que lui-même dans toutes ses actions, c'est-à-dire son propre plaisir, son utilité, son avantage, son honneur, son estime ou sa gloire; car ce sont toutes ces misères qui, accablant son âme avec la boue de fins si terrestres, l'empêchent de s'élever plus haut. Il n'y aura donc alors pas d'autres ressources, que

(1) Num. c. 15. v. 38.

d'exciter dans son cœur l'amour divin et le désir de son  
avancement, par les moyens que nous avons indiqués  
dans cet article, et que nous allons exposer dans les sui-  
vants.

---



## ARTICLE VIII.

**Que la confession est le septième moyen d'obtenir la perfection, pourvu qu'on y recoure souvent et avec de bonnes dispositions.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

**QUE L'USAGE FRÉQUENT DE LA CONFESSION EST UN SECOURS TRÈS-EFFICACE POUR OBTENIR PROMPTEMENT LA PERFECTION.**

308. Notre Seigneur Jésus-Christ dit un jour à sainte Brigitte : « Il est utile, à celui qui veut obtenir et conserver mon esprit et ma grâce, de se confesser fréquemment au prêtre ; afin de purifier son âme de ses péchés et de ses négligences. » (1) Or devenir participant de l'esprit de Jésus-Christ et obtenir la perfection sont des paroles qui sonnent différemment, mais qui signifient la même chose. En effet la perfection du chrétien, que nous en considérons l'essence, les moyens ou les dispositions, ne peut consister en aucune autre chose que dans l'imitation de la vie du Rédempteur, et dans l'acquisition d'un esprit entièrement semblable au sien, car nous sommes certains que, de Dieu immortel qu'il était, il ne s'est fait homme, qu'afin de nous montrer par ses exemples quelle est la vie la plus parfaite, dont nous autres pauvres mortels nous soyons capables. Puis donc que, comme nous l'assure cet aimable

(1) Blosius, monit. spir. c. 3.

Sauveur, la confession fréquente de ses péchés est un moyen très-efficace d'acquérir son esprit; nous devons en conclure qu'elle est aussi un secours puissant pour nous aider à obtenir la perfection.

309. Il nous suffira de démontrer cette dernière vérité, pour que le pieux lecteur l'imprime plus profondément dans son cœur et s'empresse de recourir à un moyen de perfection si important. Cassien dit que tous nos désirs, toutes nos actions doivent tendre à une pureté parfaite, comme à leur fin dernière; c'est-à-dire que nous devons faire tous nos efforts pour parvenir à cette pureté, qui exclut non-seulement l'impudicité mais encore tout défaut, toute imperfection et rend notre âme exempte de toute tache : « C'est un devoir pour nous de poursuivre tout ce qui peut nous conduire à cette pureté du cœur, et d'éviter tout ce qui pourrait nous en éloigner. C'est pour elle que nous faisons et que nous souffrons tout; pour elle, nous abandonnons parents, patrie, dignités, richesses, délices de ce monde et toutes les voluptés, afin de la conserver continuellement dans nos cœurs. » (1) Recherchant ensuite pourquoi nous sommes obligés de considérer toujours et de poursuivre avec tant d'ardeur cette vertu, il nous en donne la raison en nous disant que la pureté du cœur est le dernier degré qu'il faut monter, pour entrer dans la fournaise de l'amour divin et dans l'essence même de la perfection. « Afin que par elle nous puissions mettre et conserver notre cœur à l'abri de toutes les passions dangereuses, et parvenir jusqu'à la perfection de la charité, en montant les différents degrés de cette vertu. » (2) Il est certain que dans la céleste patrie le Seigneur n'accorde pas aux âmes la plénitude de l'amour divin, avant qu'éprouvées par les flammes du purgatoire, comme l'or dans le creuset, elles n'aient été purifiées des scories de leurs fautes et rendues à un état de pureté parfaite. De même Dieu en cette vie ne fait à personne le don de la

(1) Collat. 1. c. 5. — (2) Eadem Collat. c. 6.



charité, si ce n'est aux âmes qui purifiées de leurs défauts peuvent se présenter candides et immaculées à ses yeux. Plus cette pureté sera grande, plus aussi sera précieux et pur l'or qu'on leur donnera. C'est pour cette raison que l'usage fréquent de la sainte confession est considéré comme un moyen très-efficace, pour parvenir en peu de temps à la perfection; car c'est par ce sacrement que nous pouvons acquérir promptement la pureté, qui nous dispose à recevoir immédiatement le divin amour.

310. Mais afin de bien comprendre ces vérités, il est nécessaire de dire en quoi consiste la pureté, à laquelle nous pouvons atteindre sur cette terre de boue et de misère. Il ne faut pas croire, comme quelques-uns se l'imaginent, qu'elle exige l'exemption de tout péché et de tout défaut. Puisqu'après Notre Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte Mère il n'y a eu d'âme si pure, qu'elle ne se soit souillée de quelque tache: « Nous péchons tous en beaucoup de choses, » dit saint Jacques. (1) Saint Thomas examinant cette question s'exprime ainsi: « L'homme qui se trouve en état de grâce peut éviter tous les péchés mortels: il lui est aussi possible de fuir les péchés véniels, mais pas tous. » (2) Saint Léon parlant des personnes pieuses qui ont déjà fait des progrès dans le service de Dieu dit qu'elles ne peuvent pas être exemptes de toute faute légère, à cause de la faiblesse humaine. « Lorsque la fragilité de la chair relâche l'observance rigoureuse, quand les occupations de cette vie détendent la sollicitude des choses célestes, les cœurs religieux eux-mêmes ne peuvent pas éviter toute souillure. » (3) Si donc nous ne pouvons pas vivre sans commettre de fautes, la pureté du cœur doit consister dans ces deux choses: premièrement dans une garde attentive de notre propre cœur: secondement, dans une grande vigilance sur nos actions; afin d'éviter autant que possible toute espèce de péché; plus l'âme

(1) C. 3. v. 2. — (2) 3. part. Quæst. 28 alias 87. a. 1. ad 1. — (3) Serm. 4. de Quadr.

mettra d'attention à surveiller ses opérations, moins elle commettra de fautes, plus sera brillant l'éclat de sa pureté. Mais parce que, quelques précautions que nous prenions, nous souillons toujours notre âme de certaines fautes; nous devons en second lieu avoir un soin assidu de nous purifier des petits péchés que nous commettons sans cesse. La propreté de la cour ou de la chambre d'un prince ne consiste point en ce que, pas même la moindre tache n'en souille les parquets, ni seulement en ce que le plus petit grain de poussière ne s'attache point aux tapisseries, aux tableaux ou aux meubles qui en font l'ornement; non, car cette propreté n'est pas possible même dans les appartements des rois. Elle consiste plutôt à préserver de toute saleté les habitations ainsi que tout ce qu'elles renferment, en les époussetant fréquemment et en balayant les ordures qui pourraient s'y trouver. Les dames, quelque attentives qu'elles soient à leur beauté et à leur propreté, n'exigent cependant pas que les toiles dont elles se servent conservent toujours leur premier éclat, car elles comprennent assez que cela est impossible; elles ont seulement soin de marcher avec assez de précaution pour éviter les taches, et de les faire laver lorsqu'elles en sont souillées. De même, quoique nous ne puissions pas conserver la pureté du cœur dans tout l'éclat de sa splendeur, nous devons cependant veiller à ce qu'aucune faute n'en ternisse l'éclat, et nous efforcer de le lui rendre quand elle l'a perdu.

311. L'usage fréquent de la confession produit ce double effet; aussi nous fait-il parvenir, plus promptement que tout autre moyen, à la pureté du cœur qui est la meilleure disposition pour recevoir l'amour divin. Il n'y a pas d'eau qui enlève les taches du linge, comme la confession purifie nos âmes des souillures du péché. Pour le prouver, il nous suffit de dire, que dans ce sacrement l'âme tout entière est lavée dans le sang de Jésus-Christ, dont la vertu infinie peut non-seulement en faire disparaître les taches et les difformités, mais encore la rendre plus pure que le lis et plus blanche que la neige. L'apôtre



saint Jean nous en donne une preuve certaine en disant : « Si nous confessons nos péchés, le Seigneur est assez fidèle et assez juste pour nous les pardonner, et nous purifier de toute iniquité. » (1)

312. Cette vérité de notre foi est admirablement bien confirmée par le fait que saint Jean Climaque rapporte, en traitant du quatrième degré de sa célèbre Échelle spirituelle. Un jeune homme qui était tout souillé de crimes et que la grâce pressait cependant, en frappant à la porte de son cœur, se retira dans un couvent d'une grande réputation de sainteté, et demanda au supérieur la faveur de recevoir le saint habit. L'abbé informé de la très-mauvaise conduite, qu'il avait tenue jusqu'alors, lui demanda s'il aurait assez de courage, pour confesser devant tous les moines les péchés qu'il se souviendrait avoir commis depuis son enfance; à cette question le jeune pénitent, touché d'un sincère repentir de ses crimes, lui dit qu'il était prêt à les accuser au milieu même de la ville d'Alexandrie. Le dimanche suivant l'abbé ayant donc fait venir deux cent trente religieux dans l'église, ordonna d'introduire ce jeune homme, les mains liées derrière le dos, tout couvert de cendre, revêtu d'un habit grossier et entouré de quelques moines qui le frappaient modérément. Un si triste spectacle excita un pieux murmure et de tendres sanglots parmi toute cette religieuse assemblée. Mais lorsque le pénitent prosterné au milieu de l'église eut fait connaître, en versant un torrent de larmes, toutes les fautes de sa vie passée, et découvert ses nombreuses impuretés en distinguant le nombre et l'espèce; quand il se fut reconnu coupable de tant d'homicides, de vols et de sacrilèges qu'il avait commis; tous ces moines furent consternés, les uns par l'horreur de si grands crimes, les autres par un sentiment d'admiration pour une pénitence si extraordinaire. Cependant un saint religieux vit un homme d'un aspect terrible, tenant d'une main une lon-

(1) Epist. 1. c. 1. v. 9.

gue feuille de papier toute couverte d'écritures, et de l'autre une plume avec laquelle il effaçait tous les péchés que celui-ci accusait en public. De sorte que, sa confession terminée, toutes ses fautes disparurent non-seulement de son âme mais encore de dessus cette carte funeste. Ce qui est arrivé à ce jeune homme affligé de ses crimes se renouvelle chaque fois que nous découvrons à l'arbitre de notre conscience nos péchés, nos défauts ou nos imperfections; car ces taches disparaissent du livre de la justice divine, en même temps qu'elles sont effacées de notre âme et que nous recouvrons notre première innocence. Ainsi l'on voit évidemment que l'usage fréquent de la sainte confession est le plus puissant, le plus efficace moyen d'acquérir la pureté du cœur, qui suppose toujours un soin vigilant d'effacer les taches dont on a pu se souiller.

313. Mais une bonne et fréquente confession est encore un excellent moyen de rendre l'âme plus prudente et plus attentive à éviter les fautes qu'elle commet habituellement. « Car, nous dit l'Apôtre, la tristesse qui est selon Dieu inspire la pénitence pour un salut constant, » et en produisant continuellement ces effets de salut, elle procure la perfection elle-même. (1) Ce qui revient à dire que la pénitence constante entraîne avec elle l'amendement de la vie passée; pourvu qu'on la fasse sérieusement, comme chacun doit le faire. Et cela pour plusieurs raisons : premièrement, parce que la rétractation de ses fautes, le bon propos et la résolution de se corriger qui accompagnent la confession, arrachent l'âme à l'affection des péchés qu'elle a commis et la rendent attentive, prudente, circonspecte, pour qu'elle n'y retombe plus. Secondement, parce que la grâce particulière que nous recevons dans ce sacrement fortifie notre volonté; afin qu'elle puisse résister fortement aux inclinations perverses de la nature, et aux pompes trompeuses de l'ennemi du sa-

(1) 2. Cor. c. 7. v. 10.



lut. Saint Thomas avait donc bien raison de dire : « On trouve dans la pénitence le principe tout spécial d'une conduite louable, c'est-à-dire le moyen d'effacer les péchés qu'on a commis, » de sorte que ce sacrement empêche, autant que possible, l'iniquité de renaître dans le cœur. Troisièmement, parce que notre confesseur instruit de nos fautes travaille à nous en délivrer, en nous indiquant les moyens et les secours qui peuvent procurer notre amendement. Ainsi par l'usage fréquent de la confession l'âme se délivre de ses imperfections passées, devient plus attentive à les éviter, et acquiert la pureté qui lui procure bientôt la perfection.

314. Saint Bernard écrit dans la vie de saint Malachias qu'à l'époque de ce saint prélat vivait une femme tellement sujette à de fréquents accès de colère, d'indignation et de fureur, qu'elle semblait être une furie envoyée de l'abyme infernal, pour tourmenter tous ceux qui avaient quelque relation avec elle. Dans quelque lieu que cette personne se trouvât sa langue de vipère excitait des clameurs, des haines, des querelles et la discorde ; aussi était-elle devenue un véritable tourment non-seulement pour ses parents et pour ses voisins, mais encore pour ses propres enfants qui ne pouvant plus supporter ses emportements avaient déjà résolu de l'abandonner. Cependant avant d'exécuter leur projet ils voulurent l'adresser à saint Malachias, pour voir si un évêque d'une si haute sainteté ne lui indiquerait pas un moyen capable d'adoucir son cœur irascible. Dès qu'elle fut en sa présence, le saint lui demanda seulement si elle avait jamais fait connaître à son confesseur tant de mouvements d'indignation, tant de paroles humiliantes, tant de discords excités par sa langue perfide. Comme elle lui répondit que non ; il ajouta : purifiez donc votre âme des souillures de vos péchés, je vous entendrai moi-même en confession. Elle suivit ce conseil et, après avoir écouté l'accusation

(1) 3. part. Q. 26. aliàs 85. a. 2. in corp.

de ses fautes, le digne prélat lui fit une douce réprimande, lui indiqua des remèdes pour l'amendement de sa vie, lui imposa une pénitence salutaire et la délivra du fardeau de ses péchés en lui donnant l'absolution. Chose admirable ! Cette femme, de lionne furieuse qu'elle était auparavant, devint ensuite semblable à un très-doux agneau, au grand étonnement de tous ceux qui l'avaient connue. Saint Bernard termine cette histoire par ces paroles : « On dit qu'elle existe encore aujourd'hui et qu'elle est d'une si grande patience, d'une telle douceur, que celle qui avait coutume d'exaspérer les autres ne peut elle-même être exaspérée par quelque peine, humiliation ou affliction qu'elle éprouve. » Voilà comment le sacrement de la sainte confession, reçue avec de bonnes dispositions, délivre nos âmes des souillures du péché, les préserve de nouvelles fautes, et nous procure une parfaite pureté de cœur, partie en guérissant nos maux passés, partie en nous faisant éviter ceux qui pourraient nous arriver à l'avenir. L'homme spirituel doit donc concevoir une grande affection pour l'usage fréquent de ce mystère ; car de même que la médecine, qu'on prend rarement, n'apporte que quelque soulagement au corps, et qu'au contraire celle à laquelle on recourt plus souvent rétablit la santé ; ainsi le sacrement de la confession ne produit que quelques effets salutaires dans les âmes qui s'en approchent rarement, tandis qu'elle procure une pleine et entière perfection à celles qui le reçoivent plus fréquemment.

---



## CHAPITRE II.

QUELLES SONT LES CONDITIONS QUE DOIT REMPLIR LA CONFESSION, POUR NOUS PROCURER LA PURETÉ DU CŒUR QUI EST UNE DISPOSITION PROCHAINE DE LA PERFECTION. — PREMIÈRE CONDITION.

315. Le directeur a sans doute déjà compris que, dans l'article présent, je ne dois pas seulement parler des conditions qui doivent accompagner ce mystère, pour qu'il soit entièrement accompli et afin que le pénitent qui veut y participer reçoive le don de la grâce sanctifiante. Il faut aussi que je traite de ce sacrement en tant qu'il est un puissant moyen de conduire les âmes à la perfection par la pureté du cœur qu'il procure à celles qui le reçoivent souvent. Il est donc nécessaire d'établir ici les conditions qui sont exigées, non-seulement pour qu'il subsiste quant à son essence, ou, comme disent les scolastiques, afin qu'il soit valide, mais encore pour qu'il procure aux âmes pieuses cette pureté du cœur. La première condition, que je traiterai dans ce chapitre, concerne non-seulement les personnes spirituelles, mais encore les personnes mondaines et même les enfants; puisqu'elle consiste dans un acte de véritable douleur. Comme cette vérité est une de celles qui plus elles sont connues moins elles sont pratiquées, quelquefois même par ceux qui plus que tout autre font profession d'une vie pieuse et parfaite; je dois m'y arrêter plus longtemps.

316. Personne n'ignore que la sainte confession doit être précédée d'une douleur sincère et surnaturelle, qui provienne de causes supérieures à tout motif tiré de la nature. Dieu n'a jamais pardonné, et par un décret inviolable il a résolu de ne jamais pardonner, à ceux qui ne concevront point une semblable douleur de leurs péchés

passés. Pour prouver mon assertion, je dirai seulement que, d'après saint Thomas, cette douleur est même exigée comme disposition préparatoire pour le baptême, dont la vertu est cependant si prodigieuse qu'il peut rendre la vie, non-seulement aux âmes qui sont mortes par le péché, mais encore à celles qui sont pour ainsi dire en putréfaction à cause de leurs vices. D'où saint Ambroise dit avec raison : « La pénitence est nécessaire, comme les remèdes aux blessés. » Il ajoute ensuite ces paroles : « Lorsque vous aurez compris, avec une foi vive, que l'âme prévaricatrice doit être livrée aux peines et aux feux éternels, et qu'après le baptême il n'y a pas d'autre remède que la consolation de la pénitence ; quelque affliction, quelque travail, quelque humiliation que vous subissiez, soyez contente, pourvu que vous évitiez les peines de l'enfer. » (1)

317. Malgré cette nécessité d'une sincère douleur, le directeur rencontrera certaines personnes qui font consister tout le fruit du sacrement dans de longs entretiens, où elles expliquent en beaucoup de paroles ce qu'on pourrait dire en peu de mots. Elles se rendent d'abord coupables d'irrévérence, en prononçant des paroles superflues au tribunal sacré de la pénitence ; puisque saint Thomas nous avertit clairement : « que le pénitent ne doit dire, en confession, que ce qui a rapport à la grièveté et au nombre de ses péchés. » (2) Ensuite ces personnes font voir qu'elles ne comprennent pas ce que c'est que la sainte confession. Saint Grégoire nous dit : « La marque d'une vraie confession ne consiste pas dans les paroles, mais dans l'affliction de la pénitence. Nous reconnaissons qu'un pécheur est bien converti, lorsque par une austérité proportionnée à sa douleur il s'efforce d'expier les péchés qu'il confesse. » (3) Puis, commentant ces paroles de saint Jean-Baptiste : « Faites des fruits dignes de pénitence, » (4) ce saint continue ainsi : « C'est pourquoi saint Jean-Baptiste,

(1) Ad Virg. laps. c. 7. — (2) Suppl. 3. part. Q. 9. a. 4. in corp. —

(3) L. 6. in 1. Reg. c. 15. — (4) S. Matth. c. 8. v. 8.



réprimandant les Juifs mal convertis qui accouraient à lui, leur dit : Races de vipères, qui vous a montré à fuir la colère future ? Faites donc des fruits dignes de pénitence. Ainsi c'est par les fruits, et non par les feuilles ou par les rameaux, que l'on reconnaît la pénitence ; car la bonne volonté est semblable à un arbre. Que sont les paroles de la confession, sinon les feuilles ? Nous ne devons pas rechercher les feuilles pour elles-mêmes, mais à cause du fruit ; c'est pourquoi l'on entend la confession des péchés, afin que le fruit de la pénitence s'en suive. D'où le Seigneur maudit l'arbre orné de feuilles et dépourvu de fruit ; car il ne reçoit point l'ornement de la confession sans le fruit de l'affliction. » Ce ne sont point des entretiens prolongés ni des paroles superflues, c'est une douleur intense qu'il faut, pour que le sacrement de la sainte confession rende la grâce aux pécheurs, et la pureté du cœur aux personnes spirituelles à qui nous nous adressons particulièrement en traitant ces vérités.

318. Le pieux lecteur pourra voir, d'après le fait suivant, si j'ai dit la vérité. Césaire rapporte qu'il y avait à Paris un jeune scolastique qui, ayant eu le malheur de commettre des péchés graves, courut au couvent de Saint-Victor, où il se prosterna aux pieds du père prieur pour se confesser de ses fautes. (1) Mais à peine eut-il proféré les premières paroles, que sa douleur s'accrut tellement, se répandit en tant de larmes, de soupirs et de sanglots, que toute son accusation fut étouffée par cet excès de sa contrition. Le prêtre le voyant incapable de prononcer une seule parole lui conseilla d'écrire ses fautes, et de se représenter pour les accuser. Le jeune homme exécuta cet ordre, et revint bientôt retrouver l'arbitre de sa conscience ; mais lorsqu'il eût repris son office d'accusateur, il fut de nouveau tellement oppressé par la douleur et par les larmes, qu'il ne put le continuer. Alors le ministre de Dieu lui demanda cette liste de ses péchés, et en la par-

(1) Histor. l. 2. Mirac. c. 10.

courant, je ne sais quel doute vint se présenter à son esprit ; mais, il demanda au pénitent la permission de la montrer à l'abbé du monastère, sous prétexte de lui demander un conseil. Il se hâta d'aller la présenter à celui-ci qui, l'ayant trouvée blanche, pure et sans aucun trait d'écriture, s'écria : Que voulez-vous que je lise sur ce papier, puisqu'il n'y a rien ? Mais comment cela se fait-il, reprit le prieur, car j'y ai moi-même lu tous les péchés de mon pénitent ! Alors ils examinèrent ensemble cette feuille, d'où ils s'aperçurent que toutes les fautes avaient disparu, comme de la conscience de ce véritable pénitent. Remarquez, je vous prie, que ce jeune homme n'avait pas encore ouvert la bouche pour se confesser, et que cependant il était déjà sûr de son pardon ; car si sa langue n'avait pas prononcé un grand nombre de paroles, son cœur avait parlé beaucoup. Il faut avouer qu'il ne produisit pas seulement des feuilles de pénitence, comme dit saint Grégoire, mais qu'après avoir détesté ses fautes de tout son cœur il reçut le fruit du pardon en les confiant au secret de l'Église. Qu'elles apprennent à se connaître par ce fait ces personnes qui pendant la confession se répandent entièrement en feuilles de paroles inutiles, et négligent le fruit substantiel de la pénitence.

319. Il faut de plus observer attentivement que, pour rendre à l'âme cette pureté qu'elle veut obtenir au moyen de la confession, la douleur doit encore être efficace, c'est-à-dire qu'elle doit être unie à une sérieuse et ferme résolution de ne plus commettre les mêmes fautes ; car ainsi que Laclance le remarque : « Faire pénitence, n'est rien autre chose que professer et affirmer qu'on ne veut plus pécher. » (1) Saint Grégoire dit la même chose, en parlant des deux parties dont est composée la douleur efficace : « Faire pénitence, c'est pleurer le mal qu'on a commis et ne plus commettre celui qu'il faudrait pleurer ensuite : car ceux qui déplorent certains péchés et qui après en

(1) Instit. c. 13.



commettent d'autres, montrent qu'ils sont ou des hypocrites ou des ignorants. » (1) Les paroles de ces hommes éclairés doivent faire suspecter la conduite de certaines personnes pieuses, qui reviennent toujours se confesser des mêmes défauts ; car si leur douleur était efficace, elles feraient plus d'efforts pour se corriger, leur volonté serait plus ferme, on remarquerait avec le temps quelque indice d'amendement, elles obtiendraient insensiblement la pureté qu'elles doivent acquérir au moyen de ce sacrement. Car, dit saint Ambroise : « Celui qui fait pénitence, doit non-seulement effacer son péché par ses larmes, mais encore couvrir et cacher ses iniquités passées par de bonnes œuvres, afin qu'aucun péché ne lui soit imputé. » (2)

320. Césaire, que nous avons cité plus haut, rapporte à ce sujet un événement bien triste, qui eut lieu à Paris peu de temps avant que lui-même le transmît à la postérité. (3) Un homme d'une condition honorable se trouvait réduit à la dernière extrémité, après avoir passé sa vie dans une entière négligence des devoirs de sa charge. Dans ce moment suprême, le malheureux reconnut le misérable état de son âme, et parut s'en affliger beaucoup : il fit venir un prêtre, confessa ses péchés en versant d'abondantes larmes, reçut dévotement le saint viatique et les consolations de l'Extrême-Onction ; enfin il expira paisiblement. Après sa mort, on lui fit de splendides funérailles, et le jour de son enterrement fut si beau, si serein, qu'on eût dit que le ciel et la terre conspiraient ensemble, pour rendre plus magnifique sa pompe funèbre. Tous le proclamaient le plus heureux des hommes, de ce qu'après avoir goûté les plaisirs du monde, il avait mérité l'éternelle félicité par une si pieuse mort. Ils raisonnaient ainsi, mais « l'homme voit l'apparence, et Dieu regarde le cœur. » (4) Longtemps après, cet homme apparut à un serviteur de Dieu, et lui apprit la terrible nouvelle de sa

(1) Homel. 34. in Evang. — (2) De pœnit. l. 2. c. 5. — (3) L. 2. Mirac. c. 6. — (4) 1. Reg. c. 16. v. 7.

damnation éternelle. Mais pourquoi, reprit celui-ci tout effrayé; car à l'article de la mort vous avez reçu les saints mystères, après avoir accusé vos péchés avec larmes? C'est vrai, dit le malheureux en gémissant, j'ai tout exposé, j'ai detesté mes crimes; mais ma douleur n'a pas été efficace; car tout en s'affligeant de ses fautes ma volonté se sentait portée à les commettre de nouveau, et il lui paraissait impossible, dans le cas où ma santé se fût rétablie, de ne plus retourner à ce qu'elle perdait forcément. Ainsi quoique j'aie déploré ma conduite, je n'ai pas formé une sérieuse et ferme résolution de l'amender. A ces mots, il disparut. Je n'ai pas l'intention, par ce récit, d'inquiéter l'esprit de mon pieux lecteur; car je suppose qu'étant une personne spirituelle il est éloigné de tout péché mortel, et par conséquent à l'abri du danger de se perdre par de mauvaises confessions. Je désire seulement qu'il réfléchisse que, si avant de confesser les péchés véniels il n'en conçoit pas une douleur efficace jointe à la ferme et forte résolution de ne plus les commettre, il ne pourra jamais, au moyen de ce sacrement, enlever ces taches de son âme, ni amender sa conduite, ni obtenir la pureté du cœur qui lui est si nécessaire pour parvenir à la perfection. Saint Augustin nous l'assure en termes formels: « Ne pensez pas que le pécheur puisse sans le repentir revenir de l'erreur à la vérité, et se corriger de ses péchés grands ou petits. » (1).

(1) Epist. ad Vincentiam in fine.

---



### CHAPITRE III.

#### SECONDE ET TROISIÈME CONDITION QUE LA CONFESSION DOIT REPLIR, AFIN DE PROCURER LA PURETÉ DU CŒUR.

321. Pour que la douleur dont nous venons de parler ait la vertu de purifier l'âme, elle doit être accompagnée d'une sincère soumission d'esprit : car Dieu ne rejette jamais le cœur, qui est pénétré d'un véritable sentiment de douleur et d'humilité : « Seigneur, dit le Prophète, vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié. » (1) D'où saint Thomas conclut que la confession doit être humble, parce qu'elle a pour but le mépris de soi-même, par lequel l'âme, à la vue de ses fautes, se reconnaît faible, fragile et misérable : « La confession aboutit à l'humiliation, elle doit donc être humble, afin qu'on s'y reconnaisse faible et misérable. » (2) Que celui qui désire de purifier son âme, jette donc les yeux sur le Publicain, car son exemple lui donnera une juste idée de l'humilité et de la soumission d'esprit avec lesquelles on doit recevoir ce sacrement : il se regarde comme le plus grand pécheur du monde entier, et s'écrie : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ; » (3) il n'ose pas lever les yeux vers le ciel, le visage baissé et couvert de confusion, il regarde la terre : il frappe sa poitrine et apaise ainsi le cœur de Dieu, il le porte à la pitié et le contraint de lui pardonner ses péchés. C'est avec ces sentiments que le pénitent doit s'approcher du tribunal de la sainte confession : car, dit saint Augustin, la force intérieure que nous ressentons en pensant à nos péchés contribue beaucoup à nous en obtenir le pardon. En effet la miséricorde divine a ainsi dis-

(1) Psalm. 50. v. 19. — (2) Suppl. 3. part. Q. 9. a. 4. — (3) S. Lucæ c. 18. v. 13.

posé de la rémission des péchés que, pour effacer les crimes de la conscience, il ne suffit pas de s'en reconnaître coupable devant Dieu, mais qu'il faut encore les accuser aux pieds d'un prêtre; afin d'exciter ainsi l'humilité, qui arrache pour ainsi dire au Très-Haut le pardon qu'elle offre ensuite au pécheur. « C'est vous, dit saint Augustin, c'est vous qui avez péché, c'est vous aussi qui devez en supporter la confusion. Car l'humilité concourt à la rémission des péchés. Et la miséricorde du Seigneur veut que personne ne fasse pénitence en secret. Parce que le pardon est attaché à l'aveu qu'on fait au prêtre, et à l'acte d'humilité qu'inspire la crainte du Dieu qu'on a offensé. » (1)

322. Si la confession est bien faite, dit saint Jean Chrysostome, elle doit naturellement produire l'humilité intérieure : « Si vous confessez votre péché comme il faut votre âme doit être humiliée. » (2) La raison en est évidente; car en vous confessant d'une manière convenable, vous comprenez devant le Seigneur la gravité du mal que vous avez commis en péchant, vous reconnaissez la grandeur de Dieu que vous avez offensé, vous voyez votre profonde bassesse et la témérité avec laquelle vous avez osé déplaire à une si haute majesté. D'où il résulte que votre âme, semblable à un coupable devant son prince irrité, s'humilie en la présence du Très-Haut, s'abaisse, rougit de ses péchés, les déteste et en demande humblement pardon. Or l'âme qui s'abaisse ainsi dans l'abyme de l'humilité est un spectacle si attendrissant pour le cœur de Dieu, qu'elle le porte aussitôt à la commisération, à la pitié et au pardon de ses crimes; de sorte que ce bon et tendre père, ne la considérant plus comme coupable mais comme sa fille bien-aimée, l'embrasse et la presse affectueusement contre son sein. « Seigneur, vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié. » C'est donc pénétré de cette humble douleur et couvert d'une salutaire confusion, que le pécheur doit s'approcher du bain sacré de la confession;

(1) De vera et falsa Pœnit. c. 10. — (2) Homel. 9. in Epist. ad Hebr.



il pourra espérer alors que le divin Rédempteur, le voyant venir si bien disposé, l'inondera certainement d'une telle abondance de son précieux sang, que son âme sera purifiée de toute souillure, et deviendra même plus pure, plus candide que le lys et que l'hyacinthe.

323. Mais il faut remarquer que cette humble compagne de la douleur doit elle-même être sincère, car l'humilité qui est fausse empêcherait plutôt la grâce qu'elle ne l'obtiendrait; or elle est fausse, quand elle n'est pas appuyée sur une forte et ferme confiance d'obtenir la rémission des péchés. Pour parler clairement de cette vertu et afin de ne pas nous tromper, observons qu'il y a deux espèce d'humilité : l'une qui vient de Dieu, l'autre qui est l'effet de l'art trompeur du démon. L'humilité que le Seigneur nous inspire consiste dans cette connaissance de nos péchés, de nos misères, à laquelle il est propre d'augmenter en nous l'espérance à mesure qu'elle nous abaisse, et de nous laisser paisibles et tranquilles entre les bras de la bonté divine. L'humilité qui a sa source dans l'enfer est aussi une connaissance des fautes ou des faiblesses auxquelles on est sujet, mais qui a le triste pouvoir d'abattre les âmes en leur enlevant toute espérance, et de les abandonner ensuite au dégoût, à la défiance et à la consternation. L'humilité qui descend de Dieu est sainte. Celle qu'occasionne le démon est perverse. La première dispose à la grâce, la seconde l'empêche. Ainsi la confiance est la troisième condition que doit remplir la sainte confession; c'est-à-dire, qu'il faut une douleur non-seulement humble, mais encore confiante et pleine d'espérance en Dieu. « Que votre confession soit fidèle, dit saint Bernard, afin que vous vous confessiez dans l'espérance, sans douter aucunement du pardon. » (1) Si nous manquons d'espérance, nous ne saurions trouver grâce devant le Seigneur, pas même pendant toute l'éternité; car le déplaisir défiant, qu'on a des offenses faites à Dieu, ne réchit pas, n'apaise point sa mi-

(1) Serm. 16. in Cantic.

séricorde, elle provoque plutôt sa colère. Caïn se repentit de son meurtre, mais parce qu'il n'eut point confiance dans la bonté divine, sa douleur lui fut inutile. « Mon iniquité est trop grande, disait l'insensé, pour que je puisse en obtenir le pardon. » (1) Judas aussi se repentait, lorsque les larmes aux yeux il s'écria : « J'ai péché en livrant le sang innocent. » (2) Il restitua même l'argent qu'il avait reçu pour trahir son divin maître. Mais quels avantages retira-t-il de ces actes? Aucun, puisque cette douleur dépourvue de toute espérance ne fit que le jeter lui-même dans le désespoir, et hâter ainsi son suicide.

324. Telle est la pénitence de certaines personnes spirituelles qui, lorsqu'elles tombent dans une faute plus considérable, ou lorsqu'elles se voient toujours sujettes aux mêmes défauts, se laissent aller au chagrin, à la défiance et à cette fausse humilité, en se faisant intérieurement ces doléances ou toutes autres semblables : le Seigneur ne me pardonne plus ; je vois bien qu'il m'a délaissé, parce que je suis trop méchant et que je retombe toujours dans les mêmes fautes. Cette pénitence et cette douleur privées de tout espoir dans la démente divine, sont celles de Judas et de Caïn. « Mon iniquité est trop grande, pour que j'en obtienne le pardon. »

325. Isaverius, disciple de saint Bruno et religieux d'une grande piété, étant tombé malade, le démon lui apparut sous un aspect terrible, lui reprochant les péchés qu'il avait commis. Le serviteur de Dieu lui répondit qu'il s'en était confessé, qu'il en avait reçu l'absolution et que par conséquent il pouvait aussi en espérer le pardon. A quoi bon toutes vos confessions ? s'écria l'ennemi du salut ; à quoi bon ? Car vous n'avez pas tout dit ; vous ne vous êtes pas bien fait connaître. De plus vous n'avez pas expliqué les circonstances qui aggravent le péché. Ces deux espèces de confessions ne sont pas bonnes, elles n'ont aucune valeur aux yeux de Dieu, et rendent même votre

(1) Gen. c. 4. v. 13. — S. Matth. c. 27. v. 4.



cause plus difficile. Par cette fausse lumière au moyen de laquelle il trouble tout, le démon ayant ainsi rappelé à ce saint religieux le souvenir de toutes ses fautes; celui-ci fut violemment agité et affligé de très-pénibles scrupules; de sorte qu'il commençait à se décourager, à perdre confiance et même à se laisser entraîner dans l'abyme affreux du désespoir. Mais la très-sainte Vierge Marie qui n'abandonne jamais les âme qui lui sont sincèrement dévouées, cette véritable mère de miséricorde vint à son secours dans un moment où sa présence était si nécessaire : elle lui apparut tenant l'enfant Jésus dans ses bras et le consola par ces tendres paroles : « Que craignez-vous et pourquoi perdez-vous courage? Vous naviguez dans le port. Ce très-bel enfant vous pardonne tous vos péchés et je vous assure moi-même qu'ils vous sont remis. » A ces paroles les angoisses et l'abattement, que le souvenir de ses fautes passées avait occasionnés dans l'âme du malade, se changèrent aussitôt en une douleur humble, pleine de confiance et de paix; tellement que peu après ce religieux fit une mort très-paisible. (1) Je prie le lecteur de vouloir bien observer ici la différence, qui existe entre le repentir qui vient de Dieu et la fausse contrition que le démon inspire. Celle-ci est un tourment plein de défiance et d'inquiétudes : celui-là est une douleur qui porte l'âme à espérer et qui la laisse en paix. C'est donc ce dernier qu'il faut toujours exciter et conserver en nous dans la réception du sacrement de pénitence : car il apaise le Seigneur, obtient le pardon des fautes et procure une parfaite pureté à l'âme de l'homme spirituel.

(1) Ex Annal. Carthus. Henric. Granius in prato Exemp.

---

## CHAPITRE IV.

DE LA QUATRIÈME ET CINQUIÈME CONDITION QUE DOIT AVOIR  
LA CONFESSION, POUR DISPOSER L'ÂME A LA PERFECTION  
CHRÉTIENNE PAR UNE EXQUISE PURETÉ.

326. Pour que la sainte confession produise les effets d'une grande pureté dans l'âme, et conduise celle-ci à la plus sublime perfection, elle doit encore être revêtue de deux autres qualités; il faut qu'elle soit en outre intègre, et simple. Pour être intègre, la confession exige qu'on n'omette aucun péché volontairement ou, comme le dit saint Thomas, « qu'on ne retranche rien de ce qu'il faut manifester : c'est pourquoi elle est appelée intègre. » (1) Si le péché est grave, cette intégrité devient nécessaire pour le salut éternel; car si une telle faute n'est pas découverte, elle ne peut pas non plus être effacée. Mais quand il s'agit des péchés véniels, cette même intégrité est encore exigée pour de plus grands progrès dans la perfection. La crainte et la honte qui empêchent une âme de découvrir au confesseur les péchés mortels, dont elle est coupable, la laissent dans l'inimitié de Dieu et dans le danger de la damnation éternelle. Mais lorsque ces mêmes obstacles s'opposent à ce qu'une personne pieuse fasse connaître au prêtre ses fautes vénielles et ses défauts, ils sont cause qu'elle ne marche que d'un pas lent et tardif dans le chemin de la perfection. Ainsi toute âme qui désire son avancement spirituel doit veiller à l'intégrité de ses confessions, non pas seulement parce qu'elle est un précepte dont l'accomplissement soit nécessaire à son salut, mais encore parce qu'elle est un conseil qui intéresse sa propre perfection.

(1) *Loco citato.*



327. Saint Augustin, parlant de la sainte confession, s'exprime ainsi : « Comment le médecin peut-il guérir une plaie que le malade ne veut pas découvrir ? » (1) Et comment le confesseur qui est le médecin de votre âme pourra-t-il corriger vos défauts, si vous ne les lui faites pas connaître ? Comment vous délivrera-t-il de la tyrannie de vos affections, qui quoique faibles vous dominent cependant, si vous les cachez ? Comment vous protégera-t-il contre les tentations du démon qui vous arrête, vous pousse, et vous presse pour vous faire tomber, si vous ne lui en dénoncez point les ruses ? Hélas ! s'écrie saint Augustin, pourquoi êtes-vous si faible ? « Pourquoi rougissez-vous d'avouer ce que vous n'avez pas rougi de faire ? » (2) « Il vaut mieux supporter une légère confusion devant un seul, que d'être écrasé sous le poids d'une honte insupportable en se voyant, au jour du jugement, connu de tant de milliers d'hommes. » Cette raison devient encore plus convaincante par ce que le saint docteur ajoute : « Celui qui cache ses péchés et qui rougit de les confesser pour son salut, sera jugé par un Dieu vengeur. » (3)

328. Ajoutez à toutes ces observations que, si l'âme s'habitue à cacher les petites fautes dans la confession, elle s'expose au danger d'avoir à soutenir au moment de la mort un terrible combat contre les démons ses ennemis, qui emploieront alors tous les moyens et lui rappelleront tous ses péchés les petits comme les grands ; afin de la jeter dans la consternation. S'ils trouvent quelques péchés qu'elle n'ait point fait connaître au prêtre, bien qu'ils ne les regardent pas comme mortels, ces esprits malins les exagéreront par leur lumière infernale et les feront paraître plus grands qu'ils ne sont réellement ; afin d'exciter dans cette pauvre âme la tristesse, le découragement et enfin le désespoir. Le vénérable Bède rapporte que le roi Coëredo avertissait souvent un officier, qu'il aimait beau-

(1) Serm. 66. de Temp. — (2) L. 2. de Visit. infirm c. 5 — (3) Serm. 66. de Temp.

coup, de purifier son âme par le sacrement de pénitence; car il connaissait sa conduite et tous les crimes dont sa conscience était souillée. Mais celui-ci se rassurait toujours malgré les avertissements du pieux roi, et lui promettait de satisfaire à cette obligation dans un moment plus opportun. (1) Cependant il fut atteint d'une maladie grave et le roi, par l'affection toute particulière qu'il éprouvait pour lui, profita de cette occasion pour l'exhorter de nouveau à se réconcilier avec Dieu, par une confession entière de tous ses péchés. Cette fois encore le militaire lui répondit qu'il le ferait quand il aurait recouvré la santé : car il craignait que, s'il s'approchait alors de ce sacrement, ses amis ne dissent que c'était par peur de la mort. Le prince revint donc avec une grande bonté pour lui rendre une seconde visite; mais à peine eut-il fait le premier pas dans sa chambre, qu'il entendit le malade lui adresser les paroles suivantes : Prince très-clément, que me voulez-vous, puisque vous ne pouvez plus m'être d'aucun secours. Quelles sont ces folies? répondit le roi, comme quelqu'un qui est indigné. Ce ne sont pas des folies, reprit le malheureux, ce sont des vérités. Sachez, mon prince, que peu de temps avant votre visite, deux jeunes gens très-aimables sont entrés dans ma chambre; ils m'ont présenté un très-beau livre, mais qui était aussi petit qu'il était beau; j'y ai vu toutes mes bonnes œuvres inscrites. Hélas! ô mon Dieu! qu'elles sont peu considérables! et qu'elles sont peu nombreuses! Après eux apparut une foule d'esprits infernaux d'un aspect affreux et terrible : j'en ai remarqué un « qui portait sur ses épaules un énorme volume, d'une grandeur prodigieuse et d'un poids accablant : j'ai lu ce livre et j'y ai trouvé tous les péchés que j'ai commis, non-seulement par mes paroles et par mes actions, mais encore par les plus légères pensées de mon cœur. Ensuite cette troupe infernale dit aux deux ravissants personnages : Que faites-vous ici? Puisque vous

(1) L. 3. Hist. eccl. c. 15.



n'avez plus rien à prétendre sur cette âme qui nous appartient entièrement. Conservez-la donc, répondirent ceux-ci, et précipitez-la où l'entraîne le poids de ses crimes. Puis ils disparurent. Alors un des démons me frappa les pieds avec sa fourche de fer, un autre me blessa même à la tête; ce qui m'occasionne encore maintenant d'insupportables douleurs, qui pénètrent et s'augmentent tellement dans les entrailles, que je ne puis les supporter plus longtemps. A ces mots il expira d'une manière sans doute bien misérable. Le pieux lecteur peut observer ici que les démons ont même reproché à ce malheureux les fautes qu'il avait commises « par les pensées les plus légères, » bien qu'ils le vissent chargé de péchés très-graves, qui le rendaient digne de la damnation éternelle. Que ne feront-ils donc pas à l'égard des personnes spirituelles, qu'ils ne peuvent accuser que de péchés véniels, si celles-ci cédant à une vaine crainte les cachent en confession? Combien n'exagéreront-ils pas ces fautes? Quels trophées n'en feront-ils point? L'histoire ecclésiastique rapporte qu'au moment de la mort les esprits malins se sont souvent servis de ces petites fautes, comme de puissants leviers, pour ébranler et pour effrayer les plus grands serviteurs de Dieu. Que les personnes spirituelles fassent donc connaître au confesseur tous leurs défauts; qu'elles sachent vaincre toute répugnance et la honte que le démon leur inspire pour les décourager; qu'elles plongent toutes leurs fautes dans le précieux sang de Jésus-Christ; qu'elles découvrent même les tentations de l'ennemi et toutes les mauvaises inclinations de leur âme. Car c'est ainsi qu'en sortant de ce bain sacré elles seront plus pures et plus blanches que la neige.

329. Enfin pour satisfaire à la cinquième condition, la confession doit être simple, sans excuses rusées, sans dissimulation. Pour être simple, il faut, dit saint Bernard, éviter soigneusement d'excuser la mauvaise intention qu'on a eue en péchant : car un tel aveu ne serait point une confession mais plutôt une hypocrite défense qui,

loin d'apaiser la majesté divine, ne servirait qu'à l'irriter davantage. En outre, ajoute le saint docteur, il ne faut pas affaiblir ni diminuer la grièveté de nos péchés, ni les présenter sous de fausses apparences en alléguant les mauvais conseils que nous avons reçus, ou les occasions qui nous ont portés au mal : car il est impossible que l'homme commette une mauvaise action, sans que sa volonté n'y ait pris quelque part. Si nous ne sommes pas simples dans notre accusation, nous nous montrons ingrats envers la bonté de Dieu, en recourant à la ruse pour le tromper, tandis qu'il est prêt à nous pardonner tous nos torts. Voici les propres paroles de saint Bernard : « Il faut que la confession soit simple. Qu'elle ne cherche pas à excuser l'intention coupable, parce que peut-être elle est inconnue des hommes. Qu'elle n'allège pas non plus la faute grave, en l'attribuant aux conseils d'autrui ; puisque personne ne peut forcer celui qui ne consent pas. Loin d'être une confession, cet acte n'est qu'une défense qui n'apaise pas, mais qui provoque ; ensuite il montre de l'ingratitude : parce qu'en diminuant la faute, il diminue aussi la gloire de celui qui pardonne. » (1) Les femmes, lors même qu'elles sont spirituelles, tombent souvent dans cette erreur ; car elles font à leur confesseur l'histoire de chaque péché, et finissent par jeter toute la faute sur les autres, sur les voisins, sur les domestiques ou sur ceux qui les y ont portées. Ensuite, lorsqu'elles ne peuvent pas cacher une action qui est mauvaise en soi, la fausse honte qui leur est innée les entraîne à excuser l'intention qu'elles ont eue, et alors elles la présentent sinon sous de belles couleurs du moins sous une apparence moins défavorable. Ames spirituelles, gardez-vous de pareilles actions, je vous en prie pour la gloire de Dieu ; car une telle confession de ses fautes n'est pas une accusation, mais une excuse qui expose le pénitent au grand danger de n'obtenir ni le pardon de ses péchés, ni la pu-

(1) Serm 16. in. Cant.



reté du cœur qu'il doit acquérir par l'usage de ce sacrement.

330. Résumons donc ainsi ces enseignements religieux : que toute personne pieuse s'approche de ce saint mystère avec une douleur efficace, jointe à une profonde soumission d'esprit et à une ferme confiance dans la bonté divine. Ensuite, qu'elle découvre avec une sincère simplicité et sans excuse non-seulement toutes ses fautes, mais encore les causes qui les ont occasionnées. Si elle se confesse souvent dans ces dispositions, si surtout elle le fait quand elle sent son âme chargée de péchés plus graves, elle acquerra non-seulement une entière pureté pour le moment, mais encore la force de la conserver et de ne plus retomber dans les mêmes fautes. Ainsi ce sacrement a la vertu de produire la pureté du cœur, qui est une disposition prochaine pour acquérir l'amour divin et atteindre à la perfection elle-même. De plus le bon et fréquent usage de la sainte confession est un secours très-puissant, qui paralyse tellement la force du démon, qu'il l'empêche de nous nuire d'aucune manière et de mettre obstacle à nos progrès dans la vertu. Il est facile d'en comprendre la raison. Toute la puissance de nos ennemis s'appuie sur les péchés que nous avons commis ; si ces péchés sont mortels, ils leur donnent un plein pouvoir sur nos âmes ; s'ils sont véniels, ils ne leur accordent aucun pouvoir, mais ils augmentent leur audace et les encouragent à nous attaquer de nouveau, à se précipiter sur nous. D'où il résulte que l'âme qui se confesse bien et souvent, étant ordinairement exempte de péchés, enlève aux démons tout pouvoir, toute audace, tout courage et toute puissance ; de sorte qu'elle peut marcher plus librement et plus rapidement dans le chemin de la perfection. Césaire rapporte qu'un théologien d'une vie édifiante, étant tombé gravement malade, aperçut un démon caché dans un coin de sa chambre et l'apostropha, sans s'effrayer de son aspect terrible, en lui adressant ces paroles de saint Martin : « Que fais-tu ici, bête cruelle ? » Puis, en vertu de son

autorité sacerdotale, il lui ordonna de dire tout haut ce qui lui nuisait le plus à lui et à ses complices. Comme cet esprit malin demeurait taciturne, sans répondre à ses questions, sans obtempérer à ses ordres, il le somma au nom du Seigneur de répondre et de dire la vérité; alors cette bête infernale avoua tout et dit : « Parmi les ressources de l'Église il n'y en a pas qui nous nuise et qui énerve nos forces autant que la fréquente confession. » (1) Ainsi quiconque est avide de la perfection doit se confesser souvent et comme il convient.

---

## CHAPITRE V.

**S'IL FAUT AUSSI ACCUSER TOUTES LES FAUTES DE LA VIE PASSÉE, OU BIEN, LA CONFESSION GÉNÉRALE EST-ELLE UTILE POUR ACQUÉRIR LA PURETÉ DU CŒUR ET PARVENIR A LA PERFECTION ?**

331. Quant à la confession générale le directeur doit suivre la règle très-prudente que nous donnent communément les théologiens, en observant que l'accusation de toutes les fautes de la vie passée est nécessaire à quelques uns, nuisible à d'autres et utile à plusieurs. Elle est nécessaire à ceux qui dans les confessions précédentes ont omis quelque chose qui appartienne à l'essence de ce mystère; par exemple, s'ils ont caché avec malice une faute mortelle, ou s'ils se sont approchés du saint tribunal sans les dispositions nécessaires, c'est-à-dire sans un sincère repentir et sans une ferme résolution de ne plus pécher. Il n'y a aucun doute que les pénitents ne soient obligés

(1) L. 41. Mirac. c. 38.



d'accuser de nouveau toutes leurs fautes passées, ou du moins celles qu'ils ont commises, depuis le temps où ils se sont rendus coupables de confessions sacrilèges, et d'une si grave injure envers ce sacrement, qu'ils ont profané volontairement par leur négligence, au lieu d'en recueillir les précieux fruits : car ces fautes, n'ayant jamais été effacées, il est nécessaire de les soumettre de nouveau à l'autorité du prêtre, afin qu'elles soient lavées dans le sang divin du Rédempteur. Aussi dit-on que la confession générale est alors nécessaire. Mais comme je m'adresse à des personnes spirituelles, qui ordinairement ne sont pas coupables de tels sacrilèges, je ne m'étendrai pas davantage sur ce point. La confession générale est nuisible à d'autres. On rencontre en effet des personnes timides et scrupuleuses, qui ne sont jamais tranquilles, quoiqu'elles aient déclaré toutes leurs fautes et qu'elles en aient fait une suffisante, une abondante pénitence. Elles voudraient toujours recommencer leurs confessions et répéter ce qu'elles ont déjà dit, espérant ainsi calmer la crainte et les angoisses de leurs cœurs. Il ne faut pas les entendre ; car une nouvelle confession éveillerait en elles, comme un nid de vipères, mille scrupules qui les piqueraient encore plus cruellement, et les tourmenteraient de mille manières. Pour nous en convaincre, il suffit d'observer que les craintes et les angoisses, qui proviennent des scrupules, ne sont point fondées sur la raison mais sur de vaines appréhensions qui, à la vue des péchés passés, s'augmentent, s'excitent et se déchainent avec plus de violence contre ces pauvres âmes. D'où il résulte que celles-ci trouvent d'autant moins la paix, qu'elles la recherchent avec plus de sollicitude dans de nouvelles confessions. On ne peut tranquilliser les âmes troublées, qu'en leur commandant au nom de l'autorité sacerdotale de ne plus se rappeler les fautes passées, et d'obéir à celui qui tient la place de Dieu.

332. Mais si dans une confession particulière ou générale j'avais omis un péché mortel, que deviendrai-je ?

Voilà un des doutes qui jettent ces personnes dans des angoisses mortelles, voilà un nouveau trait qui les blesse et les fait souffrir cruellement. Le directeur s'efforcera donc d'éloigner cette vaine ombre de leur esprit et de chasser cette crainte panique de leur cœur. A cet effet, il pourra leur exposer la doctrine de saint Thomas, et de tous les théologiens qui enseignent avec ce grand docteur que si, après avoir fait un examen sérieux et attentif, on oublie en confession quelques péchés mortels, ils sont remis indirectement par la vertu de la sainte absolution ; car un péché grave ne peut être effacé sans l'autre. La grâce sanctifiante n'est pas moins opposée à toute faute mortelle que la lumière aux ténèbres. Or de même que les rayons du soleil ne peuvent pas dissiper une partie des ténèbres de la nuit, et traîner en même temps l'autre avec soi, mais les chassent toutes ensemble aussitôt qu'ils paraissent à l'horizon ; ainsi la grâce sanctifiante, entrant dans l'âme, ne peut pas tellement s'accorder avec les fautes graves, qu'elle détruise les unes et laisse les autres intactes ; elle doit les effacer toutes simultanément. Lors donc que le pénitent s'est réconcilié avec Dieu au moyen d'une bonne et sainte confession, la grâce divine efface tous les péchés mortels qu'il a oubliés comme ceux qu'il a déclarés. Le directeur doit par conséquent le rassurer en lui disant que, quand même il aurait oublié un péché mortel, il en a cependant obtenu le pardon, qu'il se trouve en état de grâce et dans la voie du salut. C'est ainsi qu'il calmera son âme et lui rendra la sérénité. « Celui qui se confesse, dit saint Thomas, obtient le pardon, à moins qu'il ne soit dissimulé. Or celui qui en s'accusant oublie un ou plusieurs de ses péchés n'est pas dissimulé ; c'est là une ignorance de fait qui l'excuse entièrement. Donc il obtient le pardon. C'est ainsi que les péchés oubliés sont remis ; car il serait impie d'espérer un demi-pardon. » (1)

(1) Suppl. 3. part. Q. 10. a. 5.



333. Enfin la confession générale est très-utile à plusieurs. De ce nombre sont ceux qui n'ont pas encore fait une semblable accusation de leurs péchés : on peut même dire qu'en général il est très-avantageux aux personnes spirituelles de se confesser, au commencement de chaque année, des fautes qu'elles ont commises pendant l'année précédente. Quelques auteurs modernes ont osé blâmer cette très-louable coutume, mais ils l'ont fait sans raison et sans fondement. Car l'institut de l'ordre vénérable de Cîteaux, approuvé par les souverains pontifes, en fait un précepte à ses religieux. Saint Ignace la prescrit également dans ses règles à tous les membres de sa compagnie. Saint Bonaventure la recommande aussi aux religieux de son ordre. (1) Saint Thomas l'examinant avec la sévérité de la théologie la comble de louanges. (2) Et Benoît XI veut que les religieux qui confessent les séculiers imposent à leurs pénitents, non comme un précepte mais comme un conseil, l'obligation de faire tous les ans, devant leurs curés, une revue des fautes qu'ils ont commises pendant chaque année. Enfin cette pieuse coutume est confirmée par l'exemple des saints, qui ne se sont pas contentés de l'approuver dans les autres, mais qui ont voulu l'observer eux-mêmes, et l'insinuer ainsi à ceux qui veulent suivre leurs traces. Saint Eligius évêque voulant acquérir une très-exquise pureté du cœur s'accusa, devant un prêtre, de toutes les fautes qu'il avait commises depuis son enfance, et dès lors il fit réellement de plus rapides progrès dans la perfection. (3) Le saint évêque Engelbert, s'étant renfermé dans sa chapelle domestique avec un autre prélat, se confessa de toutes les fautes de sa vie, en versant une telle abondance de larmes que sa poitrine en était inondée. Or cette intime, cette très-vive douleur, que le saint ressentit au tribunal sacré de la pénitence, est pour nous non-seulement un sujet d'admiration mais encore

(1) In Reg. Novit. c. 3. — (2) 4. dist. 17. Q. 3. a. 4. — (3) Surius in vita sancti.

un exemple, que nous devons imiter. Le lendemain, ce digne prélat renouvela aussi l'accusation d'autres fautes, en répandant une semblable pluie de larmes. (1) La vie des saints est remplie de pareils exemples, il est donc inutile de nous arrêter davantage à les rapporter ici.

334. Le motif qui a porté les saints à combler de louanges cette accusation générale des fautes de toute la vie, ou de chaque année, est aussi celui qui m'a décidé à prolonger cet article. En effet, les confessions générales ne sont pas seulement un moyen très-avantageux, pour acquérir la pureté du cœur et de la conscience, elles sont encore un secours puissant pour nous conduire à la perfection elle-même. Car lorsque l'âme aperçoit, d'un seul coup-d'œil, tous les péchés dont elle s'est rendue coupable pendant toute sa vie, ou pendant l'année précédente, elle ressent une bien plus grande douleur, que quand elle ne considère que l'une ou l'autre faute, comme cela lui arrive dans ses confessions ordinaires. Elle est couverte d'une plus grande confusion et pénétrée d'un plus vif sentiment d'humilité, quand elle voit l'immense multitude de ses péchés, que lorsqu'elle n'aperçoit qu'une seule faute qu'elle a commise tout récemment. Un ou deux régiments de soldats n'ont pas autant de force pour repousser l'ennemi, que tous les régiments qui forment une armée. De même une ou deux fautes dont nous nous accusons dans nos confessions ordinaires, n'ont pas la même efficacité que toute l'armée de nos péchés, pour dompter la dureté de notre cœur et nous inspirer une profonde humilité, une entière soumission d'esprit. « Je vous rappellerai toutes mes années dans l'amertume de mon âme, » disait le roi Ezéchias en s'adressant au Seigneur. (2) Il se représentait donc toutes les taches dont il avait souillé son âme pendant sa vie, puis il les accusait comme dans une confession générale devant Dieu, et provoquait ainsi dans son cœur une grande amertume, une douleur intense, un

(1) In vita S. Engelberti. — (2) Isaïæ c. 38. v. 15.



sincère repentir. Or qui ne voit que par cette douleur plus vive, par cette humilité plus profonde et plus sincère, l'âme devient plus saine, plus pure et parvient à un plus grand éclat de splendeur ? Car la résolution d'amendement étant toujours proportionnée à la douleur, et les secours de la grâce divine nous arrivant alors en plus grande abondance, pour l'exécution de ces bons propos, il en résulte que nous pouvons non-seulement acquérir, mais encore conserver plus facilement la pureté de conscience. En outre, dans ces accusations générales, le confesseur pénètre mieux l'état du pénitent : il voit s'il avance ou s'il recule : il connaît les passions qui exercent le plus d'empire sur lui, les vertus dont il est dépourvu, et les fautes dans lesquelles il tombe plus souvent. Il pourra donc lui indiquer des remèdes plus propres, lui suggérer des conseils plus sages, et lui indiquer des moyens plus adaptés à ses nécessités. Ainsi nous pouvons conclure avec raison que ces confessions sont très-capables de purifier et de perfectionner les âmes.

335. Jésus-Christ nous en offre un exemple dans la vie de sainte Marguerite de Cortone. François Marchio rapporte que ce divin Rédempteur, considérant avec quelle ferveur cette célèbre pénitente s'était convertie, la comblait de consolation ; afin de l'éclairer et de l'attirer à son service. (1) Plein de pitié et d'amour pour elle, il l'appelait souvent pauvre petite. Mais un jour, animée d'une tendre et filiale confiance dans son bien-aimé Sauveur, elle lui adressa ces paroles : Seigneur, vous me donnez toujours le nom de pauvre petite. Hélas ! quand donc m'accorderez-vous le très-agréable nom de fille ? Vous n'en êtes pas encore digne, reprit Jésus-Christ. Pour que je vous appelle ma fille et que je vous regarde comme telle, il faut purifier davantage votre âme par une accusation générale de toutes vos fautes. Marguerite le comprit et après s'être appliquée pendant huit jours entiers à la recherche de ses

(1) In Vita Sanctæ. c. 7.

péchés, elle les fit connaître au prêtre, en répandant encore plus de larmes que de paroles. Sa confession terminée, elle se mit un voile sur la tête et une corde au cou, puis elle s'approcha humblement de la sainte table pour recevoir le corps adorable du Rédempteur. Or à peine eut-elle participé à ce divin mystère, qu'elle entendit une voix qui lui dit intérieurement ces paroles : « Ma fille ! » A ce nom si doux et désiré avec tant d'ardeurs, elle fut ravie, comblée d'un océan de bonheur et de joie. Tellement que revenue de cette extase et toujours remplie d'admiration, elle ne cessait de répéter : ô douces paroles : « Ma fille ! » O voix suave ! O paroles pleines de joie et de sécurité : « Ma fille ! » Ici encore le lecteur peut voir combien l'examen général de ses péchés a d'efficacité, pour guérir, purifier et perfectionner les âmes ; puisque de l'état de pauvre servante auquel était réduite cette illustre pénitente, dans les premiers moments de sa conversion, il a pu l'élever au titre honorable de fille chérie. Tellement que celle qui auparavant n'était digne que de la commisération du divin Rédempteur devint, par ce moyen, l'objet de ses complaisances et de son affection. Toute personne spirituelle doit donc contracter la sainte habitude d'accuser en général, à la fin de chaque année, toutes les fautes qu'elle a fait connaître au prêtre dans ses confessions ordinaires ; et le directeur fera bien de l'exiger des pénitents qui s'appliquent à la vie spirituelle. Car s'ils s'acquittent de cette dévotion avec un sentiment de douleur, avec le désir de leur avancement, ils acquerront une plus grande ferveur d'esprit et une pureté plus éclatante.

336. Il me souvient d'avoir lu qu'un novice de la religieuse famille de saint Dominique, s'étant assoupi près de l'autel pendant la nuit, entendit une voix qui lui disait : « Allez, et faites-vous raser de nouveau la tête. » (1) Ce jeune religieux, comprenant que le Seigneur l'avertissait

(1) In vitis P. P. Prædicatorum part. 4. c. 7.



ainsi de réitérer sa confession, alla aussitôt se jeter aux pieds de saint Dominique, lui déclara une seconde fois ses péchés, mais avec plus de détails, d'attention et d'exactitude. Peu de temps après, il alla se reposer et aperçut pendant son sommeil un ange qui, portant à la main une couronne d'or enrichie de diamants très-précieux, descendait du ciel et se dirigeait vers lui, pour orner sa tête de cette magnifique couronne. Que le directeur fasse la même exhortation aux personnes spirituelles. Qu'il leur dise : pour un tel jour, pour une telle solennité, ornez votre tête d'une grande propreté : c'est-à-dire préparez-vous à la confession annuelle, arrachez de votre âme les plus petits péchés, afin qu'elle apparaisse candide et brillante de pureté aux yeux du Seigneur. Qu'il les assiste ensuite avec beaucoup de charité, qu'il leur suggère les moyens et les avertissements les plus convenables à leurs dispositions. Car c'est en agissant ainsi qu'il aura la consolation de les voir un jour couronnés d'étoiles brillantes, non pas en cette vie, mais dans l'autre.

---

## CHAPITRE VI.

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR LES CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

337. *Premier avertissement.* Par rapport à la doctrine que nous avons exposée dans le premier chapitre de cet article, j'observe qu'il ne faut point approuver la trop grande réserve de certains confesseurs, lorsqu'il s'agit de donner l'absolution aux âmes d'une grande piété. J'en ai rencontré un qui, pendant l'espace de six mois, n'avait pas accordé une seule absolution à ses pénitentes,

personnes d'ailleurs d'une conscience très-délicate, et qu'il admettait fréquemment à la sainte table. J'en ai trouvé un autre qui permettait souvent à toutes les religieuses d'un couvent de recevoir la sainte Eucharistie, de manger le pain des anges et qui cependant leur donnait rarement la sainte absolution. Je ne comprends pas comment ces prêtres peuvent avoir le courage de priver leurs pénitents d'un bien spirituel aussi grand que celui, qui est accordé aux âmes dans ce mystère, par le moyen de la sainte absolution. Car il est certain qu'elle les orne de la grâce sanctifiante, s'ils l'ont perdue, et qu'elle l'augmente en eux quand ils l'ont conservée. Ainsi par l'absolution le pénitent reçoit toujours quelque degré de grâce sanctifiante, c'est-à-dire autant qu'il en faudrait pour le rendre éternellement heureux dans le ciel. En outre il acquiert par ce sacrement la force de ne plus retomber dans ses fautes habituelles : car, dit saint Thomas, cette vertu est un effet commun à tous les sacrements de l'Église : « Tous les sacrements apportent quelque remède au péché, par cela même qu'ils confèrent la grâce. » (1) Pourquoi donc priver les âmes d'un si précieux trésor dont elles pourraient s'enrichir, si les prêtres voulaient exercer à leur égard les pouvoirs dont ils sont revêtus, pour les combler des biens célestes ?

338. Mais ils répondent qu'ils s'abstiennent de donner l'absolution pour deux raisons : d'abord ils disent que ces personnes ne leur fournissent pas, dans leurs confessions, une matière suffisante d'absolution ; ensuite ils prétendent que les défauts dont elles se confessent sont peu considérables et difficiles à corriger, parce qu'ils proviennent du tempérament et de l'inclination naturelle. C'est pourquoi ils doutent qu'elles aient les dispositions requises, la douleur suffisante et l'intention efficace de s'amender. Voilà ce en quoi consistent leurs difficultés, qui cependant ne sont pas fondées. La première raison qu'ils allè-

(1) 3. part. Q. 4. alias 63. a. 6. in corp.



guent est nulle; car tous les théologiens disent que le même péché peut être la matière de plusieurs absolutions; de sorte que quand le pénitent se repent et s'accuse d'un péché de sa vie passée, comme le confesseur peut le lui suggérer, il fournit une matière certaine, sur laquelle l'absolution peut retomber licitement et avec fruit. Saint Charles Borromée, saint Ignace de Loyola, saint François de Borgia et d'autres grands serviteurs de Dieu participaient tous les jours au saint mystère de la confession, tous les jours ils recevaient la sainte absolution; et cependant ils ne commettaient pas aussi souvent des fautes considérables. Ainsi, en s'accusant de quelque péché de la vie passée, ils s'assuraient de la substance ou, comme disent les théologiens, de la validité de ce sacrement, et purifiaient leurs consciences timorées des légères imperfections qui leur échappaient, comme des effets de la fragilité humaine. C'est d'après ces réflexions et ces exemples que le directeur doit se faire une idée de l'administration du sacrement de pénitence.

339. La seconde difficulté a également peu de solidité; puisque les théologiens disent que la confession et l'absolution sont valides et légitimes; pourvu que le pénitent se repente efficacement d'une des fautes vénielles dont il s'accuse, lors même qu'il y en aurait d'autres qu'il ne détesterait pas suffisamment, à cause du grand danger où il se trouve d'y retomber: car une faute vénielle dont on se repent sincèrement fournit une matière certaine d'absolution, et celle qu'on ne déteste pas assez n'empêche pas le fruit du sacrement. En effet, comme il n'y a pas de précepte rigoureux qui ordonne de la faire connaître, il n'y en a pas non plus qui oblige d'en concevoir une douleur suffisante. Le directeur aura donc soin de conseiller à ses pénitents d'accuser toujours un ou plusieurs péchés de la vie passée, surtout ceux qu'ils détestent déjà et qu'ils n'ont plus l'habitude de commettre. Comme on ne saurait alors douter qu'ils ne se repentent sincèrement de semblables fautes; la sainte absolution sera toujours légitime, et le

sacrement ne courra aucun danger d'être nul, lors même que les pénitents manqueraient des dispositions requises, par rapport aux défauts peu considérables dans lesquels ils tombent quelquefois. Saint Bonaventure n'ignorait pas que les novices, qui ne pensent à rien autre chose qu'à leur perfection, et ne s'occupent pas d'autres affaires que de leurs exercices spirituels, ne commettent point de péchés véniels volontaires, et ne tombent ordinairement que dans des fautes qui ont leur cause dans le tempérament de leur nature fragile; néanmoins ce grand saint leur conseille, sans hésiter, l'usage quotidien de la sainte confession. (1) Ainsi quiconque découvre ses fautes au tribunal sacré, peut et doit être absous, pourvu qu'il y apporte les dispositions requises. Cependant je ne veux pas dire que si le pénitent se propose de communier plusieurs jours de suite, il doive, sans y être obligé par d'autres motifs, se présenter tous les jours devant le prêtre et en recevoir chaque fois l'absolution. Je dis seulement que si plusieurs jours séparent les communions l'une de l'autre, et que le pénitent désire de recevoir l'absolution, il ne faut pas la lui refuser, afin de ne point le priver d'une augmentation de la grâce sanctifiante, et des nouveaux secours que le mystère sacré peut lui procurer pour l'amendement de sa conduite.

340. *Second avertissement.* Quant au repentir dont nous avons parlé dans le chapitre second, le directeur observera qu'il ne faut pas écouter facilement ces âmes méticuleuses, qui s'imaginent qu'elles ne conçoivent jamais une sincère douleur de leurs péchés et qui, pour cette raison, entrent dans une grande affliction, éprouvent des angoisses mortelles, chaque fois qu'elles s'approchent du tribunal de la pénitence. Pour traiter avec ces personnes, il doit avoir sous les yeux la doctrine de saint Thomas que suivent tous les théologiens. Ce saint docteur distingue dans la pénitence deux espèces de douleurs : l'une qu'il appelle essentielle, et qui

(1) Reg. Novit. c. 3.



réside tout entière dans la volonté, puissance spirituelle de l'âme; cette douleur rétracte le mal et s'en afflige par un acte qui de sa nature n'est pas sensible, parce qu'il est spirituel, comme la puissance dont il émane. « La contrition renferme deux espèces de douleurs : l'une qui réside dans la volonté et qui forme l'essence de la contrition, qui n'est rien autre chose que le déplaisir du péché passé. » L'autre a son siège dans la partie sensitive, et provient d'une surabondance de la douleur spirituelle sur le sens intérieur, c'est-à-dire sur le cœur de l'homme. C'est ce que saint Thomas dit encore en ces termes : « L'autre douleur réside dans la partie sensitive, et provient de la douleur elle-même, en vertu d'une loi naturelle d'après laquelle les forces inférieures suivent l'impulsion des forces supérieures. » (1) Il faut donc toujours se souvenir que la douleur essentielle est celle que produit la volonté, et non pas celle qu'on éprouve dans le cœur ou la partie sensitive. C'est la première et non la seconde qui est nécessaire à la sainte confession; car le déplaisir sensible n'est qu'une pure sympathie et accord du cœur avec le déplaisir de la volonté : or nous ne pouvons pas toujours avoir à volonté cette douleur sensible, car l'appétit sensitif ne produit pas toujours cette sympathie et cet accord; parce qu'il est une de ces puissances qui tantôt obéissent et tantôt résistent opiniâtrément à la partie supérieure de l'âme, comme le remarque bien le docteur angélique : « La partie inférieure n'est pas tellement soumise à la partie supérieure, qu'elle subisse toutes les impressions que celle-ci veut lui communiquer. » C'est ainsi qu'il arrive souvent que la volonté s'afflige sincèrement, sans que la douleur parvienne jusqu'au sens intérieur ou se fasse sentir dans le cœur : voilà pourquoi les personnes craintives s'imaginent qu'elles n'ont pas de repentir, quoiqu'elles aient la substance d'une véritable douleur.

341. Si donc le directeur s'aperçoit que son pénitent

(1) Suppl. 3. part. Q. 3. 1. in corp.

demande à Dieu la douleur nécessaire, et fait tout son possible pour l'exciter au moins dans sa volonté ; s'il observe qu'il a pris la ferme résolution de ne plus offenser Dieu ; il doit le délivrer de tout scrupule et de toutes angoisses, en lui assurant qu'il a certainement la douleur nécessaire, lors même qu'il sentirait son cœur plus dur que le roc. Qu'il veille surtout à ce que ces personnes timides s'appliquent à produire leurs actes avec paix et tranquillité, sans violence et sans efforts excessifs. Car ces inquiétudes inquiètent l'âme et empêchent les actes de parvenir jusqu'au cœur : elles sont cause qu'on éprouve d'autant moins d'affections sensibles, qu'on les recherche avec plus d'empressement. De plus, ces tristes angoisses empêchent la volonté de produire des actes toujours plus parfaits, car elles opposent un obstacle aux lumières et aux mouvements intérieurs du Saint-Esprit, qui ne se communique qu'aux âmes paisibles, sereines et tranquilles.

342. *Troisième avertissement.* J'ai dit dans le quatrième chapitre que, pour constituer un moyen de perfection, la sainte confession doit être tellement intègre, qu'elle fasse connaître tous les péchés et même les fautes légères ou peu considérables. Cependant afin de ne point abuser de mes paroles, il faut les entendre avec une prudente modération. Car il y a des personnes qui sont pénétrées d'un si vif repentir de leurs égarements, qu'elles ne peuvent se rassasier de les accuser, qu'elles les répéteraient tous les jours, si on le leur permettait. Il est donc nécessaire de les avertir que la pénitence, qui doit expier leurs fautes passées, ne consiste pas dans ces excès. Saint Thomas distingue deux espèces de pénitences, l'intérieure et l'extérieure. La pénitence intérieure consiste dans la douleur et le déplaisir du péché commis ; et celle-là, dit le saint, il faut la conserver pendant toute la vie, sans jamais l'abandonner. Voici ses propres paroles : « La pénitence intérieure est celle qui inspire la douleur du péché commis. Et cette pénitence doit durer jusqu'à la fin de la vie ; car



l'homme doit toujours déplorer le péché dont il s'est rendu coupable. » (1) Saint Jean Chrysostome parlant de la pénitence intérieure dit aussi qu'elle doit être perpétuelle : (2) « Le fréquent souvenir de ses péchés est si utile à l'homme, que l'apôtre saint Paul s'efforçait de rappeler à sa mémoire la pensée même de ceux que Dieu lui avait déjà pardonnés. Quand il ne trouvait pas de fautes dans le présent, il recherchait celles qu'il avait commises par ignorance, et que le baptême ou la confession de la foi avait effacées ; parce qu'il savait que la tristesse et les larmes que provoque le souvenir des péchés sont utiles à l'âme. » Saint Augustin tient le même langage : « Que nous restet-il à faire, sinon de pleurer toute notre vie ? Car là où cesse la douleur, là aussi finit la pénitence. » (3)

343. « La pénitence extérieure, ajoute saint Thomas, est celle par laquelle on donne des signes extérieurs de repentir, en confessant verbalement ses péchés au prêtre qui les absout, et en accomplissant la pénitence que l'arbitre de la conscience inflige. Cette pénitence ne doit pas durer jusqu'à la fin de la vie, mais seulement jusqu'à un temps déterminé d'après la mesure du péché. » (4) Le directeur doit donc se conduire d'après cette doctrine, lorsqu'il rencontre des âmes pénétrées d'un vif regret de leurs fautes, et qui désirent les effacer par de nouvelles accusations trop fréquentes. Il faut les exhorter à faire des actes de repentir en présence de Dieu, au pied d'un crucifix, et à renouveler souvent des actes de contrition dans leurs méditations et leurs oraisons privées. Il leur conseillera d'exciter en elles une confusion intérieure, une profonde humilité et un sincère repentir de leurs fautes, sans penser à les accuser de nouveau ; supposé cependant qu'elles aient bien accompli ce qui leur est recommandé à ce sujet. Car c'est la pénitence intérieure et non l'autre qui leur convient pour le moment ; c'est elle qui les fera mar-

(1) 3. part. Q. 23. alias 84. a. 8. in corp. — (2) L. 2. de Comp. Cordis. — (3) L. de vera et falsa pœnit. c. 13. — (4) Loco supra citato.

cher plus rapidement dans la pratique des vertus, et qui surtout leur donnera une plus grande assurance de leur pardon.

---

## CHAPITRE VII.

### RÉFUTATIONS DE QUELQUES DIFFICULTÉS QUI ARRÊTENT CERTAINS PRÊTRES, ET LES EMPÊCHENT DE RECEVOIR OU DE CONSERVER LA CHARGE D'ENTENDRE LES CONFESSIONS.

344. Dans le chapitre précédent j'ai suggéré au directeur quelques avertissements utiles, sur la manière d'entendre les confessions. Nous ne nous écarterons pas de notre but, en ajoutant quelques observations sur la conduite qu'on doit tenir, lorsqu'il s'agit de recevoir ou de conserver la sainte charge d'entendre les pénitents en confession, et en réfutant les objections qu'on pourrait opposer, pour se soustraire à un ministère si pénible. Il y a des prêtres qui ne veulent pas s'imposer ce fardeau, ou qui s'en déchargent après l'avoir porté pendant quelque temps; parce qu'ils ne se reconnaissent pas capables de décider tant et de si importantes questions, qui se présentent au tribunal sacré, non-seulement sur des matières difficiles et diverses, mais encore par rapport à des personnes de conditions, de mœurs et d'inclinations si différentes; ou parce qu'ils n'osent pas espérer l'effet désirable, en prodiguant leurs soins aux maux si graves et pour ainsi dire inguérissables, qui sont le partage de la faible humanité. Ces prêtres doivent prendre courage, lorsque leurs évêques, qui sont juges compétents en cette matière, les croient capables de supporter cette charge: car Dieu assiste ordinairement, d'une manière toute spéciale, les



prêtres qui administrent ce sacrement avec une bonne intention ; il les aide dans la discussion et dans la décision des plus grandes difficultés, dans l'indication des remèdes convenables aux maux les plus extraordinaires, et les comble de si abondantes lumières que, hors de ce sacrement, ils ne sauraient jamais avoir autant de perspicacité. Écoutons comment saint Augustin les encourage et les exhorte par le témoignage de sa propre expérience : « Je puis vous assurer de moi-même que je me sens différemment ému, lorsqu'avant de catéchiser je vois devant moi l'homme érudit, l'ignorant, mon compatriote, l'étranger, le riche, le pauvre, l'homme privé, le dignitaire, celui qui est au pouvoir, des personnes de différentes nations, d'âge et de sexe différents ; des personnes de telle ou telle secte, imbues de telle erreur ou de telle autre : c'est d'après ces différentes émotions que je commence, que je continue et que je termine mon sermon d'une manière convenable à chaque auditeur. » (1)

345. Voilà comment le Seigneur accorde à ses ministres les lumières adaptées non moins aux qualités qu'aux nécessités des pénitents, qui viennent pour demander du secours spirituel. Que le directeur ne m'objecte pas ici que ces connaissances étaient accordées à saint Augustin par infusion, parce qu'il était un saint : mais que pour lui pécheur, il ne saurait mériter de pareilles faveurs. Car les secours que Dieu accorde à ses ministres, pour procurer le bien spirituel des autres, doivent être considérés comme des grâces gratuites qui, comme le disent saint Thomas et tous les théologiens, ne requièrent pas le mérite particulier de celui qui les reçoit ; puisqu'elles ne lui sont pas faites pour sa propre utilité ni à cause de son mérite personnel, mais plutôt pour l'avantage et le profit spirituel des autres. Il doit donc être certain que Dieu lui accordera dans l'occasion, lors même qu'il ne les mériterait pas, les lumières nécessaires pour bien diriger les âmes.

(1) L. de Catechiz. rudib. c. 13.

346. Ensuite saint Augustin nous assure qu'outre les lumières et les mouvements intérieurs, par lesquels Dieu lui-même gouverne les directeurs, la charité vient aussi, comme une maîtresse habile, comme un guide éclairé, leur suggérer les remèdes à tous les maux. « Parce que, dit le saint docteur, on doit la même charité à tous, il ne faut pas donner à tous la même médecine : car la charité enfante les uns et souffre patiemment les autres ; elle a soin d'édifier les premiers et craint d'offenser les derniers ; elle s'incline devant ceux-ci, et se lève devant ceux-là ; elle caresse les uns et réprimande les autres, elle n'est ennemie de personne, elle est la mère de tous. » Saint Augustin veut nous faire comprendre par ces paroles que la charité intérieure conduit tellement les saints ministres du Seigneur, qu'ils savent se conformer à l'état, à la qualité, aux mœurs, aux inclinations, aux besoins de chacun, et sont utiles à tous. Que les prêtres ne s'effraient donc pas, quand l'évêque les juge capables de supporter le fardeau de la direction des âmes, qu'ils se confient en Dieu, qu'ils se revêtent des entrailles de la charité intérieure, et ils pourront s'acquitter de leurs fonctions d'une manière non-seulement utile aux autres, mais encore nécessaire pour eux-mêmes.

347. D'autres prêtres croient devoir se soustraire à ce ministère, parce qu'ils craignent qu'après avoir entendu le récit des tentations et vu la fragilité de leurs pénitents ils ne viennent aussi à se souiller des mêmes péchés ; c'est pourquoi ils ne veulent pas s'exposer au danger pour secourir le prochain. Mais qu'ils rejettent cette crainte panique loin de leurs cœurs. Car Dieu ne permettra pas que les tentations, qu'occasionne l'audition des confessions, nuisent aucunement à leur bien spirituel ; il disposera même les choses de telle sorte, qu'ils se délivreront de leurs propres misères avec d'autant plus de facilité, qu'ils s'occuperont à soulager les autres avec plus de commisération. « Il arrive quelquefois, dit saint Augustin, que quand l'âme du directeur apprend les épreuves des au-



tres, elle se sent agitée, en écoutant leurs tentations par condescendance; parce que cette même eau qui sert à laver la multitude, devient sale en se mêlant à la boue. Car en recevant les souillures de ceux qui s'y lavent, elle perd pour ainsi dire la limpidité de sa pureté. Mais le confesseur ne doit pas craindre de pareils résultats; parce que Dieu qui dispose de tout avec sagesse le délivrera de ses propres tentations, d'autant plus facilement qu'il se fatiguera lui-même, avec plus de miséricorde, à chasser celles des autres. » (1) Que le prêtre fixe donc le regard de la pure intention sur la gloire de Dieu, et sur le bien spirituel du prochain; qu'il procède ensuite avec les précautions nécessaires, sans rien craindre pour lui-même. Car le Seigneur fera que ces eaux troublées par les tentations et par les fautes d'autrui deviennent, pour son âme, un bain qui la rendra plus pure et plus brillante aux yeux de Dieu; en effet, personne ne s'est jamais perdu en sauvant les autres.

348. Plusieurs prêtres commencent d'abord à confesser avec un certain zèle pieux; mais lorsqu'avec le temps ils s'aperçoivent que leurs exhortations, leurs conseils, leur industrie spirituelle et leurs travaux ne produisent pas le fruit qu'ils en attendaient, parce que leurs pénitents retombent toujours dans les mêmes péchés, dans les mêmes faiblesses et qu'ils continuent à s'exposer au danger des mêmes occasions; ces confesseurs se laissent aller au découragement, à la consternation et n'exercent plus leur ministère qu'avec répugnance, jusqu'à ce qu'enfin, vaincus par le dégoût, ils l'abandonnent entièrement. Pour ranimer leur courage abattu, ils doivent se persuader que l'amendement, la conversion des âmes ne dépendent pas principalement de leurs efforts, mais de la grâce efficace du Tout-Puissant; il faut surtout qu'ils excitent et affermissent leur espérance en Dieu, croyant fermement que, comme il est écrit dans saint Luc : « Le Seigneur

(1) 2. part. Pastor. c. 5.

peut faire naître de ces pierres des enfants d'Abraham. » (1) Il n'y a pas d'âme si égarée que Dieu ne puisse, en l'éclairant de ses lumières, la ramener dans la voie du salut et même l'élever au comble de la perfection, si cela plaît à sa souveraine Majesté. Il ne faut donc pas que le confesseur se décourage, mais qu'il insiste par ses exhortations, ses avertissements, ses conseils, ses réprimandes et ses supplications; qu'il emploie de nouveaux moyens, qu'il recoure à de nouvelles industries, qu'il adresse surtout au ciel de ferventes prières pour ces personnes incorrigibles, afin que le Seigneur daigne briser la dureté de leur cœur. C'est ce que saint Augustin nous insinue par une comparaison très-convenable. Il dit qu'il faut agir à l'égard de ces âmes ensevelies dans le sommeil du vice, comme un fils plein d'amour pour ses parents agit à l'égard de son père déjà très-avancé en âge, et atteint d'une léthargie mortelle : bien qu'il sache que les médecins désespèrent de sa vie; lors même qu'il est certain que le funeste sommeil doit lui donner la mort, il ne cesse cependant pas de lui parler, de le veiller, d'essuyer la sueur de son front et de lui prodiguer tous ses pieux soins; afin de retarder au moins de quelques instants la mort qu'il ne peut pas rendre impossible. Le saint docteur s'exprime ainsi : « Souvent même un fils exerce cet acte de charité à l'égard de son vieux père, qui va bientôt mourir. Lorsqu'il le voit léthargique à la fin de sa vie, quand les médecins lui disent : Cette maladie oppresse votre père, excitez-le, ne le laissez pas dormir, si vous voulez qu'il vive. Alors ce bon fils assiste le vieillard, il le panse, l'éveille, lui essuie le visage, l'importune par amour, et ne permet pas que celui qui doit bientôt mourir meure sitôt. » (2) Saint Augustin tire ensuite cette conséquence importante : Si nous tourmentons avec tant de charité nos parents et nos amis, afin de leur conserver la vie temporelle; combien à plus forte raison devons-nous exercer une pieuse im-

(1) C. 3. v. 8. — (2) De Verbo Dom. serm. 59. c. 12.



portunité envers nos amis spirituels, qui sont nos frères? De sorte qu'aucun ennui, aucune fatigue ne nous empêchent de les secourir, quelque peu d'espoir qu'il leur reste. « Combien plus de charité ne devons-nous pas témoigner à nos amis, avec lesquels nous vivrons non-seulement pendant quelques jours en ce monde, mais pendant toute l'éternité auprès de Dieu. »

349. Et lors même que le confesseur, après tous ses efforts et toutes ses peines, n'obtiendrait aucun amendement dans la conduite de ses pénitents, devrait-il pour cela se décourager? Pourquoi renoncerait-il à l'administration de ce sacrement, puisque sa récompense et sa couronne lui sont assurées? Le Seigneur ne se montre pas reconnaissant envers ses ministres à cause de la conversion des âmes, qu'il peut seul ramener à lui quand il le veut, mais à cause des efforts qu'ils ont faits pour espérer ces conversions. Il arrive même que notre récompense est plus grande, lorsque les fruits de notre ministère sont moins abondants, quoique nous ayons plus travaillé et montré plus de patience, plus de zèle et plus de charité. Si donc le directeur est sûr de trouver son profit spirituel dans l'exercice de la charité; il n'a aucune raison d'abandonner cet exercice, il ne peut même avoir aucun motif de se décourager.

350. D'autres confesseurs éprouvent un grand ennui et du dégoût, lorsqu'ils doivent non-seulement entendre toujours les mêmes fautes, les mêmes comptes et les mêmes histoires; mais encore répéter sans cesse les mêmes avertissements, indiquer les mêmes moyens, suggérer les mêmes conseils et faire les mêmes réprimandes. Cet ennui s'augmente surtout quand leurs pénitents sont tellement bornés qu'ils ne savent pas s'expliquer, si stupides qu'ils ne comprennent rien, tellement durs et obstinés qu'ils ne veulent pas se rendre ni se soumettre. Ils conçoivent alors de l'horreur pour cette charge qu'ils abandonnent entièrement, ou qu'ils continuent en donnant fort peu de soins à leurs pénitents. Que ces prêtres lisent ce que saint

Augustin dit de l'ennui qu'on éprouve, lorsqu'il faut répéter cent fois les mêmes choses aux enfants d'un âge tendre et d'un esprit tardif; les réflexions de ce saint leur serviront à chasser le dégoût qu'ils éprouvent, quand ils sont obligés de traiter des mêmes matières, avec les mêmes personnes et surtout avec les plus bornées. Voici ses paroles : « Mais s'il nous est fastidieux de répéter fréquemment aux enfants les observations accoutumées et convenables, unissons-nous à eux par l'amour fraternel, paternel et maternel, et ainsi unis à leur cœur par ce lien d'amour nous trouverons toujours nouveau ce que nous devons leur répéter plus souvent. Car l'affection d'une âme compatissante est si puissante, que s'ils s'affectent de nos paroles, lorsque nous parlons; nous sympathisons aussi avec eux, lorsqu'ils étudient; tellement que ce qu'ils entendent, ils croient le dire par nous, et que nous apprenons en quelque sorte par eux, ce que nous leur enseignons. » (1) Le saint docteur continue à nous instruire par une comparaison très-convenable : « Imaginez-vous, nous dit-il, qu'un de vos amis est venu d'un pays éloigné, pour vous voir. Vous le conduisez par toutes les rues de la ville; vous lui montrez les palais, les temples, les jardins, les prés et les édifices que vous avez vus mille fois, et que sans cette occasion vous ne daigneriez pas même regarder; vous lui parlez de choses qui sont déjà depuis longtemps ensevelies dans votre mémoire, et que, sans cette circonstance, vous ne jugeriez pas même dignes de votre attention; parce que l'amour que vous avez pour votre ami et le désir de lui plaire vous rendent agréables et nouvelles des choses qui vous sont très-connues. De même, pour la question que nous traitons : si le directeur a une véritable charité pour ses pénitents, le saint et spirituel amour lui fera paraître nouveaux tous les conseils, les moyens, les instructions, les réprimandes et les industries auxquels il recourt, lors même qu'il les aurait

(1) L. de Catech. rudib. c. 12.



déjà renouvelés cent et cent fois; les faiblesses, les défauts, les péchés de ses pénitents seront nouveaux pour lui, quoiqu'il les ait entendus des milliers de fois : car la couleur de nouveauté et la saveur de l'esprit, que le saint amour jettera sur toutes ces choses, chassera tout l'ennui de les entendre et de les répéter.

351. En un mot, il est évident que le prêtre doit avoir un cœur enflammé d'une sincère charité, pour exercer et bien remplir ce ministère; puisque l'Apôtre dit : « La charité est bienveillante, elle est patiente, elle souffre tout, elle supporte tout, » elle rend tout agréable par la douceur qui lui est innée. (1) Qu'il était rempli d'entrailles de charité, ce saint Ambroise dont Paulin rapporte qu'en écoutant les pécheurs s'accuser de leurs fautes il versait d'abondantes, de tendres larmes, et provoquait ainsi les gémissements des coupables, de sorte qu'il paraissait lui-même être accablé sous le poids de leurs crimes! « Chaque fois, dit l'historien de sa vie, que quelque pécheur venait s'accuser et demander pénitence de ses fautes : il pleurait tellement qu'il forçait le coupable à pleurer lui-même; il s'imaginait être prosterné à côté du suppliant. » Une même charité embrasait le cœur du saint évêque Hugues qui, en écoutant les pécheurs s'accuser de leurs fautes, se répandait en nombreux gémissements de commisération pour leurs faiblesses, et arrachait par ses sanglots les larmes des yeux de ses pénitents. L'auteur de sa vie dit qu'en confessant un jeune homme, appelé Gualtérus Célésius, il versa une telle pluie de larmes sur sa tête, qu'elles coulaient comme des ruisseaux sur ses joues. Que le directeur entretienne une étincelle de cet amour dans son cœur, et il ne craindra plus l'ennui d'entendre ni de répéter les mêmes choses; car tout ce qui vient de la charité est toujours doux, toujours nouveau.

352. Qu'il prenne garde surtout d'éloigner jamais, d'une manière inconvenante et pour ainsi dire inhumaine, au-

(1) 1. Cor. c. 13. c. 4.

cun pécheur quel qu'il soit et quelque mal disposé qu'il puisse être, en le renvoyant honteusement, ainsi que le font quelques-uns par imprudence, ou en lui adressant ces paroles sévères et humiliantes : Retire-toi, tu es un réprouvé; comme j'ai entendu dire qu'il y en a qui ont coutume de faire. Cela n'est pas de la charité, mais de la colère; ce n'est point là une véritable ferveur, c'est de l'orgueil. Je conserve profondément gravé dans mon âme ce que saint Denys l'aréopagite, disciple de l'Apôtre des nations, écrit dans une de ses lettres à un moine appelé Démophile. Ce religieux avait repoussé, par des paroles sévères et sans lui avoir accordé la sainte absolution, un prêtre qui, prosterné à ses pieds, accusait ses péchés. Après lui avoir rappelé la bonté de notre très-doux Rédempteur qui non-seulement courut après la brebis perdue, mais la rapporta même sur ses propres épaules dans le bercail, l'Aréopagite le reprend en ces termes : « Ce prêtre priait, il vous disait qu'il était venu pour chercher le remède à ses péchés : mais vous, non-seulement vous en avez eu horreur, vous l'avez encore accablé de malédictions, en l'appelant misérable... et enfin vous lui avez dit : Va rejoindre tes semblables. » (1) Puis il ajoute ces paroles remarquables : « Et ce qui n'est pas permis; après avoir commis un si grand péché contre la charité, vous êtes entré dans le temple, où vous avez violé le Saint des Saints. » En voyant un saint d'une si grande autorité réprimander si sévèrement celui qui avait repoussé un pécheur avec dureté, le directeur peut comprendre combien c'est un grand mal, et combien il doit se garder de tomber dans de pareils excès. Lors donc qu'il rencontre une âme qui n'est pas bien disposée, il doit l'instruire et la mettre avec une grande charité dans de bonnes dispositions. Si elle ne veut pas se convertir par une véritable pénitence, il lui refusera l'absolution, mais d'une manière convenable : en lui disant que ce n'est point par indigna-

(1) Epist. 8. ad Demoph.



tion mais par nécessité, et bien malgré lui ; qu'il est prêt à la recevoir avec bienveillance, aussitôt qu'elle reviendra pénétrée d'une véritable douleur, et dans les dispositions requises pour recevoir la sainte absolution. En un mot, que le directeur revête des entrailles de miséricorde, et il remplira son ministère non-seulement avec douceur, mais encore selon toutes les lois de l'équité et du bien.

353. Enfin lorsque certains prêtres s'aperçoivent que la charge d'entendre les confessions leur devient onéreuse, surtout quand elle leur pèse pendant plusieurs heures ; lorsqu'ils sentent quelque fatigue de tête ou quelque affaiblissement de leurs forces, ils se déchargent insensiblement de ce fardeau, et finissent par en secouer entièrement le joug, quand ils le peuvent. Que ces confesseurs s'efforcent de supporter généreusement les incommodités de ce ministère, en considérant les peines, les fatigues et les douleurs que le divin Rédempteur a souffertes, le sang et la sueur qu'il a répandues avec tant d'amour pour nous racheter. Qu'ils conçoivent ainsi un vif désir de travailler au salut des âmes, et se persuadent bien que rien n'est plus agréable à Jésus-Christ, ni plus capable de leur attirer sa bienveillance. Ce zèle fervent les animera d'une sainte ardeur qui les rendra prompts et habiles dans leurs fonctions. Qu'ils apprennent à mépriser les peines, les difficultés et les fatigues qu'on rencontre nécessairement dans le saint ministère. Qu'ils réfléchissent que si le corps est affaibli par une séance prolongée au tribunal de la pénitence, l'esprit s'y fortifie considérablement : car les vertus de tout genre y sont mises en pratique : la charité y occupe un rang sublime, tantôt en instruisant, tantôt en réprimandant, soit en donnant un conseil, soit en ramenant dans la voie du salut ceux qui en sont écartés, soit enfin en conduisant à la perfection les âmes ferventes et dociles. Le zèle de la gloire de Dieu s'y exerce à détruire l'empire du péché. La mortification s'y fait sentir par la gêne qu'éprouve la nature dans l'exercice pénible de cette charge. La véritable humilité y remarque dans

les autres ce dont elle serait capable, si la grâce divine ne l'assistait. Il faut de la patience avec les simples, de la commisération avec les faibles, de la bonté avec les pécheurs. En un mot le prêtre peut plus facilement devenir un grand saint en écoutant les confessions, qu'en vaquant à tout autre exercice spirituel. Le directeur doit penser à ces avantages spirituels, et s'exciter ainsi à supporter courageusement toutes les peines et toutes les fatigues de son ministère : comme font les négociants auxquels l'espérance du profit et du gain donne le courage de continuer leurs travaux, et de vaincre toute lassitude.

354. Jean de Nivella était à l'article de la mort : théologien célèbre et homme vraiment apostolique, il avait consacré toute sa vie au salut des âmes soit en prêchant la parole de Dieu, soit en administrant avec assiduité le sacrement de la pénitence : dans ce moment même se présente, à la porte du couvent, un homme à peine couvert de pauvres habits demandant avec instances la grâce de faire, près de ce bon religieux, une sainte confession de tous ses péchés. Les domestiques voyant que le serviteur de Dieu luttait avec la mort, renvoyèrent cet étranger, en lui disant que le père était réduit à un tel état qu'il ne pouvait plus entendre les confessions. Le moribond s'en étant aperçu ordonna qu'on fit venir le pauvre et après avoir entendu l'aveu de ses fautes avec toute la présence d'esprit dont il était capable dans ce moment, il lui donna la sainte absolution. Lorsqu'il eut terminé cet acte de son ministère, le saint avoua qu'il n'aurait pas donné, pour une grande somme d'argent, l'œuvre de charité qu'il venait de faire envers cet homme en le confessant; il expira quelques heures après. Peu de temps auparavant un excellent docteur en médecine avait promis à ce même religieux de le guérir, à ses propres dépens, d'une infirmité qui le faisait souffrir cruellement; pourvu qu'il prît pendant quelque temps un soin assidu de son corps. Combien de temps faudra-t-il sacrifier pour le rétablissement de ma santé? reprit le religieux. Au moins trois mois, dit



le médecin. Trois mois ! s'écria l'homme de Dieu, pas même trois semaines ne seront accordées pour soigner ce misérable corps, si je dois m'abstenir de gagner des âmes dont le prix est le sang de Jésus-Christ. (1) Si nous avions un semblable zèle, nous serions bien éloignés de trouver trop grandes les fatigues du saint ministère, elles ne nous paraîtraient plus que légères.

(1) Thom. Cantiprat. apud l. 20. 31.

---





## ARTICLE IX.

**Examen quotidien de la conscience ou huitième moyen d'acquiescer la perfection.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

**ON DÉMONTRE PAR L'AUTORITÉ DES SAINTS PÈRES QUE L'EXAMEN QUOTIDIEN DE LA CONSCIENCE EST UN MOYEN TRÈS-EFFICACE, POUR PARVENIR A LA PERFECTION.**

355. L'homme spirituel peut effacer les fautes qui souillent sa conscience, par deux confessions différentes. L'une que nous appelons sacramentelle et qui se fait aux pieds du juge sacré. L'autre qui est privée et par laquelle l'âme s'accuse devant Dieu, sans l'intervention d'aucun homme : on appelle cette dernière examen quotidien, parce que les personnes qui aspirent à la pureté du cœur, et qui tendent à une haute perfection, suivent tous les jours cet exercice spirituel. Dans l'une et l'autre nous devons faire l'accusation de nos fautes, dans la première aux oreilles du prêtre, dans la seconde devant Dieu seul qui nous est présent. Et si la douleur, que l'homme conçoit dans la confession privée, est accompagnée d'une charité parfaite, les péchés sont également remis dans l'une comme dans l'autre accusation, et l'âme recouvre sa première pureté. Il y a cependant cette différence, que la personne coupable d'une faute grave est obligée, sous peine de péché mortel, de la faire connaître au prêtre, autrement elle retomberait dans l'état d'inimitié de Dieu, à cause de la

négligence d'un devoir si rigoureux. Mais si elle ne se reconnaît coupable que de fautes légères, elle est obligée par une règle de conseil à les découvrir au confesseur; et même, si elle tend sérieusement à la perfection, il est nécessaire qu'elle les déclare à son directeur, afin d'acquérir une plus grande pureté de conscience, qui la disposera plus que toute autre chose au parfait amour de Dieu. Cependant l'accusation de l'âme seule en la présence de Dieu jouit d'une prérogative, que nous ne trouvons pas dans la confession sacramentelle; car on peut la faire à sa volonté, en tout temps, en tout lieu et à toute heure; ce qui ne saurait se faire par rapport au mystère de la pénitence, qui requiert non-seulement la présence d'un prêtre comme ministre mais encore des temps et des lieux déterminés. Ainsi puisque nous avons traité, dans l'article précédent, de la confession sacramentelle; il convient de parler, dans celui-ci, de celle qui se fait sans le concours d'aucun ministre, sous les yeux de Dieu seul et qui ne renferme que l'examen particulier de la conscience: car celui-ci est aussi un des moyens les plus efficaces pour acquérir la pureté du cœur, et par conséquent la perfection elle-même; comme nous le démontrerons par l'autorité des saints pères dans ce chapitre, et par la raison dans les suivants.

356. « A la fin du jour, dit saint Basile, après avoir terminé toute occupation corporelle et spirituelle, chacun fera très-bien si, avant d'aller se reposer, il applique son esprit à examiner soigneusement sa conscience, » pour y découvrir toutes les fautes qu'il a pu commettre pendant le jour qui vient de s'écouler. (1) Saint Ephrem, le plus ancien des saints pères, compare cet examen à la revue des comptes, que fait le soir et le matin un marchand qui désire l'heureux succès de son négoce: il examine tout avec soin, il voit quel a été son profit, quelle a été sa perte. De même, nous dit le saint, si nous désirons de faire des

(1) Serm. 1. de Inst. monach.



progrès dans la perfection, il faut que notre négoce spirituel subisse tous les jours son examen : « Chaque jour, le soir et le matin, considérez avec attention de quelle manière marchent votre négoce et la quantité de votre gain. » (1) Ensuite entrant dans plus de détails il ajoute : « Le soir rentrez dans la cellule de votre cœur, interrogez votre conscience et dites-lui : Pensez-vous que j'aie offensé le Seigneur en quelque chose ? N'ai-je pas proféré des paroles inutiles ? N'ai-je point péché par mépris ou par négligence ? N'ai-je pas irrité le prochain par quelque vexation ? N'ai-je point déchiré sa réputation par quelque mauvais rapport ? etc..... Au retour du matin réfléchissez en vous-même et dites : Comment pensez-vous que cette nuit se soit passée pour moi ? Y ai-je fait mon profit spirituel ? Des pensées mauvaises et deshonnêtes ne sont-elles pas venues se présenter à mon esprit, ne m'y suis-je point arrêté volontairement ? etc..... » Saint Ephrem termine en disant qu'il faut expier, par une sincère douleur, les péchés ou les défauts qu'on a remarqués et les laver avec les larmes de la pénitence.

357. N'avez-vous pas encore observé la sollicitude et la diligence, avec laquelle un père de famille gouverne sa maison ? Tous les jours il fait venir près de lui son agent d'affaires, il l'interroge sur les dépenses qu'il a faites, et lui en demande un compte exact. Ensuite il examine si ces dépenses ne sont pas superflues ni trop considérables, ou si au contraire elles sont trop faibles et trop restreintes ; afin d'éviter toute superfluité et toute parcimonie dans les provisions nécessaires et convenables. C'est ainsi que nous devons procéder pour la direction de notre âme. Dans le petit monde de la nature humaine, la raison tient la clef, c'est elle qui domine : les autres facultés et les sens sont les serviteurs, les sujets, qui doivent lui obéir et lui être soumis. La raison doit donc tous les jours interroger ces puissances, et leur demander compte de leurs opérations.

(1) Tom. 3. serm. Ascet. de Vita religios.

Elle examinera si les pensées de l'intelligence n'ont pas été vaines, orgueilleuses, aigres, deshonnêtes ou contraires à la charité ; elle verra si nous ne nous sommes point arrêtés à ces pensées volontairement et avec négligence. La volonté doit aussi paraître en jugement pour rendre compte de ses affections et dire si elles ont été coupables de péché ou imparfaites, si elle y a consenti. Viennent ensuite les sens : la raison demandera aux yeux, si leurs regards ont été curieux, immodestes, licencieux ou trop libres. Elle exigera de la langue qu'elle dise elle-même si ses paroles ont été injurieuses, insolentes, colères, oisives ou contraires à la charité. Les oreilles, le toucher et le goût lui rendront également un compte rigoureux de leurs actions. Que l'âme expie alors par une vive douleur tous les péchés qui auront été découverts ; qu'elle remette en meilleur état tout ce qui était mal disposé. Si la raison discute ainsi chaque jour toutes ses opérations, elle les conformera certainement aux lois du bien, de l'honnête, et conduira l'âme dans le chemin de la perfection, non-seulement avec sécurité, mais encore avec habileté et promptitude. Toute cette comparaison est tirée de saint Jean Chrysostome qui, après nous avoir montré la grande importance de l'examen quotidien, nous excite à suivre ce saint exercice, en nous disant : « Il faut faire pour les péchés ce qu'on fait pour les dépenses d'argent. Aussitôt que nous sommes levés, avant de sortir ou de commencer un ouvrage soit privé soit public, nous appelons notre agent d'affaires, et nous lui demandons compte des dépenses, pour savoir s'il les a faites à propos ou non..... Faisons la même chose pour nos œuvres : après avoir évoqué notre conscience, demandons-nous aussi raison de nos paroles, de nos actions et de nos pensées ; voyons ce que nous avons fait pour notre avantage ou pour notre perte. Examinons quels sont les discours vieieux, deshonnêtes et honteux, les regards licencieux qui nous ont por-

(1) Serm. de Pœnit. et Confes.



tés à l'intempérance, les pensées qui nous ont occasionné quelque perte spirituelle, en portant nos mains à faire de mauvaises actions et notre langue à prononcer des paroles inconvenantes, ou enfin par leur propre perversité.»(1)

358. Saint Grégoire écrit : « Celui qui ne surveille pas sa conduite, qui ne veut pas ou ne sait pas discuter ses actions, ses paroles, ses pensées, celui-là ne marche pas même en sa propre présence ; car il ignore ce qu'il est dans ses mœurs et dans ses actions. Il n'est pas présent à lui-même, celui qui n'a pas soin de s'examiner et de se connaître tous les jours. » (2) Saint Bernard assure que l'examen nous corrige de tout défaut : « Dès le matin demandez-vous compte de votre nuit, et rendez-vous prudent pour le jour qui commence. Car en vous examinant ainsi, vous ne pécherez plus désormais. » (3) Mais pour ne point ennuyer ni fatiguer le bienveillant lecteur par une trop longue citation de textes, j'ajouterai seulement que saint Dorothee, proposant l'examen comme un moyen très-propre à conserver la pureté de conscience, disait entre autres choses, quoiqu'il fût un des anciens pères, que cet enseignement venait d'une longue tradition ; de sorte qu'on peut voir par là que, dès les premiers siècles de l'Eglise, l'examen de conscience était déjà regardé par les saints comme un des moyens les plus efficaces, pour acquérir la pureté du cœur et pour parvenir à la perfection. « Nos ancêtres et nos pères dans la vie spirituelle nous ont très-bien appris comment nous devons tous les jours effacer nos fautes, et les expier par la pénitence : que chacun s'examine le soir avec attention, et réfléchisse sur la conduite qu'il a tenue pendant la journée. Dès le matin, qu'il examine de nouveau comment il a passé la nuit, qu'il en fasse pénitence et se réconcilie ainsi avec Dieu. » (4)

359. Les saints nous recommandent l'examen quotidien

(1) Serm. de Pœnit. et Confes. — (2) Homel. 4. in Ezech. — (3) Ad fratres de monte Dei. — (4) Doct. 11. de Vita recte et pie instituen.

de la conscience non-seulement par leurs doctrines et par leurs conseils mais encore par leurs exemples, et nous engageant ainsi à suivre constamment ce pieux exercice. En effet on ne saurait trouver aucun saint qui ne se soit servi de ce moyen comme d'une échelle pour atteindre à la perfection chrétienne. Saint Ignace de Loyola ne se contentait pas d'examiner sa conscience deux fois par jour, selon la coutume des anciens pères; à toute heure il discutait attentivement les paroles, les pensées et les actions de ce court espace de temps; aussitôt après, il expiait par la pénitence les moindres fautes que le regard très-pur de son âme avait remarquées, puis il renouvelait le bon propos de mieux employer l'heure suivante. Il ne pouvait pas comprendre comment quelqu'un peut aspirer à la perfection, sans veiller sur son cœur, en examinant continuellement sa manière d'agir. (1) De sorte qu'après avoir bien observé toute sa conduite, on pourrait dire que sa vie entière était un continuel examen. A ce sujet je ne puis taire un acte d'étonnement qu'on remarque dans sa vie, et qui mérite lui-même notre admiration. Le saint, ayant rencontré un de ses pères, lui demanda familièrement combien de fois il était déjà rentré en lui-même, pour s'examiner : Sept fois, répondit celui-ci; oh! vous m'étonnez; si rarement? reprit le saint. Et cependant la nuit n'était pas encore tombée, il restait encore à s'écouler quelques heures du jour, lorsque ce fait arriva. Saint François de Borgia avait contracté la même habitude de s'examiner à chaque heure. Saint Dorothee la conseille même à toute personne spirituelle, comme un exercice très-profitable : « Puisque nous manquons souvent et que nous oublions nos fautes, c'est un devoir pour nous d'examiner à toute heure et avec soin comment nous nous conduisons dans le moment présent et de rechercher les péchés que nous avons commis. » (2) D'où je conclus que l'examen de conscience est un secours très-nécessaire pour attein-

(1) P. Nolarci in vita sancti c. 24. — (2) Doctrina 11, supra citata.



dre la perfection , puisque les saints nous le recommandent non-seulement par leurs conseils mais encore par leurs exemples.

---

## CHAPITRE II.

**RAISONS POUR LESQUELLES LES SAINTS ONT REGARDÉ L'EXAMEN  
QUOTIDIEN DE LA CONSCIENCE COMME UN MOYEN SI NÉCESSAIRE  
POUR ARRIVER A LA PERFECTION.**

360. Nous venons de voir que les saints pères nous recommandent, avec beaucoup d'instances, de veiller constamment sur nos actions, par le saint exercice de l'examen quotidien. En effet, on ne saurait trop le recommander, car la corruption, dont notre nature a été infectée par le péché originel, reproduit toujours en nous les mêmes fautes, les mêmes défauts, et rallume sans cesse le feu des mauvaises affections. C'est pourquoi nous devons au moins une fois par jour examiner les germes vicieux qui se développent dans notre cœur, afin de pouvoir les couper avec le glaive de la pénitence. Ne donnerait-il pas des preuves d'un esprit dérangé, celui qui, après avoir arraché les mauvaises herbes d'un jardin, ne voudrait plus jamais le nettoyer ? Sans doute, car la terre produit de nouveau des herbes inutiles et nuisibles à la bonne culture. Ne pourrait-on pas dire qu'il a perdu l'esprit, ce jardinier qui après avoir coupé les rameaux superflus des arbres, et les rejetons inutiles de la vigne, ne s'inquiéterait plus de renouveler cette opération ? Certainement, et on le dirait avec raison ; car les arbres ne cessent jamais d'étaler avec pompe le luxe de leur feuillage, de leurs branches et de leurs bourgeons. De même il faudrait traiter d'insensé le chrétien qui, après avoir extirpé de son

âme les germes du péché et retranché la superfluité de ses défauts, ne voudrait plus s'appliquer à les arracher, à les détruire par l'exercice continuel d'un sévère examen de la conscience : car il sait très-bien que les herbes de la malice renaissent, que les branches du péché poussent de nouveau, et que les affections perverses revivent toujours ; il n'ignore pas que sans cette vigilante mortification le jardin agréable de notre âme serait bientôt changé en un champ hérissé des épines du péché. Écoutons ce que dit saint Bernard à ce sujet : « Quel est l'homme qui a pu éloigner de lui toutes superfluités, tellement qu'il n'ait plus rien à retrancher ? Croyez-moi, ce qu'on a coupé repousse ; ce qu'on a évité revient ; ce qu'on a éteint se rallume ; et les vices qui ne sont qu'endormis se réveillent. C'est donc bien peu d'y penser une fois, il faut y penser souvent et même toujours, si cela est possible ; car toujours, si vous ne cherchez pas à vous tromper, vous trouverez quelque chose à retrancher. » (1) Ainsi parle ce saint docteur, qui ajoute ensuite ces remarquables paroles : « Tant que votre âme sera unie à votre corps mortel, vous vous trompez, si vous croyez que vos vices sont anéantis, tandis qu'ils ne sont que cachés. » Il ne faut donc jamais être en pleine sécurité, mais les surveiller sans cesse par un examen continuel et les réprimer par de nouveaux actes de douleur et de pénitence.

361. Si un roi savait que ses ennemis sont cachés dans les forêts de son royaume ; ne chercherait-il pas à les découvrir ? Et s'il pouvait les trouver, les laisserait-il vivre impunément ? assurément non ; mais il les poursuivrait avec beaucoup d'ardeur et leur infligerait la peine capitale. Or, nous dit saint Bernard, sachez que vous avez dans votre cœur un ennemi que vous pouvez vaincre et soumettre, mais que vous ne sauriez anéantir entièrement. Que vous le vouliez, que vous ne le vouliez pas, cet ennemi vivra toujours avec vous, toujours il vous fera une

(1) In Cant. serm. 52.



guerre cruelle. Mais quel est cet ennemi implacable et immortel, ou plutôt quels sont ces ennemis qui ne mourront qu'avec vous ? Ce sont vos passions rebelles, et les vices dont elles sont la source et l'origine. « Le Jébuséen habite dans votre royaume : vous pouvez le soumettre mais non l'exterminer. » C'est pourquoi appliquez-vous avec beaucoup de soins à leur recherche et, quand vous les aurez découverts, frappez-les du glaive de la douleur, opprimez-les par la constance des fermes résolutions, afin que s'ils ne périssent pas entièrement, ce qui n'est pas possible, ils soient tellement affaiblis et mortifiés qu'ils ne puissent plus s'opposer à vos progrès dans la perfection.

362. Dites-moi, un ouvrier a-t-il jamais pu construire un vaisseau assez solide pour résister constamment aux efforts de la tempête, sans en être aucunement endommagé ? Vous me répondez que cela n'est pas possible, car tout vaisseau est composé de bois, de planches et de mâts qui ne peuvent pas être tellement joints ensemble, que la violence des vents et des flots ne puisse pas y faire quelque fissure. Quel moyen faut-il donc employer pour l'empêcher alors de se remplir insensiblement d'eau, et de faire un triste naufrage ? Le voici ! Une pompe est continuellement en activité, pour extraire et rejeter l'eau qui s'y introduit. De même l'homme placé, comme un navire fragile sur cet océan de misères, est composé de puissances débiles, de sens languissants, d'affections faibles, et il ne peut pas résister à tant, à de si grandes tentations, ni courir tant et de si grands dangers, assez heureusement pour que son embarcation spirituelle ne soit pas endommagée par quelques péchés véniels, ou par quelques fautes légères qui, souvent réitérées, pourraient ensuite l'exposer au triste naufrage du péché mortel, ou au moins l'éloigner du rivage tant désiré de la perfection chrétienne. Que faut-il donc faire pour empêcher un si grand mal qui pourrait arriver insensiblement ? Le voici : examiner attentivement et tous les jours sa conscience, afin d'en arracher et d'en éloigner tous les péchés qu'on a commis ; en-

suite, fermer par de bonnes et constantes résolutions toutes les issues de l'âme aux eaux mortelles de l'iniquité. Toute cette comparaison est de saint Augustin dont voici les paroles : « Il ne faut pas négliger de se purifier même des plus petits péchés, car l'eau s'infiltrer par les plus petites ouvertures, la sentine se remplit : si l'on n'y fait pas attention, le vaisseau sera submergé. Les marins ne cessent point de manœuvrer, ils manœuvrent afin que tous les jours la sentine soit vidée. Manœuvrez ainsi vous-mêmes, afin que tous les jours vous vidiez votre sentine, c'est-à-dire votre conscience par un sérieux examen. » (1)

363. Cette raison nous en fournit une autre qui prouve évidemment que la perfection ne peut pas s'obtenir, sans l'examen de chaque jour ; car s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé jusqu'à présent, que les péchés et les vices, auxquels nous sommes si enclins, ne peuvent pas être arrachés sans cet exercice, il est évident aussi que sans lui les vertus et surtout la très-belle rose de la charité divine ne pourront pas fleurir dans nos cœurs. Pour que le froment puisse croître dans les champs, il faut en arracher les pierres, en extraire les chardons et les épines, car autrement, dit Jésus-Christ, ils étoufferaient la semence, et enlèveraient tout l'engrais : « Une autre partie tomba sur des endroits pierreux ; et à peine germée, elle sécha ; parce qu'elle n'avait pas d'engrais. » (2) De même le froment choisi des vertus ne peut germer ni fleurir dans le champ de notre cœur, avant que nous en ayons extirpé les racines des mauvaises affections, et fait disparaître ces fautes qui l'endureissent insensiblement en le rendant aussi dur qu'un rocher. Saint Bernard exprime la même pensée : « La vertu ne peut pas croître en même temps que le vice. Pour qu'elle soit en pleine vigueur, il faut empêcher celui-ci de croître. Enlevez les choses superflues, afin que ce qui est sain se développe. Tout ce que vous arrachez à la cupidité revient à l'utilité. Occupons-nous à couper, »

(1) Homel. 24. l. Quing. hom. c. 9. — (2) S. Lucæ c. 8.



au moyen d'un exact examen , tous les germes nuisibles des fautes, des vices et des défauts ; si nous désirons que les fleurs de toutes les vertus s'épanouissent dans le jardin de notre âme : « Occupons-nous à couper. » (1)

364. Saint Augustin, parlant en particulier de la charité qui est le suc de la perfection, dit qu'elle croît en proportion que décroît la cupidité des affections désordonnées ; et que la charité parfaite est dans le cœur qui a su éteindre et détruire tout sentiment de cupidité. « L'accroissement de la charité est la diminution de la cupidité ; mais la perfection se trouve là où il n'y a pas de cupidité. » (2) De même qu'un vase rempli d'eau reçoit d'autant plus d'air qu'on retranche plus de ce liquide, et se remplit entièrement d'air, quand il est vide de toute autre matière ; ainsi, dit saint Augustin, plus notre cœur sera exempt de toute cupidité, plus il concevra de charité ; il ne recevra la plénitude de l'amour que quand il sera vide de toute affection perverse. C'est ce que saint Paul nous fait comprendre par ces paroles : « La fin de la loi est la charité qui vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi véritable. » (3) Comme s'il disait, la fin de la loi et par conséquent notre perfection est la charité. Mais cette fleur ne sort que d'un cœur pur, exempt de toute cupidité, d'une bonne conscience et d'une foi véritable. Or je ne crois pas qu'il y ait, pour procurer cette pureté à notre cœur, un moyen plus efficace que le soin assidu de le purifier par l'examen quotidien, de le laver ensuite par les larmes de la douleur, et enfin de le prémunir contre toute souillure par de fermes propos ; de sorte qu'on ne laisse point passer de jour sans lui donner cette culture. C'est pourquoi nous devons nous appliquer souvent et avec soin à ce saint exercice, si nous voulons faire croître dans notre cœur les roses de la charité, les lys de la pureté, les violettes de l'humilité et de la patience, en un mot les fleurs de toutes les vertus qui le

(1) Serm. 48. in Cant. — (2) L. 83. q. q. — (3) 1. Tim. c. 1. v. 5.

rendront si parfait, si beau et si aimable, que le Roi du ciel viendra y faire ses délices comme dans un jardin agréable.

365. Personne ne peut s'imaginer faire une chose extraordinaire, en consacrant tous les jours un si court espace de temps à cette espèce d'examen pour perfectionner son esprit ; puisque les anciens philosophes eux-mêmes, quoique plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, regardaient cet exercice quotidien comme nécessaire à l'amendement de leur conduite, et s'y appliquaient dans cette intention. Pythagore le prescrivit à ses disciples, et plusieurs d'entre eux contractèrent l'habitude de s'examiner tous les soirs avec beaucoup de soin. Cicéron dit de lui-même : « Suivant la coutume des pythagoriens, je me rappelle le soir, pour exercer ma mémoire, tout ce que j'ai dit, entendu et fait pendant la journée. » (1) Sénèque avoue que tous les soirs il se demandait compte de ses actions : « J'use de cette liberté, dit-il, et tous les jours je juge ma cause. Lorsque le soleil s'est retiré, et que l'épouse qui est ma compagne s'est tue, je scrute en moi-même tout le jour, je pèse toutes mes actions et toutes mes paroles. Je ne me cache rien : je ne laisse rien passer. Pourquoi donc craindrai-je de m'avouer mes erreurs, puisque je puis me dire : Voyez, ne faites plus cela : je vous pardonne maintenant. » (2) Or si les païens s'appliquaient à cette espèce de discussion quotidienne par amour de la philosophie ; combien à plus forte raison les chrétiens ne doivent-ils pas s'y exercer, dans le désir de plaire à Dieu par un cœur pur, d'obtenir la perfection surnaturelle, et de parvenir à la possession des biens incomparables, qui sont préparés aux âmes parfaites dans la céleste patrie ?

366. J'ajouterai encore une autre raison, qui doit nous être aussi connue qu'elle était ignorée des philosophes anciens, parce que nous sommes éclairés des lumières de la foi ; en effet nous savons qu'en nous jugeant souvent,

(1) L. de Senect. — (2) De Irâ.



non pas avec négligence, mais exactement et avec un esprit de pénitence intérieure, nous éviterons le jugement rigoureux et sévère du tribunal divin : puisque l'Apôtre dit : « Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons certainement pas jugés. » (1) Paroles que Cornélius à Lapidé explique ainsi : « Si nous nous jugeons nous-mêmes, si nous nous éprouvons, si nous nous surveillons et que nous examinions notre conscience, afin d'expier par la contrition et par la confession tous les péchés que nous trouverons : assurément nous ne serons pas jugés; nous ne serons point punis par la justice divine. »

267. Cela posé, que le lecteur considère un instant combien sera terrible le jugement de Dieu, combien sera rigide la recherche de toute faute, combien inexorable sera le juge? Combien surtout sera sévère la peine infligée par la justice divine! Et je ne doute nullement qu'il ne conçoive dans son cœur un désir sincère de s'examiner tous les jours, et même plusieurs fois par jour, afin d'éviter un jugement si formidable. Un bon religieux apparut, après sa mort, à un autre religieux son ami, les vêtements négligés et le visage couvert d'une profonde tristesse. Celui-ci lui demanda pourquoi il apparaissait sous un aspect si lugubre; le défunt répondit : « Personne ne croit, personne ne croit, personne ne croit! » Et qu'y a-t-il donc que personne ne croit? reprit son ami. Combien le Seigneur juge rigoureusement, et combien il punit sévèrement; ajouta le feu religieux. A ces mots il disparut, laissant son ami plus mort de frayeur que vivant. (2)

368 Le Seigneur a permis que sainte Marie-Madeleine de Pazzi fit, pendant sa vie, l'expérience du rigoureux examen qui aura lieu devant le tribunal divin; afin que cet exemple nous inspire une grande crainte. (3) Prosternée à genoux pour faire son examen du soir sur les fautes

(1) 1. Cor. c. 2. v. 31. — (2) Doct. de Parad. in lib. de penatis mental. et criminal. — (3) Vincentius Puccini in Vita sanctæ, c. 76.

qu'elle avait commises pendant le jour, cette sainte fut bientôt ravie en extase et placée en la présence de Dieu qui, par un rayon de sa très-pure lumière, lui fit pénétrer la malice de chaque faute avec tant de vivacité, que non-seulement elle-même, mais tous ceux qui l'entendirent parler dans cette élévation d'esprit furent saisis de crainte. Le premier péché dont elle s'accusait était d'avoir négligé d'élever son cœur vers Dieu en s'éveillant, et d'avoir pensé de suite à éveiller les autres religieuses, afin qu'elles puissent aller promptement chanter les louanges du Seigneur, car elle craignait que l'heure ne fût passée. Dans cette faute qui nous paraîtrait un acte d'une sainte ferveur, elle découvrit tant de malice qu'elle implorait la miséricorde divine, en protestant qu'elle n'en était pas digne et quelle méritait plutôt mille enfers. Ensuite elle s'accusait de s'être laissée aller à quelque inquiétude, en priant dans le chœur où elle aurait dû être entièrement absorbée dans la divine contemplation; elle se reprochait d'avoir observé si les novices manquaient aux inclinations prescrites et aux autres cérémonies de l'Église. Et à cause de cette faute que nous regarderions comme un zèle pour la gloire de Dieu, elle suppliait le Seigneur comme pour un péché grave. En outre elle se confessait, comme elle l'avait déjà fait devant le prêtre, d'avoir réprimandé une novice avec peu de mansuétude et de douceur : demandant au Tout-Puissant pardon de cette faiblesse, et lui offrant les mérites infinis des souffrances de Jésus-Christ, afin de l'obtenir plus sûrement. Ce même jour la servante de Dieu se trouvant au parloir du couvent avec une de ses parentes, avait été privée de ses sens par un ravissement subit; et comme elle sentait ce mouvement intérieur de l'Esprit-Saint, elle avait fait signe aux autres religieuses de la transporter ailleurs, pour qu'elle ne fût pas vue des étrangers; mais les sœurs n'ayant pas compris ce qu'elle voulait leur dire, cette extase eut lieu en public, sans quelle pût l'empêcher en aucune manière. Or elle se reprochait amèrement cette conduite où nous ne verrions



pas même une ombre de faute, elle la traitait de fausse piété, parce qu'elle ne s'y était pas montrée telle qu'elle était : priant le Seigneur d'avoir pitié de sa misère, et reconnaissant qu'elle méritait pour cette action d'être précipitée en enfer et foulée sous les pieds de Judas. Elle continua son accusation en énumérant des manquements très-légers, qu'elle déplorait par de semblables expressions de la plus vive douleur. Enfin elle termina cet examen comme un adultère, ou comme un criminel qui touché du plus violent repentir se sentirait entraîné, par la grièveté de ses abominations, à désespérer de la bonté divine : « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, je vous ai déjà tant et si souvent offensé aujourd'hui ; je ne veux pas ajouter ce dernier péché qui serait de ne pas me confier en vous et dans votre miséricorde. Je ne reconnais que trop, Seigneur, que je suis indigne de pardon ; mais le sang que vous avez versé pour moi m'encourage et me donne l'espérance que vous me serez propice. » Le souverain juge lui ayant montré dans une autre extase toutes les fautes qu'elle avait commises pendant sa vie, elle dit en versant d'abondantes larmes : « O mon Dieu ! je me précipiterais volontiers dans les flammes de l'enfer, si par là je pouvais faire que je vous aie moins offensé. » Et cependant personne n'ignore combien fut irréprochable la vie de cette sainte, même depuis sa plus tendre enfance. Tant est grand le poids qui s'ajoute à nos fautes, lorsque le Seigneur les suspend dans sa balance et nous les fait paraître sous leur véritable aspect ! Que deviendrons-nous donc devant le tribunal de Dieu ! Quand nous verrons nos péchés exposés à une lumière bien plus grande que celle qui a pénétré les moindres défauts de cette sainte ? Car les âmes séparées de leur corps voient les choses, sous une toute autre apparence que celles qui sont encore retenues dans l'enveloppe des sens. Quelle crainte, quelle horreur n'éprouverons-nous point alors ? Pour moi, je suis intimement persuadé que si nous pouvions encore mourir, la vue de nos péchés nous donnerait mille fois la mort.

Quelle ressource nous reste-t-il donc? Je n'en vois pas d'autre que de suivre le conseil de l'Apôtre: « Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons assurément pas jugés. » Soyons nous-mêmes nos juges; appliquons-nous au moins une fois par jour à l'examen de notre conscience; suivons attentivement toutes nos démarches, observons-les d'un œil sévère et clairvoyant; effaçons par des actes d'une vive douleur les péchés que nous remarquons, et hâtons notre amendement par des résolutions efficaces, nous souvenant toujours de ce que dit saint Augustin: « Dieu aime à épargner ceux qui s'accusent, et à ne pas juger ceux qui se jugent eux-mêmes. »

---

### CHAPITRE III.

#### DES PARTIES INTÉGRANTES QUE RENFERME L'EXAMEN QUOTIDIEN DE LA CONSCIENCE.

369. D'après la règle que saint Ignace nous a laissée dans ses exercices spirituels, l'examen de conscience se compose de cinq parties. Premièrement, l'âme prosternée en la présence de Dieu par un acte de foi et d'une profonde adoration doit rendre des actions de grâces à la libéralité divine, pour tous les bienfaits qu'elle a reçus de sa bonté pendant toute sa vie et surtout dans le jour présent. A ce sujet saint Bernard nous exhorte de la manière suivante : « Ne vous montrez point tardif ni paresseux lorsqu'il s'agit de remercier. Sachez rendre des actions de grâces pour chaque bienfait. Considérez attentivement les dons que Dieu vous a faits, afin qu'aucun don du Seigneur, grand, petit ou moindre ne soit privé des actions de grâces qui lui sont dues. » (1) Or il n'y a pas de mo-

(1) Serm. 51. in Cant.



ment plus favorable pour faire cet acte que celui de l'examen de conscience pendant lequel l'âme, en rendant compte à Dieu, doit examiner non moins ce qu'elle en a reçu que ce qu'elle lui a rendu ; d'autant plus que par cet acte de reconnaissance l'âme se dispose au repentir, qui doit effacer l'ingratitude de ses péchés.

370. Deuxièmement : il faut demander au Seigneur les lumières nécessaires pour bien connaître ses péchés, ainsi que les fautes dans lesquelles on est tombé. Cette prière est nécessaire : car, dit saint Grégoire, l'amour-propre nous trompe, il obscurcit l'œil de notre âme ; de sorte que nous ne voyons pas nos défauts, ou qu'ils nous paraissent moins graves qu'ils le sont réellement : « Nous commettons beaucoup de péchés qui ne nous paraissent pas considérables, parce que nous nous aimons d'un amour-propre qui nous ferme les yeux et nous caresse en nous trompant. » (1) Il est donc très-important pour nous de demander à Dieu la lumière qui dissipe les ténèbres de cette affection aveugle, afin que nous puissions facilement connaître nos fautes, en pénétrer la malice et en peser toute la grièveté. Car, dit encore saint Grégoire, sans cette parfaite connaissance nous ne pouvons pas concevoir une sincère douleur des péchés que nous avons commis : « L'âme ne reçoit la grâce de la componction que quand elle a compris la grièveté de ses fautes. » (2)

371. Troisièmement : On doit faire une recherche exacte de tous les péchés, de toutes les imperfections dans lesquels on est tombé le jour même ou pendant la nuit précédente. « Que l'homme siège sur le tribunal de son âme, dit saint Augustin, qu'il entre en jugement avec lui-même ; que l'intelligence remplisse le rôle d'accusatrice, en discutant tous les péchés du jour et en les énumérant devant Dieu ; que la conscience soit le témoin ; la crainte, le bourreau ; que l'amour divin efface et détruise l'iniquité avec le glaive de la douleur. » (3) Bien différent des jugements

(1) Homel. 4. in Ezech. — (2) L. 5. in 1. Reg. c. 11. — (3) Homel. Quadr. ex 50. hom. c. 6.

de la justice humaine, qui finit ordinairement par condamner le coupable, celui-ci se termine par la rémission et par le pardon des péchés. Mais pour l'obtenir, il faut, dit saint Chrysostome, ordonner avec beaucoup d'exactitude un procès contre vous-même. Examinez-vous attentivement sur toutes les pensées qui ont occupé votre esprit, sur toutes les paroles qui sont sorties de votre bouche, sur toutes les actions que vous avez faites. « Lorsque vous allez vous reposer, quand personne ne vous empêche; prenez avant de vous endormir le livre de votre conscience; souvenez-vous de vos fautes et voyez si vous n'avez pas péché par parole, par action ou par pensée. » (1) Cependant on doit observer, comme nous en avertit le saint docteur, qu'il ne faut pas faire cet examen avec négligence, ni mépriser les petites fautes; mais en exiger un compte rigoureux, car c'est ainsi que nous éviterons les grandes. « Avant votre sommeil ou votre repos, entrez en jugement.... Ne méprisez pas les petites fautes; mais demandez-en un compte rigoureux. De cette manière vous éviterez plus facilement les grands péchés. » (2) C'est ce que doivent surtout observer les personnes qui ont déjà fait des progrès dans la vertu, ainsi que celles qui sont parfaites; car le péché acquiert en elles plus de malice et, comme le dit saint Isidore, les fautes qui sont légères dans les commençants, deviennent graves dans ceux qui sont parfaits: parce que plus on est élevé, plus la chute est profonde: la grièveté du mal s'augmente en proportion des mérites; on impute souvent aux grands ce qu'on pardonne aux petits. » (3) Si un élève fait un barbarisme, on le regarde comme digne de pitié, mais si le maître lui-même commet une telle erreur, on ne peut la lui pardonner; car il doit connaître parfaitement la langue qu'il enseigne. Il faut dire la même chose des personnes spirituelles. Ainsi elles doivent faire leurs examens avec beau-

(1) In Psalm. 50. hom. 2. — (2) Homel. 43. in Matth. — (3) L. 21. de Summo Bono c. 18.



coup de vigilance, de délicatesse, observant attentivement chaque défaut et, comme le dit saint Isidore, ne rien voir de petit dans leur état.

372. Quatrièmement : après l'examen doit venir la douleur des péchés qu'on a découverts; c'est l'avis de saint Jean Chrysostome : « O mon âme ! nous avons passé le jour. Quel bien avons-nous fait ? Quel mal avons-nous commis ? Si vous avez fait quelque bien, rendez grâces à Dieu, car tout bien est un don du Seigneur ; si vous avez fait le mal, ne le faites plus, souvenez-vous de vos péchés, pleurez-les même dans votre lit, et vous pourrez ainsi les effacer. » (1) Cette douleur doit être vive, humble et soumise, comme nous l'avons dit en parlant de la confession. L'âme reconnaissant ses fautes et ses infidélités doit se présenter devant Dieu comme un fils méchant et ingrat devant un très-bon père, et lui adresser ces paroles de saint Bernard : « Comment, fils ingrat et méchant que je suis, oserai-je lever les yeux vers un si bon père ? J'ai honte d'avoir fait des choses indignes de ma naissance, et d'être dégénéré de mon Père. O mes yeux ! versez d'abondantes larmes ; que la confusion couvre ma face ; que la honte se répande sur mon visage ; que les ténèbres m'ensevelissent. » (2) Je puis assurer mon lecteur que cette douleur aura d'autant plus d'efficacité, pour purifier son cœur de toute tache, qu'elle sera plus sincère et plus humble.

373. Les saints disent que quand une âme pieuse remarque en elle une faute considérable, elle doit s'imposer une pénitence, soit en compensation de sa transgression, soit comme moyen préservatif, afin de ne plus y retomber. « Que l'esprit et l'intelligence, dit saint Jean Chrysostome, soient les juges de l'âme et de la conscience. Faites venir tous vos péchés en votre présence. Examinez tous ceux que vous avez commis, et punissez-les, chacun comme il le mérite. » (3) A ce sujet Théodoret dit qu'un moine nommé Eusèbe eut une distraction pendant qu'on lisait

(1) In Psalm. 50. Hom. 2. — (2) Serm. in Cant. — (3) Homel. 43. in Matth.

le saint Évangile : il regardait alors des habitants de la campagne qui labouraient un champ voisin. Lorsqu'il s'aperçut de cette faute dans son examen de conscience, il prit pour pénitence la résolution de ne plus jamais regarder ce champ qui lui avait été une occasion de péché, et se proposa même de ne plus lever les yeux vers le ciel pour le contempler. Bien plus, il résolut de ne plus passer que par un étroit sentier pour aller au lieu de l'oraison et pour revenir dans sa cellule. Mais comme il craignait encore que quelque objet vînt se présenter à sa vue, lorsqu'il levait la tête par inadvertance : il se fabriqua un instrument de pénitence qu'il s'appliqua sur le cou, pour se forcer à tenir continuellement la tête baissée, sans pouvoir désormais regarder ni le ciel, ni la campagne. Théodoret termine cette histoire en disant : « Il s'imposa cette pénitence, parce qu'il avait regardé des paysans et il la continua pendant quarante ans qu'il vécut encore. »

374. J'ai rapporté ce fait, non dans l'intention de le proposer comme un exemple à imiter ; mais afin de montrer que les serviteurs de Dieu ont toujours eu la louable coutume de s'imposer quelque pénitence, pour se punir et se corriger de leurs fautes. Dans l'usage de ces pénitences il faut avoir égard aux forces de l'esprit et du corps, demander à son directeur celles qui peuvent faire du bien à l'âme sans nuire à la santé. Saint Jean Chrysostome indique quelques-unes de ces peines très-modérées, par exemple : « Pour quelques folles dépenses, faire des épargnes. Pour des paroles téméraires, réciter des prières ferventes. Pour un regard trop libre, faire des aumônes et jeûner. » Il nous conseille aussi de recourir à la discipline, en nous assurant que notre corps ne mourra pas sous les coups, mais qu'il évitera plutôt ainsi la mort. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi nous en donne un exemple ; car après avoir déploré ses péchés, elle se retirait dans sa cellule et se flagellait cruellement. « Si votre conscience ne veut pas s'accuser, dit saint Jean Chrysostome, si elle balbutie et se tait, comme une servante orgueilleuse



et corrompue par la fornication ; frappez-la , déchirez-la par la flagellation. Qu'on lui fasse tous les jours ce jugement... car elle ne mourra pas sous les coups, mais elle évitera ainsi la mort. » (1) Si le pénitent ne peut pas se punir chaque fois qu'il pèche, parce qu'il tombe trop souvent : il pourra seulement ajouter quelques coups en proportion de ses fautes ; si c'est à ce genre de pénitence qu'il a recours. Lorsqu'il ne peut pas jeûner, il fera quelque abstinence en punition de ses péchés, ou bien il se mortifiera dans ses repas ordinaires. On punit la langue précipitée et trop libre, en la traînant sur le pavé et en y traçant ainsi quelques croix. On peut ajouter à ses prières quelque petite pénitence : par exemple, en mettant les mains sous les genoux ; ou en se tenant les bras en croix ; et d'autres semblables que le repentir ou la dévotion peuvent suggérer à chacun.

375. Cinquièmement : on forme enfin le bon propos de ne plus offenser Dieu. Cette résolution, dit saint Jean Chrysostome, doit être si efficace et remplir l'âme d'une si grande crainte, qu'elle ne pèche plus désormais ; et que, semblable à un coupable violemment réprimandé, elle n'ose pas même lever la tête. « Reprenons l'âme et la conscience avec tant de force, qu'elle n'ose plus se révolter, ni nous précipiter dans l'abyme du péché ; se souvenant bien de la réprimande qu'elle a reçue le soir. » (2) Afin que ces bons propos portent les fruits que nous désirons, ils doivent descendre dans certains détails. Cette passion, cette affection désordonnée qui nous a égarés doit être punie en particulier. C'est elle que nous devons crucifier par le repentir et tellement opprimer, par les bons propos, qu'elle n'ait jamais plus l'audace de se précipiter sur nous, ou que du moins elle ne puisse plus nous attaquer avec tant de violence ; car ce sont les résolutions particulières qui peuvent seules triompher de nos vices. En effet elles portent leurs regards tantôt sur tel défaut tan-

(1) Homél. 43. in Matth. — (2) Serm. de Penit. et Confess.

tôt sur tel autre, et donnent ainsi à notre volonté la force, le courage, la constance nécessaires pour résister soit à celui-ci, soit à celui-là; tellement que peu à peu ils sont tous renversés et détruits.

376. Il faut en outre découvrir l'origine de nos défauts, reconnaître la terre et les racines qui produisent ces germes nuisibles; afin de pouvoir les arracher entièrement de nos cœurs. A quoi sert-il de frapper les feuilles et de couper les rameaux d'un arbre stérile, qui couvre la terre de son ombre nuisible? Si l'on ne l'arrache pas jusqu'aux racines, tout est inutile : car bientôt il sera plus vigoureux que jamais, et répandra plus loin son feuillage touffu. De même les bons propos ne sont utiles qu'autant qu'ils détruisent les causes qui produisent nos défauts : car tant qu'elles ne sont pas considérablement affaiblies, elles continuent toujours à nous souiller de nouvelles fautes. Enfin pour terminer l'examen, on récite l'oraison dominicale et la salutation angélique, en demandant au Seigneur la grâce de ne plus l'offenser, et d'accomplir exactement ce qu'on lui a promis; car sans son secours nous ne pouvons absolument rien faire.

---

## CHAPITRE IV.

DE L'EXAMEN PARTICULIER. — COMBIEN IL EST UTILE POUR  
ACQUÉRIR LA PERFECTION. — COMMENT IL FAUT LE FAIRE.

377. Il est absolument impossible de détruire d'un seul coup tous les appétits désordonnés qui nous dominent, d'arracher simultanément et à la fois tous les vices enracinés dans nos âmes, et d'obtenir en même temps un parfait amendement de notre conduite. Aussi Cassien et avec lui tous les maîtres de la vie spirituelle nous di-



sent-ils, qu'il faut procéder avec ordre dans la réforme de nos mœurs. « Nous devons tellement faire la guerre à nos vices, dit cet auteur, que chacun, après avoir reconnu son défaut dominant, dirige contre lui la principale attaque et consacre tous ses soins, toute sa sollicitude, toutes ses observations à le détruire..... en dirigeant chaque jour contre lui les dards de ses jeûnes, les traits de ses soupirs et de ses gémissements : en consacrant ses travaux, ses méditations à l'extirpation de ce vice, et en répandant sur lui les continuelles pluies des prières qu'il adresse à Dieu, pour lui demander instamment d'être délivré de tout défaut et particulièrement de celui-là. » (1) Or tout cela n'est rien autre chose que l'examen particulier dont nous parlons maintenant : car il consiste d'abord à examiner quel est le vice qui nous éloigne le plus du droit chemin, ou le défaut dans lequel nous retombons le plus souvent, ensuite à diriger contre lui tous les efforts de notre âme, afin de le détruire entièrement par un examen particulier et par une industrie toute spéciale.

378. Lorsque nous serons vainqueurs d'une mauvaise affection, ou quand nous aurons détruit un défaut, nous nous proposerons d'en combattre un autre ; puis un autre : et nous arriverons ainsi au comble de la perfection, au moyen de ce stratagème spirituel. Nous ne parvenons pas au sommet d'une haute tour en nous élevant avec des ailes, mais en marchant par degrés. Celui qui veut y arriver franchit d'abord le premier degré, commence ainsi à s'éloigner de la terre, et s'approche du haut de l'édifice. Qu'il monte ensuite le second, le troisième, le quatrième degré, il fuit la profondeur et atteint la hauteur de la tour. Plus il franchit de ces degrés, plus il s'écarte du sol et touche au sommet de l'édifice. De même si au moyen de l'examen particulier nous éloignons pendant un mois nos péchés de notre âme, si nous détruisons dans le suivant une mauvaise affection ; après une demi-année nous

(1) Collat. 5. c. 14.

aurons détruit un vice, et nous nous retirerons ainsi de l'état d'imperfection pour nous élever à la perfection. Nous devons cette comparaison à saint Jean Chrysostome qui, considérant les progrès que nous faisons en corrigeant nos vices et en pratiquant la vertu, les compare aux degrés de l'échelle que Jacob vit comme une voie qui conduit au ciel; et en effet les pas que nous faisons dans la perfection nous approchent toujours plus de la céleste patrie. « Examinons nos vices, dit ce saint père, corrigeons-les avec le temps : l'un pendant un mois, un autre dans le suivant; et rendons-nous de plus en plus parfaits. En montant ainsi comme par degrés l'échelle de Jacob, nous parviendrons au ciel. Car les degrés de cette échelle me représentent, dans cette vision, les progrès des vertus par lesquels nous pouvons quitter la terre et arriver au bienheureux séjour, non par les pas des pieds, mais par la correction et l'amendement de nos mœurs. » (1)

379. Chose admirable! les philosophes païens eux-mêmes, je ne sais si c'est pour notre édification ou pour notre honte, ont employé, afin de se corriger de leurs défauts, des moyens semblables à ceux que je propose. Écoutons ce que Plutarque dit de lui-même : « La piété ainsi que la philosophie ont contribué à former mon esprit. De sorte que je passai d'abord quelques saintes journées sans me mettre en colère, sans me livrer à aucun excès, comme si je célébrais les fêtes pendant lesquelles il n'est pas permis de boire du vin, ni de se laisser aller à la débauche. Ensuite je fis la même chose pendant un mois ou deux pour m'éprouver. Je parvins ainsi à supporter les plus grandes peines, en faisant tous mes efforts pour me conserver en paix et sans colère, exempt de toute parole méchante, de toute mauvaise action, et de la cupidité qui, pour un plaisir passager et déshonnête, attire de grandes inquiétudes et une honteuse pénitence. » (2) Si nous considérons ces moyens, nous verrons qu'ils sont précisément

(1) Homel. 82. in Joan. — (2) De Cohib. Irâ.



ceux que nous proposons sous le nom d'examen particulier, pour modérer des passions, arracher les vices et conduire les âmes à la perfection chrétienne. Or si ce philosophe parvint au moyen de la seule lumière de sa raison, non-seulement à reconnaître la vertu de cet exercice pour amender sa conduite, mais encore à le mettre en usage pour lui-même; combien à plus forte raison le chrétien doit-il s'y appliquer, lui qui a reçu les lumières de la foi, qui sait les exemples de personnes spirituelles parvenues à la perfection par cette voie; et qui est obligé plus strictement que les païens de travailler avec efficacité à l'amendement de sa conduite.

380. Voyons maintenant quelle est la pratique et l'exercice d'un moyen si utile. Dans son précieux livre des exercices spirituels, saint Ignace nous dit qu'il consiste en cinq actes : Premièrement : nous devons dès le matin former la ferme et forte résolution de ne plus retomber dans le défaut, que nous désirons de détruire par le moyen de l'examen particulier; résolution que nous aurons soin de renouveler avec efficacité pendant la méditation; car, dit Thomas à Kempis : « Notre avancement est proportionné à notre résolution. » (1) Secondement : Si quelquefois nous retombons dans cette faute, plaçons notre main sur notre cœur, faisons un acte de contrition et un bon propos d'être plus attentifs à l'éviter. Les moines de l'antiquité avaient coutume de noter leurs fautes, aussitôt après qu'ils les avaient commises. Saint Jean Climaque dit que, se trouvant dans un couvent d'une grande austérité et d'une exacte observance, il remarqua que le procureur portait constamment un petit livre à son côté; l'ayant interrogé sur l'usage qu'il en faisait, celui-ci lui répondit, qu'il y marquait toutes les pensées qui se présentaient à son esprit. Le saint ajoute ensuite : « Il n'était pas le seul, j'en ai remarqué beaucoup d'autres qui suivaient la même coutume. » (2) Il termine par ces paroles

(1) De Imit. Christi l. 4. c. 19. — (2) Gradu 4.

dignes d'attention : « C'est un excellent moyen pour voir à la fin du jour la perte et le gain qu'on a faits. On ne peut en effet reconnaître l'une et l'autre plus exactement qu'en prenant note de tout à chaque heure; car lorsqu'on marque si souvent les différents résultats, on peut ensuite savoir plus facilement le total des actes de la journée. » Il y a certaines personnes qui comptent leurs fautes au moyen d'une espèce de chapelet, qu'elles portent toujours sur elles-mêmes, afin de pouvoir, sans que personne ne s'en aperçoive, conserver le souvenir et se rendre un compte exact de leurs péchés.

381. Troisièmement : Pendant l'examen général du soir, il faut surtout faire attention au défaut qu'on veut extirper par l'examen particulier, concevoir une douleur spéciale des erreurs qu'il a occasionnées, et renouveler plus fermement le bon propos de s'en corriger; on fera bien de noter ensuite les fautes qu'on aura remarquées. Saint Ignace nous indique comment on doit faire ces petites notes. Il faut tracer plusieurs lignes inégales, les unes plus longues que les autres. Sur les plus longues on marquera les fautes des premiers jours, et sur les plus courtes celles des derniers; car le saint suppose que le nombre en diminuera toujours davantage.

382. Quatrièmement : Après plusieurs semaines examinons sur ces notes le nombre des fautes de chaque jour; comparons ensuite un jour avec l'autre, une semaine avec la suivante et voyons attentivement si nous avons fait des progrès, ou si au contraire nous avons reculé. Saint Jean Chrysostome nous y exhorte en ces termes : « Examinons tous notre conscience, voyons et considérons les comptes, ce que nous avons fait de bien pendant telle semaine ou telle autre. Observons comment nous avons avancé pendant la semaine suivante, quelles sont les passions que nous avons corrigées en nous. » (1) Si le pénitent observe quelque progrès, qu'il en rende grâce à Dieu, qu'il re-

(1) Homel. 2. in Genes.



prenne courage et s'efforce plus que jamais de parvenir à un entier et parfait amendement de ses mœurs. Mais s'il ne devient pas meilleur, si même il se trouve plus méchant qu'auparavant, il doit prendre des moyens plus énergiques, par exemple : veiller avec plus d'attention sur lui-même, prier plus souvent et s'imposer quelque pénitence ; afin de fléchir le cœur de Dieu et d'obtenir pour ses faiblesses des secours plus forts et plus efficaces.

383. Cinquièmement : que chacun s'impose quelque mortification proportionnée au nombre et à la grièveté de ses manquements. J'ai dit plus haut que nous devons employer ce moyen contre tout défaut notable ; j'ajoute maintenant que nous devons surtout nous en servir pour extirper les vices qui sont l'objet de notre examen particulier, parce que nous devons travailler efficacement à les détruire. Pour terminer, je citerai l'exemple de saint Ignace. Ce grand maître de la vie spirituelle accablé sous le poids des ans, comblé de tant et de si grands dons de la grâce divine, consommé enfin en toute perfection, saint Ignace n'abandonna cependant jamais l'exercice de l'examen particulier, et conserva toujours le petit livre sur lequel il marquait ses légers défauts. Il continua cet utile exercice jusqu'à ses derniers moments. Après sa mort on trouva ce petit livre sous son oreiller : de sorte qu'il semble avoir laissé, pour testament aux personnes spirituelles, le conseil de ne jamais négliger un moyen si capable de procurer leur amendement et leur perfection. (1)

(1) Jac. Alvar. de Paz. l. 3. part. 3. c. 11. de Adept. Virtut.

## CHAPITRE V.

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR L'ARTICLE PRÉSENT.

384. *Premier avertissement.* Le directeur doit observer deux choses par rapport à l'examen de chaque jour. Il faut d'abord remarquer que cet exercice peut être suivi par toute espèce de personnes, même par celles qui à cause de leur grande simplicité ne peuvent pas recourir aux autres moyens spirituels, tels que la lecture des livres pieux et la méditation. Car quiconque peut se confesser est aussi capable de s'examiner, et de concevoir un vif repentir de ses fautes. Le directeur peut ensuite observer que, parmi les personnes qui tendent à la perfection et même parmi celles qui n'en font pas profession, qui ne s'en occupent pas, aucune ne peut être exemptée de cet examen; car ce genre de secours est efficace non-seulement pour perfectionner mais encore pour sauver les âmes. Le directeur sera bientôt de mon avis, s'il considère que les choses humaines tendent sans cesse à se détériorer et se réduiraient à rien, si on ne les réparait. Une maison se démolit tantôt d'un côté tantôt d'un autre et si l'on n'y fait pas de réparations, elle s'écroule enfin et tombe en un monceau de ruines. Un jardin qui n'est pas continuellement entretenu devient de plus en plus stérile et se change bientôt en un désert inculte. Un vêtement s'use avec le temps et tombe en lambeaux, s'il n'est soigneusement entretenu. Telles sont nos âmes; croyez-le bien. Les passions perverses nous portent au mal avec tant de violence, les démons nous précipitent dans l'abyme du péché avec tant d'impétuosité, les occasions dangereuses sont si séduisantes pour nous, qu'il est impossible que notre âme soutienne tant d'attaques, résiste à tant de séductions, sans être quelquefois renver-



sée ou sans éprouver quelque grande perte. Si donc ces dommages spirituels qui, hélas ! n'arrivent que trop souvent, ne sont pas réparés tous les jours dans l'examen par le repentir et par les bons propos ; elle tombera nécessairement et périra misérablement. C'est ce qui arrive chaque jour aux chrétiens qui ne recourent pas à ces moyens salutaires. Ainsi le directeur doit s'animer d'un saint zèle, et porter ses pénitents à suivre habituellement ce saint exercice.

385. Saint Grégoire se sert d'une comparaison qu'il tire de la nature humaine, pour nous faire comprendre les pertes que nos âmes font tous les jours, et la nécessité de les réparer aussi souvent par les larmes de la douleur qu'excite l'examen quotidien. Les corps croissent et décroissent d'une manière insensible, sans que personne ne s'en aperçoive. Qui a jamais pu voir les membres d'un enfant se développer et s'agrandir ? Qui a pu observer le corps d'un vieillard se contracter et se rétrécir ? Qui a senti son propre corps diminuer ou prendre de l'accroissement ? Les cheveux se blanchissent d'une manière imperceptible, les chairs se rétrécissent, les membres se dessèchent, le corps se courbe et l'homme, sans qu'il l'ait remarqué, se trouve atténué. Ainsi, dit saint Grégoire, notre esprit croît et décroît insensiblement ; et de même que les âmes ferventes augmentent en vertus sans qu'elles s'en aperçoivent, ainsi les âmes négligentes qui ne calculent pas tous les jours leurs pertes et leur gain reculent continuellement, sans le remarquer, et dépérissent de plus en plus. Il faut donc toujours considérer sa propre conscience, l'examiner souvent, la renouveler par le repentir et la rétablir dans son état primitif de pureté. Voici les paroles du saint docteur : « De même que nous ne sentons pas croître nos membres ni notre corps se développer, ni notre visage se changer, ni nos cheveux se blanchir ; car toutes ces mutations se font en nous à notre insu ; ainsi notre esprit subit différents changements selon les affaires dont il s'occupe, et nous ne le remarquons pas, à moins que

nous ne veillions attentivement sur notre cœur , pour observer nos progrès et nos défauts..... En effet , lorsque l'âme se recherche et s'examine avec douleur , elle se rajeunit par ses larmes et se renouvelle par l'encens du repentir. » (1) C'est pourquoi , je le répète , si le directeur désire efficacement le salut des âmes qui lui sont confiées , il doit sans cesse leur inculquer l'habitude de s'examiner tous les jours.

386. *Second avertissement.* J'ai dit dans les chapitres précédents que les saints recommandent l'examen du matin et du soir. Pour le prouver j'ai cité saint Ephrem , saint Dorothee , saint Bernard et plusieurs fondateurs d'ordres religieux qui , marchant sur leurs traces , ont prescrit à leurs disciples ces deux examens de la conscience. Mais comme le directeur ne pourra pas ordinairement obtenir ce double exercice de ses pénitents , il exigera au moins que chacun s'y applique une fois vers le soir , avant de se reposer ; soit parce que ce moment est plus favorable pour demander à la conscience un compte rigoureux de tous ses actes , soit parce que les ténèbres et le repos de la nuit provoquent l'attention , le recueillement et par conséquent aussi le regret des péchés. Mais si le pénitent est tellement irrégulier , qu'il ne puisse pas espérer de lui un examen exact et sérieux ; qu'il insiste et l'oblige à jeter au moins un coup d'œil ou deux sur le jour qui vient de s'écouler , et à rechercher les fautes les plus grossières qui se présentent facilement à l'esprit , afin de les effacer par un bon acte de contrition. Cet abrégé servira non-seulement à le purifier des fautes qu'il a commises , mais encore à le rendre plus attentif pour le jour suivant. Il le préservera ainsi de l'aveuglement d'un grand nombre de fidèles qui , après un premier péché , laissent leurs fougueuses passions se précipiter à bride abattue , sans frein et sans réserve dans toute espèce de désordres. Si le pénitent refuse de faire ce court examen , il lui reprochera ,

(1) Moral. l. 25. c. 6.



sans hésiter, d'avoir peu de soin pour son salut éternel. Si l'on ne peut porter un marchand ni à calculer ni à comparer le gain et les pertes qu'il fait dans son négoce, il devient évident qu'il n'a pas grand désir de s'enrichir.

387. *Troisième avertissement.* On peut conseiller l'usage de l'examen particulier aux personnes qui, délivrées des liens du péché mortel, commencent à marcher dans les voies de la perfection ; car cet exercice leur sera un moyen très-efficace pour y arriver. C'est le directeur qui doit indiquer le sujet de l'examen particulier. Qu'il observe, quand le disciple rend compte de sa conscience, quel est son défaut dominant, quel est le péché dans lequel il tombe le plus souvent, et qui oppose le plus d'obstacles à ses progrès dans la vertu ; ensuite, après avoir instruit le pénitent de la méthode que nous avons indiquée plus haut, qu'il dirige contre ce défaut l'exercice de l'examen particulier. Il faut cependant observer qu'il serait plus avantageux de choisir parmi un certain nombre de défauts ceux qui sont extérieurs, pour les corriger avant les autres ; soit parce qu'ils sont ordinairement accompagnés de quelque scandale ou mauvais exemple pour le prochain, soit parce qu'ils sont plus faciles à déraciner que les défauts intérieurs qui s'attachent à notre âme et ne font pour ainsi dire qu'une même chose avec nous : la prudence veut que l'on commence par les plus faciles, pour attaquer ensuite les plus difficiles et les plus pénibles à détruire.

388. *Quatrième avertissement.* Que le directeur exige de son disciple un compte exact des progrès qu'il fait dans l'extirpation du vice, ou l'acquisition de la vertu qui est l'objet de son examen particulier ; afin de pouvoir lui indiquer les pénitences qu'il doit faire, pour expier ses fautes et les moyens qu'il doit employer, pour remporter de nombreuses et de plus grandes victoires. S'il remarque en lui une grande négligence ou une faute considérable, il pourra lui interdire la sainte communion pour le punir

de sa lâcheté ; si toutefois il est capable de supporter cette peine avec humilité et avec paix. Dranélius rapporte que chez certains peuples de l'Inde les maîtres des jeunes gens, qui s'appliquent à l'étude de la sagesse, exigent que leurs élèves rendent, avant le repas, un compte exact des vertus qu'ils ont pratiquées pendant la journée : s'ils remarquent qu'ils ont été négligents pour leur avancement, ils les renvoient à jeun, afin de les rendre désormais plus attentifs à poursuivre la sagesse. De même le directeur pourra imposer un jeûne spirituel aux pénitents, qu'il trouvera peu fervents dans l'étude de la perfection ; afin de hâter leur amendement par rapport au défaut, qu'ils se sont proposé de surveiller d'une manière toute spéciale au moyen de l'examen particulier.

389. *Cinquième avertissement.* On doit aussi veiller avec beaucoup d'attention à ce que cet examen, loin d'être profitable aux pénitents, ne les jette dans une consternation très-nuisible ; comme il arrive souvent aux femmes naturellement timides, surtout si à cette timidité de la nature viennent encore se joindre les embûches du démon. Car, voyant dans ces examens qu'elles avancent peu ou du moins qu'elles n'avancent pas selon leur désir, observant qu'elles retombent toujours dans les mêmes fautes, elles se découragent et se persuadent que la perfection ne leur convient pas. Le directeur doit éloigner de leurs cœurs ces ombres d'une vaine crainte, et leur apprendre à se tenir en paix, dans une humble soumission d'esprit, sans se laisser aller à la consternation, quand elles se reconnaissent fragiles. Il leur recommandera surtout de mettre en Dieu toute leur espérance, et leur dira que le Seigneur permet qu'elles soient toujours sujettes aux mêmes imperfections, afin qu'elles reconnaissent plus facilement leur misère, et qu'elles l'avouent avec une sincère humilité : afin surtout que, se défiant entièrement de leurs propres forces, elles n'attendent leur délivrance que de Dieu seul, et qu'elles la lui demandent avec une grande confiance. Il leur répétera donc souvent qu'à la vérité nous



sommes obligés de travailler, de toutes nos forces, à nous corriger de nos défauts et à vaincre nos mauvaises passions ; mais que ces succès sont un don divin que nous devons recevoir de la main bienfaisante de Dieu , et qu'il n'accorde pas ordinairement aux âmes découragées, consternées, mais à celles qui se défiant d'elles-mêmes mettent toute leur confiance en lui.







## ARTICLE X.

**De la sainte Eucharistie envisagée comme neuvième moyen de parvenir à la perfection chrétienne.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

**QUE LA SAINTE COMMUNION EST LE PRINCIPAL MOYEN POUR ACQUÉRIR LA PERFECTION CHRÉTIENNE.**

390. Cette proposition repose sur la doctrine inébranlable de saint Thomas. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Le baptême est le principe de la vie spirituelle, la porte des sacrements. Mais l'Eucharistie est la consommation de la vie spirituelle, la fin de tous les sacrements, comme nous l'avons dit plus haut. Car la sainteté, que les autres sacrements produisent dans les âmes, est la préparation à la réception et à la conservation de l'Eucharistie. Ainsi la réception du baptême est nécessaire pour commencer la vie spirituelle, mais la réception de l'Eucharistie est nécessaire pour la consommer. » (1) Or si la vie spirituelle reçoit son principe du baptême et son avancement des autres sacrements, si elle atteint sa consommation et son dernier complément par la sainte Eucharistie : on peut évidemment en conclure que la réception de ce sacrement est le principal moyen pour acquérir la perfection chrétienne. Mais afin que cette vérité reste bien gravée dans l'esprit du pieux lecteur, il est nécessaire d'in-

(1) 3. part. Q. 14. alias 73. a. in corp.

diquer les raisons pour lesquelles la sainteté et la perfection émanent de l'Eucharistie, comme d'une source intarissable, dans les âmes des fidèles.

391. J'ai dit au commencement de ce traité que l'essence de la perfection consiste en ce que nous soyons unis à notre fin dernière ; car de même qu'une pierre est censée avoir atteint son but ou sa perfection, lorsqu'elle est parvenue à son centre, comme à la fin de son mouvement de projection : de même qu'une flamme a son dernier degré de perfection, lorsqu'elle se repose dans sa sphère, comme dans la fin de toutes ses agitations ; ainsi toute âme n'aura atteint sa perfection que quand elle sera unie à Dieu qui est le but de sa création, et elle acquerra une perfection d'autant plus grande qu'elle s'unira plus intimement à cette très-noble fin. Or, dit saint Thomas, tel est l'effet du sacrement de l'Eucharistie, qui non-seulement nous rappelle la passion du Sauveur mais perfectionne encore nos âmes, et les unit à Jésus-Christ qui est vrai Dieu. Voici les propres paroles du saint docteur : « L'Eucharistie est le sacrement de Jésus-Christ souffrant, en tant que l'homme s'y perfectionne dans l'union avec Jésus crucifié. » (1) Il répète ensuite ce qu'il avait avancé auparavant : « D'où il résulte, dit-il, que comme le baptême est appelé le sacrement de la foi qui est le fondement de la vie spirituelle, ainsi l'Eucharistie est appelée sacrement de charité ; » parce que l'âme y est unie à Dieu par le lien de l'amour, et que la vie spirituelle y est consommée. C'est ce que le saint confirme dans les questions suivantes : « Cependant Jésus - Christ ne nous a pas privés de sa présence corporelle, pendant notre exil sur la terre ; il s'unit à nous dans ce sacrement par la réalité de son corps et de son sang. C'est pourquoi il nous dit lui-même : Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. (2) Donc ce sacrement est la plus grande preuve de charité. » (3)

(1) Eodem art. ad 3. — (2) S. Joan. c. 6. — (3) Q. 16. alias 75. a. 1. in corp.



392. Il y a cette différence entre la nourriture corporelle et ce banquet céleste qu'en mangeant les fruits de la terre, et en les cuisant par la chaleur naturelle, nous les transformons en notre propre substance, pour remplacer les parcelles qui émanent de notre corps par l'évaporation. Tandis qu'au contraire ce festin du ciel nous transforme nous-mêmes en la substance divine, par le feu de la charité céleste qu'il allume dans nos cœurs : de sorte que d'hommes méchants que nous sommes, il nous fait pour ainsi dire Dieu par l'union avec le Verbe incarné qu'il nous donne. Cette doctrine est tirée tout entière de saint Augustin qui fait ainsi parler Jésus-Christ : « Je suis la nourriture des grandes âmes : croissez et vous me mangerez ; ce n'est pas vous qui me changerez en votre substance, comme la nourriture de votre chair, mais vous vous changerez en moi. » (1) Avez-vous jamais remarqué attentivement comment le feu travaille lorsqu'il brûle un morceau de bois, une bûche ou une solive ? D'abord il introduit sa chaleur dans cette matière, il l'échauffe, et après en avoir écarté toutes les qualités du froid, de l'humidité et de la dureté qui lui sont contraires, il la convertit en sa propre substance, et dans un feu semblable à lui-même. C'est précisément ainsi, dit saint Denys l'aréopagite, que Notre Seigneur Jésus-Christ agit dans la sainte Eucharistie. Il échauffe d'abord nos âmes par la douce chaleur de son amour sacré ; puis, les enflammant de sa sainte charité, après en avoir éloigné les défauts du péché et des affections terrestres, il les transforme en sa substance, et les rend participantes de sa divinité. Écoutons parler lui-même ce grand apôtre : « De même que le feu réduit au même état que le sien toutes les choses avec lesquelles il est en contact, et fait subir son sort à tout ce qui l'approche ; ainsi le Seigneur notre Dieu qui est un feu ardent nous fait devenir, par cette nourriture sacrée, des images parfaites de lui-même. » (2)

(1) Confess. l. 7. c. 10. — (2) De Cœlesti Hierarch.

393. Nous pouvons citer comme témoins de ces vérités sainte Madeleine de Pazzi, sainte Catherine de Sienne, saint Philippe de Néri, saint François Xavier et tant d'autres saints qui, en s'approchant de ce sacrement, se sont embrasés des plus ardentes flammes de la charité, comme dans une fournaise d'amour. En effet, qu'était-ce que les ravissements, les élévations de l'âme, la privation des sens et les extases que ces bienheureux serviteurs de Dieu éprouvaient dans la réception de la sainte Eucharistie? N'étaient-ils pas l'effet de l'amour divin qu'allumait en eux cette nourriture céleste qui, en les faisant mourir à eux-mêmes, les transformait en Dieu et les unissait intimement avec la divinité cachée sous les espèces de ce sacrement? Et ces douces larmes, que les véritables disciples de Jésus-Christ versent dans ce même repas eucharistique, ne sont-elles pas l'expression de l'amour dont le pain des anges embrase leurs cœurs? C'est donc bien avec raison que l'Aréopagite nous dit, que dans l'Eucharistie notre aimable Sauveur est un feu qui non-seulement enflamme et consume ceux qui s'en approchent, mais les convertit encore eux-mêmes en un feu de la charité divine. C'est à juste titre que saint Augustin prétend que la sainte Eucharistie est une nourriture divine, qui transforme en elle-même celui qui la mange, le rend participant de la nature divine par l'union avec Dieu, et le fait lui-même un autre Dieu. Mais parce que nous devons plutôt admirer que désirer ces transformations, que le Tout-Puissant opère ordinairement au moyen des extases et d'autres faveurs extraordinaires : je vais rapporter un exemple d'une autre transmutation pleine d'amour, qui a rapport à ce mystère et que chacun peut désirer et obtenir.

394. Au commencement de sa très-grave maladie, sainte Lidwine se montrait aussi faible d'esprit que de corps à supporter ses douleurs. (1) La providence divine

(1) Surius 14. April. in Vita Sanctæ part. 1. c. 4.



voulut qu'un célèbre serviteur de Dieu nommé Jean Porvînt la visiter; celui-ci ne la trouvant pas assez bien disposée pour souffrir ses maux avec patience lui conseilla de méditer souvent sur la passion de Jésus-Christ, afin de s'exciter par le souvenir de sa douleur à mieux supporter les siennes. La malade toute affligée lui promit qu'elle le ferait; mais qu'arriva-t-il? La méditation des souffrances de Jésus-Christ ne lui inspira pas le courage dont elle avait besoin; car elle lui paraissait insipide, désagréable et ne lui procurait aucun soulagement. Ce qui fut cause qu'elle se plaignit et se lamenta comme auparavant. Son confesseur étant ensuite revenu la voir lui demanda comment elle s'était appliquée à considérer les souffrances du Sauveur, et quel fruit elle en avait recueilli. La pauvre infirme lui répondit: Mon père! le conseil que vous m'avez donné est excellent; mais l'atrocité de mes douleurs ne m'a pas permis de goûter aucune saveur ni d'éprouver du soulagement dans la méditation des tourments que le Rédempteur a bien voulu endurer pour nous. Cependant le serviteur de Dieu l'engagea une seconde fois à suivre cet exercice, comme étant un remède excellent contre la grande violence de sa maladie: son avis mis en pratique produisit un assez heureux effet. Mais comme ce digne prêtre était très-zélé pour le salut des âmes, et qu'il ne remarquait pas dans l'âme de sa pénitente les progrès qu'il en attendait, il employa un autre moyen: il lui apporta la sainte Eucharistie, puisque son infirmité ne lui permettait pas d'aller à l'église; lorsqu'elle l'eut reçue, il lui dit: Jusqu'à présent je vous ai rappelé le souvenir de Jésus souffrant, comme le remède convenable à vos douleurs: mais dans ce moment, que Jésus-Christ vous exhorte lui-même. Chose admirable! Aussitôt que Lidwine eut avalé la sainte hostie, elle éprouva un si vif sentiment des souffrances du divin Rédempteur et un si ardent désir de l'imiter dans sa patience, qu'elle se répandit en sanglots et continua pendant quinze jours à pousser de pieux gémissements, sans pouvoir tarir la source de ses larmes.

Dès lors les tourments du Sauveur furent si profondément gravés dans son cœur que jour et nuit elle les considérait intérieurement, et qu'ils lui donnaient le courage et la force de tout souffrir pour celui qui, par amour pour nous, a supporté tant et de si grands maux. Dans la suite ses chairs se corrompirent et commencèrent en grande partie à fourmiller de vers, ses entrailles entrèrent en putréfaction et lui causèrent les plus atroces, les plus intolérables douleurs. Mais Lidwine fortifiée par l'exemple de Jésus souffrant, qu'elle avait toujours sous les yeux, en rendait de continuelles actions de grâces au Seigneur : elle le louait sans cesse et brûlait du désir de souffrir davantage. Elle fut même, dit l'historien de sa vie, « tellement enflammée par l'ardente méditation des souffrances du Sauveur, qu'elle disait que ce n'était point elle mais Jésus-Christ qui souffrait en elle. » Que le pieux lecteur remarque ici combien le docteur angélique avait raison de dire que : « Par la sainte Eucharistie, l'homme se perfectionne dans l'union avec Jésus souffrant ; » puisque c'est en s'unissant aux souffrances du Rédempteur par la sainte communion que Lidwine parvint à cette haute sainteté, et qu'elle mérita même d'être comptée parmi les saints les plus patients, que l'Eglise de Dieu honore sur les autels ; il est du moins hors de toute controverse que cette communion sacrée fut le commencement d'une si sublime perfection. Qui donc oserait jamais révoquer en doute que la sainte Eucharistie ne soit le principal moyen de parvenir à la perfection ; puisqu'elle nous unit à Dieu qui est notre fin dernière, non-seulement par une affection sensible, mais encore par un amour solide qui nous donne la force, le courage de suivre et d'imiter Jésus-Christ ?

395 Saint Jean Chrysostome ne se contente pas de dire que, par la sainte communion, l'âme du chrétien est unie au divin Rédempteur et se transforme en lui par amour ; il va plus loin et affirme sans hésiter, que notre misérable corps est lui-même uni au très-saint corps du Sauveur ; de sorte qu'il ne fait plus avec lui qu'un seul et même



corps. De même, dit ce saint docteur, que si après avoir tranché la tête à quelqu'un on plaçait une autre tête sur ses épaules, ce corps tronqué ne formerait plus avec la nouvelle tête qu'un seul et même corps entier, parfait et bien constitué ; ainsi, quand au moyen de la sainte communion nous nous unissons comme membres à Jésus-Christ qui est notre tête, nous ne formons qu'un seul et même corps avec lui. Voici ses propres paroles : « De sorte que nous nous transformons en Jésus-Christ non-seulement par amour mais encore en réalité, dans notre chair, au moyen de la nourriture qu'il nous a donnée. Comme en effet il désirait nous témoigner son amour, il s'est uni à nous par son corps qu'il a réduit à n'être plus qu'une seule et même chose avec nous, afin que le corps fût uni à la tête ; car c'est là le propre de ceux qui aiment beaucoup. » (1) Le saint répète la même chose dans une autre homélie : « C'est pourquoi, dit-il, le Seigneur Jésus-Christ s'est uni à nous, il a confondu son corps avec le nôtre, afin que nous ne soyons qu'un seul corps avec lui, comme le corps avec la tête : car c'est là le propre de ceux qui aiment ardemment. » (2).

396. Il semble qu'on ne puisse pas en dire davantage, pour exprimer l'étroite union qui unit l'homme au Verbe incarné dans ce très-augusté sacrement. Cependant saint Cyrille d'Alexandrie nous la fait comprendre d'une manière encore plus convenable, en nous l'expliquant au moyen d'une comparaison qu'il tire de la cire. De même en effet que si, après avoir fait fondre séparément deux morceaux de cire, on les coule et on les mêle dans un même vase, personne ne saura les distinguer l'un de l'autre, personne ne pourra la séparer ; ainsi, quand le divin Rédempteur descend dans notre cœur, sa glorieuse chair et la nôtre s'unissent ensemble comme deux morceaux de cire fondue, et ne forment plus qu'une même substance d'un seul et même corps : de sorte que la sainte commu-

(1) Homel. 45. in Joan. — (2) Hom. 41. ad pop. Antioch.

nion unit Jésus-Christ et notre âme par un lien d'amour, et tout notre corps en le faisant participer à sa nature. « Il faut observer, écrit ce saint père, que Jésus-Christ nous est uni, non-seulement par vertu c'est-à-dire par sa charité, mais encore par la participation de sa nature. Car de même que si vous mêlez ensemble deux cires fondues, elles ne formeront plus qu'une seule masse; ainsi nous sommes en Jésus-Christ et Jésus-Christ est en nous par la communion de son corps et de son sang. » (1) Que le lecteur frappé d'étonnement s'écrie donc avec saint Augustin: «O sacrement de piété! O signe d'union! O lieu de charité» qui unit étroitement notre âme et notre corps au très-aimable Rédempteur! (2) Qu'il reconnaisse en même temps combien il est vrai, comme le dit saint Thomas, que dans ce mystère la vie spirituelle du chrétien est achevée, consommée comme à son dernier degré, et que par conséquent l'Eucharistie est le principal moyen pour arriver à la plus sublime perfection.

---

## CHAPITRE II.

QUE LES SALUTAIRES EFFETS DE LA SAINTE COMMUNION PROUVENT QU'ELLE EST LE PRINCIPAL MOYEN POUR ACQUÉRIR LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

397. Puisque comme nous venons de le démontrer la sainte Eucharistie nous unit si intimement corps et âme à Jésus-Christ, qui est notre véritable vie; nous pouvons conclure que la fréquente réception de cette nourriture divine doit produire en nous les effets d'une vie parfaite. Saint Thomas les énumère en les comparant aux effets que

(1) L. 10. in Joan. c. 13. — (2) Tract. 2. in Joan.



la nourriture matérielle produit dans le corps de l'homme. En troisième lieu on considère les effets de l'Eucharistie par rapport à la manière dont est conféré ce sacrement, qui se donne par forme de nourriture et de boisson : ainsi tous les effets que la nourriture et la boisson produisent dans la vie corporelle qu'ils soutiennent, augmentent, perfectionnent et délectent ; ce sacrement les produit aussi par rapport à la vie spirituelle. » (1) De sorte que d'après le saint docteur les effets salutaires que produit en nous ce très-divin sacrement sont de quatre espèces : premièrement, il soutient la vie de l'âme pour qu'elle ne péricule pas : secondement, il la préserve des choses contraires qui tendent à sa destruction : troisièmement, il lui donne l'accroissement et le développement : quatrièmement, enfin il la rend douce et agréable. Examinons-les chacun en particulier.

398. Le premier effet de la fréquente communion est de conserver, de soutenir la vie de l'âme pour qu'elle ne péricule pas. C'est ce que le saint concile de Trente définit en ces termes : « Notre Sauveur a voulu que ce sacrement fût reçu comme la nourriture spirituelle des âmes, au moyen de laquelle se sourrissent et se fortifient ceux qui vivent de la même vie que celui qui a dit : Celui qui me mange, vivra lui-même pour moi. » (2) Or la sainte Eucharistie produit cet effet, pour deux raisons : premièrement, parce qu'elle écarte de l'âme le péché grave qui est la véritable mort de l'âme. Puisque comme la nourriture matérielle soutient nos corps et les empêche de mourir d'inanition, ainsi la sainte communion préserve nos âmes de la mort que lui donneraient les fautes graves. Secondement, parce qu'elle nous éloigne du péché vénial qui est la disposition la plus prochaine à cette déplorable mort. « Ce sacrement, dit saint Bernard, produit deux effets ; d'abord il enlève l'affection aux petites choses, » c'est-à-dire qu'il fait que nous nous abstenons plus facilement

(1) 3 part. Q. 20. alias 79. a. in corp. — (2) Sess. 13. c. 2.

des péchés véniels, et que nous y tombons plus rarement ; en outre, « il nous empêche de tomber dans les péchés les plus graves. » (1) D'où saint Cyrille d'Alexandrie écrit : « Croyez-moi, la sainte Eucharistie ne chasse pas seulement la mort, mais encore toutes les maladies. » (2) Et en effet les fautes vénielles ne sont point la mort de l'âme mais les maladies qui la disposent à la mort.

399. Et qu'y a-t-il de surprenant que cette nourriture divine soutienne la vie de l'âme, puisque bien des fois elle a conservé et soutenu la vie temporelle du corps ? Personne n'ignore que sainte Catherine de Sienne a passé des carêmes entiers sans prendre d'autre nourriture que celle qu'elle recevait dans l'Eucharistie. (3) Une vierge romaine appelée Félicité, et qui jouissait d'une véritable félicité à cause de la sainteté de sa vie, vécut du seul pain des anges pendant cinq carêmes. (4) Un saint moine de la Suisse appelé Nicolas ne prit pendant quinze ans aucune autre nourriture que le très-saint corps de Jésus-Christ. (5) Saint Libéralis évêque d'Athènes avait coutume de se nourrir, tous les dimanches, de la chair divine et du précieux sang du Rédempteur, il jeûnait les autres jours de la semaine, et quoiqu'il ne fût soutenu que par cette nourriture céleste, il était cependant fort et robuste. (6) L'histoire ecclésiastique nous rapporte beaucoup d'autres événements de ce genre, par lesquels Notre-Seigneur veut nous faire comprendre que si cette nourriture divine, naturellement insuffisante pour la subsistance de l'homme, soutient néanmoins la vie du corps, elle peut à plus forte raison entretenir la vie de l'esprit, pour la conservation de laquelle il nous l'a donnée.

400. Le second effet de la sainte communion est d'éloigner de l'âme les choses qui lui sont contraires. Notre âme a deux contraires qui comme des ennemis tendent

(1) Serm. de Baptism. in Cœna Dom. — (2) L. 4. in Joan. c. 17. — (3) Apud Suriium 26. Apr. — (4) Apud Cicciguera. — (5) Simon Majorus Canicular. collat. 4. — (6) P. nat. l. 4. Cat. sanct. c. 93.



à la destruction de sa vie spirituelle : ce sont d'abord nos passions avec leurs mouvements désordonnés et leurs impulsions ; ensuite les démons avec leurs attaques et leurs embûches. La fréquente communion éloigne de nous les uns et les autres. Quant à la répression des passions désordonnées, saint Cyrille d'Alexandrie nous dit : « Lorsque Jésus-Christ est en nous , il apaise la violente loi de nos membres ; il fortifie notre piété, et calme les troubles de notre âme. » (1) Le docteur angélique examinant cette question avec toute la rigueur de l'école s'exprime ainsi : « Quoique le but direct de ce sacrement ne soit pas la diminution du foyer de la concupiscence , il le diminue cependant d'une manière indirecte , en augmentant la charité. » (2)

401. Si un voyageur qui marche sous les rayons brûlants du soleil et qui éprouve une soif ardente , vient à rencontrer en chemin une source limpide ; non-seulement il y plonge ses membres échauffés, il s'y désaltère encore, se rafraîchit et tempère son ardeur avec cette eau bienfaisante : de même si celui qui brûle du feu de la colère, de la haine, de la luxure, de l'envie, de la cupidité ou de tout autre passion perverse , s'approche souvent de la source qui est cachée dans le mystère de nos autels, et vient y puiser les eaux très-pures de la grâce ; peu à peu l'ardeur des mauvaises passions se rafraîchira, la ferveur immodérée de ses désirs s'éteindra , et ses passions désordonnées reviendront à une douce température. C'est pourquoi saint Bernard parlant à ses religieux leur adresse ces paroles : « Si quelqu'un d'entre vous ne sent plus si souvent des mouvements violents de colère , d'envie , de luxure ou de toute autre passion , qu'il en rende des actions de grâces au corps et au sang de Notre-Seigneur, parce que c'est la vertu du sacrement qui opère ces heureux résultats. » (3)

§ (1) Textu suprâ cit. — (2) 3. part. Q. 20. alias 79. a. 6. ad 3. — (3) Serm. de Baptismo in Cœna Dom.

402. Le saint abbé eut la consolation de voir lui-même, dans un homme de mœurs dépravées, la confirmation de la doctrine qu'il avait prêchée à ses religieux. (1) Césaire rapporte qu'un militaire entretenait, pour une de ses parentes sa concubine, une passion si insensée que ni les reproches de sa famille, ni les corrections des prêtres, ni les foudres sacrées de l'Église que les évêques lançaient contre lui, ni la honte qu'il s'attirait par cette conduite, ne pouvaient le faire renoncer à ce commerce infame. Il fut bientôt atteint d'une maladie grave et réduit en peu de temps à l'extrémité. Frappé par la terreur d'une mort prochaine ce misérable fit demander un prêtre, pour recevoir les saints mystères. Le ministre du Seigneur vint en toute hâte, apportant avec lui la sainte Eucharistie; mais avant de lui offrir cette nourriture céleste, il lui déclara qu'il devait renvoyer cette personne et se réconcilier avec Dieu par une confession sincère de tous ses péchés : l'homme passionné, aveuglé par son fol amour, répondit à ces propositions, en disant qu'il ne pouvait pas se séparer de cette femme. Le prêtre jugea d'après cette réponse qu'il n'était pas digne de recevoir les sacrements, et s'en retournait à l'église avec la sainte Eucharistie; lorsque Dieu permit qu'il rencontrât saint Bernard qui apprenant ce triste événement lui dit : Retournez et venez avec moi. Arrivé dans la chambre de ce malheureux moribond le saint fit tant d'efforts de sa douce et persuasive éloquence, afin de l'arracher à cette funeste amitié, que le malade parut enfin suffisamment disposé pour recevoir la très-sainte communion : le prêtre la lui donna aussitôt. Et qui le croirait ? A peine le pauvre pécheur eut-il reçu le saint viatique, qu'il sentit arracher de son cœur toute son affection pour cette femme perdue, et même son amour se changea en haine; de sorte qu'il disait au saint abbé, en versant d'abondantes larmes, qu'il aimerait mieux voir le visage d'une hydre, d'un sphynx ou d'une furie infer-

(1) Cæsarius l. 2. Mirac. c. 17.



nale que la face de cette femme qu'il avait si éperdument aimée : puis, rendant grâces au Dieu caché dans l'Eucharistie de ce qu'il avait changé si subitement l'affection de son cœur : il expira paisiblement. Tant est puissante la douce violence avec laquelle la sainte Eucharistie arrache et détruit les inclinations perverses de notre cœur, quelque profondément qu'elles y soient enracinées ! Et si une seule communion a eu tant de vertu, quoiqu'elle ait été faite par un homme méchant jusqu'à ce moment, quelle force n'auront donc pas les fréquentes communions que les personnes spirituelles ont coutume de faire avec une si grande piété ?

403. La sainte communion préserve nos âmes du second ennemi de la vie spirituelle. Car lorsque les démons nous voient unis, comme ne faisant qu'un seul et même corps avec Jésus-Christ notre chef et très-invincible général, ils craignent, ils tremblent, prennent la fuite et cessent de nous vexer par leurs suggestions ; comme le dit le docteur angélique en parlant de ce sacrement : « Il repousse toutes les attaques du démon ; » (1) ou s'il continue à nous combattre, il n'a plus que très-peu de puissance pour nous vaincre. En un mot, cet ennemi infernal agit envers nous comme un général d'armée envers ses ennemis ; s'il les voit faibles, il les attaque avec audace et se précipite sur eux : mais s'il apprend qu'ils sont unis par alliance avec un puissant empereur, et soutenus par une armée plus forte que la sienne ; il craint et se retire, ou s'il ne peut reculer, il attaque ses ennemis avec beaucoup moins d'assurance. « Ce sang mystique, dit saint Jean Chrysostome, chasse au loin les démons et attire à nous le Roi des anges avec ses armées célestes : car les démons prennent la fuite à l'aspect de ce sang divin : mais les anges volent à notre secours sous l'enseigne sanglante du Sauveur. » (2) Voilà pourquoi le saint veut qu'après avoir reçu cette nourriture, nous soyons nous-mêmes terribles

(1) Loco ~~citato~~ in corp. — (2) Homel. 45. in Joan.

et redoutables à nos ennemis : « Après ce banquet, levons-nous comme des lions respirant le feu et formidables au démon. »

404. S'il faut en croire à l'historien Thomas, (1) un hérétique qui voulait attirer à sa secte un religieux du vénérable ordre de Saint-Dominique lui fit cette proposition : Si je vous fais voir Jésus-Christ, sa très-sainte Mère et toute la cour céleste en témoignage de ce que je vous dis, croirez-vous à ma doctrine ? Quoique celui-ci fût persuadé que cela n'était pas possible, il feignit d'accéder à sa demande, dans la seule intention de dévoiler toutes les ruses auxquelles il voulait recourir pour l'entraîner dans ses erreurs. Il l'accompagna donc, portant cependant avec lui, caché sous ses habits, le saint ciboire qui renfermait le très-auguste Sacrement. L'hérétique le conduisit dans une caverne aussi obscure que profonde, par laquelle ils arrivèrent dans un lieu vaste et agréable, où s'élevait un magnifique palais environné de toute part d'une vive lumière. Entrés dans cette demeure somptueuse, ils virent sur un trône élevé et brillant de pierres précieuses un roi dont le visage et l'extérieur étaient empreints de majesté, de lumière et de splendeur. Une reine de la plus grande beauté siégeait à son côté. Autour de lui étaient assis, dans des fauteuils d'or, des hommes pleins de dignité, semblables aux patriarches, aux prophètes et aux apôtres. De toute part on voyait une multitude inombrable d'anges d'une beauté splendide et ravissante. L'hérétique se prosterna pour adorer ces personnages simulés, et ordonna au religieux de l'imiter. Mais celui-ci, sans faire aucune inclination de corps, s'approcha du trône de la reine, et tirant de son sein le ciboire sacré, il lui dit : Si vous êtes la mère de Dieu ! voilà votre fils, adorez-le ; alors je vous honorerai aussi comme sa mère. A la vue de la sainte Eucharistie tout s'évanouit aussitôt, et le palais et le roi et la reine et les anges et les autres personnages, comme

(1) Thomas Cantipratanus apud l. 2. c. 27. par. 23.



les ombres de la nuit se dissipent au lever du soleil, abandonnant dans cette caverne profonde les deux voyageurs qui, environnés de tous côtés par de très-épaisses ténèbres, ne purent qu'avec beaucoup de peine revenir à la véritable lumière du jour. A l'occasion de cet événement, nous pouvons raisonner ainsi : Puisque le très-saint Sacrement exposé dans le ciboire sacré a pu dissiper toutes les fausses apparences, par lesquelles les demons s'efforçaient de tromper ces deux hommes de religion différente, s'il a pu mettre en fuite tous les esprits malins; ne pouvons-nous pas croire que la sainte Eucharistie renfermée dans nos cœurs y dissipera toutes les illusions du démon, et y éteindra les passions nuisibles qui tendent à notre ruine spirituelle ? Sa présence intime n'éloignera-t-elle pas de nous tous nos ennemis ? Jésus-Christ exposé au dehors sous les espèces sacramentelles fera-t-il plus contre les embûches du démon, que quand il nous est uni et tellement incorporé qu'il ne fait, pour ainsi dire, plus qu'une seule et même chose avec nous ? Cela n'est certainement pas possible.

405. Le troisième effet de la sainte communion est d'augmenter, de développer la vie spirituelle de l'âme. De même que les travaux, les occupations extérieures et l'application de l'esprit affaiblissent et consomment les forces vitales du corps ; car la chaleur naturelle se refroidit, les molécules de la substance corporelle se détruisent ou s'évaporent insensiblement, de telle sorte que si ces pertes n'étaient réparées par d'autres aliments la vie s'éteindrait peu à peu en nous. Ainsi les distractions qu'occasionnent les différentes occupations refroidissent la chaleur de la charité, affaiblissent les sentiments pieux de l'âme et dissipent l'esprit d'une manière insensible, de sorte que si nous n'apportons aucun remède à ces maux, notre âme courrait le plus grand danger de se perdre éternellement. Mais, grâce à Dieu ! nous avons une nourriture céleste qui ranime nos esprits abattus, qui réchauffe les sentiments attiédies de notre âme, qui rallume la ferveur de la charité et nous donne la force, le courage

de courir dans l'arène de la perfection. Saint Cyprien explique d'une manière admirable les progrès que la sainte communion nous fait faire dans la pratique des vertus : « Combien ce calice est noble ! combien est sainte ivresse de cette boisson, par laquelle nous nous réjouissons dans le Seigneur : oubliant le passé, nous nous étendons vers l'avenir ; méprisant l'esprit de ce monde et la pourpre des rois, nous nous attachons à la croix. » (1)

406. La vie spirituelle, comme on le sait, consiste dans la grâce sanctifiante, par laquelle nous participons à la divinité et commençons à mener une existence divine dans l'ordre surnaturel. Or, d'après les enseignements de notre foi, ce sont les sacrements de baptême et de pénitence, qui répandent cette grâce dans les âmes qui en sont privées. Les autres sacrements qu'on doit recevoir en état de grâce ne font que l'augmenter ; mais aucun ne l'accroît autant que la sainte Eucharistie ; parce que Jésus-Christ, nous dispensant lui-même ses grâces dans la sainte communion, nous les accorde en plus grande abondance, et pour ainsi dire à pleines mains : les dons qu'un prince fait lui-même sont toujours plus précieux et plus considérables que ceux qu'il fait par l'intermédiaire de ses ministres. D'où je conclus que le sacrement de l'autel fortifie la vie de l'âme, comme je l'ai démontré dans le numéro précédent, et lui donne un accroissement extraordinaire toujours proportionné aux grâces nouvelles qu'on reçoit dans chaque communion.

407. Le quatrième effet de cette nourriture divine est de combler l'âme de délices spirituelles. « Ce sacrement, dit saint Thomas, est une manducation spirituelle, qui procure un plaisir sensible » aux âmes qui le reçoivent avec pitié, comme la nourriture corporelle délecte le palais de celui qui la mange. (2) Selon saint Cyprien la suavité que ce pain des anges répand dans l'âme est telle, qu'elle l'arrache à toutes les jouissances de ce monde et

(1) *Serm. in Cœna Dom.* — (1) 3. part. Q. 20. alias 79. a. 8. ad. 2.



l'en éloigne entièrement. On peut donc le regarder comme étant le vrai pain du ciel, à plus juste titre que la manne qui déplut aux Israélites dans le désert. Celle-ci en effet quoique très-agréable au palais ne rassasiait pas les Hébreux et ne satisfaisait point leur appétit, puisqu'elle leur fit regretter les vils oignons d'Égypte ; tandis que le pain eucharistique remplit les âmes pieuses et bien disposées d'une joie si profonde et si délectable qu'elle les rassasie entièrement et leur donne de l'aversion, du dégoût pour toutes les autres jouissances de la terre. Voici la parole du saint docteur : « Ce pain des anges, source du vrai bonheur, satisfait par une admirable vertu le goût de tous ceux qui le reçoivent dignement et avec dévotion ; il rassasie mieux que la manne du désert et surpasse la saveur de tous les plaisirs charnels, la douceur de toutes les voluptés. » (1)

408. Que dirai-je ? Ce pain céleste procure une si grande délectation aux âmes pieuses, qu'elle se répand même sur les sens extérieurs. Il leur fait éprouver une si agréable douceur, que ni le miel ni le lait ni le nectar ni l'ambrosie ni aucune autre nourriture ne peuvent lui être comparés. Il les parfume d'une odeur infiniment supérieure à celle des violettes, des roses, des lys, du thym et des fleurs les plus délectables. Véritables délices qu'ont éprouvées et qu'éprouvent encore aujourd'hui tant de serviteurs de Dieu au moment où ils reçoivent la sainte Eucharistie. Lorsque cette nourriture divine ne produit pas tous ces heureux effets dans l'âme et dans le corps, elle procure toujours aux personnes qui sont bien disposées quelques consolations, telles que la paix intérieure, la lumière de la grâce, le véritable amour des vertus et leur inspire un plus grand désir de la perfection : grâces et faveurs que nous devons surtout estimer et demander, parce qu'elles sont les plus utiles à notre avancement spirituel.

409. Les effets que produit la sainte communion sont

(1) Serm. in Cœna Dom.

donc les quatre que le docteur angélique énumère : elle soutient la vie spirituelle de l'âme, elle en éloigne les choses qui lui sont contraires et qui tendent à sa destruction, elle l'augmente et enfin la réjouit ; c'est pourquoi le saint docteur dit que la vie spirituelle du chrétien est perfectionnée et consommée dans ce sacrement. Nous devons donc le considérer comme le principal moyen de perfection ; et si le lecteur veut sincèrement amender sa vie, s'il désire de faire des progrès dans la vertu, il doit s'en approcher très-fréquemment, c'est-à-dire aussi souvent que son directeur le lui permettra.

---

### CHAPITRE III.

#### DES DISPOSITIONS PROCHAINES PAR LESQUELLES TOUTE ÂME PIEUSE DOIT SE PRÉPARER A RECEVOIR LA SAINTE COMMUNION.

410. Nous ne traiterons pas ici des dispositions éloignées, dans lesquelles on doit se trouver même longtemps avant la réception de ce sacrement, et qui consistent dans la vie sainte et parfaite qui convient à une action si sacrée. Je parlerai seulement des dispositions prochaines, par lesquelles toute personne spirituelle doit nécessairement se préparer peu de temps avant de s'approcher du banquet céleste, afin de ressentir en elle les effets de perfection qui, comme nous l'avons démontré dans les chapitres précédents, proviennent de cette nourriture céleste.

411. Pour qu'une branche de vigne produise des fruits abondants, il ne suffit pas qu'elle soit unie au cep et soutenue par lui ; il faut encore qu'elle ne soit pas desséchée ni privée de sa force végétale ; il faut qu'elle ait la sève nécessaire pour produire une grande abondance de tiges bourgeons, ainsi pour que notre âme rapporte de la



sainte table des fruits abondants de perfection, il ne suffit pas qu'elle soit matériellement unie dans ce mystère à Jésus-Christ qui est notre soutien; il faut encore qu'elle ait en elle la grâce sanctifiante; car il est impossible qu'elle produise des fruits de la vie éternelle, si elle est unie, comme la vigne sèche et morte, à l'arbre de la véritable vie qui est notre divin Rédempteur. Saint Piamon vit pendant le saint sacrifice de la messe un ange d'une très-grande beauté, qui se tenait à côté de l'autel et inscrivait dans un livre d'or les noms des religieux qui s'approchaient de la sainte table pour recevoir le glorieux corps du Rédempteur; il remarqua cependant qu'il ne prenait point le nom de quelques religieux qui participaient aussi à ce banquet céleste. Après la célébration des saints mystères, le serviteur de Dieu fit venir dans sa cellule les moines dont l'ange n'avait pas inscrit le nom et, leur ayant demandé un compte rigoureux de leur conscience, il trouva qu'ils étaient en état de péché mortel. Il les exhorta et parvint à leur inspirer un sincère repentir de leurs fautes; les ayant ensuite admis de nouveau à la sainte communion, il vit que l'ange marquait leurs noms dans le livre de vie. (1) Le pieux lecteur peut remarquer ici que ces malheureux moines, quoique unis à Jésus-Christ par la réception de son corps dans ce mystère, ne furent point capables de recueillir les fruits de la vie éternelle en recevant le corps vivant du Sauveur; parce qu'ils étaient comme des vignes sèches et mortes à la grâce; c'est pourquoi l'ange n'inscrivit point leurs noms dans le livre de vie.

412. En outre l'âme doit se présenter à la sainte table sans distractions volontaires et pleine du suc de la piété: autrement elle serait semblable à un cep vigoureux mais stérile, et ne pourrait produire par son union avec Jésus-Christ des fruits abondants de salut et de perfection. C'est ce que nous dit saint Thomas: « L'effet de ce sacrement

(1) In Vitis P. P. Vita 31. S. Piamonis.

est non-seulement la possession habituelle de la grâce et de la charité, mais encore la jouissance actuelle d'une douceur spirituelle, qui ne peut s'obtenir lorsqu'on s'approche de ce sacrement, l'âme souillée de péchés véniels. » (1)

413. Cette vraie piété, avec laquelle nous devons nous préparer à la réception du pain angélique, renferme surtout trois espèces d'actes : premièrement, actes de foi vive ; secondement, actes de profonde soumission et de révérence ; troisièmement, actes d'ardents désirs. Ainsi avant d'approcher de la table sainte chacun doit exciter en soi une foi vive, et croire fermement que dans l'hostie sacrée, quoique d'une si mince apparence, se trouve réellement présent ce Dieu-Homme, qui règne dans le ciel à la droite de son Père éternel, et qui par son seul aspect remplit tout le paradis de joie, de bonheur et d'allégresse. Il faut croire cette vérité avec plus de fermeté que si l'on voyait de ses propres yeux, dans la sainte hostie, l'humanité glorieuse du Sauveur, ou que si on la touchait de ses propres mains. Telle était la foi de saint Louis, roi de France, à l'égard de ce très-divin mystère. (2) Tandis qu'on célébrait le saint sacrifice dans la chapelle royale, il arriva qu'à l'élévation de l'hostie sacrée Jésus-Christ apparut en présence du peuple, sous la forme d'un enfant très-aimable et tout ravissant de beauté. On pria le prêtre de prolonger l'élévation de la sainte hostie, afin que le roi averti de ce prodige pût venir lui-même contempler un spectacle si agréable. On se précipita aussitôt vers les appartements de sa majesté, pour lui apprendre cette nouvelle ; mais le saint répondit : Qu'ils aillent admirer ces prodiges, ceux qui ne croient pas que Jésus-Christ est présent dans la sainte hostie ; pour moi, je le crois plus fermement que si je le voyais de mes propres yeux. C'est avec une foi semblable que les personnes spirituelles doivent participer à

(1) 3. part. Q. 28. alias 79. a. 8. in corp. — (2) Thom. Boxius l. 14. de signis Eccles. c. 7. n. 5. et alii.



ce banquet céleste, pour en recueillir des fruits d'une vie parfaite.

414. A la foi doivent s'adjoindre la soumission, la révérence et une sainte crainte de la grandeur et de la majesté divine qu'on doit recevoir. A cet effet saint Jean Chrysostome se représentait une multitude d'anges rangés autour du prêtre et de l'autel, où Jésus-Christ réside caché sous les espèces sacrées; il s'imaginait les voir descendre du ciel pour honorer leur roi de leurs doux cantiques et de leurs profondes adorations. « Dans ce moment, dit le saint docteur, les anges assistent le prêtre, les puissances célestes font retentir leurs chants, et les lieux environnants l'autel sont occupés par les chœurs des anges, en l'honneur de celui qui s'immole; il doit en être ainsi, à cause du sacrifice qui s'accomplit alors. » (1) On peut encore pendant la célébration de ce saint mystère voir, comme saint Grégoire, le ciel ouvert qui se présente comme un théâtre plein de majesté, d'où Jésus-Christ descend glorieux, avec une grande pompe, environné de ses anges et d'une cour digne de sa majesté. « Quel fidèle peut douter que pendant ce sacrifice le ciel ne s'ouvre à la voix du prêtre, que les anges n'assistent à ce ministère de Jésus-Christ, que les hauteurs ne soient unies aux profondeurs, que la terre ne soit jointe au ciel, et que les choses visibles ne se confondent avec les invisibles. » (2) Puis, considérant vos misères, comparez-les avec cette grandeur infinie, avec une gloire si splendide; et par cette comparaison abaissez-vous dans des sentiments de soumission, d'une humble révérence, d'une vénération profonde et d'une sainte crainte, disant avec le centurion : « Seigneur, je suis pas digne que vous veniez sous mon toit. » Paroles pleines de soumission et de respect qu'Origène recommandait aux fidèles dès les premiers siècles de l'Église : « Lorsque vous participez à cette nourriture sacrée, à ce banquet incorruptible, vous goûtez le pain et la coupe de

(1) L. de Sacerd. — (2) Dial. l. 4. c. 50.

la vie; vous mangez le corps, vous buvez le sang d'un Dieu, le Seigneur entre alors sous votre toit. Humiliez-vous donc, imitez le centurion et dites : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure. » (1)

415. Saint Jérôme, ce grand docteur de l'Eglise, se trouvant à l'article de la mort, demanda le saint viatique : à l'approche du saint sacrement, il voulut être déposé sur la terre nue; alors recueillant le peu de force qui lui restait il s'agenouilla, s'inclina profondément, et frappant sa poitrine il reçut ainsi le très-saint corps de Jésus-Christ. (2) Saint Guillaume, archevêque et religieux de l'ordre de Cîteaux, se voyant près de mourir, demanda instamment la sainte Eucharistie. Et quoiqu'il fût tellement faible, qu'il ne pouvait faire aucun mouvement ni même avaler une goutte d'eau; cependant à l'arrivée du divin mystère, il se leva tout à coup au grand étonnement des assistants et, semblable à une flamme languissante qui revit en un instant, il alla au-devant de son Rédempteur, se prosternant souvent à genoux, l'adorant profondément incliné devant lui : puis il reçut le saint viatique en faisant les actes d'un très-profond respect. (3) Les pieuses violences, que ces grands serviteurs de Dieu se firent au moment de la mort, nous font comprendre le profond respect qu'ils nourrissaient dans leur cœur pour le très-saint mystère de l'Eucharistie, et la grande vénération, les actes de piété dont ils l'honoraient pendant leur vie, chaque fois qu'ils le recevaient.

416. Mais un exemple qui me paraît encore plus admirable, c'est celui de Henri VIII, cet infame apostat, ce persécuteur éhonté de la sainte Eglise. Après s'être séparé de la foi orthodoxe, après avoir troublé les choses sacrées et profanes, après avoir abandonné la véritable piété, il conservait cependant encore un certain sentiment de vénération pour l'auguste sacrement de nos autels. Ce malheu-

(1) Homel. 5. — (2) Mar. Mœrul. l. 4. c. 12 — (3) In vita apud Surium 10. Jan.



reux, arrivé au terme de sa misérable vie, demanda le saint viatique et avant de le recevoir se leva de son siège; car sa maladie ne lui permettait pas de se reposer sur un lit; puis s'agenouillant il se prosterna devant le Sacrement qu'on lui présentait. Comme les sectaires de Zwingle lui conseillaient de rester assis, disant qu'à cause de ses souffrances il n'y avait aucune indécence à recevoir la sainte Eucharistie dans cette posture, il leur répondit: Si, non content de me prosterner, je m'abymais dans les profondeurs de la terre, je ne croirais pas encore avoir assez fait pour honorer ce très-auguste mystère. L'historien de sa vie fait ensuite cette réflexion: « Plût à Dieu! qu'il eût été tel en toute chose; et il l'aurait été, s'il n'avait point trop acquiescé aux conseils d'hommes perdus, et à son jugement propre. » (1) Or si un ennemi juré de la sainte foi a témoigné un si grand respect pour ce très-auguste Sacrement, quoiqu'il le reçût indignement; que ne devra point faire le catholique imbu de la vraie foi? Que ne faut-il pas attendre des personnes pieuses qui sont éclairées de lumières plus abondantes? Avec quelle soumission d'esprit, avec quel respect, avec quelle sainte crainte ne doivent-elles point s'approcher de la sainte table, lorsqu'elles veulent fortifier leurs âmes par cette nourriture céleste?

417. Il faut cependant observer que les personnes pieuses ne doivent point rester dans cette soumission, cette révérence, cette crainte respectueuse qui les empêcheraient d'approcher de Jésus-Christ dans la sainte communion; après avoir fait ces actes, elles doivent continuer leur préparation en s'animant d'un amour ardent, d'un vif désir de recevoir leur divin hôte dans la modeste habitation de leurs cœurs. C'est le troisième acte qu'il faut faire pour se préparer à recevoir ce pain des anges. Que l'âme se plonge donc toute entière dans la considération de l'amour immense et de la souveraine bonté, que Dieu nous

(1) Sander l. de Schis. Anglic.

témoigne d'une manière admirable dans ce mystère. Puisque, malgré sa majesté infinie et notre profonde bassesse, il veut bien descendre dans notre cœur et s'unir à nous par un lien si étroit. Qu'elle s'excite à l'amour d'une si grande bonté, qu'elle provoque son cœur à l'amour réciproque de celui dont elle est si ardemment aimée. Et alors elle concevra un grand désir de s'unir à l'objet de son affection. Que personne, dit saint Jean Chrysostome, n'approche avec dégoût ni avec tiédeur; que tous viennent embrasés et fervents. N'avez-vous pas remarqué avec quelle joie les enfants s'attachent à la mamelle? Comme ils pressent le sein de leur nourrice? C'est avec une semblable avidité que nous devons nous approcher de ce banquet et de la mamelle spirituelle de ce calice; c'est même avec un plus grand désir que semblables à des enfants allaités nous devons sucer la grâce de Jésus-Christ. La seule douleur, le seul chagrin pour nous serait d'être privés de cet aliment spirituel.» (1) Pour allumer en nous les désirs fervents de recevoir notre divin Rédempteur, nous pouvons considérer les différents caractères de sa bonté infinie : nous pouvons l'envisager tantôt comme un époux très-aimant qui désire de s'unir à nos âmes; tantôt comme un ami fidèle qui vient nous consoler; soit comme un très-bon père qui nous attend pour nous presser doucement sur son cœur; soit comme un médecin qui se présente pour guérir les maladies et les plaies de notre cœur par le baume de sa grâce; ou bien comme un pasteur très-charitable qui visite ses pauvres brebis, pour les nourrir de sa propre chair et leur présenter la boisson de son précieux sang; ou encore comme un guide et un chef éclairé qui accourt, pour nous montrer par sa lumière le chemin de la perfection, et pour nous aider par ses inspirations à y marcher rapidement; mais surtout nous devons toujours le considérer comme notre souverain et unique bienfaiteur, qui vient nous combler de ses dons.

(1) Homél. 83. in Matth.



Après ces pieuses considérations, « approchons, dirai-je avec saint Jean Damascène, allons vers lui avec un ardent désir; et recevons, les mains en croix sur la poitrine, le corps de Jésus crucifié. » (1)

418. Plus sera parfaite la préparation par laquelle nous nous disposons à recevoir le très-saint corps du Sauveur, plus aussi seront abondants les fruits que nous retirerons de ce banquet sacré, et plus rapides seront les progrès que nous ferons dans la perfection. Sainte Catherine de Sienne nous le fait bien comprendre par la comparaison de divers flambeaux allumés. « Lorsqu'on allume plusieurs flambeaux, tous il est vrai produisent de la lumière et de la chaleur : mais celui qui est le plus volumineux en produit plus que les autres; ainsi nous recevons tous la grâce dans la sainte communion, mais celui qui est le mieux disposé en reçoit plus que les autres. » (2) C'est ce qu'on peut encore expliquer par la comparaison d'un homme qui va puiser de l'eau dans une source abondante; plus le vase qu'il apporte est ample, plus sera grande la quantité d'eau qu'il en retirera. De même plus nous dilatons notre âme par la foi, par la soumission d'esprit, par la vénération, par les désirs fervents et pleins d'amour, plus aussi seront efficaces et nombreux les secours que nous puiserons dans cette source de grâces, pour nous aider à perfectionner nos âmes. Nous lisons dans les Annales de l'ordre de Cîteaux qu'un saint moine éprouvait dans la sainte communion une douceur ineffable, qui durait d'abord toute la journée, ensuite pendant trois jours et même pendant une semaine entière. (3) Ce bon religieux fut chargé de réprimander un de ses amis, pour une faute qu'il avait commise; mais dans cette correction, il dépassa un peu les limites de la modération et de la perfection chrétienne. Cependant il ne fit pas grande attention à cette faute, l'attribuant

(1) L. *Orthodod. fidei* c. 4. — (2) *Dial.* 10. — (3) *Specul. Exemp. dist.* 3. *Exemp.* 35.

tout entière à une sainte ferveur, et s'approcha de la table sacrée, comme il en avait coutume. Mais la sainte hostie qu'il sentait auparavant plus douce que le nectar, plus suave que le miel, lui parut alors plus amère que l'absinthe, plus désagréable que le fiel. A ce changement aussi fâcheux qu'inattendu, le moine fut saisi de crainte et, considérant que le peu de charité qu'il avait eu pour le prochain pouvait seul en être la cause, il s'imposa une sévère pénitence. De ce fait le pieux lecteur peut conclure que les effets de ce sacrement sont proportionnés aux bonnes ou aux mauvaises dispositions, qu'il trouve en nous. Il doit donc s'appliquer à s'y disposer de la manière que nous avons indiquée plus haut, s'il veut en recueillir des fruits de perfection et de sainteté.

---

#### CHAPITRE IV.

**LES FIDÈLES DOIVENT-ILS RECEVOIR SOUVENT LA SAINTE EUCHARISTIE ? LES PERSONNES DU MONDE PEUVENT-ELLES LA RECEVOIR TOUS LES JOURS ?**

419. Les pères de la vie spirituelle sont d'opinion différente sur ce point. Les uns, portés à la fréquente réception du corps de Jésus-Christ, conseillent à leurs pénitents de s'asseoir souvent à la sainte table, pour se nourrir du pain des anges. D'autres pensent qu'il est plus décent, que les pénitents participent plus rarement à cette nourriture divine. Il est donc nécessaire de décider d'après les doctrines des saints pères et les lois de la prudence, comment il faut résoudre une question si importante. Mais parce que la plus grande difficulté qui s'y rencontre concerne la communion quotidienne, qu'un grand nombre ne juge pas convenable d'accorder aux personnes du



monde, qui ne sont pas consacrées au service de Dieu ; nous reporterons surtout notre attention sur ce point, afin d'en mieux approfondir les raisons.

420. Il est certain que dans la primitive Église tous les fidèles mariés ou célibataires, séculiers ou ecclésiastiques, recevaient tous les jours la nourriture céleste. Saint Luc dit des chrétiens de cette époque : « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, et dans la communion du pain qu'on leur distribuait. » (1) Ensuite il ajoute : « Chaque jour aussi, persévérant ensemble dans le temple et rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient cette nourriture avec allégresse et simplicité de cœur, louant Dieu et pratiquant la charité envers tous. » Or, par ce pain et par cette nourriture, dont il est fait mention dans le texte sacré, les interprètes entendent le pain consacré de la sainte Eucharistie, avec d'autant plus de raison que la version syriaque dit : « Rompant l'offrande bénite, » c'est-à-dire, consacrée. Et s'il restait une ombre de difficulté sur cette question, saint Denys l'Aréopagite s'énonce assez clairement pour la faire disparaître. « Dans la primitive Église, tous ceux qui assistaient à la consécration de l'Eucharistie participaient à ce sacrement par la communion. » (2) Le pape saint Anaclet fit le décret suivant : « Que tous communient après la consécration, s'ils ne veulent pas que les portes de l'Église leur soient interdites. Car ce sont les apôtres qui ont établi cette coutume que la sainte Église de Rome observe fidèlement. » (3)

421. Ce très-louable usage fut observé dans l'Église de Dieu pendant plusieurs siècles, comme on peut le lire dans les écrits des saints pères. Saint Cyprien en parle ainsi : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Nous demandons qu'on nous donne ce pain tous les jours ; de peur que nous qui sommes en Jésus-Christ et qui recevons tous les jours l'Eucharistie, comme le pain du

(1) In Act. Apost. c. 2. v. 42 et 46. — (2) Hierarch. Eccl. c. 13. —

(3) Apud Gratian. de Consec. dist. 2. C. Peracta.

salut, nous n'en soyons privés par quelque péché grave et que, ne participant point à cette nourriture céleste, nous ne soyons séparés du corps de Jésus-Christ. » Saint Jérôme, écrivant à Lucinus, lui dit : « Quant à ce que vous me demandez, s'il faut jeûner le jour du sabbat et si l'on peut communier tous les jours, comme l'enseignent l'Église de Rome et d'Espagne ; Hippolyte auteur très-éclairé parle de cette question ainsi que d'autres écrivains. » Ensuite il lui dit franchement sa manière de voir sur la communion quotidienne, qu'il approuve en ces termes : « Nous pouvons, en toute sûreté de conscience et de doctrine, communier tous les jours, suivant en cela le conseil du Psalmiste qui nous dit : Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. » Le même saint écrit à Pammachius : « Je sais que c'est la coutume à Rome, que les fidèles reçoivent tous les jours le corps de Jésus-Christ. »

422. Saint Basile écrit à Césaria : « Il est beau et très-utile de communier tous les jours, de participer souvent au corps sacré et au sang de Jésus-Christ, puisqu'il dit lui-même : Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. » Saint Ambroise dit de ce mystère : « Recevez tous les jours ce qui peut vous être utile tous les jours. Vivez de manière que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas chaque jour de le recevoir, ne le mérite pas même après un an. » (1)

423. Saint Augustin voulait aussi, autant qu'il était en son pouvoir, que les fidèles reçussent la sainte communion tous les jours : il manifeste ouvertement son désir par ces paroles : « Ce pain est quotidien : recevez-le tous les jours, afin qu'il vous profite tous les jours. » (2) Il est vrai que le saint écrivit à Januarius que cette louable coutume commençait à tomber en désuétude dans plusieurs contrées de l'Afrique, que les chrétiens s'approchaient de la sainte table, les uns tous les jours, les autres plus rarement ; et cela pour différentes raisons qu'il allè-

(1) L. 5. de Sacramentis, c. 4. — (2) De Verbo Dom. serm. 28.



gue en partie. C'est sans doute pour ce motif que le saint docteur prononce, dans son livre des dogmes ecclésiastiques, cette sentence bien connue : « Je ne loue ni ne blâme pas la réception quotidienne de l'Eucharistie; » car quoiqu'il désirât que tous se fortifiassent tous les jours, en mangeant la chair très-pure du Rédempteur, comme il le déclare manifestement ailleurs; cependant il ne voulut point alors s'opposer ouvertement à l'opinion de ceux qui n'approuvaient pas cette sainte coutume.

424. Ces prémisses étant posées, tirons-en la conclusion. Je dis donc que la réception quotidienne du corps adorable de Jésus-Christ établie par les apôtres dans la primitive Église, continuée pendant plusieurs siècles par la coutume de l'Église catholique et recommandée par l'autorité des saints pères, si on la considère en elle-même et abstraction faite de tout défaut de dispositions convenables de la part des fidèles, je dis qu'envisagée de la sorte cette communion quotidienne n'est pas inconvenante, et qu'on ne saurait sans témérité en désapprouver l'usage parmi aucune classe d'hommes : car une action blâmable en elle-même ne peut être louablement érigée en coutume, ni être commandée aux autres dans quelques circonstances de temps que ce soit.

425. Il est vrai que le pieux usage de se fortifier tous les jours, par cette nourriture sacrée, devint plus rare parmi la société des chrétiens. Tellement que le pape Fabien fut obligé d'imposer à tous les fidèles trois jours de communion par an : Pâques, la Pentecôte et Noël. Les choses en vinrent même à un tel point que dans le concile de Latran, qui eut lieu sous Innocent III, il fallut statuer et ordonner que tout fidèle s'approcherait de la sainte table au moins une fois tous les ans à Pâques, c'est-à-dire, à la fête de la résurrection du Sauveur, et que l'entrée de l'Église serait interdite à tout transgresseur de ce précepte en punition de son infidélité. (1) Le saint concile de Trente

(1) C. 21.

renouvella ce décret dans sa treizième session. (1) Saint Thomas rapporte toute la série de cette décadence : « Dans la primitive Église, lorsqu'une grande ferveur de la foi chrétienne était en vigueur, il fut statué que les fidèles communieraient tous les jours. D'où le pape Anaclet dit : Que tous communient après la consécration, s'ils ne veulent pas que les portes de l'Église leur soient interdites : car c'est un usage que les apôtres ont établi et que la sainte Église romaine observe fidèlement. Ensuite, la dévotion ayant diminué, le pape Fabien concéda que si les fidèles ne communiaient plus si fréquemment, ils communiasse au moins trois fois par an, à Pâques, à la Pentecôte et à la naissance du Sauveur. Le pape Soter dit qu'il faut aussi communier le jour de la sainte Cène. (2) Enfin, à cause des iniquités multipliées et du refroidissement de la charité d'un grand nombre, Innocent III statua que les fidèles communiasse au moins une fois à Pâques tous les ans. » (3) Mais la chute de cette ancienne coutume ne prouve aucunement que la réception quotidienne de la nourriture sacrée n'est plus aussi louable, ni aussi recommandable qu'autrefois. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que la piété, qui florissait aux temps reculés de nos ancêtres, est déchue et que la ferveur primitive de la charité s'est refroidie. C'est ce que l'on peut démontrer par différentes parités très-convaincantes. Les chrétiens ne renoncent plus maintenant à leurs richesses, ils ne se dépouillent plus de leurs biens, de leurs fortunes et ne les mettent plus en commun pour l'utilité publique, comme les premiers fidèles avaient la ferveur et la coutume de le faire. Les chrétiens d'aujourd'hui ne sont plus liés ensemble par les liens d'un amour si sincère et si parfait, qu'on puisse dire d'eux qu'ils ne forment plus « qu'un cœur et qu'une âme, » comme on le disait des fidèles dans ces heureux temps. Or que faut-il en conclure ?

(1) Can. 9. — (2) *Ut habetur in Decretis de Conf. dis. 2.* — (3) 3. part. Q. 21. alias 80, a. 10. ad 4.



Est-ce peut-être que ce dépouillement héroïque de soi-même, que cette très-parfaite charité ne doivent plus être comptés parmi les plus sublimes vertus ? Ou doit-on en conclure qu'ils ne sont plus dignes de si grandes louanges, lorsque quelque chrétien de nos jours les pratique en particulier ? Très-certainement non. La seule conclusion qu'on puisse en tirer, c'est que l'ancienne ferveur des chrétiens s'est refroidie, et que ce vif désir de la perfection qui brûlait dans leur cœur s'est éteint. Qu'on dise donc la même chose de la communion quotidienne ; car les deux membres de la comparaison marchent d'un pas égal.

426. Les décrets ultérieurs, que la sainte Église de Dieu a faits sur cette matière, prouvent combien ce que j'ai dit est conforme à la vérité. Le saint concile de Trente, réuni dans ces derniers temps, approuve la réception quotidienne du pain des anges, et désire expressément qu'elle soit mise en usage par tous les fidèles : c'est ce qu'il déclare lui-même en ces termes : « Le saint concile désirerait, parole digne de notre attention, que les fidèles qui assistent à chaque messe communiassent non-seulement par une affection spirituelle, mais encore par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, qui leur ferait parvenir le fruit de ce très-saint sacrifice. » (1) Le catéchisme romain, qui a été composé d'après ce concile et par l'ordre de saint Pie V, loue beaucoup l'usage quotidien du pain angélique, et ordonne même aux pasteurs des âmes de faire tous leurs efforts pour l'établir parmi les peuples qui leur sont confiés. « Le devoir du curé est de dire souvent aux fidèles que s'ils croient nécessaire de donner tous les jours de la nourriture à leur corps, ils doivent aussi chaque jour avoir soin de nourrir et de fortifier leur âme par ce sacrement. » (2)

427. Pour confirmer cette doctrine, le cardinal de Lugo cite un décret du saint concile de Trente lancé dans le

(1) Sess. 22. c. 6. — (2) De Euch.

mois de janvier en 1597, à l'occasion d'un évêque qui se proposait de n'accorder la sainte communion à ses ouailles que trois fois par semaine, le dimanche, le mercredi et le vendredi; sous prétexte d'inspirer plus de respect pour ce mystère, et d'empêcher la familiarité que pourrait occasionner un usage trop fréquent. La sainte congrégation rejeta sa proposition en disant : « Qu'elle s'y opposait, parce que dans la primitive Église tous ceux qui assistaient au saint sacrifice recevaient l'Eucharistie. » D'où le très-docte cardinal conclut : « Qu'il ne faut pas douter que l'usage quotidien de l'Eucharistie ne soit louable en lui-même, et plus parfait qu'un usage moins fréquent : que par conséquent les fidèles doivent s'efforcer d'y parvenir s'ils le peuvent. Car cette doctrine est rendue si évidente par les paroles de la sainte congrégation, qu'aucun catholique ne peut plus en douter. » Ensuite il ajoute : « Qu'il ne convient pas de refuser absolument à tous les fidèles la communion quotidienne; parce que ce serait les éloigner de ce qu'il y a de plus parfait et de plus utile. » C'est pourquoi maintenons fermement que la réception quotidienne du corps de Jésus-Christ, considérée en elle-même, est très-avantageuse non-seulement aux religieux mais encore aux séculiers : et qu'on ne saurait la mépriser sans témérité, vu l'autorité des saints pères, l'ancien usage et les récents décrets de l'Église qui la recommandent.

---



## CHAPITRE V.

QUEL USAGE DOIT-ON FAIRE DE LA DOCTRINE PRÉCÉDEMMENT  
EXPOSÉE, SUR LA RÉCEPTION QUOTIDIENNE DE L'EUCHA-  
RISTIE ?

428. Ainsi dira peut-être quelqu'un : Puisque l'usage quotidien de la nourriture angélique est utile, et même avantageux aux fidèles de l'un et de l'autre sexe, il faut admettre à la sainte table tous les jours, indistinctement et confusément, les hommes, les femmes, les célibataires, les personnes mariées, les marchands, les ouvriers, les habitants de la campagne et tous ceux enfin qui assisteront au saint sacrifice ? Mais quelle confusion alors ? Quels abus ? Et quelles irrévérences envers ce divin mystère lui-même ? A cela, je réponds que je n'ai voulu aucunement tirer cette conclusion. Car prétendre que la communion quotidienne est louable en elle-même et désirable pour tous ne signifie nullement qu'on doive l'accorder indistinctement à tous. Écoutons à ce sujet la décision définitive du docteur angélique, et apprenons de lui comment nous devons appliquer la doctrine solide et très-bien fondée, que nous avons exposée plus haut. Il s'exprime ainsi : « Quant à l'usage de ce sacrement, on peut faire deux considérations : l'une qui concerne le sacrement lui-même, dont la vertu est salutaire aux hommes ; c'est pourquoi il est utile de le recevoir tous les jours, afin d'en recueillir les fruits. (1) C'est dans ce sens que nous avons parlé jusqu'à présent, en recommandant l'usage quotidien de l'Eucharistie. « L'autre considération regarde celui qui reçoit le sacrement, et requiert de lui qu'il s'en approche avec une grande dévotion et avec respect... D'où saint Augus-

(1) 3. part. Q. 21. alias 80. a. 10. in corp.

fin, après avoir dit : Recevez ce qui peut vous faire du bien tous les jours, ajoute aussitôt : Vivez de manière que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Mais parce qu'il arrive souvent que plusieurs opposent beaucoup d'obstacles à cette dévotion, par le défaut des dispositions nécessaires du corps et de l'âme ; il n'est pas utile à tous les hommes de recevoir ce sacrement tous les jours, mais chaque fois qu'ils y sont préparés. »

429. De plus, comme personne ne peut être bon juge dans sa propre cause, personne ne peut déterminer lui-même quel est le temps le plus convenable pour la sainte communion, ni décider lui seul s'il doit la recevoir tous les jours, ou toutes les semaines ou même après plusieurs semaines. Il faut que chacun se soumette à la décision de son confesseur qui, connaissant mieux les dispositions de l'âme, peut aussi porter un jugement plus exact sur cette question. C'est précisément ce qu'avait en vue un certain décret du saint concile de Trente, qui défend d'empêcher la communion quotidienne, et de déterminer d'une manière générale les jours où l'on doit la recevoir. Ce décret est conçu en ces termes : « On ne doit pas défendre par un précepte formel l'usage de la communion fréquente, ni déterminer en général les jours où les fidèles doivent la recevoir. » (1) Le saint concile décrète ensuite que c'est aux pasteurs des âmes qu'appartient le droit de décider, si elles doivent s'approcher de la sainte table tous les jours, ou fréquemment ou rarement ; parce qu'eux seuls peuvent et doivent déterminer la quantité des communions, d'après les différentes dispositions qu'ils remarquent dans les âmes qui leur sont confiées. Enfin il les exhorte tous à établir d'une manière convenable l'usage de la communion quotidienne, et à louer Dieu lorsqu'ils verront que cette sainte coutume s'établit avec piété, avec décence et produit d'heureux fruits.

430. Il semble que ce soit le lieu de rapporter ici la ré-

(1) Editum Innocent, XI. 22. febr. 1679.



ponse, que sainte Catherine de Sienne fit à celui qui eut l'imprudence de lui reprocher l'usage fréquent, qu'elle faisait de la sainte communion. Le bruit s'était répandu que la sainte participait tous les jours au céleste banquet, et y recevait son époux caché sous les saintes espèces. Ce qui était un sujet d'édification pour plusieurs, fournit aux autres une occasion de murmure, comme il arrive souvent en pareilles circonstances. Un certain prêtre étant venu la visiter se mit à la reprendre, non sans imprudence, de ce qu'elle s'approchait si souvent de la sainte table ; et alléguant ces paroles de saint Augustin : « Je ne loue ni ne blâme la communion quotidienne ; » il s'appuyait sur l'autorité de ce grand saint, pour détourner la servante de Dieu d'une si pieuse coutume. Mais, dit saint Antonin ; « la vierge sage et prudente lui répondit en présence de plusieurs personnes : Puisque saint Augustin ne me condamne point dans ses paroles, pourquoi vous, mon très-révérend, me méprisez-vous ? Ainsi confondu, il garda le silence. » Comme si cette vierge sainte eût dit : Puisque saint Augustin ne blâme point l'usage quotidien de la nourriture angélique, car il sait très-bien que cette fréquentation des sacrements dépend des dispositions de l'âme et de la décision du directeur ; pourquoi vous, mon très-révérend, qui n'avez aucune connaissance de ma conscience, me réprimandez-vous si aveuglément ?

431. Trois vérités importantes découlent de ce que nous avons dit jusqu'à présent. La première est que l'usage quotidien et même non quotidien mais fréquent est une coutume très-louable. La seconde est que pour communier tous les jours ou fréquemment, il faut que l'âme apporte les dispositions convenables. Enfin la troisième est que le confesseur peut seul être juge compétent, en matière de communion fréquente et même de disposition requise ; que seul, il peut prononcer un jugement équitable et donner une décision légitime. Néanmoins je prie, je conjure même les directeurs des âmes de ne point céder

à la vaine crainte ou aux raisons faibles et mal fondées, qui pourraient les entraîner à éloigner de la table sainte les pénitents, qu'ils trouvent suffisamment disposés. D'abord, parce qu'en les empêchant de participer à cette nourriture divine ils les priveraient des richesses inépuisables de la grâce sanctifiante, et leur enlèveraient les secours très-puissants que ce mystère pourrait leur procurer pour faire de nouveaux progrès dans la pratique des vertus. En outre, parce qu'ils déplairaient ainsi eux-mêmes à Jésus-Christ; comme ce bon Sauveur le révéla autrefois à sainte Gertrude, en se plaignant de tous ceux qui excluent de ce banquet divin les âmes qui lui sont chères, dans lesquelles il trouve sa joie et son bonheur : « Je fais mes délices, s'écrie-t-il, d'être avec les enfants des hommes ; j'ai moi-même établi ce sacrement avec beaucoup de charité ; afin que les fidèles puissent le recevoir en mémoire de moi ; ma volonté est de rester avec eux par ce sacrement jusqu'à la consommation des siècles : ainsi ceux qui, par leurs paroles ou par leurs conseils, éloignent de la communion les âmes exemptes de péchés mortels empêchent, en quelque sorte, ou interrompent les délices que je pourrais goûter avec elles. » (1)

432. En outre, il me semble qu'il ne faut pas omettre ici une autre considération : c'est que le directeur qui procède, en cette matière, avec trop de rigueur ou avec imprudence a tout sujet de craindre d'être puni par le ciel, pour le dommage qu'il aura fait aux âmes et à cause du déplaisir qu'il aura occasionné à Jésus-Christ son très-aimable Père. C'est du moins ce qui est arrivé à l'abbesse et aux sœurs de sainte Luitgardis. (2) La supérieure de cette sainte religieuse lui ayant défendu de communier tous les dimanches selon sa coutume, la servante de Dieu promit de se soumettre humblement à ses ordres, en lui prédisant toutefois les châtiments que le Seigneur lui inflir-

(1) Ludov. Blosius Monit. splr. c. 6. §. 1. — (2) Apud Surium 6. Junii c. 12.



gerait, pour le déplaisir qu'elle allait ainsi causer à Jésus-Christ. L'abbesse méprisant les menaces que Dieu lui faisait par la bouche de son épouse bien-aimée maintint opiniâtrément son interdit. Mais elle ressentit bientôt elle-même les tristes effets de son opiniâtreté : car atteinte d'une maladie très-aiguë, elle en subissait tous les tourments sans éprouver aucun soulagement, jusqu'à ce que revenue à de meilleurs sentiments elle eût révoqué son imprudente défense, et laissé un libre accès à la sainte auprès de son époux. Les religieuses qui avaient aussi désapprouvé sa conduite, ayant reconnu qu'elles s'étaient trompées et déploré leur faute en présence de Luitgardis, furent exemptes de toute peine ; mais celles qui continuèrent aveuglément à lui être contraires, furent bientôt enlevées par une mort précoce. Tellement il est vrai que ceux qui éloignent du festin sacré une âme suffisamment disposée blessent Jésus-Christ, dans un endroit bien sensible et pour ainsi dire à la prunelle de l'œil. Mais parce qu'il n'est pas facile de discerner la quantité de communions qui convient à chacun, je vais indiquer des règles certaines, fondées sur l'autorité des saints et sur la raison elle-même ; au moyen desquelles le directeur pourra reconnaître la juste distribution qu'il doit faire de ce sacrement.

---

## CHAPITRE VI.

RÈGLES OU AVERTISSEMENTS PRATIQUES D'APRÈS LESQUELS LE DIRECTEUR POURRA PRESCRIRE A SES PÉNITENTS , SELON LEURS MÉRITES PARTICULIERS , UNE JUSTE ET CONVENABLE RÉCEPTION DE LA SAINTE COMMUNION.

433. *Premier avertissement.* Le directeur peut et doit, généralement parlant, permettre l'usage de la sainte Eucharistie aux personnes qu'il trouve dignes de l'absolution, après les avoir entendues en confession. Il semble du moins que ce soit l'opinion commune des pères de la vie spirituelle, et la coutume actuelle de l'Église. La raison en est évidente : en effet, si nous faisons abstraction des personnes dissolues qui tombent à chaque occasion, et dont nous ne parlons pas ici ; puisque, comme elles se présentent très-rarement au tribunal de la pénitence, le directeur ne peut pas, lors même qu'il le voudrait, leur accorder le très-auguste sacrement de l'Eucharistie ; abstraction faite de ces personnes, nous pouvons proposer ce raisonnement : ou le pénitent persévère dans la grâce, ou il n'y persévère pas et tombe quelquefois dans le péché mortel. D'abord, s'il vit habituellement dans la grâce, on ne peut lui refuser le bonheur de communier tous les huit jours et aux principales fêtes, ni le priver du grand bien qui doit résulter de ces communions ; car les dispositions suffisantes ne lui manquent assurément pas. Le directeur ne peut alors lui refuser une telle faveur, à moins qu'il ne veuille lui imposer quelquefois cette privation pour lui inspirer plus de respect et d'humilité, ou pour exciter en lui un désir plus ardent de cette nourriture sacrée, ou pour l'éprouver et le mortifier. Mais si le pénitent souille de temps en temps sa conscience, et revient cependant se prosterner aux pieds du juge sacré avec une telle douleur



qu'il paraisse digne de l'absolution, il faudrait encore dans ce cas lui donner le pain de vie, afin que fortifié par cette nourriture divine il ne retombe plus dans les mêmes fautes; puisque c'est un des effets les plus ordinaires et les plus salutaires de ce sacrement. Comme le dit saint Ambroise, par cela même que quelqu'un pèche et qu'il est infirme, il doit manger ce pain et prendre cette médecine salutaire, pour le guérir de ses maladies et le fortifier contre ses faiblesses. « Chaque fois que le sang de Jésus-Christ est répandu pour la rémission des péchés, je dois le recevoir; afin que mes péchés soient effacés: puisque je pèche toujours, je dois toujours avoir recours aux remèdes. » (1) Saint Hilaire ose même dire: « Tant que quelqu'un ne mérite pas d'être excommunié à cause de ses péchés il ne doit pas se séparer de la médecine du corps et du sang de Jésus-Christ. A plus forte raison ne doit-il pas s'en séparer s'il n'est pas indigne de l'absolution; de peur que, privé longtemps du pain céleste, il ne périclite éternellement. » (2)

434. En outre il faut conseiller la communion hebdomadaire à ces âmes faibles, non-seulement pour les fortifier, mais encore pour affaiblir les forces du démon. Car la vertu de ce sacrement l'empêchera de les tenter, ou du moins de les attaquer avec une impétuosité si audacieuse; ainsi la résistance des fidèles sera d'autant plus inébranlable que les attaques de l'ennemi seront moins vigoureuses. Saint Ignace martyr, disciple des apôtres, émet cette raison dans une lettre qu'il écrit aux Éphésiens, pour les exhorter à la fréquente réception du pain angélique: « Ayez soin, leur dit-il, de vous réunir souvent pour recevoir l'Eucharistie et pour rendre gloire à Dieu: car lorsque vous venez plus souvent dans ce lieu, la puissance du démon s'affaiblit, et les traits enflammés qu'il lance contre vous, pour vous porter au péché, retournent contre lui, sans vous avoir blessés. » Pallade rapporte qu'une

(1) L. 4. de Serm. c. 6. — (2) Apud Gratian. de Consecr. dist. 2.

femme fut changée en forme de cheval par l'art infernal du démon. (1) Son mari s'affligeait extraordinairement d'une métamorphose si étrange, surtout parce qu'il voyait son épouse, ainsi transformée, ne prendre aucune espèce de nourriture, ni celle qui convient à l'homme, ni celle qui plaît à ces animaux. Aussi la conduisit-il à saint Macaire, pour découvrir le motif d'un si triste événement, et pour recevoir de lui un remède convenable. Le saint, instruit de tout par une lumière divine, avait déjà raconté l'histoire à ses moines, avant d'en avoir été informé par aucun homme. Lors donc que cette malheureuse femme fut arrivée en sa présence, le saint abbé, lui ayant jeté de l'eau bénite, lui rendit aussitôt sa première forme; puis il lui adressa ces paroles : Ne négligez jamais d'aller à l'église, ne vous abstenez plus de la sainte communion; car ce grand malheur vous est arrivé, parce que vous avez passé cinq semaines sans vous approcher du mystère de l'autel..... Par ce fait, le directeur peut voir avec quelle audace le démon attaque ceux qui s'éloignent de ce banquet céleste, et apprendre à ne pas se montrer avare, lorsqu'il s'agit de permettre à ces âmes faibles d'aller s'asseoir au banquet des anges, pour y manger le pain des forts. Si cependant le pénitent s'était rendu coupable d'un péché mortel, le jour même ou pendant la nuit précédente, il ne faudrait pas lui accorder cette faveur, lors même qu'il en aurait conçu une douleur suffisante.

435. *Second avertissement.* Quand une personne vit habituellement dans la grâce de Dieu; lorsqu'elle s'abstient avec beaucoup de soin des fautes légères, et n'a aucune affection au péché véniel; si elle aime la pénitence et s'applique à la modération, à la mortification de ses passions; si elle s'adonne à l'exercice des saintes méditations et brûle d'un ardent désir de recevoir la nourriture angélique; si surtout elle retire de la sainte communion des fruits et des forces, qui l'aident à faire de nouveaux pro-

(1) *Historia Lausiaca* sect. 17. c. 19. in vita Macar.



grès dans la vertu ; le directeur peut lui accorder l'usage de la sainte Eucharistie, deux, trois, quatre et même cinq fois par semaine, selon qu'il la verra marcher plus ou moins rapidement dans les voies de la perfection, et d'après les avantages plus ou moins grands qu'elle retirera de ce banquet divin. Saint Grégoire VII, souverain pontife, écrivant à Mathilde, vierge d'un très-noble et très-heureux caractère, mais d'un esprit et d'une piété encore plus relevés, lui propose la fréquente communion comme le principal moyen de perfection. « Parmi toutes les armes que je vous ai procurées avec le secours de Dieu, contre le prince de ce monde, la plus redoutable est la fréquente réception du corps de Jésus-Christ. » Ensuite il ajoute : « Nous devons, ô ma fille ! recourir particulièrement à ce sacrement, nous devons rechercher surtout ce remède salutaire. » (1) Ainsi le directeur ne doit pas craindre d'être trop libéral en admettant souvent ces âmes à la sainte table, puisque les saints, qui jouissent d'une très-grande autorité dans l'Église de Dieu, lui en donnent un exemple bien rassurant.

436. Mais lorsqu'une personne spirituelle est parvenue à une haute perfection, si elle a déjà surmonté et vaincu ses propres passions, ses mauvaises inclinations ; je dis, si elle les a vaincues et non pas endormies par le doux sommeil des consolations sensibles, comme il arrive au commençants ; si elle entretient un commerce intime avec Dieu surtout par l'usage de ce mystère sacré ; on peut lui accorder et lui présenter tous les jours cette nourriture céleste, comme le dit saint François de Sales : « Pour communier tous les jours, il faut avoir soumis une grande partie de ses inclinations perverses, et ne pas le faire sans le conseil de son père spirituel. » (2) Pallade rapporte que les anciens moines, qui étaient sans doute dans ces heureuses dispositions, recevaient de leurs supérieurs la douce

(1) Apud Borom. 1074. n. 12 13. — (2) Introd. ad vit. dev. part. 2. c. 19.

obédience de prendre tous les jours cette réfection sacrée. Voici les paroles de l'auteur : « En forçant les anges eux-mêmes à manger, Loth nous enseigne que nous devons quelquefois obliger les frères à prendre cette réfection : car il faut autant que possible, que les moines reçoivent tous les jours ce sacrement. Dieu se retire de celui qui s'écarte loin des saints mystères. Mais celui qui s'en approche assidûment reçoit aussi souvent son Sauveur. » (1)

337. Que le directeur ne se laisse point écarter, de cette juste et convenable réception, par ceux qui prétendent qu'elle occasionne une trop grande familiarité et qu'elle détruit insensiblement tout le respect, toute la vénération qui sont dus à la majesté infinie de Dieu qui est caché dans ce mystère. Car si les âmes sont douées des qualités que j'ai déjà exposées plus haut, si elles s'approchent du festin sacré avec les dispositions requises, le respect pour ce divin mystère ne diminuera point en elles, mais s'augmentera au contraire toujours davantage. Il y a cette différence entre les personnes qui fréquentent les hommes mortels de ce monde, et celles qui conversent souvent avec les habitants de la céleste patrie, que celles-là découvrent toujours plus de défauts et d'imperfections dans leurs sociétés, tandis que celles-ci pénètrent de plus en plus les excellentes prérogatives des bienheureux du paradis. D'où il résulte que l'estime et le respect s'éteignent peu à peu dans les premières; et s'augmentent au contraire dans les secondes. Le directeur pourra se convaincre entièrement de cette vérité, en jetant seulement un regard sur celui qui ne reçoit le corps du Seigneur qu'une ou deux fois par an, et sur celui qui le reçoit plusieurs fois par semaine. Il trouvera celui-ci plein de respect pour son Sauveur voilé sous les saintes apparences, il verra au contraire que celui-là est peu zélé, qu'il s'approche du banquet céleste, comme pour manger non le pain des anges mais le pain de sa table. Ainsi ce n'est

(1) Hist. Lausiaca c. 52. in vita Apolli ab.



point le fréquent mais le rare usage de la sainte communion, qui ravit à ce très-divin mystère le respect et la vénération qui lui sont dus.

438. *Troisième avertissement.* Le directeur voudra bien observer que les différentes règles que je viens d'exposer sont sujettes à des exceptions, à cause des diverses circonstances où peuvent se trouver les pénitents. Une religieuse, d'un esprit distingué et d'une haute perfection, mériterait sans doute de recevoir tous les jours le pain des forts; cependant il ne faudrait pas le lui accorder : lorsque les autres religieuses de la même communauté ont coutume de ne communier que deux fois par semaine; parce que permettre à une seule d'entre elles l'usage quotidien de l'Eucharistie ce serait, comme on dit, l'exposer à une certaine vanité, et fournir aux autres une occasion de murmures et de médisances. Il faut agir avec beaucoup de prudence à l'égard des hommes d'affaires qui pratiquent la vertu; car leurs occupations nombreuses, continuelles et urgentes ne leur permettent pas si souvent de se recueillir, comme il le faut, pour recevoir dignement le roi du ciel dans le temple de leur cœur. On ne peut pas accorder la sainte communion à une femme mariée ou à son mari aussi fréquemment qu'à un jeune homme libre, ou à une jeune fille qui s'adonne à la piété : lors même qu'ils seraient d'une égale perfection. Car quoique l'accomplissement des devoirs matrimoniaux, considéré en lui-même, n'éloigne personne du banquet céleste : cependant on ne peut guère le concilier avec une communion si fréquente, sans occasionner une certaine irrévérence, à cause des imperfections, des défauts et des péchés véniels, que la faiblesse humaine ne peut généralement pas éviter dans l'état de mariage. Mais parce que, dans une question aussi délicate, il vaut mieux nous en rapporter au jugement des saints docteurs qu'à nos propres lumières, je vais citer les paroles de saint Jérôme et je laisserai le directeur les méditer lui-même en silence. Après avoir rapporté ce texte de l'Apôtre : « Ne vous pri-

vez pas réciproquement, si ce n'est que vous veuillez le faire pour un certain temps, afin de pouvoir vaquer à l'oraison : » le saint docteur pour soutenir ce qu'il avait écrit contre Jovinien, ajoute les paroles suivantes : « L'Apôtre dit que quand quelqu'un s'unit avec son épouse, il ne peut prier. Or si cette union empêche ce qui est moins, c'est-à-dire, de prier : combien à plus forte raison empêchera-t-elle ce qui est plus, c'est-à-dire, de recevoir le corps de Jésus-Christ ? Pierre nous exhorte à la continence, afin que nous puissions mieux prier : suis-je responsable de ses paroles ? Ai-je mérité pour cela quelque peine ? En quoi suis-je coupable ? Si les eaux coulent troubles et bourbeuses, il ne faut pas en attribuer la cause au canal mais à la source. Peut-être suis-je réprimandé parce que j'ai osé ajouter de moi-même, qu'une telle défense de recevoir le corps de Jésus-Christ est juste ? A ce reproche je réponds brièvement : quel est le plus, prier ou recevoir le corps de Jésus-Christ ? Certes, c'est recevoir Jésus-Christ. Or si l'union conjugale empêche le moins, à plus forte raison empêchera-t-elle le plus. J'ai dit, dans le même ouvrage, que David et ses compagnons ne purent manger les pains de proposition, avant d'avoir répondu que depuis trois jours ils s'étaient abstenus de toucher aucune femme, non-seulement les femmes publiques mais encore leurs épouses, auxquelles ils étaient légitimement unis. J'ai rapporté aussi que les Hébreux, avant de recevoir la loi sur le mont Sinaï, avaient dû s'abstenir de leurs épouses pendant trois jours. Je sais que c'est la coutume à Rome que les fidèles communient tous les jours, je ne prétends pas la condamner ni l'approuver. Que chacun abonde dans son sens. Mais je m'adresse à la conscience de ceux qui communient le jour même de l'union, que chaque fidèle s'éprouve et approche ainsi du corps de Jésus-Christ. Je ne veux pas dire qu'en retardant la communion d'un jour ou de deux on rendra le chrétien plus parfait, de sorte que ce qu'il ne mérite pas aujourd'hui, il le méritera demain ou après ; je ne prétends pas



cela, mais je veux que regrettant de ne pas avoir reçu le corps du Sauveur, il s'abstienne un peu des embrassements de son épouse, et qu'il préfère l'amour de Jésus-Christ à celui de son épouse. » (1) A l'autorité de saint Jérôme, on peut ajouter celle de saint Thomas qui, appuyé sur les paroles de ce saint docteur et de saint Grégoire, décide cette question d'une manière scolastique. » (2)

439. Quoique les personnes qui accomplissent les obligations du mariage par devoir, et non par passion, ne commettent aucune irrévérence envers la sainte Eucharistie; il faut cependant en général être plus libéral à l'égard des célibataires qu'envers les personnes mariées. Car de même que leur état est plus parfait, comme le dit l'Apôtre, ainsi leur pureté les rend ordinairement plus agréables à Jésus-Christ caché sous le voile du sacrement. Le lys de leur virginité, qu'ils conservent toujours pure, les dispose mieux à l'union avec le beau lys des vallées, qui est notre très-aimable Rédempteur.

440. *Quatrième avertissement.* Le directeur rencontrera certaines personnes qui, quoique pourvues des dispositions requises pour recevoir souvent cette nourriture céleste, ne s'approchent cependant que rarement de la sainte table; parce qu'elles se laissent aller à une trop grande humilité d'esprit, qui les arrête et les retient en leur montrant la pauvreté spirituelle et les imperfections de leurs âmes. Il faut les avertir et leur dire que l'humilité est sans doute nécessaire pour recevoir cette sainte nourriture, mais que l'amour doit prévaloir et vaincre la crainte révérentielle qu'elle engendre, de peur qu'elle ne les prive des fruits salutaires, que cet arbre de vie produit ordinairement pour rafraîchir nos âmes. Elles doivent, à la vérité, considérer leur indignité, mais il faut aussi qu'elles contemplent la grande bonté du divin Ré-

(1) Epist. ad Pamach. pro libro advers. Jovin. — (2) 3. part. Q. 21. alias 80. a. 7. ad 2.

dempteur, afin de reconnaître l'immense amour qu'il éprouve pour elles, et de comprendre l'ardent désir qu'il a de s'unir à leurs âmes. Car c'est ainsi qu'elles allumeront en elle-mêmes un amour réciproque, qui leur donnera la sainte hardiesse d'approcher cette table sacrée. Saint Thomas ose même dire : « Ce sacrement est une nourriture spirituelle : de même donc qu'on prend tous les jours la nourriture corporelle, ainsi l'on fait très-bien de recevoir chaque jour ce sacrement. » (1) Pourvu cependant qu'on apporte les dispositions que le saint docteur indique lui-même, et que nous avons expliquées dans le troisième chapitre de cet article. Nous lisons dans la vie de saint Bonaventure, que le saint, par un excès de vénération, s'abstint un jour d'offrir le divin sacrifice au Père céleste; se contentant de ce qu'il pouvait y assister, en contemplant avec piété les douleurs de Jésus souffrant. Mais un ange étant venu lui donner la communion avec une partie de la sainte hostie que le célébrant avait consacrée, le serviteur de Dieu comprit qu'on était plus agréable à Dieu, en s'asseyant à ce banquet céleste avec respect et avec amour, qu'en s'éloignant du divin mystère par une trop grande crainte. C'est pourquoi Louis de Blois écrit avec raison : « Il est louable de s'abstenir quelquefois de la communion par humilité, par une sainte crainte ou par respect ; mais il est plus parfait de recevoir fréquemment la sainte Eucharistie par amour, dans le désir de procurer la gloire de Dieu et le bien commun, c'est-à-dire avec une véritable dévotion. » (2)

(1) 2. 2. Q. 80. a. 10. ad 1. — (2) Monit. spirit. 6. 7. 8.

---



## CHAPITRE VII.

DE LA COMMUNION SPIRITUELLE AU MOYEN DE LAQUELLE LES PERSONNES PIEUSES PEUVENT SUPPLÉER AU DÉFAUT DE LA COMMUNION SACRAMENTELLE.

441. Puisqu'il est bien petit, comme je l'ai dit, le nombre de ceux auxquels on peut permettre de s'unir, tous les jours, au très-saint corps de Jésus-Christ contenu sous les espèces sacramentelles, tous du moins doivent s'efforcer de le recevoir chaque jour spirituellement, par la communion qu'on appelle spirituelle. Cette réception mentale consiste, d'après saint Thomas, dans un vif désir de participer à ce très-auguste mystère : « Ceux-là sont baptisés et communient spirituellement, non sacramentellement, qui désirent de recevoir ces sacrements institués par Jésus-Christ. (1) » Le saint docteur ajoute ensuite : « On mange spirituellement Jésus-Christ renfermé dans l'Eucharistie, lorsque croyant en lui on désire de recevoir ce sacrement. » (2) Ces désirs ardents nous font participer spirituellement non-seulement au corps de Jésus-Christ, mais encore aux grâces de ce divin mystère ; et même, s'ils sont fervents, ardemment embrasés dans notre cœur, nos communions spirituelles seront plus abondantes en fruits, plus agréables à Dieu que beaucoup d'autres communions sacramentelles faites avec tiédeur, et qui empêchent par le défaut des dispositions les heureux effets de l'Eucharistie. On lit dans la vie de sainte Catherine de Sienne qu'elle désirait si ardemment de s'unir à son époux caché sous les voiles du sacrement, que la véhémence de ses désirs lui faisait éprouver de douces défaillances d'esprit, et qu'elle pria le bienheureux Ray-

(1) 3 p. Q. 21 alias 80. a. 1. ad 3. — (2) Eodem loco, a. 2.

mond, son confesseur, de lui apporter le pain des anges dès la première aurore; afin d'apaiser plutôt la violence de cette faim spirituelle qui la tourmentait. Ces langueurs d'amour de la pieuse vierge plurent tellement à Jésus-Christ qu'un jour pendant la messe il fit voler des mains du prêtre une partie de l'hostie consacrée, qui alla se reposer sur la langue de la sainte; afin de rassasier ainsi l'avidité de sa fervente épouse. (1) Le Seigneur donna une preuve semblable de son affection à une religieuse de Venise, pour satisfaire l'ardeur de ses désirs. (2) Comme cette fidèle servante de Dieu ne pouvait pas se présenter à la sainte table, à l'occasion de la solennité du corps de Jésus-Christ, elle eut soin de faire connaître son regret et ses désirs au grand patriarche saint Laurent Justinien, le priant de vouloir bien la recommander au Seigneur pendant le saint sacrifice. Or tandis que le saint offrait la victime sacrée pour tout le peuple dans une église pompeusement ornée, la vierge le vit entrer dans sa cellule avec la sainte Eucharistie, et lui présenter de ses propres mains le corps sacré du Sauveur. Le saint avait-il le don de la bilocation, ou était-il entré seulement en esprit dans ce couvent, c'est ce qu'on ignore. Toutefois deux choses sont très-certaines; la première, c'est que le saint évêque ne quitta point l'autel, seulement après l'élévation de la sainte hostie on observa qu'il était privé de ses sens et absorbé dans une extase prolongée. La seconde chose dont on ne peut douter, c'est qu'interrogé sur cet événement il ne nia point le fait, mais en exigea un rigoureux secret. J'ai rappelé ces prodiges, afin de montrer combien les communions spirituelles plaisent à Jésus-Christ, puisqu'il recourt même aux effets extraordinaires de sa puissance, pour s'unir aux âmes qui le désirent avec ardeur.

442. Cette réception spirituelle de l'Eucharistie peut se réitérer souvent et même cent fois par jour, avec de

(1) Bern. Justin. in ejus vita. c. 8. — (2) S. Antonin. 3. chron. tit. 23. c. 14. § 8.



grands avantages pour les âmes, car toute personne pieuse peut fréquemment diriger ses affections vers ce divin Sauveur caché dans le sacrement de nos autels, et provoquer en elle un ardent désir de s'en approcher pour s'unir à son corps sacré. Saint Ignace martyr écrivant aux Romains leur dit : « Je désire non les plaisirs du monde mais le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie qui est la chair de Jésus-Christ fils du Dieu vivant : je désire la boisson de son sang, qui procure une jouissance incorruptible et la vie éternelle. » De même, lorsqu'une personne spirituelle voit des choses qui paraissent belles, précieuses et agréables, elle peut se dire : Je n'ambitionne pas les plaisirs du monde, ni les richesses, ni la beauté, ni etc... je demande le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie. Je désire seulement de recevoir mon Jésus, les délices des anges, le trésor inépuisable des richesses et la fleur de toute beauté. J'aspire au bonheur de participer à ce corps qui réjouit le paradis par l'éclat de sa gloire, de boire ce sang qui a été versé pour moi, d'être unie à cette âme que mon Sauveur a remise entre les mains de son Père, lorsqu'il mourut sur la croix, à cette divinité enfin qui est la source et l'origine de tous biens. C'est ainsi que saint Bernard disait : « Ma nourriture, c'est Jésus-Christ et je suis la sienne; puisqu'il daigne venir en moi, et que je désire m'unir à lui dans ce mystère divin. » (1) Par ces désirs ardents l'âme pourra renouveler à chaque heure la communion spirituelle, qui sera d'autant plus parfaite et plus utile que les affections pour Jésus au saint sacrement seront plus ferventes.

443. On doit faire au moins une fois par jour cette communion spirituelle, avec paix, recueillement et après une préparation toute particulière : pour qu'elle excite un plus grand sentiment de piété, qu'elle procure plus d'avancement dans la vertu, et qu'elle supplée en quelque sorte aux effets du saint mystère. A cette fin, il n'y a pas

(1) Serm. 71. in Cant.

de moment plus opportun que celui de la sainte messe quand on y assiste ; car chacun peut alors s'unir au prêtre pour recevoir en esprit cette nourriture divine, comme il la reçoit en réalité. Ainsi toute personne pieuse doit d'abord concevoir un sincère repentir de ses péchés, et purifier par cette douleur le tabernacle de son cœur, où elle désire de recevoir et de faire reposer le divin Sauveur. Ensuite elle fera un acte de foi vive sur la présence réelle de Jésus-Christ dans ce très-auguste mystère. Puis elle considérera, comme nous l'avons dit pour la communion sacramentelle, la grandeur et la majesté de ce Dieu caché sous le voile des saintes espèces : qu'elle réfléchisse à l'amour immense, à la grande bonté avec lesquels il désire de s'unir à nous : qu'elle jette aussi ses regards sur sa faiblesse et sa propre misère. Après ces considérations, elle doit faire des actes mêlés d'humilité et de désir ; d'humilité à la vue de sa propre indignité, de désir à cause de l'amabilité infinie de Dieu. Enfin puisqu'il ne lui est pas donné de s'unir à son bon Sauveur par la réception réelle de l'Eucharistie, qu'elle s'en approche en esprit et s'unisse à lui par le doux lien d'un amour paisible et tranquille. Elle terminera la communion spirituelle en remerciant et en louant le Seigneur. Car quoique Jésus-Christ ne soit pas descendu réellement dans son cœur, il était cependant bien disposé à cette union d'amour, et la désirait avec toute l'ardeur de sa charité. Elle lui demandera donc les grâces dont elle se reconnaît indigne, et s'appliquera sérieusement à produire les actes qu'elle a coutume de faire, après la réception de cette nourriture divine. Outre les fruits que le chrétien retire de ces communions spirituelles, il obtient encore par ce pieux exercice le précieux avantage d'être plus capable de s'embraser plus facilement des flammes de la piété, lorsqu'il s'approche ensuite de la sainte table, pour se nourrir de la chair sacrée du Rédempteur. Car de même que le bois, dont on entretient la chaleur, est toujours prêt à s'enflammer en présence du feu ; ainsi le cœur de l'homme qui entretient



un continuel sentiment d'amour, pour Jésus-Christ caché sous les saintes espèces, s'embrasera facilement des flammes de la charité, lorsqu'il s'approchera de la fournaise toujours ardente de ce très-auguste mystère d'amour.

444. J'ajoute encore ici un fait historique, qui nous fera voir en même temps combien la réception spirituelle de son très-saint corps plaît au divin Rédempteur, et comment nous devons nous y préparer pour la lui rendre plus agréable. Le père maître Jean Nider du vénérable ordre des frères prêcheurs rapporte qu'à Norimberg vivait un homme du peuple, de mœurs intègres, d'un caractère simple, enclin à la piété, adonné à la méditation des souffrances du Sauveur, aux œuvres de charité et à la mortification du corps. Pour mettre le comble à toutes ces bonnes œuvres, il aurait bien aimé d'y ajouter la communion fréquente. Mais parce que cette très-pieuse coutume n'était pas en usage dans son pays, il n'osait pas s'approcher si souvent de la sainte table, de peur de paraître singulier et de se faire remarquer. Et comme il savait que Dieu tient pour agréables non-seulement nos bonnes œuvres, mais encore notre bonne volonté, il s'efforça de suppléer aux communions sacramentelles par les spirituelles, c'est-à-dire, par les saints desirs de recevoir réellement son divin Sauveur. En effet, quand approchaient les jours où il aurait voulu recevoir le pain des anges, il s'y préparait par le jeûne et faisait le matin de saintes méditations, qui le portaient à désirer ardemment la nourriture sacrée; puis il purifiait sa conscience par une bonne confession de tous ses péchés. Enfin le jour même il assistait au saint sacrifice de la messe, et s'unissait au prêtre avec autant d'affection que s'il eût dû participer réellement aux divins mystères : il s'inclinait profondément au moment de la communion du célébrant, il se frappait la poitrine, et ouvrait même la bouche comme s'il allait recevoir la sainte hostie. Oh ! chose vraiment admirable ! il sentait alors la sainte hostie se reposer sur

ses lèvres , et son âme inondée d'une joie ineffable. C'est ainsi que Dieu récompensait la foi vive et rassasiait la faim spirituelle de son très-fidèle serviteur. Cependant comme s'il eût douté de lui-même et de sa propre expérience ; un jour, il porta son doigt à sa bouche, pour s'assurer ainsi d'une vérité dont le toucher de sa langue et les consolations, qu'il éprouvait chaque fois , lui donnaient pourtant des preuves assez convaincantes. Par cet attouchement, il retira la sainte hostie attachée à son doigt. Alors, toujours plus certain de ce fait il la reprit avec ses lèvres et l'avala pieusement. Mais cette action inconvenante à une personne du monde, ce manque de foi déplurent au Seigneur, et il ne jouit jamais plus comme auparavant de cette faveur extraordinaire, bien qu'il conservât le même sentiment de piété envers le très-auguste sacrement, et qu'il continuât à mener une vie sainte et parfaite. Que le lecteur apprenne , par cet exemple , combien il doit affectionner cette réception spirituelle de l'Eucharistie , et comment il doit s'y préparer tous les jours ; afin d'être plus agréable à Jésus-Christ et de travailler plus efficacement à son salut éternel. Que les directeurs apprennent aussi à l'insinuer aux pénitents , afin d'apaiser ainsi la faim de quelques âmes pieuses qui voudraient communier plus souvent qu'il ne convient.

---



## ARTICLE XI.

**De la dévotion envers les saints et surtout envers la sainte Vierge  
considérée comme dixième moyen de perfection.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

**QUE LA DÉVOTION ENVERS LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE  
EST UN MOYEN TRÈS-EFFICACE ET MÊME NÉCESSAIRE A  
L'HOMME, MORALEMENT PARLANT, POUR FAIRE SON SALUT.**

445. J'espère que tout ce que je dirai dans cet article, sur la piété envers la sainte Vierge Marie, pourra aussi faire fleurir le culte des autres saints. Car quoiqu'ils ne puissent pas intercéder pour nous auprès du Rédempteur, avec la même puissance, ils sont cependant très-capables de nous secourir, à proportion de leurs mérites et de leur dignité. Je ne crains pas d'affirmer que cette piété est un moyen très-efficace, et ordinairement nécessaire non-seulement pour obtenir le salut par une vie chrétienne, mais encore pour faire de grands progrès dans la perfection. En effet les raisons que les saints docteurs de l'Église allèguent, pour démontrer que le culte de la Reine du ciel est un gage de salut, prouvent évidemment qu'il est un secours très-capable de nous procurer la perfection, c'est-à-dire les grâces et la charité au moyen desquelles nous pourrions arriver à un degré sublime de la gloire céleste. Je démontrerai dans ce chapitre que la piété envers la sainte Vierge Marie assure notre salut, et dans les suivants je ferai voir combien elle hâte nos progrès dans la perfection.

446. C'est une opinion assez commune, parmi les docteurs de l'Église, qu'une grande piété, une dévotion particulière envers la Reine du ciel est un signe manifeste de salut, un caractère évident de prédestination, que portent ceux qui doivent un jour posséder la béatitude éternelle. Caractère semblable à celui que saint Jean vit marquer sur le front des élus : « Et voici que moi Jean, je vis un autre ange qui descendait du sein de la lumière, et qui portait le signe du Dieu vivant : il cria d'une voix puissante aux quatre anges qui ont le pouvoir de nuire à la terre et à la mer, et leur dit : Ne nuisez point à la terre, à la mer ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons signé les serviteurs de Dieu sur le front. » (1) Je ne dis pas que la piété envers la sainte Vierge est cette prédestination formelle; je dis seulement qu'elle en est le signe, et qu'elle est ordinairement jointe à la prédestination éternelle; comme l'affirme saint Bonaventure : « Ceux qui s'attirent la bienveillance de Marie, par une solide piété envers elle, sont reconnus par les habitants du paradis : » voilà le caractère au moyen duquel ils sont distingués parmi des milliers de chrétiens. « Et celui qui porte ce signe sera inscrit dans le livre de vie. » Voilà bien la marque de la prédestination; car d'après le saint docteur, cette piété conduit à la véritable prédestination, et lui est ordinairement annexée.

447. Le Saint-Esprit semble lui-même nous inviter à croire cette vérité, par les paroles que les interprètes appliquent à la mère de Dieu et que la sainte Église lui applique dans ses grandes solennités : « Celui qui me trouvera aura la vie et recevra le salut du Seigneur. » (2) Comme si la sainte Vierge elle-même disait : celui qui me trouve par une piété et une affection sincère, trouvera non des pierreries, des richesses périssables, non des plaisirs et des jouissances méprisables, mais un trésor inestimable, la vie de la grâce et le bonheur de la gloire éternelle.

(1) Apoc. c. 7. v. 1. — (2) Prov. c. 8. v. 35.



Telle est du moins l'interprétation que Cornélius à Lapidé donne de ces paroles : « Celui qui me trouvera , aura la vie : c'est-à-dire la grâce et la gloire éternelle. » C'est pourquoi saint Athanase observe que la sainte Vierge Marie est appelée mère des vivants, à plus juste titre qu'Eve la première femme. Car si celle-ci porte un nom si auguste pour nous avoir donné cette vie fragile; la très-sainte Vierge Marie, la nouvelle Eve, notre bienheureuse mère en est certainement beaucoup plus digne; puisqu'elle donne à ses enfants la très-noble, la très-heureuse vie de la grâce et de la gloire : « La bienheureuse Vierge Marie, nouvelle Eve, est appelée mère de la vie, parce que c'est elle qui donne et conserve la vie éternelle à tous les vivants. » (1)

448. De cette grande puissance que la sainte Vierge a d'obtenir pour ses clients la vie de la grâce et de la gloire bienheureuse, les saints docteurs déduisent des propositions qui procurent beaucoup de consolations à ceux qui aiment cette bonne mère, comme des enfants animés d'une sincère piété et d'un généreux dévouement. Saint Bonaventure cite un passage de saint Anselme qui s'exprime ainsi : « De même, ô bienheureuse vierge, qu'il doit parfaitement périr celui qui s'éloigne de vous et que vous méprisez; ainsi celui qui recourt à vous et que vous recevez ne périra jamais. » (2) D'après ce docteur de l'Eglise, la sainte Vierge a donc le singulier privilège de procurer la vie éternelle à ceux qu'elle regarde avec amour, et de présager une mort éternellement malheureuse à ceux dont elle détourne ses regards pleins de miséricorde. Saint Anselme n'est pas le seul qui prédise une si heureuse destinée aux véritables serviteurs de Marie, ou un sort si funeste à ceux qui négligent son service : beaucoup d'autres saints soutiennent la même opinion, et surtout saint Antonin qui confirme la même vérité en des termes presque semblables : « De même, dit-il, qu'il

(1) Serm. de Dei para. — (2) In Specul. c. 3.

est impossible que ceux dont Marie détourne ses regards de miséricorde soient sauvés; ainsi ceux qu'elle regarde avec pitié et qu'elle prend sous sa protection seront nécessairement glorifiés. » (1) Funeste présage pour ces âmes négligentes qu'elle ne daigne pas regarder avec bienveillance, douce sécurité pour ces vrais adorateurs que la sainte Vierge contemple avec des yeux pleins d'amour.

449. Il ne faut pas s'imaginer que ces paroles ne sont qu'une belle exagération, et qu'elles renferment plutôt de frivoles hyperboles que la solidité de l'imposante vérité. Car si l'on considère ces propositions sous leur véritable jour, elles paraîtront on ne peut pas plus vraies, comme le démontre bien Mendoza. (2) Car par leurs paroles, ces saints ne veulent aucunement dire que la protection de Marie sauve les âmes viles et paresseuses, qui ne veulent rien faire pour se sauver. Personne n'ignore qu'un vaisseau, qui est poussé vers le port par les vents les plus prospères et les plus favorables, peut cependant abuser de cette faveur et tellement faire de détours qu'il finisse par se briser parmi les écueils, ou par échouer sur le sable, ou même par faire un triste naufrage au milieu de la tempête. Ils veulent seulement dire que la sainte Vierge obtient à ses dévoués serviteurs des secours assez efficaces pour qu'ils puissent vivre dans la grâce de Dieu, ou la recouvrer aussitôt qu'ils l'ont perdue et enfin mourir chrétiennement. De sorte que sous la protection de cette puissante Reine, ils abordent heureusement le port de l'éternelle félicité. Les saints supposent toujours que ceux qui veulent se sauver par l'intermédiaire de Marie mettent toute la diligence nécessaire pour obtenir la grâce; et c'est d'après cette supposition qu'ils disent que ceux qui vivent fidèlement, sous la protection de cette bonne mère, sont préservés de la damnation éternelle, qu'ils ont un gage certain de salut, et portent sur leur front le caractère de la prédestination.

(1) 4. part. tit. 15. c. 14. §. 7. — (2) L. 2. Virid. privil. 9.



450. Cette vérité importante est confirmée par une révélation qui s'est manifestée au frère Léon, compagnon ordinaire du grand patriarche saint François. Les chroniqueurs des Frères Mineurs rapportent que ce serviteur de Dieu se vit tout à coup au milieu d'une plaine immense, où tout se préparait comme pour le jugement dernier : les anges volaient d'une extrémité à l'autre, en faisant retentir le son de leurs trompettes dans les airs et s'occupant à réunir une multitude infinie de peuple. (1) Au milieu de cette vaste plaine, s'élevaient deux échelles très-hautes, dont l'une était blanche et l'autre rouge, et qui toutes deux atteignaient la hauteur du ciel. Sur le sommet de l'échelle rouge, Jésus-Christ apparaissait le visage irrité et enflammé d'une sainte indignation. Quelques degrés au-dessous de lui, se trouvait saint François d'Assise qui, se tournant vers ses religieux réunis en grand nombre dans ce lieu, leur disait : « Venez, mes frères, venez : montez vers le Seigneur qui vous appelle : ayez confiance : ne vous laissez pas intimider : venez. » Les religieux, encouragés par ces paroles, se précipitèrent en grand nombre vers l'échelle et commencèrent à monter. Mais qu'arriva-t-il ? Lorsqu'ils furent parvenus les uns au troisième, les autres au dixième, et plusieurs au milieu de l'échelle, ils firent tous une chute malheureuse. Saint François témoin de leur infortune se tourna vers Jésus-Christ et le pria instamment en faveur de ses enfants spirituels. Mais le divin Rédempteur, se montrant plus porté à la justice qu'à la miséricorde, ne se laissa pas fléchir par ses prières. Alors le saint patriarche, descendant quelques degrés, s'approcha du sol et adressa de ferventes paroles à ses frères : Ne désespérez pas, leur dit-il, accourez à l'échelle blanche et montez avec beaucoup de courage : ne craignez point ; car par elle vous parviendrez sûrement au paradis. Tandis que le saint parlait ainsi, la sainte Vierge Marie apparut couronnée des plus aimables splendeurs sur le der-

(1) L. 6. c. 17.

nier degré de cette échelle. Les religieux ainsi placés sous la protection de la Mère de Dieu montèrent facilement au moyen de son échelle et entrèrent heureusement dans la gloire du paradis. Cet événement nous montre combien est vraie la parole de saint Ignace martyr : « La miséricorde de Marie sauve, par son intercession, ceux que la justice de Dieu condamne. » Il nous fait voir que le culte de la sainte Vierge est le moyen le plus capable de faire le salut de notre âme.

---

## CHAPITRE II.

RAISONS SUR LESQUELLES EST FONDÉE L'EFFICACITÉ QUE LES SAINTS ATTRIBUENT A LA PIÉTÉ ENVERS LA MÈRE DE DIEU.

451. Je dois maintenant examiner d'où vient cette source inépuisable des grâces, par lesquelles la sainte Vierge assure le salut des âmes qui lui sont dévouées : afin que le lecteur soit bien convaincu que ce n'est pas sans fondement qu'on attribue à la piété envers Marie le pouvoir de nous sauver. C'est pourquoi j'établis deux vérités non moins certaines que nécessaires à savoir : la première, c'est que la sainte Vierge peut obtenir de Dieu toutes les grâces qui concernent le salut de nos âmes : l'autre est que cette bienveillante avocate veut réellement les procurer à ses fidèles serviteurs. Ce double fondement étant une fois bien établi, on ne saurait douter que la piété envers la puissante Mère de Dieu ne soit un secours très-efficace de salut, et le vent très-favorable qui doit nous conduire au port de la céleste patrie, pour y jouir d'un repos éternel. Constatons d'abord la première de ces vérités.

452. Saint Bernard dit qu'à cause de la profonde vénération et du respect tout particulier, que Jésus-Christ a



pour la sainte Vierge sa très-aimable Mère, il ne peut lui refuser aucune grâce, et qu'il exauce toutes les prières qu'elle lui adresse en notre faveur. « Le respect qu'elle lui inspire fait qu'elle est toujours exaucée, lorsqu'elle plaide notre cause et celle de tout le genre humain. » (1) Il y a cette différence entre la protection de la sainte Vierge et celle des autres saints, que les prières de ceux-ci s'appuient uniquement sur la miséricorde et sur la bonté de Dieu, qui est très-porté à les combler de ses faveurs ; tandis que les demandes de Marie sont fondées sur un certain droit qu'elle a d'obtenir tout ce qu'elle demande : car, puisqu'elle est Mère de Dieu, il semble que son divin Fils soit tenu en justice de lui accorder tout ce qu'elle sollicite pour ses clients. Saint Antonin est du même sentiment, lorsqu'il dit : « La prière des saints ne s'appuie pas sur leurs mérites, mais uniquement sur la miséricorde de Dieu. Tandis que celle de Marie prétend à la grâce du Sauveur, en vertu des droits que lui donnent la nature et l'Évangile ; car le fils est obligé non-seulement d'honorer sa mère mais encore de lui obéir, comme l'exige le droit naturel. » (2) Les bienheureux, dit saint Pierre Damien, se prosternent aux pieds de Jésus-Christ et prient comme des serviteurs suppliants, lorsqu'ils demandent quelque faveur pour notre utilité ; mais la sainte Vierge paraît devant son trône non comme une servante, mais comme une mère et commande comme une Reine. « Elle s'approche de l'autel d'or de la réconciliation non en suppliant, mais en commandant comme une Reine et non comme une esclave. » (3) Saint Antonin que nous venons de citer ajoute : « Il est impossible que la Mère de Dieu ne soit pas exaucée ; » non-seulement pour le respect que Jésus-Christ lui doit, mais encore à cause de la promesse qu'il lui a faite dans les saintes Écritures, par la bouche de Salomon parlant à sa mère : « Demandez tout ce que vous

(1) Serm. 3. in Virgil. Nativ. — (2) 4. part. tit. 17. § 5. — (3) Serm. 45. de Nativ.

voudrez, ma mère, car je ne puis vous refuser aucune grâce. » (1)

453. A l'autorité des saints, j'ajouterai celle d'une révélation très-vraie et très-certaine faite à sainte Brigitte, par laquelle on verra plus clairement la solidité de la doctrine que je viens d'exposer. (2) La sainte avait un fils nommé Charles, de mœurs aussi jeunes que son âge. Il avait embrassé l'état militaire, et avait succombé peu après dans un combat. La servante de Dieu, considérant l'âge lubrique du jeune homme, l'occasion, le lieu, le temps et les autres circonstances dans lesquelles il avait été tué, était très-inquiète et remplie de sollicitude au sujet de son salut. Mais le Seigneur qui l'aimait tendrement la consola bientôt par la vision suivante : elle fut transportée en esprit devant le tribunal de Dieu, où elle vit le Rédempteur assis sur un trône éclatant de majesté : la sainte Vierge siégeait à son côté en qualité de Mère et de Reine. A peine la sainte eut-elle comparu devant le tribunal divin, qu'un démon vint s'y présenter aussi : le trouble et le dépit sur la figure, cet esprit malin osa pérorer en ces termes : O juge ! vous êtes si équitable et si juste dans tous vos décrets, que j'espère obtenir tout ce que je vous demanderai en ma faveur, quoique je sois votre ennemi capital et que mes réclamations se dirigent contre votre Mère ; car dans la mort de Charles elle a violé les lois de la justice sous deux rapports. D'abord, parce que le dernier jour que ce jeune homme a vécu sur la terre, elle est entrée dans sa chambre et n'a pas cessé de l'assister jusqu'à sa mort, après m'avoir chassé sans plus me permettre de le tenter. Elle m'a fait par cette action une violence manifeste, puisque vous m'avez laissé le pouvoir de tenter les hommes, surtout à l'article de la mort qui décide du salut ou de la perte des âmes dont je suis très-avide. Ordonnez donc, juge équitable, que l'âme de Charles retourne dans son corps, et qu'on me laisse faire mon œuvre, afin que je

(1) Loco cit. — (2) Apud Joan. Osori. tom 4. Conci.



puisse le tourmenter au moins pendant un jour avant qu'il ne meure. S'il résiste courageusement, qu'il reste libre ; mais s'il succombe à la tentation, qu'il soit à moi. L'autre injure, que votre Mère m'a faite, consiste en ce qu'elle a reçu dans ses bras l'âme du mourant et qu'elle l'a elle-même présenté devant le tribunal de Dieu, sans me laisser remplir mon rôle d'accusateur, sans me permettre de déposer contre lui mes chefs d'accusation. Ainsi la sentence n'est pas équitable, puisque les deux parties n'ont pas été entendues : un tel jugement répugne non-seulement au droit divin, mais encore aux droits humains. A toutes ces plaintes, la sainte Vierge répondit que le démon, quoique père du mensonge, venait cependant de dire la vérité, ayant parlé devant celui qui est la Vérité même et qui ne peut être trompé ; mais qu'elle avait répandu des grâces si extraordinaires dans l'âme de Charles, qu'il l'avait aimée ardemment, qu'il avait imploré son assistance tous les jours, qu'il s'était toujours réjoui de ses hautes prérogatives, et que pendant toute sa vie sur la terre il avait été prêt à verser son sang pour défendre l'honneur de sa divine Mère.

454. Enfin le juge conclut en ces termes : « Ma Mère ne règne pas dans le ciel comme les autres élus, mais comme Mère d'un Dieu, comme Reine et comme Souveraine : ainsi elle peut dispenser de toutes les lois que j'ai établies, lorsqu'elle le juge à propos. Elle avait d'ailleurs d'excellentes raisons de favoriser ainsi l'âme de Charles. Car celui qui l'a si ardemment aimée pendant sa vie méritait toutes ces grâces et surtout celle d'une heureuse mort. Ensuite il imposa un silence perpétuel au démon à ce sujet. » Sainte Brigitte comprit par cette révélation que son fils jouissait déjà de la béatitude éternelle. Mais que le pieux lecteur reconnaisse combien les saints docteurs ont raison d'attribuer à la sainte Vierge le privilège tout particulier, que n'ont pas les autres saints, d'obtenir toutes les grâces qu'elle demande pour le salut éternel de nos âmes.

455. Si Marie peut tout obtenir de son divin Fils, qui osera révoquer en doute qu'elle ne veuille se servir de cette grande puissance pour le salut de ses clients ; puisqu'elle les aime très-tendrement d'un amour tout maternel ? Elle a vu son très-aimable Fils accablé de souffrances et de douleurs mourir pour le salut de nos âmes ; elle l'a vu attaché à la colonne et les chairs déchirées par la flagellation répandre son sang pour nous sauver ; elle l'a vu cloué à la croix donner pour notre salut la dernière goutte de ce précieux sang ; elle l'a vu tout couvert de plaies, couronné d'épines, expirer sur le calvaire, pour nous mériter la gloire éternelle. Considérez maintenant combien elle doit nous aimer et désirer le salut de nos âmes, pour lesquelles son très-cher Fils a daigné donner tout son sang et même sa vie : comprenez surtout combien elle doit chérir ses fidèles serviteurs et travailler au salut de ceux qui l'honorent, qui se confient en elle, qui ne mettent aucun obstacle à son intercession, qui lui font même une sainte violence par leurs prières, pour obtenir le salut éternel qu'elle désire déjà si ardemment de leur accorder. Imaginez-vous, si vous le pouvez, comme ses entrailles maternelles doivent être émues, lorsqu'elle les voit prosternés, suppliants à ses pieds. Voyez s'il pourrait se faire qu'elle n'emploie pas très-efficacement toute sa puissance en leur faveur. Certes, en doutant seulement de sa charité, nous ne ferions pas une légère injure à son cœur très-miséricordieux. Aussi le très-sage Idiota dit-il avec raison : « La sainte Vierge aide en cette vie les bons et les méchants, en conservant les bons dans la grâce de Dieu ; c'est pourquoi nous lui disons : Marie mère de grâce ; elle secourt les méchants en les ramenant à la miséricorde divine ; aussi l'appelle-t-on : Mère de miséricorde. Elle nous aide encore à l'heure de la mort, en nous préservant des embûches du démon ; et pour cette raison, nous l'invoquons en disant : Protégez-nous contre l'ennemi. Elle nous secourt même après la mort, en recevant nos âmes ; c'est



pourquoi nous terminons notre prière par ces paroles :  
Et recevez-nous à l'heure de la mort. » (1)

456. Cette très-miséricordieuse Vierge a bien voulu nous donner elle-même une idée de l'efficacité qu'elle donne à ces prières, quand elle intercède pour nous dans le ciel; afin de nous persuader entièrement que sa puissance extraordinaire ne reste pas oisive, et qu'elle sait très-bien l'employer pour l'utilité de ses fidèles serviteurs. Un jeune homme d'une noble naissance fut l'objet de sa prodigieuse miséricorde; comme le rapporte Césaire. (2) Ce malheureux non content d'avoir dépensé, après la mort de son père, tous les revenus de sa fortune, en s'adonnant aux jeux, au spectacle, aux plaisirs et à la débauche, eut la témérité d'aliéner ses fonds qu'il vendit à un riche propriétaire son voisin: aussi fut-il bientôt réduit à une extrême pauvreté. Comme il n'avait plus aucun moyen d'existence, incapable de pourvoir lui-même à son entretien, il résolut d'après les conseils de son domestique de recourir au démon, afin que cet esprit malin le rétablît dans sa première fortune. L'ennemi du salut provoqué par les invocations de l'impie valet accourut aussitôt et promit tout, à condition que ce misérable jeune homme renierait son Dieu. A ces paroles, celui-ci frémit et fut saisi d'horreur; cependant, entraîné par les sollicitations du perfide serviteur, il proféra ce blasphème horrible. Alors le démon exigea qu'après avoir renoncé à son Sauveur, il reniât aussi sa divine mère. Oh! pour cela non, reprit ce noble jeune homme, je ne le ferai jamais, non jamais, dans toute l'éternité, cela ne sera jamais! J'aimerais mieux aller de porte en porte demander mon pain, ou me nourrir de racines amères, ou mourir de faim, que de renoncer à ma puissante avocate, à ma très-aimable Mère. L'ennemi du salut exaspéré par cette réponse se hâta de fuir, et les deux malheureux sortirent de la forêt où se tramait ce pacte avec le démon; sans avoir accompli entièrement leur

(1) In Contempl. Virg. — (2) L. 2. Mirac. c. 12.

projet infernal. Aux premiers rayons du jour, ils arrivèrent à une église dont le sacristain avait oublié de fermer la porte. A cette vue, le jeune prodigue descendit de son cheval qu'il confia au domestique et entra dans cette église, où il se prosterna devant le maître autel, au-dessus duquel se trouvait un tableau qui représentait la sainte Vierge portant le divin enfant Jésus dans ses bras. Alors se rappelant la faute qu'il venait de commettre, il laissa tellement éclater sa douleur, que tout ce saint asile retentit de ses cris et de ses sanglots. Et parce qu'il n'osait point invoquer la majesté divine qu'il venait d'offenser d'une manière si outrageante, il suppliait avec larmes la miséricordieuse Mère de Dieu d'intercéder en sa faveur, et de lui obtenir son pardon. En gémissant ainsi devant la sainte Vierge, il vit qu'elle priait pour lui, et que son divin Fils irrité détournait son visage. Malgré ce refus tacite, elle continua sa prière, mais le divin enfant, évitant toujours ses aimables regards, lui répondit : « Que voulez-vous que je fasse pour cet homme qui vient de me renier si honteusement ? A ces paroles la Mère de Dieu descendit du siège qu'elle occupait et plaça son fils sur l'autel. Ensuite prosternée à genoux devant lui elle lui adressa ces paroles : Mon très-cher enfant, pardonnez-lui pour l'amour de moi : je sais qu'il ne mérite pas cette grâce, car il vous a fait une injure trop grave : mais moi je la mérite en qualité de votre Mère. Alors Jésus-Christ lui tendant la main droite lui dit : Ma bonne Mère ! je ne vous ai jamais refusé aucune grâce, je ne vous refuserai pas non plus celle-ci. Voyez, je lui pardonne pour l'amour de vous. Toute cette apparition, qui eut lieu en faveur de ce pauvre pécheur, à cause du respect et de la piété qu'il avait conservés pour sa protectrice, nous donne une idée de ce que la sainte Vierge fait dans le ciel pour ses clients, de l'efficacité qu'elle sait donner à ses prières, lorsqu'elle intercède pour eux devant le trône de Jésus-Christ ; de sorte qu'il est évident non-seulement qu'elle peut, mais encore qu'elle veut réellement nous obtenir toutes les grâces nécessaires au



salut de nos âmes. Soyons donc intimement persuadés que son culte est un des moyens les plus puissants et les plus sûrs, que nous ayons pour nous sauver éternellement.

---

### CHAPITRE III.

**QUE LA PIÉTÉ ENVERS LA SAINTE VIERGE EST UN MOYEN TRÈS-EFFICACE ET MÊME NÉCESSAIRE, MORALEMENT PARLANT, POUR FAIRE SON SALUT ET ATTEINDRE A LA PERFECTION.**

457. La sainte Vierge Marie procure aux âmes qui lui sont vraiment dévouées non-seulement le salut, comme nous l'avons démontré jusqu'à présent, mais encore la perfection qui les fait entrer dans le ciel, couronnées d'une gloire éclatante et comblées d'une grande abondance de mérites : pourvu cependant qu'elles veuillent sérieusement travailler à cette même perfection, et se rendre familiers tous les moyens de l'acquérir. Il y a cette différence entre se sauver et se perfectionner, que pour le salut, il suffit de vivre dans la grâce et d'y persévérer jusqu'à la fin : tandis que la perfection chrétienne exige une continuelle augmentation de la grâce, un accroissement perpétuel de toutes les vertus et surtout de la charité qui, comme nous l'avons compris, nous est essentiellement nécessaire pour être parfaits chrétiens.

458. Cette aimable Souveraine procure certainement l'avancement spirituel des personnes qui lui sont dévouées, et qui vivent dans la grâce de Dieu ; car soit qu'elle considère son Fils bien-aimé, soit qu'elle tourne ses regards vers les âmes justes, elle se sent violemment excitée à les rendre toujours plus parfaites. Lorsqu'elle contemple son cher Fils unique, l'amour très-fervent qu'elle lui porte

fait qu'elle désire ardemment de le voir servi et honoré, surtout par ces bonnes personnes, qui sont plus disposées que tout autre à lui rendre les devoirs et les honneurs qui lui sont dus. D'un autre côté lorsqu'elle jette les yeux sur ces mêmes âmes, que son divin Fils a bien voulu adopter comme ses épouses et ses filles chéries, elle désire avec toute la tendresse de son cœur de les voir avancer dans la perfection. Si donc on peut dire que les yeux de Marie sont miséricordieux envers tous, il faut ajouter aussi qu'ils sont remplis d'une bien plus grande charité pour ceux qui la servent, et qu'elle doit leur obtenir une grande abondance de vertus et de mérites en cette vie, pour leur procurer une gloire immense dans la céleste patrie. C'est ce qu'elle a révélé elle-même à sainte Gertrude : comme cette servante de Dieu se trouvait à l'église lorsqu'on chantait le *Salve Regina*, elle entendit à ces paroles : *Illos tuos misericordis oculos...* que la sainte Vierge lui disait : « Ce sont là mes regards très-miséricordieux que je puis diriger vers ceux qui m'invoquent, pour les combler ainsi des fruits très-abondants de la vie éternelle, » en leur communiquant un grand accroissement de grâce et de gloire. (1) C'est pourquoi saint Bernard affirme, avec raison, que la plénitude de tout bien spirituel est à sa disposition : « Voyez, dit ce saint père, de quel amour le Seigneur veut que nous honorions Marie, puisqu'il a placé en elle la plénitude de tout bien ; afin de nous forcer à reconnaître que tout ce que nous avons d'espérance, de grâces et de salut, est un effet de sa bonté. » (2) Bien plus, il ne craint pas de s'écrier en s'adressant à cette bonne Mère : « C'est de vous que vient toute la puissance des âmes fortes, car il n'y a aucune vertu qui ne soit un rayon de votre splendeur. » (3) Nous pouvons donc appliquer à la sainte Vierge ces paroles de la Sagesse : « Tous les biens, donc aussi les spirituels, me sont venus en même temps avec

(1) L. 4. Revel. S. Gertr. d. c. 53. — (2) De Aquæductu in Nativ. Virg.  
— (3) Supra Salve.



elle; c'est elle-même qui m'a couronné d'une gloire ineffable. » (1)

459. Mais afin que cette vérité pénètre toujours plus profondément dans nos cœurs, et qu'elle y allume une ardente piété envers notre grande Souveraine; méditons-la sérieusement avec saint Bernard. Personne n'ignore quels célèbres serviteurs de Dieu furent Abraham, Isaac, David, Daniel et d'autres que la loi ancienne met au nombre de ses héros. Personne ne peut nier non plus qu'à cette époque on ne voyait aucunement la splendeur de perfection qui éclate aujourd'hui dans la sainte Église de Dieu. En ces temps le lys de la pureté virginale put à peine éclore. Tandis que maintenant on en voit fleurir une multitude, non-seulement dans les couvents mais encore dans le monde dont le sol est cependant peu salubre à ces plantes délicates. Qui, à cette époque reculée, fut assez généreux pour se dépouiller de ses richesses, afin de courir plus promptement et plus droit dans le chemin de la perfection? Aujourd'hui, les ordres religieux comptent une quantité innombrable de chrétiens, qui ont renoncé à tous leurs biens, et qui se glorifient plus de leur pauvreté volontaire, que les autres ne peuvent se complaire dans leurs trésors. Rarement il arrivait que l'humble violette osât paraître la tête inclinée, pour être foulée aux pieds et recevoir une injure. Tandis que maintenant nous admirons tant et de si grands héros chrétiens, qui pardonnent volontiers les offenses qu'on leur a faites, qui souffrent les mépris avec une patience invincible, qui chérissent même ceux qui les accablent de honte et d'ignominie. Oh! comme la foi est maintenant plus vive, plus ferme dans les cœurs des fidèles! Que le culte de la religion est plus constant! Combien la charité est plus ardente! Combien plus fervent est le zèle pour la gloire de Dieu? On le voit: ces mêmes grâces, qui tombaient comme goutte à goutte sur la tête de l'ancienne Église, se répandent main-

(1) Sap. c. 8. v. 11.

tenant comme un torrent ou comme un fleuve dans le sein de la nouvelle Église, et le remplissent d'innombrables et de sublimes vertus. Mais quelle est la cause pour laquelle le Seigneur, si peu prodigue de ses faveurs envers le peuple choisi, se montre si libéral envers nous? Saint Bernard répond : « Marie est cette cause, car si le cours des grâces a manqué au genre humain pendant longtemps, c'est parce que cet aqueduc désirable n'était pas encore établi. » (1) Il est vrai que Jésus-Christ est la source de ces eaux de la grâce qui coule de ses très-saintes plaies. Mais il est vrai aussi que Marie est le canal qui nous les transmet; puisque le Seigneur a décrété de n'accorder aucune grâce sans l'intermédiaire de sa très-aimable Mère : comme le même saint docteur nous l'assure : « Dieu a voulu, dit-il, que nous ayons tout par Marie. » Si donc la splendeur des vertus, si l'éclat de la perfection, si la gloire de la sainteté brillent dans l'Église de Jésus-Christ c'est à Marie qu'il faut en rendre grâces ; car elle est le canal bienfaisant qui nous communique le don de la perfection et de la sainteté.

460. On ne peut en effet citer aucun saint qui n'ait fait profession d'une piété toute particulière envers la sainte Vierge ; et si quelqu'un d'entre eux s'est distingué par une sainteté plus éminente, c'est parce qu'il entretenait dans son cœur plus que tout autre, une tendre affection pour cette bonne Mère. On ne peut lire la vie de saint Bernard, de saint Dominique, de saint Philippe de Néri, de saint Bernardin de Sienne et de mille autres héros de la sainte Église, sans être ravi d'admiration à la vue de l'amour réciproque qui unissait leurs âmes à la très-douce Marie, leur Mère, et des devoirs qu'ils lui rendaient pour l'honorer, tandis qu'elle se plaisait à les combler de ses faveurs, afin de les élever à une sublime sainteté. Il est donc évident que pour faire de grands progrès et parvenir à un haut degré de perfection, nous devons recourir à ce canal de

(1) De Aquæductu in Nativ. Mariæ Virg.



la grâce divine , afin qu'il féconde nos âmes et les rende promptes, habiles dans l'exercice de toutes les vertus.

461. De tous les saints que les faveurs de la Mère de Dieu ont élevés à une perfection extraordinaire, il me semble que Marie l'Égyptienne fut la plus heureuse; puisque ce fut sous la protection de la sainte Vierge qu'elle commença, qu'elle continua et accomplit heureusement l'œuvre de sa perfection et que de l'abyme de turpitude, où elle était ensevelie, elle s'éleva au plus sublime degré de sainteté. On sait qu'avant sa conversion elle avait été un piège où les cœurs imprudents des hommes tombaient et se faisaient captifs de Lucifer. Elle avait été un filet dans lequel le démon prenait les âmes et peuplait les enfers. Cependant elle fut si violemment pressée par une inspiration divine, qu'elle se dirigea vers le temple de Jérusalem où les reliques de la sainte croix étaient exposées à la vénération publique. Déjà elle s'était approchée des portes sacrées, plusieurs fois elle avait essayé d'entrer dans le lieu saint; mais chaque fois elle s'était sentie repoussée par une résistance invisible. Affligée d'un événement si imprévu, cette pauvre créature était toute saisie de frayeur, ne sachant pas si la répulsion qu'elle éprouvait venait de Dieu, qui la repoussait comme indigne d'approcher des saints autels, ou du démon qui l'empêchait d'entrer dans le lieu sacré, de peur que sa proie ne lui échappât. Dans ce trouble de son âme, dans cette incertitude de ses pensées, elle se prosterna devant une image de Marie placée près de la porte du temple et lui adressa les paroles suivantes, que le concile de Nicée nous a conservées: « O puissante Mère de Dieu! puisque, comme je l'ai entendu dire, le Dieu que vous avez mis au monde s'est fait homme, afin d'appeler les pécheurs à la pénitence; venez à mon aide, car je n'ai personne qui puisse me secourir, etc. » (1) Ensuite elle pro-

(1) Petr. can. L. 5. de Deip. c. 20. citans Paulum Diaconum concil. Nic. 2.

mit que si elle obtenait la grâce d'entrer dans le temple et de se réconcilier avec Dieu ; elle renoncerait pour toujours à ses vanités , à ses plaisirs et qu'elle reviendrait à de meilleurs sentiments. Après cette prière, elle retourna de nouveau à la porte du temple où elle entra sans aucun obstacle. Alors voyant que la sainte Vierge était si miséricordieuse envers elle et si prompte à la délivrer des difficultés, qu'elle avait rencontrées, elle mit toute sa confiance dans cette bienveillante Souveraine : elle se prosterna souvent à ses pieds et se reposa tout entière sur son sein ; elle la choisit pour son avocat , pour sa Mère et pour sa directrice. De son côté la sainte Vierge la reçut tendrement dans ses bras , et la mit sous le bouclier de sa protection. Quels furent les progrès que cette pénitente fit ensuite sous la tutelle de la Reine des Cieux, les anges seuls peuvent le raconter ; eux qui l'ont accompagnée dans la solitude du désert, où ils ont compté non-seulement tous ses pas, mais encore tous les soupirs de son cœur et toutes les larmes qui ont coulé de ses yeux. Nous pouvons seulement affirmer que, pendant tout le temps qu'elle a vécu d'une manière si rigide et si austère dans ces lieux solitaires, elle n'a pas eu d'autre maîtresse ni d'autre conductrice que la sainte Vierge, qu'elle consultait continuellement comme sa règle unique et comme son modèle. Sous la conduite et sous la protection de Marie, elle résistait aux plus terribles tentations et aux plus impétueuses attaques du démon, elle surmontait toute espèce d'ennui et combattait toutes les répugnances de la fragile nature humaine. Elle persévéra dans le désert pendant l'espace de quarante-sept ans, laissant au monde entier non-seulement un modèle d'une parfaite pénitence et un exemple d'une haute sainteté, mais encore une preuve invincible que, pour élever à la plus haute perfection une âme, quelque méchante et chargée de péchés qu'elle puisse être, il n'y a pas de moyen plus efficace ni plus puissant que le pieux culte de la sainte Vierge Marie.



## CHAPITRE IV.

AUTRE RAISON QUI DÉMONTRE QUE LA DÉVOTION ENVERS LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EST NÉCESSAIRE POUR PARVENIR AU COMBLE DE LA PERFECTION.

462. Le plus grand obstacle, que les personnes spirituelles rencontrent dans le chemin de la perfection, provient certainement des nombreuses embûches et des innombrables tentations par lesquelles les démons, jaloux de leur bonheur, s'efforcent d'empêcher leurs progrès dans la vertu. Saint Grégoire dit : « Nous sommes dans cette vie comme en chemin pour parvenir à notre patrie. Mais les esprits malins nous attaquent comme des voleurs, à notre passage. » (1) Ces larrons tendent souvent des embûches aux âmes pieuses et leur livrent des combats fréquents, par lesquels ils nuisent beaucoup à un grand nombre d'entre elles : car succombant à une attaque si formidable, les unes reculent, les autres s'écartent de la bonne voie, plusieurs même font de déplorables chutes. Cette opinion de saint Grégoire s'accorde parfaitement avec la révélation que saint Antoine eut, lorsqu'il vit le monde entier couvert de filets que les ennemis infernaux tendent de tous côtés pour la perte des personnes imprudentes. Il ne faut aucunement douter que la plupart de ces pièges ne soient tendus aux bonnes âmes, qui aspirent à la perfection ; car, selon le prophète Habacuc, les âmes tendres et pieuses sont « la nourriture choisie des démons, » et la proie qu'ils envient avec le plus d'avidité. (2) De sorte que ces pauvres personnes environnées d'ennemis si terribles courent, pour ainsi dire à chaque pas, le danger de tomber dans quelque péché de défiance ou de présomption ou de vanité ou d'orgueil ou d'indignation

(1) Hom. 11. in Evang. — (2) Habac. c. 1. v. 16.

ou de haine ou d'impureté ou de désespoir, au grand préjudice de leur perfection et quelquefois même de leur salut éternel.

463. Qui donc fera gravir à ces âmes la montagne de la perfection par un chemin si difficile, par un sentier rempli de tant et de si grands dangers? C'est Marie, dit saint Germain, « car elle repousse par la seule invocation de son très-saint nom toutes les agressions que l'ennemi très-méchant dirige contre ses fidèles serviteurs, qu'elle met ainsi en sûreté et conserve sains et saufs. » (1) Elle fait fuir toute la multitude des démons réunis pour nous faire la guerre; elle rend inutiles et vains tous les stratagèmes et toutes les ruses de nos ennemis. Semblable à un général habile, elle nous conduit à travers leurs embûches au comble de la perfection. Et si le lecteur désire de savoir pourquoi Marie a la gloire insigne de repousser ainsi les ennemis de notre salut et de notre perfection : il en saura bientôt la raison, s'il considère que la sainte Vierge est cette héroïne que Dieu nous a donnée dès l'origine du monde pour nous défendre contre les attaques de nos adversaires. Le Seigneur lui-même dit au serpent dans le paradis terrestre : « Je susciterai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la tienne. Elle-même t'écrasera la tête. » (2) Mais quelle est cette femme valeureuse qui, sans craindre la ruse ni le poison du serpent, doit lui broyer la tête? Quel est ce serpent dont la tête doit être écrasée sous les pieds de cette femme invincible? Ce serpent, c'est le démon; cette femme, c'est Marie, dit saint Bernard : « La sainte Vierge est cette femme que Dieu nous a promise et qui doit broyer, sous le pied de la vertu, la tête de l'antique serpent. » (3)

464. Ainsi pour surmonter tous les obstacles, que les démons opposent à nos progrès spirituels, nous n'avons pas de moyen plus puissant qu'une piété sincère envers

(1) In Zona Virginis. — (2) Gen. c. 3. v. 15. — (3) Serm. de Virg. Maria Super Verba Apoc.



Marie, et un recours continuel à sa protection contre toutes leurs tentations, contre toutes les attaques et tous les assauts qu'ils nous livrent avec tant d'impétuosité. Car si cette Vierge puissante nous prend sous sa tutelle, sa protection sera pour nous comme une cuirasse contre tous leurs traits; elle seule pourra mettre en fuite la multitude des esprits infernaux : et lors même que toute cette troupe maudite se réunirait pour conjurer notre perte, elle ne pourrait aucunement retarder notre avancement dans la perfection. C'est à cette vaillante guerrière qu'il est donné de détruire entièrement nos ennemis ; si seulement elle combat pour nous, il ne faut plus douter un seul instant que nous ne remportions la victoire. Saint Jean Damascène lui dit donc avec raison : « O Mère de Dieu, je placerai toute ma confiance en vous et je serai sauvé; si vous me défendez, je ne craindrai point. Aidé de votre secours et revêtu de votre protection, comme d'une cuirasse, je poursuivrai mes ennemis et je les mettrai en fuite. Car la dévotion qu'on a pour vous est une arme de salut que Dieu donne à ceux qu'il veut sauver. » (1)

465. Pour confirmer cette vérité, je vais citer un fait où le pieux lecteur pourra reconnaître lui-même combien la sainte Vierge est terrible aux démons, et avec quelle sollicitude elle prévient ses clients contre les ruses de l'enfer. Un auteur digne de foi, (2) rapporte qu'un militaire obtint par l'intermédiaire du démon une grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses; à condition cependant qu'il conduirait dans un certain lieu son épouse, qui était non-seulement très-honnête mais encore très-adonnée au culte de la sainte Mère de Dieu. Ce malheureux pressé de jouir d'un si grand trésor se hâta d'ordonner à sa chaste compagne de s'apprêter, et de se rendre à temps au lieu indiqué. L'épouse soumise, n'osant pas

(1) Serm. de Annunt. — (2) Jacobus de Voragine Archi-Episcopus Januensis in festo Assumpt. B. M. V.

contredire son mari, se revêtit de ses habits les plus précieux; mais avant de partir, elle conjura sa puissante protectrice de vouloir bien l'accompagner dans un voyage, dont elle ignorait le but et le chemin. Après quelques heures de marche, ils passèrent devant une église consacrée à Marie; cette personne pieuse y entra et, s'étant prosternée à genoux devant une image de la sainte Vierge, elle l'implora pour l'heureux succès de son voyage : elle ne savait où elle allait; elle craignait je ne sais quoi de sinistre : car la perversité des mœurs de son mari ne lui était que trop connue. Tandis qu'elle priait avec ferveur, elle fut inondée de délices et de consolations spirituelles qui lui procurèrent un doux sommeil, de sorte qu'elle demeura immobile et privée de ses sens à l'endroit même où elle s'était agenouillée. Alors, ô prodige surprenant ! ô merveille vraiment extraordinaire ! la sainte Vierge Marie prend la forme de cette pieuse personne, sort de l'église et fait le reste du voyage avec le militaire sans que celui-ci s'aperçoive d'aucun changement. Ils arrivèrent enfin au lieu indiqué, et le démon provoqué par les invocations de son vil complice apparut sous la même forme et le même extérieur que la première fois. Mais qu'arriva-t-il ? A peine eut-il aperçu la femme qui était venue, qu'il frémit, trembla de tous ses membres, se mit à hurler, et dit au militaire en vociférant : Traître infâme que tu es ! Au lieu de ton épouse dont je m'apprêtais à me venger pour tant d'injures qu'elle m'a faites, voilà que tu m'amènes la puissante Mère de Dieu, ma plus redoutable ennemie. Tais-toi, esprit téméraire, reprit aussitôt la sainte Vierge. De quelle audace prétends-tu nuire à une âme qui m'est dévouée ? Tremble, car ta témérité ne restera pas impunie. Va au plus profond de l'enfer, où tu ne pourras plus désormais tenter aucune des âmes fidèles qui m'honorent, qui m'invoquent et qui vivent sous ma protection. A ces mots le démon disparut en poussant d'horribles hurlements. Ensuite la très-auguste Mère de Dieu réprimanda sévèrement le militaire et lui ordonna de



rejoindre son épouse, qui était encore endormie dans la même église. Celui-ci alla tout tremblant retirer son heureuse compagne du sommeil salutaire qu'elle goûtait paisiblement; et sortit lui-même de la profonde léthargie du péché, où il était enseveli. Reconnaissons ici combien la Vierge puissante est non-seulement terrible aux démons, mais encore prompte à préserver de leurs embûches ceux qui l'aiment et qui la servent : puisqu'elle s'est même empressée de cacher l'éclat de sa majesté sous la modeste apparence de sa servante, afin de la soustraire aux ruses du démon qui voulait la perdre.

466. Une sentence de saint Bonaventure couronne la doctrine que nous avons confirmée dans les chapitres précédents : il se fait lui-même la demande et la réponse : « Par quels secours les vaisseaux parviendront-ils au port à travers tant de dangers? Par deux, assurément : par celui du bois et de l'étoile : c'est-à-dire, par la confiance dans la croix, et par la vertu de la lumière que nous procure Marie qui est l'étoile de la mer. » (1) Paroles bien consolantes et dans lesquelles le saint docteur entend par vertu de la croix, l'imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ et par vertu de la lumière, la protection de Marie, dont l'étoile de la mer est l'image; car quiconque, à la clarté de cet astre, suivra l'étendard de la croix, parviendra certainement au séjour des bienheureux où il se reposera sur un trône sublime.

(1) In Specul. c. 3.

---

## CHAPITRE V.

QUEL EST LE VRAI CULTE QU'ON DOIT RENDRE A LA SAINTE  
MÈRE DE DIEU, POUR OBTENIR LES EFFETS DE SALUT DONT  
NOUS AVONS PARLÉ ?

467. De même que parmi les pièces de monnaie celles qui représentent une plus grande valeur sont plus exposées que toute autre à être falsifiées. Comme on aime surtout à substituer des diamants faux à ceux qui sont plus précieux, à cause de leur rareté. Ainsi la piété envers la sainte Vierge étant, comme nous l'avons démontré, une des vertus morales les plus nobles et les plus utiles à notre avancement dans la perfection, elle court de très-grands dangers d'être viciée, soit par la malice des hommes qui se forment une piété d'autant plus contraire à l'esprit de Marie, qu'elle est plus conforme aux inclinations perverses de leur nature; soit par l'instigation des démons qui, afin de rendre cette piété infructueuse pour les fidèles, leur en suggèrent une idée fausse et mal entendue.

468. Saint Thomas parlant de la piété envers Dieu en donne la définition suivante : « La dévotion ne me semble pas être autre chose qu'une volonté prompte à se livrer aux occupations, qui concernent le service de Dieu. » (1) Ainsi ceux-là se trompent qui, faisant consister toute l'essence de la piété dans une certaine tendresse d'affection, se contentent de cette consolation spirituelle, qui vient plutôt d'une heureuse disposition du tempérament que des opérations de la grâce, et qui n'a pas la vertu de produire des fruits de salut. Marchant sur les traces de saint Thomas, nous dirons aussi que la piété envers Marie est une volonté prompte à faire tout ce qui se rapporte au

(1) 2. 2. Q. 82. a. 1.



service, aux hommages et à la gloire de cette bonne Mère. Or les devoirs, que notre piété envers la sainte Vierge nous fait remplir avec joie et avec habileté, sont de deux espèces : les uns sont positifs et les autres négatifs, comme nous allons le voir.

469. On remplit les devoirs négatifs envers Marie, lorsqu'on s'abstient de toute action qui offense grièvement son divin Fils, et lui cause à elle-même un déplaisir mortel. Car de même qu'on ne peut pas dire qu'un sujet est vraiment dévoué à sa reine, lorsqu'il lui cause une douleur poignante, en tramant un complot contre la vie de son fils; ainsi celui qui afflige profondément cette bonne Mère, en renouvelant par une faute grave la mort de son divin Fils, ne peut certainement pas se flatter d'une fidélité sincère envers cette très-aimable Souveraine. « Conservez-moi mon fils Absalon; » disait autrefois David à ses soldats, lorsqu'ils allaient combattre ce fils rebelle qui se présentait les armes à la main, pour arracher à son père le diadème et le placer sur sa propre tête. Élanchez-vous au combat, disait ce saint roi, attaquez ces perfides sujets, combattez avec toute la générosité de votre courage et de vos forces : tuez, massacrez et faites un grand carnage de mes ennemis. Cependant, que la vigueur de vos bras, que le tranchant de vos armes épargnent mon très-cher Absalon. Je vois à la vérité qu'il est rebelle, je sais qu'il est traître, mais il est toujours mon enfant. « Conservez-moi mon fils Absalon. » C'est par de semblables paroles et avec plus de droit que la sainte Vierge proteste, à tous ceux qui veulent être ses clients, que le premier devoir qu'ils aient à remplir est de ne faire aucune injure à son très-cher Fils. « Épargnez mon divin enfant Jésus. » Ames fidèles, dit Marie, si vous m'aimez, si vous voulez être du nombre de mes véritables et dévoués serviteurs, n'offensez pas mortellement mon doux, mon aimable Jésus; car il est le fruit de mes entrailles, et tout l'amour de mon cœur. Toute injure qu'on lui fait rejait sur moi, comme un trait cruel qui me perce le

cœur. Ainsi ne l'offensez pas, non-seulement pour l'amour que vous lui devez, mais encore pour l'affection dont vous m'honorez parce que je suis votre Mère. « Épargnez mon divin enfant Jésus. » Le premier devoir, que la sainte Vierge exige de ses fidèles serviteurs, est donc une grande vigilance sur eux-mêmes, pour éviter toute faute mortelle. Car sans cette attention, personne ne peut être agréable ni sincèrement dévoué à la Reine du ciel.

470. Un fait qui montre bien la vérité de cette assertion, c'est celui que nous lisons dans la vie de Hugues seigneur d'Etrurie et issu du très-noble sang des Othon. (1) Élevé très-pieusement par sa mère Vivilla, il passa les premières années de sa jeunesse dans une grande pureté de mœurs ; innocence qu'il devait à sa tendre piété envers la sainte Vierge Marie, et aux nombreux actes de dévotion par lesquels il s'était attiré sa bienveillante protection. Mais la vertu des jeunes gens est semblable à des épis verts ou à des raisins tardifs qui, exposés aux intempéries de l'air et à la violence des vents, tombent ou se dessèchent avant de mûrir. De même ce jeune homme en butte aux séductions de la cour, aux dangers des occasions et aux attaques des tentations, tomba honteusement dans une faute grave et traîna dans la boue la candeur de sa pureté virginale. Que dis-je ? Oubliant toute la saveur de la vertu, enivré par le doux poison de la volupté, il se livra tout entier aux dissolutions de la jeunesse. Cependant il sentait les remords de sa conscience qui censurait une conduite si criminelle ; il lui semblait entendre la voix de Marie qui s'efforçait de l'arracher à la profonde léthargie qui l'accablait. Que faites-vous, Hugues ? que faites-vous ? lui disait-elle dans le secret de son cœur. Vous marchez dans le chemin de l'enfer, et si vous y mourez, que deviendrez-vous ? Que faites-vous, Hugues ? que faites-vous ? A tous ces reproches, le jeune homme répondait : Il est vrai que je suis pécheur ; mais je suis aussi

(1) Pucen in Vita.



serviteur de Marie. Je n'ai jamais omis les prières, ni oublié les hommages que j'ai coutume de lui adresser. Ainsi la sainte Vierge m'enverra son secours.

471. Ce secours que la sainte Vierge lui apporta, je vais le dire, car il vint bien à propos pour le sujet que je traite, puisqu'il fait voir la vérité de ce que j'ai avancé. Occupé à la chasse dans les montagnes, Hugues avait passé une grande partie de la journée à poursuivre les bêtes fauves à travers les vallées, les collines, les bois et les forêts. Accablé de fatigue et brûlant d'une soif ardente, il cherchait une source limpide pour se rafraîchir. Lorsque tout à coup il vit près de lui une jeune vierge d'une apparence modeste, et d'un aspect ravissant : elle tenait dans ses mains une corbeille remplie des fruits les plus exquis, mais qui étaient si sales que leur vue seule provoquait le dégoût. Aussitôt que le jeune chasseur eut aperçu ces fruits mûrs et d'un rouge vermeil ; stimulé par l'ardeur de la soif, il ne put s'empêcher d'étendre la main pour en prendre un, mais lorsqu'il vit la boue dont ils étaient tous souillés, il ne voulut pas même y toucher, et retira sa main en disant : C'est une honte ; comment peut-on mettre de si beaux fruits dans une corbeille si malpropre et si dégoûtante ? Alors la sainte Vierge, apparaissant avec toute la gloire et la dignité de la Reine du ciel, lui dit : Telle est votre piété ; tels sont les devoirs que vous me rendez, beaux et bons de leur nature, mais salis par les taches de votre mauvaise conscience, et souillés par les péchés honteux de votre vie. A quoi voulez-vous qu'ils me servent ? Hugues, si vous voulez plaire à mes yeux très-purs, changez de conduite. A ces mots elle disparut, en laissant son pauvre serviteur et nous avec lui intimement persuadés de cette vérité, que pour faire preuve d'une sincère piété envers la Mère de Dieu il ne suffit pas de remplir les devoirs positifs, en lui adressant certaines prières, en faisant quelques actes de vertu dans l'intention de l'honorer, mais qu'il faut encore et avant tout accom-

plir les devoirs négatifs, en conservant sa conscience pure de toute faute mortelle.

472. A ce sujet vous me direz peut-être : Si pour avoir commis une faute grave, on est aussitôt rayé du livre où sont inscrits les protégés de Marie ; pourquoi donc la sainte Vierge est-elle appelée Mère des pécheurs, puisqu'elle en a tant d'horreur dès qu'ils se sont rendus coupables, qu'elle les rejette loin de son sein maternel ? Je réponds qu'il y a des pécheurs d'espèces diverses et très-différentes : les uns pèchent et s'affectionnent au péché qu'ils ont commis sans vouloir en être séparés. Les autres pèchent aussi, à la vérité, mais restent cependant en quelque sorte irrités contre le péché dans lequel ils sont tombés. Car quodiqu'ils commettent le crime, parce qu'ils sont entraînés par la véhémence de leurs propres passions et les violentes attaques de leur ennemi, ils ont encore une certaine horreur de cette action, et voudraient ne l'avoir point commise ; ils conservent la bonne volonté de s'amender et se recommandent fréquemment à la sainte Vierge, afin qu'elle leur obtienne la force et le courage de briser la chaîne du vice qui les retient captifs. Les premiers ne sont pas et ne peuvent pas être parmi les clients de Marie, puisqu'en conservant de l'affection au péché auquel ils ne veulent pas renoncer ils déclarent la guerre à cette grande Reine, qui est l'ennemie capitale de ces fautes graves. Les seconds n'ont pas plus de droit à cet heureux privilège ; si ce n'est qu'en offrant leurs prières et leurs autres exercices de piété pour leur amendement ils deviennent clients de Marie, par grâce et par pure miséricorde.

473. Je vais démontrer cette vérité en m'appuyant sur la doctrine de saint Thomas. Le célèbre docteur se demande si le Seigneur exauce les pécheurs qui vivent dans son inimitié : et il répond que ceux-ci ne peuvent pas être exaucés ni à cause de leurs mérites ni à titre de justice : car, puisqu'ils sont privés de la grâce divine, ils ne peu-



vent mériter d'obtenir aucun bien, ni réclamer aucune faveur qui leur soit due. Cependant, ajoute le docteur angélique, Dieu se montre propice envers eux par pure miséricorde. Voici ses paroles : « Lorsqu'un pécheur prie avec toute la dévotion que peuvent lui inspirer les motifs naturels, le Seigneur exauce sa prière non à titre de justice ; car un pécheur ne mérite pas d'être exaucé de cette manière ; mais par pure miséricorde. » (1) Il faut dire la même chose au sujet de la question que nous traitons. Le chrétien souillé d'un péché grave ne mérite pas à titre de justice d'être client de Marie, parce que, dans cet état il ne peut mériter un si grand bien ; il en est même, comme disent les théologiens, positivement indigne. Cependant s'il n'omet pas ses devoirs et si, par les honneurs qu'il rend à la sainte Vierge, il a l'intention d'obtenir son amendement, cette puissante Protectrice voyant cette bonne volonté l'admettra au nombre de ses sujets ; semblable à une mère miséricordieuse elle l'assistera, et de sa main bienfaisante elle le retirera de l'abyme où il est enseveli, pour le replacer dans la voie du salut et même de la perfection s'il veut bien y marcher. Toutes ces paroles sont tellement vraies que la sainte Mère de Dieu a bien voulu les résumer en quelques mots, qu'elle adressa un jour à sainte Brigitte sa fille chérie : « Je suis, dit-elle, la Mère de tous les pécheurs qui veulent se sauver. » (2) Comme si elle disait : Je ne suis pas la Mère des pécheurs obstinés ; c'est même en vain qu'ils espèrent que je les sauverai malgré leur vie dépravée. Je ne suis ni la Patronne ni la Mère de ces misérables. Je ne reconnais pour mes enfants que les pécheurs qui veulent se corriger de leurs vices, et qui demandent leur amendement non-seulement en m'adressant de ferventes prières mais encore en versant d'abondantes larmes. Voilà donc les pécheurs que la très-sainte Vierge ne dédaigne pas de considérer comme ses enfants : âmes pénitentes qui désirent de s'a-

(1) 2. 2. Q. 83. a. 16. — (2) L. 4. Revel. c. 138.

mender et qui recourent au culte de Marie, comme à un secours puissant, pour réparer leurs chutes et non comme à un moyen honteux de pécher impunément. Elle les aime, elle en a pitié, comme un médecin éprouve de la compassion pour les malades qu'il va guérir, comme un statuaire affectionne la pierre brute dont il va faire une élégante et noble statue.

474. Mais pour être un serviteur sincèrement dévoué à la sainte Vierge, il faut encore ajouter les devoirs positifs à ceux dont nous venons de parler. Un sujet qui, pour honorer son prince, se contente de ne lui faire aucune injure ne peut certainement pas être considéré comme bien dévoué à son souverain. Pour qu'il puisse se glorifier d'un titre si honorable, il doit encore lui rendre des services fréquents et signalés. De même, pour que quelqu'un mérite d'être sous la protection de la sainte Vierge, il faut non-seulement qu'il évite d'offenser grièvement son divin Fils, mais encore qu'il s'efforce de l'honorer elle-même souvent et d'une manière particulière. Il y a bien des actes par lesquels nous pouvons rendre à cette très-puissante Souveraine le culte, l'honneur et les devoirs qui lui sont dus, mais parce qu'il y en a tant qu'on ne saurait les énumérer dans ce chapitre, je parlerai seulement de quelques-uns qui se présentent à mon esprit.

475. Parmi les devoirs positifs par lesquels nous pouvons mériter d'être comptés au nombre des clients de Marie, je place au premier rang l'acte par lequel nous choisissons la sainte Vierge pour notre Mère : mais afin de bien remplir ce devoir il faut s'y préparer pendant neuf jours, à l'occasion d'une de ses fêtes, et s'en acquitter souvent avec une affection toute filiale. Saint Philippe de Néri ne lui donnait jamais d'autre nom que celui de sa très-douce Mère ; plusieurs saints l'ont honorée de semblables expressions, toutes inspirées par un tendre amour ; parce qu'ils l'aimaient réellement comme leur mère. Le second devoir que nous pouvons lui rendre est la récitation attentive et quotidienne de son office. Les religieux d'un couvent fu-



rent accablés de maux considérables , pour avoir négligé cet exercice de piété envers Marie, et ils ne furent délivrés de leurs peines que lorsqu'ils l'eurent repris avec ferveur, d'après les conseils de saint Pierre Damien. (1) Ce fait nous prouve évidemment combien la récitation de ces prières est agréable à la sainte Vierge. Le troisième moyen d'honorer la puissante Mère de Dieu consiste à réciter tous les jours au moins une partie du chapelet ou du rosaire. La sainte Vierge a toujours accordé de grandes grâces aux âmes qui se sont appliquées à ce culte. Je dirai seulement un mot de celles qu'obtint sainte Gertrude, lorsqu'un jour après cette prière elle aperçut au pied de la croix autant de grains d'or qu'elle avait proféré de paroles en la récitant. Jésus-Christ prit ces grains et les remit dans les mains de Marie, qui elle-même les offrit à sa fidèle servante en lui promettant un nombre de grâces égal à celui des grains. Le quatrième est de visiter tous les jours ou du moins fréquemment quelques-unes de ses images : comme le faisait Thomas Sanchez , aussi célèbre par la piété de sa vie que par l'excellence de sa doctrine : il ne sortait jamais sans avoir visité un temple consacré à la Mère de Dieu, pour implorer ses bénédictions et sanctifier toutes ses démarches. Le cinquième consiste à se préparer avec piété aux jours de ses fêtes. Sainte Gertrude vit sous la protection de Marie un chœur tout entier de jeunes vierges, que cette bonne Mère regardait avec des yeux pleins d'amour ; parce qu'elles s'étaient préparées avec une piété particulière à la fête de l'Assomption. Il convient surtout de se préparer à ces solennités par un jour de jeûne plus rigoureux et par la mortification de la chair. C'est ce que faisait le cardinal Alexandre Orsini qui avait coutume de s'y préparer par une flagellation sanglante. Le sixième moyen de plaire à la sainte Vierge consiste en ce que chacun fasse tous ses efforts pour inspirer cette même piété à ses amis, à ses parents, à ses domestiques ; ce qui est très-

(1) Baron. ad an. 1159.

agréable à Marie, comme elle l'a révélé à sainte Brigitte en lui donnant ce conseil : « Faites de sorte que vos enfants deviennent aussi les miens. » Le septième est l'obligation de travailler pour l'amour de Marie à se corriger de ses défauts habituels. Enfin la piété est ingénieuse, elle saura inspirer à chacun mille autres moyens de plaire à la Reine du ciel.

476. Parmi les devoirs positifs, les plus importants sont ceux qui ont rapport à la vie intérieure : car c'est de ceux-là que les extérieurs, dont nous venons de parler, tirent tout leur prix et toute leur valeur ; ainsi quiconque désire d'être un véritable serviteur de Marie doit s'y appliquer avec beaucoup d'attention. De tous les devoirs intérieurs le premier est certainement un amour tendre, semblable à celui d'un fils pieux pour sa mère : tel était l'amour que cet angélique jeune homme Jean Berchmans portait à la sainte Vierge ; car dans tout ce qu'il a écrit, on ne lit aucune parole plus souvent que celle-ci : Je veux aimer Marie. Le second devoir intérieur doit être de l'aimer plus que la vie même, à l'exemple du saint évêque Brinolph, dont la Mère de Dieu a dit elle-même à sainte Brigitte : « C'est lui qui tant qu'il a vécu m'a aimée plus que sa vie. » Le troisième consiste à se réjouir et à goûter un véritable bonheur, en contemplant ses hautes prérogatives. Car il n'y a rien de plus propre au véritable amour, que de ressentir une joie sincère à l'occasion du bonheur de l'objet aimé. Sainte Mechtilde désirant de faire ce qui était le plus agréable à la sainte Vierge, cette bonne Mère l'avertit elle-même de se réjouir souvent en pensant aux précieuses qualités dont Dieu l'avait ornée. Le quatrième devoir est de remercier la très-sainte Trinité pour les dons extraordinaires qu'elle a faits à Marie. Cette marque d'affection est très-agréable à la Reine du ciel, car par un tel acte l'homme montre qu'il tient pour faits à lui-même tous les biens que la sainte Vierge a reçus, puisqu'il en rend grâces à Dieu comme pour les siens propres. Le cinquième nous prescrit une grande commisération pour les



douleurs que la sainte Vierge a ressenties au pied de la croix. Compatir aux douleurs des personnes qu'on aime et souffrir de leurs afflictions , c'est une marque d'amour qui n'est certainement pas moindre que celle qu'on leur donne en partageant leur bonheur et leur joie. Aussi la Mère de Dieu se plaignit-elle avec raison à sainte Brigitte en lui disant, que peu de fidèles avaient pour elle un amour véritable ; parce qu'un petit nombre seulement était touché d'une tendre compassion pour ses douleurs. Le sixième consiste à placer dans Marie, après Dieu, toute son espérance et à l'invoquer promptement dans toutes ses nécessités spirituelles et temporelles , comme saint Bernard, ce tendre amant de la sainte Vierge, avait coutume de faire : « Oh ! mes enfants, s'écriait-il, c'est elle qui est l'échelle des pécheurs, c'est elle qui est toute ma confiance, elle qui est le fondement de toute mon espérance. »

477. Ainsi conservons toujours une volonté prompte à honorer Marie, d'abord en évitant soigneusement tout ce qui pourrait offenser son divin Fils, ou lui faire injure à elle-même ; ensuite en lui rendant tous les devoirs extérieurs et intérieurs qui lui sont le plus agréables ; car c'est ainsi que nous mériterons sa protection , et que nous serons inscrits au nombre de ses fidèles serviteurs.

---

## CHAPITRE VI.

### DES MOYENS LES PLUS CAPABLES D'EXCITER DANS LES AMES UNE VÉRITABLE PIÉTÉ ENVERS LA REINE DU CIEL.

478. Il y a deux causes qui font que nous sommes entièrement dévoués aux hommes de ce monde, et qui nous rendent prompts à les servir. La première est l'estime que

nous concevons de leurs mérites ; la seconde est l'amour que nous éprouvons pour leurs personnes. Tel est aussi le double motif qui nous rend prompts dans le service de la Reine céleste, et qui par conséquent fait que nous lui sommes sincèrement dévoués. En effet, de même que pour brûler le bois, ou quelque matière inflammable, il n'y a pas d'autre moyen que de le jeter sur le feu, ainsi toute notre volonté ne peut s'enflammer d'une véritable dévotion envers la sainte Vierge, que par la méditation et la lecture spirituelle, qui lui fournissent la raison et les causes les plus propres à lui faire concevoir une grande estime et un tendre amour pour une si puissante Souveraine. Car si nous considérons, si nous méditons souvent cette haute dignité dont elle est revêtue comme Mère de Dieu, cette dignité suprême qui, selon saint Thomas, a je ne sais quoi d'infini : « La bienheureuse Vierge, dit ce saint docteur, par cela même qu'elle est Mère de Dieu, a reçu du souverain bien, qui est Dieu, une dignité en quelque sorte infinie ; » (1) si donc nous y réfléchissons fréquemment, il est impossible que nous ne concevions pour elle une estime toute particulière. Si ensuite dans nos méditations nous dirigeons nos regards sur ce trône sublime, qu'elle occupe en sa qualité de Reine des anges et de Souveraine du monde, sur l'adorable pureté qui l'a préservée de tout péché originel et actuel, sur sa miraculeuse virginité jointe à sa dignité de Mère, et sur mille autres perfections dont elle est douée, notre estime pour elle deviendra toujours plus grande, et s'augmentera tellement qu'elle nous rendra prompts à lui payer le tribut de tout service et de toute gloire.

479. Ce même exercice de la méditation nous inspirera pour Marie un tendre amour dont le propre est de servir l'objet aimé, ainsi qu'un grand désir de lui plaire par toutes sortes d'hommages. Il est certain que les sujets d'une reine ne sont jamais plus portés à l'aimer et à la

(1) 1. part. Q. 25. a. 6.



servir, que quand ils la voient pleine de miséricorde, facile à pardonner les erreurs, prompte à intercéder auprès du roi et assez puissante pour obtenir le pardon de toutes les fautes. Telles sont les précieuses qualités de la sainte Vierge : si nous savons les fixer dans notre cœur par un continuel souvenir, elles nous tiendront toujours très-intimement unis à cette grande Reine. Saint Antonin fait ainsi parler Marie : « Je suis auprès de mon Fils, afin que, quand Dieu irrité par les péchés des hommes menace de bouleverser le monde par un déluge de maux, je puisse me présenter devant lui comme l'arc-en-ciel, lui rappeler sa promesse, le rendre propice à tous et l'empêcher de détruire la terre. » (1) Saint Bernard dit la même chose : « Marie est l'arche de l'alliance éternelle pour empêcher la ruine de toute chair, c'est-à-dire du genre humain. » (2) Saint Ephrem est de la même opinion : « Elle est elle-même l'alliance qui annonce la paix aux fidèles, et qui obtient le pardon aux pécheurs. » (3) Certes il n'y a pas de moyen plus capable de nous enflammer d'amour pour Marie, et de nous attirer à son service, que de la considérer souvent si charitable, si propice, si miséricordieuse, telle qu'elle se montre lorsqu'elle apaise son divin Fils irrité contre nous, et détourne de nos têtes les châtimens que nous avons mérités.

480. Un moyen non moins efficace pour exciter en nous l'amour de Marie, c'est la certitude morale que nous avons d'obtenir notre salut et même la perfection, lorsque nous nous efforçons de mériter sa protection en lui rendant les hommages qui lui sont dus. Saint Augustin dit que la sainte Vierge est l'échelle du salut et de la perfection : « Par elle, Dieu descend sur la terre, et par elle les hommes méritent de monter au ciel. » (4) Saint Fulgence recourt à une comparaison presque semblable, pour affirmer la même vérité : « De même que la bienheureuse

(1) 4. part. tit. 15 c. 4. § ult. — (2) Serm. de Laud. Virg. — (3) Serm. de Laud. Virg. — (4) Serm. de Nativ.

Vierge Marie est le pont par lequel Dieu descend vers les hommes, ainsi elle est celui par lequel les hommes montent vers Dieu. » (1) Saint Bernard parlant de cette bonne Mère s'exprime de la manière suivante : « L'arche de Noë signifiait l'excellence de Marie, car de même que par cette arche nous avons tous échappé au déluge, ainsi par Marie nous évitons le naufrage du péché. Noë a fabriqué celle-là pour échapper au déluge ; Jésus-Christ s'est préparé celle-ci pour racheter le genre humain. Par celle-là huit personnes seulement furent sauvées, par celle-ci tous sont appelés à la vie éternelle. » (2) Les paroles de saint Anselme paraissent encore plus remarquables : « Il arrive quelquefois, dit ce saint docteur, qu'on obtient son salut plutôt en invoquant le nom de Marie qu'en recourant à celui de Jésus. » (3) Il est vrai, comme personne ne l'ignore, qu'elle doit ce privilège non à sa propre vertu, mais à celle de son Fils, qui pour concilier plus d'autorité à sa Mère, augmente ainsi sa puissance. Elle reçoit ce bienfaisant pouvoir sur nous, comme la lune reçoit la lumière du soleil pour éclairer la terre. Mais c'est précisément ce qui fait voir plus évidemment encore combien sont fondées l'espérance et la certitude morale, avec lesquelles nous pouvons prétendre à la vie éternelle, si nous honorons Marie en lui rendant les devoirs dont nous avons parlé.

481. Or, s'il en est ainsi, puisque la sainte Vierge est si charitable, si douce, si miséricordieuse envers nous, puisqu'elle a tant à cœur notre salut éternel, d'où vient-il que beaucoup de fidèles ont si peu d'amour et de piété envers une Souveraine, qui a tant de puissance et de bonté ? La réponse est facile à trouver. Cette indifférence envers la Mère de Dieu provient de ce que beaucoup de chrétiens ne méditent jamais sur ses nobles vertus, et ne lisent aucun livre qui traite de ses sublimes prérogatives.

(1) *Serm. de Dom.* — (2) *Serm. de B. Maria.* — (3) *L. de Excellentia Virg. c. 6.*



Car si les fidèles considéraient du moins quelquefois ses privilèges extraordinaires, s'ils réfléchissaient aux grands avantages que la faveur de Marie peut leur procurer; ils concevraient certainement un ardent amour pour elle, et se consacrerait nécessairement à son service. Ainsi, comme je l'ai dit en commençant, le principal moyen d'obtenir une véritable piété envers la sainte Vierge, est de faire souvent une méditation ou du moins une lecture spirituelle sur les vertus exquisés, sur les dons remarquables qui forment l'ornement splendide de la Reine du ciel.

482. Des auteurs dignes de foi, (1) rapportent un fait que je ne veux pas omettre ici, parce qu'il prouve combien est vrai tout ce que nous avons dit du culte de Marie, et du désir qu'elle a de procurer le salut de nos âmes. En l'année douze cent, la sœur Béatrice, belle de corps et fervente d'esprit, était très-dévotée envers la sainte Vierge; cependant comme elle devint portière du couvent elle se montra moins réservée dans ses paroles, perdit insensiblement sa première ferveur et, tombant d'une faute dans une autre, d'un petit péché dans un grand, elle en vint bientôt à n'avoir plus de la vie religieuse que l'habit qu'elle portait; elle finit même par prendre la résolution de s'en dépouiller et de quitter le couvent pour suivre un jeune homme qu'elle affectionnait éperdument. Mais avant de mettre à exécution cet audacieux sacrilège, elle alla devant une image de la sainte Vierge, y déposa le saint habit avec les clefs du couvent, puis elle dit: Marie, je vous quitte, je vous abandonne; pour vous, ne m'abandonnez pas: souvenez-vous des devoirs que je vous ai rendus dans ce saint asile: ayez soin vous-même de vos servantes, soyez-en la gardienne. Adieu Marie. Je m'éloigne de vous. Après cette allocution, elle s'enfuit du couvent. Laissons pour un moment cette colombe séduite, car nous la retrouverons bientôt. Cependant la très-sainte

(1) Mirac. l. 7. c. 25. Theoph. Raynau et alii.

Vierge prit un corps parfaitement semblable à celui de Béatrice, semblable pour la figure, pour la forme, pour la couleur, pour la voix, pour les mouvements, pour le geste, et tellement semblable en tout qu'entre elle et la véritable Béatrice il n'y avait aucune différence, si ce n'est que celle-ci était toute dissipée et immodeste : tandis que la sainte Vierge, sous l'apparence de Béatrice, était la modération et la modestie même. De plus, afin de lui ressembler davantage, elle se revêtit des habits de la pauvre fugitive, suspendit les clefs à son côté, et remplit les fonctions de portière à sa place. Les religieuses, ignorant ce prodige et n'en concevant pas même l'ombre de soupçon, furent ravies d'admiration et se demandaient les unes aux autres : D'où vient un changement si subit et si grand dans Béatrice ? Qui a imposé tant de vigilance à ses regards dissipés ? Qui a mis un frein à sa langue trop libre ? Qui a composé sa marche si précipitée ? Qui a réformé sa conversation qui convenait plutôt à des personnes du monde qu'à des religieuses ? Celle-ci en donnait une telle raison, celle-là, une telle autre ; mais aucune n'approchait de la vérité, puisque cette sainte qui faisait leur admiration n'était point Béatrice, comme elle paraissait l'être extérieurement, mais la sainte Vierge elle-même qui se voilait sous les habits de cette malheureuse. Cependant qu'était devenue Béatrice ? Après avoir été séduite par ce jeune homme, elle fut aussi abandonnée par lui : alors arrêtée par la honte, n'osant pas retourner au couvent, elle se précipita dans un abyme de maux, et vécut pendant quinze ans comme une femme perdue.

483. Après tout ce long espace de temps, elle apprit qu'il y avait dans son couvent une religieuse d'une grande sainteté, qui portait son ancien nom de Béatrice. Poussée par un mouvement de curiosité, dont Dieu se servit pour son bonheur, elle résolut de se travestir et d'aller voir quelle était cette religieuse, qui sous le même nom vivait d'une manière si différente. Elle parvint sans être reconnue jusqu'à la porte du couvent, où elle vit se présenter



devant elle une religieuse qui lui ressemblait parfaitement. A cette vue elle pâlit et fut tellement interdite, qu'elle ne put proférer aucune parole. La sainte Vierge lui parla donc la première et lui dit : Ne me reconnaissez-vous pas Béatrice ? Non, répondit celle-ci, d'une voix tremblante, je ne vous reconnais pas. Vous avez bien dit, reprit la sainte Vierge ; car vous m'avez oubliée moi aussi bien que mon divin Fils. Mais à qui avez-vous laissé votre saint habit ? A qui avez-vous remis les clefs du couvent, avant d'abandonner ce lieu sacré ? A la sainte Vierge Marie reprit la pécheresse tout étonnée et stupéfaite. Oui, c'est à moi-même, reprit la Reine du ciel. Moi-même, afin de cacher votre fuite aux hommes, je suis venue sous votre forme dans ce saint lieu, pour y remplir votre charge pendant quinze ans ; et tandis que vous meniez une vie criminelle, je vous ai acquis une réputation de sainteté. Rentrez au couvent et réparez par la pénitence les crimes énormes que vous avez commis. A ces mots elle disparut, laissant ses habits religieux ; Béatrice s'en revêtit aussitôt et se mêla parmi les autres religieuses : sa fuite resta toujours ignorée à cause de sa parfaite ressemblance avec celle qui avait rempli sa place pendant son absence : elle expia ses fautes par des actes d'une austère pénitence, et à l'heure de sa mort elle pria son confesseur de publier ce prodige pour la plus grande gloire de Marie.

484. Ce fait parle assez de lui-même, il montre lui seul combien est grande la piété, la bonté de la sainte Vierge, combien surtout est ardent le désir qu'elle a de ramener à Dieu, par la voie du salut, les âmes qui s'en étaient éloignées : puisqu'elle a tout fait pour convertir cette pauvre pécheresse, ayant pris son apparence, et s'étant cachée sous sa ressemblance, pendant de si longues années dans le couvent d'où la malheureuse s'était échappée. Que le lecteur médite souvent cette insigne miséricorde, cette bonté ineffable de Marie ; qu'il considère son zèle ardent pour le salut de nos âmes ; qu'il contemple aussi ses au-

tres prérogatives, et en faisant ces réflexions il concevra certainement pour Marie une haute estime, un tendre amour qui, en le rendant prompt et diligent dans le service de cette bonne Mère, lui mériteront la grâce d'être admis au nombre de ses enfants.

---

## CHAPITRE VII.

### AVERTISSEMENTS PRATIQUES POUR LE DIRECTEUR SUR LES CHAPITRES PRÉCÉDENTS.

485. *Premier avertissement.* Si le directeur désire que le culte de la sainte Vierge soit un moyen de salut ou de perfection pour son pénitent, il doit souvent l'avertir de rendre tous ses devoirs à Marie, dans l'intention d'obtenir cette fin désirable. Je dis cela, parce qu'il y a beaucoup de personnes qui récitent un certain nombre de prières en l'honneur de cette bonne Mère, afin d'en obtenir quelque faveur temporelle, ou du moins sans former expressément le désir d'un bien spirituel. Ces personnes ne retirent pas de leur piété envers la sainte Vierge tous les fruits qu'elles pourraient en recueillir. Car quoique Marie désire ardemment de combler les âmes dévotes des trésors célestes dont elle est dépositaire; cependant elle veut être suppliée, et fatiguée par nos prières; car nos oraisons, nos désirs et nos larmes lui sont très-agréables. Si donc le directeur observe que son pénitent commet des péchés graves, il lui recommandera d'offrir pour l'extirpation de ses vices tous les jeûnes et toutes les mortifications qu'il s'impose pour honorer Marie. Si son élève récite ordinairement le chapelet, l'office de la sainte Vierge ou d'autres prières, il lui enseignera comment, en récitant de bouche ces



prières vocales, il doit désirer et demander dans son cœur d'être délivré de ces défauts : car c'est ainsi qu'il obtiendra son amendement. La sainte Mère de Dieu, dit saint Bernard, ne déteste point ces âmes ; elle se fait au contraire une gloire de les arracher à la servitude du péché : pourvu que celles-ci lui demandent son secours par des prières continuelles. Voici les paroles que le saint docteur adresse à cette véritable avocate des pécheurs : « Vous n'avez pas horreur du pécheur, quelque souillé qu'il soit, vous ne le méprisez pas, lorsqu'il soupire vers vous, lorsqu'il implore votre secours avec un cœur pénitent. Vous le retirez de l'abyme du désespoir ; Mère compatissante, vous l'aidez, vous ne l'abandonnez pas jusqu'à ce qu'enfin vous l'ayez réconcilié avec son redoutable juge. » (1) Paroles remarquables !

486. Mais si le pénitent délivré des liens du péché mortel commence à marcher dans le chemin de la perfection, le directeur doit examiner quelles sont les vertus qui lui manquent, et quels sont les défauts qui s'opposent le plus à son avancement spirituel : puis il lui recommandera de demander à la sainte Vierge, dans toutes ses oraisons, la grâce de se corriger de ceux-ci et de pratiquer celles-là ; il l'avertira de diriger vers cette fin tous les devoirs qu'il a coutume de rendre à sa très-bonne Mère. C'est la doctrine de saint Bernard qui nous dit : « Pensez à Marie, invoquez Marie : ayez toujours son nom à la bouche et son amour dans votre cœur. En la suivant, vous ne vous écarterez pas du chemin de la perfection ; en se confiant en elle, votre espérance ne sera point trompée : si elle vous accompagne vous ne serez point fatigué ; si elle vous est propice, vous parviendrez. » (2)

487. *Second avertissement.* Pour que la piété envers la Mère de Dieu offre une ferme défense contre les péchés mortels aux personnes qui sont sujettes à ces fautes, et aux âmes exemptes de défauts graves une protection sûre

(1) In deprecat. ad Virg. — (2) Homel. 2. super Missus.

contre tout péché véniel; il ne suffit pas qu'elles se recommandent à Marie pendant l'oraison, il faut encore qu'elles recourent à son secours aussitôt que la tentation vient les surprendre. Si le pénitent est tenté par les démons : ce seul nom de Marie les fera trembler et prendre la fuite, comme le dit saint Bonaventure : « A la seule invocation de votre nom : l'esprit malin tremble de tous ses membres. » (1) S'il est tourmenté par ses propres passions, saint Bernard nous dit que pour les réprimer il n'y a pas de moyen plus puissant que le recours à la Mère de Dieu : « Si vous êtes battu par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de l'hypocrisie, invoquez Marie. Si la colère, l'avarice ou les tentations de la chair menacent le vaisseau de votre âme, invoquez Marie. Si troublé par l'énormité de vos crimes vous commencez à vous ensevelir dans l'abyme du désespoir, pensez à Marie. » (2) Le directeur doit continuellement insinuer cette doctrine à ses pénitents, et les avertir d'élever leurs âmes vers la sainte Vierge, pour implorer son secours aussitôt qu'ils sentent les premières attaques de quelque affection perverse ou de toute autre tentation : c'est ainsi qu'ils éviteront non-seulement tout péché mortel mais encore des fautes vénielles : car il est bien vrai, comme le dit saint Jean Damascène : « Que Marie est une cité de refuge pour tous ceux qui veulent y accourir. » (3)

488. *Troisième avertissement.* Si le directeur désire que ces invocations à Marie soient capables de détruire les vices et de faire fleurir les vertus, il doit veiller à ce qu'elles soient accompagnées d'une foi ferme, et d'une confiance semblable à celle qu'un fils témoigne ordinairement à sa mère, dont il sait être tendrement aimé; car outre que cette espérance inspire plus de magnanimité à l'âme, pour combattre le vice et pratiquer la vertu; ses prières aussi auront alors plus d'efficacité pour obtenir

(1) In Psalterio. — (2) Homel. 2. super Missus. — (3) Orat. de Dormit.



le secours de la sainte Vierge : rien n'étant plus capable que la foi vive de vaincre les doux cœurs de Jésus et de Marie. Le directeur s'efforcera donc d'imprimer dans le cœur de ses disciples la ferme conviction que le sein de Marie offre à tous un refuge, des secours, un asile, des consolations, des grâces, le pardon et le salut éternel, comme nous l'assure saint Bernard : « Le captif y trouve sa rédemption ; le malade sa guérison ; l'affligé sa consolation ; le juste, la grâce ; le pécheur, son pardon. » (1)

489. *Quatrième avertissement.* Le père spirituel des âmes doit surtout veiller à ce que ses disciples soient toujours fidèles à leurs pratiques de dévotion envers la sainte Vierge. Il y en a beaucoup qui, quand ils tombent dans quelques péchés, commencent à négliger leurs prières, parce qu'ils s'imaginent qu'elles ne sont plus agréables à la Mère de Dieu. Il faut les retirer de cette erreur, car s'ils s'appliquent à ces exercices de piété, dans l'intention d'obtenir leur amendement, ils seront toujours très-agréables à Marie : puisque, comme nous l'avons rapporté plus haut, elle a dit elle-même à sainte Brigitte : « Je suis la Mère de tous les pécheurs qui veulent s'amender. » Qu'ils se souviennent de la douleur que Thomas à Kempis ressentit, lorsqu'il vit la sainte Vierge Marie prodiguer des caresses à ses compagnons ; tandis que lui seul en fut privé, et ne reçut que des reproches, parce qu'il avait négligé ses prières accoutumées. Il n'y a rien de plus agréable à la sainte Vierge Marie que la fidélité et la constance dans les honneurs qu'on lui rend.

(1) De Virg. Maria super Verba Apoc.





# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

## PREMIER TRAITÉ.

DES MOYENS ET DES SECOURS NÉCESSAIRES POUR ARRIVER  
A LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

INTRODUCTION .....	1
--------------------	---

### ARTICLE PREMIER.

*En quoi consiste l'essence de la perfection chrétienne. — Moyens d'y parvenir. — Division de cet ouvrage.*

CHAP. I. — Que l'essence de la perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain.....	7
CHAP. II. — Que les vertus morales et les conseils évangéliques sont les instruments de la perfection. — Division de cet ouvrage...	17
CHAP. III. — Que la perfection chrétienne se divise en trois degrés, qui constituent trois états de perfection.....	30
CHAP. IV. — Avertissements pratiques pour le directeur sur les chapitres précédents.....	38

### ARTICLE II.

*Que le premier moyen de la perfection consiste à la désirer. — Manières d'exciter et d'augmenter les saints désirs.*

CHAP. I. — Que les saints désirs sont un moyen absolument nécessaire pour obtenir la perfection.....	43
CHAP. II. — Que le premier moyen d'exciter en nous le désir ardent de la perfection consiste à considérer l'obligation où nous sommes d'y tendre.....	49
CHAP. III. — Que le second moyen d'exciter en nous les désirs de la perfection consiste à observer, que les efforts qu'on fait afin d'y parvenir sont également nécessaires pour le salut.....	59
CHAP. IV. — Pour que les désirs de la perfection nous rendent parfaits chrétiens, ils doivent être constants et devenir toujours plus ardents.....	65
CHAP. V. — Des moyens qu'il faut employer pour conserver et augmenter la ferveur des désirs.....	75
CHAP. VI. — Avertissements pratiques pour le directeur sur le premier, le second et le troisième chapitre de cet article.....	83
CHAP. VII. — Avertissements pratiques sur le quatrième et le cinquième chapitre de cet article.....	91

### ARTICLE III.

*Que le second moyen d'arriver à la perfection chrétienne est le choix d'un bon directeur.*

CHAP. I. — On démontre par l'Écriture sainte et par les saints pères la nécessité d'un directeur spirituel pour parvenir en toute sécurité à la perfection.....	101
---	-----

CHAP. II. — Raisons qui prouvent la nécessité d'un directeur pour marcher sûrement dans les voies de la perfection.....	109
CHAP. III. — Des qualités qu'on doit surtout considérer dans le choix d'un directeur spirituel.....	117
CHAP. IV. — Combien le pénitent doit avoir d'ouverture de cœur envers son père spirituel.....	123
CHAP. V. — Avertissements pratiques pour le directeur sur la manière de procéder envers les âmes qui se soumettent à la direction.	132

#### ARTICLE IV.

##### *Troisième moyen d'acquérir la perfection : la lecture spirituelle.*

CHAP. I. — On prouve par l'autorité des saints pères combien la lecture spirituelle procure notre avancement dans la perfection.	143
CHAP. II. — Combien la lecture spirituelle aide les personnes du monde à entrer dans les voies de la perfection, et les âmes pieuses à y faire des progrès plus rapides.....	148
CHAP. III. — Avertissements pratiques sur la manière dont on doit faire la lecture spirituelle, afin d'en profiter pour sa perfection.	156

#### ARTICLE V.

##### *Quatrième moyen de perfection : la méditation des vérités de la foi.*

CHAP. I. — Que la méditation nous est utile pour observer la loi de Dieu en général et nécessaire pour l'accomplir parfaitement.	163
CHAP. II. — Comment il faut se préparer à la méditation.....	174
CHAP. III. — En quoi consiste l'exercice de la méditation qui suit immédiatement la préparation.....	182
CHAP. IV. — Solution de certaines difficultés qui empêchent de commencer ou de continuer l'exercice de la méditation.....	189
CHAP. V. — Réfutation des autres difficultés qui empêchent de continuer l'exercice de la méditation.....	195
CHAP. VI. — Avertissements pratiques pour le directeur sur le premier, le second et le troisième chapitre de cet article.....	203
CHAP. VII. — Avertissements pratiques pour le directeur sur le quatrième et le cinquième chapitre. — Des aridités et des consolations de l'âme dans l'oraison.....	212

#### ARTICLE VI.

##### *Cinquième moyen de perfection : la prière intérieure et extérieure.*

CHAP. I. — Que la perfection et le salut éternel ne peuvent s'obtenir sans le secours de la prière.....	219
CHAP. II. — Des choses qu'on doit demander dans la prière..	228
CHAP. III. — De l'efficacité de la prière pour obtenir de Dieu ce qu'on désire .....	237
CHAP. IV. — Des qualités que doit avoir la prière pour conserver toute son efficacité.....	244
CHAP. V. — De la prière vocale. — Du précepte qui nous y oblige. — Manière de s'en acquitter avec fruit.....	254
CHAP. VI. — De la triple attention qu'on peut avoir pendant la prière vocale.....	259



CHAP. VII. — Avertissements pratiques pour le directeur sur l'article présent.....	263
--	-----

## ARTICLE VII.

### *De la présence de Dieu.*

CHAP. I. — Que la présence de Dieu est un moyen très-efficace pour atteindre promptement la perfection. — Preuves générales de cette vérité.....	271
CHAP. II. — Raisons particulières qui démontrent combien la présence de Dieu est un secours si efficace pour la perfection....	277
CHAP. III. — Autres raisons qui prouvent l'efficacité de la présence divine, pour élever les âmes à la perfection.....	283
CHAP. IV. — Pieuses et utiles manières de se tenir en la présence de Dieu.....	288
CHAP. V. — Différentes manières de faciliter l'exercice de la présence de Dieu, au milieu des occupations extérieures.....	294
CHAP. VI. — Avertissements pratiques pour le directeur sur l'article présent.....	300

## ARTICLE VIII.

*Que la confession est le septième moyen d'obtenir la perfection, pourvu qu'on y recoure souvent et avec de bonnes dispositions.*

CHAP. I. — Que l'usage fréquent de la confession est un secours très-efficace pour obtenir promptement la perfection.....	307
CHAP. II. — Quelles sont les conditions que doit remplir la confession, pour nous procurer la pureté du cœur qui est une disposition prochaine de la perfection. — Première condition.....	315
CHAP. III. — Seconde et troisième condition que la confession doit remplir, afin de procurer la pureté du cœur.....	321
CHAP. IV. — De la quatrième et cinquième condition que doit avoir la confession, pour disposer l'âme à la perfection chrétienne par une exquise pureté.....	326
CHAP. V. — S'il faut aussi accuser toutes les fautes de la vie passée, ou bien, la confession générale est-elle utile pour acquérir la pureté du cœur et parvenir à la perfection ?.....	332
CHAP. VI. — Avertissements pratiques pour le directeur sur les chapitres précédents.....	339
CHAP. VII. — Réfutations de quelques difficultés qui arrêtent certains prêtres, et les empêchent de recevoir ou de conserver la charge d'entendre les confessions.....	346

## ARTICLE IX.

*Examen quotidien de la conscience ou huitième moyen d'acquérir la perfection.*

CHAP. I. — On démontre par l'autorité des saints pères que l'examen quotidien de la conscience est un moyen très-efficace pour parvenir à la perfection.....	359
CHAP. II. — Raisons pour lesquelles les saints ont regardé l'examen quotidien de la conscience comme un moyen si nécessaire pour arriver à la perfection.....	365

CHAP. III. — Des parties intégrantes que renferme l'examen quotidien de la conscience.....	374
CHAP. IV. — De l'examen particulier. — Combien il est utile pour acquérir la perfection. — Comment il faut le faire.....	380
CHAP. V. — Avertissements pratiques pour le directeur sur l'article présent.....	386

## ARTICLE X.

*De la sainte Eucharistie envisagée comme neuvième moyen de parvenir à la perfection chrétienne.*

CHAP. I. — Que la sainte communion est le principal moyen pour acquérir la perfection chrétienne .....	393
CHAP. II. — Que les salutaires effets de la sainte communion prouvent qu'elle est le principal moyen pour acquérir la perfection chrétienne.....	400
CHAP. III. — Des dispositions prochaines par lesquelles toute âme pieuse doit se préparer à recevoir la sainte communion.....	410
CHAP. IV. — Les fidèles doivent-ils recevoir souvent la sainte Eucharistie ? Les personnes du monde peuvent-elles la recevoir tous les jours?.....	418
CHAP. V. — Quel usage doit-on faire de la doctrine précédemment exposée, sur la réception quotidienne de l'Eucharistie?.....	425
CHAP. VI. — Règles ou avertissements pratiques d'après lesquels le directeur pourra prescrire à ses pénitents selon leurs mérites particuliers, une juste et convenable réception de la sainte communion.....	430
CHAP. VII. — De la communion spirituelle au moyen de laquelle les personnes pieuses peuvent suppléer au défaut de la communion sacramentelle.....	439

## ARTICLE XI.

*De la dévotion envers les saints et surtout envers la sainte Vierge considérée comme dixième moyen de perfection.*

CHAP. I. — Que la dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie est un moyen très-efficace et même nécessaire à l'homme, moralement parlant, pour faire son salut.....	445
CHAP. II. — Raisons sur lesquelles est fondée l'efficacité que les saints attribuent à la piété envers la Mère de Dieu.....	450
CHAP. III. — Que la piété envers la sainte Vierge est un moyen très-efficace et même nécessaire, moralement parlant, pour faire son salut et atteindre à la perfection.....	457
CHAP. IV. — Autre raison qui démontre que la dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie est nécessaire pour parvenir au comble de la perfection .....	463
CHAP. V. — Quel est le vrai culte qu'on doit rendre à la sainte Mère de Dieu, pour obtenir les effets de salut dont nous avons parlé?	468
CHAP. VI. — Des moyens les plus capables d'exciter dans les âmes une véritable piété envers la Reine du ciel.....	477
CHAP. VII. — Avertissements pratiques pour le directeur sur les chapitres précédents .....	484

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



